44/11
15Y

MÉMOIRES
CONCERNANT
LES CHINOIS.

TOME ONZIEME.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/memoiresconcerna11amio

MÉMOIRES
CONCERNANT
L'HISTOIRE, LES SCIENCES,
LES ARTS, LES MŒURS, LES USAGES, &c.
DES CHINOIS;
PAR LES MISSIONNAIRES DE PE-KIN.

TOME ONZIEME.

A PARIS,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, vis-à-vis la rue Mignon, près de l'Imprimeur du Parlement.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

EN jettant les yeux ſur la longue liſte des articles qui compoſent ce Volume, on verra que nous nous ſommes attachés à le rendre intéreſſant, par l'importance & la variété des Mémoires que nous y avons raſſemblés.

I. (1) Le premier article offre un exemple de ces Journaux météorologiques qu'on rédige avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, non-ſeulement dans les grandes Villes de la Chine, mais dans celles même du troiſieme ordre : exemple qui, ſans doute, mériteroit d'être imité en Europe. Quelles reſſources ne trouveroit-on pas un jour dans ces Annales de la Nature, pour l'explication des différens phénomenes dont on pourroit ſuivre le fil, comparer les marches, combiner & peut-être prévoir les retours ? Les Journaux de cette eſpece, que nous publions ici, commencent environ deux ſiecles avant Jéſus-Chriſt, & s'etendent juſques vers la fin du dix-ſeptieme ſiecle de l'Ere chrétienne.

II. Nous publions auſſi quelques autres Obſervations météorologiques & aſtronomiques plus récentes, faites à Péking par un de nos Miſſionnaires fran-

(1) Pages 2 & *ſuiv.*

çois (1) : nous donnons même le plan de l'Obſervatoire que ces Miſſionnaires avoient fait conſtruire il y a trente ans, & qu'on a réparé il y a dix ans ſur un meilleur plan (2).

III. Quelques articles traitent de cette partie de de la ſcience economique qui concerne les animaux domeſtiques : tels ſont deux Mémoires fort détaillés; l'un ſur les bêtes à laine (3), & l'autre ſur les chevaux (4).

IV. Pluſieurs Notices plus courtes, mais non moins curieuſes, ſont relatives à la botanique. De ce nombre ſont des obſervations ſur les plantes, les fleurs & les arbres de Chine, dont il ſeroit poſſible & utile d'enrichir la France (5); des détails ſur les pêchers connus en Chine (6); ſur un arbre peu connu même à Péking, qui reſſemble à l'acacia (7); ſur un autre de l'eſpece des mûriers (8), & qui, à divers egards, ſeroit précieux en France; ſur une plante dont on tire une jolie teinture rouge (9) : quelques notes ſur le bambou (10), la pivoine (11), le fébier chinois (12), *&c.*

V. On trouvera des articles en aſſez grand nombre

(1) Pag. 274 *& ſuiv.*
(2) Pag. 269 *& ſuiv.*
(3) Pag. 35 *& ſuiv.*
(4) Pag. 388 *& ſuiv.*
(5) Pag. 183 *& ſuiv.*
(6) Pag. 280 *& ſuiv.*
(7) Pag. 294 *& ſuiv.*
(8) Pag. 295 *& ſuiv.*
(9) Pag. 296 & 297.
(10) Pag. 353 *& ſuiv.*
(11) Pag. 470 *& ſuiv.*
(12) Pag. 493 *& ſuiv.*

ſur les minéraux : il y en a un ſur la Quinteſſence minérale de M. le Comte de la Garaye (1). Les autres ont pour objet le cinabre, relativement à l'uſage que les Chinois en font pour la Médecine (2) ; une matiere ſaline qu'ils emploient à blanchir le linge, & qu'ils nomment *kien* (3) ; une terre noirâtre, qu'ils appellent *chaux noire*, & dont ils ſe ſervent avec avantage pour leurs cimens & leurs mortiers (4) ; leurs diverſes eſpeces de vitriol (5) ; des ſels qu'ils nomment *nao-cha*, fort différens entre eux, & dont une eſpece reſſemble fort à notre ſel ammoniac (6) ; le charbon de terre de Chine, comparé à celui de France (7) ; le Borax, que les Chinois tirent du Thibet (8) ; & le cuivre blanc, vrai ou contrefait, naturel ou artificiel, dont ils font un grand commerce (9).

VI. On ne verra pas ſans intérêt diverſes remarques ſur leurs Arts, l'adreſſe avec laquelle ils travaillent le fer (10), leurs procédés dans la peinture ſur glaces, dont le ſecret leur eſt venu d'Europe (11), & dans la peinture ſur pierre (12), qui paroît être de leur

(1) Pag. 298 *& ſuiv.*
(2) Pag. 304 *& ſuiv.*
(3) Pag. 315 *& ſuiv.*
(4) Pag. 321 *& ſuiv.*
(5) Pag. 329 & 330.
(6) *Ibid.*
(7) Pag. 334.
(8) Pag. 343 *& ſuiv.*
(9) Pag. 347 *& ſuiv.*
(10) Pag. 361 & 362.
(11) Pag. 363 & 364.
(12) Pag. 366 *& ſuiv.*

invention ; la façon dont ils ſavent dorer ſans or (1), celle dont ils tirent d'une ſorte de perſicaire, qu'ils nomment *ſiao-lan* , un petit bleu ou demi-indigo , qu'ils emploient avec le plus grand ſuccès dans leurs teintures (2).

VII. Enfin , par rapport à leurs uſages & à leurs mœurs , on lira un ſavant Mémoire ſur l'uſage de manger de la viande en Chine (3) ; un autre ſur l'uſage général & très-ancien qui y eſt etabli parmi les perſonnes de tout rang , de ſe ſervir ſans ceſſe d'un plumail pour ſecouer la pouſſiere (4) : ce qui a fait que les plumails y ſont devenus , non pas ſeulement un meuble de beſoin , mais un meuble de décoration. Cet objet peut paroître de pure curioſité ; un autre plus important , eſt l'evaluation du taël d'argent , monnoie chinoiſe , dont on compare la valeur à celle des monnoies de France (5).

VIII. Nous indiquerons encore ici quelques obſervations ſur la gomme elaſtique , renfermées dans une Lettre de M. Bourgeois (6) ; on y verra auſſi , & peut-être avec ſurpriſe , que l'art d'imprimer avec des caracteres mobiles , n'eſt point ignoré en Chine. On pourroit croire qu'il eſt impraticable , vu le

(1) Pag. 351 & 352.
(2) Pag. 73 & *ſuiv.*
(3) Pag. 78 & *ſuiv.*
(4) Pag. 355 & *ſuiv.*
(5) Pag. 371 & *ſuiv.*
(6) Pag. 577 & *ſuiv.*

nombre

nombre des caracteres néceſſaires, qui ſembleroit devoir ſe monter au moins à cinquante mille : on aſſure (1) cependant qu'on s'en ſert tous les jours pour les Gazettes, qui ſans doute, par l'uniformité des faits qu'elles contiennent, n'exigent pas un ſi grand nombre de caracteres.

IX. Outre ces Lettres, nous en publions quatre autres, qui ſont toutes de M. Amiot, l'un de nos plus ſavans & de nos plus laborieux Correſpondans. Elles renferment un ſi grand nombre d'objets, que nous n'entreprendrons point de les indiquer tous ici; nous dirons ſeulement qu'on y trouvera des détails très-etendus & très-intéreſſans ſur les derniers événemens qui ſe ſont paſſés en Chine : c'eſt le ſujet principal des Lettres ecrites le 22 Novembre 1783 (2), & le 29 Novembre de l'année ſuivante (3). Celle du 15 Novembre de cette même année, contient quelques expériences relatives à l'electricité & au magnétiſme, & des preuves de la perſuaſion où ſont quelques Chinois, que leurs Ancêtres ont connu l'art de s'elever dans les airs, & d'y faire route (4). La Lettre du 2 Octobre 1784, offre, entre autres choſes, le ſyſtême chinois ſur la formation du monde (5),

(1) Page 579.
(2) Pag. 501 *& ſuiv.*
(3) Pag. 580 *& ſuiv.*
(4) Pag. 569 *& ſuiv.*
(5) Pag. 526 *& ſuiv.*

le peuple primitif, la population de la terre, la civilisation des hommes, &c. On trouve aussi une critique des observations sur la Chine, que M. Sonnerat a insérées dans la relation de son voyage aux Indes (1). Dans cette même Lettre, M. Amiot parle de quelques Ouvrages chinois, qu'il nous a fait passer. Le plus important, sans contredit, est un Dictionnaire Mantchoux-Chinois, auquel il a ajouté la signification françoise de chaque mot (2). Nous espérons qu'il nous fera parvenir incessamment une *Grammaire*, qui mettra nos Savans à portée de profiter de ce Dictionnaire, & d'entendre les Livres Mantchoux, qui sont en assez grand nombre à la Bibliotheque du Roi. L'intelligence de cette Langue devient d'autant plus importante, qu'elle ouvrira dorénavant l'accès à toutes les connoissances des Chinois, l'Empereur ayant ordonné aux habiles Lettrés de ses Etats de traduire en Mantchou tous les Livres ecrits en Langue chinoise, dont le Recueil, auquel l'Empereur a ordonné de travailler, doit contenir 600 mille volumes (3).

M. Amiot nous annonçoit une vie de Confucius,

(1) Pag. 543 & *suiv. Voy.* aussi ce que nous avons publié sur le même sujet dans le neuvieme tome de ces Mémoires, pag. 12 & *suiv.*

(2) Pag. 516 & *suiv.*

(3) *Voy.* la Lettre de M. Bourgeois, p. 579. On sait que les volumes imprimés des Chinois, sont infiniment moins gros que nos volumes imprimés en Europe. Chaque subdivision d'un Ouvrage, fait d'ordinaire un volume.

ecrite par lui avec le plus grand ſoin & le plus grand détail (1) ; nous l'avons reçue depuis , & nous la donnerons dans le douzieme volume des Mémoires chinois , qui eſt ſous preſſe. Nous y joindrons les Deſſins relatifs à cette vie , qui nous ſont auſſi parvenus , & que nous faiſons actuellement graver.

Nous avons publié dans le quatrieme volume de ces Mémoires , la Traduction en proſe de pluſieurs pieces de Poéſie chinoiſe , tirées du *Ché-king* ; Madame du Boccage , célebre par ſon goût , ſes connoiſſances & ſes talens , a pris plaiſir à en revêtir quelques-unes des ornemens de notre Poéſie. Nous allons uſer de la permiſſion qu'elle nous a donnée d'en enrichir notre Recueil.

EXTRAIT d'une Lettre de Madame DU BOCCAGE, *ecrite à Paris le 5 Juin 1785.*

.... MON penchant pour les Chinois m'eſt héréditaire. Je le tiens de mes peres ; jugez combien je vous ai d'obligation de m'avoir fait connoître les Recueils qui concernent ce peuple eclairé depuis tant de ſiecles , & qui paroiſſent depuis pluſieurs années avec grand ſuccès. L'intérêt que le Public y prend , m'a donné l'envie de mettre en vers françois quelques-unes des Poéſies chinoiſes qu'ils renferment. Vous me direz peut-être ,

(1) Lettre de M. Amiot , ecrite de Péking le 2 octob. 1784, p. 515 & 516.

qu'elles ſont auſſi-bien dans la proſe de nos Savans Miſſionnaires ; mais (quoique mon âge, depuis long-tems, me défende cet amuſement) j'en ai trouvé, je l'avoue, à joindre mes penſées à des idées nées, il y a 600 ans, à 6000 lieues de moi, &c. &c. &c.

LE JARDIN DU SAGE *SÉE-MA-KOUANG**,

Imité du Chinois.

Pour cacher leurs chagrins, ou montrer leur richeſſe,
Que tant d'ambitieux elevent des Palais ;
Moi, j'ai fait un réduit pour reſpirer en paix,
Y loger mes amis, y chercher la ſageſſe :
Trente arpens ont ſuffi pour ce noble projet.

Au centre des Jardins eſt un Sallon d'etude ;
Par les Livres choiſis dont j'y fais mon objet,
L'eſprit de nos Aïeux vit dans ma ſolitude ;
Avec eux je converſe, & trouve en leurs Ecrits
Des maximes, des mœurs dont mon cœur eſt epris :
L'amour du bien public, le reſpect des Ancêtres ;
Les Fils ſoumis au Pere, & l'Eſclave à ſes Maîtres.
Tandis que je contemple un ſi touchant tableau,
Quelquefois, ſans deſſein, cherchant des lieux champêtres ;
Je me trouve arrêté par le lit d'un ruiſſeau ;
Je ſuis ſon doux murmure, & le vois dans ſa courſe
Former un labyrinthe où l'onde, en cent détours,
Coule au Midi, ſerpente & revient vers ſa ſource :
Des cygnes, qu'on admire, y chantent leurs amours.
Plus haut, ſur un rocher d'où l'eau tombe en caſcade,
S'eleve en pointe un *Kiosk* ** que ſoutient une arcade ;

* Miniſtre des Empereurs *Jen-tſoung*, *Yng-tſoung*, &c., vers l'an 1060 à 1086.

** Pavillon Chinois.

L'Art joint à la Nature, y charme l'œil ſurpris.
Sur le penchant du mont, de terraſſe en terraſſe,
La grenade au jaſmin en cercles s'entrelaſſe,
Et forme, pour appui, des treillages fleuris.
Quel terrein eclatant au pied de ces collines !
Un ſable emaillé d'or, peint des couleurs d'Iris,
Entoure un lac où l'Art mit des plantes marines,
Et ſur un coquillage en fit naître à ſon gré :
Un côté de ce lac de roſeaux eſt paré ;
L'autre, ſous des bambous préſente une chaumiere,
Où le Pêcheur adroit peut ſerrer ſa moiſſon.
L'eau qui ſort du baſſin coule dans un vallon,
Où la chûte d'un roc qui lui ſert de barriere,
L'oblige d'arroſer des gazons toujours verds :
Après de longs circuits, l'onde ecume, s'agite ;
Sous un antre profond enfin ſe précipite,
Et ce fracas qui plaît, retentit dans les airs.

En quittant ces vallons, vers le Nord on admire
Un monument qu'ici j'aurois peine à décrire ;
La baſe eſt un triangle, & ſon toit eſt quarré ;
Cent ſonnettes d'airain ornent ſon front doré.
Un autre en rond s'eleve, & ſur ce belvedere,
Par un balcon tournant on arrive à ſon gré.
De-là, quand le ſoleil quitte notre hémiſphere,
L'inſtant du crépuſcule, où s'eteint la lumiere,
Nous peint tous les objets ſous un aſpect nouveau.
Notre ame a plus d'eſſor dans l'ombre & le ſilence ;
L'immenſité l'etonne, & l'homme inſtruit, qui penſe,
Ne voit que ſon néant dans ce vaſte tableau.

Au Levant, à l'ecart, ſe trouve une contrée
Où d'utiles parfums préviennent nos deſirs ;
Jamais de cet enclos ne ſortent les Zéphirs ;
Les bois aux Aquilons en défendent l'entrée ;
Et ces bois, d'orangers, citronniers, grenadiers,

Pleins de fleurs & de fruits en tous tems prêts d'eclore,
Terminent ces beaux lieux, où naît ici l'Aurore.

Des vallons au Couchant, plantés de peupliers,
Laissent voir sur les monts des débris de portiques :
Le tems en a détruit les ornemens rustiques;
Mais ce champ pittoresque offre un riche horison;
Une grotte au-dessous s'arrondit en salon;
La voûte à la lumiere ouvre un large passage,
D'où sort, en serpentant, une vigne sauvage:
Là, dans la canicule, à l'abri du soleil,
Sur un sopha de mousse, orné par la Nature,
On vient prendre le frais & goûter le sommeil:
Un jet-d'eau, dont à peine on entend le murmure,
Y creuse, goutte à goutte, un vase propre au bain;
Sous la voûte cette eau se pratique une issue,
Et sortant du rocher, forme un vaste bassin:
Séjour délicieux, où tout plaît à la vue!
Des poissons peints en pourpre y brillent sous les eaux;
Les nénufars fleuris en parent le rivage,
Et dans l'air on y voit voltiger mille oiseaux.
Une autre isle, à mes vœux promettant plus d'ombrage,
Un nouveau charme accroît mes desirs curieux;
J'y vole, & des cailloux le mobile assemblage,
Retarde en vain mes pas. Mais pour quitter ces lieux,
Le vallon n'a d'ouvert qu'un tortueux passage;
Un seul sentier conduit au sommet des côteaux:
Là, sur de simples murs, s'offre un toit de roseaux.
L'Art n'avoit nul besoin d'en orner la structure;
On y découvre au loin l'aspect de la Nature.
Ce spectacle suffit pour charmer les regards;
Du monde, en raccourci, ces champs montrent l'image.
Que vois-je? un fleuve * immense en deux bras se partage;
Son cours majestueux porte de toutes parts
Tous les mets & les biens dont on chérit l'usage;

* Le *Kiang*, Fleuve de Chine.

Il nourrit les Cités ; on voit de leurs remparts
Cent barques ſur les flots, & ſur ce beau rivage
Des bergers, des troupeaux, & d'heureux moiſſonneurs.
La mer & l'horiſon, peints de mille couleurs,
Terminent au Midi ce vaſte payſage.

Dans mon Salon d'etude, au ſein de mon jardin,
Quand j'ai trop réfléchi ſur les Livres que j'aime,
Mon lac m'offre un eſquif : je le conduis moi-même ;
Et jouis, en ramant, des charmes du matin.
Si le ſoleil paroît, je cherche un lieu plus ſombre.
Sous un chapeau de paille, où ma tête eſt à l'ombre ;
Aſſis ſur des gazons, à l'abri d'un boſquet,
Je charme mes loiſirs par la pêche au filet,
Et contemple les jeux des habitans de l'onde.
Armé de mon carquois, ſouvent je ſuis en vain
La fugitive proie où mon eſpoir ſe fonde ;
Ou plus heureux, j'immole ou le cerf ou le daim.
Hélas ! ces animaux, plus ſages que les hommes,
Connoiſſant le danger, evitent d'y tomber ;
Et nous, des paſſions eſclaves que nous ſommes,
Leur faux bien, qui nous luit, nous y fait ſuccomber.

Si je trouve en paſſant un baume ſalutaire,
Je le cueille avec ſoin ; & ſi, dans mon parterre,
Une fleur me ſéduit, j'en ſavoure l'odeur :
L'autre a ſoif, je l'arroſe, & la plante voiſine
Profite des ſecours qu'à d'autres je deſtine.
Combien de fois mes fruits m'ont-ils, pour mon bonheur,
Rendu le goût perdu par le luxe des tables !
Quoi ! cueillis par mes mains en ſont-ils plus exquis ?
Non : mais leurs jus divers m'en ſont plus agréables,
Et les dons que j'en fais charment plus mes amis.
Vois-je un jeune bambou, j'en taille le feuillage.
La pointe d'un rocher, un bois, un beau rivage,
Au repos tout m'invite ; & ſur le bord des eaux
J'aime à voir le brochet y pêcher à la nage.

A peine ſuis-je aſſis, que, laſſé du repos,
Je charme avec mon *kin* * les oiſeaux que j'appelle ;
J'examine leurs mœurs, & le ſoleil couchant
M'a vu plus d'une fois ſuivre dans l'hirondelle
De l'amour maternel le ſoin vif & touchant,
L'adreſſe d'un milan, & l'oiſeau qu'il enleve.

Je reſte encore aſſis, & la lune ſe leve,
Diſois-je à nos echos.... Hé bien, ce doux flambeau
Donne à cette retraite un coloris nouveau.
Le murmure des eaux, le bruit ſourd des feuillages,
Et la terre & les cieux, tout parle à mes eſprits.
J'ecoute, je m'egare ; en quittant ces rivages
La nuit s'avance, & l'air glace mes ſens ſurpris.
N'importe ; à pas comptés j'arrive à ma demeure,
J'y cherche le ſommeil ; s'il me fuit d'heure en heure ;
Ou qu'un rêve m'eveille, alors je vois les cieux
S'embellir des rubis qui font briller l'aurore.

Quelquefois mes amis viennent dans ces beaux lieux
Partager mes plaiſirs, ou les y faire eclorre,
Me lire leurs ecrits, entendre auſſi les miens,
De la Philoſophie exalter les vrais biens,
Et d'un repas frugal goûter en paix les charmes ;
Et tandis que la Cour cherche la volupté,
Que le vice en faveur rit de la probité,
Et que l'ambitieux vit le cœur plein d'alarmes,
Nous cherchons la Sageſſe : hélas ! mes foibles yeux
L'apperçoivent à peine à travers un nuage.
Puiſſe-t-il s'eclaircir, même par un orage !
La ſolitude alors rempliroit mon eſpoir.

Que dis-je ? Pere, Epoux, Lettré, chargé d'affaires,
Ma vie eſt-elle à moi ? non. Faiſons mon devoir.

* Inſtrument de muſique des Chinois.

Loin

Loin d'ici tout m'appelle : adieu, bois ſolitaires.
Je dois à mon pays compte de mes loiſirs :
Adieu, mon cher jardin, objet de mes deſirs ;
Si de mes jours l'Envie empoiſonne la courſe,
Pour m'en dédommager, garde-moi tes plaiſirs :
Bientôt, dans mes ennuis, tu ſeras ma reſſource.

LE LABOUREUR,

Poéſie traduite du Chinois King-ting-tſi-tching.

CE n'eſt point chez le Laboureur
Qu'on entend gémir la douleur ;
La ſanté, les ſoins, l'innocence,
Le font heureux ſans qu'il y penſe.
Un ſonge en lugubre appareil,
N'oſe même, dans ſon ſommeil,
Troubler ſon ame. Un toit ruſtique
Couvre ſa cabane de brique ;
La porte en ferme mal l'enclos :
Mais la Paix, qui toujours l'habite,
Des hôtes change en bien les maux.
Leur Chef, que nul projet n'agite,
Fait ſon bonheur de ſes enfans,
Et par ſes ſoins & ſa culture,
Jouit des bienfaits qu'en tout tems
Accorde aux humains la Nature.
Du Printems il chérit les fleurs ;
Le chant des oiſeaux l'intéreſſe ;
L'Aurore lui peint des couleurs
Qu'un Courtiſan, dans la molleſſe,
Ne vit jamais : & dans l'Eté
Ses moiſſons à ſon gré mûriſſent.
L'Automne eſt ſa félicité ;
Ses greniers de biens ſe rempliſſent.

S'il ſent de l'Hiver les frimas,
C'eſt ſans goutte, toux, ni catarres.
Que ſes plaiſirs ſont doux & rares !
A table on lui ſert peu de plats ;
Mais ſes voiſins & ſa famille
Flattent plus ſon cœur & ſes ſens,
Que les grands feſtins de la Ville.
Aux ſiens regnent les ris, les chants :
Veut-il en prolonger la joie ?
Son vin n'eſt pas du bon canton,
Mais ſon ame n'eſt point en proie
Aux craintes d'un ſecret poiſon.
Les mets, qu'il doit à ſa culture,
Son epouſe les a choiſis,
Et par les ſoins de la Nature,
Son appétit les trouve exquis.
Le fumet du gibier Tartare,
Vaut-il l'attrait (aux Grands ſi rare)
De vivre en pere avec ſes fils ?
L'un lui ſert ſa pêche abondante ;
L'autre un oiſeau pris au filet.
Sa fille, en rougiſſant, préſente
Des fruits ſecs gardés en ſecret.
Heureux epoux ! trop heureux pere !
Son univers eſt ſa maiſon,
Et ſon tréſor eſt ſa moiſſon.
De ſes fils il chérit la mere ;
Il ne voit que des yeux contens ;
Et pour exercer ſa tendreſſe,
Sa famille s'accroît ſans ceſſe.
Il parle à ſes fils du vieux tems ;
De leurs petits qui l'environnent,
Il prend les fleurs qui les couronnent ;
Et par cent jeux s'en fait chérir.
Peu deſirer eſt s'enrichir.
Satisfait de ſon héritage,

Tandis que dans ſes longs travaux
Ses enfans aident ſon courage,
Sa femme tourne ſes fuſeaux,
Et ſous ſes toits, avec ſes filles,
Fait mille vœux pour ſon retour.
Mais cet objet de ſon amour
Quitte à regret ſes ſoins utiles;
Le dos d'un bœuf pour paſſer l'eau;
Lui ſert d'un agile bateau.
La faim à revenir l'excite;
Il rejoint ainſi ſon hameau.
Ce lieu retiré qu'il habite,
Le délivre des importuns.
Vient-il un ami, qu'il invite,
Il lui préſente des parfums;
La volaille qu'il fait eclorre
Fait l'ornement de ſon repas;
Et ſi quelqu'un arrive encore,
On le reçoit ſans embarras:
Du vin qu'on verſe il ſe contente,
Et la joie en accroît d'autant.
On ſe quitte en ſe promettant
De ſe revoir; & cette attente
Les charme tous. L'ami qui ſort,
Dit le bon pere, eſt un vrai Sage.
Mes chers enfans, après ma mort
Mettez ſes conſeils en uſage.
Il eût pu, devenant Lettré,
Avoir des Emplois à ſon gré;
Il aime mieux vivre au village.
Le reſte du ſoir, le vieillard
L'exalte ainſi. Mais il eſt tard;
La nuit vient, chacun ſe retire,
S'endort ſans crainte, & chaque jour
La concorde, dans ce ſéjour,
Nourrit les vertus qu'elle inſpire.

LE SOLITAIRE.

Mon Palais est un creux de roche ;
Large trois fois de ma hauteur ;
Le luxe jamais n'en approche :
Mais l'ordre, d'où naît le bonheur,
Toujours l'habite. Et pour parure,
Mon habit est un long manteau ;
Du riz, des fruits, ma nourriture :
Pour mon thé, j'ai d'excellente eau,
Et pour Médecin la Nature.
Une peau de tigre est mon lit ;
Des joncs tressés, ma couverture.
Ce meuble simple me suffit.
Le jour c'est mon siege ; & la nuit,
Sans verroux, sans peur & sans armes ;
Du sommeil j'y goûte les charmes.
Ma lampe brille d'un côté,
De l'autre un vase où je respire
L'odeur des fleurs que l'œil admire.
Le chant des oiseaux, en Eté ;
L'Hiver, au loin, le vent qui gronde ;
Plus près, le murmure de l'onde,
Sont le seul bruit qu'ici j'entends.
Mon mur, au jour, laisse un passage.
Ma porte est close ; mais le Sage
En trouve l'entrée en tous tems :
Aux fous, aux sots elle est fermée.
Sans être un *Bonze* au front rasé,
Sans jeûner comme un *Tao-sé*,
Pour le bien mon ame est formée,
Et le goût du vrai m'y conduit.
Sans loix, sans disciple & sans maître ;
Je ne cherche point à connoître

La cauſe dont l'effet ſéduit,
A raiſonner ſur l'art d'ecrire,
A m'en ſervir pour la ſatire,
Ou pour gagner un grain d'encens,
Encor moins pour flatter les Grands:
Je n'ai nuls projets, nulle adreſſe;
Heureux ſans gloire & ſans richeſſe,
Les voluptés & le plaiſir
Ne me coûtent pas un deſir.
Goûter en paix ma ſolitude,
Eſt mon affaire & mon etude;
Le loiſir ſuit par-tout mes pas,
Et loin de moi fuit l'embarras.
J'admire les cieux, & mon âme
De l'amour des vertus s'enflâme.
Vers la terre ſi j'ai les yeux,
Satisfait des dons précieux
Qu'elle offre à nos beſoins, j'oublie
Les maux & les ſoins de la vie.
Des humains ſubiſſons la loi;
Un jour ſuit une autre journée;
Un an m'amene une autre année;
Bientôt je verrai, ſans effroi,
Finir ainſi ma deſtinée,
Et n'aurai vécu que pour moi.

En peignant ſon ſauvage aſyle,
Si ce Chinois, moins perſonnel,
Montroit ſa vertu plus utile,
On lui dreſſeroit un autel.

Remarque du Traducteur.

FABLE de l'Hirondelle du Chinois See-ma-kouang.

LE Printems a chez moi conduit deux hirondelles;
Pour baſe de leur nid mon donjon fut choiſi :
Mais pour le bâtir, quel ſouci !
Ce couple cherche à tire-d'ailes
Du ciment, du duvet, pour y poſer leurs œufs,
Et l'inſtant d'en avoir mit le comble à leurs vœux.
La ponte fut de quatre; il faut les faire eclorre.
La mere, ſous ſon ſein, en voit reſpirer deux,
Et bientôt naître deux encore.
Leurs cris aigus, ſans ceſſe appellent ſes ſecours;
Les mouches, la fourmi ſe trouvent avec peine;
Rien ne les raſſaſie, & ſa recherche eſt vaine.
Pour nourrir ſes enfans, au jeûne elle a recours :
La langueur du beſoin dans ſes regards eſt peinte;
L'amour ſeul la ſoutient, & ſes ſoins aſſidus
L'epuiſent : mais pour eux, ne furent point perdus;
Les petits, gros & gras, dorment la nuit ſans crainte;
En plumes changent leur duvet,
Voltigent ſur leur nid, & leur bec indiſcret
En veut déjà rompre l'enceinte :
Enfin, pour en ſortir leur aile prend l'eſſor.
Tandis qu'un champ voiſin leur offre une retraite;
Que dans le choix des fruits leur ſoif trouve un tréſor,
La mere fend les airs, & d'une ame inquiete
Approche du nid vuide, & s'en eloigne en pleurs :
L'echo rend les accens de ſa triſteſſe amere.
Hirondelle affligée, à l'inſtant où ta mere
Te vit quitter ton nid, dépeins-toi ſes douleurs :
De les calmer alors, as-tu fait ton etude ?
Aujourd'hui ſouviens-toi de ton ingratitude.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.

AVERTISSEMENT. Pag. *v*

II. *Chroniques météorologiques,* 1

III. *Des Bêtes à laine en Chine,* 35

IV. *Préparation du petit indigo,* 73

V. *Mémoire sur l'usage de la viande en Chine,* 78

VI. *Observations sur les Plantes, les Fleurs & les Arbres de Chine, qu'il est possible & utile de se procurer en France,* 183

VII. *Notices sur différens objets d'Astronomie, de Botanique, de Chymie, &c. : réparations & additions faites à l'Observatoire bâti précédemment dans la maison des Missionnaires françois à Péking, par M. Collas, Missionn.* 269

VIII. *Observations astronomiques, faites à Péking, en 1775, par le même,* 274

IX. *Le Pêcher, par feu M. Cibot, Missionnaire,* 280

X. *Notices sur le* Mou-chou-kao-tsée, *le* Chou-keou, *& le* Tsée-tsao, *par le même,* 294

XI. *Extrait d'une Lettre de feu M. Collas, Missionnaire à Péking, sur la Quintessence minérale de M. le Comte de la Garaye,* 298

XII. *Notice sur le Cinabre, le Vif-argent & le* Ling-cha, *par feu M. Cibot, Missionnaire,* 304

XIII. *Extrait d'une Lettre de feu M. Collas, Missionnaire, sur un sel appellé par les Chinois,* Kien, 315

XIV. *Extrait d'une Lettre du même; 1o. sur la Chaux noire de Chine; 2o. sur une matiere appellée* Lieou-li, *qui approche du verre; 3o. sur une espece de mottes à brûler,* 321

XV. *Extrait d'une Lettre du même, sur le* Hoang-fan *ou Vitriol, le* Nao-cha *ou Sel ammoniac, & le* Hoan-pe-mou, 329

XVI. *Notice ſur le Charbon de terre, par feu M. Collas*, 334

XVII. *Notice ſur le Borax, par feu M. Cibot, Miſſionnaire*, 343

XVIII. *Notice ſur le Cuivre blanc de Chine, le Minium & l'Amadou, par feu M. Collas*, 347

XIX. *Notice ſur un Papier doré ſans or, par le même*, 351

XX. *Notice ſur le Bambou, par le même*, 353

XXI. *Notice ſur les Plumails chinois, par feu M. Cibot*, 355

XXII. *Diverſes Remarques du même ſur les Arts-Pratiques en Chine*, 361

I. *Sur les Ouvrages en fer*, ibid.

II. *Sur l'art de peindre ſur les glaces*, 363

III. *Sur l'art de peindre ſur des pierres*, 366

XXIII. *Mémoire de feu M. Collas, ſur la valeur du taël d'argent en monnoie de France*, 371

XXIV. *Mémoire ſur les Chevaux, par feu M. Cibot*, 388

XXV. *Notice ſur la Pivoine, par le même*, 470

XXVI. *Notice ſur le* Tſao-kia *ou Fébier chinois, par le même*, 493

XXVII. *Extrait d'une Lettre de M. Amiot, Miſſionnaire, ecrite de Péking le 22 Novembre 1783*, 501

XXVIII. *Extrait d'une autre Lettre du même Miſſionnaire, ecrite de Péking le 2 Octobre 1784*, 515

XXIX. *Extrait d'une autre Lettre du même Miſſionnaire, ecrite de Péking le 15 Novembre 1784*, 569

XXX. *Extrait d'une Lettre de M. Bourgeois, Miſſionnaire, ecrite de Péking le 19 Novembre 1784*, 577

XXXI. *Extrait d'une Lettre de M. Amiot, ecrite de Péking le 29 Novembre 1784*, 580

Fin de la Table.

MÉMOIRES
CONCERNANT
LES CHINOIS.

CHRONIQUES MÉTÉOROLOGIQUES.

AVANT-PROPOS.

IL eſt bien remarquable que la Chine, quoique devenue idolâtre & infidelle depuis tant de ſiecles, défere à la pratique des premiers âges, juſqu'à charger l'Hiſtoire de faire le récit détaillé des calamités & des fléaux naturels de chaque année, pour inſtruire une génération par les deſtinées de celles qui ont précédé, & apprendre à tous les ſiecles que le ſort des peuples & des Empires ne tient à rien d'humain. Bien plus, de crainte que cette grande & importante inſtruction ne perdît de ſa force, ou du moins de ſon intérêt, en embraſſant tout l'Empire pour une Dynaſtie entiere, on l'a fait entrer pour toutes les Dynaſties du Gouvernement, dans les Annales particulieres des Provinces, & même des grandes villes avec leur diſtrict.

Il nous a paru qu'il ſeroit utile à notre Occident, de connoître quelque choſe de cette portion des Annales de la Chine. Toute

autre voie que celle de la traduction, prête trop aux ſoupçons, aux défiances & aux doutes, nous l'avons choiſie ſans héſiter; mais meſurant notre entrepriſe ſur notre loiſir, nous nous ſommes bornés à deux villes autrefois Capitales de l'Empire. Il eſt inutile d'avertir que, comme on tient regiſtre jour par jour dans chaque ville, même du troiſieme ordre, de tous les evénemens météorologiques, cette portion d'Hiſtoire eſt très-exacte & très-ſûre; cependant nous remarquerons pour quelques Lecteurs, que quand on rédige ces Journaux, on néglige ce qui eſt trop commun. Du reſte on fait un article à part des troubles, révoltes, ſieges, incendies & autres calamités qui viennent des hommes & du malheur des tems.

Nos Naturaliſtes, nos Phyſiciens & nos Savans ont les grandes Annales de la Chine à la Bibliotheque du Roi, pour toutes les Dynaſties; qu'ils ſe conſolent du ſilence des Hiſtoires d'Occident, ſur les tremblemens de terre, les ſéchereſſes, les pluies, les froids & les chaleurs extraordinaires, dont ils voudroient tant ſavoir la ſuite: ils la trouveront pour plus de vingt ſiecles dans l'Hiſtoire de ce grand Empire.

CHRONIQUES MÉTÉOROLOGIQUES

De Kiang-ning-fou (1), *aujourd'hui Capitale de la Province du* Kiang-nan, *autrefois Capitale de l'Empire ſous pluſieurs Dynaſties.*

ANNÉES AVANT J. C.

190. EN eté, grande ſéchereſſe: les eaux du *Kiang* furent très-baſſes.

185. Débordement du *Kiang* en eté.

180. Débordement du *Kiang* en eté.

(1) Ou *Nan-king* ſelon ſon ancien nom.

ANNÉES APRÈS J. C.

68. Grande ſéchereſſe dans un diſtrict.

113. Montagnes qui s'écroulent en 47 lieux différens.

124. Tremblement de terre du côté de l'Orient.

131. A la cinquieme lune, les vers-à-ſoie-ſauvages ſe multiplierent dans un diſtrict, & donnerent des cocons gros comme des œufs.

134. A la neuvieme lune, la gelée blanche ruina les moiſſons.

136. Il n'y eut point de pluie depuis le ſolſtice d'hiver juſqu'à celui d'eté.

137. A la cinquieme lune, tremblement de terre à l'Eſt du *Kiang*.

139. A la premiere lune, tremblement de terre encore du même côté.

141. A la premiere lune, grande neige: elle avoit trois pieds de haut dans la campagne.

147. Famine à *Yang-tcheou*.

197. Famine ſur les rives du *Kiang* & du *Ouei*: les hommes ſe nourriſſoient de cadavres.

243. Tremblement de terre en eté: il renverſa pluſieurs colonnes du Palais, des bâtimens, & un pont.

248. Tremblement de terre à l'Eſt du *Kiang*.

250. A la huitieme lune, pluſieurs montagnes s'ecroulerent, une petite riviere franchit ſes bords.

251. A la huitieme lune, très-grand vent; les eaux du *Kiang* & de la mer inonderent ſubitement le plat-pays, & y porterent huit pieds d'eau; les cedres & ſapins de la ſépulture impériale, furent renverſés en grand nombre; & le toit d'une des portes de la ville fut emporté par le vent & comme ſemé çà & là.

254. A la ſeptieme lune, débordement du *Kiang*.

258. Vent violent & extraordinaire, qui paroiſſoit faire le

tour de l'horiſon & eut cinq repriſes : il fut ſuivi de pluſieurs jours de brouillards & d'obſcurité.

261. A la cinquieme lune, grande pluie : les ſources ſe déborderent avec violence.

262. A la huitieme lune, grand vent, tonnerre, eclairs très-vifs, orage : les ſources ſe déborderent avec violence.

281. A la ſeconde lune, tremblement de terre à *Tan-yang.*

283. Grandes eaux en hiver à *Yang-tcheou.*

284. A la huitieme lune, tremblement de terre à *Tan-yang.*

289. A la premiere lune, tremblement de terre à *Tan-yang.* A la quatrieme lune, tremblement de terre dans tout le *Kiang-nan.*

290. A la douzieme lune, tremblement de terre à *Yan-yang.*

295. A la ſixieme lune, grandes eaux à *Yang-tcheou* : la Cour envoya un Cenſeur de l'Empire pour viſiter le pays, y porter & y faire diſtribuer des aumônes aux pauvres. A la douzieme lune, grêle dans deux diſtricts, ſuivie d'une grande neige.

296. A la cinquieme lune, grandes eaux à *Yang-tcheou.*

299. A la premiere lune, tremblement de terre à *Tan-yang.*

309. Grande ſécherеſſe en eté : le *Kiang* fut comme à ſec.

318. A la ſixieme lune, ſécherеſſe. A la douzieme lune, trois grands diſtricts furent affligés par la diſette, & ſecourus par la Cour.

320. A la quatrieme lune, grande famine à l'Eſt du *Kiang* : tous les Mandarins eurent ordre de ſecourir le peuple & de ne rien cacher ſur ſes beſoins : tremblement de terre à *Tan-yang.*

322. A la huitieme lune, vent ſubit & violent qui fit ecrouler des maiſons, renverſa les ſaules du chemin impérial, & ſouffla de différens côtés, quelquefois de pluſieurs en même tems. A la dixieme lune, grands brouillards, vapeurs noires qui cacherent le ſoleil, la lune & le ciel dans la Capitale, au point de ne laiſſer

aucune clarté. A la onzieme lune, grande ſéchereſſe dans la Capitale : les plaines & vallées des environs furent à ſec.

323. A la premiere lune, brouillard jaune & epais, dans la Capitale & aux environs. A la cinquieme lune, grandes eaux à *Tan-yang*. A la ſeptieme lune, tremblement de terre ſenſible aux colonnes du Palais.

324. A la quatrieme lune, grande grêle dans la Capitale, qui tua beaucoup de moineaux & d'hirondelles.

327. A la cinquieme lune, grandes eaux dans la Capitale.

329. A la ſeconde lune, grande pluie, diſette dans la Capitale : le riz coûtoit 10,000 deniers le boiſſeau. A la ſeptieme lune, grandes eaux à *Tan-yang*.

330. La moiſſon du bled & du riz manqua ; la famine fut très-grande.

335. A la ſeconde lune, grande famine à *Yang-tcheou* & dans tout le diſtrict : la Cour fit ſecourir le peuple par les Mandarins.

336. A la ſeptieme lune, famine à *Yang-tcheou* : on ouvrit les greniers de l'Empire pour ſecourir le peuple.

342. A la premiere lune, grande pluie dans la Capitale.

359. A la huitieme lune, tremblement de terre dans la Capitale ; le bruit de ſon approche & de ſes ſecouſſes reſſembloit à celui du tonnerre.

363. A la quatrieme lune, tremblement de terre à *Yang-tcheou*.

366. A la ſixieme lune, grandes eaux dans la Capitale : quelques barques furent briſées ou emportées par le *Kiang* : les riz furent ſubmergés & détruits dans quelques diſtricts.

373. A la troiſieme lune, grand vent dans la Capitale, ſuivi d'un grand incendie.

380. A la ſixieme lune, tremblement de terre : quatre colonnes du Palais furent renverſées.

381. A la ſixieme lune, grandes eaux à *Yang-tcheou*, & grande famine à l'Eſt du *Kiang*.

383. A la seconde lune, brouillard jaune & épais sur tout l'horison.

389. A la douzieme lune, pluie : les arbres furent gelés.

390. A la huitieme lune, tremblement de terre dans la Capitale.

391. A la cinquieme lune, les sauterelles venues en nuées du midi, s'arrêterent dans un district, & en dévorerent les moissons.

392. A la sixieme lune, tremblement de terre; débordement dans un district; sécheresse en hiver.

396. A la dixieme lune, grande neige.

402. A la dixieme lune, brouillard jaune & ténébreux sans pluie.

403. Famine horrible dans la Capitale: les hommes s'entre-dévoroient.

404. A la seconde lune, débordement de la mer pendant la nuit : plus de dix mille barques furent surprises & emportées çà & là : beaucoup périrent avec les matelots, sans pouvoir être secourues. Même débordement à la douzieme lune les deux années suivantes.

409. A la cinquieme lune, grêle dans un district.

415. A la septieme lune, grandes eaux dans la Capitale; elles firent ecrouler un grand Temple, & occasionnerent par-là un incendie.

427. A la cinquieme lune, peste dans un district : les Médecins de la Cour accoururent en vain; point de maisons sans malades : l'Empereur donna des cercueils aux morts.

429. Grandes eaux pour la seconde fois à la sixieme lune : les Envoyés de la Cour vinrent présider aux aumônes de la Cour.

431. Grande sécheresse dans le district de *Yang-tchéou.*

432. Au printems, grêle à *Tan-yang :* elle fut beaucoup plus funeste aux hommes & aux animaux dans le district de *Piao-yang.*

434. A la cinquieme lune, grandes eaux dans un district.

435. A la quatrieme lune, tremblement de terre dans un district. A la sixieme lune, grandes eaux dans un autre.

442. A la cinquieme lune, qui etoit intercalaire, grandes eaux à *Tan-yang*: les Envoyés de la Cour parcoururent les campagnes, & présiderent à la distribution des aumônes de l'Empereur.

444. A la sixieme lune, pluie de cent jours de suite dans le district de *Kien-kang*.

447. A la sixieme lune, grandes eaux à *Tan-yang*: maladies epidémiques, peste: les envoyés de la Cour parcoururent tous les districts & y firent distribuer des remedes.

451. A la sixieme lune, grande sécheresse dans un district: elle fut suivie de beaucoup de maladies populaires.

452. A la seconde lune, tonnerre, pluie, neige. A la troisieme lune, grand vent qui renversa les arbres & en arracha beaucoup avec leurs racines. A la cinquieme lune, les pluies ruinerent les moissons dans un district. A la douzieme lune, brouillard jaune qui couvrit tout l'horizon.

457. A la premiere lune, grandes pluies dans un district: les Envoyés de la Cour firent distribuer du riz. A la quatrieme lune, la peste désola *Tan-yang*: les Envoyés de la Cour firent distribuer des remedes: les morts etoient en si grand nombre qu'il n'y avoit pas assez de gens en santé pour les enterrer; les Mandarins les faisoient porter dans de grandes fosses. A la cinquieme lune, vapeurs noires & infectes; elles parcoururent l'horizon & se dissiperent.

461. A la septieme lune, grandes pluies à *Tan-yang*: les Envoyés de la Cour parcoururent toutes les campagnes, & firent distribuer du riz, famille par famille, à tous les pauvres.

464. A la quatrieme lune, grand vent: il renversa plusieurs grands bâtimens.

465. Le riz n'avoit pas de prix en hiver dans quelques districts:

la famine fut si grande que les chemins etoient pleins de morts ou de mourans; on ne put donner au peuple, dans deux districts, qu'une bouillie claire de riz.

466. A la sixieme lune, grande pluie. A la neuvieme lune, grand vent.

467. A la premiere lune, pluie suivie de neige: les Envoyés de la Cour firent distribuer des secours à tous ceux qui avoient des emplois.

472. A la sixieme lune, grandes pluies: la Cour fit secourir les pauvres de deux districts.

473. A la huitieme lune, sécheresse.

475. A la troisieme lune, grandes eaux: les Envoyés de la Cour firent distribuer ses aumônes. A la cinquieme lune, grêle.

477. A la seconde lune, tremblement de terre.

487. A la sixieme lune, grandes eaux & inondations: les Envoyés de la Cour se porterent en chaque endroit pour soulager le peuple, & lui faire distribuer du grain.

488. A la quatrieme lune, on trouva un sapin entier pétrifié.

492. A la troisieme lune, tremblement de terre du côté de l'Est: une montagne s'écroula. A la sixieme lune, grandes pluies: la Cour fit secourir le peuple.

495. A la seconde lune, tremblement de terre.

499. A la septieme lune, grand vent qui arracha les arbres, désola les jardins, ebranla & renversa une infinité de maisons; il fut suivi d'un grand abattis d'eau: la Cour donna le bois des cercueils pour les morts, & des aumônes pour les pauvres.

500. Grande sécheresse dans la partie orientale des bords du *Kiang*: la mesure de bled se vendoit 5000 deniers; beaucoup parmi le peuple moururent de faim.

501. Maladies epidémiques.

506. A la onzieme lune, tremblement de terre.

507. A la huitieme lune, grandes eaux.

508. A la cinquieme lune, grandes eaux.

513. A la quatrieme lune, grandes eaux.

520. A la ſeptieme lune, débordement du *Kiang*.

522. A la premiere lune, tremblement de terre.

525. A la douzieme lune, tremblement de terre.

529. Maladies épidémiques.

533. A la premiere lune, tremblement de terre. A la cinquieme lune, grandes eaux: on alloit en bateau ſur les grands chemins.

536. A la onzieme lune, tremblement de terre.

537. A la premiere lune, le ciel etant ſans nuages, il plut des cendres jaunes. A la dixieme lune, tremblement de terre: il fut ſuivi de la famine.

541. A la ſeconde lune, tremblement de terre.

549. A la quatrieme lune, tremblement de terre à pluſieurs repriſes.

550. A la premiere, ſeconde & troiſieme lune, grande famine: les hommes ſe nourriſſoient de chair humaine; la famine ne fut nulle part auſſi grande que dans la Capitale.

559. A la premiere lune, grande neige la nuit: il n'avoit pas plu depuis long-tems. A la quatrieme lune, il plut enfin abondamment.

565. A la ſeptieme lune, grand vent venant du Sud-Oueſt; il n'alla pas au-delà de cinquante toiſes dans ſon tourbillon: deux grands edifices furent renverſés.

575. A la neuvieme lune, roſée douce & comme ſucrée.

577. A la ſeptieme lune, grande pluie & tonnerre.

578. A la troiſieme lune, tonnerre. A la ſixieme lune, grande pluie avec tonnerre & chûte de la foudre.

580. A la ſixieme lune, grand vent: il fit ecrouler une des portes & la renverſa malgré tous ſes ſoutiens. A la huitieme lune, grande pluie.

581. A la neuvieme lune, grand vent pendant la nuit : il vint du Nord-Oueſt, arracha les arbres, renverſa ou ebranla les maiſons & fut ſuivi d'une groſſe grêle.

582. A la quatrieme lune, les eaux du *Kiang* devinrent rouges dans pluſieurs diſtricts.

587. Les eaux du *Kiang* parurent couleur de ſang depuis *Fang-tcheou* juſqu'à la mer.

588. A la quatrieme lune, des bandes de rats firent un long chemin pour traverſer le *Ouei* : les deux rivages furent remplis pluſieurs jours, de ceux qui s'etoient noyés. A la ſixieme lune, un grand vent enleva le toit d'une des portes de la ville, & ſouleva tellement les eaux des rivieres & des canaux que toutes les barques furent miſes en déſordre ou emportées : on vit ſortir alors de pluſieurs puits, une vapeur comme bouillonnante & rougeâtre.

589. Le premier jour de la premiere lune, un brouillard epais couvrit tout l'horizon.

616. Depuis le *Ouei* juſqu'au *Kiang* les eaux manquerent à l'Eſt & à l'Oueſt dans plus de vingt lieues de pays.

634. A la ſeptieme lune, le *Ouei* & le *Kiang* ſe déborderent.

668. Grande ſéchereſſe & famine le long du *Kiang* & du *Ouei*.

692. A la cinquieme lune, ſéchereſſe & famine ſur les deux rives du *Kiang* & du *Ouei* : le peuple n'ayant pas pu ſe procurer le ſecours de la pêche, le nombre des morts fut très-conſidérable.

701. Tremblement de terre.

726. En automne, grand vent venu du Nord-Eſt : la marée fut comme arrêtée.

761. Grande famine ſur les bords du *Kiang* & du *Ouei*.

762. Grande peſte dans la partie orientale du *Kiang* : il y mourut plus de la moitié des habitans.

786. A la ſixieme lune, débordement du *Kiang*.

792. A la ſeptieme lune, le *Ouei* & le *Kiang* ſe déborderent & ruinerent les moiſſons : aucune ville ni village n'etoient un aſyle; le nombre des noyés fut très-grand. Les Envoyés de la Cour & les Mandarins ſe porterent de tous côtés pour ſecourir le peuple.

808. Sécheresse dans tout le *Kiang-nan*.

822. Famine ſur les bords du *Kiang* & du *Ouei*.

823. A la troiſieme lune, ſéchereſſe dans le *Kiang-nan* : les Envoyés de la Cour ſoulagerent le peuple.

830. Grandes eaux dans toute la Province : elles ruinerent les moiſſons.

834. Grande ſéchereſſe dans tous les diſtricts qu'arroſent le *Kiang* & le *Ouei*.

839. En eté, débordement du *Kiang*, grandes eaux qui ruinerent les moiſſons.

841. A la ſeptieme lune, grandes eaux dans toute la province.

861. Grande ſéchereſſe ſur les bords du *Kiang* & du *Ouei*.

866. Grandes eaux ſur les bords du *Kiang* & du *Ouei*.

868. Séchereſſe & ſauterelles le long du *Kiang* & du *Ouei*.

884. Grande famine dans le *Kiang-nan* : les hommes s'entre-dévoroient.

885. A la premiere lune, l'eau du *Kiang* fut de couleur de ſang pluſieurs jours.

955. A la ſeptieme lune, ſéchereſſe qui pénétra dans les puits & en tarit les ſources : plus de la moitié des habitans mourut de la peſte ou de la famine.

983. A la ſeptieme lune, débordement du *Kiang*.

984. A la troiſieme lune, famine dans le *Kiang-nan* : beaucoup parmi le peuple allerent au-delà du *Kiang* & ſe jetterent dans les Provinces voiſines ; les Envoyés de la Cour commencerent, dès la quatrieme lune, à faire diſtribuer ſes aumônes.

993. A la feconde lune, famine dans le *Kiang-nan :* les Envoyés de la Cour allerent par-tout pour faire fecourir le peuple.

994. Pefte dans le *Kiang-nan.*

997. Sécherefſe dans le diftrict de *Chin-tcheou :* la Cour fit grace des impôts de l'automne.

1000. Sécherefſe dans le *Kiang-nan :* aumônes de la Cour.

1004. A la neuvieme lune, féchereffe dans le *Kiang-nan :* les prifonniers furent prefque tous elargis; les Envoyés de la Cour n'epargnerent rien pour prévenir les maladies parmi le peuple.

1008. Au printems, des nuées d'oifeaux remplirent le ciel au point de cacher le foleil dans le diftrict de *Chin-tcheou :* ils s'abattirent dans la campagne.

1009. A la quatrieme lune, grande féchereffe à *Chin-tcheou :* les Envoyés de la Cour s'appliquerent à prévenir les maladies & la mifere parmi le peuple.

1012. A la cinquieme lune, féchereffe fur les deux rives du *Kiang* & du *Ouei :* l'Empereur donna du riz pour enfemencer les terres.

1017. A la fixieme lune, fauterelles qui vécurent peu.

1020. Grande moiffon dans toute la Province.

1025. A la fixieme lune, grandes eaux : l'Empereur fit grace aux criminels & laiffa les impôts pour fecourir les habitans de la campagne fans afyle.

1028. Grand débordement de différens bras du *Kiang :* il renverfa un très-grand nombre de maifons des riches & des pauvres : les Envoyés de la Cour firent fecourir & foulager le peuple.

1032. A la troifieme lune, féchereffe, puis famine dans la partie orientale du *Kiang*, & dans la méridionale du *Ouei.*

1051. A la huitieme lune, famine dans la partie méridionale du *Kiang* & du *Ouei :* la Cour fit fecourir le peuple.

1053. Sauterelles dans la Capitale & dans les environs.

1056. A la cinquieme lune, débordement du *Kiang.*

1068. Sauterelles venues par nuées du Nord du *Kiang*, volent ſur la Capitale.

1073. Sécherеſſe dans un diſtrict. A la dixieme lune, famine dans preſque toute la Province.

1078. A la ſeptieme lune, un vent extraordinaire & très-violent ſouffla tout-à-coup pendant la haute marée, pouſſa les eaux de la mer & du *Kiang* dans les terres, ſubmergea beaucoup de maiſons & ruina les moiſſons.

1101. Grande ſéchereſſe.

1109. Très-grande ſéchereſſe.

1113. Grande ſéchereſſe dans la partie orientale du *Kiang*.

1115. A la ſixieme lune, la Capitale fut affligée du grand fléau des eaux.

1118. Débordement du *Kiang* & du *Ouei*.

1128. A la dixieme lune, grande pluie.

1129. A la ſixieme lune, grande pluie. A la onzieme lune, grande ſéchereſſe dans toute la Province.

1137. A la douzieme lune, morceaux de glace où l'on voyoit deſſinés très-agréablement des arbres avec leurs feuilles, des plantes, des fleurs, *&c.* Séchereſſe dans un diſtrict & maladie épidémique dans un autre.

1141. Grande ſéchereſſe.

1148. Grande ſéchereſſe à l'Eſt du *Kiang* & au midi du *Ouei*.

1163. Grandes eaux dans la partie orientale du *Kiang*.

1164. A la ſeptieme lune, grandes eaux dans un diſtrict: *Kien-kang* & les environs furent ſubmergés; on ſe ſauva ſur les barques & on abandonna les maiſons qui tomboient en ruine. Le nombre des noyés fut très-grand: la Cour fit ſecourir le peuple.

1167. Sauterelles dans la partie orientale du *Kiang*.

1168. A la ſeptieme lune, grandes eaux dans un diſtrict.

1170. A la cinquieme lune, l'eau eut juſqu'à dix pieds dans

les rues & dans les places de *Kien-kang :* beaucoup de familles du peuple allerent se réfugier dans d'autres Provinces : la Cour ne fit pas grace de la taille personnelle.

1171. A la troisieme lune, grande sécheresse dans la partie orientale du *Kiang.*

1173. Sécheresse.

1175. Sécheresse & famine dans quelques districts : la Cour fit distribuer du riz.

1177. Grêle à *Kien-kang :* le peuple y souffroit de la famine.

1178. A la sixieme lune, qui etoit intercalaire, grêle dans le même district.

1182. A la septieme lune, sauterelles dans un district.

1183. Sécheresse.

1184. Grandes pluies dans un district. A la septieme lune, la Cour fit distribuer ses aumônes.

1188. A la cinquieme lune, grandes eaux dans un district.

1192. Grandes eaux dans la partie orientale du *Kiang.*

1193. A la huitieme lune, sécheresse très-funeste aux pauvres dans le même district.

1194. Grandes eaux dans le district de *Kien-kang.*

1198. Famine dans le même district : les gens de guerre en furent affligés comme le peuple.

1200. Sécheresse.

1201. Sécheresse dans la partie orientale du *Kiang*, & dans la méridionale du *Ouei.*

1209. Sécheresse, sauterelles & famine à *Kien-kang :* la mesure de riz etoit hors de prix ; les hommes se nourrissoient de plantes sauvages & d'ecorces d'arbres. La Cour fit recueillir & nourrir les enfans que leurs parens avoient abandonnés.

1215. A la quatrieme lune, sauterelles dans un district. A la sixieme lune, ordre de la Cour de semer ensemble les millets, les bleds, les pois & les chanvres. A la septieme lune, sécheresse

à *Kien-kang*: la Cour fit ouvrir des greniers & porter d'ailleurs cent mille mesures de riz, pour secourir le peuple tourmenté par la famine.

1221. Grandes eaux à *Kien-kang*.

1227. En automne, inondation dans un district.

1237. A la quatrième lune, sécheresse dans un district.

1246. A la sixieme lune, les sauterelles, qui voloient en formant des nuées sur les bords du *Kiang* & du *Ouei*, dévorerent les riz & les légumes.

1263. Famine à *Piao-yang*.

1266. A la cinquieme lune, grandes pluies; l'eau croupit dans les champs: le peuple souffrit de la famine.

1268. A la troisieme lune, maladie pestilentielle à *Kien-kang;* la Cour fit grace de l'impôt d'eté.

1270. Grande sécheresse dans toute la Province.

1271. Famine dans toute la Province.

1275. Peste & famine dans la partie orientale du *Kiang*.

1282. Grandes eaux dans un district.

1290. Grandes eaux dans toute la Province: on envoya du riz pour secourir le peuple qui ne savoit où se réfugier.

1291. Famine dans un district.

1295. A la cinquieme lune, grandes eaux à *Kien-kang*.

1296. A la sixieme lune, sauterelles dans un district.

1298. A la premiere lune, grandes eaux dans deux districts.

1299. Grande sécheresse dans un district.

1301. A la septieme lune, vent de Nord-Est fougueux & violent: le *Kiang* se déborda, tout un district fut presque submergé: la Cour donna du riz pour soulager le peuple.

1302. A la septieme lune, famine dans le *Kien-kang*: la Cour fit distribuer vingt mille mesures de riz.

1307. Grande famine dans le même district: on exhorta les riches à secourir les pauvres.

1308. Famine & peste dans le même district: les chemins etoient jonchés de morts ou de mourans. On donna du riz clair.

1309. A la septieme lune, dévastation des sauterelles dans les environs de la Capitale, & dans trois districts.

1314. A la huitieme lune, grandes eaux.

1324. A la sixieme lune, sécheresse à *Lieou-ho*. Dans la partie orientale du *Kiang*, les eaux ruinerent les moissons.

1326. Famine dans un district; grandes eaux dans deux autres.

1327. A la quatrieme lune, famine dans plusieurs cantons: la Cour fit donner du grain à ceux qui avoient des emplois, & distribuer des aumônes aux pauvres.

1329. Sécheresse & famine: on obligea les riches à nourrir les pauvres pendant une lune.

1330. Famine à la troisieme lune dans la Capitale, & tout le long de la grande route. A la septieme lune, grandes eaux dans toute la Province.

1333. A la cinquieme lune, grandes eaux dans un district: une montagne s'ecroula. A la sixieme lune, famine sur les bords du *Kiang* & du *Ouei:* la Cour fit grace des impôts d'eté. Il ne plut pas de tout l'automne dans la Capitale.

1349. A la septieme lune, grandes pluies: le *Kiang* se déborda; le peuple n'avoit pas d'endroit pour se retirer.

1353. A la huitieme lune, sécheresse dans un district.

1369. A la dixieme lune, rosée sucrée sur le *Tchong-chun*.

1370. A la sixieme lune, sécheresse.

1375. A la troisieme lune, grande sécheresse.

1376. A la cinquieme lune, débordemens & inondations.

1377. A la premiere lune, pluie dont l'eau etoit noire comme de l'encre.

1387. Grande sécheresse à *Piao-yang*.

1393. A la quatrieme lune, grande sécheresse.

1396. Grande ſécheresse dans un diſtrict.

1399. A la troiſieme lune, tremblement de terre.

1402. Tremblement de terre dans un diſtrict : les ſauterelles ſe détournerent pour aller dans le déſert.

1404. Tremblement de terre.

1415. A la neuvieme lune, grandes eaux dans un diſtrict.

1425. A la quatrieme lune, pluſieurs ſecouſſes de tremblement de terre. A la ſixieme lune, tremblement de terre. A la douzieme lune, tremblement de terre pour la troiſieme fois.

1427. A la ſeconde lune, tremblement de terre.

1429. A la premiere lune, tremblement de terre.

1430. Famine dans un diſtrict : les Mandarins exhorterent à faire l'aumône aux pauvres.

1431. Famine dans le diſtrict de *Piao-yang*.

1434. Grande ſécheresse dans un diſtrict.

1443. Sécheresse dans un diſtrict, puis inondation en automne.

1448. Débordement du *Kiang*.

1449. A la ſixieme lune, tonnerre, grêle, vent, pluie ; cela occaſionna un grand incendie : la Cour fit faire des aumônes.

1450. Grandes eaux dans le diſtrict de *Piao-choui ;* elles avoient trois pieds de haut en raze campagne.

1455. Débordement du *Kiang ;* grande ſécheresse en eté & en automne : le peuple fut affligé de la famine & de la peſte.

1457. Un incendie affreux réduiſit en cendres toutes les maiſons du peuple à *Piao-yang*.

1461. A la cinquieme lune, grandes eaux dans le nord & au midi du *Kiang*.

1464. Grandes eaux dans un diſtrict.

1465. Très-grandes eaux & ſubmerſions dans le diſtrict de *Ing-tien*.

1466. Famine affreuſe dans la plupart des diſtricts : les hommes

ſe nourriſſoient de chair humaine : il y eut ordre au Tribunal des finances de ſecourir le peuple.

1468. Grande ſéchereſſe en eté, dans deux diſtricts.

1470. A la quatrieme lune, grandes eaux dans cinq diſtricts: ils furent diſpenſés des impôts.

1471. Famine: les Envoyés de la Cour ſe tranſporterent partout pour faire ſecourir le peuple.

1472. A la ſeptieme lune, grand vent, grande pluie, débordement du *Kiang;* aumônes aux pauvres.

1473. A la ſeptieme lune, ſéchereſſe violente & funeſte: pluſieurs diſtricts eurent pleine remiſe pour les arrérages des impôts.

1476. A la premiere lune, tremblement de terre avec fracas.

1481. A la ſeconde lune, tremblement de terre, grande ſéchereſſe au printems & en eté: grandes eaux & inondations à la ſeptieme lune.

1483. A la premiere lune, neige durant ſept jours à *Piao-yang;* les glaçons qui ſe formerent ſur les arbres reſſembloient à des fleurs.

1485. Grande ſéchereſſe en automne, dans le même diſtrict.

1486. A la neuvieme lune, le peuple ſouffroit de la famine.

1488. Grande ſéchereſſe dans un diſtrict.

1492. Grande neige en hiver à *Lieou-ho.*

1494. Grandes eaux en eté à *Piao-choui.* A la ſeptieme lune, un vent ſubit & violent y emporta tous les toits des maiſons.

1495. Tremblement de terre à la dixieme lune.

1501. Tremblement de terre dans un diſtrict, à la dixieme lune.

1503. La marée fit enfler prodigieuſement le *Kiang*, & cauſa des ravages: grande famine à *Lieou-ho;* il y eut des grains diſtribués au peuple.

1505. A la ſixieme lune, grandes pluies. A la ſeptieme lune,

un grand vent coucha & déracina les arbres. A la neuvieme lune, tremblement de terre dans un diſtrict.

1508. Séchereſſe dans trois diſtricts.

1509. A la ſixieme lune, on entendit dans l'air, pendant près d'un mois, un bruit effroyable, comme ſeroit celui de deux grandes armées qui ſe chargent. La frayeur & la conſternation furent générales parmi le peuple. Grande neige en hiver; elle fit mourir preſque tous les arbres.

1510. Grandes eaux dans trois diſtricts; elles y ruinerent les moiſſons.

1517. Les pluies d'eté furent ſi grandes à *Lieou-ho*, qu'on alloit en barque dans les rues; auſſi un grand nombre de familles fut chaſſé des maiſons, & ſe trouva ſans demeure.

1519. A la ſixieme lune, grandes eaux à *Piao-yang*.

1520. Grandes eaux dans le même diſtrict. Un grand vent, dans un autre, inonda les maiſons & les champs.

1522. A la ſeptieme lune, un grand vent de Nord fit voler en l'air les tuiles des maiſons qu'il découvrit, & renverſa ou arracha preſque tous les arbres. La Capitale fut déſolée par les eaux, & la moiſſon fut ruinée.

1523. Très-grande ſéchereſſe : le riz etoit ſans prix; les hommes devenus féroces s'entre-dévoroient. Les Envoyés de la Cour firent diſtribuer ſes aumônes.

1524. Peſte epouvantable depuis le commencement du printems juſqu'à l'eté : le nombre de ceux qui en moururent fut prodigieux; les chemins etoient jonchés de cadavres.

1528. Grande ſéchereſſe dans un diſtrict.

1529. Les nuées de ſauterelles, qui voloient au-deſſus de *Lieou-ho*, cachoient le ciel.

1531. Débordement du *Kiang*; tout fut ſubmergé dans quelques diſtricts : les eaux furent ſi hautes en eté à *Piao-choui*, que le peuple fut chaſſé de ſes maiſons.

1532. Sauterelles l'eté & l'automne dans deux diſtricts.

1535. Sécheresse & ſauterelles dans trois diſtricts.

1536. Les limaçons ſe multiplierent dans un diſtrict : un autre fut affligé de la grêle.

1537. Sécheresse en eté à *Lieou-ho.*

1538. Grandes eaux & diverſes inondations dans leſquelles périt un grand nombre d'habitans des villes & de la campagne.

1539. A la ſeptieme lune, grand vent qui ſouleva les eaux avec violence, rompit les digues en pluſieurs endroits, & fit noyer une quantité prodigieuſe de perſonnes : l'eau eut juſqu'à cent pieds de profondeur en quelques endroits.

1544. Grande ſécheresse en eté & en automne. Famine.

1545. Grande ſécheresse en eté.

1549. Grandes eaux dans un diſtrict.

1550. A la ſeptieme lune, ſauterelles à *Lieou-ho.*

1552. Maladies epidémiques en eté à *Lieou-ho.*

1554. Sécheresse à *Lieou-ho.*

1555. Abondante moiſſon de bled à *Lieou-ho.* A la ſixieme lune, les champs de riz furent à ſec. A la douzieme lune, tremblement de terre.

1556. A la ſeconde lune, tremblement de terre à *Lieou-ho.*

1559. A la quatrieme lune, grêle. A la ſeptieme lune, tremblement de terre : grande ſécheresse dans un diſtrict.

1560. A la ſeptieme lune, grand débordement du *Kiang* : ſes eaux s'étendirent & monterent beaucoup ; elles avoient pluſieurs pieds de haut dans les villages, & ne ſe retirerent qu'à la neuvieme lune. Grande neige en hiver dans deux diſtricts : les animaux ſauvages & les oiſeaux furent trouvés morts de froid. A la douzieme lune, tremblement de terre pendant la nuit.

1561. Grandes eaux à *Piao-yang* : elles monterent de pluſieurs toiſes dans quelques campagnes, & inonderent pluſieurs villes & pluſieurs villages. A la ſeptième lune, tremblement de terre.

1562. Grandes maladies peſtilentielles dans un diſtrict. A la ſixieme lune, un grand vent renverſa ou arracha les arbres à *Lieou-ho*. Inondations.

1563. A la ſeconde lune, tremblement de terre.

1566. A la ſixieme lune, grande pluie à *Lieou-ho* : les eaux ruinerent les moiſſons. A la douzieme lune, grande neige durant plus de vingt jours : pluſieurs moururent de froid parmi le peuple.

1569. A la ſixieme lune, qui fut intercalaire, la marée monta extraordinairement, & ſubmergea les champs & les maiſons.

1576. A la troiſieme lune, grande grêle. A la dixieme lune, orage avec tonnerre.

1577. Il ne plut point tout le printems; preſque tous les puits tarirent : on paſſoit à pied preſque toutes les rivieres.

1586. A la cinquieme lune, grande pluie depuis le 3 juſqu'au 17; l'eau avoit pluſieurs pieds de haut dans les rues : on pouvoit aller en bateau dans quelques quartiers.

1588. Séchereſſe en eté; elle fut ſuivie d'une peſte qui enleva rapidement tous ceux qui en furent attaqués : on eſſaya de compter les cercueils qui ſortoient des portes de la ville; mais quoiqu'on eût imaginé de ſe ſervir de pois pour le faire plus aiſément, on ne put pas y ſuffire.

1608. Le trois de la cinquieme lune, le *Ouei* fut comme à ſec. Le treize, la marée monta deux jours & deux nuits ſans interruption, & remplit tout le canal de la riviere. Grande pluie pendant quinze jours après le ſolſtice d'eté : tout etoit inondé dans la ville; on alloit en barque dans pluſieurs quartiers. Preſque toutes les campagnes furent ſubmergées, & on ne diſtinguoit plus le canal du *Kiang*. Les cadavres qui flottoient ſur l'eau ſe touchoient les uns les autres, tant le nombre en etoit grand.

1609. Des armées de rats vinrent du *Hou-kouang* : ils paſſoient les ruiſſeaux & les rivieres pendant la nuit, en ſe tenant à la

queue les uns des autres avec les dents, d'un rivage à l'autre; puis ils ſe jettoient dans les moiſſons & les dévoroient.

1619. Les rats venus en armées, des provinces voiſines, paſſerent le *Kiang*, comme dix ans auparavant.

1634. A la troiſieme lune, grand vent qui découvrit les maiſons.

1636. Sécheresſe extraordinaire : il n'y eut aucune pluie depuis la quatrieme lune juſqu'à la ſeptieme; toute la campagne etoit ſeche & nue comme une aire.

1637. Bruine & brouillards epais en hiver; la gelée les changea en glaçons ſur les arbres, & la neige qui ſurvint y fit paroître des figures ſingulieres & bizarres.

1640. Sécheresſe, ſauterelles, famine : la meſure de riz n'avoit pas de prix.

1641. A la cinquieme lune, peſte qui enleva rapidement pluſieurs milliers de perſonnes; ſes ravages furent ſi terribles qu'il ne reſtoit pas aſſez de vivans pour enterrer les morts de quelques quartiers.

1645. Grande neige accompagnée de tonnerre & d'éclairs.

1650. A la nuit tombante, grande neige accompagnée de tonnerre & d'eclairs.

1664. A la troiſieme lune, grande grêle.

1667. Sauterelles à *Lieou-ho*.

CHRONIQUE MÉTÉOROLOGIQUE

De Kai-fong-fou, *aujourd'hui Capitale de la Province de* Ho-nan, *autrefois Capitale de l'Empire ſous pluſieurs Dynaſties.*

ANNÉES AVANT J. C.

180. GRANDE ſécheresſe en eté.

168. Le *Hoang-ho* ſe déborda, & les jujubes furent preſque toutes aigres.

140. A la ſixieme lune, il parut une comete.

136. Grande inondation.

131. A la quatrieme lune, une gelée blanche fit périr les arbres & les plantes.

115. A la feconde lune, grande neige : la note dit qu'elle fut de cinq pieds.

70. A la quatrieme lune, tremblement de terre.

ANNÉES APRÈS J. C.

41. Pluie de grain.

79. Une pierre noire tomba des nues, & elle fit autant de bruit en tombant que le tonnerre.

105. A la cinquieme lune, beaucoup de fauterelles.

115. Les eaux de quelques rivieres parurent de couleur de fang.

123. A la troifieme lune, un grand vent arracha les arbres.

165. A la quatrieme lune, l'eau du *Hoang-ho* devint très-claire.

181. A la quatrieme lune, *idem*.

184. Il crut dans plufieurs diftricts une plante extraordinaire, affez grande, velue, marbrée, dans laquelle on croyoit voir une figure d'animal.

199. A la fixieme lune, vent froid & glaçant comme en hiver.

254. A la feptieme lune, grandes inondations.

268. A la neuvieme lune, grandes eaux.

269. Grêle, de figure & de groffeur fingulieres.

278. Tremblement de terre.

286. A la dixieme lune, neige rougeâtre.

292. Grandes grêles.

294. Tremblement de terre.

298. Bruits & mugiffemens fouterreins.

300. Pluie couleur de fang.

307. Les mûriers fe fendirent en plufieurs lieux, avec bruit.

441. Grands débordemens & inondations.

598. Grands débordemens.

643. Les eaux du *Hoang-ho* parurent claires & limpides.

655. Grandes eaux qui perdirent les moiſſons.

742. Les ſauterelles dévorerent les moiſſons.

756. Inondations affreuſes : il y périt un monde prodigieux.

763. Les eaux du *Hoang-ho* devinrent claires.

788. Le vent porta des morceaux de bois qui tomberent du Ciel.

823. Grandes pluies : une montagne s'ecroula, & il en ſortit des torrens qui inonderent le plat pays & y noyerent plus de dix mille perſonnes dans la campagne.

827. Les mûriers de quelques diſtricts furent couverts de vers-à-ſoie ſauvages, qui firent leurs cocons & donnerent beaucoup de ſoie.

866. L'eau du lac *Fou* parut rouge trois jours.

943. Les ſauterelles causerent la diſette; elles etoient très-groſſes, & elles dévorerent tout dans les champs, malgré les ſoins des Mandarins.

946. A la ſixieme lune, débordement du *Hoang-ho ; Yuen-vou* fut ſubmergé.

948. A la quatrieme lune, débordement du *Hoang-ho ; Yuen-vou* fut ſubmergé de nouveau.

951. Grandes eaux.

957. A la ſixieme lune, ténebres extraordinaires qui couvrirent le ciel & la terre en plein midi.

964. Tremblement de terre.

965. Débordement du *Hoang-ho*.

967. Tremblement de terre.

971. Débordement du *Hoang-ho* & d'une autre riviere voiſine.

977. A la ſixieme lune, grand débordement du *Hoang-ho ;* il rompit ſes digues & dévaſta les campagnes.

983.

983. *Kai-fong-fou* & huit de ses districts furent inondés dans un débordement du *Hoang-ho.*

985. Grande sécheresse.

985. Tout le ciel fut couvert de plus d'un million d'oiseaux etrangers qui voloient fort haut & faisoient un grand bruit.

989. Vent du Nord-Est subit qui remplissoit l'air de poussiere à ne pouvoir distinguer un homme à deux pas, & renversoit tout.

990. A la sixieme lune, grandes grêles.

991. Grande sécheresse au printems; sauterelles en eté; diverses inondations à la sixieme lune & en hiver: il y eut un district où l'on ne vit point de glace.

998. A la premiere lune, grand orage venu du Nord-Ouest, avec tonnerre & eclairs.

998. Grande sécheresse.

1001. Beaucoup de sauterelles.

1002. Les vers-à-soie sauvages se multiplierent dans quelques bois & donnerent de beaux cocons. A la sixieme lune, les grandes pluies firent périr les moissons, & causerent des inondations qui noyerent les hommes & les animaux.

1004. A la sixieme lune, tremblement de terre.

1007. A la sixieme lune, crue subite du *Hoang-ho.*

1008. A la sixieme lune, inondations dans quelques districts: les eaux etoient montées à la hauteur de quarante pieds; elles renverserent beaucoup de maisons, & noyerent bien des familles.

1009. Sécheresse au printems. A la huitieme lune, inondations & débordemens du *Hoang-ho.*

1010. Sécheresse au printems: beaucoup de sauterelles à la sixieme lune.

1012. A la premiere lune, le froid fit périr beaucoup d'arbres.

1014. A la septieme lune, vent violent. A la dixieme lune, tremblemens de terre.

1019. Grandes inondations : plusieurs digues furent renversées.

1029. Tremblement de terre.

1039. A la onzieme lune, tremblement de terre.

1040. Les sauterelles qui passerent par bandes sur *Kai-fong-fou*, etoient en si grand nombre qu'elles cachoient le ciel.

1044. Grande sécheresse à la sixieme lune: beaucoup de sauterelles.

1046. A la cinquieme lune, grande grêle, tremblement de terre.

1047. A la dixieme lune, tremblement de terre à *Yu-tcheou*.

1051. La riviere *Pien* cessa de couler.

1054. A la premiere lune, maladies epidémiques.

1057. A la sixieme lune, grande inondation à *Kai-fong-fou*: une des portes de la ville & plusieurs bâtimens s'ecroulerent.

1058. A la septieme lune, débordement du *Hoang-ho* & de plusieurs rivieres.

1060. A la cinquieme lune, tremblement de terre.

1063. A la onzieme lune, grand vent & gresil.

1065. A la huitieme lune, grandes pluies; le plat pays fut submergé: l'eau qui montoit au-dessus des toits détruisit des maisons sans nombre, & on ne sait pas combien de bœufs & de chevaux furent noyés: dans *Kai-fong-fou* même, l'eau monta au-dessus des fenêtres en plusieurs endroits du Palais impérial.

1067. Tremblement de terre en automne.

1068. A la cinquieme lune, une source d'eau vive sortit de terre subitement. Depuis la septieme lune jusqu'à la onzieme, il y eut six grands tremblemens de terre: ils duroient plusieurs quarts-d'heure sans interruption avec un bruit ègal à celui du tonnerre: ils renverserent un nombre prodigieux de maisons qui ecraserent un monde infini.

1070. A la dixieme lune, pluie qui se convertissoit en glace.

1074. A la quatrieme lune, grande famine. A la ſeptieme lune, des oiſeaux de paſſage mangerent les ſauterelles d'un diſtrict, & y ſauverent les moiſſons.

1082. A la huitieme lune, inondation du *Hoang-ho*.

1083. A la ſixieme lune, inondation du *Pien*.

1085. A la cinquieme lune, tremblement de terre.

1091. Depuis la quatrieme lune juſqu'à la huitieme, grande pluie & inondations.

1094. Les moiſſons des environs de la ville & de quelques diſtricts furent ruinées par les eaux.

1097. A la ſeconde lune, qui etoit intercalaire, grêle dans la Capitale depuis *Siu* juſqu'à *Chin*, c'eſt-à-dire, près de vingt heures. A la ſeptieme lune, tremblement de terre.

1101. A la ſeconde lune, grande grêle.

1117. A la ſixieme lune, grêle groſſe comme le poing; elle tomba pendant quatre heures.

1119. L'eau des puits devint trouble: celle d'un puits du Palais monta par-deſſus ſes bords, & coula: après commença une grande pluie qui dura pluſieurs jours, & fut ſi terrible que l'inondation ruina les maiſons, les champs & les ſépultures; elle monta juſqu'à cent pieds en quelques endroits.

1124. A la premiere lune, tremblement de terre durant pluſieurs jours de ſuite.

1125. Roſée ſucrée.

1126. A la ſixieme lune, bruits & mugiſſemens ſouterreins. A la onzieme lune, qui etoit intercalaire, le ſoleil parut teint de ſang à ſon lever, & comme ſans rayons.

1127. Grande famine & grande peſte.

1137. Tonnerre par un tems clair & ſerein, & ſans aucun nuage ſur l'horiſon.

1138. A la cinquieme lune, grand tonnerre ſuivi d'une pluie de glaçons où l'on croyoit voir la figure d'une tortue: ces gla-

çons etoient de différentes grandeurs; plusieurs lieues de pays en furent couvertes.

1179. Grands débordemens du *Hoang-ho :* ils allerent jusqu'au *Pien.*

1225. A la quatrieme lune, grande grêle dans quelques districts : les pluies ruinerent les moissons dans d'autres.

1227. A la sixieme lune, tremblement de terre.

1235. A la troisieme lune, grande peste dans la Capitale.

1278. A la douzieme lune, les eaux du *Hoang-ho* furent claires en plusieurs endroits, dans quelques vallées pendant huit lieues; & il y en eut où l'on vit le fond de son canal pendant plusieurs mois.

1288. A la cinquieme lune, débordement du *Hoang-ho.*

1290. A la onzieme lune, grand débordement du *Hoang-ho :* plusieurs districts furent inondés, & quelques villes submergées : le peuple souffrit beaucoup.

1291. Il crut dans la campagne des plantes inconnues.

1297. Le *Hoang-ho* déborda, rompit ses digues & submergea quelques villes.

1303. A la quatrieme lune, les chenilles dévorerent les bleds dans tous les environs de *Kai-fong-fou.*

1306. A la quatrieme lune, grêle portée par un vent violent : elle etoit grosse comme des œufs de poule, & ravagea un district.

1308. A la cinquieme lune, grande grêle : elle etoit epaisse de plus d'un pied, & ruina absolument les bleds & les riz dans quelques cantons.

1309. A la quatrieme lune, beaucoup de sauterelles. A la septieme lune, le *Hoang-ho* déborda.

1310. A la sixieme lune, grandes eaux dans un district.

1314. A la troisieme lune, la gelée blanche fit périr les fruits, la récolte des feuilles de mûrier, les riz & les bleds : on sentit quelques secousses de tremblement de terre.

1315. Débordement du *Hoang-ho:* il rompit ſes digues en quelques endroits.

1320. Famine dans quelques diſtricts. A la huitieme lune, vent ſubit & très-violent qui remplit l'air de pouſſiere, au point de cacher le ciel, & de changer les jours en ténebres: il renverſa beaucoup d'arbres.

1322. Quelques diſtricts furent couverts de ſauterelles: les *tſieou* (eſpece d'oiſeaux de paſſage) qui rempliſſoient l'air, ſe jetterent ſur elles par bandes, puis ils les vomirent auſſi par bandes & en firent des monceaux.

1325. A la cinquieme lune, débordement du *Hoang-ho* & de pluſieurs autres rivieres: quinze diſtricts furent affligés de ce fléau.

1326. A la ſeptieme lune, débordement du *Hoang-ho.*

1328. Grande famine dans quelques diſtricts.

1330. A la troiſieme lune, gelée blanche qui fut très-funeſte dans deux diſtricts.

1331. A la quatrieme lune, des inſectes ſinguliers mangerent toutes les feuilles des mûriers dans un diſtrict: le jour ils etoient cachés dans la terre, la nuit ils montoient ſur les mûriers, & n'y laiſſoient pas une feuille: ce fléau fut ſans remede.

1336. A la premiere lune, il tomba dans deux diſtricts une pluie couleur de ſang; elle tachoit & teignoit en rouge les habits.

1340. A la ſeconde lune, tremblement de terre. A la ſeptieme lune, grandes eaux.

1354. Les eaux du *Hoang-ho* & du *Pien* furent gelées à la premiere lune: on y voyoit en quelques endroits, des eſpeces de plantes avec des fleurs de cinq couleurs qui durerent près de trois jours.

1357. Grande famine dans toute la province de *Ho-nan:* on dit qu'on entendit ſortir du *Hoang-ho*, des eſpeces de mugiſſemens qui durerent près de quatre heures.

1359. Beaucoup de ſauterelles dans un diſtrict.

1361. Les eaux du *Hoang-ho* parurent claires pendant ſept jours.

1372. A la ſixieme lune, ſauterelles aux environs de *Kai-fong-fou* & dans tout le diſtrict.

1374. A la douzieme lune, grandes eaux à *Kai-fong-fou.*

1375. A la premiere lune, *Kai-fong-fou* fut inondé par le *Hoang-ho* durant pluſieurs jours.

1381. A la neuvieme lune, grandes eaux dans quelques diſtricts.

1387. Grandes inondations : elles furent ſans remede dans quelques diſtricts.

1389. A la ſixieme lune, grande ſéchereſſe à *Kai-fong-fou.*

1397. A la huitieme lune, grande inondation du *Hoang-ho :* elle pénétra dans *Kai-fong-fou ;* elle ſubmergea auſſi les greniers publics d'un diſtrict.

1461. Le *Hoang-ho* ſe déborda & inonda la ville de *Kai-fong-fou.*

1473. Les pruniers & les pêchers fleurirent en hiver. A la ſeconde lune, un vent violent remplit l'air de pouſſiere, au point de changer le jour en nuit : il en tomba un pied de haut dans un diſtrict.

1478. Débordemens & inondations.

1484. Grande famine.

1493. Grande neige en hiver; elle monta plus de dix pieds.

1498. Grande abondance. La meſure de riz ne ſe vendoit que dix deniers.

1499. Grêle qui détruiſit les moiſſons.

1510. La montagne *Ta-lieou* s'ecroula.

1511. Pluie de terre.

1522. A la douzieme lune, pluie de neige avec tonnerre & eclairs.

1529. Les eaux du *Hoang-ho* furent claires trois jours.

1538. Grande famine au printems.

1553. Grande famine au printems.

1568. A la ſeptieme lune, grande pluie pendant trois jours : on ſe ſervit de machines pour faire ecouler l'eau qui inondoit les rues de la ville.

1575. A la quatrieme lune, grande grêle.

1580. Grande peſte.

1587. A la troiſieme lune, tremblement de terre accompagné d'un grand bruit : les digues des environs de la ville furent renverſées.

1588. Grande peſte : les chemins etoient remplis de convois.

1590. Grand vent qui changea le jour en nuit.

1594. Diſette, ſéchereſſe & grande famine : l'Empereur donna quarante *ouan* d'onces d'argent (un *ouan* c'eſt 10,000.) & cent mille boiſſeaux de bled pour ſoulager les pauvres.

1612. A la ſixieme lune, déluge de ſauterelles : elles dévorerent les bleds & les riz juſqu'à la racine ; elles laiſſerent après elles une quantité prodigieuſe de limaçons que les Mandarins firent ramaſſer & mettre en monceaux, pour ſoulager la miſere du peuple. La famine fut très-grande.

1626. Les eaux du *Hoang-ho* furent claires trois jours.

1633. Grande ſéchereſſe.

1635. Le *Hoang-ho* fut couvert de glace d'un bord à l'autre : elle etoit dure comme la pierre.

1638. Le ſecond jour de la troiſieme lune, la lumiere du ſoleil fut eclipſée par d'epaiſſes ténebres : puis un vent violent qui dura quatre jours, remplit l'air de ſable qui pénétra dans les maiſons, & fit paroître les murailles & les maiſons toutes rouges.

1639. A la ſeptieme lune, tremblement de terre.

1640. A la quatrieme lune, les ſauterelles dévorerent les bleds. A la ſeptieme lune, ſéchereſſe, ſauterelles: moiſſons,

verdure, tout périt. A la huitieme lune, gelée blanche qui fit périr les légumes. Grande famine: la mesure de bled se vendoit deux onces d'argent. Les hommes se nourrirent de chair humaine. Le pays fut rempli de voleurs.

1641. Grande peste, grande famine. Les rats s'assemblerent par milliers, & passerent en bandes le *Hoang-ho*, pour aller dans les Provinces méridionales.

1642. Le *Hoang-ho* inonda *Kai-fong-fou*.

1643. A la seconde lune, pluie de poussiere.

1646. Grand débordement du *Ki*.

1650. Sécheresse au printems; grêle en eté, qui perdit les moissons.

1654. Grand vent avec pluie. Les moulins qui etoient à une des portes de la ville furent emportés fort loin avec leurs meules.

1656. A la troisieme lune, vent de Nord-Ouest, qui obscurcit le ciel, & changea le jour en nuit.

1659. A la premiere lune, grande neige: la gelée qui survint après qu'elle eut commencé à fondre, forma des glaçons, où l'on croyoit voir des figures d'oiseaux, d'animaux, de plantes, d'arbres, &c.

1661. Le onze de la cinquieme lune, vent Sud-Est extraordinaire, qui renversa beaucoup de maisons, & fut suivi d'une grêle monstrueuse, qui détruisit les bleds & les riz.

1662. A la huitieme lune, grande pluie, débordement du *Hoang-ho*. A la neuvieme lune, tremblement de terre.

1664. A la sixieme lune, une comete chevelue parut au Sud-Est.

1667. Année de grande abondance.

1668. A la sixieme lune, une comete chevelue parut au couchant. Le dix-sept, tremblement de terre, qui renversa des bâtimens & des maisons sans nombre.

1669. A la sixieme lune, pluie suivie d'un tremblement de terre. A la huitieme lune, grande famine.

1670. Grande sécheresse au printems & en eté. A la onzieme lune, grand froid; l'eau gela dans les puits : beaucoup de voyageurs moururent de froid dans les chemins.

1674. A la premiere lune, neige avec tonnerre & eclairs.

1678. A la septieme lune, grandes eaux. Année de disette.

1679. Sécheresse en eté. A la septieme lune, tremblement de terre sourd.

1680. Année de grande abondance. A la onzieme lune, une comete chevelue parut à l'Occident.

1683. A la troisieme lune, pluie & bruine suivies d'insectes qui dévorerent les bleds. A la dixieme lune, tremblement de terre. A la onzieme lune, grande pluie accompagnée de tonnerre & d'eclairs. Grande disette pour le peuple.

1688. A la dixieme lune, les pêchers & les pruniers fleurirent.

1689. Grande sécheresse au printems : les bleds sécherent jusqu'à la racine.

1690. Grande sécheresse au printems. Le vent remplit le ciel de ténebres qui cacherent le soleil. Les bleds sécherent jusqu'à la racine. En automne, les insectes dévorerent les feuilles des arbres & la verdure. A la huitieme lune, la gelée blanche nuisit beaucoup aux moissons. Une maladie pestilentielle fit mourir cette année beaucoup de bœufs, & d'autres animaux.

1691. Grande sécheresse. A la sixieme lune, les sauterelles, qui passoient en volant, cachoient le ciel. A la septieme lune, les limaçons furent un soulagement.

1692. Grande sécheresse au printems. Il mourut cette année beaucoup de gens de la peste.

1693. A la seconde lune, grand vent : pluie de terre. A la quatrieme lune, grêle qui détruisit les bleds & les riz d'un district. A la sixieme lune, pluie, & débordement du *Hoang-ho*.

1694. Beaucoup de ſauterelles en eté.

1695. Le ſix de la quatrieme lune, tremblement de terre.

P. S. Comme la ville de *Kai-fong-fou* a eté ſaccagée, incendiée & inondée pluſieurs fois, la plupart de ſes regiſtres particuliers n'ont pas eté conſervés : on a eté réduit à y ſuppléer par ceux de la province, & par ceux qu'on avoit envoyés à la Cour, & au Tribunal de l'Hiſtoire.

DES BÊTES A LAINE EN CHINE.

Les bêtes à laine, le belier & la brebis, l'agneau & le mouton, s'appellent *yang* en chinois, dans le langage ancien comme dans le nouveau, dans celui des livres comme dans celui du peuple; mais le nom général & commun se particularise dans le discours par un additif, quand on veut désigner spécialement le belier ou la brebis, l'agneau ou le mouton : additif qui se fond dans le caractere de *yang* pour l'ecriture, & parle aux yeux. L'immortel Auteur du *Choue-ouen* observe que Confucius a indiqué le caractere *yang*, comme faisant image, & représentant ce qu'il signifie. Quelque mal dessinée en effet que soit cette image sur les anciens monumens, on ne sauroit la méconnoître, vu sur-tout que le caractere *yang* faisant *pou*, ou classe, dans les hiéroglyphes chinois, on le trouve mieux ebauché dans ceux qui en dépendent. Le caractere *yang* est un de leurs caracteres horaires, & indique une & deux heures après midi; mais comme ce n'est que dans la moyenne antiquité qu'on commence à en trouver des preuves décisives, ainsi que de l'etoile célebre qu'il désigne, les détails que cela fourniroit intéressent moins.

Rien peut-être ne prouve si palpablement la venue des Chinois des plaines de Sennaar, & qu'ils s'avancerent vers l'Orient à la façon des Patriarches, conduisant leurs troupeaux devant eux, comme la quantité de bêtes à laine qu'ils avoient dès le commencement du regne de *Yao*, avant qu'ils eussent commencé un etablissement solide, & qu'ils eussent eu le courage d'abattre des bois & de dessécher des terres, pour se donner des champs à ensemencer. Les plus anciennes & les plus avouées des traditions disent que *Yao* & *Chun* furent bergers avant d'être Empe-

reurs ou Chefs de la nation ; & l'on voit par le *Chou-king* & les Annales, que les premiers Chinois tirerent leur ſubſiſtance de leurs troupeaux & des fruits qui croiſſoient d'eux-mêmes, juſqu'à ce que leurs défrichemens & leur agriculture leur donnant de riches moiſſons, les miſſent dans une plus douce abondance. Il eſt inutile d'entamer des recherches ſur la Dynaſtie des *Hia*, ou premiere Dynaſtie, pour ſavoir juſqu'où elle etoit riche en troupeaux, & même ſur celle des *Chang* qui lui ſuccéda : les livres qui en parloient ont péri. Tout ce qu'on peut aſſurer avec plus de certitude, c'eſt que les *Man*, les *Y*, & les autres Chinois diſcoles qui ſe ſéparerent de la colonie dès le regne de *Yao* & de *Chun*, ou par mécontentement de l'adminiſtration ou pour n'avoir pas voulu des travaux agraires, emmenerent avec eux leurs troupeaux dans les montagnes & les déſerts où ils ſe retirerent, & n'ont jamais voulu être que paſteurs. Quelques Lettrés ont eu la bonne-foi d'avouer que l'averſion & le mépris pour eux, qu'une génération a tranſmiſe à l'autre, ont pu être la vraie cauſe du préjugé national contre la vie paſtorale, toujours miſe au dernier rang, renvoyée peu-à-peu aux exilés, puis aux pauvres & aux eſclaves, & laiſſée enfin dans l'obſcurité & l'oubli. Le marchand même & le ſoldat ſont au-deſſus du berger, comme le colon eſt au-deſſus d'eux.

Il n'en etoit pas ainſi ſous la Dynaſtie des *Tcheou*, qui a eté la troiſieme, la plus longue de toutes, & à bien des egards, la plus heureuſe & la plus illuſtre. On voit par le *Tcheou-ly*, que, ſoit que les Légiſlateurs euſſent en vue d'anoblir & de conſacrer la vie paſtorale des premiers chefs de leur famille, lorſqu'elle commença ſon etabliſſement dans le *Chen-ſi*, ſoit qu'ils prétendiſſent accréditer les troupeaux & en procurer les ſecours à toutes leurs provinces, ils avoient mis dans le trimeſtre d'eté les grands Mandarins & leurs ſubalternes, qui veilloient ſur la régie des troupeaux. *Ouen-ouang* les avoit prévenus dans

ſon *Y-king*, par les belles choſes qu'il dit ſur le ſymbole *yang:* & ſon fils, le grand *Tcheou-kong*, enchérit encore ſur lui dans ce qu'il ajouta à ce grand ouvrage. Quoi qu'il en ſoit, les Légiſlateurs de cette grande Dynaſtie réuſſirent parfaitement à anoblir & à accréditer la vie paſtorale; les bergers ne furent pas diſtingués des colons, & on voit, par les vers du *Chi-king*, que les Poëtes, ou ne les ſéparoient pas dans leurs chanſons, ou les chantoient alternativement avec la même effuſion de cœur, & la même magnificence de poéſie. Ceux de tous les âges ſuivans les ont imités, malgré l'aviliſſement & l'oubli où eſt tombée peu-à-peu la vie paſtorale. Encore de nos jours, les Pindare & les Rouſſeau chinois ne parlent jamais ſi tendrement à l'Empereur des ſoins que ſes peuples attendent de ſa bonté, que lorſqu'ils chantent le berger & ſon troupeau. L'Empereur ſemble les y avoir invités par pluſieurs charmantes poéſies, où l'allégorie naïve du paſteur lui fournit mille agréables manieres de raconter ſes ſoins, ſes inquiétudes & ſes ſentimens paternels pour ſes ſujets.

Le Gouvernement des *Tcheou* fut un Gouvernement féodal. Les Provinces d'alors etoient des Principautés ſoumiſes à l'Empereur, & dépendantes de lui comme ſouverain Seigneur, & elles etoient rangées autour des immenſes terres d'héritage, & des domaines impériaux qu'il gouvernoit immédiatement par lui-même. Dans cette grande diviſion de la Chine, très-peu peuplée encore, quoique onze cens ans ſeulement avant l'ere chrétienne, les terres labourées etoient au centre de chaque Principauté, puis venoient les vergers & les pâturages que terminoient des forêts & des bois. Que de ſageſſe & de grandes vues dans cette diviſion! Il eſt aiſé de voir combien elle etoit propre à aſſurer la tranquillité commune & à faciliter les progrès de l'agriculture & de la population. Les terres des pâturages etoient partagées entre les troupeaux de bœufs & de

chevaux, & ceux des bêtes à laine. Ces derniers furent long-tems très-nombreux, & une ſource abondante de richeſſes. Du tems même de Confucius, c'eſt-à-dire, à la fin du ſixieme ſiecle avant l'ere chrétienne, les troupeaux de bêtes à laine etoient la grande richeſſe des Principautés du Nord. Les troubles de l'Empire, les guerres civiles, les incurſions des Tartares, la décadence de la Dynaſtie des *Tcheou*, & la tyrannie de *Tſin-chi-hoang*, expoſoient les bergers à trop de périls & d'oppreſſions pour qu'ils puſſent ſe ſoutenir. La Chine ne conſerva que ceux qui ne purent ſe ſauver dans les ſolitudes des montagnes : & on peut dire en général, que depuis la grande révolution qui ôta les terres aux colons, & produiſit un nouveau plan de Gouvernement, elle n'a plus eté riche en bêtes à laine. Les anciennes perſuaſions, des vues de politique, l'appât de l'intérêt ont réuſſi quelquefois à multiplier les troupeaux dans les Provinces du Nord & de l'Occident; mais tantôt les beſoins prétendus des armées, & tantôt une cavalerie immenſe à qui il falloit tous les pâturages, tantôt les troubles ou les tyrannies du Gouvernement, & tantôt les progrès de la population & de l'agriculture, comme de nos jours, ne leur ont pas permis de ſe ſoutenir. Quelque vaſte que ſoit l'Empire de la Chine, ce ne ſeroit pas exagérer, ce ſemble, de dire qu'on y compte moins de bêtes à laine qu'en France; mais il faut avoir la bonne-foi de reconnoître que les Provinces du Midi n'en ont pas beſoin, & pourroient difficilement en nourrir; & que la Tartarie, qui en eſt couverte depuis la mer du Japon juſqu'à la mer Caſpienne, en fournit des armées tous les ans pour les boucheries.

A s'en fier aux livres chinois tant anciens que modernes, nos Naturaliſtes auroient des additions à faire aux leurs ſur les bêtes à laine, dont ils n'ont pas connu ou diſtingué toutes les eſpeces. Comme nous n'entendons ni la matiere ni le langage dans lequel

on en parle, nous nous bornerons à obſerver en général, qu'outre les trois eſpeces de belier dont parle M. Linneus, on diſtingue encore celui de *Ha-mi*, à queue de cheval, & celui à queue en eventail, dont on tire la graiſſe au printems; celui des deſerts de l'Occident qui eſt grand comme un petit âne, & peſe juſqu'à 80 & 100 livres, & celui qui a une boſſe ſur le dos comme le chameau. Quant aux différences du poil fin, long, ſoyeux ou friſé; des jambes extrêmement courtes ou fort hautes; de la tête petite ou fort groſſe; de la couleur blanche, noire, jaunâtre, marron, couleur de biche, nous n'en parlons que pour indiquer qu'on y a egard, ſelon l'eſpece, quand on en fait uſage pour des remedes. Les grands recueils parlent, ſous leur année, de beliers préſentés à l'Empereur, qui n'avoient qu'une ſeule corne au milieu du front, qui en avoient trois, quatre, cinq, ſix & juſqu'à dix, & d'autres qui les avoient epineuſes. Ils parlent auſſi d'agneaux à pluſieurs queues ou à pluſieurs bouches, ou à pied de cheval, & de monſtres à une tête & deux corps, ou à deux têtes & un ſeul corps. Dans un, les têtes etoient oppoſées; un autre finiſſoit aux reins, n'ayant point de cuiſſes ni de jambes de derriere; un autre enfin avoit la tête comme fondue à la naiſſance du col, tant elle etoit applatie, & comme collée au poitrail.

Les Naturaliſtes chinois ſont forcés d'avouer que le belier & la brebis perdent de leur intelligence & de leur courage, à proportion que leur maniere de vivre en troupeau eſt plus gênée, plus contrainte & plus dépendante. On s'apperçoit ſur-tout de cette différence dans ceux que les Tartares laiſſent errer à leur gré au milieu des déſerts des environs du *Cha-mo*, & ceux-ci encore ſont fort au-deſſous des petits troupeaux de beliers & de brebis ſauvages qu'on y a trouvés quelquefois. Il faut convenir qu'ils etoient de l'eſpece de ceux que nous avons dit être grands comme de petits ânes; mais auſſi les Tartares les mon-

toient, & en faisoient usage pour leurs courses. L'Empereur *Vou-ty* de la Dynastie des *Tsin*, & *Ouen-ty* de celle des *Song*, se promenoient dans leurs jardins sur de petits chars qui en etoient attelés. Cela a valu aux enfans de condition d'être promenés ainsi par des moutons & des brebis dans l'enceinte de la maison paternelle, & même dans les plus grandes rues de *Péking*. Nous en avons rencontré plusieurs fois assis sur de petites bergeres à roulettes, & environnés d'un grouppe de leurs gens; les moutons ou les brebis sont dressés à cela, & guirlandés, selon la saison, de rubans ou de fleurs; ils tirent fort joliment & quelquefois assez vîte la petite voiture, à trois ou quatre roues, qui est toujours d'une forme très-elégante, mais peu elevée de terre. Les Seigneurs Tartares donnent une selle à un mouton choisi, bien dressé, & le font monter à leur enfant dès qu'il a quatre ou cinq ans, pour l'accoutumer au cheval: exercice qui réussit toujours, parce qu'on gouverne le mouton à souhait, & qu'on soutient le petit cavalier des deux côtés. S'il montre de l'adresse, du courage, & ne veut plus être soutenu, cela fait une nouvelle dans la famille, & son pere a bien des louanges & des embrassades à lui donner.

Comme les Chinois mettent beaucoup de réflexion & de sang-froid dans leurs recherches, leurs observations & leurs expériences, ils sont plus que timides dans leurs assertions, & ils conservent précieusement toutes les traditions des premiers âges. Nous avions d'abord conçu de grandes espérances pour cette notice, de ce qu'ils ont ecrit sur la maniere de conduire & de gouverner les bêtes à laine; mais ayant comparé ces ouvrages les uns aux autres & particuliérement plusieurs de ceux qui ont eté ecrits dans le même tems par ordre de la Cour, nous avons vu qu'il n'etoit pas possible de les concilier, & qu'ils se contredisent sur divers articles très-importans. Ils le doivent, puisqu'il s'agit de différentes Provinces dont le sol, le climat & le cours des saisons

ne

ne s'accordent point. Qui ne sent pas que les pratiques de la Flandre & du Hainaut ne conviennent point à nos troupeaux de la basse Provence & du Roussillon ? Dans la pensée néanmoins que les principes généraux peuvent être appliqués à tous les pays quant aux conséquences, & que les regles les plus particulieres à un canton fournissent des vues pour les autres, nous copierons ce qui nous a le plus frappés dans les livres chinois qui nous sont tombés sous la main, & nous espérons que la France pourra en tirer quelque utilité pour ses bêtes à laine.

L'ancienne Glose du *Tcheou-li* range les bêtes à laine sous l'elément du feu. Les Naturalistes chinois l'ont suivie; mais comme l'on n'a que faire en Europe de ce systême, qui seroit long à expliquer, parce qu'il embrasse tous les animaux, il suffira d'observer que la conclusion pratique qu'on en tire, c'est que toute bête à laine est d'un tempérament qui souffre de l'humidité, & que les pays pleins d'eau ou marécageux lui sont contraires, de façon qu'elle y souffre, y est maladive & y perd ses meilleures qualités, non-seulement pour sa toison, mais encore pour sa viande, & même pour son lait. Nous ne serions pas eloignés de croire que cette persuasion d'expérience ou de préjugé, que nos Savans attestent, a singuliérement contribué à diminuer les troupeaux dans un grand nombre de Provinces. Car il est certain qu'on s'y est pris de bien des manieres avant d'y renoncer, sur-tout au commencement de la Dynastie régnante, lorsqu'on avoit encore des terres pour des pâturages. Chacun a fait ses essais, soit sur les bêtes à laine nées dans le pays, soit sur celles qu'on faisoit venir des provinces voisines, ou même d'au-delà de la grande muraille, & de la Tartarie, & aucun n'a réussi assez pour oser continuer. De grandes maladies dévastoient tout-à-coup les troupeaux, & ce qu'on en conservoit etoit rejetté des boucheries. Nous n'oserions

nier que le préjugé n'influât beaucoup ſur ce dernier article. Mais outre que l'humidité, qui regne dans quelques Provinces, eſt toute autre que ce qu'on imagine chez nous, ſur-tout pendant certains mois, on convient généralement que les moutons qu'on y conduit d'ailleurs, même de Tartarie, dégénerent fort vîte, & y perdent leurs bonnes qualités pour la table, à proportion qu'on les garde.

Quoi qu'il en ſoit, les livres chinois erigent en principe que les bêtes à laine demandent un pays elevé, un climat peu pluvieux, des pâturages ſecs & des pelouſes fines. Aucun ſoin, diſent-ils, ne ſauroit ſuppléer à cela. Ils alleguent pour preuve déciſive de leur doctrine, l'expérience annuelle des moutons de quelques Provinces du Nord, qui engraiſſent dans l'etable où l'on eſt obligé de les enfermer, parce qu'on les nourrit d'herbes ſeches. Comme nous ne parlons qu'en hiſtoriens, nous ne prétendons rien garantir, & ſommes les premiers à avouer que bien des choſes peuvent changer en cette extrémité de l'Aſie. Nous ne diſſimulons pas que ſoit déférence pour des traditions des premiers tems, ſoit continuité de ſyſtême ou raiſon particuliere de pays & de climat, tous les livres s'accordent à dire que les pâturages trop frais & trop gras ſont mal-ſains pour toutes les bêtes à laine, que les herbes mouillées de la pluie & encore plus de la roſée leur ſont très-nuiſibles, & qu'on ne doit les laiſſer boire que de trois jours en trois jours, & tout au plus de deux jours l'un, même en eté. Ils vont même juſqu'à aſſurer que ſi l'on néglige cette grande regle, les troupeaux ſeront expoſés à diverſes maladies, la propagation y ſera moins ſûre, moins abondante, & que leur laine ſera moins fine, moins ſoyeuſe, moins belle : à quoi il faut ajouter que la chair des moutons deſtinés à la boucherie perdra beaucoup de ſes bonnes qualités & de ſa ſaveur.

Quoique nous en ayons fait la remarque ailleurs, nous la

répéterons ici, ſinon à cauſe de ſon importance, du moins à cauſe de ſa ſingularité : l'ancienne police de la Chine fermoit la boucherie aux moutons pendant tout l'eté, ſous prétexte que leur viande etoit déſagréable & mal-ſaine pendant les grandes chaleurs. Comme les Tartares du Nord & de l'Occident ſuivent aſſez cette regle dans leurs déſerts, il pourroit ſe faire qu'elle eût quelque fondement pour certains pays, vu ſur-tout que la viande du mouton, qui eſt ſi bonne à *Pé-king* dans les autres ſaiſons, eſt à peine mangeable pendant les mois de Juin, Juillet & Août, dont les grandes chaleurs pourroient bien l'altérer par ce que les anciens appelloient *ſueurs d'urine* & *fonte de ſuif.*

Après les grands principes du choix du pays & des pâturages etablis, les livres chinois viennent aux regles particulieres & aux détails. Les anciens, diſent-ils, avoient fait leurs expériences, & en avoient conclu que les meilleures bêtes à laine pour chaque pays, ſont celles qui y ſont nées. Elles ſont trop foibles & d'une vie trop courte pour ne pas ſouffrir d'un changement de climat ; car pour les moutons qu'il contribue à engraiſſer, on ne peut en rien conclure, puiſqu'il n'a lieu que dans la plus belle ſaiſon des pâturages, & ne doit durer que quelques mois. Les plus nombreux troupeaux des anciens n'etoient que de trois cens ; & malgré la liberté des pâturages, ils ne mettoient jamais plus de mille bêtes à laine enſemble. Autant elles gagnent, ſelon eux, à être réunies en certain nombre, autant elles ſe nuiſent quand ce nombre eſt trop grand : les grandes maladies ſont alors plus communes, & font plus de ravage.

L'etable qu'on deſtine aux bêtes à laine doit être dans le voiſinage des maiſons, tournée au midi, ouverte au nord par une fenêtre qui y entretienne la fraîcheur en eté, & aide à renouveller l'air dans toutes les ſaiſons. Plus le toit en ſera haut,

plus elle ſera ſaine; mais il eſt eſſentiel & indiſpenſable que le ſol en ſoit elevé de terre de deux pieds & demi à trois pieds, & aille aſſez en pente pour que l'eau s'ecoule & ne puiſſe pas croupir, même ſur le fumier, qu'on ne doit pas laiſſer au-delà de deux ou trois jours. Toutes les etables doivent avoir leurs rateliers. Il y en a qui les mettent le long des murailles, d'autres les elevent au milieu de l'etable, & c'eſt le mieux lorſqu'elle eſt aſſez grande. Ces rateliers ont le bon effet d'exciter, de modérer l'appétit des bêtes à laine, & d'empêcher qu'elles ne dégradent & ne saliſſent les herbes ſeches qu'on leur donne en plus ou en moindre quantité, ſelon la ſaiſon. On dit en général que pour un troupeau de trois cens têtes, il faut enſemencer trente arpens de bonne terre en luzerne, pois & diverſes ſortes de grains, qu'on coupe en foin à pluſieurs repriſes, pour être la reſſource de l'hiver, avec l'armoiſe, l'aurone, & quelques feuilles d'arbres qu'on a ſoin de cueillir & de faire ſécher en leur tems. Du reſte chaque Province a ſa pratique, ſelon la durée de ſon hiver & le cours qu'y prennent ou la pluie, ou la neige & les vents; mais toutes ſont très-fidelles obſervatrices de la très-ancienne pratique de ſuſpendre deux ou trois morceaux de ſel dans chaque grande etable. Comme, grace au beau plan d'adminiſtration de la Dynaſtie régnante, le ſel eſt à très-bas prix dans toutes les Provinces, ceux qui ont des troupeaux en font fondre dix à douze livres pour en former des pains, tels qu'il les leur faut pour être ſuſpendus dans une etable & préſentés à leurs bêtes à laine, de maniere à les fortifier & à les mettre en appétit, ſans les expoſer à en trop manger. Outre cela ceux qui ont ſoin du troupeau les retirent par fois, & ont leurs regles, ou plutôt leur coup-d'œil pour cela.

Une courte digreſſion ſur le ſel ne ſera point ici déplacée, & pourroit avoir ſon utilité. L'hiſtoire des ſels, à la Chine, depuis

près de vingt siecles, est plus qu'humiliante pour l'humanité. Si on excepte quelques intervalles passagers & fort courts, le Gouvernement en avoit fait une source d'injustices & d'oppressions. Il faut le témoignage des monumens publics pour se résoudre à croire où en vinrent les choses. Pour comble de malheur l'administration des *Song* avoit si bien embrouillé la matiere, que le Fondateur de la Dynastie des *Ming* fit travailler en vain à l'eclaircir, & ne put exécuter ses projets. Le pere de l'Empereur régnant divisa ses recherches, & se procura des Mémoires détaillés, sûrs & exacts; 1°. sur la quantité de sel qu'il falloit pour chaque Province; 2°. sur ce qu'on tiroit de sel chaque année, ici des mines, là des puits, des fontaines, ou des lacs & etangs, & sur-tout des côtes des marais salans; 3°. sur le prix auquel revenoit la main-d'œuvre de chaque endroit; 4°. sur ce que la dépense de l'importation y ajoutoit pour tout l'Empire; 5°. sur la somme totale de l'argent que produisoit le sel pour le trésor de l'Empereur, bonne ou mauvaise année. Des hommes patriotes & intelligens travaillerent après sur ces Mémoires, & proposerent leur plan qui fut agréé. Or en vertu de ce plan le sel est très-commun & à très-bas prix dans tout l'Empire, quoiqu'il produise des revenus incroyables à l'Empereur. Mais il est marchandise par-tout, marchandise achetée à l'Empereur en premiere instance, & vendue dans les lieux où elle vient de plus loin, presque au même prix que dans ceux d'où on la tire. Par exemple, il n'est qu'à deux sols la livre, soit à *Pé-king*, soit dans le reste de la Province. Du reste les 10,000 barques qui apportent, des Provinces, le tribut en riz par le grand canal, s'en retournent chargées de sel: sorte d'economie dont la sagesse peint tout le nouveau systême.

Le Docteur *Lan-tchao*, de la derniere Dynastie, a fait un ample recueil des principes & des maximes des anciens sur les attentions, les soins & les précautions que demande le choix d'un

Paſteur. *Tout le reſte ne pouvant réuſſir que par lui*, dit l'ancienne Gloſe du *Tcheou-ly*, *on riſque tout à le prendre à l'aventure.* D'après le réſultat des diſcuſſions chinoiſes, on ne doit pas confier un grand troupeau ni à des jeunes gens, ni à des pareſſeux, ou à des caracteres vifs & emportés. Un Paſteur doit être dans la maturité de l'âge, ami du travail, inſtruit par ſes expériences, affectionné à ſon troupeau, attentif à tout, modéré & débonnaire; le Docteur *Lan-tchao* en allegue & en détaille pluſieurs bonnes raiſons qu'il appuie d'exemples. Tout Chinois qu'il eſt, ſa candeur l'oblige de convenir que les Montagnards & les Tartares ne réuſſiſſent ſi bien dans la conduite des troupeaux, que parce qu'ils s'en font une grande affaire, & ont une innocence de mœurs qui facilite & aſſure leurs ſoins. Quelques Mandarins célebres des premieres Dynaſties ayant commencé par être Bergers, & quelques Empereurs des *Han*, *Ouen-ty* en particulier, *Tching-ty*, *Ho-ty*, ayant mis dans les charges & gouvernemens des villes, des Bergers dont la réputation etoit venue juſqu'à eux, notre Lettré ſe donna carriere, & prit pour thême le mot de *Ouen-ty: qui met tant de ſageſſe, de vertu, de zele, de généroſité dans le gouvernement d'un troupeau, combien n'en mettra-t-il pas dans celui de ſes compatriotes!* Il débite force vieille doctrine, dans laquelle il ne ménage pas les jeunes Lettrés, dont les principes de bienfaiſance pour les gens en place, n'auroient pas ſuffi pour des troupeaux ſous les *Tcheou;* & il ſoutient qu'il faudroit *charger d'abord de brebis, de chevaux ou de cochons,* certains candidats, avant de leur confier la moindre autorité ſur le peuple. *Il eſt horrible*, dit-il, *que le pere & la mere de l'Empire confient un diſtrict entier à un homme à qui perſonne n'oſeroit confier le plus petit troupeau.* Ce qu'il ajoute ne peut pas être traduit, & n'eſt un peu pardonnable, que parce que les Eunuques, qui etoient alors tout-puiſſans à la Cour (en 1510) ne gardoient aucune loi. Mais on voit

avec plaiſir ce qu'il a recueilli ſur les anciens Bergers chinois. Pluſieurs ſouvenirs de notre France ont augmenté ce plaiſir pour nous; mais en particulier celui d'un Berger des Pyrénées que les neiges de l'hiver ramenoient tous les ans avec ſon nombreux troupeau à la maiſon de campagne du College de *Pau.* O quel ſage! quel chrétien! quelle grande ame! Nous paſſions les après-dînées entieres à l'entendre parler de Dieu, de la vie intérieure, de la philoſophie, du ſpectacle des campagnes, *&c.* Il n'etoit point marié & ne l'avoit jamais eté, s'etant conſacré à Dieu dès ſa jeuneſſe. Il menoit une vie fort auſtere, & réſervoit pour ſes neveux & pour les pauvres, ce qu'il tiroit chaque année de ſon troupeau. Du reſte nous n'avons fait mention de lui que parce qu'il entendoit excellemment à gouverner ſes moutons, & que, ſi l'on veut avoir des connoiſſances ſûres & pratiques pour chaque province, on ne ſauroit mieux faire que de recueillir les traditions & expériences de nos vieux Bergers, gens de bien; quitte à les rectifier, à les analyſer, & à trouver les grands principes qu'elles ne font qu'indiquer.

Qu'on ne ſe mette pas en peine de quelques contradictions apparentes entre les aſſertions de nos Bergers de différentes Provinces: ceux qui ont ecrit ici le plus en détail ſur le gouvernement des troupeaux, ſont les premiers à avertir que ſelon que l'on s'avance vers le Nord ou vers le Midi, vers l'Orient ou vers l'Occident, ſelon même que le pays eſt bas ou elevé, expoſé à certains vents ou à certains brouillards, ſujet à des révolutions ſubites dans l'air & à des inconſtances de ſaiſons, il faut y ſuivre des regles particulieres, ſous peine d'expoſer ſes bêtes à laine à des maladies générales & même epidémiques, qui y feront de grands ravages. *Nos Chinois qui ont vécu avec les Tartares* (dit *Man-ouei*) *ont appris d'eux que les herbes des pâturages mouillés par certains brouillards d'automne ou du*

printems, causent des maladies, sinon aux brebis & aux beliers un peu vieux, du moins à tout ce qui est jeune dans le troupeau. Cela n'etoit pas inconnu aux Chinois des premieres Dynasties, puisqu'ils avoient etabli comme une regle générale, que dans tous les pays où il y a des brouillards le matin, soit au printems, soit en automne, ou même une forte rosée, on ne conduiroit les troupeaux aux pâturages que lorsque le soleil les auroit dissipés. Il paroît encore qu'on avoit la même attention après la pluie, sur-tout dans des endroits ou peu aérés, ou bas & humides. Pour tout dire, autant les anciens cherchoient de gras pâturages pour les bœufs & les chevaux, autant ils les evitoient pour les bêtes à laine, non seulement à cause de leur tempérament, ainsi qu'il a eté dit plus haut, mais aussi pour ne pas les exposer à l'insalubrité des herbes trop pleines de suc & d'humidité : insalubrité qui croît, selon le livre *Tsiuen-nong*, par la maniere même dont les bêtes à laine paissent, trop prompte pour être saine & réglée sur leurs besoins. L'attention paroîtra ridicule, cependant nous la trouvons indiquée par des Ecrivains trop sensés pour oser l'omettre. Dans la Province du *Chan-tong* & dans celles du *Chen-si*, du *Sée-tchouen*, quand les pluies annuelles ont couvert les grands pâturages, d'une herbe fraîche, tendre & abondante, on la laisse croître, monter, grainer, & se sécher à-demi avant d'y conduire les grands troupeaux : ou si on les conduit dans ces pâturages si verdoyans, ce n'est que par intervalles, & en les y préparant par d'autres, où les rochers & le sable laissent croître, avec peine, quelques plantes parfumées, à la vérité, & odorantes, mais un peu ligneuses, & presque sans suc. Qu'on n'aille pas se récrier sur tout cela, non plus que sur ce que nous dirons encore, comme si nous voulions surcharger l'Europe de soins, dont elle s'est passée jusqu'à nos jours, & dont elle n'a que faire pour l'avenir. Nous n'en avons pas la premiere pensée; mais si l'on veut

veut savoir ce qui se dit & se pratique à la Chine, qu'on ne s'en prenne pas à nous de ce que les choses ne sont pas comme l'on voudroit. Ne sera-t-on pas maître de les envisager ainsi qu'on l'entendra, & de n'en faire aucun usage? Quant à la grande objection, que le plus facile, en fait de troupeaux, est le plus sage & le meilleur, on l'a faite ici, & l'on y a répondu, il y a plus de vingt siecles, « qu'en fait de troupeaux, comme en fait d'agriculture, » le succès seul décide. Or, comme une expérience continuelle » a prouvé que la gale, la toux, & les autres maladies des » bêtes à laine, ne désolent les bergeries que lorsqu'on s'est » négligé sur le choix & les attentions que demandoient les » anciens pour les pâturages, il n'y a pas à hésiter, vu qu'on » risque tout. A supposer même qu'on conservera ses trou- » peaux en santé quelques années, que sont les soins qu'on se » sera epargnés, au prix de ceux que demande une seule ma- » ladie, & avec un succès si différent? Le *Tien* suprême a » attaché des profits immenses aux troupeaux des bêtes à laine, » & s'ils ne surpassent pas toujours ceux de l'agriculture, ils en » sont un heureux supplément; mais egal dans sa conduite en- » vers les hommes, il leur demande des soins & ne les accorde » qu'à leur travail. Qui changera cet ordre »? (Voyez *Tsiuen-nong*, liv. II).

Les anciens ouvroient les portes & les fenêtres de la bergerie, avant de conduire leur troupeau dans la campagne; & nous trouvons cet article fort recommandé pour toutes les saisons, mais sur-tout en hiver. Comme la raison qu'en alleguent les livres, a plus de trois mille ans, il ne seroit pas honnête de la copier. Nous trouvons dans presque tous, que quand l'hiver est ou pluvieux, ou trop froid, il vaux mieux garder son troupeau dans la bergerie que de l'en faire sortir, si ce n'est autant de tems qu'il faut pour la nettoyer, l'aérer & en ôter le fumier. Dans les cantons où l'hiver a ses beaux jours, on ne risque rien de

le mener au pâturage quand le soleil est un peu haut; mais il est essentiel qu'il en revienne avant que le soleil se couche. Ce qui regarde le printems & l'automne a eté dit. Pour l'eté, il y a deux pratiques qui reviennent, au fond, à la même, puisqu'on fait egalement sortir le troupeau au soleil levant & qu'on le ramene au soleil couchant; mais selon la premiere on le reconduit à l'etable vers neuf heures, & on l'en fait sortir vers les trois heures; au lieu que selon la seconde on se contente de le mener se reposer pendant le tems à l'ombre d'un vallon ou d'un bois. Messieurs les Lettrés qui la préferent, comme la plus ancienne, ne manquent pas de soutenir qu'elle est plus naturelle, & ne fatigue pas le troupeau d'une allée & d'un retour aussi mal-sains qu'inutiles. Mais cela les jette dans la question de la pleine campagne qu'ils traitent trop au long pour que nous songions à y suivre leur erudition & leur critique. Nous convenons néanmoins avec le Docteur *Leang*, que les Lettrés des trois dernieres Dynasties, qui ont disputé devant le public, auroient pu mieux s'entendre, & moins donner à leurs préjugés & à leurs systêmes. Les recherches savantes & curieuses qu'ils ont faites ont epuisé la matiere, eclairci tous les doutes, & poussé si loin leurs discussions qu'il n'en reste plus à faire. « On voit très-clairement, ajoute-t-il, qu'à laisser aux anciens textes toute leur autorité, & à s'en tenir à la seule conciliation des témoignages qui soit raisonnée & satisfaisante, il est hors de doute que nos anciens Chinois, comme plusieurs Tartares de nos jours, ont laissé leurs troupeaux en pleine campagne le jour & la nuit pendant le grand eté, & une partie du printems & de l'automne. Il paroît même que dans quelques cantons ils les y laissoient toute l'année, tandis que dans d'autres on ne les y laissoit jamais. C'etoit donc bien mal l'entendre que de se prévaloir de la pratique des premiers âges pour ne laisser jamais, laisser toujours, ou ne laisser que

» quelques mois les troupeaux en pleine campagne. Dès qu'elle » etoit si différente, on n'en pourroit rien conclure, si l'on » n'alloit pas jusqu'aux raisons sur lesquelles elle étoit fondée. » Or, ces raisons cherchées, trouvées & examinées, ont fait » voir que ces différentes pratiques etoient fondées sur les diffé» rences du sol & du climat. On n'a laissé les troupeaux en » pleine campagne pendant la moitié de l'année, ou même » pendant toute l'année, que dans quelques cantons de l'Occi» dent où il n'y a ni pluies ni brouillards, ni rosées, que passa» gérement & par extraordinaire. Si l'on avoit voulu instruire » les derniers siecles, & non pas disputer, on auroit observé » que les peuples d'en-deçà & d'au-delà du *Cha-mo*, dont toute » la richesse est en troupeaux de bêtes à laine, ne suivent à cet » egard, dans tant d'endroits, la pratique de la pleine campa» gne, que parce que la sécheresse continuelle du ciel le leur » permet, & qu'on la modifie dans d'autres cantons, ou qu'on » ne la suit pas du tout, non plus que dans les immenses déserts » du Nord où les pluies, les rosées, les brouillards, les neiges » & les vents froids la rendroient funeste ». Nous n'avons rien à ajouter aux paroles du Docteur *Leang* sur la question & sur la pratique de la pleine campagne pour les bêtes à laine : elles disent tout à qui cherche le vrai. Ce qui réussit dans un endroit ne conclut rien pour un autre. On doit se conformer au climat de chaque pays, & comme les climats varient beaucoup, cette diversité prouve très-invinciblement qu'il n'y a pas de regle générale à cet egard, & qu'elle seroit fausse & défectueuse par sa généralité.

Nous changerons bien de langage sur la maniere de mener paître un troupeau, & de le ramener à la bergerie. Nous trouvons prescrit & recommandé dans tous les livres, comme un point de très-grande conséquence, de le conduire lentement, au petit pas, & en l'arrêtant plutôt que de le presser. Outre

la raiſon générale des petits ménagemens qu'il faut avoir pour les vieilles brebis, pour celles qui ſont pleines, dans la ſaiſon, & pour leurs agneaux qui les ſuivent, dans une autre, on allegue encore les inconvéniens inévitables & toujours funeſtes d'une marche trop hâtée. « Un troupeau, dit *Kia-tſong*, qui » arrive au pâturage, fatigué & hors d'haleine, ne paîtra qu'avec » peine, & ce qu'il mangera ne lui profitera pas; mais s'il » rentre ainſi dans l'etable, il en ſouffrira encore plus, fût-elle » moins fraîche qu'elle ne l'eſt ordinairement. Qu'on en juge » par ce qui arrive au voyageur & à ſon cheval. Les anciens, » dont les attentions étoient ſi ſages & ſi réfléchies, avoient un » endroit près de la bergerie, pour y amuſer le troupeau & le » repoſer avant de l'y enfermer ». Le même *Kia-tſong* dit ailleurs, que dans les pâturages auſſi, le Berger doit avoir grand ſoin que ſon troupeau n'aille pas courant, quelque peu abondantes & ſemées çà & là que ſoient les herbes. Du reſte nous ne le citons que parce qu'il parle d'après les anciens, & ſoutient qu'en quelque pays & en quelque ſaiſon qu'on néglige ces ſoins, peu importans en apparence, on expoſe un troupeau à bien des maladies.

La tonte de la laine occaſionnera encore plus ſûrement & plus promptement des maladies dans le troupeau, ſi elle n'eſt pas faite dans ſa ſaiſon & avec les ſoins convenables. Pour la ſaiſon, elle varie ſuivant les pays & l'année. Dans les Provinces méridionales, où les beaux jours du printems commencent plutôt, on fait la tonte dès la ſeconde lune: au lieu que dans celles du Nord on la differe juſqu'au commencement de la quatrieme, quelquefois même plus tard, lorſque l'hiver a eté long & lorſque les vents du Nord ſoufflent encore. Les anciens ſéparoient les agneaux & les brebis foibles avant la tonte, faiſoient baigner au grand midi, dans une eau claire & courante, le reſte du troupeau, & ils avoient leurs ſignes pour

diſtinguer combien de jours le bain devoit durer; mais ils avoient l'attention d'y préparer leurs brebis & leurs moutons par une nourriture choiſie qu'ils leur donnoient à l'etable. Il paroît que quelques-uns faiſoient la tonte à pluſieurs repriſes, & réſervoient pour les derniers jours celle du ventre & de tout le bas du corps. *Mais*, comme dit le livre *Tſi-min-yao*, *une avarice ſtupide ne fit jamais alors un ſupplice de la tonte pour les troupeaux, & les plus pauvres auroient rougi de les tondre juſqu'à la nudité.* La remarque ſuivante ajoute que, toute autre conſidération à part, il faut laiſſer aſſez de laine aux brebis qu'on tond, pour que leur peau en ſoit couverte & cachée, ſous peine de les voir devenir maladives ou même galeuſes, comme il arrive ſouvent. *La nature elle-même nous a appris cette attention, en ne faiſant tomber la vieille laine que lorſque la nouvelle a commencé à poindre.*

Les anciens Chinois filoient, teignoient leurs laines, & en faiſoient des etoffes d'une grande beauté, à en juger par quelques vers du *Chi-king*, & par quelques anecdotes des petits Royaumes, ſous la grande Dynaſtie des *Tcheou.* Soit diminution des troupeaux, ſoit uſage plus commode du coton & plus grande facilité de le travailler, ſoit auſſi vogue des pelleteries & etiquette de la Cour, on ne fait plus d'etoffes de laine que dans les provinces de *Chen-ſi* & *Cham-ſi*, & encore s'en ſert-on plus pour les meubles que pour les habits. Qu'on conclue de là combien il y a peu à eſpérer qu'on puiſſe jamais faire un vrai commerce de draps avec la Chine.

Il nous eſt ſouvent venu en penſée qu'on rendroit un vrai ſervice à nos pauvres colons, ſi on leur apprenoit à préparer auſſi facilement & auſſi bien que ceux de Chine, leurs peaux de brebis, de moutons & d'agneaux. Plus on iroit, plus on verroit combien elles ſont d'un uſage ſain & commode pour ceux qui ſont en plein hiver dans les champs. Peut-être même que la préparation chinoiſe, qui

ôte toute mauvaiſe odeur, ſeroit bien accueillie dans les villes. Les Provinces *Chen-ſi* & *Cham-ſi* font auſſi de grands & magnifiques tapis avec leurs laines; mais le prix en augmente beaucoup avec la grandeur; & quand ils ont vingt-cinq à trente pieds en quarré, ils ne coûtent guere moins que nos hautes-liſſes, ſoit à cauſe de leur velouté & de l'eclat durable de leurs couleurs, ſoit à cauſe de l'agrément du deſſin & de la bordure dans laquelle il eſt enfermé. En revanche on y fait à bon marché d'autres tapis en feutre, & preſque auſſi grands que les premiers. Nous ne nous ſouvenons pas d'avoir vu rien de pareil en France. Il s'en fait une conſommation prodigieuſe, parce que, juſques dans les villages, on s'en ſert en guiſe de tapis pour les *kams* ou eſtrades echauffées par un fourneau, ſur leſquelles on s'aſſied & on ſe couche en hiver. Les Chinois ſont venus à bout de les teindre par empreinte, de maniere à former un deſſin agréable, ordinairement d'une ſeule couleur, mais quelquefois auſſi de pluſieurs, & cette teinture dure autant que le feutre. Comme ces feutres ſont employés à une infinité d'uſages, on en fait de quinze, vingt pieds de long & même davantage, ſur deux pieds, deux pieds & demi de large. Le pavé de notre Egliſe en eſt couvert d'eſpace en eſpace pour que les Chrétiens puiſſent ſe mettre à genoux & s'aſſeoir pendant le ſermon. Ils ont tous environ deux lignes d'epaiſſeur au moins, & ſont fort compactes. Les fins qui ſont faits de laines choiſies & préparées avec ſoin, ont plus de corps & ſont plus chauds. A en juger par ce que nous avons lu & entendu dire de la façon de faire les feutres chinois, elle rentre dans celle de nos chapeliers; mais comme l'ouvrage eſt plus grand & plus groſſier, elle eſt plus ſimple, plus expéditive, & moins diſpendieuſe de beaucoup. Quant à ce que l'induſtrie mêle à la laine pour avoir de plus beaux feutres, & la cupidité pour qu'ils lui coûtent moins, cela nous meneroit trop loin.

Nous avons rendu compte ailleurs du principe général des Chinois ſur la bonification, amélioration & perfection des fruits, grains, légumes & herbages pour chaque pays. Celui qui concerne les bêtes à laine n'en eſt qu'une application & une extenſion. A les en croire, ce n'eſt pas en faiſant venir des beliers & des brebis des déſerts de l'Occident, des plaines d'au-delà du *Cha-mo*, ou de la Tartarie ſeptentrionale, qu'on parviendra à avoir de beaux troupeaux: ſi ce moyen devoit réuſſir, il auroit réuſſi depuis vingt ſiecles; mais en choiſiſſant avec un ſoin particulier les agneaux qu'on deſtine à la propagation, en leur laiſſant tout le lait de leur mere, en les nourriſſant avec une grande attention, & en ne prématurant point leur accouplement, il eſt impoſſible qu'en continuant cette pratique pluſieurs années, ſurtout ſi l'on fait un troupeau ſéparé de ce qu'elle aura procuré, l'on ne parvienne à avoir des beliers & des brebis auſſi beaux que le permet le pays: il ne s'agira plus que de continuer ces ſoins.

J'ai lu tout ce qu'a ecrit le Bachelier Ting-tchao, dit le *Pien-ming, & je me borne à obſerver que dans le* Kiang-nan *les bêtes à laine ont toujours la tête bien proportionnée au reſte du corps, & la toiſon très-courte, au lieu que dans les Provinces voiſines, elles ont la tête très-petite, le corps gros, & la toiſon pendante. Dans le* Chen-ſi, *celles des vallées ont les jambes fort courtes, & celles de la montagne très-longues.* Sa concluſion eſt que le ſol, le climat, l'air, la nourriture agiſſant ſur ces animaux, il ne s'agit pas de vouloir lutter contre, par des eſpeces etrangeres qui expoſent à des riſques & dégénerent néceſſairement. La phraſe ſuivante mérite d'être rapportée: *Quand je fis la viſite des Provinces de* Pé-tché-ly, Chan-tong, Ho-nan, Hou-kouang, Chen-ſi & Cham-ſi, *par ordre de l'Empereur, pour voir dans quel état y etoient les troupeaux, plus je vis les choſes de près & par moi-même, plus je reconnus que ceux qui étoient mal ſoignés etoient miſérables dans*

les cantons les plus avantageux, & que ceux qui etoient bien soignés réussissoient dans les moins favorables. Je ne dirai que ce mot, les profits mal entendus sont des pertes. C'est attenter à ses agneaux que de traire leur meres lorsqu'elles sont mal nourries, ou avant qu'ils puissent paître un peu.

Les anciens avoient un belier pour dix brebis, & ils ne les laissoient pas vieillir. Il y a beaucoup de variété dans ce qu'ils disent sur la saison de l'accouplement & de l'agnelement, parce qu'ils parlent de différens pays & climats. Ce qu'on y voit de clair, c'est qu'il faut que les herbes commencent à poindre, dans les pays les plus froids. Quand le grand nombre des agneaux peut paître, les herbes seches, qu'on leur donne à l'etable, ne leur profiteront pas, & les légumes cuits avec de la farine, puis concassés, auxquels on est obligé de recourir par extraordinaire, seroient trop dispendieux. Nous trouvons qu'il y avoit un endroit séparé dans l'etable pour la brebis qui agneloit, qu'on l'y laissoit quelques jours avec son agneau, qu'on la nourrissoit avec soin, & que si la litiere fraîche sur laquelle ils etoient, ne suffisoit pas pour qu'ils fussent chaudement pendant l'absence du troupeau, on portoit un réchaud de braise couverte de cendres auprès d'eux. Ce dernier point ne paroît regarder que les Provinces septentrionales, où le froid est très-violent quand le vent du Nord souffle long-tems.

Les Chinois qui articulent si nettement combien de tems la vache, la jument, l'ânesse, la truie, *&c.* portent leur fruit, evitent de parler de la brebis. Nous n'avons trouvé qu'une vieille maison rustique qui dise quatre mois pleins, & un livre chinois fait en Corée, qui met quatre mois & demi ou cinq mois, selon l'espece; mais on le conclut assez bien, du tems que les autres indiquent pour l'accouplement, afin que les agneaux naissent de façon à trouver de l'herbe quand ils pourront paître: & cela revient assez au même, puisque ceux qui disent que la brebis

devenue

devenue mere au solstice d'hiver agnele en bon tems dans le *Kiang-nan*, avertissent ailleurs qu'il faut la faire couvrir trente-quatre à trente-cinq jours avant l'equinoxe d'automne. Nous ne nous sommes arrêtés à cette bagatelle, que parce que, si la brebis ne porte son fruit que quatre mois, c'est dans le systême d'ici, une nouvelle preuve de la briéveté de la vie des bêtes à laine, & parce qu'aussi cela fait un point fixe pour le gouvernement des troupeaux. Plus le tems avantageux pour la naissance des agneaux varie selon le pays & le climat, plus il est capital de pouvoir l'assurer pour celui qui convient à chacun.

Les modernes s'accordent à dire avec les anciens que quelques jours après la naissance des agneaux, le Berger doit les examiner & faire son choix; c'est-à-dire, destiner à la boucherie tous ceux qui sont foibles, contrefaits, & d'une toison de différentes couleurs; choisir pour ses beliers & brebis ceux dont la toison est blanche ou bien noire & belle, le corps bien proportionné, & les jambes fortes, le regard vif & la démarche assurée, la naissance enfin ni tardive ni précoce par rapport au pays. La mutilation des moutons se fait dix ou douze jours après leur naissance. C'est aussi le tems où l'on scie les cornes des agneaux destinés à être beliers, quand on n'en a pas pu trouver de nés sans en avoir: car on préfere ici ces derniers. Les Tartares dont les troupeaux paissent dans le désert ne suivent pas cette pratique, non plus que les Chinois qui conduisent les leurs sur les montagnes; parce que, selon eux, les beliers perdent leur courage avec leurs cornes, & ne savent plus s'avancer sans crainte & conduire hardiment le troupeau. Mais ils préferent ceux dont les cornes sont contournées en spirale.

Voilà à-peu-près ce que nous avons trouvé de plus avoué, de plus pratiqué, & de plus généralement enseigné dans les livres chinois sur la maniere de conduire & de gouverner les

bêtes à laine. Quant aux ſoins, attentions, précautions, ménagemens, induſtries & uſages de détail, on en compoſeroit des volumes. Lorſque Meſſieurs les Lettrés ſe mettent à enſeigner, tout ce qui alonge le diſcours leur eſt bon, & à l'exemple de quelques-uns d'Europe, ſous prétexte de tout dire, ils débitent bien des inutilités, pour ne rien dire de pis. A les en croire, quand une brebis a agnelé, il faudroit la ſoigner comme une femme en couche. Ils ſont ſi bonnes gens, qu'ils ne ſentent pas le ridicule de ce propos vis-à-vis des Bergers qui voient leurs epouſes, ſur-tout les Montagnards, reprendre les ſoins du ménage un ou deux jours après leurs couches. *Il n'y a ni humeur, ni chagrin, ni envie de critiquer dans ma remarque*, dit le Bachelier *Ho-ki* à cette occaſion, *mais un peu d'envie de me défendre contre les critiques qui m'ont attaqué ſur ce que j'avois avancé qu'on prenoit le change ſur l'agriculture, & qu'il ne s'agiſſoit pas de tranſporter dans les champs la théorie ſubtile des jardins & des parterres, mais d'encourager, de conſoler le colon, & de lui faciliter ſon travail long & pénible. Ce qu'on dit des brebis qui agnelent, revient à la théorie des parterres & des jardins tranſportée dans les champs. Même puérilité, même enfance d'idées d'un eſprit ivre des raffinemens du luxe du jour. Où en ſeroit la condition des Bergers vis-à-vis de leurs troupeaux, s'il leur falloit avoir pour leurs brebis, des ſoins ſi etudiés, ſi longs & ſi difficiles? Du reſte, comme l'on a conduit nos Militaires de la Capitale à changer juſqu'à cinq fois d'habits en un jour d'automne, pour que, étant proportionnés aux différentes températures de l'air, ils ne s'enrhumaſſent point; on pourra réuſſir à force de petits ſoins à faire un beſoin aux brebis qui agnelent, d'un régime délicat & etudié..... On cite les anciens; c'eſt-à-dire, ce qui s'eſt pratiqué pour plaire à des Reines ſous les* Han, *les* Tſin, *les* Leang, *les* Soui *& les* Tang, *dans ces jours de molleſſe, de faſte & de luxe, où les femmes ne vouloient plus devenir meres, & où les hommes faiſoient uſage de*

ſard à leur toilette. Nos anciens ſont nos ancêtres des trois premieres Dynaſties. Qui a jamais vu rien de pareil dans ce qui nous reſte de leurs pratiques, eux qui avoient de ſi nombreux troupeaux? Revenons-y, & nous en aurons d'auſſi beaux. Notre Auteur, qui vit les premieres conquêtes des *Yuen* & les avoit pleurées d'avance, ne fait guere que dire ſommairement ce que nous avons expoſé ci-deſſus; mais comme il y a quelques phraſes qui ont leur utilité, nous allons le copier par maniere de récapitulation. *Qui ne reconnoît pas la tendreſſe paternelle du* Tien *ſuprême dans les bêtes à laine? De tous les animaux, c'eſt l'eſpece qui nous demande le moins & qui nous produit le plus. Un mot dira tout. Il y a des peuples entiers qui n'ont que leurs troupeaux, & ils ſont dans une abondance qui a ſouvent triomphé de notre agriculture, de nos arts & de nos tréſors...... Quelles qu'aient été les vues du* Tien *ſuprême dans le pâturage de ces animaux, ſoit de montrer leur deſtination pour nos tables, ſoit de donner des bornes à leur propagation, ils n'ont que peu d'années à vivre, & ce qui eſt bien remarquable, ils ſont ſi faciles à conduire que, comme a dit un bel eſprit de l'ancien Royaume de* Lou, *un enfant domine un troupeau de mille* yang...... *Le* yang *eſt un animal foible. On ne le rendra jamais aſſez fort pour que les grands froids, les grandes chaleurs, les grands vents ne lui ſoient pas nuiſibles, ſi l'on ne ſe fait pas une affaire de les lui adoucir par l'accoutumance de la premiere vie, & par des ſoins convenables. Les tranſmigrations hors du même climat ne ſont pas pour lui, à moins que ce ne ſoit en le conduiſant du Midi au Nord en été, & du Nord au Midi en hiver, ou de la plaine ſur la montagne, & puis de la montagne dans les vallons. Toute fatigue lui eſt nuiſible; mais le repos & l'inaction le ſont encore plus. Dans le tems même qu'il paît, il ne faut pas qu'il s'arrête....... Son tempérament eſt ennemi de toute humidité: on ne doit pas même ſonger à y oppoſer des induſtries. Il ne peut que*

ſouffrir & dépérir dans les pays bas, marécageux, humides ou pluvieux. Dans les autres, l'etable où on l'enferme & la maniere dont on l'y tient, la nourriture des champs, & celle des mauvais jours ou de l'hiver, doivent être ſubordonnées à ſon tempérament, ſous peine d'attenter à ſa vie...... On ne moiſſonne que ce que l'on a ſemé........ Rêves & chimeres que tous les ſyſtêmes à economie philoſophique, pour ne rien dépenſer à nourrir les troupeaux & en tirer de grands profits. Toiſons, lait, beurre, fécondité, peaux, &c. *tout dépend de la maniere dont on les ſoigne & dont on les nourrit. Les anciens n'ont jamais varié ſur ce principe. Leur attention à cet egard alloit ſi loin, que dès que leurs bêtes à laine ne pouvoient pas aller paître, ou ne reſtoient pas aſſez long-tems dans les champs, y ſuppléer à l'etable etoit une regle générale pour tous les pays, & dans toutes les ſaiſons.* Les citations & les raiſonnemens qu'accumule ici *Ho-ki*, pouvoient être néceſſaires dans ſon tems, mais on penſe trop ſagement en Europe ſur ce point pour qu'il en faille alonger cette citation. Nous nous bornerons à remarquer avec l'Auteur de l'ancienne Maiſon Ruſtique des *Tang*, que *le troupeau le mieux nourri eſt celui qui produit le plus & qui ſe conſerve le mieux, & que les dépenſes à cet egard ſont des gains & les epargnes des pertes.* Du reſte cet excellent livre remarque fort ſagement qu'il faut ſavoir ſe borner & s'attacher dans chaque pays à ce qui lui eſt propre, & comme l'effet naturel du climat & de la nourriture qu'y trouvent les troupeaux. Dans quelques endroits la fécondité des brebis eſt admirable & toujours heureuſe. *On a vu des endroits dans l'Occident du* Chen-ſi *où elles devenoient meres deux fois dans un an, & donnoient ſouvent deux agneaux.* Dans quelques cantons les laines & les peaux ſont plus belles. Dans le Nord & dans quelques endroits du *Chan-tong*, les moutons réuſſiſſent à ſouhait, & s'engraiſſent comme d'eux-mêmes. *Malheur à nos Bergers s'il ſe départoient de ces grands principes des*

anciens pour ſuivre les ſyſtêmes ſcientifiques, & raiſonnés littérairement. Que peuvent entendre des liſeurs & des faiſeurs de livres à la conduite des troupeaux ? Leurs belles & tant vantées théories, n'euſſent-elles contre elles que la multitude des ſoins qu'elles preſcrivent, ſeroient abſurdes dans une choſe qui eſt confiée à des montagnards & à de bons payſans, & ne ſauroit être trop ſimple & trop unie. Le glorieux Fondateur de la Dynaſtie régnante, & l'immortel Empereur Tai-tſong, *avoient vu ce grand point d'adminiſtration à la clarté pénétrante de leur génie, & réduiſirent leur théorie ſur les troupeaux, à procurer aux Bergers une vie douce, tranquille & aiſée, comme les anciens; & des ſuccès admirables prouverent dans toutes les Provinces de l'Occident & du Nord, que ce n'eſt pas l'induſtrie qui manque aux Bergers, mais la penſée, le courage, & le moyen de la ſuivre. L'appareil de la ſcience peut impoſer dans les livres aux oiſeux habitans des villes; mais les gens inſtruits ſavent qu'il ne faut qu'etaler diverſes pratiques des Provinces qu'ils ont la mal-adreſſe d'eriger en principes, & de vouloir généraliſer. Par exemple, il eſt très-bien entendu d'engraiſſer les moutons dès la fin d'automne, en mêlant beaucoup d'armoiſe aux herbes ſeches qu'on leur donne à l'etable; mais qu'a-t-on à faire de cette pratique, dans les endroits où la douceur de la ſaiſon permet de les conduire dans d'excellens pâturages, & n'oblige preſque jamais de les enfermer même la nuit? Toutes les pratiques & induſtries des Bergers ſont bonnes à recueillir, parce qu'elles ſont raiſonnées, fondées ſur de bons principes, autoriſées par le ſuccès, & pouvant au moins donner des vues; mais outre qu'elles ne s'accordent pas aſſez & ſont en trop grand nombre pour être toutes ſuivies dans un endroit, qui ne voit pas que ce qui convient dans le nord du* Chan-ſi *& du* Pé-tché-li, *n'eſt pas fait pour le* Chen-ſi *& le* Yun-nan?

Nous avons eu quelque peine à copier cette longue citation, qui n'apprend rien à la France; mais nous avons penſé qu'elle

pourroit faire plaisir à ceux qui aiment à étudier le génie des Chinois, & à le suivre de Dynastie en Dynastie : car enfin cette citation est de la Dynastie des *Tang*, & a près de mille ans.

Après la viande de cochon, la viande de mouton est celle dont on fait le plus de cas à la Chine, & dont on mange davantage, au moins dans les Provinces du Nord & de l'Occident; car dans celles du Midi il n'y a presque pas de troupeaux, & les moutons qu'on y conduit seroient très-peu de chose dans les boucheries des grandes villes où il en faut toujours. Comme tous les pays d'au-delà de la grande muraille en fournissent les Provinces, ainsi que la Capitale, cela supplée à tout. Il est pourtant remarquable que, quelque bons que soient les moutons de Tartarie, leur viande perd son goût & ses bonnes qualités, si l'on differe de les envoyer au boucher. Nous trouvons dans les livres, que la meilleure est celle des moutons blancs. Celle des noirs est très-inférieure. Pour celle des moutons dont la toison est de différentes couleurs, ou plantée d'une maniere bizarre, ou dont les poils sont droits & roides, elle est décriée comme mal-saine. Les Chinois prétendent que cela ne peut venir que d'un vice de la constitution qui doit avoir de mauvais effets. Nous en faisons la remarque à découvert, parce qu'ils etendent cette maxime aux bœufs, aux cochons, *&c.* & que si elle est fondée, elle mériteroit qu'on y fît attention. Les vertus & les bonnes qualités qu'ils attribuent à la viande de mouton pour bien des malades, en mériteroit peut-être davantage; car il ne paroît pas que notre Médecine pense beaucoup à elle. Soit ancienne tradition, soit maniere de vivre du pays, soit façons & accompagnemens de ce remede, il paroît qu'on y a confiance avec raison. Du reste on préfere pour cet usage les moutons des pays les plus méridionaux, & on préfere ceux de montagne, qui sont couleur de biche, ou chatains ou noirs; on rejette les blancs. Il ne nous appartient point de décrire

pour quelles maladies on en fait uſage. Tout ce que nous nous permettrons de remarquer, c'eſt qu'on dit que le bouillon & la viande de mouton raniment le ſang & rétabliſſent les forces, quand on en uſe à propos, ſans en excepter même les vieillards, les gens de cabinet, les femmes epuiſées par leurs couches, les diſſentériques en convaleſcence, *&c.* & que pour cette raiſon on en interdit l'uſage aux enfans. Au ſurplus comme les Chinois ne quittent pas un ſujet ſans l'avoir epuiſé, tout dans le mouton devient matiere de remedes, excepté le foie, qu'ils ſoutiennent qu'on ne doit pas laiſſer manger aux plus pauvres, parce que ſur cent moutons il y en a plus de quatre-vingt-dix en qui il eſt vicié & nuiſible.

L'article des maladies des bêtes à laine mériteroit de nous arrêter, & demanderoit ce ſemble des détails. Mais outre que la différence des climats, de la nourriture, des ſoins, des eſpèces même de beliers & de brebis, rendroit inutile en Occident ce que nous en trouvons dans les livres, nous aimons mieux nous en tenir au mot des anciens Chinois; *il n'y a de maladies parmi les troupeaux, que celles qu'on leur cauſe, ou par défaut de ſoins, ou par mauvais choix de nourriture, ou par avarice en les laiſſant trop vieillir.* Si ce mot eſt auſſi vrai que le ſoutiennent ici tous les modernes, & qui paroiſſent en donner de bonnes preuves, il ne s'agiroit plus que d'en faire l'application & d'en tirer des conſéquences pratiques; au moins pouvons-nous aſſurer que les Empereurs de pluſieurs Dynaſties paroiſſent y avoir ajouté foi juſqu'à faire des Ordonnances pour charger les Mandarins d'en inſtruire le peuple, & leur dire qu'ils n'imputeront qu'à leur négligence à veiller ſur les troupeaux, les maladies qui pourroient les déſoler. Il eſt vrai que cela regardoit ſur-tout les troupeaux de leurs Domaines; mais cela revient au même, vu que les livres faits pour tout l'Empire, par leur ordre, inſiſtent encore plus ſur ce point. Nous pouvons bien citer le dernier qu'ait

fait publier l'Empereur régnant. Après tout, ce mot des anciens Chinois paroît vrai dans ſa généralité. Il n'y a ni préjugé, ni crédulité à penſer qu'on préviendroit beaucoup de maladies, au moins epidémiques, parmi les troupeaux, avec plus de ſoins & d'attentions. Dans le livre publié par ordre de l'Empereur régnant, dont nous parlions tout-à-l'heure, on met en note cet aveu d'un des Auteurs cités. *J'avois un troupeau de deux cens têtes; moitié négligence, moitié epargne, je ne me mis point en peine de l'approviſionnement d'hiver en foin, en herbes ſeches, ni même en armoiſe. Les mauvais jours furent longs, la moitié de mon troupeau mourut de faim avant le printems; le printems venu, le reſte eut la gale, & y ſuccomba à cauſe de ſa foibleſſe: juſte profit de mes epargnes. Que les autres profitent de mon exemple.* Sur cela il ajoute que ce qui lui a le mieux réuſſi, après la nourriture, qui eſt avant tout & ſupplée en partie à tout, c'eſt de tenir l'etable propre, d'en renouveller l'air ſans ceſſe, de faire ôter aux brebis les ordures dont elles ſaliſſent leur toiſon, & de leur procurer quelquefois le bain avant l'accouplement & dans les grandes chaleurs.

Quant au renouvellement de l'air dans l'etable, nous le trouvons egalement recommandé par les anciens & par les modernes, comme un ſoin capital & déciſif. Les Chinois ſuivent trop, peut-être en cela, leurs principes de Phyſique & de Médecine ſur l'air, à qui ils attribuent une grande influence & une action continuelle ſur les ſantés ſelon qu'il eſt pur ou chargé, neuf ou uſé, &c. Mais à en juger par le peu d'attention qu'on y fait en Occident, pour les hommes même comme pour les animaux, on pourroit bien ne pas connoître aſſez combien il touche de près aux premieres ſources de la vie. Car enfin, en admettant que nos climats nous diſpenſent des attentions qui ſont néceſſaires à la Chine, il faut avouer que l'on ſe néglige ſingulièrement chez nous ſur le renouvellement

néceſſaire

néceſſaire de l'air dans les chambres & dans les appartemens, quoique fermés, vîtrés à ne pas laiſſer entrer un vent coulis. Peut-être que les hommes publics devroient des ſoins à cet egard aux grands atteliers, aux lieux d'aſſemblée, aux priſons au moins, & aux hôpitaux. Du reſte qu'on ne prenne pas le change ſur l'air de Chine. Celui de *Pé-king*, le tems des grandes pluies pendant les grandes chaleurs excepté, eſt ſi bon & ſi vif, que quoiqu'on fume continuellement du tabac dans une chambre, il n'y reſte aucune odeur, pourpeu qu'on ſoit attentif à en ouvrir de tems en tems la porte ou les fenêtres. Quoi qu'il en ſoit, nous copions ce que nous trouvons: le renouvellement de l'air eſt grandement recommandé ici pour les etables des bêtes à laine.

Ce n'eſt pas tout: à la premiere marque de maladie qui va commencer dans un troupeau, ou qui a commencé dans ceux du voiſinage, c'eſt vers l'air que ſe tournent les ſoins. On conduit le troupeau ſur les montagnes, ſur les collines, ou du moins dans les endroits où l'air eſt plus libre, plus vif & plus pur. Cependant on nettoie l'etable avec une attention ſpéciale; on la tient ouverte long-tems; & on finit par y brûler de la menthe, de l'armoiſe, des graines de cyprès, de cedre, ou autre choſe ſemblable, & on continue cela tant que durent le danger & la maladie. Nous n'avons garde de garantir que ces ſoins, qu'on accompagne d'une nourriture plus choiſie, réuſſiſſent aux Chinois d'aujourd'hui, comme ils paroiſſent avoir réuſſi à leurs ancêtres des premieres Dynaſties. Ceux-ci, chez qui ce fléau paroît avoir eté très-rare, tournoient d'abord leurs réflexions ſur leur conduite & ſur ce qui pouvoit avoir attiré la colere du *Tien* Suprême: toutes les réjouiſſances etoient ſuſpendues dans le canton affligé; on remédioit aux abus qu'on avoit découverts; on commandoit même des jeûnes, & on n'expoſoit plus de viande au marché. Il eſt dit en particulier que quand les

troupeaux de l'Empereur ou d'un Prince etoient en péril, on faisoit des recherches sur trois objets particuliers : d'abord sur le nombre des victimes qui auroient dû avoir eté fournies, & sur les choix qui en avoient eté faits ; ensuite sur la viande que l'etat donnoit aux vieillards & aux malades qui avoient perdu toute leur famille, ou que son extrême indigence empêchoit de secourir : ce qu'on appelloit par honneur *le peuple du Tien* (*Tien min*), en y ajoutant les veuves & les orphelins ; enfin sur les déportemens des Officiers de l'Empereur ou du Prince qui gouvernoient les Bergers, & leur faisoient toucher leurs gages. L'ancienne glose du *Tcheou-ly*, qui a conservé ce détail, ajoute que les maladies epidémiques des troupeaux etant envoyées par le *Tien*, comme les sécheresses, les inondations, & les sauterelles qui dévastent les moissons, c'est à lui qu'il faut s'adresser d'abord.

Selon l'ancienne police, & qui s'observe encore dans tout l'Empire, dès que les troupeaux d'un canton etoient attaqués de maladie, on n'en laissoit plus aller rien au marché, ni même sortir pour gagner un autre district ; & la défense qui etoit rigoureuse, subsistoit jusqu'à ce que les Officiers publics l'eussent levée juridiquement après des informations sûres. Les particuliers séparoient totalement du troupeau, & jusqu'à guérison entiere, les brebis malades ou attaquées. Quelques-uns même poussoient les précautions plus loin. Ils creusoient un fossé profond à la porte de l'etable, & lui donnoient deux pieds à deux pieds & demi de largeur, pour connoître les brebis affoiblies & dont la maladie alloit se déclarer. Elles ne pouvoient sauter ce fossé comme les autres, malgré leur envie d'entrer dans l'etable, & on les séparoit avant qu'elles pussent communiquer le mal. Cette pratique fut conservée dans quelques montagnes du *Chan-si*, par des traditions héréditaires de la famille du Docteur *Siu*. Ce Lettré ayant observé qu'elle réussissoit, &

arrêtoit dès le commencement les progrès de l'epidémie, se fit un devoir de la répandre dans tout son canton. Il la porta ensuite dans le *Pé-tché-li*, dans le *Sée-tchouen* & dans le *Chantong*, où le conduisirent ses emplois, & il l'y vit réussir heureusement. Cela le détermina à la publier dans ses ouvrages, un siecle environ avant l'ere chrétienne. Mais comme il l'avoit enchassée dans un Mémoire de patriotisme & de zele, où il prouvoit invinciblement qu'il falloit revenir aux principes des anciens pour rendre aux mœurs publiques leurs anciennes candeur, loyauté & innocence, remettre sur-tout en vigueur l'ancienne loi, de chasser de l'armée & de renvoyer aux Mandarins locaux les soldats vicieux & corrompus; d'exiler des villes & des villages, les citoyens scandaleux & flétris; de reléguer sur la frontiere tous les Officiers du Palais & Mandarins du peuple prévaricateurs & notés; de tirer des etudes les ecoliers indociles & incorrigibles, *que l'Empereur lui-même*, dit-il, *alloit chasser de son College après un jour de jeûne, & reléguoit honteusement dans le désert pour toujours;* de proscrire enfin & de déshériter dans les assemblées de famille les dissipateurs & les libertins: ces grandes vérités, dont la corruption publique ne vouloit pas même qu'on rappellât le souvenir, empêcherent qu'on ne fît attention alors à la pratique qu'il indiquoit. *L'inconséquence eût eté trop grossiere & trop révoltante* (dit le dernier Editeur du *Tsiuen-nong*) *d'admettre & d'exiger pour les troupeaux, des précautions qu'on ne vouloit pas admettre ni exiger pour assurer, pour procurer & pour perpétuer l'innocence des mœurs publiques: d'autant plus qu'il etoit palpable & démontré qu'elles y etoient infiniment plus nécessaires. En effet ce ne fut que sous le regne de* Kao-tsong, *des* Tang, *lorsque tout l'Empire changea de face, qu'on recueillit la pratique publiée par le Docteur* Siu, *& qu'on la répandit dans toutes les Provinces, où elle s'est conservée jusqu'à nos jours dans plusieurs endroits, à leur grand*

avantage. Car enfin, dès que les troupeaux ſont attaqués de maladie, le capital c'eſt d'empêcher la contagion, & les précautions qui la détournent de plus loin ſont les plus ſages. Les brebis qu'on ſéparera du troupeau ne ſeront pas perdues, puiſqu'on pourra les ſoigner; mais les ſaines ſeront eloignées du péril, & les ſoins qu'on en prendra pour les conſerver, pourront & devront mieux réuſſir.

Les remedes dont on uſe ici pour guérir les bêtes à laine de leurs maladies, pourront bien perdre leur vertu en paſſant les mers, ſoit à raiſon de la différence des climats & de la nourriture, ſoit auſſi parce qu'en pareille matiere il faudroit avoir vu opérer, ſuivi un traitement, conſidéré chaque choſe en détail, & ſur-tout être fondé en connoiſſances, ce qui nous manque abſolument. Nous eſpérons néanmoins qu'on en pourra tirer quelque utilité, & dans cette vue nous nous riſquons à copier ce que les livres impériaux chargent les Mandarins d'enſeigner au peuple, comme etant d'une pratique facile & heureuſe par-tout.

La gale & la rogne les plus dangereuſes, dit-on, ſont celles qui commencent à la bouche ou au menton. On riſque tout à en différer le traitement: plus on le commence de bonne heure, plus on en aſſure le ſuccès. Le remede que nous trouvons le plus recommandé & le plus univerſellement pratiqué, conſiſte à faire infuſer de la racine d'aconit coupée par morceaux, ſur des cendres chaudes, pendant deux jours & deux nuits au moins, & puis à mêler un peu de fort vinaigre à cette infuſion. On frotte la gale ou la rogne de la brebis avec une brique bien mouillée & humectée de cette préparation, en la raclant aſſez pour qu'elle pénetre, mais non pas juſqu'à ecorcher. Pour plus grande ſûreté, on tond l'endroit attaqué & tout ce qui l'environne, pour que le remede empêche le mal de gagner. Si la gale ou la rogne ſont trop tenaces, ou ſalies de pus, il vaut mieux

les mouiller & humecter avec une brosse, que de se servir de la brique qui ecorcheroit. On dit ici que la gale & la rogne tombent après quelques frottemens, lorsqu'ils ont eté bien faits. Il y en a qui pour assurer une plus prompte guérison aux brebis malades, font une pâte de cendres d'armoise, & mieux encore de sa racine, avec du vinaigre chaud ou eau-de-vie chaude, & en frottent l'endroit attaqué après qu'il a eté humecté & pénétré par la composition précédente. D'autres se contentent de frotter la gale ou la rogne avec une pâte faite de rapures de sabot de cochon, tué en hiver, & de réalgal. Nous trouvons dans une note, que les bêtes à laine guéries de la gale ou de la rogne, engraissent après très-aisément & très-vîte; mais il faut se presser de s'en défaire. On ne doit plus en rien espérer, & on risque tout à les garder dans le troupeau.

La chassie des yeux & la morve paroissent les maladies qu'on craint le plus ici pour les brebis, après la gale & la rogne, parce qu'elles sont epidémiques & presque toujours mortelles. Pour la chassie des yeux, presque toujours suivie de la morve, on fait fondre de bon sel dans du bouillon, puis on délaie dans ce bouillon du bois de saule pourri & réduit en poussiere. Quand l'espece de boue qui se forme est bien pénétrée de bouillon salé, on enduit les yeux & le nez des brebis attaquées, & sous peu de jours elles guérissent. Nous trouvons bien d'autres remedes; mais pour les uns, nous ne savons pas assez sûrement la correspondance des noms européens avec les noms chinois, pour oser en risquer la traduction; pour d'autres, la superstition ou le préjugé ont mis trop de formalités dans leur préparation. Pour tout dire, nous n'avons rien compris à la façon dont on réduit un petit poulet à picoter le nez de la brebis jusqu'à ce qu'il en ait tiré un ver qui cause son mal. Le singe ou la marmotte, qu'on lie sur une planche au haut d'une perche plantée dans l'etable, pour consumer le levain du mauvais air, sont

une invention du dixieme ſiecle, & pourroient bien venir de la boutique des Bonzes.

Pour la roideur & le froid des jambes, dont les brebis ſont attaquées quelquefois, on fait cuire à la vapeur de l'eau bouillante, du ſuif de belier avec du ſel, puis on le fait fondre dans une caſſerole de maniere qu'il rouſſiſſe, & puis on en graiſſe les jambes malades à pluſieurs repriſes, ſi beſoin eſt; mais il eſt eſſentiel que les brebis attaquées n'approchent pas de l'eau, & que l'endroit où elles repoſent ſoit bien ſec. Le remede dont on ſe ſert pour ce qu'on appelle ici *feux*, *ardeur*, *démangeaiſon des jambes*, ſe rapporte aſſez au précédent. Quand le ſuif imprégné de ſel eſt bien cuit à la vapeur de l'eau bouillante, au lieu de le faire fondre & rouſſir dans la caſſerole, on applique deſſus un gros fer rouge, & on le fait dégoutter dans un vaſe à proportion qu'il ſe fond, puis avant qu'il ſoit froidi & figé, on oint les jambes des brebis malades, qui, dit le livre, guériſſent le jour même, ſi le remede eſt bien appliqué. Du reſte, il y en a qui ſe ſervent de beurre ſalé au lieu de ſuif, pour l'une & l'autre maladie.

Mais à propos du mot de beurre, qui vient de nous echapper, puiſque nous y ſommes encore à tems, nous réparerons notre inattention à ne rien dire de l'uſage que les Chinois font du lait de leurs brebis. A parler franchement, Meſſieurs les Lettrés n'aiment pas qu'on traye les brebis, à moins qu'elles n'aient perdu leur agneau : le profit, diſent-ils, eſt très-mal entendu. Un agneau mal allaité ne ſera jamais fort, & il eſt mal allaité dès qu'on lui dérobe la moitié du lait que lui deſtinoit la nature. Ils vont juſqu'aux preuves, & ſoutiennent qu'on ne peut attribuer qu'à la pratique de traire ou de ne pas traire les brebis, la ſupériorité des troupeaux de quelques endroits du *Chen-ſi* & du *Chan-ſi*, ſur ceux du reſte de ces Provinces, &, ce qui mérite bien attention, leur facilité à ſe multiplier, & leur exemption

continuelle de la plupart des maladies qui désolent les autres. Quoi qu'il en soit, les Chinois font du caillé, des jonchées, du fromage & du beurre du lait de leur brebis; mais tout cela reste dans les lieux où sont les troupeaux. Si l'on en excepte *Pé-king* & quelques grandes villes, on ne trouve presque point de beurre ni de fromage; la Capitale même n'en est un peu mieux fournie aux approches de l'hiver, que parce qu'on y en porte de toute la Tartarie. On y porte aussi une biere & une eau-de-vie qu'on fait avec du petit-lait, & qui sont fort au goût des Tartares. Comme il nous en vient quelquefois en présent, même du Palais, nous avons eté à portée d'en goûter, & il nous a paru que nos Européens ne s'en accommoderoient guere. Parmi les différentes manières de faire ce vin, & cette eau-de-vie qu'on trouve dans les livres, on vante sur-tout le mêlange des laits de brebis, de vache & de jument. La Dynastie régnante n'a pas manqué de les faire insérer dans les livres qu'elle a publiés, & toujours avec l'attention marquée de les faire copier sur les plus anciennes collections des *Han* & des *Tang*, ou même des *Tcheou*, qui après tout pouvoient bien les avoir reçues des Tartares de leur tems.

Nous n'avons pas eu le loisir de faire des recherches suivies, sûres & exactes: ainsi nous n'avons garde de rien assurer sur l'espece de peste qui fait quelquefois de si affreux ravages dans les troupeaux d'Europe. Cependant comme nous avons eté dans le cas d'ouvrir & de feuilleter bien des livres, le profond silence qu'ils gardent sur ce fléau nous fait conjecturer que s'il est connu à la Chine, il y est très-rare. Nous ne voyons guere que ce qui est dit d'une maladie epidémique de 1135 dans les troupeaux de l'Occident & du Nord, qui puisse y avoir trait; encore cela pourroit bien ne regarder que la Tartarie soumise aux *Kin*, maîtres alors de tout le Nord de la Chine, & qui en effet a eté & est encore affligée de

ce fléau. Nous n'inſiſtons ſur cette remarque que parce que les livres chinois ne parlant point de peſte, ni de bien d'autres maladies qui déſolent nos troupeaux, nous ne pouvons en rien dire.

PRÉPARATION DU PETIT INDIGO.

LA Chine eſt en poſſeſſion de ſes teintures depuis les tems les plus reculés. Les plus anciens livres en parlent comme d'une pratique connue dans les campagnes, & le partage du ſexe. Il paroît hors de doute que la plante *lan*, ou anil, dont on tire l'indigo, a eté connue & cultivée pour la teinture, bien des ſiecles avant l'ere chrétienne, comme elle l'eſt de nos jours. L'anil ne pouvant bien croître que dans les provinces méridionales, le génie chinois, à qui tout moyen eſt egal pourvu qu'il conduiſe ſûrement au bien public & le procure, eſt venu à bout de ſuppléer l'anil par une autre plante, & d'en tirer un demi-indigo, diſoit-on jadis; mais il faut dire maintenant un vrai indigo : car les belles teintures bleues qu'il donne, parlent aux yeux & réfutent tous les raiſonnemens.

On appelle cette plante *ſiao-lan* (le petit bleu) dans le *Pé-tché-li*, & dans les autres provinces du Nord où on le cultive annuellement. Le feu P. d'Incarville en ayant vu des champs aux portes de *Pé-king*, en parla dans ſes lettres. MM. de Machault & de Trudaine lui demanderent des graines du *ſiao-lan*, & des détails ſur la maniere de le cultiver, d'en tirer l'indigo, & d'employer cet indigo dans la teinture. Ce Pere ſe donna des ſoins infinis, & vint à bout d'envoyer tout ce qu'on demandoit : nous ignorons ſi on a fait uſage de ſes Mémoires. M. de Juſſieu ecrivit ici il y a près de trente ans, que le *ſiao-lan* avoit fort bien réuſſi au Jardin du Roi, & qu'il en avoit pluſieurs pieds. On nous a demandé de nouveau, en 1777, quel eſt le procédé chinois pour préparer l'indigo, ou pour mettre en fermentation & détacher la partie colorante en bleu de la plante dont on le tire.

Il ne faut qu'ouvrir un livre chinois pour voir que le procédé des provinces Méridionales eſt abſolument le même que celui de nos iſles pour tirer l'indigo de l'anil. Le *ſiao-lan* ne donne pas ſon indigo ſi aiſément. Pour n'être pas expoſés aux incertitudes des recettes des livres & des oui-dire, nous avons voulu nous munir de nos propres obſervations & expériences.

Nous étant procuré de la graine de *ſiao-lan*, nous en fîmes ſemer une petite planche vers les fêtes de la Pentecôte, & ſemer à trochets ou bouquets, en mettant pluſieurs graines dans un trou, ainſi qu'on nous l'avoit preſcrit. Notre *ſiao-lan* commença à poindre peu de jours après, forma de petites touffes, & malgré la chaleur & la ſéchereſſe il profita ſi bien des arroſemens, puis des grandes pluies, qu'il etoit haut de plus d'un pied & demi vers la fin de juillet, ayant des feuilles d'un beau verd & bien nourries.

Notre Expert, c'eſt-à-dire un pauvre Manœuvre de jardin, ayant vu notre *ſiao-lan* le jour de Sainte Anne, jugea qu'il etoit tems d'en tirer l'indigo. Nous mîmes les premiers la main à l'œuvre, & en fîmes macérer quelques tiges dans une taſſe. Nous avions alors un tems pluvieux, & une chaleur ſuffocante. Le thermometre ne deſcendoit pas au-deſſous de 25 dans les chambres, & montoit, dehors, juſqu'à 31, 32, & même plus haut. Quoique nous fuſſions bien déterminés à laiſſer notre *ſiao-lan* les trois jours qu'on nous avoit indiqués, nous eûmes la curioſité de le viſiter le ſoir du ſecond jour. L'odeur qu'il répandoit etoit très-agréablement puante; mais nous fûmes plus frappés de la pellicule dorée & brillante dont etoit couverte la ſurface de l'eau, & dont la lumiere, que nous avions à la main, augmentoit l'eclat. Cette pellicule, beaucoup plus mince qu'aucune feuille d'or battu, nous parut au grand jour, le lendemain, comme le carmin ſur de petits papiers qu'on vendoit jadis pour peindre en miniature; elle avoit ſon rouge & ſa dorure appa-

rente. L'ayant enlevée légérement avec la lame d'un petit couteau, & appliquée ſur du papier, elle a donné un indigo très-beau & très-fin. Ayant fait macérer du *ſiao-lan* pluſieurs fois, il a toujours eté couvert de la même pellicule : nous n'en parlons que pour avertir que dans les grandes indigoteries les ouvriers l'ôtent en fraude, au grand préjudice de l'indigo qu'ils font.

La maniere d'y procéder, comme nous l'avons déjà dit, eſt la même que celle de nos iſles pour l'anil; mais comme le *ſiao-lan* macéré, fermenté, ne donne qu'une eau verte quand on l'a décantée & fait couler dans la cuve de *Baterie*, on y mêle ou du lait, ou de la pouſſiere de chaux vive tamiſée; puis on la bat & on l'agite avec force & vîteſſe juſqu'à ce que, de verte qu'elle etoit, elle ſoit devenue bien bleue, & puiſſe paſſer dans une troiſieme cuve, où la partie colorante ſe précipite au fond aſſez vîte, & donne une matiere boueuſe qu'on prépare, & qu'on met en tablettes, comme le grand indigo.

Nous ne fûmes pas heureux dans notre premier eſſai; ſoit que la chaux qu'on nous avoit portée fût eventée, ſoit que nous en euſſions trop mis, nous n'obtînmes qu'un bleu foible & pâle. La ſeconde taſſe nous en donna de bon; mais la troiſieme que nous avions préparée avec un lait de chaux fait avec l'eau macérée & décantée du *ſiao-lan*, nous réuſſit à ſouhait, moyennant la patience que nous eûmes de la battre & de l'agiter très-long-tems. Ainſi nous pouvons nous donner pour témoins & garans du procédé chinois.

Pour plus grande ſûreté néanmoins, nous abandonnâmes preſque toute notre planche de *ſiao-lan* à un domeſtique de la maiſon, qui avoit fait jadis de l'indigo dans ſon village. Car, grace aux bons ſoins du Miniſtere public, toutes les inventions utiles deſcendent d'abord juſqu'aux payſans, & ſe mettent au niveau de leur adreſſe & de leur pauvreté. Les maris cultivent

la plante du coton. Les meres & les filles font des toiles, & les teignent.

Tout se passa sous nos yeux. Nous vîmes l'eau où avoit eté macéré un grand vase de *siao-lan;* elle etoit d'un beau verd. Quand on y eut tamisé de la chaux vive, on l'agita avec vîtesse, on la battit avec une planche horizontale qu'on gouvernoit par le manche qu'elle avoit: après un quart-d'heure, parut une ecume bleue qui devenoit foncée de plus en plus: toute l'eau enfin devint d'un beau bleu après un demi-quart-d'heure, & l'ayant laissé reposer, la matiere colorante se précipita au fond, & donna un assez bon indigo.

Voici maintenant la maniere de procéder des Teinturiers de la porte de *Pin-tsée-men*, qui ont des champs immenses de *Siao-lan*, & préparent toutes les années leur provision d'indigo. Ceux qui visent aux belles & fines teintures ont des *cams,* ou jarres enormes, rangés en gradins sur plusieurs lignes. Dans les plus hauts, on met macérer le *siao-lan;* dans ceux du second rang, qui sont assez bas pour que ceux du premier s'y déchargent, on met l'eau fermentée & décantée; on y mêle l'eau de chaux; on la bat & on l'agite jusqu'à ce que l'indigo soit formé. Ceux du dernier rang ne servent qu'à laisser se précipiter au fond, & se rasseoir en boue, la matiere colorante, ou indigo, qu'on met dans des sacs de toile, après avoir fait ecouler l'eau devenue limpide, dans laquelle elle avoit eté flottante.

Les Teinturiers qui ne visent qu'à la quantité & au bon marché de leur indigo, font macérer leur *siao-lan* dans des bassins de briques, qu'ils ont dans le champ même, & qui se déchargent dans d'autres qui sont plus bas, quand le tems est venu de faire usage du lait de chaux, d'agiter & de battre l'eau pour y former l'indigo. Il y en a qui ont un troisieme rang de bassins pour la derniere opération; mais la plupart aiment mieux se servir de jarres, quoique cette pratique entraîne un peu plus d'embarras.

Le *ſiao-lan* demande une terre baſſe, humide, facile à arroſer, & nourrie de bon terreau. On en fait ordinairement deux cueillettes, quelquefois trois. La premiere donne toujours le plus beau bleu; on la fait en Juillet quand les feuilles ſont bien epaiſſes, bien vertes, & toutes les tiges du trochet, d'un pied & quelques pouces. La ſeconde, lorſque l'année eſt belle, ſe fait dans les premiers jours de Septembre, & la derniere, avant les froids. On ne touche pas aux trochets qu'on deſtine à grainer: mais à *Pé-king* on préfere la graine des environs de la grande muraille, à celle du pays.

On met ordinairement une demi-livre de lait de chaux, mais claire, ſur 25 de *ſiao-lan* décanté. Le lait de chaux, fait de cette eau un peu clarifiée, eſt celui qui nous a le mieux réuſſi. Il y en a qui tamiſent la chaux ſur l'eau qu'on a commencé à battre & agiter. On en met une livre ſur cinquante de *ſiao-lan*. Les Indigotiers chinois ont le coup-d'œil juſte, & augmentent, ſelon le beſoin, ou le lait de chaux, ou l'eau fermentée du *ſiao-lan*, dans le moment où l'indigo ſe forme. Bien plus, ils ſavent tirer de l'indigo déjà fait, la chaux qui l'affoiblit. Il y en a qui la mettent, quelques heures avant de battre l'eau. Au reſte on doit ſavoir, d'après d'anciennes recherches, trop curieuſes pour avoir eté perdues, que le *ſiao-lan* eſt une vraie perſicaire, commune en France, & qu'il ne s'agit que de trouver en pays aſſez bon pour qu'elle donne du bleu. Les Chinois tirent encore du bleu de deux autres plantes.

MÉMOIRE

Sur l'usage de la viande en Chine.

ON a demandé autrefois ſi l'on mangeoit de la viande en Chine, parce qu'on croyoit que les ſectes de *Foë* & de *Tao-tſée*, qui y ſont dominantes, avoient perſuadé l'abſtinence qu'elles commandent, & dont elles font un ſi grand mérite. On a ſu depuis, que ces ſectes avoient echoué à cet egard dès le commencement, vis-à-vis de la multitude; qu'elles s'etoient enſuite beaucoup radoucies vis-à-vis de leurs plus zélés ſectateurs; & que les Lettrés qui ont toujours tenu bon pour la doctrine & les uſages des premieres Dynaſties, ont réuſſi fort aiſément à les maintenir dans une choſe que le Gouvernement avoit à cœur, & qui eſt toute au profit du bien-être & du commerce. Auſſi ce qu'on demande aujourd'hui, c'eſt quelles ſortes de viandes mangent les Chinois. Comme nous aurons lieu de nous expliquer ailleurs, & d'entrer dans quelques détails, nous nous bornerons ici à dire en général que les perſonnes de diſtinction, & les citoyens opulens, ſont à cet egard en Chine comme en Europe, & font ſervir ſur leurs tables, ſelon la ſaiſon, la viande de boucherie & la volaille, la venaiſon & le gibier, que l'on trouve dans la province où ils ſont. Pour le petit peuple, il ne faut pas demander quelle viande il mange, mais plutôt quelle viande il ne mange pas, & nous répondrons que nous n'en connoiſſons abſolument aucune. La ſuperſtition, même dont l'aſcendant eſt ſi deſpotique, n'a jamais pu obtenir aucune exception générale. Tout ce qui eſt viande ſe vend & eſt mangé. La police qui eſt ſi ſage, ſi humaine & ſi admirable dans tant de choſes, a plié ſur cet article juſqu'à tolérer de vrais abus, & juſqu'à conniver à des eſpeces de boucheries & de ventes que nous n'oſerions

décrire. Les penſées des Européens les plus philoſophes ou les moins délicats, reculeroient d'horreur à coup ſûr vis-à-vis de l'eſpece d'âne, de mules, de chameaux & de chevaux que la police marque, à *Pé-king*, de ſon ſceau pour qu'ils puiſſent être livrés aux bouchers. Mais autant il eſt certain que les tolérances de la police dont nous venons de parler ſont révoltantes & abſolument inconciliables avec les principes, la doctrine & les loix du Gouvernement chinois, autant il eſt démontré qu'elles ſont néceſſaires & inévitables. Il n'eſt pas douteux que bien des froncles, des ulceres, des maladies de peau & des fievres viennent ordinairement de certaines viandes qu'il eſt incroyable qu'on ſonge à manger, & que nous n'avons pas le courage de nommer. Malgré cela, l'uſage s'en etend chaque jour de plus en plus avec la population ; & tant horrible que cela ſoit à dire, les grands inconvéniens qui en réſultent ſont moindres ſans comparaiſon que ceux de vouloir l'empêcher, ſi tant eſt même que l'autorité publique en vînt à bout. O qu'il reſte de chemin à faire aux idées de l'Europe, avant qu'elles ſoient arrivées au point de vue d'où il faut voir une population de deux cens millions d'ames, dans un pays habité depuis plus de trente-cinq ſiecles, où les climats, les ſaiſons & la terre ſont ſi différens des nôtres, & qui ne peut preſque rien tirer de ſes voiſins !

Puiſque vous parlez de trente-cinq ſiecles, nous dira-t-on, expliquez-vous, & articulez-nous ſi vous faites remonter ſi haut l'uſage de la viande à la Chine. On n'auroit pas fait cette demande il y a un ſiecle. On auroit ſongé d'abord tout ſimplement que Dieu ayant permis à Noé l'uſage de la viande lorſqu'il fut ſorti de l'arche, les premiers Chinois en profiterent comme les autres anciens peuples. Mais, pour ne rien haſarder dans notre réponſe, après avoir obſervé que la Chine n'a de monumens anciens que ſes *King*, nous avouerons candi-

dement que quand on remonte dans les *King* jusqu'à *Yao*, *Chun* & *Yu*, qui sont les premiers Empereurs dont ils parlent, ils ne disent rien de précis, de formel, & de clairement articulé sur l'usage de la viande dans ces tems reculés. Du moins nous ne nous souvenons point d'y avoir lu, ni d'en avoir vu citer ailleurs aucun texte formel & positif, qui indique qu'on mangeoit alors de la viande. Mais aussi, comme l'on n'en trouve point qui donne même à soupçonner qu'on n'en mangeoit point; comme ils montrent l'usage de la viande etabli dans les âges suivans, sans en parler comme d'une nouveauté, & sans dire quand il a commencé; comme ils font mention des bœufs, des brebis, des troupeaux & des chasses de ces premiers tems; comme ils parlent de sacrifices dont les victimes, après avoir eté egorgées & offertes sur l'autel, etoient divisées & distribuées aux assistans; comme enfin la tradition antique & universelle atteste que les vieillards de ces premiers tems avoient les uns un repas, les autres deux, en viande, coutume maintenue sous les trois premieres Dynasties, & qu'on essaya de rétablir sous les *Han*: les savans & les commentateurs qui ont ecrit sous les regnes de *Yao*, de *Chun* & de *Yu*, se sont accordés à dire ou à supposer qu'on mangeoit alors de la viande. Nous ne connoissons que quelques *Tao-tsée* de la basse antiquité qui aient osé dire le contraire, sur ce que ces grands Princes etoient très-sobres, & vivoient aussi frugalement & aussi simplement que le peuple. Mais outre que la critique regarde comme donnés sous de faux noms les ouvrages qu'on cite & dont on n'a jamais pu prouver l'authenticité, on leur en oppose d'autres de la même espece, qui parlent de la viande comme de la nourriture journaliere dans les jours de *Fou-hi* & de *Chin-nong*, qu'ils imaginent avoir régné bien long-tems avant *Yao*, *Chun* & *Yu*, & dont *Sée-ma-tsien* n'a osé rien dire, tant il regardoit

regardoit comme fabuleux ce qu'on commençoit à en débiter de ſon tems. *Ming-tchi* & bien d'autres ſavans ajoutent une remarque dont nous dirons un mot, quoiqu'elle ne puiſſe pas avoir en Europe toute la force & l'evidence qu'elle a ici. A prendre, diſent-ils, dans leur totalité les caractères anciens qu'on dit dater des premiers tems, en laiſſant à côté toutes les controverſes & diſcuſſions des Grammairiens ſur la certitude de l'antiquité de quelques-uns, il eſt évident que pluſieurs de ceux où entrent les images de viande & de feu, de bœuf & de cochon, de cerf & de chevreuil, &c. ſont tellement combinés, qu'ils indiquent & repréſentent naïvement différentes manieres de cuire, de préparer, d'aſſaiſonner & de conſerver les viandes. Or, les caracteres n'ont été imaginés que pour écrire les mots de la langue & les noms des choſes ; & comme il eſt hors de toute vraiſemblance qu'une nation ait des mots & des noms ſi particulariſés pour déſigner ce qui eſt inconnu à ſes mœurs, à ſes uſages & à ſa maniere de vivre, il en réſulte que tant d'anciens caracteres prouvent & ſuppoſent l'uſage de la viande dans la haute & premiere antiquité dont parlent les *King* où on les trouve. Sur cela ils entrent dans des détails que nous ne pourrions pas mettre au point de vue de ceux qui ne ſont point initiés dans la connoiſſance des anciens caracteres Chinois, à moins d'un long préliminaire, qui ſeroit déplacé ici. Il ſuffira d'obſerver en général qu'ils ſont autant ou même plus concluans, que les mots de boudins, par exemple, de ſauciſſes, de cervelas, d'andouilles, de jambon, &c., pour prouver qu'on mange du cochon en France. Ils font voir en effet que certains caracteres, comme ceux de viande en hachis, ſéchée au ſoleil, ſalée, &c. ; ceux de la faire cuire ſur les charbons, de la rôtir, *&c.* ſont trop pittoreſques pour avoir acquis cette ſignification par une application qu'on en eût faite depuis.

Les moins curieux de bagatelles antiques nous sauroient bon gré sans doute de raconter ce qu'on sait sur les différentes viandes qu'on mangeoit dans les premiers tems, & sur les diverses manieres dont on les cuisoit, & dont on les assaisonnoit. L'espérance de nous procurer des eclaircissemens & des lumieres sur plusieurs textes de l'ecriture, nous a fait faire autrefois bien des recherches sur ces choses; mais, à l'exception de quelques articles particuliers, ou de peu d'importance, nous n'avons rien trouvé qui fût clair, détaillé & authentique. Car, pour le remarquer en passant, si les Chinois sont privilégiés pardessus tous les peuples de la gentilité, en ce qu'ils se sont maintenus en corps de nation dans leur premiere patrie, & ont conservé quelques-uns de leurs anciens & premiers livres, il ne faut pas s'imaginer qu'ils aient des connoissances détaillées sur les siecles les plus voisins de la dispersion de Sennaar, & même sur les suivans. Ce qu'on en trouve dans les *King* est très-limité, ne particularise presque rien, & paroît plus doctrinal qu'historique. En vain les savans ont voulu tirer parti des caracteres & des traditions pour y suppléer; comme ils ont la bonne-foi de ne rien prendre sur leur compte, & de se borner à recueillir dans un bon ordre ce qu'ils ont rencontré de plus vraisemblable & de mieux attesté dans les livres recouvrés après le fameux *Tsin-chi-hoang*, ou faits au commencement des *Han*: les oui & les non, les fables & les impossibilités s'y touchent de si près, que (les auteurs cités fussent-ils moins suspects), il y a trop à trier, à discuter & à examiner pour en tirer quelque chose de développé & de satisfaisant. Reste donc à renoncer de bonne grace à des etincelles qui voltigent dans la fumée, & dont il n'y a pas moyen de faire une lumiere. Mais sur combien d'articles n'en sommes-nous pas réduits-là?

Si quelqu'un veut se contenter de dires communs, & de

ce qu'on met ici dans les livres, faute de mieux ; voici ce que nous avons trouvé de plus fondé en vraiſemblance & en probabilités. Les Chinois des premiers tems mangeoient vingt viandes différentes, ſavoir, en fait de boucherie, du bœuf, du mouton, du cochon, du chien & de l'âne ; en fait de venaiſon, du cerf, du daim, du chevreuil, du ſanglier & du lievre ; en fait de volaille, des poules, des oies, des cannes, des colombes & des pigeons ; en fait de gibier enfin, des perdrix, des canards ſauvages, des cailles, des faiſans & des grives. Tous les auteurs ne s'accordent pas dans cette nomenclature ; & on l'explique en diſant que les mêmes choſes ne ſe trouvoient pas dans toutes les Provinces, & qu'on y ſuppléoit par d'autres. Quant au nombre de cinq, pour chaque eſpece, voici de quoi raſſurer ſur cette ſymmétrie. Dans le grand Holocauſte que l'Empereur ſeul avoit droit d'offrir au *Chang-ti*, on n'immoloit qu'un bœuf choiſi long-tems auparavant, & nourri après dans un pâturage réſervé à cet uſage. Dans les autres ſacrifices on offroit & on immoloit cinq différentes victimes, ſelon la ſaiſon & la ſolemnité. Or, comme ce qu'on ſait des viandes qu'on mangeoit, eſt tiré du peu qui reſte ſur les anciens ſacrifices, il eſt tout ſimple de trouver le nombre de cinq pour chaque eſpece. Ce n'eſt pas-là une vaine conjecture, puiſque ce nombre a egalement lieu pour les poiſſons, les grains, les fruits, *&c.* Pour nous, le chien & l'âne mis parmi les animaux domeſtiques qu'on mangeoit, nous embarraſſeroient plus. Auſſi, même en admettant les diſtinctions & explications de quelques Lettrés, pour prouver que les chiens & les ânes d'alors etoient fort différens de ceux d'aujourd'hui, nous aimerions mieux nous ranger de l'avis de ceux qui leur ſubſtituent les lapins & les cabris, s'ils alléguoient des textes plus ſûrs & plus clairs. Ceux qui ſubſtituent encore le cheval à l'âne paroiſſent plus fondés

en preuves, mais ne le ſont pas aſſez ; & bien des gens, je crois, aimeroient mieux conjecturer avec le Docteur *Lu-ming-tchi*, que, comme il falloit le nombre de cinq, qu'on ne trouvoit plus pour les animaux domeſtiques, on l'a completté ainſi qu'on a pu : témoin la diſcordance de ceux qui en ont parlé les premiers, & le vain ſubterfuge de quelques-uns, qu'on ne mangeoit pas des chairs de toutes les victimes.

Nos cheminées ſont-elles une invention de Barbares, comme il paroît ? Sont-elles bien appropriées à leur deſtination, ſoit dans les cuiſines, ſoit dans les appartemens ? Sont-elles à profit de ménage, de bien-être & de ſanté ? Si la choſe en vaut la peine, qu'on l'examine ; nous nous contenterons d'obſerver que toutes celles qu'ont vues les Chinois chez leurs voiſins, ne leur ont pas donné envie d'en faire, & qu'ils n'en veulent point. Pour leurs premiers ancêtres, voici leur maniere de cuire la viande. Peut-être trouvera-t-on qu'elle eſt inſéparable de l'idée de cheminée. Quelle découverte ! Elle ſeroit d'autant plus ſûre que nous ne ferons que raconter ce que repréſentent, plutôt que n'indiquent, de très-anciens caracteres tout en figures & en images. Or, à s'en tenir à ce qu'ils repréſentent, aux ſens qu'on y attache, & pour leſquels ils ſemblent avoir eté ainſi compoſés, les premiers Chinois auroient eu bien des façons de cuire leurs viandes. La premiere, & celle ſur laquelle il y a moins à ſe méprendre dans le tiſſu du caractere qui la ſignifie, conſiſtoit à la faire rôtir ſur les braiſes, ſoit qu'on ſe ſervît déjà de gril, ſoit qu'il n'eût point été encore inventé. Si l'on coupoit dès-lors par tranches, comme l'on a fait depuis, les viandes qu'on faiſoit cuire ainſi, il eſt tout ſimple que la facilité & la promptitude de cette façon, lui ait donné la grande vogue qu'elle a eue, même pour les repas de chaſſe des Empereurs. La ſeconde façon repréſentée par l'image de feu & par celle d'embraſſer ou d'entourer de toutes parts, comme

le ſein maternel l'enfant qu'il porte, s'explique de deux manieres, qui paroiſſent avoir eté egalement pratiquées, ſavoir, d'embrocher la viande dans un pieu, & de l'entourer de feu pour la rôtir, ou bien de la mettre dans un vaſe qu'on enterroit dans les braiſes. Du reſte on trouve dans des ſiecles moins reculés, qu'après avoir vuidé un cochon & l'avoir rempli d'herbes odorantes & choiſies, on l'enfermoit dans un fourreau épais de terre graſſe, & qu'on le mettoit ainſi dans un grand feu, juſqu'à ce que le fourreau fût devenu brique par ſa dureté. A ce ſigne, qu'on regardoit comme le ſigne de la cuiſſon, on briſoit le fourreau, & on l'enlevoit avec la peau du cochon qu'on arroſoit de vin, & qu'on faiſoit après paſſer par le feu, pour qu'il fût en état d'être mangé.

Que ceux qui aiment à s'exercer en conjectures voient juſqu'où tout cela peut convenir aux premiers âges. On leur attribue trois façons de faire cuire la viande avec l'eau miſe ſur le feu dans un vaſe ou pot; ſavoir, en l'enfonçant dans cette eau, & l'y laiſſant bouillir juſqu'à cuiſſon; en l'expoſant ſur une claie à la vapeur de cette eau bouillante, qui etoit répercutée & enfermée par un couvercle, & enfin en y mettant à-demi le ſecond vaſe où elle etoit, pour qu'elle ſe cuisît avec une chaleur plus douce & plus uniforme. Pour les diverſes fritures, ſoit avec, ſoit dans la graiſſe ou l'huile, nous les abandonnons à ceux qui y voient plus clair que nous: non pas, comme *Yang-kien*, parce qu'elles nous ſemblent trop difficiles à concilier avec la ſimplicité des premiers âges, il y auroit trop de bonhommie à ſe récrier ſur une bagatelle de cette eſpece, tandis qu'on admire avec treſſaillement leur politique, leur morale & leurs nombreuſes induſtries; mais parce que ce qu'on en dit eſt trop en explications & en conjectures. Il n'en eſt pas de même des dernieres façons dont il nous reſte à parler, ſavoir, de la chair de cochon ſalée ou non ſalée, ainſi que

de toute eſpece de venaiſon, qu'on faiſoit cuire & ſécher à la fumée, & de la plupart des viandes qu'on mettoit en etat d'être conſervées d'une année à l'autre, en les expoſant au ſoleil, ou en les tenant ſur des pierres plates echauffées par un petit feu. Tout cela eſt comme mis ſous les yeux dans trois caracteres. Pourquoi faut-il que les détails manquent ? Si notre cuiſine les dédaignoit, le Gouvernement leur feroit probablement accueil pour ſes gens de mer & ſes armées; car les viandes ainſi préparées etoient ſaines, aiſées à conſerver, & faciles à tranſporter: trois avantages dont la réunion eſt bien précieuſe.

Il ne nous convient point d'inviter à des tentatives & à des eſſais; mais nous obſerverons, à l'honneur des anciens, qu'on met en queſtion s'ils n'avoient pas des endroits bâtis exprès pour ſécher leurs viandes à la fumée, s'ils ne les avoient pas fait cuire un peu d'abord, & s'ils n'avoient pas des choix dans les bois & dans les herbes dont ils tiroient leur fumée. Le troiſieme article rappellera le dicton de village ſur les ſarmens de vigne pour faire les bonnes omelettes: & nous, ſans nous etonner, nous dirons en paſſant, que les Comus d'ici poſent en principe, que tout ce qu'on mange cuit n'a bien ſa ſaveur & ſa ſalubrité qu'autant qu'on ſe ſert d'un feu choiſi: par exemple, du feu de bois de mûrier pour la poule bouillie, qui en eſt plus tendre; de celui de bois d'acacia pour le cochon, qui en eſt moins indigeſte; de celui de bois de pin pour l'eau du thé, *&c.* Qu'on ne ſe méprenne pas néanmoins ſur cette remarque, que la phyſique ſauroit bien appuyer de raiſons: nous ne l'avons haſardée que parce que la médecine chinoiſe ne promet l'effet de certains remedes, qu'autant qu'ils ſont préparés avec un feu de tel ou tel bois, *&c.* ce qui mériteroit peut-être quelque attention de la part de la nôtre. Rire & ſe moquer eſt bientôt fait; mais tant de grandes choſes dépendent des plus petites, & on ſe trouve ſi loin de

ſes idées à proportion qu'on obſerve & qu'on etudie les faits, que plus on a de connoiſſances, plus, ce ſemble, on doit être timide à prononcer, & curieux de faire des expériences.

Il y avoit trois manieres de préparer la viande qu'on vouloit faire ſécher. On la coupoit en tranches, extrêmement minces; on la diviſoit en petits filets de deux à trois pouces de long; on la racloit pour la réduire en grumeaux, ou on la piloit pour l'emietter aiſément quand elle etoit ſéchée. Il paroît que la troiſieme maniere fut toujours préférée pour les armées, parce que la viande ſe ſéchoit mieux & ſe conſervoit plus facilement. Les deux autres manieres etoient plus en uſage dans les familles, ainſi que le donnent à entendre quelques vers du *Chi-king*. On s'accommoderoit peut-être de toutes trois en Occident, ſi nous pouvions dire au juſte comment ſe conſerveroient des viandes ainſi ſéchées. Par malheur nous ſommes réduits à avouer qu'autant il paroît indubitable que les anciens en avoient le ſecret, autant il y a à ſe défier de ce qu'on en débite avec le plus magnifique appareil d'érudition & de critique. Ne fût-ce que pour prévenir des queſtions, voici tout ce que nous y avons pu & ſu comprendre. Il faut que la viande ſoit choiſie, fraîche & coupée ſelon ſon fil, pour être bonne à ſécher. Outre qu'on doit prendre chaque animal dans ſon meilleur tems & ne trier que ce qui eſt chair, ſans graiſſe ni pellicules, on ne ſauroit trop ſe hâter pour prévenir tout commencement de macération. Dans les Provinces ſeptentrionales, on expoſoit d'abord ces viandes au vent du Nord, & dans les méridionales à la plus grande ardeur du ſoleil; mais dans les unes & les autres on choiſiſſoit toujours un tems ſec, & on ne les expoſoit à l'air que pendant le milieu du jour. Quand elles etoient ſeches, (ce qu'on connoiſſoit, diſent les uns, par ce qu'il leur reſtoit de poids, & ſelon les autres, par la facilité qu'on avoit à les broyer entre les

doigts), on les mettoit ou dans des veſſies cirées, ou dans des barils de bois paſſés au feu, ou dans des urnes; & pour les grands approviſionnemens d'un tranſport difficile, dans des outres qu'un double enduit de cire rendoit impénétrables à l'air & à la pluie. *Ho-ſieou* prétend que dans ce dernier cas on mêloit avec ces viandes de la farine ſéchée au feu, ou une eſpece de biſcuit broyé qui donnoit moyen de les preſſer, ou plutôt de les piler dans leurs outres pour n'en faire qu'une maſſe. *Fan-mi* ſubſtitue des légumes rôtis au feu & broyés, à la farine; ou même du petit mil & du riz, ſelon les Provinces. Tout cela, ainſi que je ne ſais quel poivre dont d'autres ont parlé, eſt à peine admiſſible pour le milieu de la troiſieme dynaſtie, quand il fallut faire face aux Tartares: & n'eſt pas même bien prouvé.

Nous ſerons moins hardis à prononcer ſur la pratique d'enterrer dans des monceaux de ſable, de petit mil, ou même de ſel, les barils & les outres de viandes ſéchées qu'on vouloit conſerver plus long-tems. Ce qu'on en dit eſt mieux fondé en preuves; & on ſait que la candide prévoyance des anciens, etoit capable de ſe ménager cette reſſource contre les ſurpriſes, & contre les maladies epidémiques des animaux, pendant leſquelles toutes les boucheries etoient fermées, en eſprit de pénitence *& pour appaiſer la colere du ciel*, comme dit le *Li-ki*, plus encore que par régime.

Quoi qu'il en ſoit, on voit dans les plus anciens catalogues des *Kou*, ou magaſins de l'Empereur, qu'il y en avoit pour les viandes, qui ne pouvoient être que les ſalées & les ſéchées. Sur quoi il n'y a point à douter que tous les Princes feudataires n'euſſent les leurs. Du reſte les Tartares d'au-delà de la grande muraille, qui ont encore la pratique des viandes ſéchées & en font un ſi grand uſage dans leurs courſes & dans leurs voyages, ne ſe mettent en peine, pour leur conſervation, que de les garantir de

l'humidité

l'humidité & de la pluie. Sur quoi cependant il faut obſerver que les climats de la Chine, ſi différens des leurs à proportion qu'on avance vers le midi, pouvoient exiger plus de ſoins, & réduire quelques cantons à ſe ſervir de cendres ou de charbon pilé, au lieu du ſable & du ſel dont nous avons parlé. Encore un mot: les peaux & les pellicules, les nerfs & les fibres des viandes qu'on faiſoit ſécher, avoient auſſi leur uſage, ſinon dans les premiers tems, du moins dans la moyenne antiquité. Après les avoir fait cuire au bain-marie juſqu'à les réduire en ſubſtance de colle, comme la peau d'âne d'aujourd'hui qui eſt un ſi excellent remède, on en formoit des tablettes, qui etant bien durcies, ſe conſervoient avec les viandes ſéchées, & puis fondues dans l'eau donnoient un bouillon pour les cuire. Bien plus, on jettoit quelquefois des viandes ſéchées dans la gelée de ces tablettes, tandis qu'elle etoit molle, afin de les bonifier également, & d'en ſimplifier la conſervation, le tranſport & l'uſage.

Quand l'on commença à parler en Europe de la cuiſine des Indiens, des Nègres & des différens peuples de l'Amérique, on s'en amuſa beaucoup, on en rit, on en plaiſanta; cependant on eſt accoutumé à lire ſans ſourciller ce que nos hiſtoires diſent de celles de nos anciens Grecs, des anciens Romains, & des Gaulois nos ancêtres, qui ne valoient pas mieux. Nous laiſſons au lecteur le ſoin de s'en dire le pourquoi; mais ayant à parler de la façon dont les premiers Chinois aſſaiſonnoient leurs viandes, nous regrettons beaucoup les détails qu'on avoit ſur cet objet, ſous la troiſieme dynaſtie, & qu'on ne peut plus diſtinguer ſûrement dans ce qui a echappé au grand incendie des livres.

Ceux à qui la religion, la morale, les loix, la police, les ſciences & les arts des premiers Chinois, ne ſuffiſent pas pour prouver qu'ils n'etoient pas des barbares, ſeroient peut-être touchés de pluſieurs bonnes raiſons de cuiſine ajoutées

à ce que nous avons dit ſur leur façon de cuire & de conſerver les viandes. Un coulis, une ſauſſe, un ragoût, &c. ſont des démonſtrations à part, & auxquelles on ne réſiſte pas. Nous ſommes réduits à dire que leur cuiſine faiſoit uſage du ſel, du gingembre, de quelques herbes odorantes & de vinaigre mais ſans pouvoir articuler comme elle les employoit : l'hiſtoire n'en faiſant mention qu'incidemment, dans le récit de quelques faits particuliers. Si l'on vouloit admettre en principe que la grande ſcience de la cuiſine ne ſauroit foiblir quand le luxe augmente, nous nous riſquerions à dire qu'elle dut être bien ſimple, dans ces premiers tems; puiſque vers le milieu de la troiſieme dynaſtie, ainſi que l'atteſte le *Li-ki*, on ne ſervoit que douze plats à l'Empereur, dont quatre ſeulement etoient en viande. Il faut pourtant convenir que, ſoit que les anciens Chinois ſe ſerviſſent de différens fruits ou de différentes farines fermentées & aigries, ſoit de leur mêlange, ils avoient pluſieurs eſpeces de vinaigre. Bien plus, comme l'on trouve qu'ils faiſoient uſage des aigres au printems, des amers en eté, des apres en automne, du ſel en hiver, & des doux en tout tems, cela indique que, quelque ſimple que fût leur cuiſine, elle varioit ſes aſſaiſonnemens ſelon les ſaiſons.

O quelle hiſtoire que celle de tous ceux qu'elle a imaginés depuis ces tems reculés juſqu'à nos jours, pour toutes les eſpeces de viandes qu'on mange ici! combien de volumes ne faudroit-il pas pour en epuiſer les détails, quand même on renonceroit à y faire entrer tant d'inventions de raffinement, de caprice, de mode, de fantaiſie, trouvées en tant d'endroits, d'année en année, ou portées ici des pays étrangers? *Une pareille hiſtoire* (dit *Ouang-tong*,) *ne ſeroit bonne qu'à faire voir combien les hommes mettent de fauſſeté, d'imagination, d'inconſéquence, de biſarrerie & de folie dans leurs plus chers plaiſirs, quand leur ame collée à la terre, & inſenſible aux charmes de la*

vérité & de la vertu, veut obtenir, pour les jouiſſances des ſens, des contentemens & des joies ſolides. Encore même, n'a-t-on pas beſoin de paſſer d'un ſiecle à l'autre, & de rapprocher les aſſaiſonnemens d'une génération avec ceux de la génération qui l'a précédée ou qui l'a ſuivie, pour voir que les plaiſirs de la table n'ont rien de réel & de ſatisfaiſant. Il ne faut qu'aller d'une maiſon à l'autre pour s'aſſurer que ce n'eſt pas celui à qui on ſert plus de mets choiſis, ſinguliérement préparés, qui tire plus de plaiſir de la nourriture qu'il prend; mais celui qui a le cœur plus tranquille & meilleur appétit.

Le Docteur *Yang-kien* ayant eté prié par quelques Seigneurs de leur donner l'explication de pluſieurs textes anciens ſur divers apprêts de la dynaſtie des *Han*, qu'ils imaginoient devoir être merveilleux, il leur envoya une très-belle diſſertation, où après avoir démontré ſavamment qu'il etoit impoſſible de fixer la vraie ſignification des mots les plus eſſentiels de ces textes, parce que l'idée qu'on y attachoit ſous les *Han*, s'etoit perdue: il concluoit qu'on ne pouvoit plus que débiter des conjectures plus que haſardées, ſur les apprêts qu'ils etoient ſi curieux de connoître; puis après s'être rabattu en bon Lettré ſur la frugalité des anciens *dont le bonheur ne dépendoit pas de leurs cuiſiniers*, il développe & met dans tout ſon jour la bonne réflexion, que *ſous les Han on n'eût pas cru avoir bien diné à Lo-yang*, (c'etoit la Capitale,) *ſi l'on n'avoit pas mangé des* jo-pou, *des* tchin-pao, *des* pai-pin, *qu'on ne connoiſſoit probablement point dans le reſte de l'univers, & auxquels perſonne n'a plus ſongé depuis tant de ſiecles.*

Mais puiſque des Chinois infideles diſcourent ainſi ſur les nouveaux aſſaiſonnemens des viandes que chaque âge a inventés, & par leſquels on remonte, preſque d'année en année, plus de dix ſiecles avant J. C., perſonne ne s'attend ſans doute que nous ſongions à en ebaucher le tableau, & encore moins à en décrire

la théorie & la pratique, dont on ne voudroit point faire usage sûrement, même avec l'espérance d'avoir des indigestions à la chinoise. Reste donc à revenir à la bonne antiquité.

Que de choses curieuses, instructives & très-utiles nous pourrions envoyer d'ici & communiquer à l'Occident, si les livres, ou du moins la tradition avoient mieux conservé la diétique des premiers tems! Mais la superstition a corrompu, changé ou défiguré tout ce qui avoit trait à la religion, aux grands & aux petits jeûnes en particulier, qui précédoient les sacrifices annuels & ceux des quatre saisons, ou dans les grandes calamités. Le peu qui en reste dans le *Li-ki* est si noble, si vrai, si saint & si touchant que nous le rapporterions ici en entier, si nous n'avions pas eu occasion de le faire ailleurs. Bon gré malgré, il faut y reconnoître cette Religion de cœur, qui caractérise & qui distingue les premiers âges.

Pour tout ce qui concernoit la subordination politique civile & domestique, les loix d'economie & de police, quoique la destruction de l'ancien gouvernement, le changement des mœurs, & une domination étrangere en aient anéanti l'observation dans tout l'empire, on verra par ce qu'en ont dit les Chinois eux-mêmes, combien la Chine a perdu à s'en priver. Nous nous bornerons pour ce moment à ce qui fait la diétique, proprement dite, par rapport à l'usage de la viande. Mais avant tout, il faut nous expliquer & en avertir. Nous nous bornerons à quelques articles plus essentiels; & si nous ne citons pas nos autorités, pour eviter la bigarrure des citations & des textes, nous ne parlerons que d'après les plus savans lettrés, & nous ne dirons que ce qui paroît venir indubitablement de la plus haute antiquité. Malgré cela nous sommes bien eloignés de le proposer comme des regles; & si nous osions demander quelque chose, ce seroit uniquement qu'on daignât voir comment & jusqu'où l'on pourroit en prendre

occaſion de faire des recherches ſur un point de régime trop négligé parmi nous.

La tempérance & la frugalité des anciens ſont bien roturieres, bien ruſtiques & bien ignobles, vis-à-vis de la délicateſſe, de la ſenſualité & de la magnificence de nos tables. Si on penſoit aux beſoins immenſes de la ſociété, & à la juſte répartition de toutes choſes, les plaiſanteries ſur l'ancienne cuiſine perdroient bien de leur prix. Que d'autres démontrent par un calcul du moment, que le luxe des tables eſt une injuſtice palpable, & une cruauté continuelle ; pour nous, nous nous bornerons à obſerver que ſi la tempérance & la frugalité des anciens n'etoient pas initiées dans la grande ſcience des apprêts & des aſſaiſonnemens, elles avoient bien des choix, des ſoins & des précautions, pour s'aſſurer de la ſalubrité des viandes & y trouver toujours une nourriture profitable & bien-faiſante.

Tous les préjugés, ou ſi l'on veut, toutes nos ſages & juſtes perſuaſions, nous empêcheront de dire ouvertement que la diétique des premiers Chinois proſcrivoit en général toutes les viandes de lait comme mal-ſaines. La loi même de la police avoit parlé, & défendoit de les expoſer en vente. Du reſte, qu'on ne ſe preſſe pas d'attribuer cette loi à une politique, qui n'en ſavoit pas aſſez pour voir que bien loin d'être néceſſaire pour la propagation & pour la multiplication des animaux, elle en diminuoit les profits. L'abondance univerſelle de ces heureux tems fait evanouir ce ſoupçon.

Les Lettrés ſoutiennent ouvertement que les viandes de lait ſont mal-ſaines de leur nature, & que la loi qui défendoit d'en vendre, avoit eté dictée par la raiſon & par l'expérience. Ils vont même juſqu'à argumenter d'après la comparaiſon des fruits; & prétendent que les viandes des animaux, quels qu'ils ſoient, n'ont toute leur bonté que lorſqu'ils ont comme acquis la maturité de l'âge. Le climat, & le cours qu'ont ici les ſaiſons,

n'entrent-ils pas dans ces raiſons ? Que ceux qui ont approfondi ces grands ſujets décident. Nous nous bornerons à obſerver que cet article de l'ancienne diétique s'eſt toujours maintenu, malgré quelques interruptions ; & que l'exception en faveur des cochons de lait paroît avoir eu lieu dès les premiers tems : ce qui n'empêche pas que la médecine ne les ait mis très-anciennement, & ne continue encore à les mettre parmi les viandes qu'on peut permettre à moins de perſonnes, lors même que le choix en eſt le mieux fait, & la cuiſſon le mieux entendue.

Autant nous ſommes perſuadés qu'on ſouſcrira aiſément à la ſeconde regle qui excluoit des tables toutes les viandes des bêtes ou animaux attaqués de quelque maladie, autant nous ſommes fâchés de ne pouvoir montrer l'etendue de cette regle, ni indiquer les ſignes auxquels on connoiſſoit l'application qu'il en falloit faire, & qu'exigeoit la police ſous des peines afflictives. A en juger par quelques fragmens ſur les Intendans des vivres, ſoit de l'Empereur & des Princes, ſoit des armées, il eſt naturel de croire que les attentions des anciens, ſur ce point, etoient plus ſcrupuleuſes & plus délicates que chez beaucoup de nations de nos jours. Du moins, voit-on qu'il leur etoit rigoureuſement défendu de laiſſer entrer dans les boucheries, tout ce qui avoit ſoit plaies, ulceres ou langueur, ſoit ſueurs, agitations, dégoûts, ou appétits extraordinaires. Les Intendans etoient réduits à ſe munir d'une viſite d'experts ; & cette viſite même ne pouvoit avoir lieu qu'après que les animaux avoient paſſé quelques jours à l'etable depuis leur arrivée. Bien plus : un bœuf qui mugiſſoit importunément la nuit, un porc qui regardoit fréquemment en l'air, comme fixant le ciel, un mouton qui s'eveilloit en ſurſaut pour bondir, &c. devoient être rejettés. Il en etoit de même quand les cornes du bœuf & du mouton etoient contournées extraordinairement, & les oreilles du porc dreſſées ; quand le premier avoit la langue

sèche & souvent hors de la bouche ; quand le nez du second etoit humide & dégoûtant ; quand la queue du troisieme restoit pendante & immobile ; quand on remarquoit certaines bigarrures d'arrangement ou de couleurs dans le poil, la laine, les soies ; & sur-tout quand ils appétoient ou rejettoient certaines nourritures.

Ceux qui voudront traiter tout cela de vaines superstitions, seront fort en droit de prononcer d'après leurs lumieres. Qu'ils ne se pressent pas trop néanmoins, & attendent que les physiciens & les naturalistes, qui pourroient y voir autre chose, en aient dit leur pensée. Il faut pourtant convenir que les animaux rejettés des boucheries, ne pouvoient devenir victimes dans les sacrifices : ce qui semble fort à sa place & bien conséquent, puisqu'on mangeoit presque en entier la plupart des victimes, qui, pour le marquer en passant, demandoient bien d'autres examens & d'autres précautions, que ce qui etoit abandonné au couteau du boucher. On voit dans le *Li-ki*, que le taureau destiné pour le grand sacrifice au *Tien*, etoit choisi plusieurs mois d'avance, d'une seule couleur, & nourri dans un pâturage consacré à cela, d'où il ne sortoit que pour être lavé & baigné à certains jours ; & il est dit très-distinctement, que s'il arrivoit que l'Empereur le rencontrât, l'Empereur devoit descendre de son char, & n'y remonter qu'après qu'il etoit passé.

Si le chapitre *Yue-ling* du *Li-ki* etoit plus authentique, tout tronqué qu'il est, il donneroit de grandes lumieres sur la saison & la lune que la diétique des anciens avoit déterminées pour manger la venaison, le gibier, les différentes volailles, & les viandes de boucherie. Mais en supposant même que *Lu-pou-ouei* y eût changé, ajouté & retranché beaucoup de choses pour l'adapter à son *Tchun-tsieou* dont on l'a tiré, comme le croient & le prouvent très-bien les critiques par plusieurs articles qui ne peuvent convenir qu'au tems où il ecrivoit ; encore fau-

droit-il avouer qu'il y a conservé beaucoup de textes de l'ancien, qu'il en a suivi le plan, & n'a fait qu'en plier les regles aux coutumes qui avoient prévalu parmi ses contemporains, c'est-à-dire, vers l'an 235 avant J. C. Quoi qu'il en soit, on voit dans le *Yue-ling*, & on trouve attesté par plusieurs autres chapitres du *Li-ki*, & par différentes odes du *Chi-king*, que les anciens s'etoient fait une loi de ne manger chaque espece de viande qu'en son tems. La police etoit chargée d'en maintenir l'observation, & avoit son calendrier fixe & public, qui la dirigeoit pour les foires, les marchés & les boucheries. L'Empereur, les Princes & les Grands etoient soumis à la loi comme le peuple, & lui devoient leur exemple. A s'en tenir même au peu d'anecdotes & de faits particuliers qui restent, on en concluroit qu'il ne dépendoit pas d'eux de s'en dispenser. Les provisionnaires, outre cela, les pourvoyeurs & les officiers de bouche sont souvent avertis dans le *Li-ki* & dans le *Tcheou-li*, de ne jamais prévenir le tems pour rien ; &, ce qui etoit encore plus décisif, les tributs, envois & présens annuels, ne pouvoient & ne devoient arriver à la Cour que pour le tems marqué par le calendrier de la police. Nous nous garderons bien d'assurer qu'il n'y eût que de la diétique dans tout cela ; car la sagesse des anciens etoit admirable pour tirer parti de tout, & aller à ses fins sans paroître y penser.

Mais, demandera-t-on, quel etoit le calendrier de diétique, le seul peut-être qui ait jamais eté imaginé ? que prescrivoit-il ? que défendoit-il ? nous en avons assez dit pour faire entendre que nous ne pouvons articuler rien de bien sûr, ni même de précis, au moins par rapport aux anciens Chinois, que nous avons seuls en vue ; & que nous sommes réduits à quelques généralités. Qu'on ne s'attende à rien de plus. Ces généralités même, voici d'où il faut partir pour s'en former une juste idée.

La Chine avoit alors son Empereur & des Princes parti-

culiers.

culiers. Son Gouvernement, très-ſimple & très-humain, etoit féodal. On diſtinguoit bien quatre ordres de citoyens ; les hommes publics, les artiſans, les gens de guerre & les colons : mais ces derniers qui formoient le corps de la nation, comme chez les Juifs ſous les Juges, poſſédoient famille par famille les terres & les champs, ou les jardins & les vergers, ou les prairies & les pâturages, que l'etat leur aſſignoit pour héritage ; à condition d'une dîme, de quelques petites redevances, & de ſecours pour les travaux publics. Or, ces colons etant diſtribués par pelotons de huit familles dans leurs domaines, il y avoit peu de villages. Les villes etoient fort rares ; & aucune n'etoit ni auſſi grande, ni auſſi peuplée, à beaucoup près, qu'elles l'ont eté depuis. Le palais de l'Empereur etoit regardé comme faiſant la troiſieme partie de la capitale de l'Empire, qui lui-même ne s'etendoit pas au-delà du *Kiang*, & avoit à peine quelques colonies dans les plus belles & les plus riches provinces du midi. L'année civile enfin, qui etoit lunaire dès-lors, comme elle l'eſt encore, ne doit être préſuppoſée, avec tout ce que nous venons de dire, que pour obſerver que le calendrier de diétique, comme le calendrier religieux & le calendrier agraire, ſe rapportoit à l'année ſolaire, & etoit auſſi fixe qu'elle. Or, cela nous met dans l'occaſion de faire deux remarques : la premiere, que le calendrier annuel que l'Empereur ſeul avoit droit de faire publier, & l'unique qui eût cours dans tout l'Empire, etant lunaire, on y adaptoit chaque année les trois autres : la ſeconde, que les mois lunaires ne s'accordant preſque jamais avec les mois ſolaires, & en devant différer beaucoup dans les années où l'on ajoutoit une treizieme lune d'intercalation, il y a tout lieu de croire que c'eſt faute d'avoir fait attention à cela, qu'on a pris pour des changemens dans le calendrier diétique, ce qui n'etoit qu'un changement de lune, pour l'accorder toujours avec le ſolaire. Que nos ſavans voient ſi cette obſer-

vation ne ſerviroit pas à expliquer & à concilier ce qui les embarraſſe dans l'hiſtoire des anciens peuples.

A ſuivre les quatre ſaiſons de l'année, nous ne trouvons pas que la viande de bœuf fût exclue d'aucune, au moins pour l'Empereur & les Princes; ce qui doit s'entendre auſſi de toute leur maiſon, de leurs grands Officiers, & de la ville de leur ſéjour. Mais cela ne pouvoit pas être autrement, à cauſe des différentes fêtes, cérémonies & réjouiſſances. Pour le peuple, s'il mangeoit du bœuf, ce n'etoit qu'en hiver, à ce qu'il paroît. Cependant, il faut bien ſe garder de tranſporter dans ces tems anciens, non-ſeulement les ſuperſtitions de l'idolâtrie venue aſſez tard des Indes, mais même les défenſes de tuer des bœufs, qu'ont occaſionnées des dévaſtations, des guerres civiles, des peſtes générales, & les excès de certains regnes. Ce qui nous perſuaderoit le plus que le peuple en mangeoit, c'eſt que ceux qu'on tuoit dans les boucheries de la Cour, ne devoient avoir que trois ans, & etoient tirés des pâturages. Il eſt dit outre cela dans le *Li-ki*, que ceux qu'on deſtinoit aux Mandarins & aux chefs du peuple, avoient vieilli dans le labourage; & que l'on en choiſiſſoit toutes les années pour la proviſion des gens de guerre, & des armées. Quoi qu'il en ſoit, la Chine avoit dès-lors, comme aujourd'hui, bien des eſpeces de bœufs que nous connoiſſons à peine en France. Dans les plus anciennes nomenclatures elles vont à plus de douze; & pluſieurs font mention d'un bœuf à boſſe de chameau, qu'on montoit, & qui faiſoit près de trente lieues dans un jour; & d'un autre qui, etant engraiſſé, peſoit juſqu'à mille livres.

Les eſpeces de moutons ſont encore plus nombreuſes & plus ſingulieres: témoin celle dont la queue plate, maſſive & couverte de graiſſe, peſe juſqu'à 20 livres; & celle qui approche de la taille du cheval. Les nouveautés dont on enrichit tous les jours notre hiſtoire naturelle, expliquent aux eſprits ſoup-

çonneux & défians, ces nombreuſes nomenclatures, où les anciens Chinois faiſoient entrer non-ſeulement les animaux qui etoient dans les diverſes provinces, mais encore ceux qui y venoient, & qu'on connoiſſoit depuis la mer du Japon, juſqu'à la mer Caſpienne, & peu à peu depuis le *Cha-mo* juſqu'à l'Inde.

Pour nous, ſi nous nous permettions ici quelque digreſſion, ce ſeroit pour obſerver que l'agneau etoit à la Chine le ſymbole du ſaint deſiré, eſpéré & attendu; & que ce deſir ſi ancien, cette eſpérance publique, cette attente univerſelle, etoient exprimés & repréſentés dans des cérémonies, dans des ſacrifices, & juſques dans pluſieurs uſages de la vie civile & domeſtique.

A réunir & à rapprocher ce que diſent le *Li-ki* & le *Tcheou-li*, l'hiver etoit la vraie ſaiſon de manger le mouton, & celle en effet dans laquelle on en mangeoit davantage. Sa viande etoit alors d'un meilleur goût, plus ſaine, & avoit pluſieurs bonnes qualités que lui ôtoient ou altéroient les autres ſaiſons. Cependant on commençoit à en manger après la fin des chaleurs, & on n'y renonçoit entiérement qu'après la premiere moiſſon; car on en mangeoit encore avec des gâteaux de nouveau froment. Pour dans le grand eté, elle etoit abſolument interdite, & ne paroiſſoit point ſur les tables. Qu'on ne ſe preſſe pas de traiter cette antique police, de préjugé ou de ſuperſtition. Comme elle ne s'obſerve plus aujourd'hui, au moins à *Pé-king*, nous ſommes bons témoins que la viande de mouton y put la laine en eté, n'a point de ſuc, & paroît en général une nourriture peſante & mal-ſaine. Quoique les moutons qu'on mange ici viennent des pâturages de Tartarie, les grandes chaleurs & les grandes pluies agiſſent aſſez promptement ſur eux. Cet effet en eſt la ſuite; & quiconque les a eprouvées, ſent malgré ſoi qu'elles doivent cauſer une révolution dans tous les corps vivans.

Nos Phyſiciens, ſans doute, & nos Naturaliſtes n'ont pas beſoin de cette remarque; auſſi ne la mettons-nous que pour ceux qui n'en ayant pas d'idée, ont beſoin qu'on leur juſtifie la police des anciens Chinois, ou qu'on les empêche d'en rien conclure contre la nôtre, à laquelle un climat plus tempéré & plus doux laiſſe plus de liberté. Il faut pourtant convenir que notre viande de mouton eſt peu appétiſſante pendant le grand eté, ſur-tout dans les Provinces du midi; & que ſi l'on y admettoit jamais une diétique, elle pourroit bien ſe rapprocher ſur ce point de celle des anciens Chinois.

A dire les choſes comme nous les trouvons, l'uſage de la viande de cochon fraîche finiſſoit aux premieres chaleurs, & ne recommençoit qu'après les premiers froids; ce qui n'a plus lieu depuis bien des ſiecles. Mais la ſalée & la fumée prenoient ſa place; & à voir comment les Médecins ordonnent du jambon à ceux qui ſont fatigués par les grandes chaleurs, on croiroit volontiers que leurs anciens avoient donné lieu à cette coutume. Que nos Hippocrates examinent ſi elle mérite quelque attention; & ſi la viande de cochon, ſalée ou fumée, ſeroit un ſoulagement pour les eſtomacs délicats que nos jours caniculaires terraſſent.

Voici qui eſt plus à notre portée. Il eſt certain que dans la province de Canton, & dans les autres provinces du Midi, on mange ſans inconvénient, dans le plus grand eté, la viande fraîche de cochon. Faut-il l'attribuer à ce que c'eſt l'eſpece qu'on a nommée de la Chine, ou à la maniere dont on la nourrit, ou au climat même & à ſes chaleurs? Si c'etoit cette derniere raiſon, comme le prétendent pluſieurs Chinois de la moyenne antiquité, un à-peu-près ne ſuffiroit pas pour la Provence, ni peut-être pour l'Italie. Quant à riſquer quelque eſſai, le moins à craindre, ce ſeroit de voir ſi les cochons nourris pendant quelque tems, avec les oranges de rebut, acquierent un ſi grand degré de bonté & de délicateſſe qu'on le dit. Car enfin, puiſque le

gland donne tant de bonnes qualités à leur viande, pourquoi les oranges ne lui en donneroient-elles pas auſſi ? Une découverte conduiroit à une autre, & on trouveroit peut-être le ſecret perdu des anciens Chinois, d'améliorer la viande de cochon par une nourriture préparée de peu de jours.

Quoique nous ne trouvions rien de particulier ſur la volaille, parce que ſans doute elle etoit de toutes les ſaiſons, nous ne laiſſerons pas de remarquer en paſſant, que la médecine chinoiſe eſt bien tardive à en laiſſer manger à ſes malades. Quels que ſoient ſes principes, les poules & les poulets ſont dans un grand décri auprès d'elle : il y a bien peu de convaleſcens à qui elle les permette; & elle les défend à pluſieurs, comme une nourriture indigeſte & mal-ſaine. Si c'eſt là une affaire de climat, comme il ſemble, il en réſultera donc que, ſoit que le régime doive varier ſelon les climats, ſoit que ce qu'on y trouve porte l'empreinte de leurs diverſités, on doit être plus timide qu'on ne l'eſt de nos jours, à blâmer les uſages des différens pays, & encore plus à les adopter légérement. Plus nos voyages, nos obſervations & nos lectures nous ont convaincus de la vérité des principes des anciens ſur les effets ſinguliers & incroyables de la variété des climats; plus nous avons cru devoir nous en expliquer ſans détour, afin qu'on ne ſe preſſe pas de tirer des conſéquences de ce que nous avons dit & dirons, mais qu'on ſe borne à l'examiner, à en faire des applications, & à voir ce qu'on pourroit en tirer pour la France. Ceux même qui voudront s'exercer ſur ce ſujet, devroient peut-être raſſembler & rapprocher plus de connoiſſances qu'on ne croit : par exemple mettre une grande différence entre les anciens Chinois, & ceux de nos jours, qui ont une maniere de vivre très-différente, & ne ſont plus, ſur-tout dans les villes, qu'un mêlange de ſang Mongoult, Tartare & etranger, depuis les grandes révolutions qui ont attiré tant de fois les

peuples d'au-delà de la grande muraille jusques dans le cœur de l'Empire, & les en ont enfin rendus maîtres. Quelle qu'en soit la cause, il est certain qu'il y a ici moins de force & moins de ressources dans les tempéramens, qu'en Europe. Les Médecins européens sont convenus qu'on ne pourroit pas y faire usage des mêmes remedes; & quand ils ont à traiter des Missionnaires qui ont long-tems demeuré en Chine, ils sont réduits à les adoucir & à les tempérer.

Il est indubitable que sous les trois premieres Dynasties, il y avoit annuellement quatre grandes chasses générales dans toutes les provinces de l'Empire. Le *Chi-king*, le *Li-ki*, le *Tcheou-li*, & tous les autres anciens livres en parlent, ou y font allusion si souvent & si clairement, qu'on ne sauroit les révoquer en doute. Mais trois de ces chasses n'etoient que des chasses de sûreté, de précaution & de garantie pour les terres ensemencées. Elles duroient peu, *& finissoient souvent*, comme chante le poëte, *sans que les fleches des chasseurs eussent eté teintes de sang, ni aucunes biches privées de leurs cerfs*. Ce n'etoit que dans la chasse de la fin de l'automne qui etoit la plus grande & la plus générale, qu'on s'enfonçoit bien avant dans les montagnes, & qu'on faisoit une grande boucherie des cerfs, des sangliers, & de toute espece de venaison & de gibier.

Ce seroit subtiliser mal-à-propos, que de demander si c'etoit par egard pour le calendrier de diétique, ou si le calendrier se plioit à la circonstance. Les travaux de la campagne sont finis quand les froids commencent; & c'est alors le vrai tems de la venaison & du gibier. La simplicité des anciens en cela, comme dans tant d'autres choses, avoit l'adresse de concilier tous les intérêts. Bien plus, cette chasse fournissoit un approvisionnement général pour les fêtes, les réjouissances & les solemnités de la fin de l'année & du commencement de la nouvelle; pour les tributs aussi, que les Princes envoyoient à l'Empereur,

& les Seigneurs particuliers à leurs Princes; pour les mariages, qui se faisoient alors presque tous parmi le peuple qui profitoit du repos de la saison; enfin pour les présens que les parens & les amis etoient dans l'usage de se faire avec tant de cordialité.

Tout l'encens qu'on brûle à l'honneur de notre politesse & de notre civilité, ne nous empêchera pas de dire que la candide simplicité des anciens etoit aimable & charmante dans tous ces usages, & sur-tout pleine de sentimens. Toutes les conditions se rapprochoient alors les unes des autres, par des honnêtetés & des prévenances, des dons & des libéralités. Si l'Empereur, les Princes & les Grands recevoient beaucoup, ils donnoient encore davantage. Les plus pauvres etoient riches pour faire des présens; & quand la distribution générale en etoit finie, la cour & la ville par un echange charmant, se trouvoient remplies des bagatelles du village; & le village regorgeoit des curiosités de la cour & de la ville.

Les chasses dont nous parlons etoient générales dans tout l'Empire, & se faisoient par districts. Tous les colons en etat de porter les armes s'y trouvoient. On s'avançoit bien avant dans les montagnes pendant plusieurs semaines; & quand on en revenoit, année commune, on avoit assez de venaison & de gibier pour que, le tribut & la portion des vieillards prélevés, tous les chasseurs eussent chacun leur part; d'où il arrivoit que tout le monde en mangeoit, & dans la vraie saison. Qu'on n'aille pas se faire une vaine difficulté sur la maniere dont cette venaison & ce gibier pouvoient se conserver. Sans mettre en question si la Chine n'etant qu'à demi peuplée, & les pays d'alentour ne l'etant point encore, les bois qui couvroient la terre ne rendoient pas les hivers plus froids; & à supposer qu'ils etoient dans le *Chan-si*, le *Chen-si*, le *Pé-tché-li*, le *Chan-tong*, le *Ho-nan*, &c., à-peu-près comme de nos

jours, il n'y auroit aucun embarras. Quand le vent de Nord a commencé à ſouffler, on eſt ſûr d'un froid ſec & piquant pour pluſieurs mois. Les neiges qui ſurviennent ne ſervent qu'à l'augmenter: car, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, elles ſechent plutôt qu'elles ne ſe fondent. Auſſi les Chinois de toutes ces provinces tirent-ils une excellent parti de leur hiver, pour le commerce de la venaiſon, du gibier, du poiſſon, & de tout ce qui a beſoin de froid pour être conſervé quelque tems.

Nous faiſons grace au lecteur de quelques autres détails & particularités du calendrier de diétique. Ce que nous avons dit, ſuffit pour en donner une idée générale, à laquelle il faut ſe borner, vu le peu de fond qu'on doit faire ſur les textes prétendus anciens qu'on cite. Nous nous riſquerons néanmoins à faire mention encore de deux articles que leur ſingularité nous a fait remarquer, & que nous trouvons indiqués de trop de façons, même dans le *Li-ki*, pour qu'ils ne ſoient pas fondés ſur quelque tradition très-ancienne. Le premier, c'eſt que chaque viande gagne en bonté & en ſalubrité à être mangée ou même cuite avec telle autre viande, tels herbages, tel grain. Le cerf & le lievre par exemple, avec la viande de cochon; le gergelin avec la chair de chien; le mouton avec le millet-chou, &c.

Au ſurplus, nous trouvons dans ce moment qu'on diſtinguoit trois eſpeces de chien (*Keou*): celui de garde, celui de chaſſe, & celui qu'on mangeoit (*che-kéou*), qui, ſelon la deſcription qu'on en donne, paroît être la loutre. Si cette remarque, qui eſt ſûre & tirée d'un grand ouvrage fait pour les etudes des Princes, prouve que nous avions débité bien des mots ſur la foi des Commentateurs, elle fera voir auſſi que nous diſons les choſes comme nous les trouvons.

Nous aurions avoué notre mépriſe ſur l'âne comme ſur le chien,

chien, ſi nous en avions trouvé pareille preuve. Mais après bien des recherches aſſez ennuyeuſes, nous ſommes réduits à la ſimple remarque qu'il n'eſt devenu que très-tard animal domeſtique : juſques-là que les *King*, je crois, ne le nomment pas, ou le confondent avec le cheval, comme viande de table, ce qui ne ſeroit pas plus au gré de l'Europe. Elle s'accommoderoit mieux des mêlanges de viandes de boucherie ou de volailles, de venaiſon ou de gibier, ou les unes avec les autres, & même avec du poiſſon.

A en juger en effet, moins par le dire des anciens que par quelques plats du Palais, le mêlange des viandes eſt agréable, & plairoit à ceux dont la haute cuiſine n'a ni uſé, ni gâté le goût. Auſſi les Tartares qui en avoient déjà quelque choſe, s'y ſont faits d'abord. Les viandes cuites ainſi ſont coupées en petits filets, en tranches, en tronçons, ſelon l'eſpece ; & la ſcience du cuiſinier conſiſte à ſavoir les viandes qu'on peut mettre enſemble, & la vraie proportion de leur mêlange pour l'objet qu'on ſe propoſe, qui eſt leur bonté & leur ſalubrité communes. Si quelqu'un le trouvoit trop bourgeois & trop meſquin, nous nous contenterions de dire qu'il faut pardonner quelque choſe à de pauvres aſiatiques, qui ne mangent pas préciſément pour ſe régaler, ou même pour avoir des indigeſtions ; mais pour ſe nourrir & ſe bien porter.

La grande envie qu'ils ont d'y réuſſir, les rend très-attentifs, pour la plupart, au ſecond article dont nous avons à parler, c'eſt-à-dire à s'abſtenir, comme les anciens, de manger enſemble des viandes qui, ſe corrompant & s'altérant réciproquement, deviennent nuiſibles. Ce point a paru ſi important & ſi capital, qu'on en a fait un *alinea* dans une eſpece de dictionnaire des alimens qui nous eſt tombé ſous la main. Il n'y a pas moyen de méconnoître la bonhommie des premiers âges, quand on voit aux mots de *lievre*, par exemple, de *ſanglier*, de *faiſan*,

&c., que ſous peine d'en être incommodé, il faut bien ſe donner de garde de les manger avec telle viande, tels herbages, tels fruits, &c. Auſſi n'en faiſons-nous mention que pour les perſonnes à vieilles idées & à antiques perſuaſions, qui n'aiment point à chercher les maladies dans les plats, & préferent une ſanté vigoureuſe & ſoutenue, aux agrémens infinis des petites infirmités.

Nous n'en dirons pas davantage néanmoins, de peur qu'on ne nous accuſe d'attaquer la magnificence & la ſymmétrie de nos ſervices, dans leſquels il n'eſt point queſtion de diétique, comme tout le monde ſait, ni de ce qui peut y avoir quelque rapport. Nous paſſerons même ſous ſilence l'article ſingulier & curieux de ce qu'on ne doit pas manger dans chaque animal, oiſeau, *&c.* & qui paroît dater certainement de la plus haute antiquité : la cervelle du cochon, par exemple, le foie du mouton, *&c.* Comme les raiſons qu'on en donne ſont tirées de la nature, de la maniere de ſe nourrir, des maladies & vices propres de chaque animal, oiſeau, *&c.* nos naturaliſtes ſeroient peut-être bien-aiſes d'en apprendre quelque choſe ; mais ils ont pouſſé ſi loin maintenant toutes les recherches & toutes les connoiſſances, que pour peu qu'ils veuillent s'en faire un objet, ils auront trouvé d'abord bien mieux que les Chinois. S'ils daignoient même s'occuper des bagatelles de diétique, nous ne doutons point que le petit peuple des villes n'apprît d'eux à s'abſtenir de bien des choſes, ou du moins à ne les manger qu'avec précaution. Peut-être même inſpireroient-ils à la police, des attentions & des vigilances qu'elle ne néglige que faute d'en connoître l'importance ; & s'ils ſe mettoient à etudier la nature, les qualités & l'etat actuel des viandes qui entrent dans les grandes cuiſines, ou la diétique des anciens Chinois raiſonnoit ſans principes, ou ils publieroient ſans ménagement que la cuiſſon & les apprêts ont beau faire illuſion au goût, & lui

donner le change, ils n'en imposent pas aux estomacs.

S'il n'est pas démontré que les premiers âges n'excédoient pas en précaution dans le choix & la préparation des alimens, il n'est pas prouvé non plus qu'on ne pousse pas trop loin la négligence de nos jours; ni même que toutes les cuissons & tous les assaisonnemens conviennent egalement à toutes les viandes. Qui a compté toutes les maladies dont on trouveroit le premier levain dans nos casseroles & dans nos plats?

S'il ne s'agissoit que de recueillir des traditions & des opinions de Lettrés, sur l'usage de la viande dans les premiers âges, il nous resteroit encore bien des choses à raconter de diétique, de police ou d'economie, par rapport aux fêtes & aux réjouissances, aux approvisionnemens de la Cour & de l'Etat, aux réglemens pour les gens en place & le peuple, les vieillards & les malades, les gens en deuil & les criminels; mais outre qu'il faudroit entrer dans trop de détails sur les mœurs des anciens Chinois pour nous faire entendre, il est hors de doute que cela seroit traité d'imaginations & de fables en Europe.

La vie barbare, sauvage & brutale des premiers Grecs & des premiers Romains nous a remplis d'une infinité de fausses idées sur l'antiquité, dont nous ne voulons pas revenir, parce qu'elles nous adoucissent ce que nous sommes forcés à croire de nos anciens Gaulois. Puis, qui aimeroit à voir combien les hommes etoient alors près les uns des autres, & pleins du sentiment de leur commune descendance? Qui soutiendroit l'idée d'un Empereur, qui après avoir reçu du haut de son trône les prosternations des Princes, s'entretenoit familierement au village avec un vieux colon, & lui envoyoit des plats de sa table? Nos préjugés néanmoins ont beau ranger tout cela parmi les contes de Fées, ou il faut brûler tous les anciens livres de la Chine, ou il faut en convenir, & en voir

les veſtiges ſubſiſtans, dans ce qui ſe fait, ſe pratique & ſe paſſe tous les jours.

Quiconque a marché dans les rues de *Pé-king*, ſait qu'un Grand, un des premiers Seigneurs de l'Empire, eſt d'autant plus attentif à ne pas eclabouſſer le plus vil manœuvre, qu'il marche avec un plus grand train; & que, quelque importun que ſoit un pauvre, il faut lui parler avec honnêteté. Qui a vécu à la Cour, ſait que l'Empereur envoie des viandes de ſa table à de très-petits Officiers, & même à de vieux domeſtiques. Combien d'autres choſes encore plus ſurprenantes pour l'Europe ne pourrions-nous pas citer! A ce compte, dira-t-on, la Chine doit avoir conſervé bien des coutumes, des pratiques, des regles & des uſages des anciens tems, ſur l'uſage de la viande. Qu'on nous paſſe cette réponſe franche & gauloiſe: oui, elle en a conſervé beaucoup plus que ne permettent de le ſuppoſer la ruine de l'ancienne religion & les délires de l'idolâtrie, les progrès monſtrueux de la population & la diminution continuelle de l'ancienne abondance, le flux & le reflux de cent révolutions, le mêlange d'un ſang etranger, & une nouvelle forme de gouvernement modifiée en tant de façons, & pliée enfin à une domination de conquête.

Un eſprit un peu attentif ne ſe laſſe pas d'admirer comment cette grande nation, toute changée qu'elle eſt pour le fond de ſes mœurs, tient encore à ſes premiers ancêtres, ſinon dans les villes, du moins dans les campagnes & les montagnes, par le tems où elle mange certaines viandes, & par les diverſes façons dont elle les prépare, les cuit & les aſſaiſonne. Ce n'eſt qu'en cherchant quelque choſe de pareil chez nous, qu'on ſent bien tout ce que cela dit des Chinois. Nos ſavans n'ont pas beſoin qu'on appuie ſur cette remarque; ils ont obſervé, il y a long-tems, que notre maniere de nous nourrir, comme celle de nous loger & de nous vêtir, a ſi prodigieuſement changé

& rechangé plusieurs fois, qu'explication pour explication, nous sommes aussi embarrassés pour celle de nos histoires, que pour celle de l'histoire de l'ancienne Egypte. Il ne s'agit pas même de remonter jusqu'à nos anciens Gaulois. A ne remonter qu'à Saint Louis, ou même à François premier, nous ne trouvons rien dans nos mets & dans nos assaisonnemens qui nous fasse comprendre quels etoient ceux d'alors. Nous en avons déjà insinué quelque chose; nous l'articulerons ici plus clairement, parce que cela est très-remarquable & caractérise la nation Chinoise qui est véritablement une nation singuliere & unique dans l'univers.

Il en est à-peu-près des Chinois comme de nous. On ne trouve plus rien dans leur maniere de se nourrir qui explique celle de chaque Dynastie en descendant depuis celle des *Han*, c'est-à-dire, depuis deux siecles avant l'ere chrétienne, jusqu'à celle d'aujourd'hui. Ce n'est qu'en remontant trente siecles dans l'antiquité, qu'on commence à se retrouver & à se reconnoître dans ce qui se pratique encore de nos jours; & si l'on remonte encore plus haut, on se retrouve & on se reconnoît encore mieux. Si ce point etoit d'une utilité plus encourageante, nous aurions bien vîte rassemblé toutes les preuves qui peuvent le conduire à une evidence palpable. Qui y regardera de près, trouvera qu'il en est ainsi de bien d'autres choses plus importantes sur lesquelles la haute & premiere antiquité a conservé son ascendant, fait la loi, & continué à dominer dans toute la Chine. Pour nous, bornés à notre sujet & nous en tenant à l'usage de la viande, nous en prendrons occasion de rendre compte d'une remarque qui nous a donné occasion de faire des recherches, & qui semble mériter l'attention de ceux qui etudient les mœurs des peuples, ou même des hommes d'état; voici de quoi il s'agit.

C'est aux frais de l'Empereur, & conduits par un petit

Mandarin, que les Miſſionnaires viennent de Canton à *Pé-king*. Quoiqu'on nous ſervît bien mieux que nous ne l'aurions voulu ; à moins de faire reculer toutes nos penſées devant une choſe qui revenoit deux fois tous les jours, il n'y avoit pas moyen de ne pas obſerver qu'on nous ſervoit chaque fois beaucoup de légumes, de racines & d'herbages. Comme nous etions dans les Provinces méridionales, où réellement la chaleur eſt telle qu'aucune viande n'y eſt appétiſſante, parce que la nature dégoûte d'une nourriture dont elle n'a pas beſoin & qui la ſurcharge en pure perte pour la ſanté, nous ſoupçonnâmes d'abord que cet uſage etoit un uſage de climat & un régime de ſaiſon. Mais quand nous fûmes arrivés à *Pé-king*, cette premiere penſée ne tint pas contre notre ſéjour dans cette grande Ville, quand nous vîmes que, quoique l'hiver y fût plus rude, plus froid & plus long qu'à Paris, la maniere de s'y nourrir etoit à-peu-près la même que celle des Provinces méridionales; tellement qu'à remonter depuis les conditions mitoyennes, juſqu'aux gens en place, aux Grands, aux Princes & à la Famille impériale elle-même, les légumes, les racines & les herbages ſont les mets journaliers de toutes les tables, rempliſſent preſque tous les plats, & peuvent être regardés comme le fond des repas. Une façon de ſe nourrir ſi différente de celle de notre France, nous frappa malgré nous, & attira d'autant plus notre attention que d'un côté elle ſe trouvoit liée à bien des choſes ſur leſquelles on nous envoyoit d'Europe force queſtions; & que de l'autre il s'agiſſoit d'un grand peuple, & d'un des premiers Empires du monde.

La population eſt ſi prodigieuſe à la Chine, & la terre y eſt ſi epuiſée par plus de 35 ſiecles d'agriculture, que la premiere penſée qui vient en voyant la façon commune & générale de s'y nourrir, c'eſt que ſi les Chinois mangent beaucoup de légumes, de racines & d'herbages avec leur riz, s'il paroît

peu de viande ſur leurs tables, la poſition où ils ſe trouvent les y force. Pour tout dire, cette premiere penſée ſe préſente ſous tant de faces, de tant de manieres, & accompagnée de tant de convenances, de vraiſemblances & de probabilités, qu'il eſt très-aiſé de s'y tenir. Bien des gens en effet s'en contentent, & ne ſoupçonnent pas qu'il ſoit poſſible d'en alléguer d'autre. Ce ſeroit une grande & difficile entrepriſe, que de vouloir faire comprendre que les reſſources de l'induſtrie, & les echanges du commerce pourroient augmenter du double la viande de boucherie & la volaille, la venaiſon & le gibier, ſi le goût public etoit tourné de ce côté-là. L'abondance incroyable & continuelle de ce qui eſt recherché pour les tables, comme les canards, les oies, *&c.* ne produit pas pour eux un rayon de lumiere; & ils entendent dire, ſans être ſurpris, que la viande eſt à meilleur marché à *Pé-king* qu'à Paris, & au plus bas prix où elle puiſſe être dans bien des cantons d'où l'appât du gain la feroit ſûrement paſſer ailleurs, ſi les conſommations pouvoient y croître. Vous leur diriez même qu'outre que la Chine eſt environnée de mers très-poiſſonneuſes depuis le Golfe du *Leao-tong* juſqu'au *Tong-king*, ſes lacs & ſes etangs, ſes fleuves & ſes rivieres regorgent de poiſſon, & que le grand *Kiang* en a peut-être plus lui ſeul, que dix des plus grands fleuves d'Occident; vous ne leur feriez pas entrevoir que, ſuppoſé que la diſette de viande fût comme ils l'imaginent, on ſe jetteroit ſur le poiſſon qui en eſt le ſupplément le plus naturel, & qu'il ſeroit ſi aiſé de ſe procurer: auſſi n'avons-nous point en vue ces perſonnes, dans ce que nous allons dire; mais uniquement de répondre aux queſtions qu'on nous a faites: elles méritent que nous mettions un peu de réflexion dans nos réponſes.

La premiere ſur le ſujet que nous traitons, qui ſe préſentera à tout le monde, c'eſt que la population actuelle de la

Chine n'eſt concluante tout au plus que pour maintenant ; & qu'on a dû manger plus fréquemment de la viande, lorſqu'il y avoit moins de monde pour en manger. Ainſi, comme en comparant le dénombrement de 1680 avec celui de 1760, il demeure conſtant que la Chine avoit alors 80 millions d'ames de moins, il en réſulteroit qu'on devoit manger, ſinon le double, du moins un tiers de plus de viande. Or, quelque livre qu'on ouvre, on y voit que, même proportion gardée, on en mange beaucoup moins dans la Capitale & dans les Provinces. Ce fait dit beaucoup. Un ſiecle néanmoins ne concluant rien pour l'autre, & l'Empire de Chine en comptant plus de 35, nous nous ſommes mis à interroger l'hiſtoire ſur les Dynaſties précédentes, en remontant d'abord juſqu'à l'ere chrétienne, & puis juſqu'aux regnes les plus reculés, les plus anciens, & les premiers dont il ſoit parlé dans les *King*, ou livres canoniques. Mais nous avons eu beau remonter de ſiecle en ſiecle, de Dynaſtie en Dynaſtie, de la moyenne antiquité à la plus haute, nos examens, nos recherches & nos confrontations ont toujours abouti à trouver que les mœurs nationales des Chinois n'ont pas varié ſur cet article, de façon qu'ils n'ont jamais fait un fréquent uſage de la viande, & ont toujours eu des légumes, des racines & des herbages pour le fond de leur nourriture. A quelque epoque au reſte qu'on s'attache, quelque regne qu'on choiſiſſe pour conſtater la vérité de cette aſſertion, on en trouvera des preuves ſans réplique. Il faut donc chercher une autre cauſe que celle de la population, du peu de viande que mangent les Chinois comparés à nous.

Cette cauſe néanmoins, il ne faut pas même ſonger à l'attribuer à l'idolâtrie, ne fût-ce qu'en partie, puiſque les mœurs publiques etoient formées à cet egard bien des ſiecles avant qu'elle vînt prêcher à la Chine la doctrine ridicule de la métempſycoſe,

métempſycoſe, qui auſſi-bien n'a jamais pénétré dans les marchés ni dans les boucheries. Pour nous cette cauſe (& c'eſt la remarque dont nous voulions parler plus haut) nous paroît n'être autre choſe que la doctrine, la pratique & l'exemple des premiers Chinois peres de la nation, & Fondateurs de l'Empire. Qu'on y faſſe attention : cela eſt cenſé prouvé par le fait palpable, conſtant & démontré qu'il faut remonter juſqu'à eux pour s'arrêter. Tant qu'on n'y eſt pas arrivé, un regne renvoie à celui qui l'a précédé, un ſiecle à celui qui l'a devancé, & une Dynaſtie à celle à laquelle elle a ſuccédé. Mais ce qui eſt tranchant & déciſif, c'eſt que la doctrine, la pratique & l'exemple des premiers tems ſont l'explication claire & préciſe, le commentaire détaillé & ſenſible de tout ce qui a trait à l'uſage de la viande d'âge en âge, de génération en génération. Nous n'inſiſtons pas ſur les preuves de ce fait, parce qu'il eſt ſi clair, ſi evident, ſi palpable & ſi certain, que les incrédulités de l'Europe, les plus décidées, ne peuvent pas même être admiſes pour des doutes. Nous prions le lecteur de faire attention à ce qu'il en entendra dire dans le moment aux Chinois eux mêmes. Il ſuffira d'obſerver ici en paſſant que, quelque diſtance qu'il y ait des Chinois d'aujourd'hui aux Chinois des premiers tems, ce qu'ils ont de plus particulier, de plus caractériſtique & de plus national dans l'uſage de la viande, touche à eux, & eſt contre-tiré ſur leurs coutumes. Par exemple, aujourd'hui comme alors, tout le monde ſans diſtinction en mange à la fin de l'année & au commencement de la nouvelle ; aux réjouiſſances de la cinquieme & de la huitieme lune ; dans les fêtes de la ſoixante-dixieme année, quatre-vingtieme, &c. & des mariages. Aujourd'hui comme alors, la plupart des viandes ont leur ſaiſon, leur cuiſſon, leur apprêt marqués ; & le corps de la nation ne ſe départ pas de certaines précautions, reſtrictions & attentions. Aujourd'hui comme alors les plus pauvres familles ſe

gênent, prennent ſur leurs autres dépenſes, & font ſi bien qu'elles donnent de la viande, peu ou beaucoup, aux pauvres vieillards; enſorte que pour décrire le comble de la miſere du peuple en général, ou des particuliers, on ſe borne à dire qu'ils ne peuvent pas même donner un peu de viande à leurs vieillards.

Voici qui mérite encore plus d'attention. Les bienſéances générales reglent l'uſage de la viande ſur le grade, le rang, la dignité, les emplois, &c. comme toutes les autres diſtinctions civiles, ainſi que l'avoient réglé les anciens. Bon gré malgré, nous reſpecterons les préjugés, les préventions & les idées de notre tems, juſqu'à omettre les détails curieux que fourniroit cet article. Mais pour qu'on ne nous ſoupçonne pas de parler à l'aventure, nous en appellerons aux Ordonnances impériales, qui ont fixé la maniere dont on doit ſervir dans les Provinces, les envoyés de la Cour, ſelon leur grade; & dans le Palais même de Sa Majeſté, les Princes, les Grands, les premiers Mandarins, les Mandarins inférieurs, & les petits employés. Les Ordonnances qui concernent la maiſon, les manufactures, les atteliers de l'Empereur, ſont faites ſur la même regle. Quelques ouvriers, par exemple, n'ont de viande que quelquefois par lune, & à un ſeul repas. Il eſt réſervé aux artiſtes d'en avoir tous les jours; & c'eſt une diſtinction pour les plus habiles, d'en avoir pluſieurs plats à tous les repas. Or, dès qu'il en eſt ainſi au Palais, on ne ſera pas etonné de nous entendre dire qu'il n'y a dans *Pé-king* aucune boutique ni aucun attelier, où l'on donne tous les jours de la viande à tous les repas.

La regle générale eſt d'en ſervir aux réjouiſſances & fêtes, ſoit communes, ſoit particulieres; puis deux fois par lune au moins, & d'un jour l'autre au plus, encore à un ſeul repas. Tout cela dit de reſte quel doit être l'ordinaire des familles du peuple. Il ne ſera pas inutile de remarquer néanmoins, que

chez les Grands & dans les familles les plus opulentes, ce n'eſt que par pur extraordinaire qu'on fait manger de la viande aux enfans & aux jeunes gens. L'aſcendant antique & primitif des mœurs générales ne le permet pas; & il s'eſt tellement ſoutenu, qu'on ne voit pas de Seigneurs ni de grands Mandarins avoir table ouverte. Pour tout dire, autant ils ont d'eclat, de pompe & de repréſentation quand ils paroiſſent aux yeux du grand public, autant leur domeſtique eſt ſimple, modeſte & ſouvent moins que bourgeois. Pour un ou deux qui tranchent de petits Lucullus, il y en a mille dont l'ordinaire révolteroit nos Douaniers & nos Buraliſtes du plus bas etage. Enfin de quelque façon qu'on enviſage & qu'on conſidere ce qui ſe fait, ce qui ſe pratique, & ce qui s'etend à tous les rangs, à tous les etats & à toutes les conditions, par rapport à l'uſage de la viande, il faut y reconnoître l'antiquité. Nous paſſeroit-on d'ajouter que, ſoit premieres idées, education, coutume, façon de penſer, pli d'enfance, le goût de la viande n'eſt point ici à beaucoup près, ni auſſi vif, ni auſſi fort que dans bien d'autres pays? Nous pourrions cependant atteſter qu'etant au Palais, nous avons vu les plats de racines & d'herbages préférés à la volaille & à d'autres viandes. Mais un mot dira tout: les Tartares accoutumés dans leur Tartarie à ne ſe nourrir pour ainſi dire, que de laitage & de viande, ſont devenus mangeurs de légumes, d'herbages & de racines, autant que les Chinois.

Quant aux premiers ancêtres de ceux-ci, à s'en tenir au *Chou-king*, leur arrivée dans cette extrémité de l'Aſie occidentale ſe rapporte au tems des grandes émigrations & diſperſions des peuples après la confuſion des langues. Mais à quelque ſiecle qu'on veuille en fixer l'epoque; tout ce qu'on ſait de certain & de prouvé par les *King*, par les Annales & par les plus anciennes traditions, repréſente les premiers Chinois

comme une colonie composée d'un assez petit nombre de familles, qui se choisirent un chef & des magistrats pour faciliter leur établissement par la subordination, le bon ordre, & la manutention des loix dont elles etoient convenues. Les troupeaux qu'on avoit etoient faciles à nourrir dans des pays déserts & en friche. L'attention générale se tourna toute entiere du côté des défrichemens & de l'agriculture, comme etant le vrai, le sûr, le continuel & intarissable moyen de s'etablir solidement, & de se procurer une douce abondance. On se répandit dans les campagnes, on mit la main à l'œuvre, & on s'en fit une affaire si capitale, si générale, que même plusieurs siecles après, comme dit un ancien texte, *sur dix familles, il y en avoit au moins huit d'appliquées à l'agriculture.* Les autres etoient occupées, ou des soins de l'administration, ou des arts de besoin, ou de la garde des troupeaux, qu'on avoit fixés dans les endroits les plus commodes pour les nourrir. Or, à rapprocher la simplicité des mœurs d'alors, de la position où ce coup-d'œil général présente la colonie, il faut bien chercher pour trouver des boucheries, vu sur-tout que les familles des Magistrats continuoient à cultiver la terre, lorsque ceux-ci quittoient la charrue pour entrer en charge. Il est visible que la maniere de se nourrir devoit être fort simple; & que le fréquent usage de la viande ne pouvoit se concilier avec la forme qu'avoit prise la société politique, civile & domestique.

Nous laissons à nos sçavans le soin d'examiner jusqu'où nos histoires d'Occident se rapprochent à cet egard de celle de la Chine, & nous montrent les plus anciens peuples que nous connoissions, menant une vie aussi frugale que les premiers Chinois. Pour peu même qu'ils veuillent y regarder de près, plus ils réuniront de faits, de détails & de particularités, plus il leur sera aisé de prouver historiquement que nous ne racontons rien sur cette nation si ancienne, qui ne convienne aux

premiers peuples de l'Aſie occidentale, & même de notre Europe. Nous ne ſerions pas même ſurpris qu'une obſervation fort ſimple, & omiſe par bien des gens, leur fît dire qu'on a pris ſouvent le change ſur la façon de ſe nourrir des premiers peuples, parce qu'au lieu de la voir comme une conſéquence naturelle des mœurs d'alors, & de la forme qu'avoit la ſociété, on a voulu l'eriger en tempérance philoſophique, & en frugalité de ſyſtême. Au reſte, qu'on ſe mette en frais de diſcuſſion & de recherches tant qu'on voudra, le fait du non-fréquent uſage de la viande en Chine, pour les tems dont nous parlons, eſt au-deſſus du doute & de la critique. Au ſurplus qu'on ne ſonge point à voir dans ce fait plus qu'il ne montre & n'indique : car les monumens anciens dont il eſt tiré, repréſentent les premiers Chinois comme un peuple policé qui honoroit le vrai Dieu, eſpéroit une autre vie, avoit des mœurs, des connoiſſances, des arts ; & ſes chefs, comme des hommes pieux, bienfaiſans, citoyens, & bien ſupérieurs en ſageſſe à tous les Sages de la Grece, comme en fait foi le beau plan de gouvernement, de légiſlation & de police qu'ils imaginerent, & qu'ils etablirent ſi heureuſement.

Ici nous préviendrons l'objection qu'on ne manquera pas de faire, & par ce qu'elle eſt liée avec le ſujet que nous traitons, & parce qu'elle nous mettra en voie de rendre compte de quelques recherches & de quelques diſcuſſions qui peuvent faire plaiſir à ceux qui s'intéreſſent à la Chine & aux Chinois. A vous paſſer tout ce que vous avez avancé ſur la maniere de ſe nourrir des premiers Chinois, comment la concilier, dira-t-on, avec la haute ſageſſe que vous louez dans ceux qui les gouvernoient? Cette objection a eté faite ici depuis bien des ſiecles ; & on y a répondu que ces grands hommes, dont les vertus ſont toujours reſtées au premier rang, & dont le ſavoir a laiſſé douteux & incertain tout ce qu'il n'a pas

décidé, n'avoient etabli & aſſuré le non-fréquent uſage de la viande, que ſur des raiſons de convenance, d'utilité & de bien public, qu'ils prévoyoient ne devoir jamais rien perdre de leur force & de leur ſolidité. Sans cela, ajoute-t-on, comment auroient-ils donné la préférence à cette maniere de ſe nourrir, tandis qu'il ne tenoit qu'à eux d'en choiſir une autre plus naturelle, plus agréable & plus aiſée, vu qu'on ne faiſoit que commencer des défrichemens, & qu'on avoit beaucoup de troupeaux, & la venaiſon avec le gibier à ſouhait, comme l'atteſtent *Mong-tſée* & les *King?* Une pareille façon de s'enoncer, toute imprégnée qu'elle eſt du grand & ineffable reſpect des Chinois pour la haute antiquité, n'eſt rien au prix des diſcours de quelques bons Lettrés ſur les raiſons de convenance, d'utilité & de bien public, qui avoient déterminé les anciens pour le non-fréquent uſage de la viande.

Quelques-uns ont ſoutenu très-eloquemment que la raiſon humaine n'a plus l'aîle aſſez forte pour monter dans ces hautes régions de lumiere, de pénétration, de ſagacité, de politique & de philoſophie, où les anciens voyoient la vérité couronnée de ſes rayons, parce qu'ils la regardoient avec les yeux de la ſageſſe & de l'innocence. Les ames, ſelon eux, plus affoiblies encore que les corps, ſont moins capables de découvrir le ſecret de leurs penſées, que les ſantés de ſoutenir leurs travaux journaliers. Il eſt plus aiſé de plaiſanter ſur leur bonhommie, que de ſe débarraſſer des réflexions très-ſenſées, très-ſolides, & par fois très-mordantes, très-fortement aſſenées, dont ils entre-mêlent leurs aveux en preuve que l'eſprit humain foiblit, dégénere, ſe rapetiſſe, & perd de jour en jour en bon ſens, en ſolidité, en profondeur & en energie, ce qu'il gagne en ſagacité, en fineſſe, en légéreté, en agrément & en ſubtilité. Selon eux, *à force d'avoir la bêtiſe de croire être riche en eſprit, on en vient à ne penſer & à*

n'ecrire que des pauvretés. Les Lettrés qui ont donné dans ces travers ne ſont pas en grand nombre ; & les autres ſe ſont exercés à qui mieux mieux, pour trouver les vraies & primitives raiſons qui déterminerent les peres de la nation & ſes premiers Légiſlateurs, à empêcher l'uſage journalier de la viande. Il eſt inutile d'avertir que celles que chacun a trouvées, portent l'empreinte de ſon ſiecle, de ſon génie, de ſa doctrine favorite, & de ſes ſyſtêmes : mais nous croyons pouvoir aſſurer qu'il y en a qui ſuppoſent bien des méditations, des recherches, des vues ; & qu'on trouve beaucoup à apprendre dans les plus ſuperficielles & les moins ſolides.

Ce ſeroit un trop grand ouvrage pour notre loiſir, & ſur-tout pour notre capacité, de rendre compte de tout ce qu'on a ici en ce genre. Cependant, comme la façon dont les Lettrés ont traité leur ſujet, eſt curieuſe, amuſante, inſtructive, pleine de détails ſur les mœurs anciennes & nouvelles des Chinois, & ſur-tout de principes, de maximes & de vérités dont la France peut profiter, nous allons rendre compte de trois ouvrages qui nous ont paru mériter la préférence.

« Pour peu qu'on ait médité & approfondi la grande doc» trine des anciens, dit le très-ſérieux, très-grave, & très» ſententieux *Tchang*, on voit d'abord que regardant une ſanté » forte, paiſible & continuelle, comme le premier & le plus » doux bien de la vie préſente, ils ont eu en vue d'en aſſurer » la jouiſſance à tout le monde à la fois, par une maniere de ſe » nourrir, qui etant plus ſimple, plus facile, plus naturelle, » plus au niveau des ſaiſons, plus aſſortie à tous les climats, » devoit être plus ſaine, & avoit pour elle le témoignage de » l'expérience qu'on en avoit faite ». Sur cela il prouve, pour plus grande ſûreté, que dès que les défrichemens eurent etendu par-tout l'agriculture & le jardinage, l'uſage de la viande, auparavant plus commun, diminua par-tout, & devint très-

rare, même pour ceux qui n'avoient que des troupeaux. Puis notre Lettré ſentant bien que ſa raiſon ne pouvoit être bien ſenſible, ni préſentée dans tout ſon jour ſans de grands détails, il a eu la bonté d'en accumuler un très-grand nombre. Nous n'indiquerons que ceux qui paroiſſent plus dignes d'attention.

Comme perſonne n'eſt admis ici à entretenir le public, & à lui parler ſur aucun ſujet d'hiſtoire, d'erudition, de critique, de littérature, de politique, de morale, de philoſophie, d'arts & de ſciences, qu'autant qu'il a, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, l'enſeigne de l'état, de la profeſſion, de l'emploi; & qu'il ſe doit à ſoi-même & à la ſociété de s'y être rendu habile; le Docteur *Tchang* commence par avertir de trois choſes. La premiere, que quoiqu'il ait peu exercé la médecine, il l'a etudiée ſous les plus grands maîtres de la Capitale, y a pris tous ſes grades, & s'en eſt occupé toute ſa vie. La ſeconde, que l'Empereur l'a chargé à pluſieurs repriſes d'examiner & de diſcuter la plupart des articles qu'il va traiter: (cet Empereur eſt *Tai-tſong* des *Tang*, qui commença à régner en 763). La troiſieme enfin, que ſe défiant de lui-même, il a conſulté les meilleurs livres, comme on le verra par ſes citations; a fait voir ſon mémoire à pluſieurs ſavans; & n'a preſque rien obſervé & garanti, que d'après ſes expériences, & les faits dont on a rendu compte à la Cour, de toutes les Provinces, depuis plus d'un ſiecle. Tout cela eſt meilleur pour la Chine que pour l'Europe: auſſi n'eſt-ce pas pour accréditer les raiſons & les raiſonnemens de ce Lettré, que nous en parlons; mais pour faire connoître les mœurs chinoiſes; & avertir que cela donne lieu de penſer qu'il avoit travaillé par ordre de la Cour, pour arrêter les progrès du luxe des tables, qui ruinoit egalement la ſanté & la fortune des Grands.

« 1°. La raiſon humaine eſt réduite à un ſilence d'etonnement, d'impuiſſance, & de conviction de ſa foibleſſe, lorſ-
» qu'elle

» qu'elle conſidere une génération entiere, meſure, compte » toutes les vies, compare leurs différences innombrables, & » en cherche le pourquoi. Autant il eſt certain que le nombre » des années de chacune eſt fixe & décidé, qu'elles ſe rap- » portent les unes aux autres, & que leur proportion récipro- » que eſt tellement liée aux deſtinées, ſoit des familles, ſoit » de tout l'Empire, qu'elle ſeule démontre invinciblement » que l'homme n'y peut rien, & que, comme diſoient les » anciens, il faut y voir le *Tien*, ou n'y voir que ténebres; » autant il eſt certain d'un autre côté, qu'il en eſt à cet egard » de la longueur de la vie des hommes, comme des moiſſons, » qui ne ſont pas moins liées aux deſtinées publiques & parti- » culieres; c'eſt-à-dire, que les attentions du régime ne peuvent » pas plus aſſurer une longue vie, que les travaux de l'agriculture » une bonne moiſſon; mais qu'il ne peut pas plus y avoir de » longue vie ſans régime, que de moiſſon ſans agriculture ». Notre Docteur profite de ſa comparaiſon pour etaler de l'eru- dition, & débiter des moralités : puis il prouve la néceſſité & l'utilité du régime par les grandes maximes des anciens. « Les maladies entrent par la bouche, & les malheurs en ſor- » tent........ Qui ſait régler ſon boire & ſon manger, ſait ſe » bien porter & vivre long-tems......... On ne digere jamais » bien, que ce qu'on digere aiſément....... Les mets ſinguliers » occaſionnent les maladies extraordinaires....... Plus on fait » ſervir de plats à ſa table, plus il faudra prendre de drogues » dans une médecine..... On compte ceux qui ont eté tués, » aſſaſſinés, empoiſonnés, ou qui ſont morts à la guerre, » mais non pas ceux que leur intempérance ou leur friandiſe » ont fait mourir ».

On croiroit lire du Plutarque tout pur, tant les propos de notre Lettré ſur ces maximes, ſont pleins de bon ſens, de juge- ment, & de cette philoſophie dont tous les argumens ſont

des raiſons. Si ces détails ſont quelquefois trop bourgeois, la naïveté & la franchiſe qu'il y met les rendent aimables. Il finit ce premier article par l'aveu de *Tai-tſong*, (ſecond Empereur de la Dynaſtie régnante). *Plus j'ai fait diminuer les plats de ma table, plus je me ſuis ôté d'infirmités; moins j'ai ecouté mon appétit à mes repas, moins j'ai ſenti ma vieilleſſe.*

2°. « Toute la médecine avoue & reconnoît que les grains, » les légumes, les herbages, les racines & les fruits ſont la » vraie nourriture de l'homme, la plus propre à réparer & à » entretenir ſes forces, la plus faite pour ſes organes, la plus » aſſortie à ſes beſoins, & la plus convenable à tous les âges, » à tous les ſexes, à tous les tempéramens, & à toutes les » ſaiſons ». Pour mieux prouver cette aſſertion, l'auteur commence par la médecine des anciens, & cite bon nombre de textes qu'il diſcute & examine, afin d'en mieux faire ſentir la force, d'en réſoudre toutes les difficultés, & puis d'en tirer des conſéquences à ſouhait. Quant à la médecine des modernes, à remonter juſqu'à la Dynaſtie des *Han*, excluſivement, il reconnoît qu'elle a voulu etablir une doctrine différente ſur ce point, comme ſur bien d'autres, & a cru en être venue à bout, tantôt par des ſyſtêmes, tantôt par des raiſonnemens: mais il ſoutient après, qu'il lui a fallu adoucir, modifier & reſtreindre tellement ſes prétentions, qu'on ne peut plus dire qu'elle ait une doctrine différente. Il donne pour une choſe ſinon déciſive, du moins très-remarquable, qu'on ait eté forcé d'avoir recours à l'abſtinence de la viande dans pluſieurs maladies epidémiques, & qu'on n'ait commencé à les traiter avec ſuccès, que lorſqu'on a mis les malades à ne manger que des végétaux; puis il ſe prévaut beaucoup de ce que les plus célebres praticiens de la Capitale & de la Cour, les font entrer dans preſque tous leurs régimes. A l'en croire, les enfans chez qui la nature parle toute ſeule, ont dû déſiller les yeux aux plus prévenus.

« Tant qu'ils n'ont pas eté gâtés par la maniere de vivre des » riches, tous, dit-il, ne ſongent point à la viande. Tandis » qu'ils ont des végétaux, leur avidité ne ſe tourne point » vers elle ; & s'ils font des excès de bouche, c'eſt plutôt en » plantes potageres & en fruits ».

3°. Pour en venir à une indication de la nature, plus ſenſible, plus expreſſe & plus concluante, l'auteur obſerve avec complaiſance que les plantes potageres, les racines, les légumes & les fruits qu'on mange, viennent chacun dans leur ſaiſon, de maniere qu'ils ſe ſuccedent, ont chacun leur goût particulier, ſe mangent ſans preſque aucun apprêt, & n'en ſont que plus ſains. « Que pouvoit faire de plus le *Tien* ſuprême, pour indiquer, » ou plutôt pour montrer qu'il les a deſtinés à être la nourriture » journaliere de l'homme, & les a préparés tels que les demande » chaque tems de l'année » ? On inſiſte ici très-fortement, & l'on appuie beaucoup ſur quelques faits qu'il ſuffira de montrer du doigt: ſavoir, que les herbages, plantes, &c...... ont des qualités aſſorties à leur ſaiſon, tellement que quand on a voulu en précipiter l'accroiſſement ou le retarder, ils ont eté moins ſains. Auſſi les anciens, ainſi que l'atteſte le *Li-ki*, avoient fait une défenſe expreſſe d'en porter, & d'en laiſſer vendre dans les marchés, avant que la ſaiſon en fût venue, & après qu'elle etoit paſſée. Secondement leurs qualités augmentent, diminuent, varient & ſe modifient très-diverſement ſelon les pays ; de maniere néanmoins (ce qui eſt bien remarquable) qu'ils croiſſent plus aiſément, & preſque ſans culture, dans les pays où ils ſont plus profitables, & ne ſauroient croître dans les climats où ils ſeroient nuiſibles. Enfin l'automne eſt la ſaiſon de la grande récolte de pluſieurs racines qui ſe conſervent tout l'hiver ; & c'eſt dans cette ſaiſon que les légumes ſecs ſont d'un meilleur goût, & plus ſains.

4°. Le Lettré *Tchang* n'a ni pris, ni voulu donner le change

dans tout ce qu'il a avancé ſur les végétaux. Il a fort bien ſenti qu'il n'auroit rien prouvé, s'il ne prouvoit encore qu'autant on etoit fondé à les regarder comme la nourriture de l'homme la plus naturelle, la plus convenable & la plus ſaine, autant la viande des animaux, ſoit domeſtiques ſoit ſauvages, de la volaille & de tous les oiſeaux, l'etoit peu. Auſſi a-t-il raſſemblé toutes les raiſons, convenances, vraiſemblances, probabilités & témoignages dont il a pu s'aviſer. On n'a pas beſoin en Occident de ſon erudition médicale, telle que nous pourrions la rendre, n'y entendant preſque rien; & encore moins de ſa théorie & de ſes ſyſtêmes enluminés de mots indéfiniſſables. Nous couperons court, & ne ferons entrer dans notre analyſe que ce qui paroît plus près de nos idées. « Tous les pays ſont deſtinés à être le ſéjour de l'homme, » tous les pays peuvent être habités (dit d'abord notre Doc» teur); & qui a lu nos Annales, ſait que nos premiers ancêtres » n'occupoient que quelques cantons dans les Provinces les » plus occidentales; que l'Empire avoit aſſez peu d'etendue » au commencement de la troiſieme Dynaſtie; que ce fut » *Tſin-chi-hoang* qui fit refouler les peuples au-delà du grand » *Kiang;* & qu'il en eſt ainſi de tous les pays que nous con» noiſſons, n'ayant d'abord que peu d'habitans, puis s'etant » peuplés inſenſiblement, & ſe peuplant chaque jour de plus » en plus. Mais ſi, dans l'intention du *Tien*, les hommes doivent » remplir toute la terre, il faut que toutes les contrées ſoient » en etat de les nourrir. Or, je trouve bien que toutes etant » cultivées, peuvent produire des grains, des herbages, des » racines, des fruits; mais je ne vois pas que toutes puiſſent » fournir la quantité de viande qu'il faudroit pour une nourri» ture commune & journaliere ». Ce début eſt ſuivi d'une très-belle & très-longue induction, renflée de remarques, de réflexions & d'anecdotes, où il y a plus de rhétorique que de force,

au moins dans le langage ; car quant à ce qui fait preuve, nous ne connoiſſons pas aſſez l'ancienne Chine, pour oſer prononcer. Nous croyons néanmoins pouvoir nous riſquer à dire qu'à bien apprécier toutes choſes, on en peut conclure au plus, que dans le cas d'une grande population, la viande ne ſauroit être une nourriture commune & journaliere dans bien des contrées. Mais ſi tout ce que notre Lettré dit de ſon uſage etoit vrai, on ne devroit guere ſonger à en manger, du moins à s'en nourrir journellement, dans les endroits même où elle eſt plus commune. Nous abandonnons ſes aſſertions à ceux à qui il appartient de décider ſi elles ſont outrées ou ſeulement trop généraliſées, fauſſes ou ſeulement peu exactes.

Selon lui, 1°. la Médecine l'a dit, les faits l'ont prouvé, & une longue expérience l'a décidé pour toujours : l'uſage journalier ou même fréquent de la viande, eſt non-ſeulement peu profitable, mal-ſain, mais encore très-ſouvent dangereux & nuiſible dans les Provinces méridionales. Le danger de s'en nourrir y croît chaque année avec les chaleurs. Auſſi la nature, en qui tout tend à la conſervation de l'homme, en a toujours donné & continue à en donner du dégoût à ceux qui les habitent. Les révolutions des ſiecles ne l'ont jamais entamée ſur cela. Ce dégoût eſt ſi vif, pour l'ordinaire, & ſi préſent, que ceux que leur opulence ou leur rang obligent à s'en faire ſervir tous les jours, dédaignent d'y toucher, & lui préferent des végétaux. On ne peut pas dire que ce ne ſoit qu'un goût d'enfance, ou une prédilection d'habitude, puiſque ceux des provinces du Nord, qui viennent y fixer leur ſéjour, ſe dégoûtent de la viande dès le premier eté. Les Tartares, eux-mêmes, les plus ſeptentrionaux, que la longueur des hivers & la ſtérilité de leur pays, réduit à ſe nourrir de leur chaſſe & de leurs chevaux, cedent, comme les autres peuples, à l'inſtinct de la nature, & ne veulent que des racines, des herbes & des fruits ſauvages, tels

qu'ils peuvent les trouver, quand les chaleurs de la canicule commencent à se faire sentir.

2°. Toute viande, de l'aveu des anciens, est une nourriture sinon essentiellement nuisible & funeste aux enfans, du moins dangereuse, mal-saine, & la moins bonne qu'on puisse leur donner. Elle leur cause beaucoup de maladies, & rend plus redoutables celles d'un âge plus avancé. Qu'on l'explique comme on voudra, bien des personnes, d'un bon tempérament d'ailleurs, n'ont réussi à conserver & à recouvrer leur santé, qu'en s'abstenant d'en manger. Aussi beaucoup de bons médecins n'ont trouvé rien de mieux à prescrire à beaucoup de riches, de Lettrés & de Mandarins, qui etoient foibles, maladifs, languissans & sujets à mille infirmités, & qui ont repris des forces en effet, & se sont bien portés, quand ils ont substitué à la viande, des herbages & des racines. Outre cela, parmi les différentes viandes qu'on mange, il y en a toujours plusieurs pour lesquelles chacun se sent un dégoût, une aversion, une horreur involontaires, ou même une répugnance d'estomac telle qu'il n'en mange jamais sans être, sinon incommodé & malade, du moins dérangé & en mal-aise. Quelques médecins se sont fait une affaire d'examiner ce point : mais s'il résulte de leurs observations & de leurs recherches, que cela regarde surtout la venaison & le gibier, on y voit aussi qu'aucune espece de viande n'est exceptée; & qu'il y a toujours des personnes de l'un & l'autre sexe, qui ne peuvent pas s'accommoder, les unes de telle viande de boucherie, les autres de telle volaille.

3°. La même viande est bonne & saine, ou mauvaise & nuisible, selon les pays. Il ne s'agit pas de faire des raisonnemens, de déclamer contre les préjugés, ni de crier à l'ignorance; les faits décident : & on sait aujourd'hui que plusieurs Mandarins s'en sont trouvés aussi mal que bien des voyageurs, quand ils se sont obstinés à se mettre au-dessus de l'opinion

publique. Voici qui dit peut-être plus. A l'egard des viandes même qu'on mange dans chaque pays, c'eſt une ſcience que de ſavoir dans quelle ſaiſon l'on doit commencer, & dans quelle ſaiſon l'on doit finir d'en manger. Car enfin le bœuf, le mouton, le cochon, la venaiſon, le gibier, &c. ont chacun leur tems, qu'il ne faut ni prévenir, ni paſſer. Les anciens y faiſoient grande attention; & l'on voit par le *Li-ki*, que la police ſe chargeoit chez eux de maintenir cette regle, en ne laiſſant aller à la boucherie, ou expoſer en vente dans les marchés, que ce qui etoit de la ſaiſon. On n'eſt peut-être pas egalement fondé à aſſurer qu'outre l'attention de ne manger chaque viande que dans ſa ſaiſon, il faille avoir encore celle de s'aſſurer qu'elle ſoit macérée à ſon point, ſous peine de l'avoir moins bonne à manger, moins ſaine, ou moins nuiſible, ſi on ſe preſſe, ou ſi on differe trop. A en croire néanmoins quelques articles du *Tcheou-li*, (un des petits *King*), & ſur-tout les plus anciens Commentaires qu'il en reſte, les officiers de bouche de l'Empereur & des Princes, avoient ſur cela des regles très-détaillées & très-ſtrictes, juſques pour les voyages & les tems de grandes chaſſes; & ces règles doivent avoir eté regardées alors comme importantes, puiſque à en juger par quelques fragmens des anciens hiſtoriens, on renvoyoit à elles la police des villes & les pourvoyeurs des armées. La critique peut faire bien des objections ſur tout cela; mais elle ne ſauroit diſconvenir que ce ne ſoit bien digne des ſollicitudes & des attentions de la bonne antiquité. Perſonne ne niera qu'elle les a pouſſées juſqu'à apprendre au peuple la ſorte de cuiſſon & d'aſſaiſonnement qui convenoit le mieux à chaque viande pour la rendre plus ſaine; & qu'il falloit s'abſtenir de manger le foie du mouton, la cervelle du cochon; & ainſi dans tous les animaux, ce qui etoit regardé en eux comme mal-ſain.

4°. Il eſt démontré par le témoignage irréfragable des faits, & d'une ancienne & continuelle expérience, premierement que les Tartares, qui ſont grands mangeurs de viande, ſont plus ſujets à la peſte; & que c'eſt preſque toujours de chez eux, que ſont venues celles qui ont affligé la Chine: ſecondement, que dans le nord de l'Empire comme au midi, dans les Provinces orientales comme dans les occidentales, dans les campagnes comme dans les villes, les maladies epidémiques ne ſont jamais ſi communes, ſi dangereuſes, & ſi générales, qu'après le tems où l'on a mangé plus de viande; & ſont toujours accompagnées d'accidens plus fâcheux, dans ceux qui en mangent tous les jours, & en plus grande quantité. A parler même en général, il y a plus à craindre de toutes les maladies, pour tous ceux qui mangent de la viande. Après bien des diſcuſſions il a fallu enfin convenir de ce fait, ainſi que de la ſingularité, de la complication, de la nouveauté & de la réſiſtence inexplicables de certains maux dont il faut chercher la cauſe dans certains mets & ragoûts de viandes, ou renoncer à la trouver.

Notre Auteur développe avec un ſoin particulier tout ce que nous venons d'indiquer pour ce quatrieme article; appuie ſes aſſertions de détails très-circonſtanciés; & ſe prévaut avec confiance d'un grand nombre de témoignages qu'il commente par des remarques ſur la maniere de ſe nourrir, ſoit des riches, ſoit des différentes Provinces, mais trop difficiles à faire comprendre, pour nous y embarquer. Il n'a pas manqué la réflexion, que le retranchement de la viande eſt la premiere regle du traitement des malades; & que les plus habiles médecins l'etendent juſqu'au bouillon, & n'y reviennent que les derniers. Comme le Docteur *Tchang* fait un peu l'avocat plaidant, il ſe fait objecter la longue vie de pluſieurs mangeurs de viande. « Pourquoi ne dirai-je pas au public, » reprend-il, ce que j'ai dit tout haut à la Cour? On peut » manger

» manger journellement de la viande & vivre long-tems : mais » si l'on excepte quelques militaires nés à la campagne, & ne » s'epargnant pas les exercices pénibles de leur profession, » quelle vie ont menée presque tous les mangeurs de viande? » Par combien de maladies n'ont-ils pas passé, & quelles ma- » ladies? A quel âge a commencé leur vieillesse, & de com- » bien d'infirmités n'est-elle pas affligée? Lequel d'eux, avec » sa viande de tous les jours, auroit tenu aux travaux pénibles » & continuels de nos colons, qui n'en mangeoient que si » rarement? Lequel d'eux malgré tous ses choix, & toute son » abondance, y trouve à 60 ans le soutien, la force, & la » vigueur de ceux qui commencent à cet âge, selon la doc- » trine des anciens, à en manger à un repas?..... La compa- » raison de la ville & du village, répond à tout ce qu'on a » dit, & à tout ce qu'on pourra dire; car enfin, &c. » Ici, son imagination frappée de je ne sais quel contraste de fruga- lité & de luxe, de travail & d'oisiveté, de bonne santé & de maladies innombrables, de longue vieillesse & de morts précoces, fait des réclamations, donne des défis, & revient, tantôt bien, tantôt mal, à la grande assertion que l'usage journalier de la viande répugne à la vraie & palpable insti- tution de la nature; & que les végétaux sont la primitive & universelle nourriture qu'elle a destinée aux hommes. Autant il se presse peu de s'en tirer, & l'appuie de toutes les réfle- xions que peut fournir ce qu'il a avancé, & croit avoir suffisamment prouvé; autant il se hâte de conclure, que vu les connoissances, la sagesse, la pénétration & la bienséance des anciens, ce n'est que le bien de la santé & la conservation commune qu'ils avoient en vue, en combinant tellement les loix & le Gouvernement, que l'usage de la viande ne pût pas devenir journalier dans toutes les conditions privées, c'est-à- dire dans le corps de la nation.

Le Lettré *Tchang* s'eſt prévalu avec adreſſe, mais ſans verbiage de diſcoureur & ſans hyperboles de Rhéteur, des autorités qui lui etoient favorables, & ſur-tout des exemples des anciens, des maximes de leur diétique & de leur police. Son ſentiment néanmoins porte en entier ſur les raiſons, ou plutôt ſur le ſyſtême dont nous avons donné le précis. A le copier de plus près, à le ſuivre dans certains détails, à rendre compte de tous les faits dont il ſe prévaut, à traduire ſes remarques & ſes réflexions, & ſur-tout à inſiſter avec lui ſur la comparaiſon des anciennes Dynaſties avec les nouvelles, notre analyſe eût eté plus amuſante, pour quelque lecteurs, & peut-être auſſi plus ſéduiſante. Mais nous avons mieux aimé nous attacher à ce qui fait plus preuve dans ſon ſyſtême pour tous les pays; & mettre les gens inſtruits, en etat de voir ce qu'il a de vrai & de raiſonnable, de faux & d'outré.

Selon le célebre *Lu*, de la grande Dynaſtie des *Song*, qui a raiſonné ſi ſenſément, ſi candidement, ſi ſavamment & ſi patriotiquement, dans un ſiecle où l'on ſe contentoit de rêves, de ſophiſmes, de nouveautés & de philoſophiſme, les premiers Légiſlateurs chinois etendirent les ſoins de leur prévoyance juſques dans l'avenir le plus reculé, & *limiterent l'uſage de la viande, afin que la maniere de ſe nourrir qu'ils etabliſſoient, faiſant loi & coutume, fixât les mœurs générales de la nation, & maintînt d'âge en âge la vie paiſible, laborieuſe & frugale, qui n'avoit fait juſqu'alors qu'une grande famille de tout l'Empire.* Nous ne ſaurions mieux faire connoître les triſtes tems où ecrivit notre Lettré, qu'en les comparant, pour les mœurs publiques & le ton dominant, à ceux du regne de Tibère & des ſuivans. Auſſi quiconque aura bien préſent tout ce qu'offre cette idée, ne ſera pas ſurpris que tantôt par zele & par patriotiſme, tantôt par humeur & par chagrin, il ſe permette des plaintes, des repréſentations & des reproches; ni

même que sa sensibilité le jette dans des digressions assez longues, & dans des craintes, des appréhensions, des prévoyances & des menaces de malheurs : mais comme nous n'avons à rendre compte que des raisons qu'il allegue, nous n'en toucherons rien ; & nous nous bornerons à ce qui prouve pour lui, bien ou mal.

« 1°. Il n'y a ni à biaiser ni à tergiverser. Il faut admettre sans » restriction ni modification, le grand principe des anciens : » *tout ce qui va à augmenter les besoins & les consommations* » *de la Commune, tend directement à multiplier les causes de* » *disputes, de division & de discorde* ». Jamais, selon notre auteur, les Tartares anciens & modernes n'ont eu de querelles & n'ont tiré le sabre pour des boëtes de vernis, des vases de porcelaine, des broderies, des affiquets de toilette en filagramme & en pierreries ; parce qu'ils méprisent tout cela, & n'en font point usage. Mais dès qu'il s'agit de chasse, de fruits sauvages, de troupeaux, de chevaux, &c., une horde est en armes contre l'autre, une famille contre sa voisine, le frere contre le frere ; & ce qu'on sait de leur histoire, atteste que plus ils se sont multipliés dans un canton, plus leurs guerres civiles ont eté fréquentes, parce que les consommations avoient crû. Ce seroit mal raisonner, que d'en attribuer la cause à leur barbarie. Les faits prouvent qu'il en a eté de même des nations les plus civilisées ; & il n'y a pas grand chemin à faire faire à ses raisonnemens pour voir que *qui est auprès de la fontaine, ne va pas enfoncer les portes pour avoir de l'eau ; mais que s'il n'y avoit qu'un puits pour un grand village, s'il etoit peu abondant, s'il ne pouvoit suffire pour toutes les familles qu'autant que chacun dispenseroit l'eau avec discrétion & economie, la paix seroit bannie du village si quelques particuliers se mettoient à en puiser à leur gré ; & les querelles, les disputes, les esclandres deviendroient continuels, aussi-tôt que*

tout le monde se seroit fait un besoin d'en consommer de jour en jour une plus grande quantité. Lu se jette ici dans les raisonnemens, & accumule des réflexions que chacun prévoit assez, & lui sait gré de terminer, en soutenant au mieux que les basses-cours, les pâturages, les forêts & les montagnes, sont le puits de la volaille, de la viande de boucherie, de la venaison & du gibier; & que ce puits ne peut suffire qu'autant qu'on y puisera *avec discrétion & economie:* or, selon lui, cette *discrétion* & cette *economie* sont inconciliables avec tout autre systême sur l'usage de la viande, que celui des anciens; & c'est s'abuser etrangement, que d'espérer sans elles le prix inaltérable qui fit le bonheur de leurs jours. Il fait intervenir la philosophie & la morale, pour prouver ces deux propositions par les egaremens de la cupidité que l'ascendant des mœurs publiques ne retient plus. Mais la doctrine, les loix & les exemples des anciens lui fournissent des raisons plus à son gré; & il faut convenir que c'est la partie de son mémoire la mieux touchée & la plus intéressante. Quoiqu'il ne cite que le *Li-ki* pour ne pas dépayser le commun de ses lecteurs, il faudroit un trop long commentaire pour faire comprendre quelle est la marche de ses raisonnemens, sur quoi ils portent, & ce qui en fait la force. Nous nous bornerons à indiquer quelques-uns des textes qu'il cite & dont il tire excellemment parti. *Prenez la doctrine & les exemples des anciens pour votre regle...... Aller à la chasse sans en garder les regles, c'est détruire mal-à-propos ce que le* Tien *nous a donné..... Un Prince ne fait pas tuer plusieurs bœufs sans une grande raison, ni un* Tai-fou *plusieurs moutons, ni un* Chi *plusieurs cochons; & le peuple, à moins d'une raison bien particuliere, n'a point de mets exquis & rares...... Les Officiers ont ordre (à la huitieme lune) de presser le peuple de faire ses provisions, & des amas de racines & d'herbages...... On veille à ce que le*

peuple ſoit réglé dans ſes repas...... A l'age de cinquante ans, on ſe nourrit du meilleur bled & du meilleur riz; à l'âge de ſoixante, on mange de la viande à un repas; à ſoixante-dix, on a à ſa table différens ragoûts & différentes ſortes de viandes; à quatre-vingts, on ſe nourrit délicatement, &c. Les Grands du titre de Tai-fou *peuvent avoir à leurs repas ordinaires de la viande en hachis, ou des pieces entieres; mais ils ne peuvent avoir les deux. Les Lettrés ne doivent pas avoir deux ſortes de bouillons avec des morceaux de viande.... L'agneau & le cochon ſe ſervent au printems avec le hiang* (c'eſt une eſpece de cerfeuil)... *Quand le fils de la maiſon revient dans la famille après trois ans d'abſence, le pere le régale pour le conſoler de ſes travaux paſſés...... le Sage ſe tient loin de la cuiſine.... Quand on eſt à table avec ſes hôtes, on eſt bien plus occupé du ſoin de les ſervir, que du goût de ce qu'on mange.... Les feſtins ſont pour maintenir les droits de l'hoſpitalité.... Nos Anciens qui vivoient avec tant de frugalité, n'epargnoient rien pour leurs hôtes..... Toute la parenté ſe trouve alors réunie* (lors des cérémonies pour les ancêtres); *on boit & on mange enſemble, afin d'affermir la concorde & la bonne union. Le Chi-king, dit:* nous buvons & nous mangeons; mais la vertu regle nos feſtins. *C'eſt-là une leçon pour nous. Malgré cela, il s'en trouve à qui la ſoif du gain fait chercher des querelles, & commettre des injuſtices.* Ce dernier texte, que nous avons voulu vérifier, eſt tiré du chapitre *Fang-ki;* il devient un glaive de feu entre les mains de notre Lettré. Sans autre préambule, il prouve par les faits que les diviſions, les diſputes, les querelles, les procès, & les mauvaiſes affaires, non-ſeulement pour les pâturages, la chaſſe, la pêche, mais encore pour toutes ſortes d'intérêts, ont ſuivi par-tout le fréquent uſage de la viande, ſous la Dynaſtie régnante, comme ſous celles qui l'ont précédée: mais il ne ſe met pas en peine de prouver en quoi, comment & juſqu'où

il en a eté la cauſe. Ce qu'il ajoute ſur les méfaits, les malverſations, les injuſtices, &c. des Magiſtrats & Officiers qui *dépenſent plus en ſauces que les anciens en viande*, eſt trop bas pour nous y arrêter; ainſi que *ſes raiſons de bon droit, tirées des etables & des baſſes-cours.*

2°. « Les hommes ont trois grands beſoins: la nourriture, » les vêtemens & le logement; & ces beſoins, qui les ſuivent » par-tout, ſont ſi preſſans, ſi continuels, ſi indiſpenſables, » ſi journaliers & ſi perſonnels, qu'en s'entr'aidant ſans ceſſe » à porter le poids du travail qui les met en etat d'y ſatisfaire, » leur vie ne ſauroit être que pénible ». Quelque dure & quelque affligeante que ſoit cette aſſertion, *Lu* la prouve en appréciant à ſa maniere le travail que doit coûter la nourriture, l'habillement & le logement d'un homme ſeul; puis en montrant que les femmes & les enfans, les eſtropiés & les vieillards, les malades & les infirmes, ne pouvant pas ſe charger de celui qui les regarde, non plus que ceux qui ſont occupés des ſoins du Gouvernement, de l'inſtruction publique, de la défenſe de l'Etat, & des autres choſes communes & néceſſaires, comme la médecine, le commerce & pluſieurs arts: cette portion de travail, qu'il n'y a pas moyen de ne pas répartir ſur les autres en augmentation de la leur, eſt ſi conſidérable, qu'à tenir compte des accidens de la vie & des devoirs de la ſociété, il ne leur reſte preſque pas un jour de repos. Mais comme dans ce plan, tous ceux qui peuvent travailler, travaillent chacun à ſa maniere, & chacun jouiſſant du travail des autres, plus on s'attache à l'idée de droiture & de juſtice, de concorde & de bon cœur qu'il préſente, plus on ſait gré aux Anciens, plus on les admire & on les aime d'en avoir tellement combiné & lié toutes les parties, qu'on n'eût jamais beſoin d'y rien changer, quelque innombrable que devînt la grande famille de l'Empire; &, ce qui dit encore

plus, que les particuliers & la Commune fussent egalement intéressés à empêcher qu'on y fît aucun changement. Les digressions que se permet ici notre Auteur, font honneur à sa science & à sa sagesse, à son patriotisme & à sa sensibilité; mais elles lui font trop perdre de vue son sujet. Il y revient assez brusquement par cette interrogation. *Qui me niera que c'est accabler ceux qui sont chargés du faix du travail, que d'en diminuer le nombre, & les accabler d'autant plus qu'on le diminue davantage?* La guerre, selon lui, le fait nécessairement; mais c'est un fléau passager: au lieu que tout ce qui eloigne du plan des Anciens sur l'usage de la viande, devient un fléau continuel, & un fléau d'autant plus grand qu'on s'en eloigne davantage. Le lecteur voit assez où cette assertion doit le mener.

Nous nous bornerons à indiquer qu'après avoir cité & justifié ces paroles du *Li-ki: défense d'y tenir* (dans les lieux de foire & de marché) *des tables à manger, & d'y faire le métier de traiteur*, il veut qu'on interroge *l'arithmétique qui ne sait pas mentir*, sur le nombre de ceux qui sont occupés, soit à nourrir des troupeaux de bœufs, de moutons & de cochons, des volailles de toutes les especes, & à les conduire du Nord vers le Midi, des villages dans les villes; soit à aller à la chasse, à servir les boucheries, les rôtisseries & les cuisines. A l'en croire, de quelque maniere qu'on en fasse l'addition générale pour tout l'Empire, il faut avouer en rougissant, que les Anciens gagnoient par leur frugalité, tous les bras qu'elle ôte aux travaux indispensables. Cette addition cependant n'est rien au prix de celle qu'il propose, & n'ose entreprendre. Car enfin, *il a fallu augmenter le nombre des emplois & des employés, à proportion qu'on a augmenté le nombre des plats sur les tables, celui des cochons au marché..... Quelles légions d'écrivains, de rêves, de mensonges & d'oisivetés, de marchands de bagatelles, de vaines curiosités, de délicatesses & de friandises, d'artistes occupés à*

des frivolités de caprice, de mode, de faste, de luxe & de molleſſe ; de voluptueux, oiſifs & déſœuvrés, qui ſe déchargent de tout ſur des ſubalternes, &c.! La concluſion de *Lu* ne vient qu'après bien des détails, où il y a encore plus de lamentations que de logique : mais elle vient enfin ; & quiconque penſe & raiſonne, doit lui accorder que plus on s'eſt eloigné de la diétique des Anciens ; plus d'un côté il y a eu des gens qui n'ont rien fait, ou n'ont fait que des choſes inutiles à la ſociété & contraires à ſes vrais intérêts ; plus d'un autre côté on a accablé, ecraſé, & privé de toutes les douceurs de la vie, la portion de la grande famille de l'Empire, qui eſt chargée des travaux les plus durs, les plus néceſſaires & les plus avantageux.

3°. « Lorſque *Ouang-tong* demanda à l'Empereur de faire » donner ordre à tous les Médecins de *Lo-yang*, de tenir un » regiſtre exact de tous les malades qu'ils traiteroient à la » Cour, dans toute la capitale & dans ſes environs ; ceux de » ſes confidens à qui il communiqua ce placet, n'y virent » qu'une idée bizarre de Cenſeur oiſeux, & enivré de ſes rêves. » Tous furent d'avis que Sa Majeſté ſe rendît à ſa demande, » ne fût-ce que pour déſabuſer la multitude de la prétendue » ſageſſe des Confucius par emploi. L'ordre fut donné, & le » regiſtre du premier ſemeſtre, préſenté, puis communiqué » à *Ouang-tong*, qui ne fit pas attendre un ſecond placet : on » le cacha alors au public ; mais l'hiſtoire a révélé depuis » qu'il avoit démontré par le regiſtre des Médecins, que ſur » cent malades d'indigeſtion & de foibleſſe d'eſtomac, de » colique & de déchirement d'entrailles, de vomiſſement & » de dyſſenterie, de vapeurs & autres pareilles maladies, il » y avoit neuf mangeurs de viande contre un mangeur d'her- » bages ; & ſur cent, morts de ces maladies, trente-cinq des » premiers contre quatre ou cinq des derniers : d'où il concluoit » que les ſoldats de l'armée du *Chen-ſi* n'avoient eté malades,

» &

» & n'etoient morts en ſi grand nombre, que parce qu'on » les avoit gorgés de viande, au lieu de s'en tenir à l'an» cienne diſcipline. Il ſuffiroit de reſte de renvoyer à ce » fait & à ſon application, pour prouver ce que j'ai dit des » vues des Anciens; ſavoir de procurer à tout le monde une » maniere de ſe nourrir, ſimple, facile, ſaine, peu diſpen» dieuſe; qui conciliât par la tempérance, le plaiſir que la » nature a attaché aux alimens, avec la fuite du luxe, qui eſt » toujours funeſte à la ſociété, & cauſe enfin ſa ruine; parce » qu'il y détruit de fond en comble toute idée de famille ».

Notre Auteur *à qui il ne manquoit*, diſoient les beaux eſprits de ſon temps, *que d'être plus laconique pour ennuyer moins longuement*, ſe donne carriere en effet dans ce troiſieme article; mais c'eſt pour dire des raiſons & des faits. Par exemple, il prouve juſqu'à l'évidence, qu'en fait de nourriture, ce qui ragoûte, c'eſt le bon appétit, & la diſcontinuité des mêmes mets; puiſque dans le plan des Anciens, le peuple ayant toujours des alimens ſains, & quelquefois de la viande; les Grands, les vieillards, &c. toujours de la viande, & quelquefois des régals; les repas des uns & des autres avoient leurs plaiſirs. Un fameux ſouper de la Cour arrêtée dans un village par la pluie, & qui trouva un goût merveilleux aux racines & aux herbages qu'on lui ſervit, contraſte au mieux avec les délicateſſes toujours croiſſantes d'un payſan, d'abord domeſtique, puis employé, & enfin grand Douanier. Il ne s'en tient pas là, & ſoutient, que comme le colon eſt auſſi chaudement ſous une peau de mouton pendant l'hiver, qu'un Grand ſous une peau de renard; de même il eſt auſſi régalé en mangeant quelques morceaux de viande avec des herbes de ſon jardin, que le plus délicat citadin en ſe feſtinant de venaiſon & de gibier. *Malheur*, ajoute-t-il, *à qui ne reconnoît pas en cela la bonté paternelle du* Chang-tien; *mais aveugle qui traiteroit cela de fable; & mauvais raiſonneur*,

plus mauvais cœur encore, qui ne conviendroit pas que tout ce qui eloigne du plan des Anciens, conduit à priver les petits de manger quelquefois de la viande, & anéantit l'antique persuasion que tout l'Empire ne fait qu'une famille.

Comme le siecle de *Lu* etoit un siecle de *raisonnage* & *d'approfondissement*, il revient avec complaisance à son colon, qu'il place tantôt dans les Provinces du Midi, & tantôt dans celles du Nord; qu'il suppose par fois à son aise, & puis bien à l'etroit; qu'il représente dans ses repas ordinaires, dans ses petits régals, & dans ses grandes réjouissances de famille: prouvant toujours à merveille que *graces à son bon appétit & aux habitudes de sa vie, ou plutôt graces à la bonté du* Tien, *il est aussi affecté, aussi ragoûté, & aussi délecté par ce qu'il mange, que l'Empereur & les Princes, si même il ne l'est pas davantage.*

Nous avons eu tant de plaisir à lire ce morceau, que nous avions commencé à le traduire pour délasser & récréer un peu le lecteur; mais il n'y a pas eu moyen de continuer, parce que les détails dont il est plein demanderoient un trop long commentaire. Quoique notre Lettré ne se mette pas de mauvaise humeur, sa maniere de se récrier sur la sensibilité & sur le bon cœur de son colon est bien vive; & en décrivant le repas de la nouvelle année, il semble donner à entendre qu'il n'y a qu'au village que les joies de pere, de fils, d'epoux, de frere, de parent, d'ami, de voisin, sont pures & affectent toute l'ame. Comme le siecle de *Lu* etoit aussi un siecle de calculs, d'analyses & de proportions, il y a recours à sa maniere, pour prouver qu'à prendre l'Empire dans sa totalité, on ne peut pas etendre l'usage de la viande plus que n'avoient fait les Anciens, sans en priver presque totalement le plus grand nombre. Il ne lui faut pour cela que le dénombrement des bœufs, des moutons, des cochons, des volailles, &c. qu'il falloit chaque année pour *Kai-fong-fou*, capitale de l'Empire, & la double addition générale de ce

qu'on en compte dans tout l'Empire, & des consommations de toutes les autres villes, si elles etoient egales par proportion au nombre de leurs habitans. En bon Lettré qui baisse le ton dans le fort de ses démonstrations, & leur laisse le soin de se faire sentir, notre Auteur se borne ici à quelques petites louanges de la sagesse des Anciens, & à quelques réflexions assez vagues sur ce que la Chine etant sans comparaison moins peuplée de leur tems, la chasse fournissoit incomparablement davantage par proportion, ainsi que les troupeaux & les basses-cours. Après cela viennent les propositions suivantes. « Quand il y a » trop de gens qui mangent chaque jour de la viande à tous leurs » repas, il y en a beaucoup qui n'en mangent jamais à aucun... » Quand il y a un très-grand nombre de riches particuliers dont » tous les repas sont des festins, les soldats, les colons & les » artisans sont privés d'une nourriture plus substantielle, dans » le tems où ils en auroient plus besoin pour se soutenir... » Quand les gens en place & les Grands consument vaine- » ment des viandes en apprêts & en assaisonnemens, & » enchérissent à l'envi les uns sur les autres en somptuosité, en » magnificence & en délicatesse, il y a de jour en jour plus de » vieillards, d'infirmes, & de convalescens qui languissent & » qui meurent, faute de pouvoir se procurer un peu de bon » bouillon & de viande ».

Nous avons omis les intermédiaires de ces propositions, d'abord pour sauver un peu l'honneur de la Chine qu'on ne soupçonne pas en Europe d'avoir jamais donné dans certains excès de luxe; ensuite parce qu'il nous auroit eté trop difficile de nous tirer de plusieurs détails & de descriptions de bonne chere; enfin & sur-tout, parce que plus il y a de force & d'energie dans quelques morceaux, plus nous les croyons exagérés & outrés. L'Auteur d'un petit livre de cuisine y est accusé d'être *l'ennemi de la patrie*, *le persécuteur de la nation*, *le tyran des*

peuples, l'empoiſonneur des tables, le violateur de toutes les loix, l'oppreſſeur homicide de la génération préſente, & le deſtructeur exécrable des ſantés, des vies & des races futures. Enſeigner à augmenter ſi monſtrueuſement les dépenſes de la table : donner le ſecret de fondre la volaille & le gibier en ſauces ; de faire entrer un bœuf dans quelques petits plats, & de décupler les conſommations de la viande en pure perte pour la ſociété ; c'eſt attenter à *toutes les vies à la fois : à celles du corps de la nation, en privant la Commune du ſecours de la viande dans la vieilleſſe, dans les tems de travail, & dans la convaleſcence : à celles des riches & des Grands, en leur faiſant commettre des excès qui ruinent leurs forces, les font vieillir avant le tems, & les rempliſſent de douleurs, d'infirmités, de défaillances, de langueurs, & de maladies inconnues aux générations paſſées.*

Ce dernier article prête trop, pour que notre Lettré n'en tire pas parti pour faire voir combien on a perdu à s'eloigner de la frugalité des Anciens. Il fait encore ici des calculs, & des réductions qui doivent avoir beaucoup déplu dans le tems. On ne ſauroit imaginer rien de plus ſingulier que l'addition de tous les mauvais momens qu'ont coûté la dépenſe & la digeſtion d'un repas à la mode, comparées avec celles de ceux où l'on a eu du plaiſir. Puis ce plaiſir, c'eſt pitié de voir à quoi il le réduit d'une année à l'autre, à proportion que le goût s'uſe, s'emouſſe & ſe perd ; & encore plus pitié de l'entendre nombrer les angoiſſes des Mandarins de robe & d'epée, des Grands & des Courtiſans, qui portent dans les fonctions de leurs emplois l'affadiſſement & le mal-aiſe de leurs mauvaiſes digeſtions. Mais en voilà aſſez, & trop peut-être, pour donner idée de cette derniere partie de ſon mémoire. Nous n'aurions pas le courage de chercher des noms pour toutes les eſpeces de peines & de miſeres, de maux & de maladies qui ont

inondé l'Empire, à proportion que le luxe a prévalu ſur l'ancienne frugalité. La peinture qu'il fait de la vieilleſſe prématurée, & des dernieres années des richards de *Kai-fong-fou*, & de tous ceux qui ſe nourriſſoient auſſi voluptueuſement, ou plutôt auſſi diſpendieuſement, ne ſeroit pas pardonnable, ſi elle n'etoit pas d'après nature; mais elle préſente des images ſi lugubres, ſi vives & ſi pénétrantes, qu'on n'oſe pas les fixer, tant on a le cœur flétri.

La bonne foi demande que nous rendions juſtice au Lettré *Lu*: il perd à la façon dont nous l'avons analyſé, & gagneroit beaucoup auprès de bien des gens à être traduit. Il a une eloquence de probité, de droiture, de patriotiſme & de zele, qui attache & qui plaît. Dans ſes détails même, & dans ſes portraits le plus fortement colorés, on ſent qu'il y a plus de triſteſſe & de déſolation de ſa part, que d'amertume & de cenſure. Pour tout dire, il a moins cherché à juſtifier & à prouver ſa penſée ſur les vues des anciens dans la diétique qu'ils avoient etablie, qu'à inſtruire ſes contemporains, à les prêcher, & à leur faire craindre les malheurs qui arriverent en effet, & qu'il ſembloit avoir prévus. A le regarder comme un diſſertateur, on lui voudroit plus de préciſion, plus de logique; mais à le regarder comme un moraliſte, on ſonge plus à le plaindre d'avoir vécu dans un ſiecle de philoſophiſme & de bel-eſprit, qu'à lui faire des reproches, & à le critiquer.

Le dernier mémoire dont il nous reſte à rendre compte, eſt de *Lieou-Tſin-Kouang*, Han-lin, Cenſeur, & puis Préſident du tribunal des crimes. Tout y eſt plus difficile à comprendre que dans les deux précédens. Il faut y revenir plus d'une fois, moins encore pour ſe tirer du laconiſme de ſes phraſes, que pour voir à quoi elles ont trait, ſur quoi elles portent, & quelle alluſion elles font aux maximes des anciens

Sages, à des repréſentations célebres, aux evénemens qui font epoque dans les Annales, & aux abus qui commençoient à prévaloir. Juvenal & Perſe ſont des doucereux au prix de lui, quand il a pris le poignard de la ſatyre. Auſſi, doutons-nous que ſon ouvrage, qu'on voit avoir eté imprimé, ait jamais eu une certaine publicité. Cela eſt d'autant plus croyable, qu'il vivoit vers le milieu de la derniere Dynaſtie, dans un ſiecle qu'on peut comparer à celui de François II, de Charles IX & de Henri III, pour la France. Nous tâcherons de rédiger les différens articles qu'il parcourt; mais en laiſſant au lecteur le ſoin de les rapprocher tantôt des principes qu'il a admis tantôt des conſéquences qu'il veut perſuader.

« L'abondance & l'innocence ſont, ſelon les Anciens, les » deux ſeuls objets de la légiſlation, & la ſource unique de » la félicité des peuples. Je pars de-là (dit *Tſin-kouang*), » & j'en conclus que, vu leur ſageſſe, ce ſont elles ſeules qu'ils » ont eu en vue dans tout ce qu'ils ont réglé ſur l'uſage de » la viande ». A l'en croire, tout ce qu'ils ont réglé tendoit, comme en font foi le *Li-ki* & le *Tcheou-li*, à le limiter par la frugalité à ceux à qui il falloit l'accorder ſans ceſſe, & à charger la coutume & la police d'en faire un régal, un extraordinaire, & un ſoulagement paſſager pour le corps de la nation. Reſte à prouver que ces moyens etoient bien choiſis.

Les Anciens avoient dit, & Confucius l'a répété de cent façons: la ſomme totale des beſoins des hommes unis en ſociété, eſt au niveau des fruits de leur travail; ainſi ce qu'on détourne de ceux-ci pour le ſuperflu des uns, eſt pris ſur le néceſſaire des autres. *Lieou* ſe renferme dans ce principe, & en fait ainſi l'application à ſon ſujet. « L'Em» pire n'eſt qu'une grande famille. Il ne s'agit pas de rêver » une abondance chimérique; mais de convenir de bonne-

» foi qu'on a tout ce qu'on peut prétendre, si toutes les » distinctions & différences que demande la subordination poli- » tique & civile, (comme dans une famille l'âge, le rang » & les forces) une fois admises, chacun est honnêtement » pourvu de ce qu'il a besoin, vu ce qu'il y a à partager ». Vient ici une appréciation de ce que l'Empire peut fournir chaque année aux cuisines, en bestiaux, volailles, venaison & gibier; & on y tient compte des mauvaises années, des tems de guerre, des mortalités, & de tout ce que prescrit une sage economie, pour que les profusions passageres d'un regne n'aient point de mauvaises suites. Avant de parler de partage pour la Commune, que faut-il prélever, 1°. pour les victimes & offrandes des sacrifices; 2°. pour les festins publics de la Cour & des Provinces; 3°. pour l'ordinaire de la famille Impériale, des Princes, des Grands & de tous les Mandarins, chacun selon son grade; 4°. pour le soulagement des vieillards, des convalescens & des infirmes; 5°. pour les tems de réjouissance commune & de divertissement; 6°. pour les assemblées, les fêtes & les invitations des familles; 7°. pour les repos d'hospitalité, d'amitié, de bienséance & de régal domestique? En supposant qu'on s'en tiendra pour tout cela, à la noble & aimable frugalité des Anciens, ce qu'il faut prélever doit aller à la moitié. Le souvenir chéri de l'antique frugalité, & l'impossibilité qu'il voit à ce que son premier partage ne dépasse la moitié, si on continuoit à s'en ecarter, jettent notre moraliste à calculs, dans de grandes louanges & admiration des Anciens, qu'il fait retomber en reproches sur ses contemporains. Traits d'histoire, anecdotes particulieres, loix, vers, romans même, tout lui est bon & lui sert. A propos de la belle phrase de *Sée-ma-kouang*, la *frugalité sauve le sage de ses défauts; la bonne chere lui ôte toutes ses bonnes qualités*: il cite ce que l'Empereur *Yong-lo* dit en plein

conseil. « On avoit accusé le vice-Roi du *Chen-si*, de n'être » pas appliqué aux affaires de son département : c'est une pure » calomnie. Il me surpasse tellement en soins, en sollicitudes » & en activité, qu'il est venu à bout d'avoir une table plus » délicate que la mienne. Il dépense plus de viande en sauces, » que moi pour mon manger ; & il a eu des faisans de Tartarie, » plus d'une lune avant moi ». Aucune traduction ne sauroit rendre la continuation de cette sanglante ironie qui termine cet article. Les Mandarins subalternes, & les employés des douanes y sont criblés de coups de poignard.

Quant à la seconde moitié des viandes qu'on a à dépenser chaque année, un génie comme celui de notre Lettré a bien des choses à examiner avant d'en entreprendre le partage. Qui doit être préféré ? Comme quelques Lettrés travailloient à ressusciter le philosophisme qui avoit tout bouleversé sous les *Song*, & causé enfin la ruine de cette Dynastie, ce sont eux à qui une premiere réponse donne la préférence. « Que » sont (dit-il) toutes les peines, tous les travaux, & toutes » les fatigues des champs & des atteliers, au prix des médi- » tations de ces hommes qu'une nouvelle sagesse eclaire de » tous ses rayons ? On ne sauroit imaginer quel labeur c'est de » se bander assez l'esprit par une application profonde, par une » contention fixe, par des réflexions à perte d'haleine, pour » sortir de la sphere obscure des pensées ordinaires, & par- » venir à ces idées transcendantes, pour lesquelles le savoir, » l'expérience & la raison ne donnent aucunes avances. Le » vulgaire ne le soupçonne même pas. Mais les méprises & les » bévues ridicules, les contradictions & les erreurs grossieres » qui echappent si aisément à leur génie, leur ont plus coûté » de rêves sans comparaison, que leurs phrases les plus bizar- » rement contournées...... Où en seroit la chose publique, si » leurs propos ne venoient pas au secours du Ministere, par

» ces

» ces principes resplendissans, ces maximes lumineuses, & ces » vérités admirables qui avoient echappé à la pénétration des » *Yao*, des *Chun*, des *Yu*, des *Tching-tàng*, des *Ouen-ouang*, » des *Tcheou-kong*, & de tous les demi-sages des siecles passés.... » L'état n'a plus besoin, comme jadis, de se charger des vieil- » lards, des veuves & des orphelins qu'on appelloit stupidement » le peuple du *Tien* (*Tien-min*) : chacun est si empressé à » secourir les malheureux, que le peuple même fatigue l'agonie » de ceux qui meurent de froid ou de faim, pour qu'ils aillent » expirer au milieu de la rue, & délivrent leur porte de l'em- » barras d'un cadavre. Combien il y en a qui aiment mieux » négliger leurs parens, une epouse, des enfans, que de donner » des bornes à leurs libéralités envers une chanteuse, une » esclave !..... L'humanité publique inspire aujourd'hui une » si grande horreur du sang, que ce n'est plus seulement l'ho- » micide involontaire & de pur malheur dont on se rédime » avec de l'argent ; les assassinats, les fratricides & les parri- » cides participent à cette grace..... O bienfaiteurs inimitables » de notre siecle ! comment a-t-on osé rimer que nés, ele- » vés, *&c.* vos peres & meres plus equitables sentent si » vivement combien votre santé a besoin d'être choyée par » des douceurs, qu'à quelque pauvreté que soit réduite leur » vieillesse, ils aiment mieux y succomber, & vous affliger par » leur mort, que de vous importuner par la moindre de- » mande........».

La seconde préférence est pour les chanteurs, les danseurs, les comédiens, les parfumeurs, & tous *ces hommes à talens agréables, & à inventions amusantes, qui ont donné l'essor aux pensées publiques, annobli les sentimens, tiré les ames de leur boue, & créé un monde de plaisirs*, &c...... Nous ne savons pas assez de Chinois, ni même assez de François, pour ce qui suit, & pour les autres articles où il cherche à placer ses

préférences ; & où certainement la ville de *Pé-king* d'alors est plus foudroyée, que ne le furent jamais, Antioche par S. Chrysostome, & Trèves par Salvien ; parce qu'il attaque des abus plus horribles, sans aucune sorte de ménagement. Jamais peut-être il n'y a eu de prosopopée dans aucune langue, ni aussi vive, & aussi soutenue ; ni aussi amère & aussi terrassante que celle d'un envoyé des Tartares, parlant sur une chaise à huit porteurs, sur l'arsenal de l'Empire, & sur l'apothicairerie du Palais.

Lieou-tsin-kouang reprend ainsi : « on ne peut imaginer que » trois suppositions. La premiere où une portion de citoyens » s'arrogeroit le droit de manger de la viande tous les jours, » & seroit ou assez nombreuse, ou assez intempérante pour » consumer la moitié des viandes que nous avons dit rester de » ce qui doit être nécessairement prélevé ; la seconde, où cette » portion de citoyens ne seroit pas assez nombreuse, ou seroit » assez frugale, & laisseroit un peu de viande à la commune ; » la troisieme enfin, où personne dans les conditions privées » n'en mangeroit continuellement, & où chacun en mangeroit » plus ou moins fréquemment, selon ses besoins & ses facultés ». Cette derniere supposition est, selon lui, la seule qui soit juste & raisonnable ; qui ait pour elle toutes les convenances ; qui concilie tous les intérêts ; qui prévienne de loin tous les abus ; qui réalise l'idée de famille, & procure, conserve, perpétue la seule abondance publique qui soit possible dans une grande nation. Ce dernier point, qui est réellement beau & agréable à traiter, est aussi le seul sur lequel *Lieou* appuie, d'un air néanmoins à laisser croire qu'il ignore que tous les préjugés antiques, toutes les persuasions nationales, & tous les desirs publics sont pour lui. Il commence par en appeller au témoignage irréfragable des faits ; & démontre que sous les trois premieres Dynasties, sous tous les Empereurs qui ont le mieux

rempli la grande idée de *pere & mere du peuple*, tout l'Empire a joui d'une douce & continuelle abondance ; au lieu que, dès qu'on s'eſt eloigné de la diétique paternelle des anciens, juſqu'à tomber dans la premiere ou deuxieme ſuppoſition ; comme ſous *Tſin-chi-hoang* & ſous *Chun-ti*, l'abondance apparente des villes a enfin tari tout-à-coup par la diſette & la miſere réelle des campagnes, qui a refoulé par-tout, & qui a porté avec elle une infinité de maux. Il choiſit exprès ces deux regnes : le premier, parce qu'il ſera à jamais odieux à tous les Chinois ; le ſecond, qui etoit celui du dernier Empereur des *Yuen*, parce qu'il irritoit encore les penſées de la nation, qui ſe croyoit comme renée à la liberté & à la gloire avec la Dynaſtie regnante, qui avoit briſé le ſceptre des etrangers. Les raiſons viennent à l'appui des faits, & ſont préſentées une à une ſans apparence de contention ni de prétention, comme les offre quiconque a la vue un peu réfléchie d'un partage libre & de bon accord, tel qu'il doit être en famille.

Nous avouons à notre honte qu'elles nous ont deſſillé les yeux ſur la douceur de la vie des Juifs ſous leurs Juges ; & nous y ont fait remarquer cette fraternité générale & continuelle, qui eſt le *nec plus ultrà* de la ſociété humaine. Après avoir bien dit toutes les raiſons de convenance & de juſtice, de calcul & de proportions, de ſenſibilité & de bon cœur, de bien-être particulier & d'avantage commun, qu'il a cru les plus perſuaſives ; notre Lettré ſe met à décrire ce qui eſt arrivé autrefois, & ce qui arriveroit encore dans le cas de ſa ſuppoſition chérie. Toutes les deſcriptions que nos poëtes font de l'âge d'or, blanchiſſent devant les ſiennes. Plus elles ſont ſimples, naïves & populaires, plus elles plaiſent & attachent. Ici, c'eſt une poule ou une oie ; là un mouton ou un cochon qu'il fait tuer; ailleurs une piece de gibier régale un vieillard ; ou un ſanglier,

un chevreuil mettent en fête toute la famille, & fourniſſent encore des préſens pour les voiſins. Il paſſe de la ville au village, d'une province dans l'autre, des plus beaux cantons dans les montagnes les plus ſauvages; & plaît toujours, parce que ſes peintures ſont vraies, aimables & bien touchées, malgré tout ſon laconiſme.

Quant à la premiere & à la ſeconde ſuppoſition, *que chacun* (dit-il) *les examine ſous toutes leurs faces, & prononcé.* Les idées nationales antiques ſur le contrat ſocial, ſur la communauté politique & civile, ſur la loi immuable du bien commun, ſur les droits généraux aux biens communs, ſur le nom glorieux de *pere* & *mere* de la grande famille de l'Empire &c., viennent ici au ſecours de l'auteur, ainſi que les loix des anciens, renouvellées par les bons Empereurs de toutes les Dynaſties. Mais il n'entre dans aucune diſcuſſion, & ſe borne à prouver malgré lui, dit-il, que *ſi l'une ou l'autre de ces deux ſuppoſitions avoit lieu, elle produiroit promptement, néceſſairement & irrémédiablement le double & funeſte effet: 1°. de diviſer en deux la grande famille de l'Empire; 2°. de mettre dans l'une autant de baſſeſſe de ſentiment, d'aviliſſement, d'oubli de l'honneur, qu'elle mettroit dans l'autre d'orgueil, de vanité, d'inſolence: d'ôter à toutes les deux leurs vertus: d'augmenter leurs vices, & de ne faire plus qu'un vain nom de l'amour de la patrie.* C'eſt bien ici que l'on peut dire, vivent les Lettrés Chinois pour faire remonter la vérité ſur ſon Trône, & l'y environner de vertus. *Lieou-tſin-kouang* eſt ſi bon, ſi tendre dans tout ce grand morceau, que nous lui appliquerions volontiers *le Tigre qui lèche* de *Kang-hi*, en parlant d'un Cenſeur. Il paroît que le Prince Jean l'avoit en vue dans ſon mémoire ſur les biens que procureroit la Religion chrétienne, & qu'elle ſeule peut procurer. Pour nous, ſi nous avions à traiter ce ſujet, nous nous bornerions à détailler ce que fit le bon Roi Saint Louis pour le peuple, malgré la dureté

ou plutôt la barbarie des mœurs de ſon tems. Leurs vices perſonnels & infâmes à part, que ſont les Titus & les Antonins au prix de ce ſaint Roi, en bonté, en humanité, en bienfaiſance de cœur & de conduite ? ſa piété envers Dieu ſe changeoit toute en paternité pour ſes Sujets. Il prenoit ſur toutes ſes dépenſes, pour avoir de quoi leur donner; il n'en voulut plus voir d'eſclaves; il ſervoit les vieillards & les pauvres, comme un pere ſes enfans; il leur procuroit tout ce qu'il avoit ôté au luxe, & prit ſa derniere maladie à ſoigner & à enterrer des peſtiférés.

C'eſt par un *ex abrupto ;* c'eſt en ſe faiſant demander ſi tous les Tartares ſont ſans mœurs; c'eſt par un cri des nations condamnées à vivre de viande & de laitage, que notre Lettré commence la ſeconde partie de ſon mémoire. L'exorde de ſa réponſe eſt digne de remarque. « O ſageſſe, s'ecrie-t-il, » ô prévoyance des Anciens! que n'aviez-vous pas fait pour » empêcher qu'une génération, s'eloignant des traces de l'autre, » ne marchât à l'aveugle, & ne finît par s'egarer? O que nos » malheurs paſſés ont bien juſtifié votre défenſe de n'avoir » de communication avec les etrangers, que celle des bienfaits » & du bon exemple! Et aujourd'hui, hélas! aujourd'hui » parmi les nations etrangeres, ce ſont les plus barbares qu'on » oppoſe à vos enſeignemens & à vos loix. Que ne dit-on » auſſi que nous devons aller nuds comme les *Kino ;* maſſa» crer les vieillards comme les *Pei ;* epouſer nos ſœurs comme » les *Lo ?* ô ſiecles à venir! votre haîne, votre horreur, & » votre exécration ſeront juſtes.... Les Tartares n'ont ni » grains, ni légumes, ni herbes potageres; s'il ſe nourriſſent » journellement de viande & de laitage: les contrées qu'ils » habitent les y forcent. Qui, parmi nous, ſe réſoudroit à » cette maniere de vivre? Qui ne lui préféreroit pas le mau» vais riz & les racines ſalées du plus pauvre colon ? mais

» ces Tartares eux-mêmes, que deviendroient-ils? que ſont-ils » devenus? *&c.* » Ce qui ſuit ſeroit pire maintenant ici que de la contrebande; nous n'en dirons rien.

« *Le cœur de l'homme eſt foible*, dit le Chou-King; *ſon » innocence ſe flétrit d'un rien: ſoyez un, ſoyez ſimple.* Hélas! » s'il eſt vrai de chacun que toutes ſes penſées & toutes ſes » réſolutions ſont un mince ſecours contre ſes penchans, & » laiſſent ſans ceſſe ſon ame en péril de vouloir le mal & de » l'aimer; ſi les chûtes les plus profondes ſont ſi faciles & ſi » promptes, dans tous les tems & dans tous les lieux: je ne » m'etonne plus de voir dans les King, que les *Yao*, les *Chun*, » les *Yu*, les *Tching-tang*, les *Ouen-ouang*, les *Ou-ouang*, les » *Theou-kong*, veilloient ſur eux-mêmes avec une attention trem- » blante & toujours nouvelle. Il leur falloit cette grande vigilance » pour remplir leur vie de tant de vertus; & il faut qu'elle nous » ſoit atteſtée en tant de manieres, pour que nous puiſſions les » croire. Ce qui m'étonne, c'eſt que quand il s'agit de l'inno- » cence des mœurs publiques, encore plus difficile à con- » ſerver d'âge en âge, ſur-tout, de génération en génération, » les diſcoureurs modernes ſemblent ne demander aucun ſoin, » & parlent de ſa conſervation, comme d'une choſe étrangere » au Gouvernement, dont il peut n'avoir aucun ſouci; & que » rien ne peut entamer chez une nation ancienne, polie, & » née pour de grandes choſes; tandis, ajoutent quelques-uns, » que tout vice ſera flétri, & tout crime puni, la vertu en » honneur, & les grandes actions récompenſées ».

Lieou ſe prévaut d'abord de ces dernieres paroles; puis encore plus de l'etat déplorable des mœurs publiques ſous pluſieurs Empereurs, & ſur-tout ſur la fin des Dynaſties, nommément de la derniere; parce que les *Yuen*, grands mangeurs de viande, s'etant moqués de la diétique des Anciens, avoient privé l'innocence de deux grands appuis qu'elle lui procure,

ſavoir une noble frugalité, & l'amour du travail. Comme ces deux grands appuis tiennent fort à cœur à notre Lettré, il ſe tourne & ſe retourne vers eux par les premiers principes de la morale, & dit bien des choſes en peu de mots. Ce n'eſt qu'une préparation à ce qu'il va dire ſur chacun.

« A ſuppoſer toutes choſes dans l'etat où les avoient miſes » les Anciens, leur diétique aura trois effets. Le premier, de » faire de l'uſage journalier de la viande, ou une diſtinction » & un honorifique, ou un ſoin d'equité & de bienfaiſance : » le ſecond, de changer en bonne chere & en régal l'uſage » paſſager de la viande : le troiſieme de mettre toutes les » conditions privées au niveau les unes des autres, & auſſi près » qu'elles peuvent l'être dans une choſe qui tient à tout. Or » ces trois effets, qu'on ne peut nier, aſſurent la frugalité pu- » blique, & par là, celle de l'innocence des mœurs ». Une imagination européenne ſe trouveroit trop dépayſée, dans les développemens de ces trois effets ; d'autant plus qu'ils contiennent plus de choſes que de mots, à cauſe des textes des *King*, & des alluſions dont l'Auteur les a tiſſus. Pour eviter les longueurs ennuyeuſes de la paraphraſe, qui ſeroit indiſpenſable, nous nous bornerons à quelques indications.

Plus l'uſage journalier de la viande diſtingue & honore ceux à qui il eſt accordé, moins ils ſongent & peuvent ſonger à y ajouter. L'exemple des habits eſt une preuve palpable & irrécuſable. Tout le monde ſait que la plupart des Mandarins ſont plus embarraſſés de la dépenſe des habits de leur rang, & portés à les diminuer, que tentés d'y rien ajouter. Leurs propres fils, leurs freres *&c.* etant peuple à cet egard juſques dans leur propre maiſon, l'hermine, & les broderies qu'ils portent à certains jours, les flattent moins, qu'elles ne les embarraſſent.... Les payſans d'un canton ſe prévalent au beſoin ſur ceux d'un autre, de ce que leur Officier eſt mieux habillé,

Pour les malades & les vieillards, chacun espérant pour soi les mêmes soins, regarde ce qui se pratique, comme la garantie de ce qui lui est réservé. *Quel grand-pere, quelle grand-mere ne sont pas part de ce qu'on leur sert, à un petit-fils ? quel oncle*, &c. *puis*, *qui ne songe pas qu'etant vieux*, &c.

Manger de la viande par fois, est précisément tout ce qu'il faut pour interrompre la continuité de la même nourriture, & en prévenir le dégoût. Ce petit extraordinaire ajouté à celui des Fêtes publiques & domestiques, console l'imagination, soulage le corps. « Je suis bon témoin que dans mon domestique, » & dans beaucoup de bonnes familles de ma connoissance, » l'ancien usage suffit à tout. Ceux qui s'en eloignent, n'auront pas l'assurance d'en dire autant.... J'ai observé que » selon les circonstances, la Commune se fait aisément justice, » & qu'autant elle sait gré d'un repas en viande, de surcroît, » auquel elle ne s'attendoit pas, autant elle approuve qu'on en » retranche, à proportion que l'année est mauvaise, ou les » autres dépenses trop considérables ». Ce qui suit n'est pas fait pour notre siecle, ni même peut-être ce qu'on vient de lire : aussi ne nous sommes nous hazardés à le traduire, que pour faire connoître la franchise des vieux Lettrés. Le nôtre appelle ici à son secours la médecine, & puis les exemples des Anciens, qu'il cite en bon nombre, & pour lesquels il affecte de choisir des Ministres d'Etat, des Généraux d'armée, des Gouverneurs de Province, *&c.*, qui accoutumés à l'ordinaire des conditions privées, n'en voulurent pas changer, & disoient : *l'un, qu'il n'avoit pas changé d'estomac en changeant de fortune ; l'autre, qu'il n'avoit besoin de rôt ni de ragoût pour remporter des victoires ; celui-ci, que les légumes & les herbages etoient admirables pour faire bien entendre un placet; celui-là, qu'il n'avoit pas le loisir tous les jours de digérer la viande; un autre, qu'il ne vouloit pas que son Cuisinier donnât de l'embarras à son Secrétaire*, &c.

Quelle

Quelle que ſoit aujourd'hui la douceur de nos mœurs nationales, comme nous deſcendons ordinairement de pluſieurs nations patriotes & etrangeres, barbares & policées; des Gaulois, des Romains, des Francs, des Goths, des Huns, des Vandales, des Normands, *&c.* comme notre Gouvernement a eté pluſieurs fois mêlé d'eſclavage & de ſervitude, il nous reſte toujours dans les idées un je ne ſais quoi qui ne ſe définit pas. Les mots de nobleſſe & de roture nous affectent ſingulié-rement; & l'homme le plus ſpirituel en habit de ſoie, eſt ſouvent le plus ſot vis-à-vis d'un frere ou d'un couſin habillé de bure. Or, toute autre raiſon à part, il n'y a pas moyen de rien dire du morceau le plus travaillé & le plus eloquent de notre *Lieou.* Les penſées même des Spartiates & des Romains ne ſuffiſent pas. Le plus vil manœuvre ne regarde ici un Vice-Roi que comme un frere aîné; & le Vice-Roi n'aborde qu'en fléchiſſant le genou un vieux grand-oncle en habit de toile, lui cede la premiere place, & ſe fait prier pour s'aſſeoir devant lui.

Soit pour ne pas offenſer ſes contemporains, ſoit pour dire des choſes avérées & inconteſtables, notre Auteur ſe renferme dans l'hiſtoire des deux dernieres Dynaſties, pour prouver que dès que l'on ſe fut totalement eloigné de la doctrine des Anciens par rapport à l'uſage de la viande, d'abord à la Capitale, enſuite dans les grandes Villes, & dans toutes les Provinces, 1°. il ne reſta plus aucun veſtige de frugalité, tellement que la Chine epuiſée ne ſuffiſoit plus à elle-même, & qu'il fallut avoir recours aux Pays voiſins; 2°. les mœurs domeſtiques, civiles & politiques furent totalement perverties. Il inſiſte beaucoup pour les premieres, ſur ce que les peres mangeoient l'héritage de leurs enfans; & ſur ce que non-ſeulement il n'y avoit plus d'invitations & de fêtes de parenté, mais encore ſur ce qu'on ne ſe voyoit plus dans la même maiſon, qu'en viſite, & preſque jamais à table. Quant aux dernieres: il avance que les Magiſtrats ven-

dirent la Juſtice ; que les gens de guerre furent des lâches ; que les Officiers prépoſés aux ouvrages, volerent de toutes mains ; que les Grands, *&c.* Voici quelques-uns de ſes traits. « Les » Cuiſiniers & les Traiteurs, dit le peuple, gagnent toutes les » cauſes qu'ils défendent.... Qui peut procurer une indigeſtion » à ſes Juges, n'a rien à craindre du bourreau.... Jamais Armée » auſſi redoutable n'etoit ſortie de la Chine : le ſang couloit à » ruiſſeaux dans les boucheries & les cuiſines : on etoit à peine » hors de la frontiere, qu'il en avoit déjà coûté la vie à tant de » bœufs, de moutons & de cochons, d'oies, de poules, de » canards & de pigeons, qu'on ne voyoit par-tout que cadavres ; » nous avions plus de cuiſiniers & de marmitons, que les *Yuen* » de ſoldats. L'Empereur *Tou-tſong* ne doutoit pas de la victoire, » parce qu'il avoit envoyé d'excellens jambons à ſon Général ; » mais ils arriverent trop tard. Comment vaincre ſans cela des » Sauvages, montés ſur des bêtes, qui maſſacroient un Seigneur, » comme le dernier Soldat ? *&c....* Il n'y a qu'une noire & baſſe » calomnie qui puiſſe attaquer ſi injuſtement les Officiers de ſa » Majeſté. Quoi, des gens qui digerent les pierres & les bri- » ques, le ſable & la chaux, les pieux & les poutres, des » murailles entieres, même des digues & des levées, ne pour- » roient pas digérer des cornichons de cerf, & des champignons » de Tartarie ? or, cela eſt clair comme le jour, parce qu'ils » ont tiré du Tréſor, & dépenſé pour leur table, *&c.....* » Si ces citations, & ſur-tout les livres dont elles ſont tirées avoient eté connus de quelques Ecrivains modernes, ils auroient pu ſe donner carriere ſur les Chinois tant qu'ils auroient voulu. Peu de lecteurs réfléchiſſent aſſez pour obſerver : 1°. que les hiſtoires de tous les peuples & de toutes les nations de l'univers ſe reſſemblent, en ce que la religion & la conſcience, la raiſon & la juſtice, qui ont réuni les hommes en grandes familles & en Empires, ont ceſſé par intervalles d'en être

ecoutées, puis en ont eté mépriſées & oubliées par le plus grand nombre ; de façon que tout s'eſt brouillé dans la ſociété, & que ſelon les deſſeins de la providence, les plus grands peuples, les nations les plus célebres, ou ont diſparu de deſſus la ſurface de la terre avec leurs Empires, ou, inſtruites par les excès même de leurs déſordres & des maux infinis qui en etoient la ſuite, ont eté ramenées vers elles par leur intérêt, pour renouer les liens de la ſociété politique & civile: 2°. que ce qui diſtingue ſinguliérement les Chinois de tous les peuples & de toutes les nations, c'eſt que remontant juſqu'aux premiers âges par leur antiquité, & ayant hérité & conſtamment dépendu de ſa doctrine & de ſa morale, ils y ont trouvé dans le tems de leurs plus grands déſordres & de leurs excès les plus infâmes, un ſecours prompt, facile & efficace, pour rétablir durant quelque tems la ſubordination, le bon ordre & la décence extérieure, autant qu'il falloit pour recouvrer la tranquillité publique. Car quant à la vraie innocence de la vie, qui embraſſe egalement les penſées & les actions, l'intérieur & l'extérieur, les devoirs communs & particuliers, tous leurs livres font foi qu'il faut remonter juſqu'à leurs premieres Dynaſties pour la trouver, & qu'ils l'ont perdue avec la croyance, le culte & les eſpérances de ces tems fortunés.

Quant au ſecond article de *Lieou-tſin-kouang*, ſavoir, que la continuité générale de l'uſage de la viande ôte à l'innocence des mœurs le grand appui du travail ; « qu'on commence, dit-il, » par convenir que toutes nos Annales dépoſent pour moi. » Quelque mauvais regne, quelque Dynaſtie finiſſante qu'on » choiſiſſe, on y trouvera egalement que la bonne chere y » produiſit le luxe ; le luxe, la molleſſe ; la molleſſe, le dégoût » du travail ; & le dégoût du travail, des torrens de vices & de » crimes qui effacerent juſqu'au ſouvenir des cinq grands de- » voirs, *&c.....* L'innocence des mœurs publiques avoit réſiſté

» aux prodigalités, aux ſcandales, & même aux tyrannies &
» aux cruautés de l'infâme *Kié;* parce que les peuples menoient
» une vie occupée & laborieuſe : mais quand ce dernier Em-
» pereur des *Hia* les eut dégoûtés de tout travail par la bonne
» chere ; quelle affreuſe révolution dans les mœurs en quelques
» lunes ! Que devinrent les loix, la morale, la religion ? Que
» raconte le *Chou-king ?* &c.... » Notre Auteur ne manque pas de ſe prévaloir de ce premier exemple, d'autant plus frappant, que la nation ne s'etoit pas démentie depuis *Yao* & *Chun* : mais comme ceux qui ſont moins anciens lui fourniſſent des détails plus lugubres & plus tragiques, il les accumule à glacer d'effroi : puis il s'arrête tout-à-coup pour ſe récrier ſur la ſageſſe admirable des Anciens, qui non contens d'avoir ecarté de loin tous les dangers par leur diétique, combinerent tellement toutes choſes, que les tems des régals & des fêtes de la fin de l'année, concouruſſent avec la fin des travaux agraires, avec la ſaiſon la plus rude, avec les grandes chaſſes, & ſur-tout avec toutes les cérémonies politiques, civiles & domeſtiques les plus eſſentielles & les plus occupantes. Pourquoi cela ? Afin que l'amour du travail n'en ſouffrît point. Quoi qu'il en ſoit de l'intention des Anciens dans tout cela, ce morceau eſt très-bien ecrit, & plein d'excellentes réflexions.

« Quelque déciſifs, & quelque concluans que ſoient les faits,
» (reprend notre Lettré) ; comme l'on a dit qu'une adminiſtration
» ſage, ferme & attentive prévient tous les abus, voici une
» réponſe à laquelle on ne répondra pas ». Sur cela il commence par nier qu'un Gouvernement ſage veuille, doive, & puiſſe conſentir à l'uſage continuel de la viande pour tout le monde ; & que tous ſes ſoins, s'il a cette foibleſſe, réuſſiſſent à en prévenir les mauvais effets par rapport à l'amour du travail. Selon lui, il eſt de fait que l'amour du travail eſt en raiſon inverſe de la maniere plus ou moins délicate dont on ſe nourrit ; & que

pour rendre pareſſeux le plus fort travailleur, il n'y a qu'à le régaler. Les raiſons morales, & ſur-tout phyſiques, qu'il en donne, font encore plus de plaiſir que ſes détails. Mais il ne s'en tient pas là : il prouve que l'etincelle cauſera un grand incendie; c'eſt-à-dire que les grands & les riches, d'abord pour conſerver leur prééminence, puis par délicateſſe & ſenſualité, ajouteront de jour en jour au choix & au nombre des plats de leur table : ce qui ſera imité dans les autres etats, & conduira néceſſairement, rapidement, & invinciblement à la longueur des repas, à la multiplication des régals & des invitations, à des viſites, des aſſemblées, des fêtes, des divertiſſemens & des plaiſirs inconciliables avec l'amour du travail. Notre Auteur diſtingue ici fort bien les conditions, & articule au mieux, en quoi, comment, & juſqu'où les hommes publics, les militaires, les marchands, les artiſans, les gens de Lettres même & les colons reſteront en arriere pour tout ce qui donne de la peine & cauſe de la fatigue. Alors plus de bonne foi ni de ſûreté, plus d'union ni d'accord, plus de fidélité ni de conſtance, plus de réſerve ni de décence, *&c... On va à tout, on oſe tout, on riſque tout, on ſe met au-deſſus de tout, & cela eſt inévitable : car d'un côté la table ayant augmenté les dépenſes; & les reſſources, d'un autre côté, ayant diminué avec le travail, quel autre moyen reſte-t-il de ſubvenir aux dépenſes, dès qu'on ne veut plus augmenter le travail?*

Notre Lettré en bon raiſonneur appuie, peſe, inſiſte à toute outrance ſur ce point capital : mais on voit où cela doit le mener; & notre extrait n'a déjà eté que trop long, pour nous arrêter à ce qu'il dit ſur les gens d'affaires, les Courtiſans, les Magiſtrats, les Militaires, les perſonnes du ſexe, & les Lettrés qui en ſont au *rem, quocumque modo rem*, d'Horace. Les baſſeſſes, les inepties, les ridiculités & les infamies dans leſquelles il fait tomber, ou plutôt montre que ſont tombés ces derniers ſous l'Empereur *Yang-ti*, des *ſoui*, ne ſont preſque que crayonnées; mais avec

une force & une energie qui ſurpaſſent Tacite & Juvenal parlant de Meſſaline : & les Poëtes, les petits Littérateurs, les Philoſophiſtes qu'il n'aimoit pas, en reçoivent une bonne preuve dans les anecdotes qu'il copie mot à mot d'après les Auteurs du tems.

Pour finir par quelque choſe qui acheve de faire connoître le tour d'eſprit de *Licou*, & le ton de ſon ouvrage, nous indiquerons encore trois morceaux encadrés dans ce que nous venons d'analyſer. Le premier eſt la deſcription de l'ordinaire d'un peintre, commentée par le contraſte du mauvais riz & des herbes ſauvages auxquels ſon pere & ſa mere ſont réduits au village. Le ſecond eſt la remarque ſinguliere, que c'étoit préciſément lorſque les bœufs, les moutons, les cerfs, *&c*... ſe fondoient en ſauces dans les cuiſines de la Cour & de la Capitale, qu'on propoſoit à l'Empereur des compoſitions nourriſſantes, des moyens de préparer des racines & des fruits ſauvages, pour ſubvenir à l'extrême miſere du peuple dans les campagnes. Le dernier enfin, que moitié inſuffiſance de la Chine pour fournir toutes les tables, moitié ſoif du gain, on en etoit venu à tout mêlanger, tout altérer, tout frelater, tout contrefaire.... *Et comme de raiſon, le droguiſte qui avoit acheté de la chair d'âne droguée pour du cerf, vendoit du* Tſée-tſai *pour du* Gin-ching ; *tant pis pour qui en mouroit.*

Nous avions réſolu de finir ici nos recherches : mais pour ne plus y revenir, nous ajouterons encore quelques bagatelles, en réponſe à deux queſtions : la premiere ſur la façon d'apprêter les alimens, & la ſeconde ſur les invitations & les repas de compagnie. Du reſte, qu'on ne s'attende ici à aucun détail de curioſité : nous ne pouvons parler qu'en Citoyen ſur de pareils ſujets.

Commençons par le feu des cuiſines chinoiſes. Il n'y a point de cheminées en Chine, ce qui epargne beaucoup de bois & de charbon, met en etat de faire chauffage de tout, & diminue beaucoup les embarras & les incommodités de la cuiſine. Les four-

neaux dont on se sert sont si bien combinés & appropriés à leur destination, que ce seroit probablement rendre service au peuple des Villes, & aux habitans de la campagne, de les leur faire connoître, d'y accoutumer leurs idées, & de les adapter à leurs usages. Mais il est inutile de nous répéter sur cet article (1), ainsi que sur la maniere de rôtir la viande. Quoique la Chine soit très-riche en etain & en cuivre, il est bien remarquable que ces métaux n'entrent presque jamais dans ses cuisines. Chez les riches comme chez les pauvres, tout ce qui sert à cuire & à préparer les alimens, est en fer, en poterie & en bois. Notre batterie de cuisine est composée d'un plus grand nombre de pieces que la leur sans comparaison; parce que pour la préparation des alimens, comme pour tous les ouvrages de l'art, ils sont restés dans leur antique simplicité, & font tout ce qu'ils veulent avec fort peu d'instrumens & d'outils. Quels outils encore, & quels instrumens? A y regarder de près cependant, on voit qu'ils ont commencé par aller au but. Les casseroles de fer, auxquelles nous avons pensé si tard, sont très-anciennes ici. On en fait de toutes les formes & grandeurs; & ce qui caractérise mieux la nation, on les vend à un si bas prix, que les plus pauvres ménages en ont. Pour la poterie, nous l'avons déjà dit ailleurs (2), les especes en sont innombrables. Chacune a sa destination, ses usages & ses propriétés. Comme la France a sûrement des terres de bien des sortes, il nous est souvent venu à l'esprit, quelle gagneroit infiniment plus à se donner toutes les poteries qu'on a ici, & à en etendre autant les usages, qu'à chercher dans la porcelaine une perfection nécessairement dispendieuse, & d'une utilité bien limitée. Car enfin la poterie seroit, comme ici, la ressource universelle de tous les ménages; &, comme ici, les plus riches ne tarderoient pas à lui donner les préférences qu'elle mérite &

(1) Voyez Tome IV. page 474 & 488.

(2) Tome VIII, pages 275 & suiv.

qu'elle obtient jusques dans les cuisines de l'Empereur, à cause de sa salubrité.

Nos sciences & nos arts ont fait bien du chemin depuis un siecle ; mais toutes leurs découvertes sont bien loin du but, si elle ne leur apprennent point à revenir sur leurs pas, pour atteindre cette simplicité ingénue & sublime qui dans tout le reste, comme dans la religion, est le comble de la vraie perfection ; parce qu'elle est au niveau de tous les hommes, les rapproche les uns des autres, resserre les liens de leur union, fait face à tous leurs besoins, & leur adoucit les miseres de la vie par des plaisirs plus doux, plus continuels, & plus satisfaisans pour le cœur, que tous les vains raffinemens sur lesquels ils prennent le change. Après avoir bien aiguisé, il faut ôter le fil, & se souvenir qu'un couteau & une hache ne doivent pas avoir le tranchant d'un canif ou d'une lancette. Dût-on rire de notre ingénuité, nous le dirons, parce que cela nous a d'abord etonnés, puis embarrassés, & enfin charmés. Chez les Grands & les Princes, au Palais même, & jusques dans les appartemens de l'Empereur, il n'y a point de ferrures aux portes ni aux fenêtres. Elles sont colorées, vernissées, dorées, & chargées des ornemens d'etiquette ; mais tout y est en bois. Elles s'ouvrent & se ferment comme au village ; & il en sera de même dans mille ans. Ce n'est pas qu'on ignore que des ferrures seroient plus commodes, ni qu'on ne sache pas en faire : mais c'est qu'on a vu plus loin que les Grecs & les Romains ; & qu'on a compris que des portes & des fenêtres ainsi faites, conserveroient celles des campagnes ; & en effet cela est arrivé ainsi. Or, ce que nous venons de dire des portes & des fenêtres a lieu pour tout le reste. Nos apôtres du luxe, & nos prôneurs d'inventions, ne manqueroient pas de traiter cela d'ineptie, s'ils le savoient ; mais les hommes d'Etat & les bons citoyens n'en jugeroient pas de même. Il ne s'agit pas de dire de grands mots. Qu'a gagné le peuple des villes & des campagnes,

c'eſt-à-dire preſque toute la nation, à tous les progrès des arts depuis deux cens ans? eſt-il mieux logé, mieux vêtu, mieux nourri, mieux aidé dans ſon travail, mieux ſoigné dans ſes maladies?

Les coulis, les ſauces compoſées, les ragoûts encyclopédiques ont eté fort à la mode en Chine, ſous pluſieurs regnes des Dynaſties paſſées. Mais après en avoir quitté l'uſage, & puis y être revenu par tous les chemins qu'on a pu & ſu imaginer, l'intérêt capital de la ſanté a prévalu enfin. Il a fallu en croire les Anciens, & dire avec eux que les alimens les plus ſimples ſont les plus ſains; que plus on y met d'apprêt, plus on les altere; & que ce qui nourrit, ce qui ſoutient, ce qui conſerve les forces & la vie, n'eſt pas ce qui ragoûte le plus, mais ce qui ſe digere mieux, & plus aiſément. On a fini par ajouter que le bon appétit etoit le meilleur des Cuiſiniers. Un des meilleurs ouvrages de Médecine que nous connoiſſions ici, finit par des avis & un régime dans le goût de l'hiſtoire de la ſanté de M. Mackenzie: & l'Auteur de la maiſon ruſtique chinoiſe n'a pas manqué de ſoutenir que ce qu'il appelle *les compoſitions de cuiſine*, ſont des poiſons plus lents, mais auſſi mortels que les autres; & que *ſur cent octogénaires bien portans & ſans infirmités, il n'y en a pas un qui n'ait plus craint les apprêts que la faim*. Quoi qu'il en ſoit, la cuiſine chinoiſe d'aujourd'hui explique à merveille ce qu'il faut entendre par les diverſes ſortes de bouillons (*Tang*) dont il eſt tant parlé dans le *Li-ki* & le *Tcheou-li*. Les ſauces des herbages, des racines & de la viande ne ſont que des bouillons. Les Comus chinois ne ſe mettent pas en peine de les epaiſſir & de les lier comme les nôtres. Les exceptions ſont en ſi petit nombre, qu'elles ne datent de rien. Mais comment ſont faits ces bouillons? qu'eſt-ce qui y entre? combien y en a-t-il de ſortes? Toutes ces queſtions ſont trop graves, & trop importantes pour nous riſquer à y répondre à la légere;

& nous avouons ingénument qu'elles nous surpassent au point de n'être pas en etat d'entendre ce que pourroit nous en dire le plus habile Cuisinier de l'Empire. S'il ne s'agissoit que de ce que nous avons vu servir au Palais, ou des plats donnés par l'Empereur, & des mets envoyés en présent par des Princes & des Grands, nous nous hazarderions jusqu'à donner à entendre que ces bouillons nous ont paru distingués les uns des autres : ceux-ci par une espece de viande ou de poisson ; ceux-là par une espece de racine ou d'herbage ; & que tous sont fort clairs. Ce qui nous a le plus frappés, c'est que les racines & les herbages sont souvent préparés avec des bouillons de viande.

Nous n'avons rien à dire sur les apprêts & la cuisson des viandes, sinon, 1°. que la maniere de les manger avec le riz les fait servir souvent coupées en filets, en petites tranches, en morceaux assez petits pour ne faire qu'une bouchée, quelques-unes avec leur propre bouillon ou sauces, d'autres comme à sec, parce que l'on sert des vases pleins de divers bouillons, vinaigres, *&c.* pour que chacun choisisse à son gré. On les mange à sec, avec divers fruits, *&c.* confits au sel, au vinaigre, au suc de gingembre, *&c...* 2°. Que ces viandes sont souvent mêlangées d'une façon fort eloignée de ce que nous avons pu voir en France ; ou même nageantes dans un même bouillon avec des herbages ou des racines. Mais il faut nous arrêter, sous peine de dire des bévues, faute de savoir nous expliquer ; ou même de savoir assez ce dont nous avons eu la simplicité de parler. Qu'on nous passe, en dédommagement, de demander quelque attention pour une bagatelle. Peut-être n'est-ce qu'une pure ignorance de notre part, mais qui peut avoir son utilité pour le peuple & sur-tout pour les gens de la campagne, ou du moins faire songer à quelque chose qui en auroit : voici de quoi il s'agit.

Dans toutes les maladies aiguës ou dangereuses (il n'est point question ici de nos bouillons ni demi-bouillons), tout régime pour les riches, comme pour les pauvres, commence par une ptisane un peu forte, de riz ou de quelque autre grain, dans les pays du Nord, & encore la quantité en est-elle limitée. Quand le malade est mieux, il peut prendre quelque chose de plus substantiel au jugement du Médecin. On lui donne cette même ptisane, mais ayant assez de riz pour être epaissie comme du chocolat. Dans la troisieme progression il y a encore plus de riz, & les grains n'en sont qu'à demi fondus & délayés, & font qu'on sent enfin qu'on avale quelque chose. C'est une espece de bouillie claire, comme celle qu'on fait de gruau pour quelques malades. Pour mieux faire encore, on ôte quelquefois la premiere eau, qui a pris le plus substantiel, & on acheve de faire cuire le riz dans une autre. Il en est ainsi du riz à grains entiers, qui vient après, & avec assez peu d'eau, ou point du tout, selon que le malade prend le dessus, & a recouvré assez de forces pour qu'on lui permette un peu d'herbages, & même quelques filets de viande. Nous sommes en etat de parler de ce régime, parce que nous l'avons gardé plusieurs fois, & que nous nous en sommes très-bien trouvés, sur-tout dans une dissenterie violente. Ne seroit-il pas possible, nous ne disons pas d'en tirer quelque chose pour les gens de la campagne qui ne sont pas en etat d'avoir du bouillon de viande quand ils sont malades, mais de faire des essais sur nos grains pour, en imitation de la maniere Chinoise, procurer à nos colons & à nos ouvriers, la petite douceur de prendre quelque chose de chaud le matin avant d'aller au travail. A remonter jusques dans les siecles les plus reculés de l'histoire de Chine, on y trouve toujours que le peuple des villes & des campagnes a fait grand usage de ces différentes cuissons de riz; tantôt pour prendre quelque

chose de chaud le matin, ou se donner un soulagement pour attendre le repas; tantôt pour mieux tenir à la fatigue de son travail, ou pour en adoucir le sentiment lorsqu'il l'interrompt, souvent même afin de mieux résister au grand froid, au grand chaud & aux autres intempéries de l'air & des saisons. C'est une louange ici pour les femmes dans toutes les familles de savoir bien préparer ces petits soulagemens, & de savoir prévoir les momens, pour ne pas faire attendre, & les offrir à propos. La coutume générale d'en faire usage, & la grande consommation qui s'en fait à *Pé-king* a donné une petite branche de commerce; non-seulement pour ce qu'on appelle ici *les boutiques à manger*, mais encore pour les vendeurs des rues. Leur diligence matinale prévient celle du public. Les barrieres des carrefours sont à peine ouvertes qu'on les trouve par-tout; & comme l'on se rend au Palais & aux grands Tribunaux avant la pointe du jour, il est encore nuit qu'ils sont déjà dispersés dans toutes leurs avenues pour la commodité des gens du commun, & des domestiques. Au surplus, dussions-nous faire rire par l'ingénuité, ou si l'on veut l'ineptie de la remarque, nous croyons devoir avertir qu'en adoptant pour les gens sains toutes ces préparations de régime pour les malades, on ne s'est pas assujetti à leurs regles. On y a fait entrer du bouillon ou du thé, on y a mêlangé diverses sortes de grains, ou même de légumes, on a fait rôtir les farines à sec dans un vase de fer avant de les employer, & on y a joint du sucre ou d'autres assaisonnemens.

Puisque notre simplicité nous a menés si loin, qu'on lui passe de demander si notre pratique générale de réduire tous les grains en farine pour en faire du pain, est la seule qui soit bonne, & doit nécessairement exclure toutes les autres. Chaque nation, chaque climat ont leur maniere propre de se nourrir, & risqueroient à en changer: mais les Chinois qui sont à cet égard le peuple le

plus attaché à ſes uſages qu'il y ait dans l'univers, puiſqu'ils n'ont rien changé à la leur depuis plus de 35 ſiecles, ont ſu concilier cette perſévérance & cette immutabilité, avec les inventions etrangeres dont ils pouvoient ſe faire ou une augmentation de ſecours, ou un ſoulagement, ou même une douceur. Le Miniſtere public mérite à cet egard la grande louange de tourner ſes premiers regards vers le peuple, & de faire promulguer dans toutes les provinces, ſans délai, ce qui peut lui être de quelque utilité.

Nous avons raiſon de nous attacher à l'uſage du pain, & ce ſeroit une démence d'y attenter; mais la cuiſſon à l'eau des grains, des farines ou même des pâtes, ne pourroit-elle pas être appropriée à nos climats, de maniere à devenir un ſecours pour le peuple? Les pâtes qu'on cuit en creſpes ou en galettes dans les campagnes avec une fort mauvaiſe huile, ne pourroient-elles pas être préparées, tranchées, ou même ſéchées, comme ici, en vermichel, & puis cuites d'une façon convenable? Il s'agiroit peut-être moins d'adopter les inventions etrangeres que d'accréditer les nôtres, & d'enrichir nos provinces à cet egard les unes par les autres. Le Béarn a une excellente maniere de préparer le maïs; la Gaſcogne les mils & millets; la Bretagne la bouillie d'avoine, *&c.* Ce qui eſt beſoin dans une province peut devenir un ſoulagement ou même une douceur pour d'autres.

Quant aux invitations & repas de bonne compagnie, de ſociété, *&c.* quoique la nation Chinoiſe ſoit, comme dit l'ancienne relation, *la plus inviteuſe, invitatrice & invitante de tout l'univers*, l'uſage en eſt preſque entiérement tombé, aboli & oublié dans les provinces, comme dans la Capitale. Les mêmes vues de ſageſſe qui ont fait conſerver & maintenir avec ſoin les feſtins religieux, les repas de cérémonie, de repréſentation, d'etiquette, de magnificence, de ſolemnité;

de conjouiſſance, de diſtinction, de faveur, de récompenſe, d'honneur, dans le Palais, à la Cour, & dans toutes les villes & bourgades de l'Empire; les invitations générales des familles pour les mariages, les funérailles, les cérémonies des ſépultures; les réjouiſſances pour les grandes promotions; les fêtes pour les ſoixantième, ſoixante-dixième, quatre-vingtième années des vieillards, *&c.* les mêmes vues de ſageſſe, dis-je, ont engagé le gouvernement à travailler ſur les mœurs publiques, & à les préſerver pour toujours des invitations & réinvitations, feſtins & repas, fêtes & régals de repréſentation, de bonne chere, d'amuſement, de plaiſir, de faſte, de ſomptuoſité, d'epicuriſme, de ſociétés, d'aſſociations, de conventions, *&c.*

Ce n'eſt pas ici le lieu de décrire avec quelle application le Miniſtere public a travaillé à l'exécution de ce grand projet; combien de moyens il a mis en œuvre pour y réuſſir à ſa manière, c'eſt-à-dire ſans paroître y viſer; & juſqu'où ſa vigilance multiplie & perpétue ſes ſoins pour retenir les mœurs publiques dans l'etat où elle les a conduites, & les fixer à cet egard. Il nous ſuffira de dire que dans le Palais & à la Cour, à la capitale & dans toutes les provinces de l'Empire, on n'entend plus parler de la ſorte de repas & de feſtins ſur laquelle on demande où en eſt la Chine. La bienſéance, la politeſſe, l'honnêteté, l'affection, l'amitié, *&c.* continuent toujours à être très-aimables, très-gracieuſes & très-preſſantes dans les invitations pour les parens, les hôtes, les etrangers, les amis, & toutes les connoiſſances ſans exception. Les plus pauvres ſont riches, pour faire accueil à quiconque ils ont pu retenir. Il n'y a jamais ni ſurpriſe, ni contretems pour cela dans les moindres ménages; & les riches, ainſi que les grands, ſe piquent toujours de faire ſervir en riches & en grands: mais aucun homme en place n'a table ouverte; aucun citoyen,

quelque pécunieux qu'il ſoit, n'oſe s'aider de ſa bonne cuiſine pour avoir ſouvent compagnie ; & les ſociétés les plus unies ont rarement des repas & des feſtins. Nous ajouterons, pour augmenter la ſurpriſe, que, quelque oppoſé que ſoit tout cela au génie, aux inclinations, aux uſages & aux mœurs nationales des Tartares, ils donnent l'exemple aux Chinois, de qui ils l'exigent. Ce n'eſt pas tout : on ſe tromperoit beaucoup ſi on alloit s'imaginer que ſur cet article, comme ſur bien d'autres, les Tartares ont eu la ſageſſe de déférer aux Chinois, & de ſe mettre à leur ton pour les dominer plus invinciblement. Lorſqu'ils conquirent la Chine, les feſtins & les repas dont nous parlons, etoient egalement communs & continuels dans tous les ordres de l'Etat, non-ſeulement à la Cour & à la Capitale, mais par tout l'Empire. Les mœurs publiques & générales etoient revenues ſur cela au même point que ſous pluſieurs regnes des Dynaſties des *Han*, des *Tſing*, des *Leang*, des *Soui*, des *Tang*, des *Song*, & des *Yuen* ou Mongoults. Pour ne rien déguiſer néanmoins, il faut convenir que ces regnes ſont mal renommés dans l'hiſtoire avec raiſon, & ont commencé ou fini la décadence de ces Dynaſties. Nous devons ajouter qu'on n'a rien vu de pareil ſous les regnes de juſtice & d'innocence, de bienfaiſance & de paternité, non plus que dans tous les ſiecles de la haute antiquité, en deſcendant même juſques vers les derniers tems des premiers *Tcheou*.

L'homme eſt fait pour la ſociété, dira ici tout Européen, & le François plus haut & avec plus de feu que tous les autres : or les repas & les feſtins où l'on ſe voit, où l'on mange enſemble, où pluſieurs citoyens ſe trouvent réunis, ſemblent ne faire qu'une famille, ſont certainement une des plus grandes douceurs de la vie ſociale, & une maniere d'autant plus ſûre d'entretenir l'eſprit & l'amour de la ſociété, qu'elle eſt plus naturelle & plus aimable. Où la prétendue

ſageſſe chinoiſe a-t-elle puiſé ſes idées ſingulieres & bizarres ſur ce point? Comment la politique du Gouvernement a-t-elle eu la ſimplicité d'y ſouſcrire, & de les admettre ? Eſt-ce aveuglement de préjugé, ou ſoumiſſion ſervile à l'exemple de l'Antiquité, qui n'en peut mais, puiſqu'elle n'a renoncé à cet egard qu'à des agrémens que la diſperſion des familles & le petit nombre des villes lui ôtoient le moyen de ſe procurer ? Eſt-ce par des raiſons priſes, ou de la maniere générale de vivre dans cette extrémité du monde, peut-être encore un peu barbare ; ou de la clôture continuelle des femmes & de leur ſéparation d'avec les hommes ; ou de l'aſcendant invincible du cérémonial & de la graduation préciſe & articulée des rangs; ou enfin de quelque faſcination ſuperſtitieuſe & crédulité idolâtrique ?

Ce ſeroit une trop grande entrepriſe pour nous de prétendre pénétrer, découvrir, & garantir la raiſon capitale & déciſive qui a déterminé la politique du Gouvernement chinois, à faire tomber & empêcher pour toujours, les repas de bonne compagnie, d'amuſement, & de ſociété. Tout ce qu'il nous convient de dire à cet egard, c'eſt que cette politique etant ſi ſage, ſi raiſonnable, ſi prudente, ſi juſte, ſi patriotique, ſi humaine dans tout le reſte, il eſt naturel de croire qu'elle n'eſt pas devenue différente d'elle-même pour cet article particulier. Car enfin pourquoi ce changement bizarre, ſur-tout ſous la domination des Tartares, qui etoient François à cet egard dans leurs pays quand ils conquirent la Chine ? Ils pouvoient d'autant plus aiſément continuer leur ancienne maniere de vivre, que celle des Chinois y etoit devenue plus conforme; les repas de bonne compagnie & de ſociété etant devenus à la mode, & très-communs ſur la fin de la Dynaſtie des *Ming*, comme ſous celle des Dynaſties des *Han*, des *Soui*, des *Leang*, &c.

Que

Que ceux à qui des lumieres ſupérieures donnent droit d'oſer davantage & de prononcer, voient ce qu'ils voudront entreprendre. Tout ce que nous pouvons faire pour eux, & pour ceux qui s'amuſent de ces bagatelles etrangeres, c'eſt de leur donner une petite notice d'un mémoire du Docteur *Lieou-tchin*, ou du moins qui lui eſt attribué. Si nous l'avions déterré plutôt, ou, pour mieux dire, ſi nous avions plus de loiſir pour le lire à tête repoſée, nous aurions eſſayé d'en traduire pluſieurs endroits, ecrits de génie, & avec une eloquence laconique, pénétrante, & vraiment lumineuſe. Mais en vérité il nous eſt impoſſible de l'entreprendre. La candeur & la franchiſe dont nous ne devons pas nous départir nous obligent à avouer que nous avons eu beſoin de toute notre bonne volonté pour nous déterminer à riſquer cette notice ou analyſe, par laquelle nous finirons ce mémoire, qui ſe ſentira malgré nous de notre incapacité, & de la ſituation où nous ſommes : auſſi ne la donnons-nous que pour un à-peu-près aſſez mal digéré.

Le Mémoire du Docteur *Lieou-tchin*, parut en 1611 à la dixieme lune, ſans nom d'Auteur, en trois tems différens, & par parties. La premiere eſt un *avis aux peres de famille;* la ſeconde une *repréſentation aux Cenſeurs de l'Empire;* & la derniere une *priere aux Miniſtres.* Le public ne tint aucun compte de cette différence de titres, & appella tout l'ouvrage *les trois avis :* c'eſt le nom ſous lequel on le connoît le plus, & qu'on le cite d'ordinaire.

L'avis aux peres de famille, eſt ecrit d'un ſtyle ſimple, plein de choſes & de détails. Après avoir rappellé & ſolidement etabli le grand principe des Anciens, que le bon Gouvernement de l'Empire dépend des Provinces; celui des Provinces, des Villes, des Bourgs & des Villages; & celui enfin des Villes, des Bourgs & des Villages, des familles : il

ſe demande comment, en quoi, & jusqu'où le gouvernement des familles défaille de jour en jour, & fait craindre pour tout l'Empire. Soit envie de critiquer, ſoit zele & patriotiſme, *Lieou-tchin* ſe fait répondre par les uns, que la piété filiale s'y eſt affoiblie; par les autres, que l'ambition y engage à trop d'entrepriſes ruineuſes & de vanité; par ceux-ci, que l'education des enfans y eſt trop molle, trop négligée, & trop bizarre; par ceux-là, que les ſéparations des peres d'avec leurs enfans, des freres d'avec leurs freres, croiſſent de jour en jour; par d'autres enfin, que les femmes y ſont trop ecoutées, trop crues, trop ennemies du travail de ménage & trop amies de viſites. Tous les plaignans alleguent leurs preuves qui ſont bien fortes : mais, comme ſi elles ne méritoient aucune attention, il ſe met à dire que, vu l'etat où ſont les choſes, le plus preſſé & le plus néceſſaire pour rétablir toutes choſes dans les familles, c'eſt d'y mettre fin aux fréquens repas, régals, & feſtins de bonne compagnie. Pourquoi? Parce que tandis qu'ils ſubſiſteront, tout ce qu'on entreprendroit pour remédier aux autres abus ſeroit inutile; parce que, dès qu'on y aura mis fin, tout le reſte pourra ſe rétablir de ſoi-même, ou du moins deviendra facile, & demandera peu de ſoins. Puis il aſſure que pour peu que les peres de famille different de déférer à ſes repréſentations & à ſes avis, ils n'y ſeront plus à tems; tout ſera perdu, & ils en ſeront les premieres victimes. *Mes emplois différens, dans cinq provinces*, dit-il, *m'ont mis à portée d'examiner à loiſir ce point important; de voir les choſes de près & en détail; & de ne rien avancer que je ne puiſſe prouver par le témoignage invincible de la généralité & de la continuité des faits.* Puis prenant le ton d'un ſimple particulier, qui parle au grand Public, il invite les peres de famille à faire eux-mêmes leurs recherches, leurs obſervations, & à ſe convaincre perſonnellement; 1°. que les repas &

feſtins dont il parle, alterent, changent, brouillent, détruiſent & anéantiſſent l'economie qui peut ſeule faire face à tout dans les plus riches ménages, & y entretenir une honnête abondance : car la bonne chere de ces repas n'a point de regle. Chacun veut egaler, ou même ſurpaſſer les autres. Or, la dépenſe de bonne chere n'eſt pas une dépenſe à crédit. Il faut porter de l'argent au marché, quelque beſoin qu'on en ait pour d'autres choſes. Puis le nombre de ces repas & des convives ne tarde pas à augmenter. Les femmes auſſi veulent faire leurs invitations. Les domeſtiques, hommes & femmes, font les honneurs de chez eux avec leurs camarades ; & il ſe trouve qu'à la fin de l'année les dépenſes de la table ont doublé, triplé, quadruplé : car il n'eſt pas poſſible de ſe remettre à un ordinaire commun, après des régals; la diſtance eſt trop grande. Les faits ſubſiſtans décident. On voit partout des familles aiſées, riches & même opulentes, que les repas & les feſtins ont accablées de dettes, ou même ruinées, & réduites à changer de pays, ou à s'avilir pour ſubſiſter. *Auſſi le peuple a-t-il coutume de dire des Lettrés, des riches Marchands, des Employés & des autres qui ſe mettent dans le train des repas, que leurs maiſons ſeront bientôt à vendre, & leurs enfans en habits de toile.* 2°. Que les repas & les feſtins troublent & détruiſent la police, le bon ordre, & la ſubordination dans les ménages. Il n'en peut pas être queſtion la veille quand on les prépare, le jour qu'on les fait, ni même le lendemain. Le moyen de penſer à autre choſe? Comment ne pas fermer les yeux ſur bien des choſes en faveur des ſoins qu'ils demandent? Eſt-il raiſonnable de faire ſuccéder des idées de travail, d'obéiſſance, de retenue, de ſilence, d'honnêteté, de déférence, de bon accord, *&c.* aux idées de diſſipation, de plaiſir, de licence, *&c.* dont ils rempliſſent tout le monde. La dame la plus ſage & la plus ver-

tueuſe, ne ſait que dire à ſes filles & à ſes femmes, qui ont entendu les chanſons & les propos des convives, de joie & de plaiſir. *Le Tribunal des crimes peut en rendre bon témoignage....... Tout le public ſait, voit, où en ſont leurs enfans.* 3°. Que dès que l'on s'eſt livré aux étrangers par les repas & les feſtins, toutes les ſenſibilités, les affections, les ſentimens, les joies, *&c.* de famille, n'ont plus lieu. Ce n'eſt pas ſeulement parce que l'economie & le bon ordre détruits, y changent tout en epines, produiſent de continuels mécontentemens, refroidiſſent les cœurs, *&c.* mais encore, & ſurtout parce que l'on n'eſt plus touché, l'on ne ſe cherche plus, l'on ne ſe voit plus de même œil. Quel perſonnage que celui d'un pere ou d'une mere de famille qui font, ou reçoivent tant d'invitations? Comment ſont-ils l'un vis-à-vis de l'autre, vis-à-vis de leurs enfans, du vieux pere, de la vieille mere, des freres, des parens, *&c.* Il faut pouvoir jouir de toute ſon ame avec les ſiens; il faut aimer à être avec eux; il faut ſouffrir d'en être ſéparé; il faut faire ſes plaiſirs des leurs, *&c.* pour être un bon pere de famille, aimer de cœur, être aimé de tous, & faire que tous s'entr'aiment véritablement. Or, tout cela eſt inconciliable avec le train des repas, *&c.*

Lieou-tchin devient un peu dur ici, tant ce qu'il avance eſt fort & plus que ſatyrique. Il en vient juſqu'à dire qu'on n'a qu'à ſavoir le nombre des repas & des convives des familles, pour ſavoir au juſte où chacune en eſt pour l'union, la concorde & les ſentimens réciproques. Quant à ſa concluſion générale en manière de peroraiſon, elle eſt trop chinoiſe pour oſer en parler à des Européens; puis les principes & les perſuaſions dont elle s'appuie datent d'un trop vieux tems.

La repréſentation aux Cenſeurs contient plus de choſes que de mots. Elle commence ainſi. *Un des plus grands hommes de la Dynaſtie des* Soui, *accepta d'être d'un ſouper ſecret de*

l'Empereur ; & , le verre à la main, prépara , pour le lendemain , sa représentation , qu'il n'avoit pas voulu risquer sur des oui dire. J'ai eu le même respect pour vous, Messieurs ; j'ai fréquenté les repas & les festins de bonne compagnie, d'amusement & de société, contre lesquels je sollicite votre zele. Craignez le moindre délai. Ils ruinent les santés , corrompent les mœurs publiques , & attentent à l'abondance commune. Ces trois chefs de délation & d'accusation sont démontrés à glacer d'effroi. Mais il faudroit le style de Tacite pour s'en tirer ; encore n'en viendroit-on pas à bout : parce qu'il n'y auroit pas moyen de faire comprendre en Occident, tout ce que présentent ici des mots tirés des Poëtes, des *King*, des Annales, des placets, *&c.* que leur célébrité oblige tous les Gens de lettres à savoir. Par exemple, il ne lui faut que six caracteres pour dire qu'il ne parlera pas de boissons de vin à ivresse, ni des gloutonnies à vomissemens, à digestifs ou à précipitans. La bienséance les ayant bannies des tables honnêtes, ce seroit manquer à des Censeurs que de leur en parler. Pour cela il indique trois satyres anciennes sur les excès. Mais quoi qu'il en soit de sa maniere de s'enoncer, il prouve d'une maniere triomphante, que les repas & les festins qu'il attaque, ruinent les santés. Le tems seul où ils se font, & le tems qu'ils durent suffiroient pour les rendre nuisibles. La frugalité, la sobriété & la tempérance des Anciens, & auxquelles la médecine attribue leur bonne constitution & leur forte santé, sont inconciliables, selon lui, avec les repas & les festins à la mode. La quantité, la qualité, la diversité, l'apprêté des mets, lui fournissent des argumens d'autant plus victorieux, qu'il s'aide mieux de tout ce qui peut leur donner plus de force & de lumiere : comme la jeunesse ou la vieillesse, le grand froid ou le grand chaud, la situation de l'ame ou la disposition du corps, *&c.* Mais il triomphe quand il en est aux *vieillesses prématurées, aux maladies nou-*

velles, aux familles languissantes & sans postérité, aux machines à régime, aux abstinens de convalescence future, aux convives de représentation, aux maladifs repentans, aux retirés à visites, aux tousseurs à petits crachats, aux parleurs à voix rauque ou eteinte ou à faussets, aux transis & gelés, &c. Comme il s'agit de gros Lettrés nés au village; de Marchands engraissés jadis par la fatigue; d'Employés ci-devant porteurs de toiles; de Richards criés dans les foires, *&c.* il se sert d'expressions aussi plaisantes que les Horace & les Catule. En bon Chinois, il ne se permet quelques phrases sur les dames, que pour parler de leurs enfans, dont il représente le petit nombre, la pâleur, la langueur, la maigreur, la cacochymie, *&c.* avec une energie supérieure. Il finit par en appeller aux registres, & prétend que les proportions des vies & des santés, suivent celles du nombre des repas. S'il y a de l'hyperbole sans doute dans cette assertion, la conclusion de ce premier article est d'un vrai, d'un persuasif, & d'un patriotisme qui charment & le font aimer. Quant à la corruption des mœurs publiques, c'en est déjà une très-grande, selon *Lieou-tchin*, qu'au mépris de l'ancienne regle & coutume, les repas & les festins choisis pour donner de l'eclat, de l'agrément & de la joie aux fêtes politiques, civiles & domestiques, soient devenus comme journaliers, & le train de vie commun d'un grand nombre de particuliers. Il faut être à la Chine pour comprendre toute la force de ce début. Voici qui en a encore plus. *Si la majesté, le cérémonial, le respect qui environnent l'Empereur, n'ont pas pu empêcher que la joie & les plaisirs de la table ne changeassent peu-à-peu en séduction, en licence & en scandale les* yen-yen (*repas publics*) *de la Cour sous les* Han, *sous les* Leang, *sous les* Soui *& sous les* Tang; *que sera-ce quand des convives voluptueux, désœuvrés, libres, prétendent se donner carriere, & ouvrir leur ame à toutes les jouissances des sens? Aussi qu'a-t-on vu; que voit-on?* Sur

cela il entre en matiere, & prouve par des détails précis, articulés & décisifs, que les repas & les festins à la mode attaquent, combattent, & détruisent en mille manieres la politesse & le cérémonial, la décence & la retenue, la bienséance & l'honnêteté, la modestie & la pudeur, qui sont tout à la fois la sauve-garde & la défense, la base & le point d'appui des mœurs publiques. Mais à moins d'avoir rempli un Européen de toutes les persuasions & croyances des Chinois, le moyen de lui faire goûter, ou même bien comprendre certaines tirades? Quoi qu'il en soit, l'Auteur présente sous un jour très-odieux, la manière dont des gens, qui n'etoient pas nés pour être en société de plaisirs, se trouvent réunis; dont ils se dispensent du *li;* dont ils oublient leur âge, leur rang, leur etat; dont ils continuent leurs régals après les réjouissances publiques de chaque saison; dont ils osent les faire, pendant que les maladies, la disette, la rigueur des saisons affligent le peuple; dont ils y introduisent les chanteurs & les chanteuses; dont ils les promenent de leurs maisons dans les jardins des fauxbourgs, dans les *miao* de la campagne, dans des lieux de licence; les prolongent bien avant dans la nuit; en font des evénemens de fracas, d'indécence & de grossiéreté. Puis après avoir mis dans le plus grand jour, que tout l'Empire est affligé de ce fléau, qu'il va toujours en augmentant, qu'il gagne jusque dans les villages; *Lieou-tchin* apostrophe les Censeurs & les conjure de sauver les mœurs publiques.

La Chine ayant aujourd'hui près de cent millions d'hommes de plus que du tems de *Lieou-tchin*, ce qu'il dit sur la maniere dont les repas & les festins attaqués attentent à l'abondance publique, est encore plus vrai à présent. Voici le fond de son argument: si selon la grande, l'ancienne, l'evidente, l'immuable & universelle doctrine de la Chine, les hommes réunis en communauté & en société ont tant de besoins, & si peu de

forces & de moyens, que tout ce qu'ils peuvent faire de plus c'eſt de ſe procurer continuellement le néceſſaire, ſelon la différence de l'âge, du rang & de la condition, ainſi que ſelon l'ordre & la maniere de vie etablis : il s'enſuit evidemment qu'en matiere de nourriture & d'alimens, c'eſt attenter non-ſeulement à l'abondance publique, mais encore au néceſſaire, que de paſſer ces différences, de ſortir de l'ordre, & de changer la maniere de vivre générale. Que doit-ce donc être quand c'eſt en tout tems, dans chaque lieu, & pour tant de perſonnes? Quand c'eſt par des délicateſſes, des profuſions, des prodigalités, des magnificences & des excès? On n'a pas beſoin en Occident de ſavoir ce qu'on a rêvé, imaginé, inventé, combiné, & oſé ici jadis, pour *faire venir le ciel*, *la terre & l'eau ſur les tables ;* & tantôt par la quantité ou la qualité, tantôt par la diverſité ou la ſingularité des mets, tantôt auſſi par des cuiſſons, des aſſaiſonnemens, des façons de ſervir extraordinaires, epuiſer les marchés pour quelques repas. *Lieou-tchin* invoque ici le calcul *qui ne ment pas*, & lui fait dire de très-vilaines choſes à répéter, parce qu'elles ſont vraies pour tous les pays du monde.

Quand un gouverneur, quand une gouvernante ont de gros griefs à reprocher à leurs eleves, ils ſont bien ſûrs qu'il faudra qu'ils en conviennent, & voient qu'ils leur ſauront gré de ne pas en inſtruire le père & la mere ; plus ils mettent de *Meſſieurs* ou de *Meſdemoiſelles* dans leurs plaintes & avis ; plus ils affectent d'honnêteté & de politeſſe ; plus ils comptent & peſent tous les mots ; & plus auſſi ils confondent, ecraſent leurs eleves & les réduiſent à promettre ce qu'ils en exigent. Voilà à peu près le ton de la *priere aux Miniſtres*, de *Lieou-tchin*. Il leur parle avec le plus grand reſpect, & ne ſe permet pas un ſeul mot trop appuyé ; mais c'eſt d'une maniere qui fait ſentir qu'il eſt pleinement dans ſon droit, & pourroit s'adreſſer à l'Empereur,

l'Empereur ; car les Lettrés ont le grand privilege de présenter un placet à l'Empereur, & de lui faire leurs représentations sur tout ce qu'ils croient intéresser essentiellement ou sa personne ou l'Etat. Il ne s'agit dans la *priere aux Ministres*, que des Mandarins, Officiers publics, Magistrats, Gens en place & Seigneurs. Selon *Lieou-tchin*, les repas de bonne compagnie, les festins d'amusement, les régals de société, qui se sont multipliés, jusqu'au scandale, à la Cour, à la Capitale, & jusques dans les moindres villes de l'Empire, blessent la majesté du ministere public, avilissent son autorité, corrompent son intégrité, & séduisent sa fidélité. *Ouvrez les* King, *les Annales, les Loix, les Ordonnances, les Eloges des grands Empereurs & des grands Hommes; que verrez-vous, Messieurs? Des soins, des recherches, des informations, des examens recommandés pour ne mettre en charge que des hommes choisis, d'une réputation intacte, distingués par leur mérite, & capables de soutenir sans cesse avec dignité la puissance publique qui leur seroit confiée. Pour les y obliger, ou même les y forcer, la Loi les a séparés les uns des autres par la graduation des rangs, & par les regles d'un cérémonial sévere : elle les a encore plus séparés de la multitude par l'appareil de représentation dont elle les a environnés en tout tems, & par des défenses multipliées de paroître en hommes privés. Elle a eu ce point tellement à cœur, elle l'a cru si capital & si essentiel, qu'elle a obligé les Censeurs d'y veiller spécialement*, &c. *Or, à tel de ces festins & repas qu'on aille ; soit qu'il soit composé de Mandarins de différens ordres, ou d'un mélange de Mandarins & d'hommes privés, le lieu ou le tems, ce qui se dit & se fait, ce qu'on voit & ce qu'on entend, tout blesse la majesté du ministere public. Bongré malgré, il faut oublier son rang, & ne pas se souvenir de celui des autres, non pas en famille, non pas avec des amis sages, & sans passer certaines*

bornes, mais en présence d'un monde de domestiques, de chanteurs & de chanteuses, de comédiens & de comédiennes ; avec des gens qu'on devroit souvent craindre de connoître. Ce qui suit sur les ridicules, le mimique & le plaisant des Mandarins qui représentent en public avec leurs convives de la veille ou du soir, est digne de Perse & de Juvenal. Nous abrégeons, faute de courage : mais les idées qu'on a en Europe de la gravité des Chinois, & de leurs *li*, suffisent pour faire entrevoir ce qu'on peut & ce qu'on doit dire sur ce sujet.

Après avoir posé en principe que l'âge, le savoir, les talens, la vertu, les titres, *&c.* ne suffisent pas pour faire respecter l'autorité des hommes publics, si leurs manieres, leur maintien, leurs façons sont basses & viles; notre Auteur dit deux mots sur les Mandarins à table & le verre à la main, faisant les agréables, contant leurs historiettes, chantant leurs chansons, plaisantant & plaisantés. *Le public ne voit pas cela, dit-on; & qu'importe s'il en est instruit, si on le lui exagere même? Combien de fois n'est-il pas arrivé qu'on disoit pour nouvelle dans un quartier, que celui qu'on entendoit s'egosiller etoit tel Mandarin, celui qui a fait tant de bruit en se retirant après la quatrième veille*, &c. *Le public au moins voit qu'on se prépare à prononcer sur les plus grands intérêts des familles, à décider des besoins d'un district, à régler les plus grandes affaires, à prononcer des arrêts d'exil, à faire donner la question, à poursuivre un interrogatoire de mort & à en signer la sentence, par de longs attablemens avec des hommes de plaisir, des citoyens décriés ; & qu'on revient encore s'attabler avec eux pour s'en délasser.* Comme l'on est persuadé ici qu'un bon Mandarin met beaucoup de sentiment dans l'exercice de son autorité, tout cela prête à des morceaux très-vifs, jusqu'à dire que cela choque la bienséance, & que le peuple qui le voit, se croit perdu, & comble sa désolation en cherchant à résister. *Les chefs de*

plusieurs séditions ne l'eussent-ils pas avoué? Pour qui prend-on les hommes, si on veut leur persuader que des Mandarins à razades sont capables d'etudier, d'entendre, de suivre, de méditer les affaires, & d'en bien juger; tandis que les plus grands hommes de tous les siecles se ménageoient des délais pour mieux approfondir, avoient leur conseil, &c......? Dès-lors que devient leur autorité? Les choses en son venues à un point que des Vice-Rois, des Gouverneurs de villes, ont eté réduits à recourir à leurs subalternes pour faire exécuter les ordres de la Cour; & l'on sait à Pé-king, *&c.*

Les repas & les festins corrompent l'intégrité des Mandarins: 1°. par le dégoût, l'eloignement, l'aversion qu'ils leur inspirent pour tout ce qui demande du soin & de l'application; 2°. en les rendant incapables, par pesanteur, par confusion d'idées, par lenteur d'intelligence, par dépravation de cœur, de démêler le vrai ou de s'y attacher; 3°. en les obligeant à s'en fier à leurs Sécrétaires, à leurs subalternes, à leurs gens, qui, etant dignes d'eux, les trompent à qui mieux mieux; 4°. en les forçant à des dépenses qu'ils ne peuvent soutenir qu'en acceptant des présens, en vendant leur protection, en se laissant gagner par argent pour ou contre les parties; 5°. en les réduisant à dissimuler ou à appaiser toutes les mauvaises affaires de leurs convives, & de tout ce qui tient à eux, soit à la ville, soit à la campagne; 6°. en les exposant à des demandes, des prieres, des sollicitations, des recommandations de surprise ou de séduction, de confidence secrette ou de supplication commune & préparée; 7°. en les mettant enfin dans la nécessité de tout accorder à leurs supérieurs, aux Lettrés, à ceux qui ont du crédit, pour eviter d'être accusés sur la vie qu'ils menent.

Quant à la séduction de la fidélité des Mandarins, cet article est traité sur un ton, d'un style, avec des détails

dont nous ne ſaurions faire paſſer l'idée dans une analyſe. *O grands Hommes, l'appui du trône & les peres des peuples, la gloire de votre âge, & les bienfaiteurs de tous les ſiecles*, s'ecrie *Lieou-tchin* en commençant, *toute notre vénération pour vous ne ſauroit en empêcher l'aveu : vous avez eu de grandes penſées & de grandes vues ; mais vous avez ignoré que les hommes d'Etat, les hommes publics, les hommes du Prince & de la patrie, devoient ſe ménager la reſſource des repas & des feſtins de divertiſſement, pour connoître entre les verres & les pots, où en etoit la choſe publique, & ce qu'on machinoit contre le Prince & l'Etat*, &c. Cette ironie, qui eſt pouſſée, répond à ceux qui prétendoient que ce n'etoit que par politique qu'ils ſe trouvoient aux feſtins à la mode, & en donnoient eux-mêmes. *Lieou-tchin* la termine en diſant que c'eſt auſſi ſans doute par politique qu'ils vont dans les jardins de plaiſir, dans les maiſons de débauche, *&c.* Du reſte, comme ſon tems etoit un tems de cabales, de partis, d'intrigues, de troubles & de complots, il ſe borne ſagement à des généralités; mais il prouve admirablement que la fidélité des Mandarins eſt en péril dans ces repas & dans ces feſtins.

1°. Comment taire, cacher & diſſimuler le ſecret de l'Etat, dans la joie & la liberté de la table, tandis que cela eſt ſi difficile dans le tems où l'on eſt le plus ſur ſes gardes; & quand on eſt pris dans le filet de ſes aveux, comment ne pas aller plus avant? 2°. Les convives dominans de ces feſtins ſont ſouvent des Grands, des Magiſtrats qui cherchent à brouiller, parce qu'ils n'ont que ce moyen, ou de ſupplanter leurs rivaux, ou de ſe donner du crédit, ou de rétablir leurs affaires, ou même d'eviter des pourſuites, *&c.* 3°. Avec qui ſe trouvent les Mandarins dans ces repas & feſtins? Avec d'autres Mandarins incapables de leurs emplois, ou n'en tenant aucun compte; avec des paraſites d'induſtrie, de ſcience, d'eſpionage,

de bel-esprit, d'impudence, de petits talens; & avec des richards, sortis de la poussiere. 4°. C'est dans ces repas qu'on parle avec une licence & une hardiesse cynique sur les affaires, les projets, la conduite de la Cour, du Ministere, des Tribunaux, de la Capitale & des Provinces; qu'on débite de faux bruits, des nouvelles forgées, des anecdotes imaginées, des ordres rêvés ou altérés, *&c*; qu'on porte & qu'on répand des libelles, des satyres, des chansons, des mémoires, des plans d'administration, des systêmes. 5°. On y prépare les esprits à des entreprises hardies prêtes à eclater; on y gagne les suffrages d'avance pour certains personnages; on y engage les plus réservés à des démarches qui les lient; on y amorce les plus timides par des promesses eblouissantes; on y pousse les plus sages à prendre des engagemens pour ne pas se séparer des autres; on y intimide les plus résolus par de fausses peurs, ou même par des menaces. 6°. Ceux qui machinent & veulent troubler, ont leurs cliens affidés dans ces différens festins; les chanteurs même, & les comédiens sont à leurs gages, & conduisent les convives à dire ou à faire des choses après lesquelles on seroit perdu sans la ressource d'un parti: &c. Mais en voilà assez pour qu'on entrevoie combien *Lieou-tchin* met de force, d'energie, de lumiere, de raison & de patriotisme dans ses portraits, dans ses raisonnemens. Aussi sa conclusion n'est ni amenée, ni traînée. *Ainsi donc, Messieurs, ce seroit trahir l'Empereur, l'Empire, tous vos alliés & tributaires, que de ne pas déployer toute votre sagesse & toute votre autorité, pour faire cesser ces repas & ces festins aussi vîte qu'un incendie commence.*

On a mis après les trois avis, une glose ou paraphrase d'un texte du *Li-ki*. Quel qu'en soit l'Auteur, il paroît honnête homme, Lettré du vieux tems & bon citoyen; mais il n'a le talent que d'ennuyer, parce qu'il prêche longuement, de

mauvaise humeur, avec beaucoup de redites, & sans savoir s'enoncer. Ces paroles du *Li-ki*, *voyant où en sont les mœurs publiques, par rapport aux festins, je sais ce que je dois penser du Gouvernement*, citées & commentées, il se met à soutenir que les repas etablis à la Cour, dans l'Etat, dans les familles, suffisent d'autant plus qu'ils n'excluent pas les festins de politesse, d'amitié, de conjouissance, de délassement & d'honneur; qu'en ajouter d'autres, c'est leur ôter leur agrément, & troubler l'ordre; & que les Mandarins doivent leur exemple au peuple. Sur cela il leur adresse la parole, & les exhorte tout de bon à se contenter des repas d'usage, qui ont suffi à leurs prédécesseurs, qui doivent leur suffire, & qui sont en effet suffisans pour la représentation, pour la société, pour l'amitié, pour le délassement, & pour toutes les vues particulieres de l'administration publique. Comme ce sermon est plein de citations des *King*, des maximes des Anciens, d'Ordonnances des Empereurs, d'anecdotes de toutes les Dynasties, & fait sous la Dynastie des *Yuen*, au plus tard en 1327, nous avons soupçonné qu'il a eté mis à la suite de *la Priere aux Ministres*, pour l'appuyer, & lui servir de péroraison.

OBSERVATIONS

Sur les plantes, les fleurs & les arbres de Chine, qu'il est possible & utile de se procurer en France.

Dès qu'il s'agit d'en venir à la pratique & de faire des essais, de tenter des entreprises & de risquer des expériences, de poser des principes & d'en déduire des conséquences, aucune relation sur les pays etrangers n'est jamais assez claire & assez détaillée. Elle est ordinairement mal entendue, mal comprise, mal interprétée; & elle fait tomber les plus habiles dans une infinité d'erreurs & de méprises. Pourquoi cela? Parce qu'elle ne dit jamais tout; parce qu'elle suppose des connoissances & des attentions qu'on n'a pas; & sur-tout parce qu'elle est entendue dans le sens que présentent les idées dont on est plein, & auxquelles on rapporte tout. Donnons-en un exemple. On a lu en France le Journal météorologique de *Pé-king*. On y a vu que le froid de ses hivers est, sinon plus grand, au moins aussi grand qu'à Paris: sur cela on a conclu, sans plus examiner, que les plantes & les arbres qui croissoient dans le *Pé-tché-li* pouvoient réussir à Paris. Cette conclusion est peut-être incertaine: car, outre que l'hiver de *Pé-king* a eté précédé par un bel automne, outre que le froid en augmente par degrés, il trouve la terre seche, plusieurs fois de la neige, mais toujours sans pluie, & par conséquent sans que les arbres & les arbrisseaux soient exposés à tous les accidens que nos Naturalistes connoissent bien mieux que nous.

Voici qui mérite encore plus d'attention. *Pé-king* est plus méridional que Paris de près de neuf degrés: la chaleur de l'eté y va quelquefois jusqu'à faire mourir les gens. Or, cette

chaleur, qui occasionne de très-grandes pluies, & est suivie, comme il a eté déjà observé, d'un très-bel automne, a une efficacité singuliere pour exciter, aider & précipiter la végétation. Les grands mils, les bleds d'Espagne, *&c.* croissent comme à vue d'œil. Il en est ainsi des arbres & de leurs fruits, qu'un mois de Septembre & d'Octobre à souhait font parvenir doucement à une pleine maturité. On est ici à cet egard comme dans les environs de Pau en Béarn, où l'on differe les vendanges jusqu'à la mi-Novembre, ou même après, autant que nous pouvons nous en souvenir. Tout cela nous fait croire que quand les jujubiers d'ici passeroient l'hiver sans accident, leurs fruits seroient mal-sains dans les environs de Paris. C'est par la Provence, ce me semble, qu'on pourroit commencer des tentatives; car outre que l'eté y est très-chaud, l'automne fort doux, & le sol sec & maigre, tel que le demande cet arbre, les gelées du printems, qui désolent tout le Nord de la France, y sont rares.

Du reste, nous faisons moins cette remarque pour le jujubier, qui est tardif à pousser, que pour diminuer la confiance & la sécurité de ceux qui ne sont pas assez timides dans leurs décisions, & croient trop vîte les choses telles qu'ils les conçoivent, plutôt que telles qu'elles sont. Car enfin, avec quelque attention qu'ils aient lu & rapproché ce qui a eté ecrit, leurs pensées ne vont point jusqu'à s'imaginer que les printems soient ici beaucoup plus tardifs qu'aux environs de Paris, & encore moins à en imaginer la vraie cause. Nous n'oserions prendre sur nous de le dire; mais nous indiquerons aux Savans, par maniere de conjecture, que le froid a ici l'effet singulier de dessécher la surface de la terre, au point de la réduire comme en poussiere, en faisant descendre & enfoncer peu-à-peu l'eau dont elle etoit humectée; & comme le froid pénetre assez avant, l'eau descend fort bas. Or, quand les premieres chaleurs

chaleurs du printems commencent, tout languit encore dans les campagnes, jusqu'à ce qu'elles aient pénétré assez profondément pour que l'eau remonte peu-à-peu, & humecte la surface de la terre. Rien de plus réel au reste que le retour d'humidité : c'est un fait de toutes les années. Quand même celle qui a précédé a été abondante en grandes pluies, les eaux, qui montent sensiblement, vont jusqu'à former des especes de sources, ainsi que nous l'avons observé plusieurs fois, & à inonder pour quelque tems les terres basses & enfoncées.

Que nos Physiciens voient si c'est parce que l'hiver agit à peu près sur les arbres comme sur les terres, ou parce que les sucs de la végétation ne montent que lorsque les premieres chaleurs ont produit leur effet; il est constant que les pêchers même & les saules sont paresseux à se mettre en pousse, & que toute la campagne sort bien tard de l'inaction & de la langueur de l'hiver. Le printems est plus tardif ici de beaucoup que dans nos Provinces les moins méridionales; & son action pour ranimer la campagne, incomparablement plus lente. Nous en faisons l'observation, pour désabuser nos Physiciens de leurs principes généraux. Afin même de la mettre dans un jour où le vrai ne puisse pas leur échapper, nous ajouterons que les Jardiniers & les Fleuristes different leurs semis, parce qu'on ne gagne rien à les commencer plutôt, ainsi que plus d'un Européen incrédule en a été convaincu par son expérience. Ils different même de recourir aux arrosemens, pour solliciter & presser la pousse de leurs plantes, quelque convenables qu'ils paroissent, vu l'aridité de la terre, & la sécheresse de la saison. Il faut attendre, à les en croire, que les sucs de la terre aient commencé à monter: les prévenir par des arrosemens, retarde plutôt les plantes que de les avancer, & dérange sûrement leur pousse : ce

que nous laiſſons à examiner à nos Phyſiciens, & ne racontons que pour leur apprendre ce qu'on dit ici.

On admet bien en Europe le grand principe d'agriculture & de jardinage, qu'on ne ſauroit trop connoître, trop conſulter, trop ſeconder le ſol & le climat; mais on le perd plus aiſément de vue que les Chinois, on ſe met moins en peine d'en ſaiſir toutes les conſéquences. Par exemple, ſelon eux, c'eſt s'expoſer à beaucoup de mécomptes, que de s'en tenir aux idées générales du ſol & du climat, non-ſeulement de la Province ou même du diſtrict, mais encore du canton. Un Champ, diſent-ils, differe beaucoup de ſon voiſin; & ſouvent dans la même piece de terre, une partie a des qualités très-inférieures à l'autre, ou eſt même d'une nature différente. Il ne faut que creuſer, pour s'en convaincre par la diſſemblance des couches. Des obſervations ſuivies & multipliées à l'infini, les ont mis dans le cas de faire un pas plus avant, & de donner pour regle générale, que l'on gagne toujours à ſeconder le vœu de la nature, & à préférer pour chaque portion de terre la ſorte de plantation & de culture à laquelle elle eſt le plus propre: dans un jardin, par exemple, telle plante potagere à telle autre; ce légume plutôt que cet autre, *&c.*

Les faits avoués, conſtans & innombrables, qu'on cite, ont quelque choſe de bien frappant. Dans les environs de *Pé-king*, les pois, les feves, les laitues romaines, les melons d'été, les melons d'eau, les concombres, *&c.* ſont cultivés annuellement dans certains quartiers, ſans autre regle que l'indication du ſuccès; parce que tout préjugé, toute prévention & opinion à part, il faut avouer qu'ils ſont de meilleur goût & plus ſains que par-tout ailleurs; &, ce qui mérite peut-être quelque attention, y viennent plus facilement, plus ſûrement & plus promptement. La nature en fait tous les frais, & il

ne s'agit, pour ainſi dire, que de la mettre ſur la voie. Cela eſt d'autant plus ſenſible, que comme ces endroits privilégiés ne ſuffiſent pas pour les conſommations immenſes de la ville la plus peuplée de l'univers, on a beau recourir aux engrais, aux induſtries & aux ſoins, pour s'en procurer dans d'autres quartiers, on n'y réuſſit jamais egalement, non-ſeulement pour la bonté, mais même pour tout le reſte.

Les Chinois ſont trop cultivateurs & trop riches en expériences, pour n'avoir pas obſervé qu'il y a des améliorations, des renouvellemens & des *refontes de terrein*, comme ils s'expriment, qui en changent la nature, & lui donnent une fertilité factice & artificielle, dont on peut tirer de très-grands avantages. Mais, ſelon eux, 1°. ces ſortes d'entrepriſes ne réuſſiſſent qu'autant qu'elles ſont appropriées à la nature du ſol & à ſon expoſition; 2°. elles ſont très-diſpendieuſes, & demandent bien des ſoins; 3°. quelque bien conduites qu'elles aient eté, & quelque ſuccès qui les couronne, il ne faut pas s'attendre que ce ſoit pour toujours: tantôt plutôt, tantôt plus tard, c'eſt à recommencer. Tout cela ne regarde pas le deſſéchement des marais; ils ſont mis au rang des défrichemens. Il ne s'agit que des terres, des champs, des jardins & des vergers en pleine culture. Or, toutes ces obſervations ſuppoſées, qu'on nous permette de copier ici quelques regles & quelques maximes que nous avons trouvées en cent & en mille façons dans les livres que nous avons eu occaſion de lire.

Tout eſt ſubordonné aux vues & aux deſſeins de la Providence, dans la nature des terres, comme dans la qualité & la différence des climats; c'eſt-à-dire, que ſelon les Provinces, les diſtricts ou même les cantons, les terres etant cultivées, doivent produire en grains, légumes, plantes, racines, arbres & arbriſſeaux, ce qui eſt néceſſaire pour la ſubſiſtance & l'entretien

de leurs habitans. Le cours qu'y prennent les ſaiſons, ainſi que tout ce qui forme, nuance & différencie les climats, eſt conforme & proportionné à cette fin. Que l'amateur gémiſſe à *Pé-king* de ne pouvoir pas elever des orangers & des *li-tchi* en pleine terre; & celui du *Fou-kien*, de perdre ſa peine à cultiver des pommiers & des poiriers. Les penſées de l'homme d'Etat ſont fixes ſur ce point; & il ne lui viendra pas plus à l'eſprit, de tirer les terres d'un diſtrict de leur deſtination locale & de convenance, que de vouloir changer l'ordre des ſaiſons, ou la longueur des jours & des nuits.

A ſuivre la deſtination locale & de convenance de toutes les terres, il eſt evident que lorſqu'on les prend dans le plus haut degré de leur fertilité, on doit en tirer plus facilement, plus abondamment, plus ſûrement & plus continuellement ce qu'elles peuvent produire de plus ſain & de meilleur. Tout cela fournit ici à de grands développemens par rapport à tout l'Empire, à ſes différentes Provinces, aux moindres diſtricts, & aux plus petits cantons. Nous croyons même entrevoir que le Miniſtere n'a pouſſé ſi loin ſes recherches ſur la qualité de toutes les terres, que pour en diriger & en fixer la deſtination d'après ce grand principe. Il ne s'agit plus aujourd'hui de parler de nouvelles induſtries, d'améliorations particulieres, de tentatives heureuſes, *&c.* Il eſt décidé pour toujours que tout rapproché, calculé, compenſé & évalué pour cent ans, l'Etat & les particuliers gagnent à ce que chaque terre ſoit cultivée d'après l'indication de la nature; & que toute culture qui n'eſt pas celle que demandent le ſol & le climat, ne tarde pas à être à perte de plus d'une façon. Parmi les nombreuſes raiſons qu'on allegue, celle qui nous frappe le plus, eſt celle de la bonté & de la ſalubrité des productions. A en croire quelques Auteurs, bien des maladies & des epidémies ont eté occaſionnées ou même cauſées par

des grains, des légumes, des racines, des fruits, *&c.* qu'on a voulu tirer de certaines terres qui n'etoient pas propres à les produire. Les Anciens n'etoient pas eloignés de cette façon de penſer, juſqu'à dire qu'une Province gagnoit à ſe nourrir de ſes propres grains; que les fruits du pays etoient les plus ſalubres pour les gens du pays; & que même en fait de plantes & de racines médicinales, on gagnoit toujours à faire uſage de celles de l'endroit, quand on ne ſe nourriſſoit pas de mets venus de loin.

La deſtination locale & de convenance dont nous venons de parler, s'etend à tout ſans exception. *Le préjugé, la demi-ſcience, la cupidité ont beau réclamer contre elle* (dit Ouang-tchi); *plus on s'eſt appliqué dans toutes les Provinces à multiplier les obſervations & les expériences, plus l'on s'eſt déſabuſé des grands mots*, vaincre la nature, ſubjuguer le climat, dompter un ſol rebelle, triompher des ſaiſons, commander à la terre, *&c. plus l'on a vu & conſtaté que toutes choſes egales, on gagnoit toujours à ſe conformer à l'indication naïve du ſol & du climat. Quand les Empereurs, ſelon qu'ils ont fixé leur ſéjour dans le* Chin-ſi *ou le* Chan-ſi, *le* Ho-nan *ou le* Kiang-nan, *le* Tché-kiang *ou le* Pé-tché-li, *ont voulu s'y procurer les arbres & les plantes des autres Provinces, ils ont eu beau multiplier les dépenſes, appeller toutes les induſtries, augmenter les ſoins, & ne rien epargner pour y réuſſir; leurs jardins n'ont fait que confirmer & mettre dans tout ſon jour le grand principe des Anciens, qu'on peut bien lutter contre le ſol & le climat, mais non pas les faire plier, encore moins les dompter, & dans aucun cas les dominer & les changer. Leurs arbres & leurs plantes des Provinces eloignées ne furent qu'une curioſité diſpendieuſe & ſtérile..... Quand l'Empereur* Ho-ti *diſtribua à toute ſa Cour des oranges de ſes jardins, la belle* Ly *ayant eu le courage de dire que les payſans de ſon village en mangeoient*

de meilleures, perſonne n'eut rien à repliquer; & quand ce Prince parla de cette plaiſanterie à ſon Miniſtre, celui-ci en prit occaſion très-adroitement de lui faire obſerver qu'il mangeroit de meilleures oranges & à moins de frais, en s'en faiſant apporter des Provinces méridionales, ſelon la pratique des anciens Empereurs : pratique dont il lui fit ſentir la profonde ſageſſe, & les grands avantages.

Notre auteur plus homme d'Etat encore & citoyen, que Phyſicien & cultivateur, ſe permet ici bien des obſervations, des détails & des repréſentations, qu'on pourra traduire en ſon tems. Il ſuffira de remarquer, par rapport au point que nous traitons, qu'il réſulte evidemment des autorités & des témoignages qu'il cite, que la ſageſſe des deſtinations agraires dépendant, pour l'Empire & pour les particuliers, du plus grand produit par le moindre travail, c'eſt au ſol & au climat à les déterminer pour tout ſans exception. Le bled ſarrazin & les millets ont beau être des grains médiocres, leur culture eſt plus profitable dans quelques provinces du Nord, que celle du froment. De quelque peu de valeur que ſoient les jujubes, elles produiſent plus au *Chan-tong*, que ne feroient les fruits les plus délicats; & tout ce qu'on dit contre les ſaules, n'empêche pas que le *Tché-kiang*, le *Kiang-nan*, le *Kiang-ſi*, *&c.* n'en tirent chaque année d'immenſes revenus. Il importe extrêmement que les particuliers reglent la deſtination de leurs terres ſur ce principe, & ſe réſolvent à ne vouloir en tirer que ce qu'elles peuvent produire plus facilement, plus abondamment & plus ſûrement. *Tout le monde* (dit *Ouang-tchi*) *ſait l'hiſtoire de la colline des abricotiers ſauvages; de l'allée de ſaules du* Si-hou; *du verger de poiriers du Docteur* Leang; *des roſeaux du marais de* Sou-tcheou. *Il ne s'agit que d'en faire l'application aux terres d'un village, ou même d'une ſeule métairie. Autant il eſt capital d'aider la fertilité de la terre, par*

une culture ſoignée & bien entendue, autant il eſt eſſentiel de s'attacher à ce qu'elle aime mieux à produire. La cupidité convoite tout & s'ôte tout, ou peu s'en faut. Tel verger où l'on a voulu réunir toutes les eſpeces de poires, de pommes & de prunes, eſt un verger de pertes & de mécomptes. Si l'on s'y etoit borné à des poiriers, & à l'eſpece de poiriers qui y réuſſit le mieux, on en auroit fait un verger d'habits & de meubles, comme celui du vieux Lettré Tai.

Nous avons quelque peine à copier des propos ſi ſauvages; mais nous eſpérons qu'on nous les pardonnera en faveur de notre bonne intention; peut-être même que les ames d'un certain ordre nous ſauront gré de les mettre à portée de voir combien les Lettrés de Chine les plus illuſtres ſe rendent familiers & populaires, quand ils traitent certains ſujets. Du reſte, la doctrine de *Ouang-tchi* a eté goûtée & ſuivie. Nous croyons devoir obſerver, que ne tenant aucun compte des ſoins & des induſtries qui auroient fait réuſſir toutes les eſpeces de fruits dans les vergers de l'Empereur, on a déterminé pour les poiriers, les pruniers, les pêchers, les pommiers, les abricotiers, les jujubiers, & autres arbres de la Province, les endroits de telle ou telle maiſon de plaiſance qui leur etoient le plus convenables. Ainſi les poiriers ſont dans une, & il n'y en a que dans celle-là: les pêchers ſont dans une autre, & dans tel endroit qui leur a eté déſigné, *&c.* Bien plus, on s'eſt borné décidément dans chaque genre de fruit à trois ou quatre eſpeces, ou même à une ſeule, ſelon qu'on a eté inſtruit par le ſuccès. Les particuliers ſe ſont auſſi ſoumis à cette regle, & s'en ſont bien trouvés. On dit à *Pé-king* les pêches d'eté de tel village, les pêches d'automne de telle colline, les poires d'hiver de tel canton, *&c.* Cette réputation n'eſt point un vain préjugé; il faut convenir auſſi qu'elles ſont plus belles, plus ſaines, & d'un meilleur goût. Nous ne ſerions

pas eloignés de croire que c'est-là ce qui a contribué le plus efficacement à dégoûter de la culture des arbres à fruit des autres Provinces, ou même de la manie de l'universalité des especes.

Voici qui paroîtra plus singulier, & sur quoi nous demandons avant tout le répit de la réflexion, des observations, des recherches & des expériences : car enfin, l'improuver sur le seul enoncé, ne seroit pas assez prudent. Les Anciens avoient dit qu'il n'est point d'arbre ou d'arbrisseau à fruit, que la culture ne puisse améliorer & perfectionner. On prit mal leur pensée, quand les troubles, les guerres civiles & les révolutions générales eurent fait perdre la tradition & la pratique qui l'avoient conservée ; & on le soupçonna d'autant moins, qu'on avoit réussi à faire porter de belles pêches à des abricotiers, à des pruniers, *&c.* & de très-beaux fruits à des arbres sauvages. Une tentative qui réussissoit, donnoit occasion à un très-grand nombre d'autres, qui encourageoient d'autant plus, qu'on se procuroit des nouveautés, des singularités auxquelles on faisoit grand accueil à la Cour, & dans tous les marchés. Les oranges-coings, les prunes-abricots, les châtaignes-noix, *&c.* qu'on avoit obtenues par le mêlange des entes, eblouirent au point qu'on crut être allé plus loin que les Anciens, & les avoir surpassés. Or, l'on est revenu de tout cela aujourd'hui ; & l'on convient assez généralement que ces mêlanges sont au détriment de la bonté réelle & primitive de chaque fruit; qu'autant l'on améliore & perfectionne une espece, en lui choisissant un terrein & une exposition convenables, en entant, réentant & sur-entant le même arbre selon son espece ; autant on lui ôte de ses bonnes qualités, & on rend ses fruits peu sains, quelque beaux à voir & quelque agréables au goût qu'ils soient, par les mêlanges & les métempsycoses des entes ; qu'enfin il n'est point d'arbre ni d'arbrisseau

d'arbrisseau à fruit, que la culture, & sur-tout la répétition continuée des entes, faites avec ses propres branches, ne conduisent de l'etat le plus sauvage à une très-belle & très-utile fertilité. Nous n'avons rien à ajouter à cet exposé.

Les Anciens supposoient que tout ce qui etoit précoce & prématuré n'avoit jamais toute sa bonté, etoit rarement sain, & se trouvoit altéré jusqu'à être d'un usage dangereux, ou même nuisible ; & la Police etoit chargée d'empêcher qu'on ne l'exposât en vente dans les marchés, comme l'on voit clairement dans le *Li-ki*. Chaque herbe potagere, chaque légume, chaque fruit avoit son temps marqué pour commencer à être mis en vente : on ne pouvoit le prévenir. La Police moderne n'y regarde pas de si près ; mais il faut avouer aussi qu'elle n'est presque point dans le cas. Ceux même qui n'ont de jardin & de verger que pour la halle, ne se mettent pas en peine de rien prématurer, parce que, outre que, selon eux, l'on y perd toujours d'une façon ou d'une autre, les grands & les riches ne se font jamais rien servir que dans la vraie saison. On suit même cette pratique au Palais ; & on y est si scrupuleux à cet egard, que les Eunuques & les Officiers subalternes ont mangé d'un nouveau fruit, bien long-temps avant qu'on songe à le servir à l'Empereur.

Nous laissons à nos Hippocrates & à nos Galiens le soin d'examiner si leur principe sur la saison de chaque fruit mérite quelque attention, & si le temps de sa pleine maturité est véritablement celui où la manducation en est plus saine & plus assortie aux besoins de la santé. Du reste, la Philosophie chinoise est en possession d'etendre à tout & de particulariser à l'infini les soins de la Providence, jusqu'à ne voir qu'elle dans l'accélération & le retardement de la maturité des fruits d'une Province à l'autre ; & dans la même Province, pour les différentes especes du même fruit, des pêches, par exemple,

des pommes, des poires, *&c.* La Médecine convient, dit-elle, que chaque eſpece eſt ſinguliérement appropriée à ſa ſaiſon; & la Phyſique n'a encore rien trouvé dans l'organiſation des arbres qui explique les différentes qualités de leurs fruits, non plus que l'accélération & le retardement de leur maturité. Mais, encore une fois, nous laiſſons ce point à nos Médecins, pour nous arrêter à un autre.

Ayant vu qu'au lieu de réſerver pour l'Empereur les premieres poires d'une eſpece qu'il aime beaucoup, on les donnoit, nous en marquâmes notre étonnement; & l'on nous répondit que ces premieres poires mûres n'etoient pas aſſez ſaines pour Sa Majeſté; que les premiers & les derniers fruits des arbres n'avoient jamais toute leur bonté, ou même etoient viciés; & que les vrais bons fruits etoient ceux qu'on cueilloit lorſqu'ils etoient en pleine maturité. Il ne nous appartient pas de prononcer ſur cette obſervation, & nous l'abandonnons de bon cœur à nos Phyſiciens & à nos Naturaliſtes.

Comment nous faire entendre, comprendre, & goûter ſur l'ancien dire: *l'on ne devient riche que lorſque qu'on ſait tirer l'or de la boue, le feu de la glace, & les parfums du fumier?* Un célebre Lettré, ancien Miniſtre d'Etat, compoſa dans ſa vieilleſſe, il y a trois ſiecles, un aſſez long ouvrage pour l'expliquer à ſes contemporains, & eut le bonheur de s'en faire ecouter & de les perſuader. Selon lui, comme toute terre peut produire quelque choſe; comme tout ce que la terre produit a une utilité réelle, sûre & conſtante; ne laiſſer aucune terre oiſive & ſtérile eſt le plus facile & le plus prompt, le plus durable & le plus univerſel moyen de procurer l'abondance de tout ce qui fait la richeſſe, la ſécurité & le bonheur de l'Etat & des Particuliers. S'appuyant de la doctrine & des ſuccès des Anciens contre tous les ſyſtêmes des âges ſuivans, ſur les inventions, les induſtries & les adreſſes ſingulieres

des arts; les changes, les circulations, & les profits immenses du commerce; les cultures même, les fertilités & les productions nouvelles, il se borne à prouver que les vivres, les vêtemens & le logement etant les grands besoins de la société humaine, & la terre l'unique source qui puisse les procurer, elle y pourvoira plus ou moins bien, selon qu'elle s'appliquera plus ou moins à les en tirer, quoi qu'elle puisse faire ou imaginer d'ailleurs. Une proposition le conduisant à l'autre, il finit par eriger en principe incontestable, &, selon lui, d'une evidence de démonstration, *que toute terre etant en rapport, on a tout pour tout de la façon la plus avantageuse pour tous*: proposition, ce semble, qui mériteroit bien autant d'être examinée, discutée, approfondie, développée, mise dans tout son jour, & rendue palpable par des détails, des applications & des calculs, que tout ce qui concerne les antiquités des Egyptiens & des Grecs.

Les grandes sciences de la société humaine sont la science de la morale & des arts nécessaires ou utiles; &, comme le soutenoit le célebre *Siu-ko-lao*, elles ne sont jamais si mal etudiées & approfondies, si peu sçues & répandues, que lorsque les Lettrés se détachent de la société par leur application à des connoissances & à des recherches de caprice, de fantaisie & de mode, dont elle ne tire & ne sauroit tirer aucun profit. Le second Empereur des *Tang* cassa un grand Mandarin du Tribunal des crimes, qui passoit pour un très-habile Pharmacien, en disant: *il a trop etudié les drogues pour bien savoir toutes les loix.*

Pour revenir au propos de notre ancien Ministre: plus un canton se peuple, observe-t-il, moins, ce semble, les particuliers y devroient être riches, & l'abondance y régner. Cependant on voit le contraire arriver par-tout; ce qui ne sauroit être attribué qu'à ce que toute terre alors est cultivée.

Qui a voyagé dans quelques quartiers du Tché-kiang, dit-il, *& n'y a pas observé que les fossés & les canaux y donnent une moisson de racines aquatiques d'une grande utilité; que tous les bords des chemins sont plantés de divers arbres; que les haies sont faites d'arbrisseaux sauvages, dont les petits fruits ont bien des usages; que les sentiers des champs sont garnis, de distance en distance, de cotonniers, de maïs, ou d'autres plantes utiles, selon la saison; que les villages, qui paroissent des bosquets de loin, sont bien garantis des grandes chaleurs de l'Eté, par les arbres à fruit dont les maisons & les enclos sont environnés; que les monticules les plus sauvages, les bords des rivieres les plus escarpés font une décoration par les arbres & les arbrisseaux dont ils sont couverts; qu'il y a des mûriers, pour les vers à soie, par-tout où ils peuvent croître; & que les marais, qu'on ne sauroit dessécher, fournissent des roseaux choisis, & des herbes à grandes feuilles, qui sont d'un grand secours?* Outre que ce que nous avons vu dans d'autres Provinces nous donne lieu de croire qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce récit, plusieurs personnes, dignes de foi, qui ont voyagé dans le *Tché-kiang*, nous ont toutes assuré que réellement toutes les terres y etoient en rapport, & produisoient quelque chose. Or, pourquoi n'en seroit-il pas ainsi de notre France, du moins dans ses belles Provinces? Du reste, qu'on ne prenne pas le change sur ce mot, ainsi que sur tout ce qui précède. Tout ce que nous prétendons, c'est d'en venir à un principe qu'on n'a peut-être pas assez approfondi chez nous, & qui passe ici pour capital; savoir, que ce que l'on obtient de la terre avec moins de travail, de soins & d'engrais, finit par être d'un aussi bon produit que ce qui est plus précieux.

Comme les Chinois ont eté long-temps dans l'erreur sur ce point, & ne sont revenus qu'assez tard, & peu à peu, à la doctrine des anciens *Tcheou*, on a pris à tâche, dans bien

des livres, d'aller au-devant de toutes les difficultés, & de rendre comme palpable, par les détails, que les choſes les moins priſables, ſont d'un grand revenu quand on les tire des terres qui ne produiroient rien ſans augmenter dans une ferme le nombre des colons. On y applique fort bien ce que tout le monde avoue ſur la volaille, les animaux de baſſe-cour, & les viviers, en inſiſtant ſur l'attention indiſpenſable de s'attacher, non pas à ce qui eſt plus priſé, mais à ce qui vient plus aiſément, plus ſûrement & plus abondamment. Enfin, à force d'inſiſter ſur ce que toutes les productions de la terre ſont lucratives, parce qu'elles ſont toutes d'un bon uſage, & d'autant plus lucratives qu'elles ſurpaſſent beaucoup le travail qui les obtient, on en vient à prétendre que cette portion des revenus annuels rend une province ou un canton plus ou moins riches, ſelon qu'ils ſont plus ou moins abondans. Puis on finit par obſerver que, quoique tout ſyſtême agraire ſoit eſſentiellement ſubordonné à la nature des terres, au climat, au cours que prennent les ſaiſons, & aux accidens & dérangemens particuliers occaſionnés par les froids ou les grandes chaleurs, les ſéchereſſes ou les inondations, les grands vents ou les ſauterelles, il y a des choſes de choix ſur leſquelles on doit avoir egard aux conjonctures, aux convenances & aux localités. Sur cela on cite en exemple le voiſinage des villes, qui aſſure un prompt débit de bien des choſes dont on ſeroit embarraſſé dans le milieu des campagnes; & on convient que dans certains cantons on ne doit pas penſer à ce qui demande un travail annuel, & qu'on doit préférer ce qui eſt fait une fois pour toujours, ou du moins pour un grand nombre d'années. Le capital, l'eſſentiel, le point déciſif, c'eſt que toute terre ſoit en rapport.

Nous comptions avoir fini cet article; mais nous avons trouvé deux petits Mémoires dont nous croyons devoir dire

un mot, ne fût-ce que pour donner idée de ce qu'on appelle ici liberté agraire, & direction de gouvernement.

Dans le premier, qui est adressé aux *Tchi-hien*, ou Gouverneurs des villes du troisieme ordre, après leur avoir prouvé que leur premier soin doit être de bien etudier la carte de leur district, d'en connoître toutes les terres, toutes leurs productions, & les qualités bonnes & mauvaises des habitans, on leur démontre que le succès de leur administration dépend sur-tout & avant tout, de ce qu'il n'y ait pas de gens désœuvrés, ni de terres négligées, & qu'ils ont besoin de toute leur sagesse pour y réussir; mais que cela leur deviendra de jour en jour plus aisé, à proportion que le peuple les verra s'occuper avec affection de ses intérêts. Comme la Loi est positive pour toutes les terres à riz ou à bled, on veut qu'ils commencent par s'assurer qu'elles sont toutes cultivées; & agissent avec douceur & bénignité, mais efficacement, pour que toute négligence à cet égard soit réparée sans délai. Quant à ce qui est de bonne volonté dans l'agriculture, on ne lui laisse que les voies d'insinuation, d'exhortation & d'encouragement, toujours sûres & efficaces, dit-on, quand elles sont assorties aux temps, aux conjonctures, & quand elles ne se démentent pas. Ce qu'on n'aura commencé que pour lui plaire, on le continuera après par intérêt, si on voit qu'on en retire un vrai profit. Que toutes ses premieres tentatives soient en petit, & qu'il n'en fasse aucune, qu'autant qu'elle aura obtenu le suffrage libre des habiles du canton; & préfere, sans hésiter, pour la faire réussir, les moyens qu'ils auront jugés plus sûrs & plus convenables. Si elle ne réussit pas, qu'il se fasse un devoir de reconnoître sa méprise; si elle réussit, qu'il en fasse honneur à ceux qui en auront eté chargés.

Cong-tse disoit qu'il faut consulter les Colons sur l'agriculture, & les Jardiniers sur le jardinage. La regle est sûre pour tout ce qui est connu & pratiqué dans un pays. Mais quand il

s'agit d'introduire quelque nouvelle plantation ou culture, à moins qu'il ne fût queſtion d'examiner ſi l'on n'a pas fait jadis quelques tentatives, il vaut mieux ſe cacher d'eux que prendre leur avis. Ce n'eſt qu'après un ſuccès conſtant & décidé, qu'on peut s'ouvrir à eux pour les engager à en faire leur profit. Du reſte, un habile *Tchi-hien* doit penſer & agir en pere de famille dans ces ſortes d'entrepriſes. Ce n'eſt pas préciſément ce qui fera plaiſir, ce qui réuſſira, ce qu'on louera, qu'il doit chercher; mais ce qui eſt mieux aſſorti au climat de chaque endroit & à ſes vrais beſoins, ſe concilie plus aiſément avec les autres cultures & travaux, & ſera ſûrement d'une utilité plus conſtante & plus univerſelle. Après les premiers encouragemens, qu'il s'en repoſe ſur le public. Quand l'arbre des figues caques eut eté porté du *Pe-tche-li* dans le *Chan-tong*, chacun trouva bien-tôt où il en falloit planter; &, ce qu'on n'avoit pas même ſoupçonné, les eſſais des particuliers firent découvrir les endroits qui devoient donner les meilleures de la Chine, & où l'on a fait de ſi belles plantations, qui auroient été ailleurs auſſi peu profitables, qu'elles ſont là d'un grand revenu. Lorſque les pêchers de l'allée de *Hang-tcheou* commencerent à ſe couronner de fleurs, puis à ſe charger de fruits, tous les endroits où l'on pouvoit en planter ne tarderent pas à en être couverts, & perſonne ne ſe méprit ſur les eſpeces qu'il falloit préférer comme plus ſaines & plus faciles à cultiver. Il faut pourtant convenir que, ſauf les cas particuliers du manque de bois, ou des autres raiſons locales, on doit toujours préférer, en fait d'arbres, les arbres à fruit à tous les autres; & parmi les arbres à fruit, ceux dont le fruit tient lieu de grain, comme les châtaigniers; ſert à plus d'uſages, comme les noyers; ou ſe conſerve plus long-tems, ſoit ſéché ou autrement, &c.

Quand le Fondateur des *Ming* eut enfin chaſſé les Mongoults de tout l'Empire, on lui préſenta des *Mou-tan* des environs de

Kai-fong-fou, qui etoient d'une beauté raviſſante. Ce Prince, dont toutes les penſées etoient ſi ſages & ſi patriotiques, demanda, comme s'il n'avoit pas connu le *Mou-tan*, quelle eſpece de fruit ſuccédoit à cette belle fleur; puis, ſans attendre la réponſe, ordonna qu'on lui en ſervît dans la ſaiſon. On comprit à merveille ce qu'il vouloit dire; & quelques années après, le Vice-Roi du *Ho-nan* lui fit préſenter de magnifiques & excellentes pêches, ſous le nom de fruits de *Mou-tan*. Cette anecdote a donné occaſion à un ſecond Mémoire, dont nous allons dire deux mots.

L'Auteur, après avoir raconté comment le deſir de plaire à *Tai-tſou* fit imaginer de changer en vergers & en fruitiers les jardins enchantés des environs de *Kai-fong-fou*, qui, par-là, au lieu de conſumer inutilement beaucoup de journées & d'engrais, devinrent une reſſource pour cette grande ville, & lui procurerent annuellement une récolte immenſe de fruits, ſans déparer ſes environs, ni priver ſes citoyens des agrémens de leurs campagnes: l'Auteur, dis-je, en prend occaſion d'adreſſer la parole à tous les particuliers riches & opulens, pour leur dire qu'il ne tient qu'à eux de devenir ainſi les bienfaiteurs de leur patrie. Comme il eſt modéré, poli, honnête, diſcret, plein d'égards, & très-accommodant, il conſent de bonne amitié qu'ils aient des parterres, cultivent, chacun ſelon ſon goût, les fleurs des différentes ſaiſons, & ſe procurent, par les induſtries d'une culture etudiée, des nouveautés & des ſingularités, quittes à s'en dégoûter quand la ſageſſe ouvrira leur ame à des plaiſir plus vrais; mais il leur demande qu'ils prennent ſur eux le riſque de faire de vaines dépenſes & des tentatives inutiles pour les plantes, arbres & arbriſſeaux dont il s'agiroit de perfectionner & d'améliorer la culture, ou d'augmenter les genres & les eſpeces, en faiſant venir des autres Provinces ce qu'on n'a pas dans la leur. L'hiſtoire agraire de

l'Empire

l'Empire fait foi que tous les environs des grandes villes, qui ſont devenues capitales dans différens tems, ou ont eté le ſéjour de la Cour, furent bien partagés en herbages, en légumes, en racines & en fruits de toutes les eſpeces, parce que le peuple ne tardoit pas à participer à tout ce qui réuſſiſſoit dans les jardins du palais, ainſi que dans ceux des Princes & des Grands. Or, ſi les gens riches & opulens partageoient leurs dépenſes en choſes de caprice & en choſes utiles, tout leur canton profiteroit de ces dernieres; & ils auroient la douce ſatisfaction de voir la reconnoiſſance publique conſacrer leur nom par des louanges de ſentiment.

« On ſait, il y a long-temps, que bien des herbages, légu» mes, racines, grands & petits fruits, dégénerent dans beau» coup d'endroits, & ne s'y conſervent qu'un certain nombre » d'années dans leur beauté & leur bonté. Il faut les renou» veller par des graines, des entes & des plants tirés d'ailleurs, » quelquefois d'un autre diſtrict de la Province, mais quel» quefois auſſi d'une Province éloignée. Peu de gens dans » les villages penſent à cela; & ils y penſeroient inutilement, » parce qu'ils ne ſont pas en etat d'en faire la dépenſe, & ne » ſauroient, la plupart, comment s'y prendre, ni à qui s'adreſ» ſer ». Nous laiſſons aux Sages le ſoin d'obſerver, d'après cette petite citation, quel eſt le ton de ces eſpeces de Mémoires. L'Auteur continue, en priant les gens aiſés de ſe charger de ce ſoin, qui enrichira leurs jardins & ceux des autres. Comme il ſait bien ce qu'il faut dire à des Chinois, il ne manque pas d'inſiſter ſur l'agrément qu'ils ſe procureront pour leurs préſens d'honnêteté & d'amitié, qui ſont ici une ſi grande affaire; pour le ſervice de leur table; & ſur-tout pour les offrandes dans les cérémonies aux Ancêtres. Puis il leur obſerve que, pour bien faire, il ne faut pas attendre que leurs plantes & leurs

graines paſſent de leurs jardins dans ceux des autres. Ce n'eſt, dit-il, qu'en en diſtribuant aux particuliers qui ont des jardins bien placés & de l'induſtrie, qu'ils en aſſureront le ſuccès; ſoit à cauſe de la différence du terrein & des ſoins, ſoit à cauſe de l'emulation, qui fera imaginer à chacun tout ce qui peut le faire réuſſir. Il ſeroit inutile d'entrer dans de plus longs détails; ce que nous venons d'indiquer ſuffit pour qu'on voie ſi un pareil ſujet pourroit être traité en France, & comment, dans ce cas, il faudroit l'enviſager & le préſenter, pour obtenir que ce qu'on dépenſe ſi infructueuſement à faire ratiſſer des allées où perſonne ne paſſe, tondre des charmilles que perſonne ne voit, arroſer des boulingrins que perſonne ne regarde, cultiver des fleurs de quelques jours, &c., &c., fût employé plus patriotiquement au profit de la commune. Ne fût-on ecouté que pour ces jardins & ces parcs immenſes que leurs maîtres n'ont jamais vus, & qu'ils oublient au fond de nos provinces, ce ſeroit avoir obtenu beaucoup pour tout le Royaume.

Dans le Mémoire que nous venons de citer, on ſe complaît à repréſenter les bons villageois portant à leur bienfaiteur les prémices de leurs beaux fruits, de leurs légumes nouveaux. Les nôtres, qui ont le cœur encore mieux fait, & l'ame plus ſenſible (nous nous ferions leur caution au beſoin), ſeroient encore plus empreſſés à s'acquitter de ce petit devoir de reconnoiſſance; & ceux qui les verroient venir ainſi à eux avec leurs corbeilles & leurs paniers, en ſeroient certainement plus touchés que des Chinois.

Encore un autre principe agraire, qui paroît mériter quelque attention. Ceux qui ont vu les plans & les deſcriptions des grands jardins de plaiſance de la Chine, auront ſans doute eté frappés des monticules & petites chaînes de collines dont ils ſont remplis. Que les connoiſſeurs & les amateurs prononcent

à leur gré, & décident jusqu'où ces monticules & ces chaînes de collines, distribués avec entendement & sagesse, concourent avec les autres parties du systême Chinois, à imiter la belle nature, & peuvent ou ne peuvent pas avoir un bon effet. Nous nous en reposons pleinement sur leur suprématie & leur infaillibilité. Tout l'univers est à leurs pieds pour tous les siecles. Nous nous bornerons à observer que ces monticules & les chaînes de montagnes furent choisis par les Anciens, tels que la Nature les avoit préparés, puis imités dans les âges suivans, en conformité de ce premier choix. Mais pourquoi? parce qu'on les croyoit plus propres à la plantation des arbres en général, & plus avantageux pour les arbres à fruit en particulier. Du reste, sur ce point comme sur tous les autres dont nous avons parlé & parlerons encore, il ne s'agit pas, pour nous, de rien statuer ou garantir, ni même approuver, mais simplement de rendre compte de ce que nous trouvons. Cette protestation est précise; on auroit tort de n'y avoir pas egard; d'autant plus que nous laissons à côté toutes les explications des Physiciens Chinois, & que nous nous bornons aux raisons qu'il s'agit d'examiner.

Par exemple, on dit au sujet des monticules & des collines, que les plantations des arbres & arbrisseaux y réussissent toujours mieux, toutes choses égales, qu'en pays uni, puisque leurs hauts & leurs bas, leurs différentes positions & expositions, y donnent le moyen de réunir à son gré tous les genres & especes qu'on veut; ce que nous avons vu pratiqué très-heureusement dans les jardins de l'Empereur. Pour ne pas faire dire aux Chinois néanmoins ce qu'ils ne disent pas, nous avertissons qu'ils exceptent les arbres qui demandent le voisinage des eaux ou les terres humides, comme les saules, les peupliers, &c., & conviennent que ceux qui veulent des terres pro-

fondes, n'y atteignent point la même groſſeur & la même hauteur. En revanche, ils ſoutiennent que tous les arbres fruitiers, ſans exception, y ſont toujours incomparablement mieux qu'ailleurs, parce qu'on leur y procure l'expoſition que chacun demande, &, ce qui n'eſt pas moins capital pour la bonté & la ſalubrité de leurs fruits, une ſituation qui leur aſſure une libre, facile & continuelle circulation de l'air.

On ne ſauroit dire juſqu'où l'on croit ici cette circulation eſſentielle. Nous n'oſerions remarquer qu'on la cherche juſqu'à eſpacer les arbres beaucoup plus que nous, juſqu'à s'en faire un objet dans la façon de les tailler & de les élaguer, juſqu'à les dépouiller d'une partie de leurs feuilles quand ils ſont trop touffus lors de la maturité de leurs fruits; & enfin, juſqu'à ne priſer que ceux qui ſont en plein vent, & bien expoſés au ſoleil. Mais en avouant que les Chinois outrent peut-être l'application de leur principe, qu'il nous ſoit permis de demander qu'on examine ſi on ne le néglige pas un peu chez nous, & ſi les treilles qu'ils font pour leurs vignes en pente de toit, & fort élevées d'un côté, ne pourroient pas nous donner quelque vue d'amélioration pour les nôtres, au moins dans quelques Provinces. Nous reſtreignons ainſi notre demande à l'égard de la vigne, parce que nous ſavons que ſa culture varie prodigieuſement, ſelon les endroits, ſouvent le moins eloignés, & doit varier ainſi pour être bien entendue; ce qui nous donnera occaſion de remarquer en paſſant qu'on pourroit faire plus d'uſage de cette obſervation triviale, & ſe rapprocher davantage des Chinois, qui prétendent qu'il en eſt ainſi, à-peu-près, de toutes les plantes; que toute culture eſt ſubordonnée à ce qu'ils nomment *les localités;* & qu'au lieu de s'opiniâtrer à vouloir imiter ce qui ſe pratique dans le village le plus voiſin, parce que cela réuſſit, il faut avoir la patience d'etudier ce qui convient au ſien.

Cette derniere penſée nous empêche d'ajouter encore bien des choſes ſur l'avantage des monticules & des collines, ſurtout par rapport aux arbres à fruit; mais nous ne diſſimulerons pas que les Chinois, d'après leſquels nous parlerons, l'etendent à toutes les Provinces ſans exception; & ne le limitent que pour les eſpeces d'arbres & la détermination de l'expoſition de l'orient, du midi ou du couchant, ſelon les vents, les chaleurs, les brouillards, &c. Car, à cet egard, chaque pays, chaque canton, & même par fois chaque endroit, ſe trouve dans une poſition ſur laquelle il ne s'agit pas de raiſonner & de diſcourir, mais d'ecouter la dépoſition annuelle des faits, & d'y ſubordonner ſes procédés & ſes arrangemens quelconques. On perdroit tout au couchant du village, ſi on vouloit y ſuivre le même plan que du côté du midi ou du levant; & ſouvent ce n'eſt que faute d'y faire attention qu'on ſe jette dans des embarras dont on ne ſe tire point, & dans de prétendues inexplicabilités. Ces circonſtances locales vont quelquefois juſqu'à rendre difficile, caſuelle, ou même inutile, la culture du même arbre qui réuſſit à merveille & ſans peine *de l'autre côté du ruiſſeau*, comme dit l'ode des pêchers. Il y en a un exemple très-remarquable dans un des jardins de l'Empereur: les mêmes arbres qui réuſſiſſent à ſouhait d'un côté, ne font que languir de l'autre, n'y donnent que peu de fruits, & encore de mauvaiſe qualité.

On nous accuſera peut-être de puérilité en nous voyant nous appeſantir ſur cette bagatelle, dont nous avons dit plus haut tout ce qu'il falloit, en parlant du ſol & de l'expoſition; mais qu'on le pardonne à l'impreſſion que fait ſur nous la maniere dont les Chinois s'opiniâtrent à en faire une choſe à laquelle on ne ſauroit être trop attentif, qu'on ne néglige jamais impunément, & ſur laquelle un payſan, qui a vu & obſervé, eſt plus croyable que mille Lettrés qui raiſonnent & débitent de la

doctrine. S'ils excedent à cet egard, & se laissent trop dominer par ce qu'ils nomment *les localités*, que nos cultivateurs voient s'ils ne comptent pas outre mesure sur leurs théories générales, & ne les rendent pas défectueuses, faute d'avertir comment & jusqu'où elles sont subordonnées à chaque endroit. Nous pouvons nous tromper ; mais pour dire les choses comme nous les pensons, il nous paroît que c'est sur-tout à la grande connoissance que les Chinois ont acquise des *localités*, & au soin qu'ils ont de s'y conformer, qu'ils doivent par-tout leurs succès en tout genre d'agriculture.

Nos intentions sont trop droites, notre maniere de procéder trop franche, & notre façon de parler trop naïve & trop candide, pour surfaire les choses, & encore moins pour donner comme un principe avéré & certain, ce qui ne l'est pas. Ainsi nous commençons par en avertir : quoique nous pussions citer bon nombre d'Auteurs qui alleguent eux-mêmes leurs observations, & s'appuient de beaucoup de faits, on ne doit prendre ce que nous allons dire que pour une conjecture qui mérite quelque attention. Les cultivateurs ont leurs renseignemens, leurs regles & leurs pratiques sur la sorte de grain ou de légume qui doit précéder l'autre, & lui préparer la terre ; & il est prouvé ici comme en Occident, par des expériences trop avérées, trop uniformes, trop soutenues & trop générales, que la culture de l'un repose la terre de l'autre & en assure une moisson plus abondante, pour qu'on puisse former là-dessus le moindre doute. Il ne s'agit plus que de ne pas se tromper sur l'application de cette théorie, & de n'en prendre que ce qui convient à chaque endroit. Les Chinois, qu'une connoissance pratique ne manque jamais de conduire à une autre, ont raisonné à leur maniere sur celle-ci, qu'ils ont bien avant que la Grece eût cessé de manger ses glands, comme cela est prouvé par

plusieurs endroits du *Chi-king ;* & ont cherché en quoi & comment on pourroit en faire usage pour la culture des arbres. La nature des terres, le cours des saisons, & conséquemment tous les procédés de l'agriculture, sont ici trop différens de notre France pour qu'on pût y faire cadrer tout ce qui descend jusqu'aux détails & aux particularités. Ainsi, nous nous contenterons d'indiquer en général que les recherches & les observations des Chinois les ont conduits à reconnoître que quelques arbres gagnent & profitent à être environnés d'autres arbres de leurs especes, & qu'il y en a qui, au contraire, y perdent beaucoup, & en pâtissent; que parmi ces derniers, le choix des voisins qu'on leur donne n'est pas indifférent : car, selon qu'on les environne d'*amis*, d'*indifférens* ou d'*ennemis*, comme s'exprime un Auteur du temps des *Song*, on facilite & assure, on retarde & embarrasse, on empêche & vicie leur accroissement & leur fécondité ; qu'enfin, il y a des arbres qui demandent à être isolés, veulent être seuls, & ont besoin d'être de tous côtés en pleine jouissance du soleil, de l'air & du vent. Ce dernier point a donné lieu à des recherches sur la proximité qui convient aux arbres de même ou de différente espece ; & des observations faites avec soin, ont appris qu'elle pouvoit, ou même devoit être fort grande pour quelques-uns, ensorte que leurs branches se touchent de tous côtés quand ils ont leur grandeur; que d'autres doivent être espacés de façon, que, pendant le solstice d'eté, leur ombre ne les touche pas deux heures avant & après midi ; & que, pour quelques-uns, la distance qui les sépare doit être assez grande du côté de l'orient & de l'occident, pour que l'ombre du matin & du soir n'arrive pas de l'un sur l'autre à l'equinoxe. Il faut pourtant avertir que tout cela demande des attentions, & est subordonné au pays, au climat, & même aux *localités*, sur-tout pour les arbres fruitiers, sur lesquels on a fait plus d'ob-

ſervations & de recherches. Nous n'avons rien á ajouter à cet expoſé du dire Chinois, ſinon qu'il nous a procuré le plaiſir de nous ſouvenir que nos bons payſans vantoient beaucoup leurs pêches de vigne, leurs ceriſes & leurs pommes de champ. Qui recueilleroit leurs traditions & leurs pratiques, y trouveroit probablement des connoiſſances plus ſûres & plus utiles que celles qu'on eſpere obtenir des anciens livres & des pays etrangers, dont le meilleur uſage qu'on puiſſe faire, ſeroit, ce ſemble, d'apprendre à en mieux connoître le prix, en voyant par où, en quoi & juſqu'à quel point la maniere dont elles s'en rapprochent, eſt plus convenable à nos climats.

La partie la plus ſeptentrionale de la Chine, par exemple, etant par une moindre latitude que nos Provinces les plus méridionales; & le cours annuel des ſaiſons pour le chaud & le froid, la ſéchereſſe & la pluie, les vents & leurs changemens, la neige, les brouillards, & toutes les révolutions de l'atmoſphere, etant abſolument différens, il eſt indubitable que les deux grands mots d'ici, *connoiſſez le tems*, *ne manquez pas le tems*, dont on ſemble faire la premiere & la plus eſſentielle regle d'agriculture, ne nous laiſſent rien à voir dans tous les calendriers agraires de la Chine, & nous donnent à entendre d'un autre côté, que l'on traite peut-être trop légérement de vaine ſuperſtition, d'ignorance & de préjugé, les perſuaſions locales des payſans ſur le vrai temps de commencer & de finir les labours, les engrais, les ſemailles, &c. La ſcience & le raiſonnement aiment à ſe mettre au large ſur l'article du temps, & c'eſt un vrai piege: piege d'autant plus dangereux, que les plus ſinceres ont bien des choſes à dire avant de convenir qu'ils y aient été pris. Or, quelque bonne envie que puiſſe avoir le patriotiſme, en ſoutenant les plus belles théories, ſoit de notre crû, ſoit de chez l'etranger, on avanceroit plus à les examiner d'abord,

d'après

d'après nos bons Colons, ſur les deux mots *connoiſſez le tems*, *ne manquez pas le tems.*

Nous oſerions preſque dire que les Chinois les regardent comme les deux pivots ſur leſquels doit tourner ce qu'ils appellent *la grande roue des travaux de la campagne.* Il n'y a aucun livre, ſoit d'agriculture, ſoit de jardinage, qui ne s'étende beaucoup ſur ce point; & l'Empereur régnant, qui a commencé le ſien par deux livres ſur le temps en-général, & puis par un ſur chacune des quatre ſaiſons, n'a pas cru en avoir fait aſſez s'il mettoit d'autre titre à ſon livre que celui d'*Examen approfondi du temps qu'il faut prendre*: pour donner à entendre que tout ce qu'il enſeigne ſuppoſe cet article capital, & s'y rapporte. Il eſt dit cruement dans le *Chou-king ; la ſuſtentation ou la nourriture dépend du temps.* Ces mots, qui contiennent tant de choſes dans le ſtyle des anciens, ſont preſque toujours pris dans ce dernier ſens par les modernes. Soit préjugé & mépriſe, ſoit hyperbole & exagération, pour qu'on ſoit plus frappé ſur ce point, il eſt ſûr qu'ils y ramenent ſans ceſſe, & en font dépendre toute l'agriculture, bien autrement qu'on ne le fait chez nous. Or, ſur cela, laiſſant de côté ce qu'il peut y avoir d'outré & d'exagéré chez eux, nous remarquerons néanmoins que s'ils en ſont venus là, c'eſt parce que leurs antiques & longues expériences, leurs continuelles & innombrables expatriations, leurs ſavantes & curieuſes recherches, les ont forcés de reconnoître que la loi du temps s'etend à toutes les productions de la campagne, & eſt au-deſſus de tous les efforts du travail & de l'induſtrie; ſur quoi ils ſe ſont ſinguliérement appliqués à ſe bien connoître; & le Gouvernement lui-même a repris la continuation des Journaux météorologiques pour toutes les villes, que les anciens *Tcheou* avoient imaginés, & qui ont eté repris, interrompus, recontinués, abandonnés dans les âges ſuivans, ſelon que la

ſuperſtition y vouloit trouver des prédictions, ou la demi-ſcience un calendrier agraire perpétuel bien détaillé.

Les préjugés, l'ignorance & les erreurs des Dynaſties du moyen âge, ont appris aux deux dernieres à ne point chercher dans les Journaux météorologiques des connoiſſances que l'Être ſuprême n'a pas voulu accorder aux hommes, & qui répugnent egalement à la liberté de l'homme, & à celle de ſa providence paternelle, pour les favoriſer, les effrayer ou les punir, ſelon qu'ils ſont fideles, déſobéiſſans ou pervers. Ces Journaux météorologiques, continués depuis plus de trois ſiecles & demi, ne ſont point faits avec l'intelligence, le ſoin & la préciſion de nos modernes; mais ils rempliſſent le plan de la haute Antiquité, & donnent ſur chaque lieu, par rapport aux ſaiſons, aux changemens de tems, aux diverſes révolutions de l'atmoſphere, & à la ſérie des années, les connoiſſances ſûres qui dirigent l'agriculture, & les conjecturales dont elle fait uſage & s'eclaire. Chez les Anciens, ces Journaux dépoſés entre les mains des Officiers publics qui etoient chargés de préſider aux travaux de la campagne & de les diriger, etoient probablement d'une utilité plus aſſurée & plus univerſelle que maintenant; parce que les Officiers les etudioient en gens ſages, inſtruits, expérimentés, s'eclairoient réciproquement de leurs lumieres, & n'alloient preſcrire aux Colons, dans chaque ſaiſon, que ce dont ils etoient convenus pour chaque diſtrict après de mûres délibérations. Malgré cela, on ne peut diſconvenir, que ſoit par les bons ſoins des Mandarins & des Lettrés, ſoit par la continuité & la communication des traditions, la plupart des Colons ſont très-verſés dans la connoiſſance du tems ou du cours des ſaiſons, chacun par rapport à ſon canton, & lui doivent l'à-propos de leurs choix & de leurs préférences ſelon les années, comme de leurs travaux & de leurs entrepriſes.

Rira qui voudra de notre remarque ; nous la ferons avec notre candeur & notre ſimplicité ordinaires, pour ceux qui ſauront la prendre pour ce qu'elle vaut & pour ce que nous la donnons. Etant dans le cas de nous rendre ſouvent dans les jardins du Verſailles d'ici, nous avons entendu raconter que l'Empereur ayant demandé, dans ſes promenades, pourquoi il voyoit ſi-tôt ou ne voyoit pas encore telle fleur ; pour quelle raiſon on avoit devancé le tems ordinaire, ou on l'avoit laiſſé paſſer pour telle culture, tel travail, &c. ; on lui avoit répondu que le vieux jardinier avoit penſé que le tems qu'on avoit eu & qu'on eſpéroit, le demandoit ainſi ; & que Sa Majeſté avoit eu la bonté de ſe contenter de cette réponſe. Le ſeul commentaire que nous y ajouterons, c'eſt que nous avons eté témoins enſuite que ce vieux jardinier avoit penſé juſte, & très-bien rencontré. Il n'y a certainement ni prévention, ni préjugé de notre part ; & nous ne le diſons que pour l'encouragement de nos Colons & de nos Jardiniers. Ceux de Chine raiſonnent très-médiocrement, & même par fois aſſez mal, ſur le pourquoi des tems qu'ils choiſiſſent, qu'ils attendent ou qu'ils craignent, chacun pour ſon canton ; mais ils ne s'y méprennent guere. On peut dire en général, qu'ils ont ſinguliérement la ſcience-pratique du tems pour commencer à propos, différer, & placer toujours de la maniere la plus avantageuſe leurs labours, ſemailles, plantations, arroſemens, &c. Un Européen a beau s'etonner de la hardieſſe & de la ſécurité avec laquelle ils devancent quelquefois le tems ordinaire ; il admire encore plus le ſang froid & la patience qu'ils montrent après qu'il eſt arrivé, pour attendre & tout ſurſeoir juſqu'au changement qu'ils eſperent. Auſſi n'aurions-nous aucune peine à nous ranger de l'avis des anciens Miſſionnaires, qui ont prétendu que les Chinois avoient ſinguliérement la ſcience de connoître le tems, & d'en

profiter, & lui devoient principalement les ſuccès de leur agriculture. Qu'on n'aille pas en conclure néanmoins, non plus que de tout ce que nous avons dit, que nous nous récrions mal-à-propos & faute de ſavoir, que les deux grands mots des Chinois, *connoiſſez le tems*, *ne manquez pas le tems*, ont été connus dès les premiers âges chez tous les peuples. N'euſſions-nous eu que la Bible, nous ne pourrions l'ignorer. Ainſi, pour ecarter tout mal-entendu, nous finirons cet article par avertir & par faire obſerver que tout ce que nous avons prétendu, c'eſt que les Chinois s'appliquent à connoître le tems, & ſe font une très-grande affaire de ne pas le manquer; mais que ſi nous y donnions les mêmes ſoins, nous en retirerions les mêmes avantages, ou même de plus grands, vu que le cours des ſaiſons eſt plus uniforme en France qu'ici, & beaucoup plus favorable à l'agriculture.

Au ſurplus, que ceux qui croient qu'on peut dominer les ſaiſons, & qu'il ne s'agit que de s'y bien prendre pour les plier à ſes projets, & les faire joindre à ce qu'on veut, ſe tirent de leur ſyſtême comme ils pourront; mais qu'ils n'aillent point s'imaginer que c'eſt par ignorance & faute d'en ſavoir davantage, que les Chinois ſe laiſſent dominer par les ſaiſons. Ils n'ont courbé la tête ſous leur ſceptre, & ne lui ſont devenus ſi ſoumis, que parce qu'après avoir oſé, riſqué, entrepris, eſſayé & imaginé plus que nous ne devons dire, ils n'ont vu que rêves, chimeres & illuſions dans tous les projets de s'y ſouſtraire pour la grande agriculture, par tous les efforts réunis du travail, de l'art & de la plus ſubtile induſtrie. Chaque Province même a voulu faire ſes tentatives, & les a multipliées, prorogées & pouſſées autant qu'elle a pu; puis elles ont fini par ſe dire l'une à l'autre, qu'il eût fallu commencer par en croire les Anciens, qui n'auroient jamais rendu l'agriculture ſi dépendante des

ſaiſons, s'ils n'y avoient pas eté forcés par des expériences déciſives. Pour tout dire, il s'agit ſi peu d'accuſer d'ignorance la ſoumiſſion des Chinois aux ſaiſons, que quand il leur prend envie, ils n'en tiennent aucun compte pour toutes les curioſités de verger & de parterre. Ils cultivent avec ſuccès, dans le Nord, les arbres & les fleurs des Provinces les plus méridionales, &, ce qui eſt encore plus difficile, les arbres & les fleurs du Nord dans celles-ci. Les Jardiniers les plus ordinaires, comme ceux du Palais, ſont en poſſeſſion d'avoir toutes les eſpeces de fleurs ou de fruits pour le tems qu'on a déterminé, ſoit qu'il faille en hâter ou retarder la pouſſe de pluſieurs mois. A la Capitale & dans les Provinces, il ne s'agit que de prendre ſes avances pour avoir au jour indiqué tout ce qu'on veut; & c'eſt une reſſource des particuliers pour leurs préſens de reſpect ou d'amitié. Pour que le peuple même participe à cette petite induſtrie, les payſans des environs des villes lui retardent ou lui prématurent ainſi des arbriſſeaux & des plantes de la campagne. Nous convenons que cette bagatelle nous a fait plaiſir, & que nous avons eté touchés de voir qu'on penſoit ici au peuple pour tout. Quoi de mieux imagé, que de l'aſſocier à tous les plaiſirs innocens & honnêtes? C'eſt la plus ſage de toutes les induſtries humaines, pour le dégoûter de ceux qui ne le ſont pas.

Voici encore un principe général, ſur lequel il faut nous expliquer. Soit que ce ſoit ce que nous venons d'indiquer qui ait donné occaſion d'en faire la remarque, (car ce n'eſt qu'en faiſant paſſer dans les jardins les arbriſſeaux & plantes de la campagne, qu'on les prémature ou qu'on les retarde); ſoit que des recherches méditées y aient conduit: on en eſt venu à aſſurer avec *Lieou* des *Song*, que *ce n'eſt que par des expériences locales qu'on peut ſavoir juſqu'où les arbres, arbriſſeaux & plantes de la campagne, gagnent à être cultivés avec ſoin.* Puis on a

ajouté peu-à-peu, d'accoutumer ceux de la plaine à être ſur la colline, ceux de la colline à deſcendre dans la plaine, ceux des marais à être en bonne terre, ceux du nord à être mis en plein midi & ceux du plein midi en plein nord, ceux de jardin & de verger à être portés dans les champs, &c. L'induction ſeroit trop longue : nous l'abandonnons à nos curieux, ainſi que cet article, que nous ne mettons que pour eux, & qui peut occuper leur loiſir & leur induſtrie d'une maniere d'autant plus agréable, que des tentatives de cette eſpece ne peuvent réuſſir qu'entre leurs mains, & peuvent enrichir la patrie avec ſes propres biens.

Si aux exemples qu'en fournit notre Hiſtoire agraire, il en falloit ajouter qui fuſſent pris de celle-ci, nous pourrions en citer un grand nombre pour les encourager. S'il s'agiſſoit de fleurs ſur-tout, il ne faudroit qu'ouvrir les livres qui en traitent, pour trouver que c'eſt à ces ſortes d'eſſais qu'on doit un grand nombre des plus belles, comme en fait foi le nom qu'on leur a donné ou laiſſé. Mais comme l'utile, ce dont tout le monde profite, ce qui ſert à la nourriture, aux vêtemens, ou à d'autres uſages auſſi précieux, intéreſſe ſur-tout une ame bien née & ſenſible, nous leur aſſurons, ſur la garantie des livres qu'il nous a fallu ouvrir, qu'on y voit avec raviſſement, que ſi la Chine eſt ſi riche en reſſources pour les beſoins de la vie & des arts; ſi elle continue encore à le devenir davantage, elle le doit à ces ſolitudes de patriotiſme & de bienfaiſance, où d'anciens Mandarins, des Lettrés uſés par les ſciences, des particuliers dégoûtés de la ville, ſe ſont mis à chercher la délicieuſe & raviſſante ſatisfaction de mieux faire connoître les dons du *Chang-ti* (comme a dit le plus ſage Lettré de la Cour de *Kouang-vou-ti*), & de ſe ſurvivre par leurs ſervices.

Sachons bien en France tout ce que nous avons, avant de

parler de ce qui nous manque. On ne s'obſtine point ici à vouloir ſe procurer avec trop de peine, ce qui réuſſit comme de ſoi-même dans un autre lieu; mais on ſonge à y ſuppléer par une choſe ſemblable ou équivalente, & on en vient à bout; témoins tant d'eſpeces de racines d'eau & de terre qu'on mange; tant de diverſes ſortes de toiles, de papiers, d'huiles, &c. tant de plantes, écorces, &c. pour les teintures. Mais comment entendre le principe général dont il s'agit ici? Comment les Chinois eux-mêmes l'ont-ils mis en pratique? Qu'on ne nous pouſſe pas de queſtions ſur ce dernier article. Si nous nous mettions à décrire ce qu'a eſſayé, tenté, imaginé, fait & refait en cent manieres le zele, ou, ſi l'on veut, la patiente, l'héroïque & invincible curioſité de quelques particuliers des trois dernieres Dynaſties, nous apprêterions trop à rire à un certain ordre de lecteurs. Dans le vrai, ils ſont plus admirables qu'imitables. Avec cela, il faut convenir que ce n'eſt qu'à force d'eſſais qu'on réuſſit, &, à la honte de la pauvre raiſon humaine, il paroît que c'eſt à des tentatives bizarres & de pur caprice, ou même à des négligences & à des fautes, qu'on a dû pluſieurs belles découvertes. Mais comme l'on a plus approfondi les choſes de nos jours, & qu'on ſait mieux s'éclairer des connoiſſances ſûres, analyſer & rapprocher les idées, nos François ſe feroient une maniere de procéder plus intelligente, plus réglée & plus facile. Leur choix, par exemple, ne ſe porteroit pas à l'aveugle ſur les arbres, arbriſſeaux & plantes à qui ils voudroient donner leurs ſoins; ils les connoîtroient d'avance par les qualités des autres de leur claſſe & eſpece particuliere; ce qui leur feroit entrevoir de loin ce qu'ils peuvent en eſpérer : avec cela néanmoins ils ſe donneroient bien de garde de reſſerrer leurs tentatives dans cette idée. Ils ſont trop perſuadés, comme le célebre *Lu*, *que nous ne pouvons garantir*

ſur les productions de la terre, que ce qu'une expérience locale nous en a appris; & que le changement de culture agit ſur leur organiſation & leur ſubſtance la plus intime, juſqu'à en changer la nature.

Pour nous, à qui il ne convient point d'avoir quelque choſe à dire ſur une pareille matiere, nous nous bornerons à rendre compte d'une penſée & d'une remarque que nous avons faite à l'occaſion d'un de nos domeſtiques, qui etoit chargé d'un parterre ſitué au nord de notre Egliſe, & qu'il cultivoit avec un ſoin & une affection ſinguliere. Nous avons remarqué, dis-je, qu'il avoit mis des fleurs & des plantes aquatiques dans les plate-bandes du nord, où le ſoleil n'arrive que dans la belle ſaiſon. Là-deſſus, ce que nous avons dit plus haut s'eſt préſenté à nous; & nous avons penſé qu'il ne tiendroit qu'à nos François de tenter des eſſais, & d'orner à peu de frais, ſans embarras, & d'une façon agréable, bien des endroits trop humides ou mal expoſés, qu'ils ſont forcés de négliger, ou qu'ils ne cultivent que très-difficilement, & d'une façon déſagréable. Tous ceux qui ont le goût ſain, en conviendront ſans peine. C'eſt trop écouter le préjugé, que de croire qu'il n'appartient qu'à certaines fleurs de devenir un ornement. Toute plante eſt un ſpectacle; & l'intérêt ſeul de la variété devroit empêcher qu'on ne proſcrivît les plus vulgaires; à plus forte raiſon, celles dont la verdure & les fleurs plaiſent toujours. Mais tout cela n'eſt que notre premier mot; voici où nous en voulons venir.

Dans les jardins, ou ſi l'on veut, dans le parc impérial de *Yuen-ming-yuen*, les etangs & les baſſins, les canaux & les ruiſſeaux, tous les lieux en un mot où il y a des eaux qui tombent, qui dorment, qui ſe précipitent, tombent des rochers, ſerpentent & ſe perdent, baignent le gazon, &c. on a raſſemblé toutes les fleurs & plantes qui aiment les bords ou le milieu, la ſurface ou le fond des eaux. Il eſt inutile d'obſerver

que

que les Chinois ont hérité de leurs ancêtres de ne rien trouver de si beau dans la nature, que la nature elle-même ; qu'elle seule leur plaît, & qu'ils ne veulent voir qu'elle dans les jardins les plus somptueux & les plus magnifiques. On sait aujourd'hui en Occident, qu'en conséquence de ce préjugé national, ou, si l'on veut, de cette persuasion de goût délicat & eclairé, les Empereurs eux-mêmes n'ont cherché qu'à imiter la nature jusques dans le plan de leurs jardins. Si, d'un côté, ils n'ont rien epargné pour y rassembler ces scènes admirables, ces lointains charmans, ces vues riantes, ces passages, ces fuites, ces contrastes, & ces surprises qu'elle a semées dans d'immenses campagnes ; de l'autre aussi ils ont tâché de l'imiter dans cette réunion, jusqu'à copier ses caprices, ses négligences, ses fautes même & ses oublis. Aucun endroit qu'on ait vu, n'a préparé à celui qu'on va voir ; & au sortir de celui-ci, il faut s'attendre à une nouvelle surprise : mais surprise agréable, surprise satisfaisante, surprise qui enchante d'autant plus délicieusement, que l'art se cache, & ne laisse voir que la nature. Ainsi, quelque multipliées qu'y soient les pieces d'eau, & quelque fréquens qu'y soient les ruisseaux, ni la regle ni le cordeau n'en ont aligné les bords ; aucune préférence ne paroît en avoir déterminé la place ; & leurs rives, qu'ils dominent, & dont ils sont dominés tour-à-tour, sont tantôt basses, tantôt elevées ; ici hérissées de rochers, là couvertes de sable ; d'un côté menaçantes, de l'autre prêtes à céder, & par-tout bizarrement tortueuses & entamées, comme dans les campagnes.

Or, pour en venir au point que nous avons en vue, & à quoi ce que nous venons d'indiquer devoit servir de préliminaire, le goût Chinois avoit etudié la nature avec trop d'intelligence & de sagacité, pour ne pas observer que les arbrisseaux, les fleurs, les plantes aquatiques & les herbes même les plus

ſauvages, etoient la vraie parure des eaux ; que ce ſeroit dévoiler la meſquinerie de l'art, que de les laiſſer ſans cette décoration intéreſſante de la belle nature. En conſéquence, il ne ſe réſerva que le ſoin de placer dans les eaux des jardins avec entente, d'y diſtribuer avec choix, d'y faire paroître avec plus d'eclat tout ce qu'on trouvoit en ce genre dans les campagnes. La lentille d'eau y eut ſa place comme les nénuphars, le glayeul comme l'iris, le roſeau comme la fleche, la preſle comme la châtaigne d'eau, le creſſon comme le fenouil ; la mouſſe même la plus vulgaire, ne fut pas oubliée. Or, tout cela a encore lieu aujourd'hui ; & à en juger par les jardins de l'Empereur, que nous avons vus à loiſir dans toutes les ſaiſons, nous n'héſiterons point à dire que la diſtribution en eſt ſi bien faite, & ſe concilie ſi naïvement avec tout le reſte, que les yeux ſont véritablement ſatisfaits, & ne cherchent plus rien. Notre France eſt prodigieuſement fertile en plantes aquatiques de toutes les eſpeces ; pourquoi ne profite-t-elle pas mieux des dons que la nature lui a prodigués ? A quoi tient-il que ce goût Chinois, qui eſt ſi ſage, ne prenne parmi nous, & ne nous faſſe trouver dans les eaux, comme à eux, une décoration pour nos jardins, & une moiſſon annuelle & ſans labeur pour nos Colons ? Que les plus prévenus, qui ſe récrient tant à la vue d'un jardin de plantes, ſongent au plaiſir qu'ils auroient de voir raſſemblées ſi agréablement tant de plantes que la culture a embellies. Viendra un tems, nous l'eſpérons, où l'on pourra ajouter que l'on porte au peuple des villes, ſelon la ſaiſon, les fleurs de ces plantes aquatiques, que leur facile culture fait donner comme pour rien. Mais, à propos de culture, nous en placerons ici la remarque, de peur de l'oublier.

Ce qu'on a écrit d'ici ſur les nénuphars (*) couleur de roſe

(*) *Voyez* Tome III de ce Recueil, pag. 437 & *ſuiv.*

& à fleurs doubles, les peintures qu'on en a envoyées, ont fait desirer en France de procurer à nos jardins la riante & magnifique décoration dont ils embellissent les eaux ; on en demande des graines. On en a déjà envoyé, & on en enverra annuellement ; nous nous proposons de détailler de notre mieux ce qui peut assurer le succès de ces envois. Comme nous parlons ici aux Physiciens & aux Naturalistes, cultivateurs également zélés, industrieux & intelligens, qu'on nous permette de nous expliquer à cœur ouvert, & de leur découvrir nos pensées avec notre candeur & notre franchise ordinaires. Nous espérons de leur equité qu'ils ne nous feront pas l'outrage de nous attribuer des prétentions, & prendront loyalement ce que nous dirons pour ce que nous le donnons ; & vu notre bonne volonté, pourront nous en savoir quelque gré. Voilà de quoi il s'agit.

Après des recherches convenables, & un examen suivi de textes & de témoignages, nous avons cru voir que les nénuphars n'ont commencé que sous les *Han* à être des fleurs de décoration, ou même encore plus tard, c'est-à-dire, sous les *Tsin*, dans le quatrieme siecle : nous pourrions en fournir des preuves, si un pareil sujet méritoit des discussions. Quoique les nénuphars même aient eté célébrés par les Poëtes des Dynasties précédentes, nous ne voyons guere que les vers de *Ouang-tchang* & de *Han-yu* de la Dynastie des *Tang*, où on les reconnoisse bien tels qu'on les voit aujourd'hui ; & pour rendre justice, en passant, à leur bon goût & à leur génie, sans Dieux, sans Déesses, sansfictions, sans inspiration, & en ne faisant que peindre d'après leurs regards & philosopher d'après leur cœur, ils offrent des tableaux si gracieux & si parlans, ils accumulent des pensées si vraies & si lumineuses, ils font entrevoir des principes & des moralités si pénétrans, qu'on croit leur avoir prêté ses idées, & qu'on ne peut plus voir de nénuphars sans se

rappeller les leurs. L'univers eſt le Parnaſſe des Poëtes Chinois; la belle nature & le ſentiment, leur Apollon & leurs Muſes; & leur poéſie y gagne, d'être toujours dans le vrai, de jouir de toute ſa liberté, & d'avoir un monde à elle dans le monde, parce qu'elle y voit & y montre tout dans le grand jour de cette ſageſſe antique, qui n'a qu'un même langage pour tous les hommes, & dit à chacun tout ce qu'il peut comprendre.

Mais puiſque l'Europe n'a pu faire cheminer aſſez ſa raiſon pour comprendre que ce que la croyance publique de la Grece & de Rome conſacroit, annobliſſoit & vivifioit dans leur poéſie, eſt fol, inſipide, & mort dans la ſienne, ou même ridicule & abſurde; il n'eſt pas encore tems de lui faire connoître la Chine par la partie de ſa littérature où elle trouveroit plus à admirer & à imiter. Le ſujet que nous traitons nous arrache ce mot.

C'eſt dans les Poëtes Chinois du premier ordre, qu'on trouve raconté avec plus de clarté, d'exactitude, de préciſion & de détail, ce qui etoit ſu de leur tems ſur les différentes parties de l'Hiſtoire Naturelle. Quoi qu'il en ſoit des Poëtes & de leur témoignage, ſi les nénuphars ont eté ici durant tant de ſiecles une plante aquatique ordinaire; ſi les ſoins d'une culture méditée & attentive ont opéré le miracle de leur beauté; s'il faut encore les continuer, à bien des egards, pour la conſerver dans tout ſon eclat, à quoi tient-il qu'on n'eſſaie ce que pourroient ces ſoins ſur les nôtres ? Peut-être ſeroit-ce le moyen le plus facile, le plus prompt & le plus ſûr de nous en procurer de beaux. Si l'on veut en faire l'eſſai, nous pouvons donner pour encouragement ce mot du Fleuriſte Chinois : *par-tout où l'on aura une terre baignée de bonnes eaux, on réuſſira.* Il ajoute enſuite : *partout l'on aura quelque eſpece ſinguliérement belle.*

Il s'agiroit de choiſir d'abord nos plus grands & nos plus beaux

nénuphars. Nous faiſons cette remarque, parce que nous nous ſouvenons très-diſtinctement d'en avoir vu de blancs & de jaunes dans quelques étangs des Provinces du midi, qui avoient la grandeur des médiocres d'ici; & que, ſoit qu'on veuille ſemer des graines ou planter des racines, il eſt hors de doute qu'il faut faire uſage de ce que nous avons de mieux. Gare l'embarras de nos plus habiles Botaniſtes, Fleuriſtes & Naturaliſtes, ſi on leur demande où on doit les chercher.

Comme les vaiſſeaux de la Chine arrivent dans le grand eté, on ſera encore à tems de faire des perquiſitions dans les Provinces, & de commencer au printems ſuivant. Les nénuphars, au reſte, demandent une grande chaleur, & craignent beaucoup le froid, lorſqu'ils ne ſont pas abrités au fond de l'eau par une glace épaiſſe au moins d'un demi-pied. Il ſemble que les premiers eſſais ſeront plus ſûrs dans les Provinces méridionales: nous oſerions preſque ajouter dans les endroits où ils réuſſiſſent déjà ſans culture; ce qui, après tout, indique des eaux, une terre & une expoſition favorables. Avant d'y planter des racines, il ne s'agira que de les prendre ſur un pied fort & vigoureux, de leur améliorer la terre avec des boues des rues, du fumier de brebis, du poil de cochon coupé bien menu, de la craie rouge, &, ſi l'on veut, un peu de ſoufre; puis de les planter à la profondeur de quelques pouces, dans la poſition où elles etoient d'abord par rapport aux quatre points cardinaux. Il y en a qui creuſent une foſſe profonde de deux pieds ſur la rive de l'etang qu'ils ont choiſi, & mettent au fond une natte avant de la remplir de la terre qu'ils ont préparée. Le plus eſſentiel, c'eſt l'expoſition de l'orient d'hiver, ou du midi; c'eſt auſſi l'adminiſtration ou direction de l'eau, qui ne doit d'abord que noyer la terre, & qu'il faut pouvoir faire monter à proportion que les feuilles des nénuphars montent & ſe multiplient, juſqu'à la

hauteur de deux pieds à deux pieds & demi. Si l'on veut tenter un ſemis, il faudra plus de ſoin; mais on pourra en obtenir plus aiſément ce qu'on cherche : du moins paroît-il que c'eſt par les ſemis que les Chinois ſont parvenus à ſe procurer leurs vingt-deux eſpeces de nénuphars, comme nos Fleuriſtes leurs plus belles tulipes, anémones & renoncules. Nous ajouterons encore, que c'eſt auſſi en y employant des ſoins ſubtils, etudiés, attentifs, continuels, induſtrieux & inquiets, juſqu'à la puérilité.

Les nénuphars, perdus autrefois dans les eaux pour la Chine, ſont devenus, par les ſoins des Fleuriſtes, une décoration de magnificence pour les jardins, un régal pour les tables des riches, un ſecours de ſubſiſtance pour le peuple, un remede précieux pour la Médecine, & un ſujet d'emulation pour la peinture & la ſculpture, la broderie & la tiſſeranderie; & leurs feuilles même, ſoit vertes ou ſéchées, ont été employées à un plus grand nombre d'uſages, à proportion que leur grandeur s'eſt accrue. Il eſt inutile d'en avertir, les nénuphars doubles, ou à mille feuilles, comme l'on dit ici, ne donnent point de graines; les ſemi-doubles ou à cent feuilles en donnent, & il faut les préférer, ſans négliger néanmoins celles des ſimples, qui ſont plus ſûrement fécondes. Pour les unes & les autres, il faut les choiſir ſur un pied vigoureux, leur laiſſer acquérir dans leur capſule toute la maturité qu'elles peuvent avoir, & préférer pour cela celles de l'automne. Il y en a qui les tirent de leurs capſules quand elles jauniſſent & s'ouvrent, puis les enterrent juſqu'au printems dans du ſable de riviere, ou dans de la vaſe d'etangs humides. D'autres les laiſſent dans leurs capſules, qu'ils ſuſpendent à faiſceaux dans un endroit où l'air circule & n'eſt jamais froid. Les nénuphars qui ſe ſement & croiſſent d'eux-mêmes dans les etangs & les ruiſſeaux, demandent bien des ſoins à l'homme pour ſe multiplier. La

terre doit être préparée comme nous l'avons indiqué pour les racines. Pour ſuppléer une choſe par l'autre, on peut y faire entrer de la rapure de corne, du terreau de feuilles de nénuphar, de la laine hachée, &c. Nous trouvons que quelques Fleuriſtes mettent leurs graines ſous la natte d'une poule qui couve, & les y laiſſent juſqu'à la fin de la couvée, qu'ils attendent pour les ſemer : que les nôtres voient ce que ce procédé a de plus que de la ſingularité.

Quant à rompre ou à ne pas rompre la coque des graines au moment de les ſemer, les deux pratiques ont leurs partiſans. Ceux qui ne la rompent pas, font tremper leurs graines dans la même eau qui arroſera la terre qu'ils leur deſtinent. Les uns & les autres font leur ſemis au printems, & ont grand ſoin que la terre ne ſoit que bien humectée, & continuellement humectée. Mais quand leurs petits nénuphars commencent à poindre, ils les abreuvent doucement, & les traitent enſuite comme il a eté dit pour les racines. Si le ſemis eſt heureux & bien ſoigné, il donnera des fleurs la même année. Nous croyons pourtant devoir avertir qu'il y a des curieux qui font les leurs dans ces grands vaſes de grès, qu'on nomme jarres ſur les vaiſſeaux, & dans leſquels on conſerve l'eau douce, parce que, diſent-ils, ils peuvent mieux les ſoigner à leur gré, & ſont plus ſûrs de les faire réuſſir : puiſſent les nôtres y trouver le même avantage ! mais qu'un moyen ne leur faſſe pas négliger l'autre. Les lieux où nos nénuphars ſauvages croiſſent plus grands & plus beaux, méritent attention. Ce ſigne de prédilection de la nature, eſt le plus favorable augure qu'on puiſſe deſirer pour les cultivés. Les Chinois ſont ſi attentifs & ſi réſervés à cet egard, qu'au moins pour les cultures de curioſité & de goût, ils ſe bornent aux endroits que la nature a comme choiſis, & ſe bornent dans ces endroits même, à l'eſpece particuliere de nénuphar qu'elle leur

a choisie. Ainsi, à *Gé-ho-eulh*, dont les eaux thermales procurent au Palais les premieres fleurs de nénuphar qu'on y voit, on s'est borné à l'espece qui y réussit. Que le nom d'eaux thermales, au reste, ne soit pas pris pour une indication de notre part; nous n'avons rien à dire à ce sujet, parce qu'en vérité nous ne savons rien : mais ce que nous savons bien, & croyons devoir dire, c'est que les nénuphars souffrent beaucoup des longues pluies, & plus encore des longues sécheresses, quoique plantés sous l'eau, croissans dans l'eau; & qu'on ne les empêche de se flétrir & de se sécher, qu'en rafraîchissant leurs feuilles & leurs fleurs, par une pluie d'arrosement avec l'eau même où ils croissent. Nous n'entrons point dans de plus longs détails sur l'essai que nous proposons, parce qu'outre que ce qui se pratique le plus heureusement à la Chine, peut ne pas convenir à nos climats, nous sommes persuadés que nos curieux & nos amateurs ont des connoissances trop étendues, trop analysées & trop pratiques, pour que tout ce qui peut réussir ne réussisse pas entre leurs mains. Nous augurons d'avance que leur industrie ne sera pas moins heureuse à colorer, à parfumer & à embellir les fleurs de nénuphars, qu'elle l'a eté pour tant d'autres. Mais leurs bons soins ne fissent-ils que procurer au peuple le secours de leurs graines & de leurs racines, ils en seroient bien dédommagés.

Les anciens avoient dit : *l'art peut égaler la nature, mais ce n'est qu'autant qu'il la supplée & l'imite.* Quand les traditions qui apprenoient le sens qu'ils attachoient à ces paroles, furent ou perdues, ou brouillées, l'ignorance publique, au lieu d'un principe d'agriculture, n'y vit qu'une absurdité. Les premieres lueurs des sciences apprirent trop à priser les Anciens, pour souscrire à ce jugement : mais sur ce point, comme sur tant d'autres, on se méprit sur les moyens, faute de distinguer le but.

On

On crut qu'il ne s'agissoit que des petits soins de parterre & de jardin ; & comme l'on réussit, à en être etonné, sur les plantes curieuses & sur les herbes potageres, sur les fleurs & les arbres à fruits, on ne s'avisa pas même de soupçonner qu'il etoit surtout question de la grande agriculture dans la doctrine des anciens, qu'on appliquoit si mal. Il etoit réservé aux hommes publics, qui avoient leurs sentimens, de bien prendre leurs pensées.

Après avoir examiné ce que fait la nature, pour fixer l'idée de l'*egaler*, ils etudierent ses ressources & ses moyens pour apprendre en quoi, comment & jusqu'où on pouvoit la *suppléer* & l'*imiter* : puissent nos Agriculteurs s'exercer sur le même sujet ! la supériorité de leurs lumieres leur assurera celle du succès. Nous nous bornerons à indiquer, que si l'on a desséché ici des marais, & conduit des eaux dans les champs ; porté de la terre de la plaine sur la colline, & celle de la colline dans la plaine ; inondé quelques cantons pour quelque tems, & ôté toutes leurs eaux à d'autres, jusqu'à être brûlés par le soleil de la canicule ; si l'on a ouvert des chaînes de collines pour ménager une plus prompte circulation de l'air, ou bouché de petites gorges pour arrêter des torrens funestes ; si l'on a abattu tous les grands arbres d'un côté afin de faire pénétrer les rayons du soleil dans un fond trop enfoncé, & entrecoupé d'allées une plaine trop nue, pour y introduire l'ombre & le frais ; si l'on a dressé de longs côteaux en amphithéatres, pour y ménager des moissons, ou sillonné une vallée en levées & en plattebandes, pour y ménager des rivieres ; si l'on a imaginé tant de manieres de réunir ou de diviser, de faire remonter ou descendre, de repousser ou d'appeller, de contenir ou de dissiper les eaux de toutes les sortes ; si l'on a enfin porté des jardins & des vergers au milieu des moissons, des pâturages, au milieu

des bois, des champs, au milieu des etangs, des chaînes de rochers, au milieu des eaux dormantes, & des maſſes de roſeaux ſur leurs bords ; ce n'a eté que pour *ſuppléer* ou *imiter* la nature, à la maniere des anciens, & pour l'*egaler* comme eux.

Il ne ſera pas inutile d'obſerver que les petites induſtries & adreſſes, inventions & découvertes, reſſources & combinaiſons, qui avoient fait crier miracle dans les jardins, ont eté tranſportées en grand dans les campagnes, & y ont fait merveille quand on en a banni la puérilité & le ſyſtême ; témoins les engrais, devenus peu-à-peu ſi variés, ſi multipliés, ſi abondans, ſi faciles, ſi puiſſans & ſi bien combinés. Nous avons pris à tâche de raconter en détail dans notre Mémoire ſur la culture des mûriers, par rapport aux vers à ſoie, comment les Chinois tirent parti des vuidanges de latrines pour en faire un engrais. En liſant cet article, & en opérant d'aprés la maniere que nous indiquons, on n'aura pas lieu, à ce que nous croyons, de rejetter la façon de faire la ſorte d'engrais dont nous parlons. Nous oſerions preſque demander, vu la facilité qu'il y auroit de ſe le procurer, qu'on en fît quelque eſſai ; en obſervant qu'étant très-chaud, il ne convient qu'aux terres froides & humides, dans leſquelles encore il ne faut le répandre qu'en petite quantité, à cauſe de ſa force. Quant à la grande accuſation de mauvaiſe odeur, dont bien des gens paroiſſent frappés, nous y avons répondu, en aſſurant qne les *galettes* de cet engrais, qu'on prépare ici pour les Provinces méridionales, ont une vraie odeur de violette : aſſertion plaiſante, ſi l'on veut, ou même ridicule & incroyable, mais vraie, & que nous garantiſſons après nous en être convaincus, malgré nos longues incrédulités. Un Chymiſte venu de Perſe pour offrir ſes ſervices à l'Empereur *Kang-hi*, fut pris à une de ces galettes qu'on lui fit ſentir à travers du *cha*, & convint qu'il n'en ſavoit pas aſſez pour préparer

une ſi douce odeur avec de la craie jaune & des excrémens de l'homme.

Puiſque nous avons tant fait que de nous arrêter à l'engrais tiré des vuidanges de latrines, qu'on nous paſſe d'obſerver qu'il a procuré à *Pé-king*, & à preſque toutes les villes de la Chine, d'avoir dans tous les quartiers, des lieux publics de commodité, qui ſauvent les rues de la mal-propreté des allans & des venans, & de n'être pas dans l'infection des latrines, qu'on ne vuide que bien rarement.

Notre Médecine trouve à s'exercer dans nos villes ſur bien des maladies qui ſont inconnues dans les campagnes. Il n'eſt pas douteux que la ſorte de vie qu'on y mene, les alimens dont on s'y nourrit, & ſur-tout la maniere dont on les prépare & le tems auquel on les prend, ne doivent y contribuer beaucoup; mais nous ſommes perſuadés que plus on etudiera la nature de l'air & ſon action immédiate ſur nos corps, plus on ſe convaincra que des rues etroites, mal percées, environnées de maiſons très-hautes, preſque toujours ſales & puantes, doivent l'altérer & le corrompre; que les etages les plus elevés l'ont ſouvent plus que mal-ſain; & que les lieux de commodité, ſi multipliés & ſi infectés, achevent d'y mettre ces levains de maladies & de mort, d'autant plus dangereux, que nos lits à rideaux enferment les infirmes avec le loup qui les devore. Que ceux qui s'etonneront de ces propos, ſongent combien de malades recouvrent la ſanté en allant reſpirer l'air de la campagne. Le ſéjour des champs eſt le ſéjour naturel de l'homme: auſſi les Chinois des trois premieres Dynaſties, comme les anciens Juifs & tous les peuples de la haute antiquité, avoient très-peu de villes; & quand les malheurs des tems les ont obligés à les multiplier & à les agrandir, leurs perſuaſions de tous les tems en ont fait choiſir la poſition, elargir, percer

& aligner les rues ; bâtir, diſtribuer & ſéparer les maiſons ; arranger, combiner & placer tellement les avenues, les edifices publics, les places, que tout y procurât & etendît la libre circulation de l'air. Nos Européens, qui ont remarqué que les maladies epidémiques & les peſtes ſont très-rares en Chine, ſi rares même, qu'elles y paroiſſent plus viſiblement des fléaux du Ciel, & ne ſont miſes que ſous ce nom dans ſes annales : nos Européens, dis-je, n'ont pas obſervé que la maniere dont les villes ſont bâties, doit y contribuer beaucoup. Que leur philoſophie a de chemin à faire avant d'arriver au vrai point de vue de bien des choſes, & de les voir comme les voyoit la bonne Antiquité! Sans tant de machines, d'expériences & de ſyſtêmes, elle avoit compris que dans certaines maladies qui provenoient d'un air vicié, il falloit en introduire juſques dans les arteres & les veines, qui eût toute ſa force ; & elle avoit trouvé le moyen de le faire, & ſi heureuſement, que cette ſorte de traitement paſſoit pour une des plus promptes & des plus ſûres.

Quant aux engrais, que nous avons trop perdus de vue, les Chinois ſont en poſſeſſion depuis bien des ſiecles, de les tirer, comme nous, des végétaux, des foſſiles & des animaux ; & leur théorie ſur ce point nous paroît très-approfondie & très-pratique, ſoit ſur leur préparation, ſoit ſur la façon de les employer. Ils ne ſe contentent pas de déterminer la ſorte d'engrais qui convient à chaque terre ; ils vont juſqu'à vouloir qu'on ait egard à ce qu'on a moiſſonné, & à ce qu'on veut ſemer ; au tems qui a précédé, & à celui qu'on a choiſi. Car, ſelon que l'année a eté ſeche ou pluvieuſe, ſelon qu'on choiſit l'hiver, le printems, l'eté ou l'automne, il faut employer une ſorte de fumier plutôt que l'autre. Nous n'oſons rien dire ſur l'eſpece d'arſenic dont on fait uſage dans pluſieurs Provinces pour vivifier le germe du grain, & le préſerver des vers. Nous n'oſons

en rien dire, n'ayant pas eté à portée de voir les choſes par nous-mêmes ; mais nous en enverrons des echantillons pour qu'on puiſſe l'examiner : non pas que nous ſongions le moins du monde à en inſinuer un pareil uſage, quand on en auroit aſſez en France pour cela, ce que nous ignorons. Toutefois, comme une choſe conduit à l'autre, il nous eſt venu en penſée que cela pourroit donner des vues, & occaſionner des recherches qui feroient découvrir un equivalent, ou même quelque choſe de mieux. Au reſte, les Chinois ont approfondi les diverſes manieres d'aider, ou plutôt de *ſuppléer* & d'*imiter* la nature, comme celle des engrais, pour la grande agriculture de toutes les Provinces, quelles qu'en ſoient les terres.

Le Brutus de la littérature Chinoiſe, craignant que l'Empereur *Tchin-tſou*, ou vulgairement *Yong-lo*, du nom des années de ſon regne, ne fût pas aſſez perſuadé que la proſpérité, la tranquillité & la gloire de ſon regne, dépendoient du plus ou du moins de zele & d'ardeur qu'il auroit pour pouſſer les penſées publiques vers ces grandes & ſi utiles connoiſſances, lui dit ſans détour : « votre eminente ſageſſe, Seigneur, ne s'y » méprendra jamais ſans doute. Comme pere de la grande fa- » mille de l'Empire, procurer ſon bonheur, eſt la grande affaire » de toute votre vie ; & ce n'eſt que par l'agriculture que vous » pourrez y parvenir, puiſque c'eſt d'elle que dépend cette » heureuſe abondance, qui applanit tous les chemins du devoir, » délivre l'innocence de ſes plus dangereux ennemis, facilite » toutes les vertus, & met dans tous les ordres de l'Etat ce reſ- » pect religieux pour le *Tien*, cette piété filiale de cœur, ce » patriotiſme de ſentiment, & cette bienfaiſance généreuſe, » qui firent des jours de joie & de félicité de tous les jours des » regnes à jamais chéris des *Yao*, des *Chun*, des *Yu*, des » *Tching-tang*, des *Ouen-ouang*, des *Vou-ouang*, & de tous

» les Empereurs qui marcherent ſur leurs traces. Mais l'agricul-
» ture, Seigneur, ne réuſſit dans ſes travaux qu'autant qu'elle
» eſt eclairée par des connoiſſances. Votre vil Sujet oſe ſup-
» plier humblement votre Majeſté de ſe convaincre par ſes
» propres conſidérations, que les connoiſſances ſi cheres, ſi
» précieuſes à la haute antiquité, & pouſſées ſi loin par ſes
» recherches, etoient comme perdues lorſque votre auguſte
» Aïeul monta ſur le trône, & nous délivra de la domination
» des Barbares. L'hiſtoire racontera avec admiration à nos
» derniers neveux, combien ſon puiſſant génie & ſa rare ſageſſe
» employerent de moyens pour les recouvrer; & il y réuſſit
» ſi heureuſement, que la reconnoiſſance publique a déjà gravé
» ſur le marbre, qu'il s'etoit ſurpaſſé lui-même, en joignant le
» glorieux ſurnom de Reſtaurateur de l'agriculture à celui de
» Reſtaurateur de la liberté. La Chine, aujourd'hui ſi riche &
» ſi puiſſante, que ſeroit-elle devenue en effet avec toute ſa
» liberté, ſi ce grand Prince, ebloui comme les Empereurs de la
» Dynaſtie des *Song*, par le vain eclat des ſciences de ſubti-
» lité, d'erudition, de curioſité, d'amuſement & d'orgueil,
» n'avoit tourné vers elle ſes empreſſemens & ſes prédilections?
» La Chine, retombée dans la molleſſe du luxe, & dans l'apa-
» thie du philoſophiſme, auroit eté inondée de Livres inutiles,
» de Lettrés diſcoureurs, & de Citoyens voluptueux; mais les
» campagnes ſeroient reſtées déſertes & incultes; les peuples,
» pauvres & opprimés, auroient plus craint de vivre que de
» mourir; le miniſtere, ſans eſpérance ni moyens, n'eût rien
» oſé entreprendre; l'infanterie ſe fût trouvée ſans officiers,
» & la cavalerie ſans ſoldats. Et vous, Seigneur, au lieu de
» voir les Nations, ou venir vous rendre hommage, ou fuir
» de loin devant vos armées, vous auriez eté réduit, malgré toute
» votre ſageſſe, votre héroïſme, votre amour pour la gloire,

» & à diſſimuler leurs outrages, & à craindre leurs plus petits » mécontentemens. Si le courage de votre Majeſté a rendu à » nos troupes leur antique valeur, juſqu'à les conduire de con- » quêtes en conquêtes, depuis les mers de l'Orient, juſqu'aux » déſerts les plus reculés du Nord & de l'Occident, c'eſt que » l'agriculture les avoit déjà rendus citoyens, rempliſſoit les » greniers & les tréſors, & fourniſſoit à toutes ſes entrepriſes. » Rendez-lui, Seigneur, tout ce que lui ont coûté les jours de » gloire & de paix dont nous jouiſſons. Elle réclame votre puiſ- » ſant génie ; fixez ſes deſtinées, en étendant ſes domaines, » en multipliant ſes reſſources, en partageant ſes travaux, en » récompenſant ſes ſuccès, & ſur-tout en augmentant, en » epurant & en perfectionnant ſes connoiſſances les plus utiles » & les plus précieuſes, les plus eſtimables & les plus ſolides, » les plus ſages, enfin, & les plus belles dont vous puiſſiez enri- » chir notre ſiecle & tous ceux qui le ſuivront. La médiocrité ou » les vices des Empereurs ſans nom, auroient ôté tous ces mots » à mon pinceau, & toutes ces epithetes à l'*agriſophie* ; c'eût » eté les outrager d'en faire uſage. Mais ayant l'honneur d'a- » dreſſer la parole au Prince le plus eclairé & le plus vertueux » de l'univers, votre vil Sujet confeſſe qu'il les emploie ſans » aſpirer même à ebaucher la haute idée que s'en eſt formée » votre Majeſté, lorſqu'elle l'a appellée *la grande ſcience du* » *Citoyen & du Prince.* Il n'eſt donné qu'aux ames d'un ordre » ſupérieur, de voir cette ſcience non-ſeulement comme la » ſeule qui intéreſſe véritablement la ſociété humaine, mais » encore comme la plus ſûre, la plus curieuſe, la plus ſatis- » faiſante & la plus inſtructive dont le Sage puiſſe s'occuper » pour ſe pénétrer de la grandeur infinie du *Tien*, & ſe déſa- » buſer de la vanité des penſées des hommes. Faites, Seigneur, » qu'elle devienne la ſcience de vos Sujets, comme elle eſt la

» vôtre. S'il faut des recherches pour consumer les inquiétudes
» de l'esprit humain, donner l'essor au génie, aiguiser la péné-
» tration, bercer les ennuis du savoir, suivre les changemens
» des siecles, augmenter les ressources publiques, & conserver
» aux grandes vérités tout leur eclat & toute leur lumiere, la
» profondeur & l'immensité de l'*agrisophie* suffisent à tout. La
» littérature même & la poésie, toujours affamées de nou-
» veautés, y en trouveront autant que les Anciens. Mais en
» quoi elle est admirable, & par où sans doute elle plaît sur-
» tout à votre Majesté, c'est que, de quelque maniere qu'elle
» s'occupe des travaux de la campagne, ou elle les eclaire de
» ses rayons & les enrichit sans cesse de ses découvertes, ou
» elle tourne vers eux les pensées publiques & les intéresse à
» tout ce qui les regarde, ou, comme a dit le plus sage Empe-
» reur des *Tang*, *elle ramene de par-tout à la doctrine des* King,
» *& en consacre l'autorité*, ou enfin elle en impose à la pré-
» somption & à la demi-science, qui ne peuvent tromper
» personne sur ce que tout le monde peut vérifier.

» Ici, Seigneur, permettez à votre vil Sujet de se prosterner
» aux pieds du trône où vous êtes assis, & de demander à votre
» Majesté, pour cette belle science, tous les livres anciens
» dont ont besoin les Mandarins pour diriger & faciliter les
» travaux des Colons, & le recueil tant desiré de ce qui se
» pratique dans chaque district. La tradition a perpétué dans
» l'un ce qu'elle a perdu dans l'autre; & le besoin a fait imagi-
» ner dans toutes les campagnes, des industries d'autant plus
» admirables qu'elles sont plus simples. La réunion de tant de
» connoissances enrichira sans doute chaque Province de celles
» des autres; mais ne fît-elle que fixer les grands principes, en-
» courager à des entreprises, faciliter des découvertes, & aider
» à former un corps de doctrine agraire pour tout l'Empire, la

Chine

» Chine a droit de l'eſpérer de la bienfaiſance de votre Ma-
» jeſté, qui ſeule peut diriger une ſi grande entrepriſe, par
» cette ſupériorité de vues & de diſcernement qui nous a rendu
» l'enſeignement des *King* dans toute ſa pureté. Peut-être même,
» Seigneur, en viendra-t-elle à vous demander que, pour faire
» croître vos bienfaits d'âge en âge, comme l'admiration des
» peuples, vous exigiez chaque année un récit détaillé & au-
» thentique de tout ce qui ſortira de l'ordre commun, dans
» quelque partie que ce ſoit de l'agriculture des plus petits diſ-
» tricts, afin que l'*agriſophie* s'aide de ce continuel ſecours, &
» en retire aſſez d'avantages pour qu'on ne puiſſe plus le lui
» refuſer.... Mais où va s'egarer le zele du dernier des Sujets
» de votre Majeſté, pour cette *grande ſcience du Citoyen* » ?

Ce dernier mot nous réveille nous-mêmes ſur la longueur de cette citation, que nous avons continuée par pure inadvertance. Nous en demandons pardon; & pour réparer un peu notre faute, nous en omettrons une ſeconde ſur les etonnemens du ſavoir, quand on lui raconte comment les Colons ſuppléent ou imitent la nature : par exemple, en piquant des melons avec une arête de poiſſon, pour les rendre doux & parfumés; en choiſiſſant, pour quelques arbres des Provinces méridionales, dans les Provinces du nord, l'expoſition où ils trouveront les premiers froids de l'automne, & les derniers du printems, comme celle qui peut mieux les conſerver. Mais qui ne ſait pas chez nous que dès qu'il s'agit d'agriculture, on trouve à s'étonner, à admirer dans les plus petites choſes, & qu'on ne réuſſit guere à les expliquer d'une façon ſatisfaiſante? Peut-être même n'eſt-ce qu'à force d'en être perſuadé, qu'on a négligé de l'etudier juſqu'à ces derniers tems, & qu'on en a abandonné la théorie & les principes à ceux qui etoient le moins en etat de les approfondir. Les faits néanmoins, les obſervations & les expériences

dont on peut s'eclairer , ſont certainement plus agréables à méditer, & d'une utilité plus encourageante, que les nouveautés les plus fêtées de la Phyſique ſyſtématique , & de l'Hiſtoire naturelle des pays etrangers : car pour celle de notre France, il eſt très-juſte de ne venir à elle que le plus tard qu'on pourra, comme l'on a fait pour ſon Hiſtoire civile & politique. Quoiqu'il en ſoit, voici encore un principe général pour ceux qui voudront l'examiner.

Le travail peut bien ſuppléer le terrein, mais le terrein ne ſauroit ſuppléer le travail ; c'eſt-à-dire, ſelon la Gloſe du Directoire des Mandarins, *dans tout ce qui demande les ſoins de la culture, il en eſt du travail comme de l'etude dans les ſciences des choſes & des faits, où l'eſprit ne ſupplée pas l'etude ; au lieu que l'etude ſupplée l'eſprit.* Il faut bien néanmoins que ce principe ait eté attaqué & combattu; car nous trouvons des diatribes aſſez violentes contre les diſcoureurs qui ont prétendu que c'etoit calomnier l'Antiquité, que de le lui attribuer, & qu'il n'etoit pas ſoutenable. Il eſt admis aujourd'hui univerſellement, & ſemble mériter de l'être, par la façon dont on dit qu'il faut l'expliquer & l'entendre : en voici le précis.

Les beſoins de l'homme ſont immenſes & continuels. La terre y fournit, mais elle lui demande ſon travail. Or, ce travail etant limité par le tems & par ſa foibleſſe, c'eſt à ſa prudence à concilier toutes choſes. La premiere choſe qu'elle lui preſcrit, c'eſt de combiner tellement ſon entrepriſe dans ſon héritage, qu'il ſoit toujours en avance de tems & de forces pour les cas extraordinaires. Ainſi, dans la diſtribution qu'il en fait, après avoir conſidéré ce qui demande un travail preſque continuel, ce qui n'en exige que paſſagérement, ce qui ne veut que quelques ſoins annuels, ce qui ſe paſſe de ſecours pluſieurs années, & ce qui ſe contente d'un premier ſoin, il ſe trace un

plan : malheur à celui qui, séduit par une folle avidité, y néglige la grande & essentielle conciliation, qui, en lui procurant du tems & du travail pour tout, lui feroit tirer de son héritage tout ce qu'il peut produire.

L'*agrisophie* chinoise a ici bien des considérations à faire sur la proportion qu'on doit mettre entre les jardins, vergers, bois taillis, bois de haute-futaie, &c., selon le nombre des travailleurs, la Province où l'on est, les secours etrangers qu'on se procure : mais la nôtre n'a que faire de tout cela ; elle ne peut se méprendre sur son plan, qu'autant qu'elle négligera ses principes.

Quant à celui que nous examinons, ses Défenseurs, qui avoient à parler au peuple, ont prétendu lui en mettre la vérité sous les yeux, en lui faisant considérer que ce que peut le travail dans un jardin, il le peut aussi dans un champ ; & qu'il n'est pas moins insensé de prétendre gagner à cultiver un trop grand champ, qu'à cultiver un trop grand jardin, vu que le même travail renfermé dans un moindre espace, produit autant, & laisse les profits d'une autre destination pour le surplus du terrein. Cet exorde conduit à l'examen de la façon de penser de l'Antiquité ; & l'on démontre au mieux, d'après ce qu'on sait de la distribution qu'elle faisoit des terres, & de ce qu'il falloit que chaque famille tirât des siennes, que les Anciens etoient persuadés & voyoient continuellement que le travail agrandissoit les champs, & suppléoit le terrein. *Un arpent alors*, dit-on, *produisoit le triple d'aujourd'hui dans les mêmes endroits où l'on prétend avoir substitué la grande culture. Il faut donner le démenti à toute histoire, ou en convenir.*

Que nos Savans nous permettent de leur observer à cette occasion, que s'il en a eté de même en Occident, ce qui n'est pas sans vraisemblance, quelques-uns d'eux pourroient être

moins hardis à nier ce que racontent nos annales, de la fertilité de plusieurs de nos Provinces ; ou à soutenir que la terre a perdu sa premiere fécondité. L'*agrisophie* Chinoise observe très-bien que les engrais, le travail, & la culture de trois arpens, etant renfermés dans un seul, donnent nécessairement à la terre une force supérieure & continuelle. Les détails où elle entre à cet egard, sont aussi sensibles que concluans ; mais on les devine trop aisément pour nous y arrêter. Qui ne voit pas qu'il faut moins de grain, & qu'il leve mieux dans une terre préparée avec plus de soin ? Qui ne sent pas que des bleds sarclés & bêchés dans les premiers jours du printems, poussent avec plus de vigueur ? Qui ne s'attend pas à voir un champ arrosé dans la sécheresse, compter après *autant de gerbes que de pieds de froment*, comme chante le Poëte *Lu ?* Pour nous, ce qui nous a le plus frappés dans les observations des Chinois, c'est que qui ne cultive qu'un arpent au lieu de trois, n'est ni court de tems, ni accablé de travail dans la saison des labours, des semailles, &c. C'est aussi que le gros travail etant le moindre, & les petits soins de culture son grand moyen, il y est aidé par les personnes du sexe & les enfans ; ce qui ne sauroit avoir lieu dans *la grande culture*, pour nous servir de l'expression ironique des Lettrés Chinois. Si on trouve à répondre, en Europe, à leurs raisons, on n'y aura rien à repliquer aux preuves de fait qu'ils citent & font très-bien valoir. Il ne faut, selon eux, que comparer Province à Province, champ à champ. Ceux des paysans propriétaires sont d'une fertilité etonnante, au prix de ceux des grands terreins : c'est par-là qu'un Viceroi de Province expliqua au grand *Kang-hi*, comment un de ses Eunuques tiroit beaucoup plus, sans comparaison, d'un petit champ, que sa Majesté ne tiroit des terres qu'elle avoit dans le même district ; & que ce Prince entra dans le grand projet

d'abandonner au peuple le plus qu'il pourroit de ses domaines, afin qu'ils produisissent davantage pour l'Etat; de remettre entre les mains des Lettrés & des Gens de guerre, les terres Littéraires & Militaires, dont la régie etoit confiée aux Tribunaux, pour leur en distribuer le revenu; & de veiller avec un soin continuel à l'observation de la loi qui limite les possessions des particuliers. Si l'agriculture est si florissante à la Chine, c'est surtout parce que le Ministere s'en est fait un objet capital, & a pris les choses de haut, à sa maniere. Car, outre les trois articles proposés à *Kang-hi*, qui ont eu lieu, il est venu à bout de faire passer aux Colons la propriété de toutes les terres, le plus qu'il a pu; il en a multiplié les divisions; il a exigé des dénombremens de Colons, en vertu desquels leurs enfans se doivent à la charrue, sous peine de perdre leur part de l'héritage; il a etabli dans chaque village des Chefs d'agriculture; il a défendu les sous-ventes, par lesquelles le vrai cultivateur ne recueilloit presque rien de son travail; il a pris des mesures pour que les impôts & les mauvaises années tombassent plus sur le propriétaire que sur le fermier qui travaille; il a mis en exécution la loi par laquelle il peut donner un maître à toute terre trois ans en friche, &c.

La maturité & le grand sens du Ministere Chinois, se sont eclairés du Systême agraire des Anciens, & de l'Histoire de chaque Dynastie. Cette double lumiere lui a fait voir clairement que tout ce qui attache le Colon à son etat, est au profit de l'agriculture, c'est-à-dire, du bien public; & qu'il n'y sauroit jamais être attaché s'il n'est pas propriétaire: sur-tout si les prélevés sur le fruit de ses sueurs & labeurs sont tels, qu'il n'ait pas travaillé pour soi & les siens. Puisque nous en avons tant dit, ce mot ne sera pas de trop. Cette double lumiere lui a persuadé aussi, que de toutes les dépenses du Gouvernement, les

plus utiles à faire, & les plus dangereuſes à négliger, etoient celles qui maintenoient, augmentoient, facilitoient les travaux agraires; & que plus les autres ordres de Citoyens ſont portés à mépriſer les Colons, plus il doit ſe faire un objet de témoigner & de procurer à ceux-ci de la conſidération, par la maniere de traiter & de faire traiter toutes leurs affaires. Les Gazettes ſont pleines de placets des grands Mandarins des Provinces, de requêtes des Tribunaux, de délibérations du Conſeil, d'ordres de l'Empereur, pour une levée entamée, pour une pluie propice, pour un village dans la diſette, pour un payſan vexé, &c.; & elles ne diroient rien en mille ans des brochures du jour, des inventions de mode. Auſſi le payſan Chinois, quoique modeſte & humble même, ne rougit point de ſa condition vis-à-vis de perſonne, & n'a que du mépris pour qui ne le traite pas avec honnêteté. Il parle en Citoyen; & la grande penſée qu'il eſt le premier ſoutien de l'Etat, lui inſpire une nobleſſe & une généroſité de ſentimens qu'il porte dans ſa conduite. Si nous avions à chercher la bienfaiſance, la généroſité, la haute probité des premiers tems, nous irions au village.

Nous venons de lire dans le moment les réflexions d'un bon Lettré, ſur le canal que fit creuſer l'Empereur *Yang-ty*, pour un voyage de plaiſir. Nos gens de Lettres, les moins citoyens, ſouſcriroient de tout leur cœur à ce que le zele du bien public fait dire à ce ſage Chinois, ſur la gloire de bienfaiſance qu'auroit acquiſe le Monarque, s'il eût employé pour l'agriculture, les troupes & les tréſors qui lui procurerent le vain plaiſir d'un voyage que l'hiſtoire a flétri de mille noms odieux. Mais ſi nos gens de Lettres y regardoient d'un peu près, ils trouveroient peut-être que la plupart de leurs recherches, compoſitions & ouvrages ſur l'eau, ſont des canaux à la *Yang-ty*.

Combien d'eux ſe feroient acquis un grand nom, ſi le patriotiſme avoit eu plus de part à leurs recherches ſur l'eau, & tourné leurs penſées vers les ſecours qu'en pouvoit & devoit tirer notre agriculture ! On composeroit une grande bibliotheque de ce que les Savans ont ecrit ſur le cours des anciennes rivieres, leurs hiſtoires, &c.; les Naturaliſtes, ſur les curioſités & les ſingularités des eaux des différentes parties du monde; les Phyſiciens, ſur la nature, l'eſſence, la fluidité, la peſanteur de l'eau; les Chymiſtes, ſur ce que le feu y montre : & l'*Agriſophie* auroit beau les feuilleter, elle n'y trouveroit rien, ou preſque rien, ſur la maniere de tirer parti des rivieres & des eaux de notre France, pour procurer, faciliter, aſſurer, augmenter les ſuccès de l'agriculture. Pour comble de malheur, les penſées publiques ne ſavent pas voir plus qu'on ne leur montre; & ſont ſi remplies de préjugés & de préventions, que ce ſera peut-être les offenſer, de tâcher de faire entrevoir à notre France que ſes eaux pourroient auſſi-bien fertiliſer les campagnes, que celles de la Chine.

Lorſque le célebre *Ko-lin* eut ouvert divers canaux, & introduit le *Tchang* & le *Kié* dans les campagnes, le peuple, qui voyoit croître & multiplier ſes moiſſons, chantoit d'un ſoleil à l'autre : *Vive d'avoir un Sage pour Mandarin.* Ko-lin *a fait entrer le* Tchang *& le* Kié *dans nos plaines; leurs eaux y ſerpentent en mille manieres; nos maïs & nos millets ne ſont plus dévorés par la ſéchereſſe; chaque année remplira les greniers de grain, & toutes les bouches de ſon nom.* Ou nous nous trompons bien, ou une pareille chanſon eſt auſſi glorieuſe qu'un buſte de marbre. *Ko-lin* avoit examiné en Phyſicien & en Naturaliſte intelligent, le plan d'agriculture des Anciens. Les préjugés & l'ignorance de ſon ſiecle n'en impoſerent point à ſa pénétration, & n'intimiderent point ſon courage. Perſuadé qu'il etoit de leur grand

principe, qu'*une terre bien arrosée peut rester inculte, mais qu'elle ne sauroit être stérile*, il risqua sa fortune pour procurer le bien public, proposa son projet à l'Empereur, & osa lui dire, dans son placet : *ouvrir aux eaux l'entrée des champs, est le moyen le plus prompt & le plus sûr d'enrichir l'Empire ; & dans le choix, il seroit peut-être plus avantageux de procurer aux campagnes le secours de leurs arrosemens, que de les défendre contre les ravages de leurs inondations.*

Les succès de ses premieres entreprises ramenerent sans effort les pensées publiques à la théorie & à la pratique des Anciens. Une nouvelle entreprise engagea à une autre. Tous les bons Mandarins se porterent avec ardeur à procurer à leurs districts le secours antique des grands & des petits canaux, qui conduisoient des eaux dans toutes les plaines, & les y divisoient en un nombre infini de rameaux. La fertilité des terres arrosées dédommagea, dès les premieres moissons, de tous les travaux qu'on avoit entrepris ; & l'ignorance, qui avoit murmuré de ce qu'on enlevoit des terres à la charrue & surchargeoit le Colon d'une nouvelle fatigue, fut forcé de reconnoître que le secours ménagé contre la sécheresse, en etoit un aussi contre les grandes pluies & les ravages de leurs inondations.

Si jamais l'histoire des entreprises agraires, (aussi instructive, aussi curieuse, aussi agréable, & certainement plus utile à la société que celle des dévastations militaires & des oisivetés littéraires), trouve entrée dans nos Bibliotheques, celle de la Chine, qu'on a fait entrer dans les annales de chaque Dynastie, révélera à l'Europe que les plus heureuses & les plus durables, ont eté celles qui ont introduit les eaux dans les campagnes, & rendu à toutes les Provinces leur ancienne fertilité, en leur rendant leur ancienne maniere d'être cultivées.

Ici nous devons des explications & des eclaircissemens à ceux qui

qui n'ont pas eu occaſion de ſe mettre au fait de l'agriculture Chinoiſe. Pluſieurs, à qui on n'a jamais parlé que de ſes riz, & qui ſavent que le grain demande des arroſemens continuels, & ne croît jamais mieux que dans l'eau, ſeront portés à croire que ſi on a entrecoupé les campagnes de tant de canaux, c'eſt uniquement pour ſe prêter au beſoin de cette ſorte de culture. Il faut convenir en effet qu'ils ont procuré le moyen d'avoir des riz dans bien des endroits où l'on etoit obligé d'y renoncer; mais comme les terres baſſes, enfoncées & marécageuſes, ſont celles qui leur conviennent ſpécialement, & les ſeules où ils réuſſiſſent pleinement, à chaque ſaiſon & dans toutes les Provinces, il eſt certain qu'ils ne ſont entrés que fort acceſſoirement dans le grand projet des canaux. On y a eu ſur-tout en vue les fromens, les maïs, & les autres grains qu'on cultive d'un bout de l'Empire à l'autre, parce que les canaux ont le double effet de deſſécher les terres trop humides, & d'arroſer celles qui ſont trop ſeches : ſecours eſſentiel dans un pays où l'on eſt continuellement expoſé à des pluies trop abondantes, ou à de longues ſéchereſſes ; & qui, dans les meilleures années, donne aux campagnes une double fertilité. Ce dernier mot n'etonnera pas les gens de Lettres qui ont lu les ouvrages des Anciens, & etudié avec quelque attention ce qui avoit rendu ſi fertiles les côtes d'Afrique, les iſles de la Méditerranée, l'Egypte, l'Aſie occidentale, toutes les belles contrées de l'Europe qui en ſont voiſines, & les autres où les Romains avoient pris à tâche de rendre l'agriculture floriſſante. Mais peut-être ſeroit-il digne de leur patriotiſme & de leur zele pour le bien de la ſociété, de raſſurer un certain public contre ſes défiances de la pratique Chinoiſe, par des ſouvenirs & des exemples d'autant plus touchans, qu'ils ont eté plus oubliés. D'ailleurs, un objet de cette importance demande bien des conſidérations;

& quand la ſatyre a dit chez l'etranger : *le François prend des modes de toutes mains ; il ne délibere que ſur ce qui eſt utile :* ſa prétendue plaiſanterie ne fait pas honneur au bon ſens dont elle ſe pique, puiſque les mépriſes n'ont pas lieu, à proprement parler, dans tout ce qui n'eſt que mode ; au lieu qu'il n'en eſt pas ainſi de tout ce qui touche ou intéreſſe le bien public.

Comme nos Provinces méridionales ſont plus expoſées aux grandes ſéchereſſes, peut-être ſeroit-ce par elles qu'on pourroit eſſayer, à moins de riſques, ſi la pratique des canaux agraires auroit les mêmes ſuccès dans notre France qu'à la Chine, & ſi le ſecours des arroſemens y donneroit aux fromens & aux autres grains, cette vigueur, cette force & cette fertilité qui ont fait croître ici les moiſſons comme la population. La Phyſique chinoiſe ſoutient à outrance que l'eau eſt le premier engrais de la terre, le ſeul dont elle ne puiſſe pas ſe paſſer, le véhicule le plus commode de tous les autres, & leur ſupplément continuel, lorſqu'on ſait en faire uſage. Il ne tiendroit qu'à la nôtre de s'en aſſurer, du moins pour les prairies & les pâturages, que l'on dit ici ne pouvoir ſe paſſer de beaucoup de canaux : dans les lieux bas, pour que les herbes ſentent moins, ou plutôt ne ſentent plus le marécage ; dans les lieux plus ſecs, pour qu'elles ſoient mieux nourries, plus nourriſſantes & plus ſaines ; & afin auſſi qu'elles ſoient plus abondantes dans les uns & dans les autres. Quoi qu'il en ſoit des opinions & des raiſonnemens de la Phyſique ; à s'en rapporter à la dépoſition, au témoignage & à la vérification des faits & d'une longue expérience, il eſt hors de doute que, toutes choſes egales, une terre à bled entrecoupée de canaux qui y entretiennent une continuelle humidité & y facilitent les arroſemens dans les jours de ſéchereſſe & de chaleur, ne ſoit une terre infiniment plus fertile dans les Provinces du Nord comme dans les

méridionales ; ce qui porte à croire que la bienfaisance de l'eau eſt une bienfaiſance générale & ſans exception : mais comment le perſuader ?

Ici nous devons des aveux à ceux qui s'intéreſſent aux progrès de notre agriculture. Qu'ils ne ſe flattent pas que la pureté de leurs vues & la droiture de leurs intentions, en impoſent aiſément aux préjugés, à l'ignorance, à l'opiniâtreté, & aux travers de la multitude, ou même de ceux qui ſe piquent de penſer & de réfléchir. Les canaux agraires pourroient n'être pas auſſi avantageux en France qu'ici, où les climats & les terres ſont en effet très-différens ; mais duſſent-ils l'être également, les idées publiques ſuivront leur marche ordinaire. Ce qui devroit les raſſurer, leur donnera l'alarme ; ce qui devroit les eclairer, les remplira de fauſſes perſuaſions ; ce qui devroit les faire rougir de leur ſervitude, la leur rendra chere & précieuſe : la conviction même des faits ne les fera plier que peu-à-peu, & il ne faut attendre que du tems les progrès de lumiere & de clarté qui les rameneront au vrai. Ceux qui aiment à philoſopher ſur l'Hiſtoire, trouveront peu de ſujets qui prêtent autant aux réflexions utiles, que ce qui s'eſt paſſé ici à l'occaſion des canaux agraires, tant approuvés, recommandés & autoriſés par l'Antiquité, qui eſt ſi reſpectée. Les ancêtres de ceux qui ont ſenti l'utilité des canaux agraires, juſqu'à tâcher de ſuppléer à leurs arroſemens, par l'eau qu'ils tirent des puits ou qu'ils font monter des rivieres à force de bras, étoient ſi prévenus contre cette grande entrepriſe, que, comme l'a remarqué un célebre Lettré, « les *Vou-ty*, les *Yang-ty*, » & les autres Empereurs qui accablerent les peuples d'impôts » & de travaux, pour exécuter les projets cruels de leur folle & » ruineuſe magnificence, n'exciterent jamais tant de clameurs » que les *Ouen-ty*, les *Kao-tſong*, les *Gin-tſong*, lorſqu'ils

» entreprirent les canaux agraires ; & n'eurent jamais besoin
» des mêmes soins, précautions & ménagemens pour ne pas
» exposer leur autorité. Les Poëtes même, qui firent parler
» la satyre avec tant d'audace & d'insolence contre ceux-ci,
» n'avoient que des louanges & des eloges à donner aux pré-
» miers ».

Cette conduite des Poëtes est dans leur caractere, elle n'etonne pas. Pour celle des peuples, on l'explique ici en disant qu'ils ne regardent les persécutions & les tyrannies de luxe, que comme des orages passagers ; au lieu que les entreprises des canaux agraires, dont ils ne sentent pas l'utilité, les remplissent de craintes pour l'avenir, en ce qu'ils entraînent des travaux, des embarras, de nouvelles polices, dont ils se laissent trop effrayer.

« Comme l'on ne sauroit exiger de la multitude une péné-
» tration dont elle n'est pas capable, la politique paternelle
» des Empereurs, dit *Lu-tchi*, poussa les ménagemens jusqu'à
» faire toutes les dépenses des premiers canaux agraires, dont
» elle eut l'attention encore de ne risquer l'essai que dans les
» terres du domaine & dans les champs en friche. Mais ce
» qu'elle avoit prévu arriva. La multitude s'accoutuma à croire
» ce qu'elle voyoit : car, comme l'on avoit eu la sagesse de
» vendre au peuple les terres en friche que les canaux avoient
» fertilisées, afin qu'en les cultivant soi-même, il vît les choses
» de ses propres yeux & s'assurât à son aise de l'utilité des
» arrosemens pour les bleds, tous les doutes, toutes les crain-
» tes, & toutes les ténebres de l'ignorance se dissiperent peu-à-
» peu. Les particuliers se mirent à entreprendre pour eux-mê-
» mes ce qu'ils avoient condamné avec amertume dans l'Em-
» pereur. On embrassa dans toutes les Provinces un moyen
» de fertilisation, qui réussissoit dans toutes egalement. Les

» Communautés, les Villages & les Districts entiers, imploroient » la protection du Gouvernement pour combiner des canaux, » dont le seul projet auroit pu occasionner des emeutes & des » révoltes quelques années auparavant ».

La Philosophie chinoise en a fait la réflexion à découvert dans les entreprises de faste, de luxe, & d'une folle magnificence. On est peu délicat sur le choix des moyens, ou plutôt il n'y entre aucun choix. Tout ce qui en peut procurer l'exécution, est bien accueilli; plus elles sont ruineuses & funestes pour les peuples, moins on se met en peine, ce semble, de les ménager. On a osé faire une gloire à quelques Empereurs, des larmes & du sang que les leurs avoient coûté. Dans les entreprises, au contraire, de patriotisme & de bienfaisance, tout doit être digne de la tendresse du pere commun qui les commande; & si elles l'exposent à des improbations, à des mécontentemens, à des murmures, & même à des satyres, il n'a pas à se reprocher d'avoir omis les attentions & les lenteurs que la sagesse doit à la multitude, & qui seules peuvent lui ouvrir les yeux. Aussi, quand le moment en est venu, quelles louanges, quels applaudissemens, quelles bénédictions commencent pour ne plus finir!

« Dans l'entreprise des canaux agraires, dit encore *Lu-tchi*, » ces attentions & ces lenteurs procurerent le moyen de méditer & de préparer à loisir toutes les nouvelles Ordonnances, » soit d'administration, soit de police, qu'il falloit publier. Car, » hélas! les mœurs, les usages & le gouvernement, avoient » trop changé, pour faire revivre les saintes loix de *Tching-tang* » & de *Tcheou-cong* ».

Les Lettrés Chinois trouvent toujours à admirer dans l'Antiquité, & n'en parlent jamais qu'avec attendrissement. La Religion est une Religion d'innocence, de justice & de bonté, &

l'ame de tous ſes projets. La République de Platon eſt un délire & une ineptie, au prix de ce qu'elle avoit exécuté ici. Les amateurs des conditions oiſeuſes & paraſites, où l'on jouit des travaux des Citoyens de tous les ordres, & où l'on ne fait rien pour la ſociété ; les apôtres des arts futiles, de luxe & d'agrément, qui ſurchargent la commune des beſoins factices qu'ils créent pour les grands & les riches ; les admirateurs emphatiques des inutilités ſcientifiques & littéraires, qui nourriſſent la folle intempérance du ſavoir, & affoibliſſent la grande ſcience de la Religion & de la Morale ; & tous ceux pour qui le grand mot d'*humanité* n'eſt qu'un dire ſimulé de philoſophiſme, de charlatanerie & de mode, ne lui pardonneroient point ſûrement d'avoir mis tant de ſimplicité dans les mœurs publiques d'une grande nation, & d'avoir fait ſon grand objet de l'agriculture. Mais les cœurs bien faits, les ames nobles & ſenſibles, les eſprits pénétrans, & les génies ſupérieurs, admireroient avec raviſſement que ſa ſageſſe eût tellement banni l'oiſiveté & l'indigence, le vice & l'ignorance, que tout l'Empire fût une grande famille, où chacun, attaché à ſes devoirs, jouiſſoit en paix des douceurs de la vie.

Pour nous, à qui on ne pardonneroit pas de faire obſerver qu'elle a réfuté, il y a près de trois mille ans, ce qu'on a débité de nos jours contre la République des Juifs ; ni peut-être même de réclamer pour elle le regne de S. Louis, & les projets de Henri IV & de Louis XIV : nous nous bornerons à obſerver que ſes canaux agraires, faits ſur un plan général & combiné, n'ont été rétablis qu'à moitié dans les anciennes Provinces du *Chen-ſi*, du *Chan-ſi* & du *Ho-nan ;* & n'ont eté imités que fort imparfaitement dans le *Kiang-nan*, le *Tché-kiang*, & les autres Provinces méridionales que les Empereurs ont conquiſes peu-à-peu à la grande agriculture.

Dans l'antiquité, il y avoit des canaux de quatre pieds de largeur & de profondeur, qui aboutiſſoient à ceux qui en avoient huit; & ceux-ci communiquoient aux grands qui en avoient vingt. Par-là, preſque toutes les importations & exportations des champs ſe faiſoient avec des nacelles. Outre cela, comme ils avoient tous leurs ecluſes pour faire monter ou deſcendre les eaux à ſouhait, ſelon la ſaiſon & les beſoins des champs, leurs eaux etoient pour les moiſſons tout ce que vouloient les laboureurs.

Mais il n'eſt pas encore tems de préſenter à notre France ces grands objets; ſes idées ſur l'agriculture ne ſont ni aſſez ſérieuſes, ni aſſez fixes & aſſez approfondies, pour les voir dans leur vrai point de vue. L'inconſtance & la frivolité d'un certain public, ont encore bien des modes, des babioles & des inutilités à accueillir & à rejetter, avant de permettre à la nation de connoître ſes vrais intérêts, & de s'en occuper. Cependant, comme l'on pourroit avoir entendu parler du *labourage par le feu*, de l'*inondation d'amendement*, & du *fumier d'eau* des anciens Chinois, nous obſerverons, pour les curieux, que le *labourage par le feu* conſiſtoit à réduire en cendres, par un feu allumé ſous le vent, les etoubles & les herbes ſeches de toutes les eſpeces dont on avoit couvert un champ, puis à y introduire de l'eau, & à l'inonder tandis que la terre etoit encore chaude. Dans l'*inondation d'amendement*, dès que la moiſſon etoit finie, on inondoit le champ avec ſes etoubles, & on le laiſſoit ſous l'eau juſqu'au printems ſuivant, ou même une année entiere. Quant au *fumier d'eau*, il conſiſtoit à faire paſſer l'eau des arroſemens pour les labours, dans une foſſe où l'on délayoit, ſelon le beſoin, de la terre graſſe, du ſable fin, de la chaux, de la boue, du terreau, &c., ou bien à travers un tas de fumier quelconque; ou même à l'arrêter dans des eſpeces de mares

pour l'y faire corrompre. Il y avoit peut-être bien de l'ignorance dans tous ces procédés, ainsi que dans l'idée que certaines eaux etoient admirables pour les fromens, d'autres pour les mils, &c.; car, que pouvoit-on savoir il y a vingt cinq à trente siecles? Pour aujourd'hui, on sait, en vérité, par trop.

Dans la géographie particuliere de la province du *Chen-si*, par exemple, on a décrit en plus de soixante-cinq feuillets, district par district, ses trois cens cinquante grands canaux agraires, sans parler encore des rivieres & ruisseaux, lacs & etangs, dont on tire parti pour l'agriculture; & MM. les Lettrés ont commencé gravement ce morceau par dire: *les canaux & conduits d'arrosement pour les campagnes, sont d'une utilité trop reconnue pour nous y arrêter; mais plus il a fallu de travaux pour qu'ils pussent epuiser la fécondité de l'eau & fertiliser tant de terres, plus nous devons encourager leur entretien par le tableau du bon etat dans lequel ils sont, & dans lequel nous devons les laisser à nos descendans. Si on venoit à négliger ce grand soin, que deviendroient dans peu ces belles campagnes, dont les inépuisables moissons, &c.* Du reste, les géographies de toutes les Provinces, celles même des plus petits districts, font un article à part des canaux agraires; & ce savoir rustique a tellement pris, qu'un Lettré doit posséder l'histoire de ceux de son canton; un Mandarin connoître à fond ceux de son district; un Vice-Roi avoir présent tout ce qui concerne les digues & les levées, les aqueducs & les ecluses, l'etat actuel & passé de ceux de tous les pays qu'il gouverne. La Cour elle-même a donné dans ce goût. Tous les Mandarins du Conseil sont plus en etat de raisonner sur les moindres canaux, que nos Savans sur des médailles peu importantes; nos Naturalistes sur des coquillages, des insectes ou des plantes des pays etrangers. La

mode

mode a tellement prévalu, qu'il faut rendre compte chaque année de ce qui est survenu de nouveau, de ce qu'on a fait, & de ce qu'on se propose de faire dans ceux des plus petits districts, & en présenter des plans détaillés à l'Empereur.

L'immensité des affaires de l'Empire nous a empêché longtems de croire qu'un si grand Prince pût donner quelque attention à des objets si minces; mais les devis de quelques-uns de ces plans, qui nous sont tombés entre les mains avec leurs notes, observations & explications succinctes, ont pleinement dissipé nos défiances. Après tout, des plans de cette espece sont si variés, si curieux, & si intéressans, qu'un Souverain peut encore plus s'en amuser, que des plus brillantes peintures. D'ailleurs, comme l'on présente à l'Empereur ce que chaque contrée produit de meilleur, il est fort naturel qu'il veuille la connoître.

Mais à propos de ces sortes de productions, qu'on n'a peut-être pas assez étudiées chez nous, ni vues avec les yeux du savoir & de la réflexion, elles ont fait dire ici à la haute Antiquité, que *les prédilections de la Nature sont egalement au-dessus de l'industrie & du travail* : mot plein de sens, dont l'agrisophie s'est fait un principe, & dont elle a tiré bien des conséquences. La premiere & celle qui mérite plus d'attention, c'est que le Gouvernement devoit au bien public, de maintenir dans chaque lieu la culture de ce qui y réussit d'une maniere supérieure. *Le public y gagne*, dit *Li-pé*, *d'avoir des choses plus saines, plus belles à voir, & d'un meilleur goût, que la Nature semble avoir pris à tâche de distinguer, & pour lesquelles on diroit qu'elle a affecté de s'envelopper de ses secrets. D'un autre côté, dans ces lieux ainsi favorisés, le Colon cultive à son grand avantage ce qu'ils peuvent produire de meilleur. Ainsi les exemptions accordées à* Hoai-lai, *ont conservé & augmenté dans ce*

diſtrict, la plus fructueuſe culture qu'on y pût faire, & aſſuré annuellement à la Capitale une grande abondance de beaux raiſins, qu'on conſerve à ſouhait juſqu'en eté.

Quant aux tentatives qu'on a tant multipliées pour obtenir de l'induſtrie, des ſoins les plus etudiés & des artifices de toutes les eſpeces, ce que la prédilection de la Nature fait produire à quelques terres comme d'elles-mêmes, l'Agriſophie en a conclu que l'eſprit humain devoit être guéri de ſes prétentions d'intelligence & de pénétration, convenir de ſa foibleſſe, & borner ſes empreſſemens à ce que la Nature lui révele ou ſemble avoir abandonné à ſes recherches.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'appuyer ſur ces grandes vérités que pluſieurs Lettrés ont miſes dans un ſi beau jour, & dont ils ont pouſſé ſi loin les conſéquences ; mais nous ſommes perſuadés qu'on ecoutera avec plaiſir en Europe, un Sage qui, comme *Ki-ling*, ſe borneroit à raconter des faits. Quand il donne, par exemple, l'hiſtoire des grenades du Palais, & détaille comment les Cultivateurs qui hâtoient, retardoient, coloroient & métamorphoſoient à leur gré tant de fleurs, avoient epuiſé toutes les reſſources de leur génie ſans pouvoir leur procurer une ſaveur comparable à celle des grenades d'un village dont les arbres etoient abandonnés à eux-mêmes ; plus il montre de ſoins, de précautions, de dépenſes, &c., plus les eſprits les plus tardifs ſont en avance de réflexions, & voient, ce ſemble, au-delà de tout ce qu'on pourroit leur montrer ſur l'entiere & abſolue impuiſſance de l'homme pour atteindre ce que la Nature s'eſt comme réſervé. Pour ſon hiſtoire des concombres & melons d'eau, des herbages & des légumes, des fruits & des racines, qui a tant déſabuſé ici de l'envie de vouloir cultiver par-tout ce qui croît par-tout ; toute edifiante qu'elle eſt par les rayons de la Providence qui jailliſſent des changemens qu'elle y mon-

tre ſelon qu'on va vers le nord ou le midi, peu de gens la goûteroient, ou même la liroient ſans prendre feu.

Il eſt encore trop tôt pour dire, d'après cette hiſtoire, que les prunes qui viennent aiſément & très-belles dans certains pays, y ſont trop mal-ſaines, pour que cela n'indique pas un déſaveu de la Nature; & que ſi elle en vouloit, elle les modifieroit progreſſivement comme le vin, ſelon qu'on avance des Canaries dans le Nord. Tout ce qui croît dans un pays, y eſt accueilli & bien venu de la plupart des hommes. Ce n'eſt que peu-à-peu qu'on les déſabuſe, & qu'on leur fait ſentir que c'eſt d'après les ſecours qu'on en tire pour l'entretien & la conſervation de la vie, qu'il faut priſer les productions de la terre, & non pas d'après le ſuccès & la réuſſite de leur culture. Ce qu'on ne ſauroit dire trop tôt, ce qu'il eſt eſſentiel de publier partout, ce qu'on ne ſauroit répéter de trop de manieres & inculquer trop fortement: c'eſt que *l'induſtrie & l'intelligence, les ſoins & le travail, ajoutent aux dons de la Nature lorſqu'ils la ſecondent, & en obtiennent des miracles.*

Un exemple expliquera ce grand principe des Anciens. *Femme Naine n'enfantera pas de Géant. Semence mal choiſie ne donnera pas de beau bled*, dit Kou-tchao. *Cultivez un champ avec des ſoins à part & des attentions ſuivies; le froment que vous recueillerez ſera ſûrement plus gros, plus plein & plus beau. Si vous le paſſez dans un crible pour en ſéparer tous les grains foibles, maigres, petits & mal nourris; ſi vous le ſemez & le cultivez avec un ſoin particulier; ſi vous arrachez tout ce qui ſera etranglé ou mal venant; ſi vous continuez enfin tout cela pendant trois ans, vous vous procurerez un froment de la plus grande beauté; & d'autant plus votre induſtrie réuſſira à le tirer de votre propre champ, d'autant plus auſſi votre champ ſera fidele à le lui rendre après, toutes les années.* C'eſt-à-dire, en deux mots, que ſi l'on

cultive un champ avec ſoin ; ſi l'on en arrache tous les pieds mal venans ; ſi l'on trie les plus beaux grains pendant quelques années, on aura toujours après un froment & plus beau & meilleur. Du reſte, on donne ici ce moyen pour ſûr & infaillible. Que nos Phyſiciens & nos Naturaliſtes voient s'ils voudront accorder à ceux de Chine que les plus beaux fromens venus d'ailleurs, ne réuſſiſſent jamais ſi bien, & ne ſe propagent jamais ſi facilement ni ſi long-tems. Les faits qu'ils citent ſont bien concluans.

Kang-hi raconte lui-même qu'ayant vu un pied de riz monté en epi, tout ſeul au milieu d'un champ & avant la ſaiſon ; & ayant fait garder, puis ſemer à part tous les grains qu'il avoit & tous ceux qui en etoient provenus durant quelques années, il etoit parvenu à procurer au *Pé-tché-li* une eſpece de riz précoce qu'on n'avoit point vu juſqu'alors, & qui eſt d'un grand ſecours pour cette Province.

Il ne faut rien outrer, rien exagérer, rien ſurfaire dans les choſes d'Agriſophie comme dans celles de Religion. Dès que l'exagération & l'hyperbole ſe mêlent à leurs enſeignemens, elles en alterent la noble ſimplicité, en offuſquent la douce lumiere ; elles en vicient & en dévoilent toutes les conſéquences. Les plus ſages donnent dans les ſyſtêmes pour les défendre ; & l'entêtement & le fanatiſme perſécutent le public de leurs rêves, de leurs imaginations & de leurs délires, pour défendre les menſonges qu'ils ont multipliés, & qu'ils erigent en principes. Si notre France avoit beſoin qu'on lui citât des faits & des exemples pour lui prouver la vérité, la ſageſſe & l'importance de cette remarque, l'Hiſtoire de l'agriculture chinoiſe nous en fourniroit à choiſir. Car quand la Cour & le Miniſtere ont traité l'agriculture en affaire de mode, leurs prédilections frivoles & bruyantes ſe ſont attachées aux nouveautés, aux

ſingularités, aux inventions qui avoient ebloui l'ignorance. Mais le patriotiſme & le grand zele du bien public, qui ont prévalu de nos jours, ſont trop ſages, trop eclairés, trop attentifs pour ſe méprendre ſi puérilement; & leurs penſées ſur l'agriculture ſont trop méditées pour qu'il faille les prémunir ſur les explications qui doivent limiter & circonſcrire ſes principes les plus généraux. Auſſi nous n'héſiterons pas à demander une nouvelle attention pour celui qui nous occupe; & nous oſerions preſque dire avec les trois derniers Empereurs de la Chine, que *la grande ſcience de l'agriculture ſe réduit à bien voir en quoi, comment & juſqu'où l'induſtrie & le travail, l'intelligence & les ſoins, ajoutent aux dons de la Nature lorſqu'ils la ſecondent, & en obtiennent des miracles.* Au moins ſommes-nous perſuadés que les citoyens Agriſophes que leurs réflexions & leurs obſervations en ont déjà convaincus, nous ſauront gré de conſoler & d'encourager leur zele patriotique, par le grand témoignage de l'enſeignement des anciens Chinois, & de la pratique de ceux de nos jours. Ce n'eſt qu'après bien des recherches néanmoins, après bien des eſſais & des tentatives, qu'ils ſont parvenus à la fixer, & à l'approprier à toutes les Provinces & à leurs divers diſtricts. Pour tout dire, leurs entrepriſes les plus méditées echouerent long-tems; & ils ne ſont parvenus à obtenir de vrais ſuccès, que lorſque des obſervations ſuivies, & le rapprochement des faits, leur ont comme révélé les vrais reſſorts que fait agir la Nature ſelon les lieux, & les ont comme fixés ſur la trace de ſes pas. Il n'a plus eté queſtion en conſéquence, de cette univerſalité de productions dont on avoit bercé les eſpérances publiques; on eſt convenu qu'il etoit auſſi peu ſage d'y viſer, qu'à celle des talens; & on s'eſt borné dans chaque contrée aux bleds, légumes, herbages, plantes, racines, arbres & arbriſſeaux, dont la culture etoit plus facile,

plus sûre, & plus réellement, plus universellement, plus continuellement avantageuse ; mais aussi on n'a rien omis de tout ce qu'on pouvoit faire pour seconder la Nature, & en être singuliérement favorisé.

Ce que nous disions plus haut des soins & des attentions pour perfectionner le froment destiné aux semailles, a eu egalement lieu pour tout le reste, jusques pour les feves, les bringelles & les citrouilles, selon les endroits, & a eu aussi les mêmes succès. Il est inutile d'avertir que les procédés ont eté différens, & proportionnés aux genres & especes. Par exemple, dans une grande plantation de citrouilles, on a choisi les pieds les mieux venans, on leur a ôté long-tems leurs fleurs, on a supprimé les petites tiges. La vraie & belle saison venue, on leur a laissé nouer des fruits, puis on n'en a laissé que deux ou trois ; & quelque beaux qu'ils fussent, après une pleine & entiere maturité, on a fait un choix de leurs plus belles graines. Mais il importe d'avertir que les bleds bien cultivés se conservent plus long-tems dans leur beauté, & que les premiers soins suffisent pour une génération ; au lieu que c'est presque sans cesse à recommencer pour le reste, même pour ce qui réussit le mieux : en sorte qu'il sembleroit que la Providence, qui veut ne rien accorder qu'au travail de l'homme, accorde plus à ce qui en demande davantage.

Que n'accorderoit-elle pas à notre France, si les pensées publiques etoient plus tournées vers elle, & plus dociles à ses vues ! On veut avoir dans chaque Province les grains, les légumes, les fruits, &c. qui conviennent à son climat ; pourquoi l'industrie & le travail, l'intelligence & les soins, ne les procurent-ils pas aussi beaux qu'elle pourroit les avoir ? La mine est ouverte, on l'exploite ; à quoi tient-il qu'on ne suive les veines les plus abondantes & les plus pures ? Tout ce qui peut

rendre une contrée abondante & heureuſe, le Seigneur l'a accordé à nos campagnes; d'où vient qu'on néglige de moiſſonner à pleine faulx les richeſſes innombrables qu'elles offrent? Que ceux qui n'ont voyagé que dans leurs livres ſe récrient & s'extaſient tant qu'ils voudront ſur d'autres pays; qu'ils les vantent & les exaltent à leur gré; qu'ils enchériſſent à l'envi ſur les louanges pompeuſes qu'ils leur donnent: pour nous, nous ne ferons pas l'outrage à notre France de méconnoître que, ſoit qu'on conſidere le cours qu'y prennent les différentes ſaiſons de l'année, & les révolutions communes ou extraordinaires qu'elles produiſent; ſoit qu'on examine comment elle eſt arroſée, du nord au midi, d'une infinité de rivieres & de ruiſſeaux, ou entrecoupée de montagnes & de collines, de vallées & de plaines immenſes; ſoit qu'on enviſage toutes les eſpeces de grains & de fruits, d'arbres & de plantes qu'elle produit en abondance, ou les différentes eſpeces d'oiſeaux & d'animaux qu'elle nourrit par-tout, il n'eſt peut-être aucun pays dans l'Univers que le Pere commun ait ſi ſinguliérement favoriſé, & comblé avec tant de magnificence de ſes dons. Et pour qu'on ne diſe pas que les préjugés aveugles du patriotiſme nous en impoſent, nous oſons ajouter que plus nous avons interrogé nos penſées & nos réflexions, ſoit ſur ce que nous avons vu des quatre parties du monde, ſoit ſur ce que nous en avons lu; plus nous avons eté confirmés dans notre perſuaſion, que, tout apprécié & compenſé, il n'y a point de pays, d'une ſi grande etendue, qui ſoit ſi heureuſement partagé en tout genre, qui puiſſe ſi continuellement ſe ſuffire à ſoi-même pour tout, qui paroiſſe ſi approprié à tous les beſoins de l'homme, & ſemble être pour lui un ſi doux & ſi agréable ſéjour.

L'agriculture ne fut jamais ſi floriſſante en Chine que pendant les trois premieres Dynaſties, qui furent des Dynaſties

d'innocence & de religion. Elle commença à défaillir ſous la troiſieme ; & depuis deux mille ans, quelle que ſoit celle des dix-huit autres Dynaſties à laquelle on s'attache, on la voit commencer heureuſement avec le rétabliſſement des mœurs publiques, devenir floriſſante avec elles, puis ſuivre leur décadence, & périr au point d'avoir beſoin d'être comme réinventée, au moins dans pluſieurs Provinces.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer ici, & d'avouer que, quoique le grand principe d'agriculture, *plus le Colon jouira de la vie, plus l'agriculture deviendra floriſſante*, ſoit toujours univerſellement reconnu, enſeigné publiquement dans les livres, & admis ſans reſtriction par le Gouvernement ; ſoit qu'il faille l'attribuer à l'adminiſtration préſente, ou à l'excès prodigieux de la population, il s'en faut beaucoup qu'on y ait autant d'egard qu'autrefois : mais il faut convenir auſſi que depuis la grande révolution de *Tſin-chi-hoang*, il n'a plus eté poſſible de procurer aux Colons une vie auſſi douce & auſſi tranquille, ne fût-ce que parce qu'ils ont eté privés de la religion véritable, qui eſt le premier, le plus ſûr & le plus aimable lien de la ſociété civile & domeſtique.

Comme l'hiſtoire de l'agriculture eſt traitée à part dans les grandes Annales de l'Empire, & embraſſe tous les détails qu'on peut deſirer, nous conviendrons ſans détour qu'il ſeroit auſſi curieux qu'amuſant, & inſtructif pour un homme d'Etat, d'etudier l'eſprit du Gouvernement Chinois, & le génie de chaque Dynaſtie depuis deux mille ans, dans ce qui a eté projetté, entrepris & exécuté, ſelon les tems & les conjonctures, tantôt ouvertement & par les loix, tantôt ſans paroître y viſer, ou par des arrangemens eloignés, pour faire jouir de la vie aux Colons. Plus ce ſujet a eté négligé dans les Hiſtoires du grand Occident, plus on trouve de choſes à examiner & à apprendre ;

&

& si l'on pousse la curiosité jusqu'à lire les Ordonnances & les Déclarations des Empereurs, les Avis & les Remontrances des Censeurs, les Placets & les Requêtes des Ministres, les accusations & les plaintes des Tribunaux contre les Mandarins des Provinces, ou leurs louanges & leurs demandes pour d'autres : on voit beaucoup de bonnes pieces dans tous les styles, & on apprend excellemment à connoître cette eloquence de raison, de choses & de faits, qu'on appelle ici *eloquence d'Etat.* Du reste, quelques Sages qui s'intéressoient singuliérement au sort des Colons & des bons Citoyens, ont rédigé & analysé ce que le Gouvernement peut & doit faire pour eux.

Ce seroit trop long-tems s'arrêter que de raconter comment ces grands hommes, se renfermant dans leur siecle, pliant leurs pensées aux vues du Ministere actuel, & se bornant à ce qu'ils croyoient possible & praticable dans les conjonctures présentes, ont tiré leurs plans & leurs projets de la doctrine des premiers âges, & les ont tellement appropriés à leur tems, qu'on sent qu'elle en est la base, qu'ils contiennent ce qu'elle a de plus essentiel, & que tout y est comme nivellé sur ses principes. « Le bien » public, dit l'un d'eux, etant le but général & continuel de » toutes les entreprises des Anciens, nous ne pouvons pas nous » ecarter de leurs pensées à cet egard ; elles sont notre regle » immuable, & nous ne saurions trop nous eclairer de leur » sagesse pour le bien distinguer, & ne le jamais perdre de » vue. Mais quant à la maniere d'y tendre & d'y arriver, il ne » s'agit pas de s'opiniâtrer insensément à suivre celle qui leur a » réussi, mais il faut s'attacher à celle qui peut nous réussir, & » qu'ils auroient suivie eux-mêmes dans les nouvelles régions où » les révolutions des siecles ont conduit la puissance publique & » la société ».

Si l'on nous demande en quoi consiste à-peu-près la théorie

avouée & reconnue du Gouvernement actuel, pour faire jouir de la vie aux Colons; nous répondrons en général qu'elle consiste, 1°. à leur procurer l'instruction & les connoissances qui fixent les pensées, & reglent les mœurs; 2°. à maintenir la concorde, la subordination & la piété filiale dans les familles; 3°. à leur conserver & à leur augmenter la propriété & le domaine des terres; 4°. à traiter en affaires d'Etat les plus petites choses qui les intéressent, & à y veiller sans cesse avec une attention active & efficace; 5°. à les venger avec eclat de ceux qui les outragent, à les protéger contre quiconque les opprime, & à les favoriser, soit comme fermiers, soit comme métayers: parce que la possession des terres qu'on ne cultive pas, est regardée, à bien des egards, comme une tolérance; 6°. à empêcher tout ce qui trouble ou retarde leurs travaux, & à faire intervenir l'autorité publique pour tout ce qui aide & augmente les facilités & les profits de l'agriculture; 7°. à maintenir & entretenir, conserver & réparer les digues, levées, ecluses, bassins, canaux, & autres ouvrages publics dont dépend la sûreté & l'abondance des moissons; 8°. à leur procurer un prompt secours, & tout ce que l'autorité publique peut mettre d'empressement & de zele dans les épidémies, disettes, inondations & autres calamités générales; 9°. à décerner les honneurs ordinaires de l'Empire pour les veuves qui gardent la viduité, pour les vieillards, pour ceux qui se distinguent par leur piété filiale ou par quelque autre vertu; 10°. à les faire jouir du repos des fêtes & des réjouissances après les moissons, sans préjudice des attentions & des soins qu'il faut avoir pour qu'ils puissent participer aux réjouissances générales de la nouvelle année, de la cinquieme & huitieme lune: en sorte qu'on fasse cesser alors toutes les poursuites & procédures des Tribunaux, même pour les crimes qui ne sont pas capitaux.

La ſincérité dont nous nous piquons, nous oblige d'avouer que la doctrine de la haute Antiquité, graces au zele des Lettrés du premier ordre & des bons Mandarins pour la maintenir, s'eſt aſſez bien conſervée ſur cet article, & mieux certainement que pour tout le reſte. Outre qu'on la trouve en cent manieres dans tous les livres, & fort en détail dans ceux d'agriculture, même des Hommes d'Etat & des Empereurs, elle eſt conſignée dans les Loix de l'Empire, dans les Inſtructions des Officiers publics, & dans tous les ouvrages ſur l'Adminiſtration & le Gouvernement. On ne peut pas dire que ce ſoit en vain & ſans effet : car enfin, ſi elle n'obtient pas aux Colons tout ce qu'elle fait eſpérer pour eux, à beaucoup près, il eſt ſûr néanmoins qu'elle procure plus de bons effets, ou du moins qu'elle empêche plus d'abus & de maux qu'on ne s'y attend ; & qu'à tout prendre, les Colons ſont l'ordre des Citoyens pour qui le Miniſtere public a le plus de ſoins & de ménagemens. Auſſi ne craignons-nous pas d'aſſurer que ſur ce qu'on raconte de tous les Empires, Royaumes & Etats mahométans ou infideles de l'Aſie & de l'Afrique, il n'y en a aucun où les Colons ſoient ſi bien traités qu'à la Chine ; & qu'il y a tout lieu de croire que c'eſt ſur-tout à cela, que cette grande Monarchie doit cette puiſſance, cette richeſſe & cette tranquillité qui la mettent ſi au-deſſus d'eux.

Si nous avions à traiter ce ſujet, il nous ſeroit fort aiſé de prouver par les Annales de toutes les Dynaſties, que les troubles, les guerres civiles, l'affoibliſſement de l'autorité publique, la décadence de la diſcipline militaire, les guerres etrangeres, &c., ont toujours cauſé des révolutions générales quand les Colons ont eté opprimés, & n'ont eu aucunes ſuites funeſtes quand ils ont eté ménagés & protégés.

Les Lettrés Chinois qui ont approfondi cette matiere, en

alleguent de fort bonnes raiſons, & prouvent excellemment que les Colons ſont tous naturellement patriotes, bons citoyens, & une reſſource pour tout, quand on les traite doucement; parce qu'ils ont un grand fond de probité & de mœurs. Mais auſſi ils prouvent au mieux que, dès que les négligences & les duretés du Miniſtere public leur rendent la vie trop pénible, amere, ou même odieuſe, tous les vices à la fois entrent dans leur ame avec le mécontentement & l'indignation; le déſeſpoir les gagne; les crimes les plus affreux ne les etonnent plus; la moindre etincelle de trouble ou de révolte les attire de par-tout; & ils craignent d'autant moins de donner la mort & de la braver, que rien ne les attache plus à la vie.

Quelque ſupériorité qu'aient les loix agraires de la Chine ſur les nôtres, en douceur & en bonté, à s'en tenir aux faits, à ce qui ſe paſſe, à ce qui arrive continuellement, à ce qui doit arriver & ne peut point ne pas arriver, le Colon jouit plus de la vie en France qu'à la Chine. 1°. Il eſt plus & mieux inſtruit. 2°. Quoiqu'il y ait plus de cérémonial chez les payſans Chinois que chez les nôtres, il s'en faut bien qu'il y ait autant d'union, de concorde, de bonne-foi & de vraie affection. 3°. Si, à parler en général, les Laboureurs chinois tirent plus pour eux de leurs terres que les nôtres, ils en cultivent moins; ils y mettent bien plus de travail; ils en partagent le produit entre un plus grand nombre de perſonnes; ils perdent tout autrement dans les mauvaiſes années, n'ayant pas la reſſource du bétail; & leur nourriture eſt communément plus réduite au pur néceſſaire & plus miſérable, à cauſe de l'extrême population. 4°. L'Etat fait beaucoup ici dans les années de diſette & de maladies epidémiques, pour les campagnes; mais, outre qu'il ne s'agit que de celles qui font epoque, il eſt ſeul; ſes ſecours ſont néceſſairement au-deſſous du beſoin, & confiés à des

hommes qui ne craignent que ce qui peut les perdre : au lieu que chez nous la charité chrétienne prévient les aumônes du Gouvernement, les multiplie par ſes ſoins, & ſupplée à ce qu'elles ne font pas. Un mot dira tout. L'Etat a eté obligé ici de renoncer à ſes hôpitaux ; & chez nous, on lui fait craindre d'en trop accepter, tant leur nombre a crû. 5°. Nous ne voyons que nos Greffiers, nos Notaires & nos Procureurs en fievre de chicane, qui puiſſent donner idée des gens des Mandarins & demi-Lettrés qui dominent ici dans les villages ; au lieu que chez nous les Eccléſiaſtiques, la Nobleſſe & la haute Bourgeoiſie y ſont le ſoutien & l'appui, la conſolation & la joie du payſan, par leur charité & leur bienfaiſance, leur affabilité & leur bon cœur, leur crédit & leurs libéralités.

Notre France eſt peut-être le pays de l'Univers où tout ſe trouve réuni en plus grande abondance, & où il ſoit plus facile de rendre les Colons heureux, par une douce & innocente jouiſſance de la vie. Que ſera-ce ſi l'on exécute le grand deſſein de perfectionner la culture de tout ce qu'elle produit, & de l'enrichir de tout ce qu'elle peut tirer des pays etrangers? Voici, ſur ce dernier article, en quoi la Chine mérite qu'on ait recours à elle : & qu'on ne ſe rebute pas des premieres difficultés.

Nous diſons deux choſes : recourir à la Chine, & ne pas ſe rebuter des premieres difficultés. Comme la Chine eſt auſſi grande que notre Europe ; ne forme, pour ainſi dire, qu'un ſeul pays ; finit du côté du nord, au quarante-deuxieme degré, & s'avance du côté du midi juſqu'au vingtieme ; réunit d'une façon ſinguliere des chaînes de montagnes & des plaines immenſes, des terres ſeches, ſablonneuſes, & des terres humides, entrecoupées de rivieres & de canaux ; a eté approviſionnée de toutes les eſpeces d'arbres & de plantes des Royaumes les plus eloignés, qui y ont pu réuſſir, & eſt cultivée, comme un

jardin, d'un bout à l'autre, tant ſa prodigieuſe population y rend néceſſaire tout ce que le travail & l'induſtrie obtiennent de l'agriculture : il eſt tout ſimple que notre France puiſſe en tirer long-tems de quoi fertiliſer, enrichir & embellir toutes ſes Provinces ; car, ſelon l'Empereur *Gin-tſong*, ce n'eſt pas l'augmentation de l'or & des pierreries qui enrichit un Empire, mais celle des plantes & des arbres.

Que ſeroit-ce ſi la Chine etoit mieux connue en Occident, & ſi l'on y ſavoit la prodigieuſe & immenſe variété de ſes richeſſes agraires ? Quoique nous ne puiſſions parler que d'après le petit nombre de livres, la plupart anciens, que nous avons eu occaſion d'ouvrir, nous oſons aſſurer que la Chine cauſera un jour plus d'etonnement & d'admiration à nos Botaniſtes, par ſes variétés & ſes eſpeces plus que nombreuſes, que par les nouveaux genres d'arbres & de plantes dont elle enrichira notre botanique.

Nous etant propoſé à nous-mêmes de prononcer ſi la France gagneroit plus à completter ce qu'elle a déjà, ou à acquérir ce qui lui manque abſolument, nous avons héſité ; & en vérité, nous ne ſaurions dire par lequel des deux la Chine augmenteroit le plus ſes richeſſes agraires. En revanche, nous ſerons hardis à avancer, à ſoutenir & à garantir, que les induſtries & les adreſſes, les obſervations & les expériences, les ſecrets & les artifices de culture que la Chine a multipliés & accumulés ſi prodigieuſement, ſeroient une mine de fertilité & d'abondance pour toutes nos Provinces, ſi on les y tranſportoit, & ſi on ſavoit les y approprier au ſol & au climat. Mais qui fera les recherches que demanderoit cette entrepriſe vraiment patriotique ? Recherches, on doit le ſentir, néceſſairement longues, difficiles, laſſantes, & même diſpendieuſes, mais d'une utilité plus réelle & plus durable que toutes les mines du Bréſil & du Pérou.

Si l'entrée de la Chine n'etoit pas interdite à tous les etrangers, nos Botaniſtes ſe partageroient ſes différentes Provinces, les parcourroient à loiſir, ſe feroient tout montrer, examineroient tout en ſon tems ; & ſous quelques années on ſauroit en France ce qu'on eſt le plus curieux d'apprendre, & ce qu'il ſeroit infiniment utile de ſavoir pour notre agriculture & pour nos arts. Quant à la penſée d'y réuſſir par des déguiſemens, des incognito, des adreſſes, &c., elle n'eſt bonne que pour des Romans. Reſte donc la ſeule & unique reſſource des Miſſionnaires, qui, etant répandus dans toutes les Provinces de l'Empire, dans le cas de voyager ſouvent, en facilité de voir & d'examiner par eux-mêmes, en voie de faire des queſtions & de demander des détails, en etat d'ouvrir des livres & de les faire expliquer, à portée de recevoir des inſtructions qui les dirigent, & de donner des détails & des eclairciſſemens qui expliquent leurs notices & leurs mémoires ; & qui, intéreſſés enfin à témoigner leur reconnoiſſance à ceux qui les protegent, peuvent exécuter tout ce qu'on ſouhaite avec le plus d'ardeur, & mettre la France en etat de ſe faire un Pérou de la Chine, par des connoiſſances plus précieuſes que l'argent & l'or.

Le capital pour la France, eſt de ſe procurer les arbres de la cire, du ſuif, du vernis, du *Tong-yeou*, le poivrier, le camphre, &c. Nous demandons un grand empreſſement pour ce dernier, parce que ſon bois eſt d'un uſage excellent pour les barques & vaiſſeaux, ainſi que pour tous les meubles ; ce qui, joint à ſa réſine, en fait un des plus précieux & des plus utiles qu'on puiſſe ſe procurer. Du reſte, il eſt certain que les Hollandois tirent de la Chine preſque tout le camphre qu'ils portent en Europe, & probablement le plus pur & le meilleur. Or, ce ſeroit ſe repaître de chimeres, que d'aller s'imaginer que tous ces arbres puiſſent croître en France. Qu'on faſſe des tenta-

tives, à la bonne heure : mais ſi on ſonge efficacement au bien public, il faut profiter des avances & des facilités qu'on a, en faiſant d'abord paſſer des plants à nos iſles de France & de Bourbon. Le voyage eſt court, la ſaiſon commode, & le climat de ces iſles promet le plus heureux ſuccès. Que feroit-ce ſi on s'adreſſoit à des gens auſſi zélés, auſſi habiles & auſſi bons citoyens que M. Oblet, que nous vîmes à l'Iſle de France à notre paſſage ?

A propos de l'Iſle de France, nous ne pouvons nous empêcher de détailler au public combien d'atrocités, de barbaries, d'injuſtices & de vrais homicides furent exercés contre les matelots & les ſoldats de nos vaiſſeaux, dont une maladie epidémique remplit l'Hôpital. Il importe à la ſociété que de pareilles horreurs ſoient décrites & racontées dans toutes leurs circonſtances, afin qu'un opprobre eternel attaché à certains noms, arrête ceux qui ſe jouent de Dieu & des Hommes. Pour nous, qui fîmes pluſieurs mois les fonctions d'Aumônier après la mort de celui qui l'etoit en titre, nous rendrons ici ce témoignage. Nos pauvres ſoldats & nos pauvres matelots prenoient en eſprit de pénitence tout ce qu'on ajoutoit à leur maladie, juſqu'au vinaigre mêlé d'eau de mer qu'on leur donnoit à la place de celui de la Compagnie des Indes, &c. ; & nous avions la conſolation de les voir ſouffrir & mourir avec une réſignation, une foi & une piété qui faiſoient verſer des larmes d'attendriſſement.

Comme les habitans de l'Iſle de Bourbon paſſent pour avoir plus de mœurs, & pour être plus Colons & plus Citoyens, il eſt naturel de s'adreſſer à eux, pour ce qu'on aura plus à cœur de faire réuſſir, vu ſur-tout que leur iſle offre plus de terres & d'expoſitions variées à choiſir. Les cafetiers d'ailleurs, les cotonniers, les bamboux qui y ont ſi bien réuſſi, juſtifient nos vues

&

& nos eſpérances ; puis, ce qui aura pris dans nos iſles ſera à nous, & on le fera paſſer en France comme l'on voudra, ſi l'on voit jamais jour à y avoir, autrement que dans des ſerres ou dans la baſſe Provence, des arbres qui demandent une très-grande chaleur, & ne réſiſtent point au froid.

L'hiver du *Pé-tché-li* & des autres Provinces du Nord, eſt auſſi froid, ou même plus, que celui de Paris ; mais c'eſt un froid ſec, progreſſif, ſans pluie ; & s'il retarde le printems, il n'empêche pas que l'eté ne ſoit prodigieuſement chaud, accompagné de grandes pluies, & ſuivi d'un charmant automne. Malgré cela, on n'y voit point les arbres dont nous nous propoſons d'enrichir nos iſles. Il y a ſûrement de la mépriſe dans ce qu'on a imaginé ſur les *Li-tchi ;* il n'en croît point dans le *Chan-ſi*, & on ne voit à *Pé-king* que quelques plants qui arrivent toutes les années chargés de fruits.

Pour les bamboux, nous croyons nous être expliqués très-clairement *. Ceux qui donnent des graines, ſont dans le *Yun-nan.* Mais comme l'on a déjà de beaux bamboux à nos Iſles de France & de Bourbon, ainſi que l'arbre des dattes, qu'on priſe tant avec raiſon, à quoi tient-il qu'on ne commence par-là les premiers envois & eſſais ? Notre Provence eſt toute prête.

Quant à la façon maintenant de faire paſſer dans nos iſles les arbres dont nous avons parlé, il faut l'attache de la Cour, le zele d'un Capitaine de vaiſſeau, & les ſoins d'un Miſſionnaire. Sans l'attache de la Cour, ſi elle ne prend un ton à vouloir être ſervie & obéie ; ſi elle ne promet ſes bonnes graces & ſes récompenſes, tout échouera ; parce que l'eſprit ſeul de contradiction & de jalouſie changera les moyens en obſtacles. Sans

---

* Tome II, pag. 623 & *ſuiv.*

le zele d'un Capitaine de vaiſſeau, tous les embarras de l'embarquement, tous les périls du paſſage, tous les inconvéniens de la reddition ſeront quadruplés ; & par ſon zele, toutes les facilités ſeront centuplées : car enfin, un Capitaine peut tout en ce genre. Il faut de plus les ſoins d'un Miſſionnaire pour faire porter à Canton des plants enterrés dans du ſable, & fermés dans des boîtes de plomb. Ce moyen, comme le plus ſimple, paroît le plus sûr & le meilleur ; mais il n'empêche pas d'envoyer de petits plants dans des vaſes, & des proviſions de graines, qu'un court trajet ne doit pas altérer.

Nous ne pouvons que dire la même choſe pour les arbres de charpente, de menuiſerie, de marqueterie, de teinturerie, d'aromates, de médecine ; pour toutes les eſpeces d'arbres fruitiers ; pour toutes les fleurs, herbages & plantes. Si on vouloit cependant, on pourroit riſquer deux envois : un pour la France, un pour nos Iſles. Mais il faudroit que ceux qui ſeroient chargés de ce grand ſoin, y miſſent plus de vrai zele & de patriotiſme qu'on n'a fait juſqu'à ces derniers tems.

On nous a demandé à pluſieurs repriſes des graines de choſes que nous avons aſſuré ne pas en donner, comme les *Mou-tan*, les figues caques, &c. Du reſte, nous avons indiqué * comment la pivoine entée donnoit les premiers, & que l'on a les figues caques en Sicile, d'où il ſeroit plus facile de les avoir. Il faut que nous nous ſoyons mal expliqués ** ſur le cedre, qui n'eſt pas nommé *Nan-mou* (bois du Midi) comme arbre, mais comme bois de charpente, lorſque vieilli en colonnes & en poutres, il a conſumé ſa réſine, & changé ſa couleur rougeâtre en couleur de terre d'ombre : auſſi eſt-il appellé l'arbre

---

* Tome III, 461 & *ſuiv.*
** Tome II, 528 & 529.

de mille ans, *tsien-nien-chou*, ou même *ouan-nien*, de dix mille ans. Le cedre de la Chine est le cedre du Liban ; il demande comme lui les rochers des montagnes, l'exposition du midi, & des siecles pour croître. Une Dynastie le legue à l'autre pour des colonnes, des poutres ; & celle-ci à une troisieme pour des ouvrages de parade, de menuiserie, de marqueterie, &c. ; mais comme il croît même plus au Nord qu'à *Pé-king*, on pourroit en garnir nos Pyrénées, du côté qui est tourné au Midi ; & très-probablement aussi nos autres montagnes dans le cœur du Royaume, sur-tout dans les Provinces plus méridionales. Il ne s'agit plus que d'avoir l'ame assez grande pour embrasser une longue suite de générations, & pour vouloir être le bienfaiteur de la France pour les siecles les plus reculés. Qui a fait jamais d'enormes poutres des chênes qu'il a plantés ? Nous avons de belles forêts ; pourquoi ne pas faire comme les Chinois, qui mettent des arbres de toutes les especes dans les leurs ? Nous coupons des bois pour faire du charbon ; les Chinois ne l'entendent-ils pas aussi-bien que nous, en prenant les racines ; & sur-tout en se bornant à retrancher une partie des arbrisseaux de montagnes & de landes, dont ils font des fagots ?

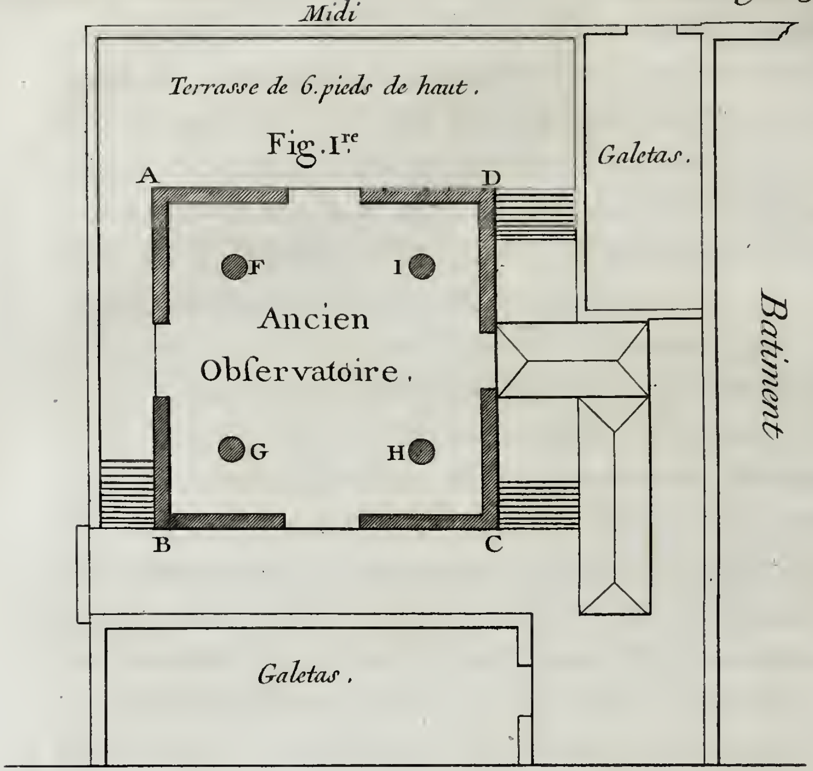
Cette bagatelle paroît mériter quelque attention de la part de nos Naturalistes cultivateurs ; peut-être trouveront-ils qu'elle ne choque pas la bonne physique. Le charbon en est sûrement de meilleur usage. Hélas ! pourquoi ne pas révéler ce petit secret à nos pauvres montagnards & aux habitans des landes, vu sur-tout qu'il est au profit de la commune ? Le grand malheur de notre France, c'est que les Colons ne possedent point de terres en propre, & que ceux à qui elles assurent un certain revenu, ne songent qu'à en jouir.

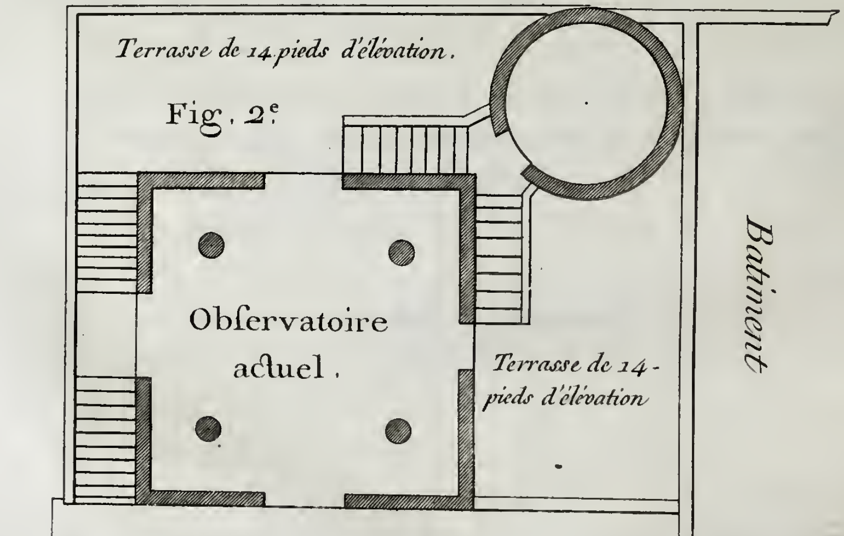
Si on est si pressé de jouir, qu'on multiplie autant les saules ;

les aulnes, les peupliers, les planes, &c., que les Chinois le ſont le long des eaux, & dans les terres marécageuſes ou humides. Du reſte, les Chinois entendent excellemment la police economique des bois. On ne peut couper qu'à condition de planter; & dans la Capitale, les vieux bois de charpente d'une maiſon ne ſont pas à la diſcrétion du Maître. S'ils peuvent ſervir en charpente, il faut qu'ils y ſoient employés encore. Il n'eſt pas queſtion de les mettre en pieces.

En général, on ne réuſſit qu'en ſe donnant bien des ſoins, en ne ſe rebutant d'aucunes difficultés, en revenant pluſieurs fois à l'eſſai, & en ſe croyant récompenſé de tout par le ſuccès. Il peut & doit être tel en effet, que tous les ſiecles nommeront avec eloge, & combleront de bénédictions ceux à qui notre France devra les grands avantages dont elle ſera en poſſeſſion pour toujours, & dont elle ſentira de plus en plus le prix ineſtimable. *See-ma-kouang*, a dit le grand *Kang-hi*, *fut le bienfaiteur de ſon ſiecle, par la ſageſſe, la bienfaiſance & la douceur de ſon miniſtere; mais quelque grande que ſoit cette gloire, elle ne tient qu'à ſon ſiecle, comme celle de pluſieurs autres grands hommes d'Etat. Malgré ſes ennemis, qui ne ſont plus, celle d'avoir enrichi la Chine d'arbres etrangers, acquiert un nouvel eclat chaque année, par les grands avantages qu'en retirent toutes les Provinces.*

Fin du Mémoire.


Midi
Terrasse de 6. pieds de haut.
Fig. 1.re
A
D
Galetas.
F
I
Ancien Obſervatoire.
G
H
B
C
Batiment
Galetas.


Terrasse de 14. pieds d'élévation.
Fig. 2.e
Obſervatoire actuel.
Terrasse de 14-pieds d'élévation
Batiment
Galetas très peu élevé.

NOTICES

Sur différens objets d'Astronomie, de Botanique, de Chymie, &c.

Réparations & additions faites à l'Observatoire bâti précédemment dans la Maison des Missionnaires françois à Pé-king, *par M.* Collas, *Missionnaire.*

Il y a environ trente ans qu'on a bâti dans cette Maison un Observatoire quarré, ABCD (fig. 1) dont chaque face a extérieurement environ vingt pieds. Il est construit sur une voûte très-solide, & le pavé de l'Observatoire se trouve elevé de quatorze pieds au-dessus du pavé des cours. Au Midi etoit une terrasse elevée de six pieds. Cet observatoire avoit trois fenêtres à hauteur d'appui, chacune large d'environ quatre pieds, & haute d'autant, au Midi, à l'Orient & au Nord : la porte etoit à l'Occident.

F G H I sont quatre colonnes de bois, hautes d'environ sept pieds & demi, qui, avec huit autres enfermées dans les murs, soutiennent la charpente du toit. Dans cette charpente on a placé au centre un cercle de bois d'environ sept pieds de diametre ; sur ce cercle posoit une lanterne qui portoit un toit conique tournant avec la lanterne. Au centre de l'Observatoire on avoit elevé un piédestal octogone, & de briques, de près de cinq pieds de haut : ce piédestal etoit creux, & recouvert par le haut. Le quart de cercle etoit placé sur ce piédestal ; & on avoit pratiqué tout autour un pont qui occupoit tout l'espace entre les colonnes F G H I & le piédestal. Il etoit assez incommode, à cause du peu d'elévation de la

charpente du toit. Lorſqu'on marchoit ſur ce pont, le quart de cercle eprouvoit un trémouſſement ſenſible; il ſuffiſoit même de ſe donner quelque mouvement, lorſqu'on avoit l'œil à la lunette, pour que l'aſtre parût trembler. Le peu d'eſpace compris entre le pont & les fenêtres, ne permettoit pas d'employer de grandes lunettes, à moins qu'on ne ſe plaçât ſur la terraſſe; alors on etoit obligé, pour aller regarder à la pendule, de deſcendre une petite rampe placée en D, de paſſer ſous l'eſcalier, de deſcendre une autre petite rampe en C, & de remonter l'eſcalier; de ſorte que ſi l'on ſe trouvoit ſeul, l'uſage même d'un compteur devenoit fort incommode; que ſi l'obſervation devoit ſe faire à l'Occident, à moins que l'aſtre ne fût extrêmement elevé, le bâtiment voiſin empêchoit de rien voir de deſſus la terraſſe, qui etoit peu elevée. Le toit qui couvroit l'eſcalier ne permettoit pas d'employer la porte de l'Obſervatoire, placée à l'Occident, & il ne reſtoit que l'ouverture du toit tournant, par laquelle il etoit impoſſible de paſſer une longue lunette.

J'ai ouï aſſurer que le feu P. Benoît avoit d'abord formé un plan plus commode, dont je n'ai point ſu le détail; mais que différens incidens l'avoient obligé d'en agréer un autre, qui n'avoit pas même eté exécuté complettement. Quoi qu'il en ſoit, on n'a pas tardé à trouver qu'il etoit au moins auſſi commode d'obſerver de devant ſa chambre dans une cour, ou ſous une galerie de plain-pied, telle qu'il s'en trouve devant chaque chambre : & c'eſt ainſi que j'ai fait juſqu'à préſent, en réglant la pendule avec un ancien quart de cercle de trois pieds de rayon, qui eſt plus que ſuffiſant pour cet uſage, & en employant un compteur. J'avois cependant regret de ne pouvoir faire uſage du quart de cercle de trois pieds & demi, placé dans cet Obſervatoire, avec lequel ont jadis eté faites, dans l'endroit que je viens de décrire, les obſervations qui ont ſervi à

M. Pingré pour déterminer la latitude de *Pé-king*. Voici les changemens & additions que j'ai cru devoir faire à ce bâtiment. (Fig. 2.)

J'ai fait elever la terraſſe méridionale juſqu'à la hauteur du pavé de l'Obſervatoire. J'ai converti la fenêtre méridionale en porte. J'ai fait conſtruire un eſcalier découvert à l'Orient de l'Obſervatoire, pour monter à la terraſſe. J'ai fait détruire l'eſcalier couvert qui etoit à l'Occident, & j'ai fait faire du même côté une terraſſe de plain-pied avec le pavé de l'Obſervatoire. Cette terraſſe eſt aſſez elevée pour que le toit d'un bâtiment contigu, qui eſt à l'Occident de l'Obſervatoire, ne gêne point les obſervations. En même tems j'ai fait creuſer entre le Midi & l'Occident, à l'angle de l'Obſervatoire, juſqu'à la terre ſolide; & ſur de bonnes fondations j'ai fait elever un ſolide de maçonnerie de douze pieds de diametre, que j'ai fait continuer à plein juſqu'à cinq pieds plus haut que le pavé de l'Obſervatoire & des terraſſes. L'ouvrage etant parvenu à cette hauteur, j'ai fait elever un mur circulaire de ſix pieds de haut, qui porte une ſabliere dormante, laquelle engraine une ſabliere mobile, qui porte un toit conique de quatorze pieds de diametre, & de quatre pieds environ d'elévation, dans lequel eſt une longue fente recouverte par des volets qui, de même que le reſte du toit, ſont couverts de feuilles minces de cuivre. On a mis des roulettes à la ſabliere mobile, qui repoſent ſur une lame de cuivre. La ſabliere mobile eſt auſſi entourée d'une bande de cuivre, contre laquelle appuient légérement des roulettes placées ſur la ſabliere fixe; par ce moyen le toit tourne tout entier fort librement; & la force etant aidée d'un moufle qu'on change de place à volonté, on le fait tourner ſans trop d'efforts & en aſſez peu de tems.

On monte à cette tour, ou plutôt à cette colonne maſſive,

par deux petits escaliers placés sur les terrasses. Le quart de cercle placé au centre sur un piédestal d'un pied de haut, s'y trouve libre & dégagé. L'intérieur de la tour ayant neuf pieds & demi de diametre, il se trouve assez elevé pour que le toit du bâtiment quarré qui formoit l'ancien Observatoire, ne l'empêche point d'être dirigé à l'horizon. Ayant fait détruire le petit toit tournant qui etoit au milieu, & qui eût gêné, j'ai fait recouvrir l'espace qu'il occupoit, en suivant la direction du reste du toit; & j'ai conservé une large ouverture longue de sept pieds dans la direction nord & sud, & deux autres dans la direction est & ouest, qui forment une croix avec la premiere. On a pareillement détruit l'ancien piédestal & le pont de bois : par-là l'intérieur de l'ancien Observatoire se trouve entiérement dégagé.

Lorsque les astres ne sont pas trop elevés, on peut les observer par les fenêtres ou par les portes de l'Observatoire; & s'ils sont fort elevés, par les fentes du toit, qui sont couvertes de bons volets revêtus de lames de cuivre, outre que les terrasses peuvent servir à toutes les observations qui se peuvent faire en plein air.

Un instrument des passages est d'un grand usage dans un Observatoire. On en avoit placé un dans l'endroit que j'ai fait réparer & augmenter, entre les colonnes F G (fig. 1) & le mur oriental; on a elevé un assemblage de barres de fer haut de six pieds, de la forme d'un travail de maréchal; ces barres sont scellées en bas, dans deux pierres qui font partie du pavé, placé, comme je l'ai dit, sur une voûte solide. Au haut de cet assemblage sont les suppôts de l'axe conique de l'instrument. Sa position elevée en rend l'usage incommode, & les vérifications difficiles. On a pratiqué dans le toit, au-dessus de la lunette, une ouverture très-etroite, par laquelle

on

on ne peut découvrir aucun objet à l'horizon, & la lunette ne peut faire une révolution ſans toucher la charpente, qui a varié depuis ſa conſtruction. D'ailleurs, l'inſpection ſeule de la lunette, de ſon axe & de ſes ſupports, annonce que le tout a eté fait ici. Je n'ai point touché à ce travail; il faudra voir dans la ſuite ſi l'on en peut tirer parti.

J'avois examiné avant d'entreprendre les réparations dont je viens de parler, ſi l'on ne pourroit pas placer un inſtrument des paſſages bien fait, dans quelque endroit commode, & ſans tant d'echafaudage; mais l'etendue du terrein, & la poſition des bâtimens voiſins, ne m'ont pas permis de prendre d'arrangement commode. Un bâtiment placé entre le Midi & l'Occident, aſſez près du Midi, dérobe une partie du ciel depuis l'horizon juſqu'à quelques degrés de hauteur; mais il eût eté impoſſible d'elever davantage l'Obſervatoire, à cauſe de la proximité du Palais, quand même la choſe eût eté d'ailleurs facile.

Ce que je viens de dire ſuffit pour faire connoître cet Obſervatoire autant qu'il eſt néceſſaire, pour juger du détail des obſervations que j'eſpere y faire, & des raiſons qui m'ont engagé à faire des changemens & des additions auſſi conſidérables à un bâtiment conſtruit précédemment pour ſervir d'Obſervatoire.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

Faites à Péking, dans la Maison des Missionnaires françois, par M. Collas, Missionnaire, en 1775.

Emersion du 2d Satellite le 22 janvier au soir.

Je l'ai apperçu à 5h 36′ 51″, beau tems. Je l'avois déjà soupçonné quelques secondes plutôt.

Immersion du 1er Satellite le 26 août au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à 3h 27′ 22″. On voyoit assez bien dans ce moment les Satellites & les bandes. Les nuages avoient couvert Jupiter quelques minutes avant l'observation, & l'ont recouvert peu après.

Fin de l'éclipse du soleil le même jour.

J'ai fait cette observation à travers quelques nuages. Le soleil etoit couvert au tems du commencement de l'eclipse; il l'a eté aussi pendant la plus grande partie de l'eclipse. A 2h 19′ 30″, le bord du soleil m'a paru sensiblement arrondi : je n'ai eté cependant sûr de la fin qu'environ 5″ plus tard.

Immersion du 2d Satellite le 14 septembre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à 5h 9′ 50″. Le tems etoit serein, le crépuscule assez considérable. On voyoit cependant très-bien les Satellites & les bandes; Jupiter etoit très-elevé, ce qui exigeoit une situation un peu incommode pour observer.

Immersion du 1er Satellite le 11 octobre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à 4h 0′ 55″. J'ai vu le Satellite aussi long-tems qu'il a eté possible, sans craindre d'illusion optique. Jupiter etoit près du méridien, le tems très-beau.

Immersion du 2d Satellite le 16 octobre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à 5h 0′ 34″; il y avoit des vapeurs.

Immerſion du 1^er^ Satellite le 18 octobre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à 5^h^ 56′ 1″. Je l'ai cependant encore ſoupçonné 15″ plus tard. Le tems etoit fort beau; mais le crépuſcule balançoit cet avantage.

Immerſion & emerſion du 3^e^ Satellite le 21 octobre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à 1^h^ 55′ 44″, & j'ai commencé à le revoir à 4^h^ 8′ 49″. Le tems etoit très-beau lorſque j'ai obſervé l'immerſion; mais il y avoit des vapeurs conſidérables au tems de l'emerſion : & lorſque j'ai revu le Satellite, il avoit déjà recouvré aſſez de lumiere pour être apperçu ſans aucun doute, malgré les vapeurs.

Immerſion du 1^er^ Satellite le 3 novembre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à 4^h^ 13′ 7″. Le tems etoit très-beau; j'ai jugé que je l'aurois vu encore une douzaine de ſecondes plus long-tems, ſi je n'avois eté un peu fatigué. Outre cela, le téleſcope ſe trouvoit armé du foible equipage qui ſert pour les objets terreſtres.

Immerſion du 1^er^ Satellite le 17 novembre au matin.

Je l'ai perdu de vue à 4^h^ 46′ 16″. Le tems etoit beau; j'avois un peu l'œil fatigué : je me ſervois encore cette fois du foible equipage.

Occultation d'Aldebaran par la lune, le 6 décembre au ſoir.

Immerſion à 5^h^ 36′ 13″; emerſion à 6^h^ 34′ 18″.

Occultation de Régulus par la lune, le 13 décembre au matin.

J'ai obſervé l'immerſion à 7^h^ 2′ 12″. Je n'ai pu obſerver l'emerſion, ayant eté obligé de quitter avant le tems.

Emerſion du 1^er^ Satellite le 22 décembre au ſoir.

J'ai commencé à l'appercevoir à 7^h^ 26′ 20″. On voyoit les bandes paſſablement.

Emerſion du 2^d^ Satellite le même jour.

J'ai commencé à l'appercevoir à 8h 5′ 17″. On voyoit alors très-bien les bandes & les Satellites. Lorſque j'ai apperçu le Satellite, je l'ai vu ſans aucun doute dès le premier inſtant.

Emerſion du 1er Satellite le 29 décembre au ſoir.

J'ai commencé à l'appercevoir à 9h 17′ 3″; beau tems; ſituation gênante. Le Satellite avoit déjà recouvré aſſez de lumiere pour être vu ſans aucun doute.

Emerſion du 2d Satellite le même jour.

J'ai commencé à l'appercevoir à 10h 39′ 39″; je n'ai eu de doute que durant 3 à 4″ : beau tems; ſituation gênante.

1776.

Occultation d'Aldebaran le 3 janvier matin.

Immerſion à 2h 57′ 35″; emerſion à 3h 31′ 8″.

Emerſion du 1er Satellite le 14 janvier au ſoir.

J'ai apperçu le Satellite à 7h 28′ 11″. Je l'ai vu ſans aucun doute dès le premier moment, quoique très-foible. Les bandes etoient un peu confuſes par intervalles.

Emerſion du 3e Satellite le 12 février au ſoir.

Je l'ai apperçu à 7h 53′ 30″ : beau tems; ſituation gênante. Le Satellite a eté apperçu un peu tard. Je l'ai vu ſans diſcontinuer, depuis le premier moment où je l'ai apperçu. Peu après l'obſervation, j'ai vu les bords de Jupiter ondoyans.

Emerſion du 1er Satellite le 29 février au ſoir.

Je l'ai apperçu à 8h 53′ 43″ : beau tems. Le vent agitoit un peu le téleſcope. Le Satellite a eté vu ſans aucun doute dès le premier inſtant où je l'ai apperçu.

Emerſion du 3e Satellite le 26 mars au ſoir.

Je l'ai apperçu à 8h 12′ 22″ : beau tems.

Immerſion du 3e Satellite le 2 avril au ſoir.

J'ai entiérement ceſſé de le voir à 9h 32′ 33″. Le tems etoit fort beau.

Occultation d'une petite etoile le 11 avril au matin.

Immersion à $2^h\ 35'\ 47''\frac{1}{2}$. Emersion à $2^h\ 51'\ 11''\frac{1}{2}$.

Immersion du 1er Satellite le 21 août au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $4^h\ 48'\ 4''$: beau tems, mais grand crépuscule.

Immersion du 2d Satellite le 7 septembre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $4^h\ 29'\ 8''$: beau tems.

Immersion du 1er Satellite le 22 septembre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $1^h\ 31'\ 5''$: beau tems ; Jupiter peu elevé. On ne voyoit pas les bandes.

Immersion du 1er Satellite le 29 septembre au matin.

Je l'ai perdu de vue à $3^h\ 26'\ 55''$. Il y avoit des vapeurs considérables ; les Satellites n'etoient pas brillans.

Emersion du 3e Satellite environ un quart-d'heure plus tard.

J'ai commencé à l'appercevoir à $3^h\ 41'\ 9''$. Le tems etoit alors assez beau ; je l'ai vu sans hésiter dès le premier instant, quoique très-foible.

Immersion du 1er Satellite le 22 octobre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $3^h\ 42'\ 4''$. Le tems etoit fort beau : on ne distinguoit cependant pas les bandes ; mais les Satellites etoient assez brillans.

1777.

Immersion du 1er Satellite le 20 mai.

Je l'ai apperçu à $8^h\ 26'\ 59''$. Je l'ai apperçu aussi-tôt qu'il etoit possible. 10 à 12'' plus tard je l'ai vu sans aucun doute. Le tems etoit passablement beau.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Par M. Collas, Miſſionnaire.

LE 12 juillet de cette année (1779) je fus averti un peu avant dix heures, qu'il paroiſſoit autour du ſoleil, à une grande diſtance, une couronne lumineuſe très-brillante. Il y avoit eu ce jour-là un aſſez grand brouillard le matin. La bande circulaire qui formoit cette couronne, pouvoit avoir de large environ cinq ou ſix diametres du ſoleil. Au dehors elle etoit d'une lumiere très-blanche, un peu eblouiſſante. Au-dedans elle etoit peinte des couleurs de l'arc-en-ciel, mais beaucoup moins marquées que dans un arc-en-ciel ordinaire. A ces couleurs ſuccédoit un fond obſcur qui alloit en s'eclairciſſant vers le ſoleil, dont on ne pouvoit ſoutenir la vue. Je pris un octant, & je ramenai l'image du ſoleil vers le milieu de la bande lumineuſe : je trouvai que le rayon de cette couronne etoit d'environ $22° \frac{1}{2}$; & en faiſant tourner l'octant, je trouvai qu'elle etoit ſenſiblement circulaire. A onze heures elle etoit auſſi belle que lorſque nous la conſidérâmes la premiere fois. Son diametre etoit le même ; ce que nous vérifiâmes avec l'octant, M. Dollieres & moi. Vers midi, les nuages en firent diſparoître une partie, & peu après la couvrirent entiérement.

La nuit du 30 au 31 octobre, j'apperçus autour de la lune une couronne pareille, mais qui n'avoit point les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce phénomene n'eſt pas bien rare. Comme il ſe trouvoit une etoile peu eloignée de cette couronne, je pris mon octant pour meſurer la diſtance de l'etoile à la lune, & en conclure à peu près le diametre de la couronne ; & je trouvai que le diametre de la couronne etoit d'environ 45°, comme le diametre de celle que j'avois vue autour du ſoleil.

Cette même année, la nuit du 5 au 6 août, grand nombre de personnes ont apperçu au ciel, quelque temps avant minuit, un globe de feu qui donnoit une grande lumiere, & qui a eclaté en faisant un bruit que quelques-uns ont comparé au tonnerre, d'autres à un coup de canon. Plusieurs Missionnaires ont entendu le bruit; je n'en sache aucun qui ait vu le globe. Des Chinois qui ont rapporté avoir vu le phénomene, les uns ont dit avoir vu un globe de feu, d'autres une grosse traînée de feu, & d'autres un globe de feu, qui s'etoit ensuite avancé laissant une trace de feu, & avoit fini par eclater: ajoutant qu'on avoit entendu le bruit peu de tems après. J'ai appris quelques jours après, qu'on avoit vu le phénomene, & qu'on avoit entendu le bruit dans différens endroits éloignés de plusieurs lieues de Péking.

LE PÊCHER,

Par feu M. CIBOT, Missionnaire.

LE pêcher est un arbre si commun, si connu & si cultivé en France, que nous avons hésité long-tems si nous nous hasarderions à en parler. Tout bien considéré, il nous a paru qu'il n'y avoit aucun inconvénient à recueillir dans les Livres chinois quelques petits détails, qui, s'ils n'apprennent rien, rassureront davantage sur ce que l'on sait.

On distingue ici trois especes de pêcher; le pêcher nain, le pêcher arbrisseau, & le pêcher arbre.

Le pêcher nain n'a guere qu'un pied ou un pied & demi de haut; on le cultive dans des vases pour la beauté de ses fleurs, qui sont très-belles en effet, & sur-tout fort précoces. Les Fleuristes en comptent dix-huit à vingt sortes, ou sous-especes. La couleur, la grandeur, & le nombre des fleurs simples, doubles ou semi-doubles qui les distinguent, ont donné lieu aux classes sous lesquelles on les range chez les Fleuristes. Celle des mille-feuilles est réellement charmante. La forme que les Chinois donnent à leurs arbres nains, releve, ce semble, les fleurs innombrables qui couvrent, à se toucher, les petits rameaux auxquels elles sont attachées. Les pêchers nains ne sont pas destinés à donner des fruits : il y en a cependant à qui on en fait porter de fort beaux, & d'un goût supérieur; mais cela demande des soins infinis, & on ne peut prétendre qu'à deux ou trois, encore faut-il savoir distinguer, lors de la floraison, à quelle branche il faut les laisser. Les Jardiniers du Palais entendent fort bien cette partie; & à voir seulement leurs pêches mûrissantes, ils distinguent celles qui sont aussi bonnes à manger

manger que belles à voir, & peuvent être offertes à l'Empereur.

Les pêchers arbrisseaux ne croissent guere qu'à la hauteur de quatre à cinq pieds, & la plupart sont en buisson. On les trouve par-tout dans les jardins de l'Empereur. Ce goût antique s'est soutenu, parce qu'ils croissent & se suppléent aisément, ne demandent presque aucune culture, & font un spectacle de délices dans les premiers jours de printems. Plus tous les autres arbres sont nuds & dépouillés, ou d'un verd pâle & languissant, plus l'œil est charmé de voir les pêchers comme de grands bouquets de fleurs sur les collines & les rochers, ainsi que le long des sentiers, & sur le bord des bassins & des canaux. Il n'y a aucune exagération de notre part. Rien de tout ce que nous avions vu en Europe ne nous avoit préparés à l'impression que fit sur nous cette multitude de pêchers en fleurs, embellissant, à tous leurs points de vue, les paysages charmans du parc de l'Empereur. Les abricotiers, les cerisiers sauvages, & quelques autres arbrisseaux & arbres à bouquets dont ils sont entremêlés, achevent cette décoration ravissante, & forment des scenes & des enfoncemens enchantés qui charment les yeux, & que la parole ne peut décrire.

Nous ne savons pas où en sont aujourd'hui à cet egard les Provinces méridionales; mais on voit par plusieurs vers de la Dynastie des *Song*, & en particulier par une piece charmante du célebre *See-ma-kouang*, que pour faire jouir tout le monde à la fois des douceurs du printems, on avoit planté des pêchers le long des chemins & sur le bord des canaux; ce qui lui a fait dire que l'œil qui considéroit au loin les plaines immenses de *Loyang*, etoit conduit d'un village à l'autre par des guirlandes de fleurs. La belle levée qui traverse le lac *Si-hou*, est renommée dans tout l'Empire par les

pêchers & les ſaules à branches pendantes dont ſes deux bords ſont plantés. Aller voir les premiers quand ils ſont fleuris, eſt la récréation générale d'une grande ville. Voici qui mérite plus d'attention, & à quoi nous en voulons venir.

Les anciens Chinois, qui ne ſéparoient jamais l'utile de l'agréable, avoient erigé la floraiſon des pêchers en ſignal commun de la réparation des chemins, des levées, des canaux, des digues, & de pluſieurs travaux agraires. Or il arrivoit de là que dès qu'ils etoient fleuris, il n'y avoit plus à reculer; un délai eût eté une innovation. Les pêchers des bords des chemins & des canaux, des ſemis, des ſauvageons & des taillis, etoient accordés au peuple, & répartis par les chefs des villages: nous croyons même avoir vu qu'on faiſoit uſage, pour les levées, de la coupe des pêchers ou taillis, ainſi que de celle des ſaules dont ils etoient entremêlés, & qui etoient les uns en taillis, les autres en arbres etêtés ou *têtards*.

Les pêchers arbres ne viennent pas ici bien haut, & on ne le voudroit pas; mais nous trouvons que l'on a vu ceux qu'on laiſſoit monter à leur gré, croître à la hauteur de quarante & de cinquante pieds. Il paroît cependant que c'etoit une eſpece à part, & dont les fruits etoient plus que médiocres, & d'un goût aſſez commun. Quand les pluies de l'eté ne ſont pas exceſſives & finiſſent à propos, on a ici des pêches de diverſes eſpeces en grande quantité. Celles qu'on vend dans les rues ſont ſouvent d'une groſſeur prodigieuſe; nous ne nous ſouvenons pas d'en avoir vu d'auſſi groſſes en France, ni d'auſſi belles: mais elles ſont bien inférieures pour le goût. Il faut pourtant avouer que celles de *Siang-chou* (c'eſt une maiſon de plaiſance de l'Empereur) ſont comparables à ce que nous avons de plus fondant & de plus délicat en ce genre. Il y en a une eſpece

en particulier qui eſt d'un goût exquis : on attribue cela à la belle expoſition, & au ſol de la colline ſur laquelle ces pêchers ſont plantés. Cette eſpece, du reſte, eſt tardive, & d'une figure & d'une couleur peu agréables.

On claſſe ici les pêchers par la forme & la couleur, la groſſeur & la précocité de leurs fruits. Il y en a dont la chair eſt blanche, verdâtre, jaune tendre, jaune d'orange, & marbrée ; quelques-uns ſont comme applatis, ronds, ovales, alongés en pointe, à pointe recourbée en bec de corbin. On parle de pêches de deux livres ou même plus. Les plus groſſes que nous ayons vues n'avoient guere que trois pouces & demi de longueur (du pied d'ici) ſur environ trois pouces de diametre : mais cela va toujours en diminuant juſqu'à un pouce ; & pour la précocité, il eſt tout ſimple que dans les Provinces méridionales on mange des pêches quand nous avons à peine des ceriſes. Il eſt plus étonnant que quelques eſpeces ne mûriſſent ici que bien avant dans le mois d'octobre, & qu'on trouve le ſecret de les conſerver juſqu'en janvier, auſſi belles, auſſi fraîches, & auſſi bonnes à manger qu'au ſortir de l'arbre.

Les climats de Chine ſont trop différens de ceux de la France, pour que la maniere de cultiver les pêchers puiſſe être la même : cependant il ne ſera pas inutile de dire quelque choſe de ce qui ſe pratique ici.

Avant tout, il faut avertir que pluſieurs eſpeces de pêchers qu'on a à Péking & dans les Provinces, viennent originairement de la Perſe, du Thibet, de Samarcande, de *Ha-mi.* L'Empereur *Vou-ty*, de la Dynaſtie des *Han*, qui commença à régner l'an 130 avant J. C., faiſant ſon grand jardin, *les Grands*, dit l'hiſtoire, *lui offrirent des arbres fruitiers de différens pays eloignés, parmi leſquels etoient des pêchers à fruit jaune, à fruit fondant, à fruit qui ſe détachoit du noyau.* Un

autre texte indique les pêches applaties & à pointe recourbée en bec de corbin, *venues de* Po-ſe-koue (Royaume de Perſe.)

Nous avons ſous les yeux pluſieurs autres citations & pluſieurs textes originaux pour les regnes ſuivans, & en particulier pour les Dynaſties des *Tſin*, des *Oueï*, des *Tang* & des *Song*. Il ſeroit inutile de les copier; mais il ne ſera pas inutile de remarquer que le tribut du Royaume de *Ha-mi* en 631 & en 647, fut en partie en pêchers; & que les attentions de l'Empereur allerent, pour les premiers, juſqu'à *ordonner qu'on les plantât ſur le champ dans ſon jardin.* C'eſt encore la politique d'aujourd'hui pour tout ce qui peut augmenter les reſſources du peuple. Le Vice-Roi de la Province de Canton ayant fait offrir ici à l'Empereur différentes graines que les Anglois avoient apportées d'Europe, nous fûmes chargés de les aller faire ſemer dans le jardin de la maiſon européenne, qui eſt dans le parc de *Yuen-ming-yuen.* Ce qu'il faut conclure de cette digreſſion, c'eſt que l'on a toujours eu ici fort à cœur la culture des arbres à fruit; & que pluſieurs des pratiques qu'on y ſuit, ont pu venir originairement des etrangers, ainſi que les arbres.

Les Chinois connoiſſent comme nous la maniere de propager & de multiplier les pêchers en entant l'eſpece qu'on veut, ſur des ſauvageons, ou ſur des pruniers, des abricotiers, des ceriſiers, &c.; mais ils en font peu d'uſage quand ils veulent avoir de bonnes pêches. Un fruit, ſelon eux, perd ſes qualités primitives à être enté ſur un arbre d'une autre eſpece; il a beau être plus gros, plus agréable à manger, il n'eſt jamais ſi ſain. Si même on veut l'avoir dans toute ſa bonté, il faut que le ſujet qu'on ente ſoit provenu de l'eſpece qu'on y deſtine. En conſéquence, on choiſit ici les pêches les plus belles & les mieux mûries pour faire un ſemis. La pratique générale ſe réduit à creuſer une foſſe à l'abri d'une mur,

taille tournée au Midi, à la remplir de fumier de bœuf à la profondeur que demande l'hiver du pays, à mettre dessus les pêches la pointe en haut, mais assez séparées les unes des autres pour faciliter la transplantation, puis à les couvrir de fumier, & enfin de terre à la hauteur d'environ un pied. Quand elles ont percé dans la belle saison, & qu'elles ont fait poindre leur rejetton, on les enleve avec leur motte, & on les transplante dans les endroits qu'on leur a choisis, en prenant bien garde de leur conserver leur premiere position; en sorte que le côté tourné au Midi continue à y être tourné encore. Il y en a qui se contentent d'enterrer toutes leurs pêches dans le fumier; puis ils les en tirent à la fin de l'hiver, & en font un semis en les plantant çà & là dans les lieux qu'ils leur destinent. En général, on evite tant qu'on peut d'avoir à transplanter le pêcher, parce que sa racine, qui est foible, en souffre, & ne s'ancre plus si bien en terre : jusques-là qu'on croit nécessaire de la charger de grosses pierres pour l'obliger à piquer en bas & à s'enfoncer.

Mais quel sol, quelle exposition faut-il choisir pour le pêcher? Si l'on cherche sur-tout à se procurer des fruits doux, sains & parfumés, il faut eviter les terres basses, fortes & humides. Le pêcher demande à être dans une terre seche & pleine de gravier. Son véritable endroit est le milieu d'une colline ou d'un côteau; & sa vraie exposition est le sud-est. Il y a pourtant des Provinces où on le met au couchant, à cause des vents qui y regnent. On est ici persuadé que les fruits à noyaux, & tous les fruits fondans en général, n'ont jamais toute leur beauté que sur les hauteurs. Les sucs de la plaine sont trop abondans, & ne sont pas assez travaillés pour eux.

On ente les sauvageons au commencement de leur troisieme année; & la plupart les entent en fente, presque à fleur de

terre, afin que quand l'arbre eſt vieilli, on puiſſe le couper & avoir des rejettons francs. Il y en a pourtant qui les entent comme nous, ou même en ecuſſon. Comme l'on cherche ſur-tout à avoir de bons fruits, on laiſſe croître les pêchers ou arbres, & on ne les plie preſque jamais à la contrainte de la forme d'eſpalier : mais pour les préſerver des gelées du printems, on les chauſſe de neige & de glaçons ; ou même on découvre leurs racines du côté du Nord.

A propos de neige, ſoit préjugé ou expérience, on la regarde dans toute la Chine comme le meilleur & le plus utile de tous les engrais pour les arbres à fruit. Les payſans eux-mêmes ne manquent pas de ramaſſer celle des chemins pour la porter dans leurs vergers. Dans les grandes fruiteries, on en fait des amas qu'on diſtribue aux arbres à proportion que la premiere qu'on a miſe ſe fond. Il y en a même qui s'en ménagent des baſſins, pour avoir de quoi en faire des arroſemens. Après l'eau de neige & la neige, le meilleur engrais pour les pêchers, eſt celui de leurs feuilles & de leurs fruits réduits en terreau, ou leurs cendres, & ſur-tout celles des noyaux : auſſi a-t-on grand ſoin de les recueillir. Il y en a qui accordent de mettre un peu de fumier au pied de chaque arbre ; mais ce doit être à la feuille tombante, pour qu'il ſoit comme diſſous à la pouſſe du printems.

Si le pêcher enté ne fait pas long-tems attendre ſon fruit, & en donne beaucoup ſous peu d'années, parce qu'il croît avec une vîteſſe ſinguliere, ce qui eſt ici fort ordinaire, on n'eſt que plus expoſé à le voir jaunir, languir & périr avant ſa huitieme automne. Nos Phyſiciens & nos Naturaliſtes l'expliqueront comme le leur indiquera la connoiſſance qu'ils ont de la végétation des plantes ; mais c'eſt un fait trop commun, trop notoire & trop conſtaté, pour être révoqué en doute.

Eſt-ce bien à la trop grande abondance du feu qu'il faut attribuer cette mort ſi prématurée ? Ce n'eſt pas à nous à prononcer. Il eſt certain qu'on ne la prévient qu'en retranchant une partie des racines de ces pêchers à leur cinquieme année, & mieux encore en fendant l'ecorce du tronc depuis la naiſſance des branches juſqu'à terre. Cette derniere pratique, qui fait couler un grande quantité de gomme, eſt la plus ſuivie, parce qu'elle eſt la plus sûre. On renouvelle même une opération ſi ſinguliere après quelques années, quand on voit quelques ſignes de langueur dans les pêchers, & au commencement du printems comme la premiere fois. Auſſi on les voit ſe ranimer & ſe charger de fruits, qu'on dit meilleurs & plus ſains. Du reſte, les Jardiniers ont l'attention de ne laiſſer à leurs pêchers que des pêches bien formées, bien placées, pour groſſir & mûrir; bien diſtribuées ſur les différentes branches, & *bien comptées*, comme dit le Jardinier du village, *afin qu'elles ne ſouffrent pas, ou ne faſſent pas ſouffrir la branche qui les nourrit. Une mammelle n'a pas aſſez de lait pour deux nourriſſons; ici une branche a aſſez de feu pour beaucoup de fruits.*

Quand un pêcher vieillit, il y en a qui le coupent en têtard; d'autres preſque à fleur de terre, un peu au-deſſus de l'endroit où il a eté enté; & les nouvelles branches qu'il pouſſe, donnent bientôt du fruit. Le mieux cependant eſt de les enter.

Les Chinois prétendent, & ſoutiennent comme prouvé par le fruit, qu'à enter & réenter ſur ente, le fruit d'un arbre va toujours en ſe perfectionnant. Cette aſſertion eſt aſſez curieuſe & aſſez intéreſſante pour mériter qu'on confie à quelque bon Jardinier le ſoin de faire des expériences, pour conſtater ſi elle eſt vraie, juſqu'où elle eſt vraie, & ſi elle a egalement lieu ſur tous les arbres à fruit. Une découverte en ce genre peut conduire à bien d'autres; mais il faut ſe ſouvenir qu'il ne s'agit

que de jeunes plants provenus de l'arbre avec lequel on les ente & réente. Le mot de *Tai-tchi* dit au mieux la façon de penſer d'ici, & nous paroît plein de ſens. *Soit qu'on accouple le cheval avec une âneſſe, ou un âne avec une jument, on n'aura qu'un animal défectueux & imparfait, quelques bonnes qualités qu'on lui trouve d'ailleurs, & qu'il ait réellement. C'eſt par de beaux chevaux & de belles jumens, par de beaux ânes & de belles âneſſes, qu'on parviendra à perfectionner leurs eſpeces : or il en eſt de même des arbres & des entes. La nature s'imite elle-même dans toutes ſes voies, ou plutôt ſuit toujours la même. Autant on gagne à l'aider, autant on ſe trompe en voulant la dominer & lui faire violence. Une pêche-prune, une pêche-figue-caque, une pêche-ceriſe par le ſecours de l'ente, ne vaudra jamais la pêche-pêche.*

Dût-on rire de notre ſimplicité, nous ajouterons qu'il y a eu ici des Médecins qui ont prétendu que les fruits altérés par la pratique d'enter une eſpece ſur une autre, le pêcher par exemple ſur le prunier, ne ſont plus les mêmes, perdent de leurs qualités propres & primitives, & deviennent moins ſains. Ils vont même juſqu'à attribuer à cela pluſieurs mauvaiſes qualités des pêches modernes abſolument inconnues des Anciens ; mais en convenant qu'il eſt viſible qu'elles ſont plus mal-ſaines dans les cantons que la Nature n'a pas deſtinés au pêcher, où les Anciens n'en avoient point planté, & où ils ne réuſſiſſent qu'à force de ſoins.

Les arbres qui croiſſent aiſément, qui donnent leur fruit en ſon tems, & un fruit bon & ſain, voilà les arbres, dit le Recueil impérial des doctrines univerſelles, *dont on doit encourager, augmenter & perpétuer la culture dans chaque diſtrict. La récolte en ſera toujours plus facile, plus sûre, plus abondante, parce que la Nature en fait pour ainſi dire tous les frais ; &, ce que les Officiers ne doivent jamais perdre de vue, n'expoſera jamais*

le

le peuple aux maladies que causent les fruits qu'on n'obtient du sol & du climat qu'à force de soins.

Ces paroles nous ont d'autant plus frappés, que sur les souvenirs qui nous restent, il nous semble qu'il en est ainsi chez nous. A Paris même, on dit les cerises, les prunes, les muscats, &c. de tel endroit, pour indiquer ce qu'on connoît de meilleur & de plus sain. Or, tout le monde sait que ces fruits croissent comme d'eux-mêmes dans ces endroits, & que *la Nature en fait pour ainsi dire tous les frais.* Il ne nous appartient pas de revenir sur tout cela par aucune réflexion, ni d'insinuer comment & jusqu'où le Ministere public pourroit favoriser les Colons de chaque canton. Mais s'il en etoit des raisins dont on fait le vin, comme des fruits, peut-être seroit-il aussi bien d'examiner quelle est l'espece de vigne que la Nature a adoptée, & qui a réussi en chaque endroit, que de tant raffiner sur la façon de faire le vin, qui, telle qu'elle puisse être, ne corrigera jamais les mauvais raisins, & ne suppléera jamais les bons.

Pour revenir à nos pêchers, que nous avons eu sur-tout en vue dans tout ce que nous venons de dire, si l'on veut qu'ils donnent de bon fruit & en quantité, il faut supposer avant tout que le sol, le climat & l'exposition, doivent être consultés & crus même pour une espece plutôt que pour l'autre. Cette espece bien connue, la culture sera aisée, & la pratique de l'ente sur ente pourra peut-être avoir de bons effets. Nous n'avons plus qu'un mot à ajouter sur les punaises & sur les autres insectes qui désolent cet arbre & le font sécher.

On assure dans plusieurs livres, que pour exterminer les punaises il faut arroser le pêcher avec du bouillon froid de tête de cochon : mais cet arrosement doit être fait entre deux terres & en tems sec, afin qu'il aille mieux aux racines, & ait toute

ſa force. S'il ne réuſſit pas la premiere fois, il faut en recommencer un ſecond; mais on ne ſera pas dans le cas, dit-on, d'en venir à un troiſieme. Nous trouvons que quelques Jardiniers ont imaginé de faire des fentes à l'ecorce du tronc, puis d'inſinuer de ce bouillon dans ces fentes, & de les couvrir après de chiffons ou de mouſſe bien humectés de ce bouillon par forme de compreſſe, & que cela leur a réuſſi. Quant aux inſectes, vers, &c. on a recours au *Tang-yeou*, qu'on n'a point en Europe, & auquel on pourroit ſuppléer, ce ſemble, avec de la térébenthine, qui eſt d'une odeur preſque auſſi forte & auſſi déſagréable. Il ne s'agit que d'en imbiber quelques morceaux de toile, ou encore mieux d'ecorce, quelle qu'elle ſoit, & de les attacher aux branches d'où l'odeur peut mieux ſe répandre. Nous trouvons que de vieilles lampes de bambou, c'eſt-à-dire, bien pénétrées d'huile & bien puantes, ſuſpendues çà & là aux branches de l'arbre attaqué, ſont encore plus efficaces. Nous ne donnons ces expédiens que pour ce qu'ils valent; mais comme ils indiquent que les odeurs fortes, déſagréables, réſineuſes, d'huile rance, &c. chaſſent les vers, chenilles, &c. nos Naturaliſtes trouveront bien le moyen de les perfectionner. Qu'ils ne s'attendent pas cependant à réuſſir toujours. *Il faut*, dit *Lu-tchi*, *que nous ſentions notre impuiſſance dans les plus petites choſes, & que l'inſecte, que nous ne diſtinguons qu'à peine, terraſſe notre orgueil comme les léopards & les tigres. Combien de fois un ver né & crû dans le cœur d'un fruit dont la beauté nous charme, le devore-t-il ſous nos yeux, ſans que nous le ſoupçonnions, & ne nous en laiſſe que la peau?*

Un Poëte ou un Littérateur feroit une ample moiſſon de poéſies, d'anecdotes, de moralités, & un Médecin de recettes & de remedes, dans la compilation en trois volumes ſur le pêcher, que nous avons ſous les yeux. Nous nous bornerons

à toucher quelque chose d'un article pour lequel nous demandons quelque attention : voici de quoi il s'agit.

Les Chinois, qui subsistent en corps de nation depuis le commencement de leur Monarchie, c'est-à-dire, depuis le tems des premieres emigrations après le déluge, & deux mille ans au moins avant J. C.; les Chinois, dis-je, ont conservé longtems l'histoire des premiers âges, soit dans leurs livres, soit dans leurs traditions : il n'y a aucun doute à former sur ce point. Leurs livres les plus anciens ont péri; ils n'ont sauvé des grands naufrages, des révolutions générales, qu'une partie de leurs livres nationaux antiques; & les traditions primitives, altérées en mille manieres, puis mêlangées de fables, enfin corrompues par l'idolâtrie, ne sont plus aujourd'hui qu'un chaos : mais ce chaos n'est pas sans aucun rayon de lumiere. Plusieurs de ces traditions, quoique défigurées, se rapportent trop juste aux récits les plus merveilleux & les plus surnaturels des livres saints, pour pouvoir y méconnoître la croyance des premiers âges. Nous oserions presque mettre de ce nombre celles qui regardent le pêcher. Les unes en font un arbre de vie, les autres un arbre de mort. Nous laissons aux Savans à examiner s'il répugne au texte sacré que l'herbe de vie & l'arbre du fruit défendu, n'aient eté que différentes especes du même arbre, & si l'un ou l'autre a eté indiqué par les Anciens comme ayant eté un pêcher. Les traditions chinoises se seroient méprises sans conséquence sur ces deux points, parce que l'essentiel est le fait, & elles l'attestent. Nous-mêmes, en en faisant mention, nous ne prétendons qu'engager les Savans à faire des recherches, & à voir si, au sujet du pêcher, auquel on n'a peut-être jamais pensé en Occident chez les Commentateurs, on ne trouveroit pas quelques traditions anciennes sur l'arbre de vie, ou sur l'arbre de la science du bien & du mal.

Il eſt de fait que les pêches alongées en pointe, d'une belle groſſeur, & colorées d'un beau rouge d'un côté, ſont regardées ici comme le ſymbole d'une longue vie. En conſéquence de cette perſuaſion nationale, antique, & dont on ne trouve pas l'origine, ces pêches entrent dans tous les ornemens en peinture & en ſculpture, qu'on fait dans les appartemens, meubles, &c.; & ſur-tout dans les préſens de congratulation, félicitation, conjouiſſance, qu'on offre à ſes ſupérieurs & à ſes égaux. On en conſerve pour les préſens de la nouvelle année; & au défaut de véritables, on en offre en email, en porcelaine ou pierres colorées, &c. Les traditions générales ſur l'arbre de vie ont eté, je crois, indiquées par d'autres: voici quelques textes Anciens ſur le pêcher & ſes fruits.

Selon le *Chin-nong-king : la pêche* Yu *empêche la mort & eterniſe la vie. Si on n'a pas pu la manger aſſez à tems, elle conſerve le corps ſans corruption juſqu'à la fin du monde.* Selon le *Chin-y-king : il y a du côté de l'Orient un pêcher dont l'amande du fruit, mangée, eterniſe la vie.* Selon le *Chou-y-ki : quiconque en mange des fruits* (du pêcher *Yu* de la montagne *Koue-liou*) *obtient une vie immortelle.* Selon le *Chin-hien-kan : le pêcher d'immortalité ne produit qu'un fruit en mille ans; mais il délivre de la faim pour toujours.... Ce fruit eſt d'une beauté & d'une odeur qui ne ſont pas de ce monde.* Selon le *Chin-hien-thouen : KAO ayant mangé de la gomme de ce pêcher* (à fruit de ſanté) *devint immortel.*

Nous pourrions citer encore bien d'autres textes; mais nous nous contenterons de remarquer qu'il a toujours eté queſtion de pêches dans les fruits d'immortalité, dont on a bercé les eſpérances de *Tſin-chi-hoang*, de *Vou-ty*, des *Han*, & des autres Empereurs qui prétendoient ne pas mourir; puis, ce qui eſt bien plus ſingulier, qu'on a attribué & qu'on attribue

encore au pêcher la force de résister aux mauvais esprits, de les ecarter, & de rompre les maléfices, &c. par une vertu venue du Ciel : *comme etant plein de toute la force de la Nature*, dit le livre *Tse-tsou-soui-chi-ki*, *il repousse & dompte tout maléfice, & réprime les cent démons.*

Quant aux rapports de je ne sais quelle espece de pêcher avec l'arbre de la science du bien & du mal, & de ses pêches avec le fruit défendu, ils ne sont pas si nettement enoncés. Il est bien dit en général que certaines pêches ne pouvoient pas entrer, chez les Anciens, dans les offrandes des sacrifices, & qu'elles etoient funestes ; que toute pêche à double amande donne la mort ; enfin, que la floraison prématurée & trop précoce d'un certain pêcher, annonce de grandes calamités, *&c.* : mais tout cela est trop vague, & ne mérite aucune attention sans quelques textes. Selon *Pin-y-lou : c'est la mort qui fait craindre le pêcher, comment le Sage ne le craindroit-il pas ?* Selon le *Sin-lun : dans le jardin* YANG *etoit le pêcher de mort ; dès qu'il s'en fut approché, il sentit qu'il mourroit.* Selon *Sun-lan-tsée : la pêche-prune a une beauté qui ravit ; mais elle donne la mort après.* Selon le *Fong-sou-tong : il est parlé dans le livre de* Hoang-ti, *de deux freres de la premiere & de la plus haute Antiquité, qui trouverent sur la montagne un pêcher sous lequel etoient cent démons, pour causer la mort de l'homme, & le perdre pour jamais.* Ce texte est d'autant plus curieux, qu'il est dit dans le *Lié-tchouen*, au sujet des maux qui affligent la terre : *l'arbre d'intelligence a eté la cause & l'occasion du péché.*

NOTICES

Sur le Mou-chou-kuo-tſée, *le* Chou-keou, *& le* Tſée-tſao, *par feu M.* Cibot, *Miſſionnaire.*

LE *Mou-chou-kuo-tſée* eſt un arbre ſur lequel nous n'avons rien trouvé juſqu'à préſent dans les livres de Botanique chinoiſe. Un Peintre l'ayant remarqué dans un Miao bâti au bout du fauxbourg de la Porte de l'Occident, à l'occaſion de la ſoixante-dixieme année de la feue Impératrice mere, il en prit une petite branche & nous l'apporta. La multitude de ſes galles nous etonna. Nous entreprîmes des recherches, & nous avons eu la patience de les continuer près d'une année, mais inutilement. Le *Mou-chou-kuo-tſée* eſt un arbre etranger à Pé-king ; on ne le connoît que dans le Miao dont nous avons parlé. Comme nous ne pouvions l'y aller voir, nous y avons envoyé des gens qui ſont entrés dans le Miao impérial. Tout ce que nous avons pu recueillir de leurs réponſes à nos queſtions, c'eſt qu'on ne ſait point, au Miao même, d'où eſt venu cet arbre ; qu'il eſt gros, haut & branchu comme un acacia ; que ſes galles ſont multipliées à l'infini ; que les petites branches en donnent de nouvelles au printems ; qu'elles ont alors un goût de noiſettes, qui les fait manger avec plaiſir ; que pluſieurs font ſécher les petites branches où elles ſont, & que les autres font corps avec elles, & diſparoiſſent en s'y fondant en quelque façon. Ces galles, comme celles de tous les autres arbres, doivent leur naiſſance à l'inſecte qui prend vie & croît dans l'intérieur. Nous en avons trouvé un au mois d'août dans des galles aſſez groſſes, & nous avons remarqué qu'il prépare ſa ſortie de loin, & n'a qu'un peu d'ecorce à forcer pour faire le trou par où il ſort & s'envole.

Du reſte, nous avons eu beau mettre de la couperoſe dans l'eau où nous avions fait infuſer pluſieurs de ces galles, elle n'a point noirci, & n'a fait que devenir un peu brune, de blanchâtre qu'elle etoit, & changer ſon odeur aromatique en urineuſe, à ce qu'il nous a paru. Il ſeroit inutile de demander quelle ſont les fleurs, & comment viennent les fruits du *Mou-chou-kuo-tſée ;* on ne lui en connoît pas ici. Le nom même qu'on lui donne, nous paroît un nom populaire & de Pé-king ; il ſignifie à la lettre, *arbre à fruits de bois.*

Le *Chou-keou* peut devenir un arbre précieux pour la France. Les Chinois le rangent dans la claſſe des mûriers. A dire vrai, il paroît lui appartenir ; ſes feuilles ſont auſſi variées & dans le même goût ; ſon tronc & ſes branches ont à peu près la même forme. Il y en a qui ne portent que des fleurs mâles ; d'autres ne portent que des fleurs femelles, & il eſt rare de voir des fleurs mâles & des fleurs femelles ſur le même pied. Enfin, les fruits de cet arbre & ceux du mûrier ont de la reſſemblance, au moins pour les Botaniſtes. Du reſte, il n'eſt pas plus délicat que le mûrier, & réuſſit egalement dans toute la Chine, juſques dans les plus mauvais terreins. Néanmoins les climats chauds lui conviennent mieux ; ſes fruits y ſont plus agréables, plus ſains, & d'un uſage plus sûr pour la Médecine, qui n'oſe pas ſe riſquer avec les autres ; & comme il y croît mieux & plus promptement, il y eſt d'un meilleur rapport. Ce dernier point demande quelque explication.

L'ecorce du *Chou-keou*, qui touche au bois, eſt fine, blanche, filamenteuſe & ſoyeuſe, de façon qu'on en fait de jolie toile pour les habits du grand eté, mais ſur-tout du papier. Un arpent de terre planté en taillis, qu'on coupe de trois ans en trois ans, tout compenſé, eſt d'un auſſi bon revenu

que s'il etoit en riz. Voilà ce qui nous a fait dire d'abord que cet arbre pourroit devenir précieux pour la France, s'il y réussissoit; ce qu'on a lieu d'espérer. De quel secours n'y seroit-il pas? Ajoutons qu'en faisant une incision à son ecorce au printems, on en tire un suc laiteux, avec lequel on fait la meilleure colle qu'on connoisse pour les livres & pour tout ce qui est en papier. Les Chinois disent qu'elle colle pour toujours, & que les vers & les mittes en craignent même le voisinage.

Le *Chou-keou* ressemble encore au mûrier, en ce qu'il se seme par-tout de lui-même, & demande autant de soins pour réussir en semis. Nous avertissons qu'en le semant avec du chanvre dans une terre un peu humide & bien labourée, il montera assez haut dès la première année. Les livres indiquent comme une pratique sûre, de ne pas arracher le chanvre, & de mettre le feu au semis, quand la terre etant durcie depuis long-tems par le froid, il vient un vent de nord un peu vif qui force la flamme à ne faire que voltiger & courir. Par ce moyen, auquel quelques-uns ont recours jusqu'à deux ou même trois fois, on fortifie pour toujours les racines de son semis, & on se prépare un vigoureux taillis. Enfin, les fruits du *Chou-keou* de Péking & des environs, sont aussi insipides & aussi peu sains que ceux du mûrier. On dit pourtant que les arbres entés & cultivés, en portent de plus gros & de meilleurs; mais comme ils mûrissent dans le tems des grandes pluies, les précautions qu'il faut prendre pour les conserver, demandent trop de soins.

Le *Tsée-tsao* est une plante annuelle, venue originairement des environs de la grande muraille, du côté du Nord. On la seme assez tard à Péking; c'est-à-dire, dans le milieu du printems; mais c'est pour une raison qui n'a pas lieu en France. Ceux

qui

qui veulent en avoir dans des vaſes, & la faire ramper ſur des treilles & ſur des berceaux (car elle rampe & s'etend prodigieuſement), lui ménagent une expoſition où elle ait peu de ſoleil, & le frais du Nord. Ses fleurs ſans calice ſont d'un rouge de carmin charmant quand elles ſont en bouton, ne s'epanouiſſent jamais, & laiſſeroient croire, au premier coup-d'œil, qu'elles n'ont ni etamines ni piſtil, quoique les etamines ſoient très-joliment attachées aux pétales, & le piſtil d'une figure diſtinguée. Les pétales des fleurs, d'abord d'un ſi beau carmin, verdiſſent, s'enflent, ſe collent ſur la graine qu'elles enveloppent, forment une eſpece de pulpe qui s'amollit, ſe colore, devient fondante quand elle eſt mûre, & donne un rouge très-agréable. Les montagnards des environs de la grande muraille tirent parti des graines les mauvaiſes années, & ont je ne ſais quelle maniere de les préparer en bouillie. Enfin, on tire une jolie teinture rouge de ces graines dans les Provinces du Nord. Nous avions eu la penſée de donner la notice de leur procédé, mais il ne s'agit que d'une teinture populaire & pour le village.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE FEU M. COLLAS, MISSIONNAIRE A PÉKING,

Sur la Quinteſſence minérale de M. le Comte de la Garaye.

Voici un objet ſur lequel je ſouhaiterois fort que quelque Chymiſte-Médecin voulût bien me donner quelques eclairciſſemens ; & s'il jugeoit à propos d'entrer en correſpondance avec moi, je ſerois peut-être à portée, avec le ſecours de ſes inſtructions, de lui communiquer différentes remarques ſur ce qui ſe préſente dans ce pays-ci de relatif à ſon art.

Je ſuis fort lié avec un Miſſionnaire Portugais qui exerce ici la Médecine, & qui eſt eſtimé bon Praticien. Je le trouvai un jour occupé à préparer du ſafran de mars, dont il me dit qu'il etoit obligé de faire grand uſage, les maladies pour leſquelles le mars eſt un ſpécifique, etant aſſez communes ici. Je lui parlai, à cette occaſion, des différentes préparations de mars de M. le Comte de la Garaye, & en particulier de la quinteſſence minérale dont M. Macquer a rendu compte dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, de l'année 1755, page 31. Il me témoigna grande envie de faire uſage de cette préparation ; cependant le vitriol bleu, qui ſert à diſſoudre le mars, lui faiſoit peine. Je lui dis que le vitriol bleu, dans la diſſolution duquel on jette une quantité ſuffiſante de limaille de fer, forme une diſſolution de vitriol martial, qu'on peut retirer ſans mêlange de vitriol bleu ; qu'il devoit arriver la même choſe dans la préparation de M. de la Garaye ; & j'ajoutai que j'avois un moyen ſûr de découvrir, après que la préparation auroit eté achevée, s'il y reſtoit du cuivre, & que je lui rendrois ſenſible, par des expériences de comparaiſon, la pré-

ſence & l'abſence du cuivre. Il jugea que dans ce cas-là, & en prenant encore certaines précautions que la prudence indique, il pourroit tirer parti d'un remede recommandé par des perſonnes dont le témoignage ne peut être ſuſpect ; & nous conclûmes que j'eſſaierois de faire cette préparation. Je ſavois, à la vérité, que le cuivre pouvoit abſolument être tellement combiné avec d'autres matieres, que ſon uſage intérieur ne fût pas nuiſible, ainſi qu'il arrive dans l'uſage du ſel ſédatif, dans lequel on convient aujourd'hui qu'il ſe trouve une certaine quantité de cuivre. Je ſavois auſſi que d'habiles Médecins ont preſcrit des remedes dans leſquels entre le vitriol bleu, ſans que le cuivre qui en fait la baſe, ſoit entiérement exclus de la préparation. Tel eſt un remede qu'on trouve décrit dans le *Traité des Maladies par M. Helvétius*, pag. 368, tom. 2, edition de 1736, qu'il donne comme eprouvé par une longue expérience.

Mais outre la répugnance univerſelle pour tout remede intérieur ſoupçonné de contenir du cuivre, ce que dit M. Macquer dans le même Mémoire, ſur les mauvais effets du cuivre pris intérieurement, me perſuadoit aſſez qu'il ne devoit reſter aucun atome de cuivre dans la quinteſſence minérale; & j'etois en conſéquence bien eloigné de jamais livrer la préparation que j'avois envie de faire, ſans m'être auparavant bien aſſuré qu'elle etoit exempte de cuivre.

Je fis acheter du vitriol bleu: on m'en apporta d'abord qui n'etoit pas pur; à la couleur on pouvoit juger qu'il contenoit du fer. Le thé, qui fait ſur le vitriol martial un effet approchant de celui de l'infuſion de noix de galle, y décela une quantité conſidérable de fer. J'en fis chercher d'autre, & j'en obtins qui etoit parfaitement bleu, en aſſez beaux criſtaux, & dans lequel il n'y avoit point ou bien peu de fer. J'en réduiſis

environ une demi-livre en poudre fine ; je mêlai cette poudre avec le double de son poids de limaille de fer bien nette ; je l'humectai avec une certaine quantité d'eau suffisante pour la réduire en pâte grossiere. La matiere prit d'abord la couleur de cuivre rouge, & s'echauffa avec toutes les circonstances décrites dans le Mémoire de M. Macquer. Je continuai d'humecter de tems en tems ; mais la chaleur cessa plus vîte qu'il n'est dit dans le Mémoire. Au bout d'environ huit heures, elle n'etoit plus sensible. Il régnoit alors dans l'air une chaleur de vingt degrés. J'attendis que les vingt-quatre heures fussent écoulées, après lesquelles je broyai la matiere, qui etoit encore un peu humide, dans un vase de porcelaine. Je me préparois à la porter dans une espece de cave médiocrement fraîche, lorsque je m'apperçus que la matiere s'echauffoit de nouveau, de maniere à ne pouvoir presque y tenir la main. Cette chaleur a ensuite diminué peu-à-peu, & a eté sensible pendant une vingtaine d'heures, au bout desquelles j'ai porté le vase dans un petit souterrein : je l'y ai laissé huit jours. La matiere, au sortir, ne paroissoit point humide ; je l'ai broyée de nouveau ; je l'ai humectée, & j'ai conservé la préparation dans ma chambre, où il continuoit de régner une chaleur d'environ vingt degrés. Comme il n'est pas dit dans le Mémoire qu'au bout des huit jours, après avoir de nouveau humecté la matiere, on doit continuer à la tenir toujours dans un lieu frais, j'ai pensé que cette circonstance n'etoit pas néceffaire. Je l'ai humectée plusieurs fois, la laissant sécher chaque fois, & observant à chaque fois que je l'humectois, de bien remuer la matiere pour que le tout fût humecté uniformément. J'ai employé plus de deux mois à réitérer cette opération ; & durant ce tems, j'ai broyé plusieurs fois la matiere lorsqu'elle etoit seche.

Dans les commencemens , la matiere avoit une couleur mêlée de gris de fer & de jaune. Un peu de cette matiere broyée bien fin , avoit une couleur jaunâtre , foible & un peu sale. Sur la fin la matiere avoit une couleur brune ; & broyée bien fin , elle formoit un assez beau jaune. J'ignore si c'est la belle couleur de safran de mars à laquelle on doit reconnoître que l'opération est finie. Dans les commencemens , peu après que la matiere avoit eté humectée , elle s'echauffoit sensiblement ; mais sur la fin , cela ne produisoit aucune chaleur sensible. Chaque fois cependant qu'après avoir humecté la matiere je la remuois avec des bâtonnets de fer que j'avois auparavant eclaircis , ces bâtonnets se couvroient d'une couche de cuivre rouge : preuve qu'il y avoit encore du vitriol bleu qui n'etoit pas décomposé. Il me vint en pensée que le vitriol n'avoit peut-être pas eté réduit en poudre assez fine , quoiqu'elle m'eût paru l'être assez dans le tems de la premiere opération ; mais je pensai aussi que dans ce cas les triturations & les humectations réitérées auroient dû y remédier. Au bout de près de trois mois , voyant que la matiere ne s'echauffoit plus , & que la couleur n'embellissoit point , j'ai pris une petite quantité de cette matiere , que j'ai broyée en y versant de l'eau suffisamment pour en tirer la teinture rouillée , qui , etant filtrée , doit faire la quintessence minérale. Cette teinture etant filtrée , sa couleur différoit de la dissolution du vitriol verd , & de celle du vitriol bleu , & tenoit à-peu-près un milieu entre les deux. La lame de fer que j'y plongeois , rougissoit sensiblement & assez vîte. Je jettai alors une certaine quantité de limaille de fer dans cette dissolution ; la couleur changea petit à petit , & prit à-peu-près la couleur d'une dissolution de vitriol verd , à laquelle je la comparai : alors elle ne rougissoit plus la lame de fer polie. J'aurois pu faire la même opération sur toute

la matiere que j'avois préparée ; mais ce n'eût pas eté la préparation de M. de la Garaye toute pure.

Toute la matiere que j'avois préparée paroiſſoit réduite en rouille ; & je penſai que les acides ayant peu d'action ſur la rouille, j'aurois beau continuer les humectations & les deſſications, la rouille ne dégageroit pas l'acide vitriolique qui reſtoit uni au cuivre. Je penſai auſſi que l'acide vitriolique agiſſant plus foiblement ſur le fer lorſqu'il eſt concentré, que lorſqu'il eſt uni à une certaine quantité de phlegme, je n'avois peut-être pas aſſez arroſé la matiere chaque fois ; mais il me paroiſſoit que la quantité d'eau que j'avois employée chaque fois, ne pouvoit être augmentée ſans aller au-delà de la ſignification des mots *arroſer*, *humecter*.

Depuis que la matiere avoit eté retirée du petit ſouterrein, j'avois employé chaque fois deux à trois onces d'eau pour l'arroſer. Je crûs que peut-être le fer d'ici n'etoit pas capable de dégager autant d'acide vitriolique, qu'une pareille quantité de fer d'Europe ; je pris le parti de partager en deux la matiere ſur laquelle j'avois opéré. J'en laiſſai la moitié dans ſon vaſe ; je mis l'autre dans un vaſe neuf, avec un poids à-peu-près égal de limaille de fer neuf ; j'en fis une pâte groſſiere : le mêlange s'echauffa de nouveau, de maniere que dans le tems de la plus grande chaleur, on n'y pouvoit tenir la main longtems. Ce mêlange conſerva une chaleur ſenſible pendant environ douze heures. Je l'ai enſuite ſéchée & humectée pluſieurs fois. Les premieres fois produiſirent encore une chaleur ſenſible ; mais quoique les dernieres n'en excitaſſent aucune, les bâtonnets de fer employés pour remuer la matiere, ſe couvroient toujours d'une couche de cuivre rouge, qui montroit qu'il y avoit du vitriol bleu qui n'etoit pas décompoſé ; & un peu de cette matiere ayant eté broyée avec une quantité ſuffi-

ſante d'eau, que j'ai enſuite filtrée, cette diſſolution rougiſſoit ſenſiblement & aſſez vîte la lame de fer polie. L'autre partie du mêlange, ſéchée encore & arroſée pluſieurs fois, avoit conſervé, à plus forte raiſon, la même propriété.

On manque ſouvent une expérience la premiere fois qu'on la tente; après l'avoir manquée on la recommence, en s'y prenant de pluſieurs manieres dans les points où il peut y avoir du doute : mais quoique j'aie envie de le faire, j'ai penſé que je pourrois bien encore ne pas réuſſir. C'eſt pourquoi j'ai cru qu'on me pardonneroit d'expoſer ſimplement le fait, & de prier qu'on voulût bien me donner les eclairciſſemens que l'expoſé que je viens de faire indiquera être néceſſaires, & relever les erreurs où mon expoſé fera voir que je ſerai tombé. Je ſerois bien aiſe auſſi de ſavoir quelle quantité de quinteſſence minérale on retire d'ordinaire, d'une demi-livre de vitriol bleu, mêlée à une livre de limaille de fer. Car il eſt bien clair que, lorſqu'à la fin de l'opération on broie la matiere, en verſant de l'eau à pluſieurs repriſes tant qu'il ſort une eau jaune & rouillée, ſi, pour avoir mis chaque fois trop d'eau, on a une trop grande quantité de quinteſſence minérale, elle ſera plus foible, & dans l'uſage il faudra augmenter la doſe. Cette liqueur ſe conſerve-t-elle long-tems ſans s'altérer? Lorſqu'on en a mêlé un certain nombre de gouttes dans une pinte d'eau, s'altere-t-elle auſſi vîte que certaines eaux minérales? C'eſt ſur quoi je ſerois auſſi bien aiſe de ſavoir ce qu'on a eprouvé en Europe. S'il y a d'autres avertiſſemens néceſſaires, je les recevrai avec beaucoup de plaiſir & de reconnoiſſance.

NOTICE

Sur le Cinabre, le Vif-Argent & le Ling-cha *, par feu M. Cibot, Miſſionnaire.*

A En croire la Philoſophie chinoiſe, le traitement des maladies etant un beſoin commun à tous les hommes, il en faut raiſonner comme de ceux de la nourriture & des vêtemens ; c'eſt-à-dire, poſer en principe qu'il doit être très-aiſé d'y ſatisfaire. Ce n'eſt pas ici le lieu de détailler comment elle fait intervenir la providence du *Tien* pour le prouver, & inſiſte fortement ſur l'abandon où elle auroit laiſſé la plupart des hommes, s'il falloit un monde de remedes ſavamment préparés pour guérir leurs maladies. Ce que nous voulons dire & faire obſerver, c'eſt que, forte de ce grand principe, qu'elle appuie de la croyance & de la pratique des Anciens, elle eſt venue à bout de ſubjuguer les idées publiques, & de perſuader univerſellement que peu de remedes ſuffiſent, & que leur multitude ſeroit un luxe auſſi ridicule, auſſi injuſte & auſſi funeſte, que celui des tables & des habits. « Un manœuvre, » un charbonnier ont autant de droit de guérir de leurs maladies, que le Vice-Roi de la Province, dit *Yang-tchi.* Où en » ſeroient-ils s'il leur falloit des remedes diſpendieux & difficiles à trouver ? Si l'on me répond qu'ils guériſſent) ce qui » eſt très-vrai) avec des remedes fort ſimples, comme ils ſe » nourriſſent avec des alimens très-communs, & ſe couvrent » d'habits faits ſans art, je n'en veux pas davantage ; & il » faut qu'on m'accorde que la ſociété n'a pas plus beſoin des » raffinemens de la pharmacie, que de ceux de la cuiſine & » de la tiſſeranderie ».

Quoi qu'il en ſoit de cette doctrine & de la ſorte de poids dont

dont il faudroit ſe ſervir pour la mettre dans la balance & la bien apprécier, il eſt de fait que la Chine, qui a donné pluſieurs fois dans le goût de la multitude des remedes, & des remedes chymiques même les plus ſavans, a fini par ſe borner à un aſſez petit nombre, & en eſt preſque, à cet egard, où en etoient les premiers âges. Nous laiſſons à nos Philoſophes à examiner ſi ſa prodigieuſe population prouve qu'elle ne s'eſt pas trompée. Pour nous, nous tournerons nos vues d'un autre côté, & nous obſerverons que le petit nombre de ſes remedes, parmi un grand nombre de bons effets, a eu celui de faire trouver, dans pluſieurs, des qualités, des vertus & des uſages qu'on n'auroit pas même ſongé à y chercher, & qu'il pourroit fort bien ſe faire que nous ignoraſſions. Nous invitons à examiner ce doute ou ce ſoupçon, en comparant ce qu'on dit ici du cinabre avec ce qu'on en dit en France.

Le pourquoi du choix que nous faiſons du cinabre, eſt tout ſimple. On vint nous porter des plaintes contre un particulier, qui, par la plus coupable de toutes les avarices, avoit acheté du cinabre médiocre pour une médecine, quoique le Médecin en eût ordonné de la premiere eſpece. Avant de faire droit ſur la plainte, nous voulûmes ſavoir quelles ſuites pourroit avoir la faute du coupable, & nous cherchâmes l'article *Cinabre* dans le Droguier de Lemeri. Nous n'y trouvâmes rien de déciſif, non plus que dans la Matiere médicale de M. Geoffroi. Cela nous tranquilliſa, & nous n'aurions pas paſſé outre, ſi l'idée de la probité & du bon ſens de celui qui nous avoit parlé, ne nous eût pas laiſſé quelque ſcrupule. Là-deſſus nous prîmes le parti de conſulter le grand Droguier Chinois, & nous y trouvâmes qu'il n'avoit rien ſurfait, & qu'à s'en tenir à la croyance du pays, la faute du coupable etoit d'une grande conſéquence. Ce ſouvenir nous eſt revenu,

& nous a donné la penſée de prendre le cinabre pour exemple ſur le doute que nous voulions propoſer. Du reſte, comme il ne s'agit point pour nous d'entamer aucune eſpece de comparaiſon ni de diſcuſſion, notre tâche ſe bornera à copier ce que nous avons trouvé ſur le cinabre.

L'ancienne Médecine chinoiſe rangeoit le cinabre parmi les remedes violens & dangereux, qu'on n'employoit que très-extraordinairement comme remedes intérieurs, & dont il n'étoit sûr de faire uſage que comme remede extérieur. On commença à l'apprivoiſer, ou plutôt à ſe faire à lui, vers la fin du troiſieme ſiecle avant l'ere chrétienne. Dans les ſiecles ſuivans, les chercheurs de pierre philoſophale & de breuvage d'immortalité, en eſpérerent des miracles ; mais ce ne fut que ſous les *Tang*, il y a environ mille ans, qu'on parvint à le bien connoître, & probablement à en faire d'artificiel. Ce n'eſt pas qu'on ne trouve des textes qui diſent, ou donnent lieu de croire, que cette découverte eſt beaucoup plus ancienne : néanmoins, comme les premiers ne paroiſſent pas aſſez authentiques, ni les ſeconds aſſez concluans, nous laiſſons à ceux qui auront bien examiné ce point, l'honneur & la gloire de parler plus décidément.

On connoît ici trois ſortes de cinabres naturels, & on les diſtingue par les endroits où on les trouve : le cinabre de rocher, qui eſt le plus eſtimé, le plus précieux, le plus rare, & réellement le plus beau : c'eſt celui qu'on trouve dans les vuides & les entre-deux des rochers. Le cinabre de terre, qui eſt celui des mines, où on le trouve en quantité à différentes profondeurs, tantôt pur, tantôt mêlé, ou en couches, ou en maſſes, ou en grumeaux. Celui d'eau enfin, dont parlent les Anciens avec eloge, & dont il ne paroît plus être queſtion aujourd'hui. On tiroit de certains puits profonds, après les avoir mis à ſec, des mottes de terre où il etoit enfermé en

morceaux de différente grosseur. A propos de puits, nous trouvons que dans le *Chan-si* & ailleurs, il y en avoit qu'on appelloit puits de cinabre, parce que, quand on vouloit en avoir, on ne faisoit que les remplir de broussailles, & y mettre le feu. Comme ces puits etoient sans revêtement, la chaleur & la flamme ayant desséché, fait fendre & entr'ouvrir la terre des parois, le cinabre s'y montroit de tous côtés; & pour peu qu'on la grattât & qu'on la fît ébouler, on en trouvoit une grande quantité.

C'est sur-tout à la couleur & à la forme du cinabre naturel ou natif, qu'on s'attache aujourd'hui, pour le diviser en différentes classes & especes. N'ayant rien trouvé de bien clair & de bien précis à ce sujet dans les livres qui nous sont tombés sous la main, nous nous bornerons à dire, que pour la couleur on distingue le rouge foncé, noirâtre, eclatant, pâle, amaranthe, jaunâtre, couleur de rose & couleur de chair. Quant à la forme, les différences ne finissent pas. Selon que le cinabre est en masse ou en gravier, en boules grosses comme le poing ou en grains de grenade, en figure de jujube ou de pois, en prismes à six côtés ou en dents de cheval, en lames ou en figures irrégulieres; on en fait une espece à part, sans parler des nuances & des distinctions qui les subdivisent & ont fait imaginer tant de noms. Quelques-uns pourtant ne distinguent que trois especes de cinabre; le cinabre empâté, c'est-à-dire, qui forme une masse où l'on ne distingue rien; le cinabre strié ou grainé, & le cinabre ecailleux ou en follicules.

Les Modernes s'en tiennent à l'opinion des Anciens, & ne regardent comme d'un usage sûr en médecine, que le cinabre ecailleux & en follicules, comme le talc, & d'un rouge approchant de la couleur de chair. Ils renvoient tous les autres

aux Peintres, aux Vernisseurs & aux Faiseurs de vif-argent; ainsi que l'artificiel, qu'ils croient & disent avoir je ne sais quel levain ou poison qui le rend dangereux & même funeste dans les remedes internes. Comme cette derniere opinion ne s'accorde pas avec ce que nous avons lu dans quelques-uns de nos livres, nous l'abandonnons à ceux qui voudront l'examiner; cela leur sera d'autant plus aisé, que nous envoyons des echantillons du cinabre dont on se sert ici dans la Médecine. Nous aurions bien souhaité pouvoir y joindre quelques morceaux de celui qui est phosphorique & brille dans les ténebres; mais quelques recherches que nous ayons faites, il ne nous a pas eté possible d'en trouver. Ce sera pour une autre fois, si tant est cependant qu'il y en ait encore. Car quoique, vu la maniere dont en parlent les Anciens, on ne puisse pas douter qu'ils n'en eussent, & même de plusieurs especes, on se borne tellement, dans les nouveaux livres, à l'indiquer, que cette singularité, ce jeu de la Nature, pourroit fort bien avoir disparu, comme tant d'autres.

L'on prépare ici le cinabre avant de l'employer dans les remedes. La premiere de ces préparations est fort simple & fort aisée, puisqu'il ne s'agit que de choisir une chambre vuide, d'y brûler quelque aromate pour en purifier l'air, de laver son cinabre dans de l'eau de riviere parfumée, puis de le faire sécher par un beau tems. Quant à la seconde, pour laquelle il faut choisir le tems le plus chaud de l'année, tous s'accordent bien à dire qu'il faut piler son cinabre, le réduire en gravier, & le faire passer par une espece de lessive; mais les uns marquent une plante, les autres l'autre; quelques-uns en veulent plusieurs; ceux-ci prétendent qu'il faut le mettre dans un vase entre différentes herbes, pour l'y faire bouillir; ceux-là dans leur décoction; plusieurs dans la

leſſive de leurs cendres. Ce n'eſt pas tout : après avoir bien lavé le cinabre , au ſortir de cette leſſive, dans de l'eau de riviere ou de fontaine, on le réduit en pouſſiere impalpable, & on le met dans un alambic avec d'autres herbes, où on le fait bouillir juſqu'à evaporation totale de l'eau , & on ne le retire que lorſqu'il eſt bien refroidi. Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail, parce que les mépriſes en pareille matiere etant de conſéquence, le plus sûr eſt de ne pas nous expoſer à en faire.

Dans ce cas, comment nous tirer des vertus qu'on attribue au cinabre, des maladies où on l'ordonne , & des remedes où on le fait entrer ? Proteſter avec ſincérité & candeur de notre profonde ignorance, ne ſuffiroit peut-être pas; ainſi, pour aller au plus sûr, & n'expoſer perſonne à nous croire malgré nous, nous nous bornerons à des généralités qui ſuffiſent pour le but que nous nous propoſons.

Selon *Yu-kong*, Auteur claſſique ici, comme MM. Lemeri & Geoffroi chez nous, *ce qu'on dit des vertus du* tan-cha *ou cinabre, ne doit s'entendre que du bon; & comme il y en a plus de cent eſpeces, il ne faut pas s'y méprendre; & ſavoir bien le diſtinguer, eſt capital..... Or, le* tan-cha, *qui ſeul peut & doit entrer dans les remedes, eſt d'un rouge couleur de chair, poli, brillant, & en follicules comme le talc.* Selon le Dictionnaire des drogues, *Pin-ouei-tſin-yao*, « le cinabre eſt un peu « froid de ſa nature; ſon *ki* eſt foible; il eſt le *yang* du *yn* » mitoyen. Sa principale vertu eſt de protéger le cœur, & de » tranquilliſer les eſprits. L'eau où il y a du ſel lui eſt oppoſée ». Voici qui ſera plus clair.

Le cinabre fortifie & dégage les viſceres & les parties nobles, réſiſte au venin des plaies & des ulceres, eteint les ardeurs d'une ſoif violente, eclaircit la vue, ranime un pouls foible

& embarraſſé, calme les inquiétudes & les mélancolies, ſoulage une poitrine oppreſſée, débarraſſe la tête, réſiſte à la malignité de la petite-vérole, facilite la ſueur dans les fievres malignes, &c.

Ce n'eſt que par des exemples que nous pouvons dire quelque choſe de la maniere de donner le cinabre. On ne connoît pas aſſez en Occident les meſures, les poids & les procédés de la pharmacie chinoiſe, pour que nous oſions copier des recettes & des ordonnances dans les formes.

Si le ſecond jour de la pleuréſie ou de la fievre maligne le mal de tête augmente, la reſpiration s'embarraſſe, la chaleur de la peau eſt plus ſeche, & le pouls du malade plus plein & plus dur, on lui fait prendre de l'eau où l'on a fait bouillir du cinabre juſqu'à la réduire à un dixieme. Un ancien livre, après avoir indiqué cette maniere de procurer une ſueur qui eſt déciſive, obſerve que dans certaines circonſtances il eſt plus à propos de délayer le cinabre dans du vin, d'en frotter le corps du malade, & de le tenir auprès du feu.

Quand les enfans ont des convulſions dans les premiers mois après leur naiſſance, on leur donne du cinabre, ou dans de l'eau de miel, ou dans du vin : il y en a même qui en font prendre afin de les prévenir. Pour les femmes en travail d'enfant, ſoit que leur fruit ſoit mort dans leur ſein, ſoit qu'il vive encore, il y a bien des manieres de leur préparer le cinabre : mais il paroît qu'on y a grande confiance, & qu'on le regarde comme un remede egalement doux & efficace, auquel on ne peut pas comparer l'argent-vif, qu'on ne doit employer qu'à la derniere extrémité. Dans pluſieurs maladies de langueur, celles ſur-tout qui viennent du cœur, on fait prendre à jeun, pendant quelques ſemaines, de petites pilules de cinabre purifié en la maniere qui a eté dite, & délayé en conſiſtance de

pâte avec du miel blanc. Ces pilules ſont recommandées dans les tems de peſte, comme un excellent préſervatif. Quant aux médecines, potions & tiſanes où l'on fait entrer le cinabre, il y en a un ſi grand nombre, qu'on ne ſauroit douter, ſoit préjugé, ignorance, expérience ou ſcience, qu'on ne lui attribue ici de grandes vertus. Du reſte, il ne faut pas qu'on s'imagine que les Hyppocrates chinois ſoient auſſi neufs qu'on veut le faire croire, ſur la nature du cinabre. Il eſt de fait qu'on ſublime ici le mercure en cinabre, & qu'on révivifie le mercure du cinabre.

Si l'on a jugé de l'habileté des Chinois à ſublimer le mercure en cinabre, par celui qu'on a porté de Canton en Europe, on a pu, on a même dû en mal juger. Comme l'on fait ici beaucoup d'uſage du cinabre artificiel pour peindre en rouge les colonnes & autres bois, les portes & les meubles des Maiſons impériales & des Temples d'idoles, les Arcs de triomphe, &c. on prépare pour cet uſage un cinabre aſſez beau pour ſa deſtination, vu ſur-tout que le vernis dont il ſera couvert lui donnera beaucoup d'eclat, mais aſſez mêlangé de minium & d'autres choſes pour pouvoir être donné à fort bas prix. Il eſt fort probable que ce ſera cette eſpece qu'on aura portée en Europe, parce que c'eſt celle qu'il eſt plus facile de trouver par quintaux, & ſur laquelle on peut le plus gagner. On prépare pour l'uſage de la Médecine une eſpece de cinabre nommé *ling-cha*, avec un quart de ſoufre. Le *ling-cha* ſe fait au bain marie, ſelon le *Kang-mou ;* mais d'autres décrivent autrement cette opération, & s'accordent à dire qu'elle demande beaucoup de ſoins ; que le meilleur doit avoir une couleur d'or, être grainé & peſant. Quoiqu'on lui attribue bien des vertus, il paroît qu'on en fait très-peu d'uſage aujourd'hui pour les remedes internes. S'en eſt-on déſabuſé, ou ne ſait-on plus le préparer

comme les Anciens ? Nous ne ſerions pas etonnés que ce fût l'un & l'autre. On l'emploie extérieurement pour des clous, des froncles, &c. délayé avec du lait de femme. Il eſt admirable, dit un Ancien, pour faire diſparoître les taches du viſage, les boutons qui viennent ſur le nez, & pour rendre à un beau teint tout ſon eclat. Une Impératrice des *Song*, à qui on propoſa d'en faire uſage, ſe contenta de répondre : *qu'on en faſſe l'eſſai ſur ma nourrice ; comme ſa bru a perdu hier un enfant, ce ſera un moyen pour la ſoulager de ſon lait.*

Quant au ſecret de révivifier le mercure du cinabre, il eſt ſi commun ici, qu'on ſe ſert même du cinabre qu'on racle ſur les colonnes, les portes, &c. qu'on veut repeindre ; & comme l'on fait uſage du vif-argent pour pluſieurs remedes internes, on recommande fort, dans les livres, de ſe donner bien de garde de ſe ſervir de celui qui a eté tiré de cette eſpece de cinabre, ainſi que des plantes & des tombeaux : le premier, parce qu'il a eté enervé & vicié ; le ſecond, parce qu'il n'eſt ni pur, ni aſſez travaillé ; & le dernier, à cauſe qu'il a eté eteint & diſſous à demi.

Nous ſavons que quelques Chymiſtes ont voulu egayer le public aux dépens du Miſſionnaire qui envoya en Europe la nouvelle d'un mercure tiré des plantes, & cela ne nous a pas empêché d'en faire mention. Les livres chinois de différens ſiecles ſont tous ſi uniformes dans leur maniere de parler de cette eſpece de mercure, que nous avons mieux aimé nous en ſier à leur témoignage dans une choſe de fait, qu'à l'infaillibilité d'une ſcience qui, après tout, pourroit bien être encore en arriere ſur bien des articles de l'Hiſtoire naturelle & des Arts de l'Aſie orientale.

Le mercure étant ſi commun dans pluſieurs endroits de différentes Provinces, pourquoi ſeroit-il impoſſible qu'on en trouvât

trouvât dans les lentilles d'eau & dans les autres plantes aquatiques de quelques marais ? Quelque commun que ſoit le vif-argent en Chine, il l'eſt incomparablement moins que dans la moyenne Antiquité, c'eſt-à-dire, il y a deux mille ans. On n'avoit pas beſoin alors de le tirer du cinabre ; on le recueilloit tout formé dans le creux des rochers, dans certaines terres, ſur les parois & au fond de pluſieurs puits. Les Anciens ne donnoient guere le mercure que contre les vers & dans la colique *ho-lo-nan*, qui paroît être celle de *miſerere.* Cependant ils en parlent comme du cinabre, ſoutenant qu'il faut préférer le natif à l'artificiel : encore veulent-ils qu'on le choiſiſſe bien, parce qu'outre qu'il n'eſt pas tout du même degré de bonté, il y en a qui a des qualités très-pernicieuſes. Les Modernes ſont du même avis ; on ne doit ſe ſervir, ſelon eux, pour les remedes internes, que de celui qui a une petite teinte de couleur de chair foncée. Ils diſent que, pour plus grande ſûreté, il faut le purifier, même pour faire le *ling-cha* dont nous avons parlé ; mais ils ne s'accordent pas ſur la maniere. Les uns veulent que ce ſoit avec du vinaigre & du ſel ; les autres avec le ſuc de quelques plantes, tel qu'on l'a extrait, après les avoir pilées & preſſées. On le garde aujourd'hui dans des vaſes de porcelaine : les Anciens ſe ſervoient de calebaſſes bien neuves & bien ſéchées. *Quelques vertus qu'ait le vif-argent*, dit l'ancienne Gloſe, *& quelque prompt qu'en ſoit l'effet, il ne faut s'en ſervir que très-rarement & à la derniere extrémité, parce que dès qu'il entre dans le corps, il a toujours de funeſtes effets, lors même qu'il y ſéjourne le moins.*

Quoique ces paroles, qui ſont appuyées enſuite de pluſieurs détails & d'exemples, paroiſſent avoir eté dites ſurtout pour les faiſeurs & buveurs du breuvage d'immortalité,

dans lequel on faisoit entrer le mercure, elles ont eté adoptées par plusieurs Savans modernes, auxquels nous aimons mieux déférer qu'à ceux qui n'y ont aucun egard, quoiqu'en plus grand nombre de beaucoup. Ainsi nous eviterons tout détail, & nous nous contenterons de dire en général, qu'on donne le vif-argent en nature; qu'on le donne dans des conserves, dans des pulpes de fruits, & dans des pâtes; qu'on fait boire des décoctions & des tisanes où l'on en a fait bouillir une certaine quantité avec différentes racines & graines, ou avec des viandes.

Pour finir cependant par quelque chose de moins vague, voici une préparation du mercure très-ancienne, & à laquelle on n'a probablement point pensé en Occident. On choisit des poulets de six mois, bien forts & bien portans; après les avoir enfermés dans un endroit où ils ne puissent manger que ce qu'on leur donne, on les engraisse pendant un mois, en les nourrissant de bon grain & de sénevé; puis après les avoir fait jeûner un ou deux jours pour les vuider, on les nourrit avec de la pâte où l'on a broyé du mercure bien purifié, puis on recueille avec soin leurs excrémens, qu'on fait sécher, & qu'on donne ensuite d'une maniere appropriée à la maladie. Le vif-argent ainsi préparé, est admirable pour les maladies de langueur. Du reste, il faut changer les poulets après trois jours.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE FEU M. COLLAS,

MISSIONNAIRE A PÉ-KING,

Sur un Sel appellé par les Chinois Kien.

LE *kien* eſt une matiere ſaline que les Chinois emploient communément à laver le linge. Ils en font diſſoudre une certaine quantité dans l'eau où ils mettent tremper leur linge avant de le laver. Ils emploient auſſi le *kien* à faire du ſavon, en le mêlant avec des graiſſes ou des huiles. J'ai oui dire qu'ils emploient pour cela la chaleur du feu & la trituration. Je n'ai encore pu ſavoir le détail de cette manipulation. J'ai fait demander dans les boutiques où ſe débite le *kien*, de quel endroit on le tiroit, & j'ai ordonné qu'on m'en achetât de toutes les différentes eſpeces qui ſe trouvent dans ces boutiques; on m'a répondu que le *kien* etoit apporté de différens endroits, ſitués principalement au Nord de *Pé-king*, du côté de la Tartarie; qu'on en apportoit auſſi, autrefois, des Provinces méridionales: mais qu'on avoit ceſſé de le faire, ayant ceſſé d'y trouver un profit ſuffiſant, à cauſe de celui qu'on y apporte des autres endroits. On m'a ájouté qu'on tiroit le *kien* de certaines terres à la ſurface deſquelles il paroiſſoit; qu'on leſſivoit ces terres, & qu'on faiſoit evaporer la leſſive juſqu'à ſiccité: c'eſt ce que diſent ici communément tous les Chinois. On m'a dit qu'autour même de *Pé-king*, on trouvoit quelquefois de petits eſpaces de terre à la ſurface deſquels on voyoit paroître du *kien*: on m'a promis qu'on m'en feroit voir. Si l'occaſion s'en préſente, j'aurai ſoin d'en recueillir.

On m'a apporté trois ſortes de *kien*; l'un qui eſt plus blanc,

& qu'on appelle par cette raiſon *pé-kien*, coûtoit environ cinq ſols la livre ; les deux autres, d'une couleur différente, ſe nomment *hoang-kien* & *tſé-kien*. *Hoang-kien* veut dire *kien* jaune. Le mot *tſé* eſt le nom que les Chinois donnent à une ſorte de couleur violette : ces deux couleurs ne m'ont pas paru trop marquées ſur les morceaux de *kien* qui portoient ces deux noms. Le *hoang-kien* coûtoit environ quatre ſols la livre, & le *tſé-kien* environ trois ſols la livre. On pourra comparer ces prix avec ceux de nos ſoudes & de nos potaſſes.

On m'a auſſi confirmé ce que j'avois déjà entendu dire autrefois, qu'on trouvoit quelquefois chez les Marchands une ſorte de *kien* appellée *tſiao-mei-kien*. Les mots *ſiao-mei* veulent dire ſarraſin. On m'a dit qu'on le tiroit des cendres de la paille de ſarraſin en les leſſivant, & en faiſant evaporer l'eau juſqu'à ſiccité. On m'a ajouté qu'on n'en trouvoit point à préſent dans les boutiques. Ces différentes ſortes de *kien* ne peuvent être confondues avec ce que les Chinois appellent *choui-kien* : c'eſt une incruſtation blanchâtre qui ſe forme au-dedans des vaſes dans leſquels on fait continuellement bouillir de l'eau. Cette matiere augmente peu-à-peu d'epaiſſeur, & s'attache aſſez fortement aux parois des vaſes. Il y a des eaux qui en fourniſſent plus les unes que les autres. On en peut trouver d'aſſez gros morceaux. Cette matiere eſt entiérement différente de ce que les Chinois appellent ſimplement *kien*.

Le mot *kien* s'applique encore à différentes autres choſes, mais en y ajoutant un autre mot. Quant au *kien* proprement dit, qui ſert à la leſſive & à la compoſition du ſavon, & qui paroît être un alkali naturel, j'ai remarqué qu'on avoit fait en France l'analyſe du *natrum d'Egypte*, qui eſt pareillement un alkali naturel ; & n'ayant trouvé nulle part celle du *kien*, qu'on appellera peut-être dans la ſuite *natrum de Chine*, j'ai

penſé que ceux qui, précédemment, avoient fait des envois de différens objets d'hiſtoire naturelle de Chine, ou avoient mépriſé une matiere auſſi commune, ou en avoient envoyé en ſi petite quantité, qu'on n'en avoit fait aucune analyſe.

Les trois eſpeces de *kien* ont un goût lixiviel bien décidé. Cette ſorte de ſel ne paroît nullement ſujette à tomber en défaillance ; il paroît au contraire perdre continuellement une partie de l'eau qu'il avoit retenue dans l'evaporation forcée qu'on emploie pour le réduire en maſſe : car il ſe change continuellement à la ſurface en une pouſſiere blanchâtre ; & j'ai oui dire que dans les boutiques on tenoit le *kien* dans un endroit à l'abri des grandes chaleurs, dans la crainte qu'il ne diminuât trop de poids. Un morceau de *kien* blanc, que j'ai tenu long-tems chez moi, s'eſt conſervé très-ſec dans des tems où l'humidité faiſoit enfler les bois de maniere à ne pouvoir plus fermer des portes qui, quelques jours auparavant, laiſſoient deux à trois lignes de vuide. Tous les inſtrumens de fer ſe couvroient alors promptement de rouille, & la plupart des meubles, de moiſiſſure.

Je n'ai aucun des inſtrumens néceſſaires, ni les connoiſſances ſuffiſantes pour faire une analyſe exacte du *kien*; je n'ai ſuivi en Europe aucun cours de Chymie, ni même vu faire entiérement aucune opération chymique. J'ai les *Elémens de Chymie* de M. Macquer, que j'ai lus avec beaucoup de plaiſir, auſſi-bien que quelques Mémoires de l'Académie ſur de pareils objets ; mais il eſt impoſſible de ſe procurer ici les inſtrumens propres à faire un certain nombre d'expériences. On peut bien ſe procurer un alambic de métal ou de poterie, mais je ne ſache pas, juſqu'à préſent, qu'on puiſſe avoir rien de plus. Je n'ai même pu juſqu'ici me procurer des creuſets capables de tenir des ſels en fuſion. Les creuſets dont on ſe ſert

dans une verrerie placée près de notre maiſon, ſont trop grands pour des expériences en petit ; & ils viennent de trop loin pour qu'on puiſſe en avoir d'aſſez petits de pareille matiere. On m'a promis de me procurer d'autres creuſets que ceux que j'ai voulu employer pour quelques expériences ; peut-être s'en trouvera-t-il de ſemblables à ceux de Heſſe. Mais ce n'eſt-là qu'une ſorte d'inſtrument ; ainſi je crois qu'on m'excuſera ſi je n'accompagne mes envois d'aucun eſſai ſuivi d'expériences. J'en aurois fait quelques-unes ſi j'avois eu les trois acides minéraux. Je n'ai qu'une très-petite quantité d'eau-forte, altérée & affoiblie. Ayant voulu en employer pour une expérience, je me ſuis apperçu qu'elle tenoit en diſſolution une petite quantité de mercure. J'en ai verſé une certaine quantité dans une petite taſſe ; j'y ai jetté un morceau de *kien* blanc, qui s'eſt diſſous avec fermentation ; j'ai continué juſqu'à ce qu'il ne s'elevât aucune bulle ; j'ai alors retiré le dernier morceau, & j'ai laiſſé evaporer cette diſſolution à la chaleur de l'air : il s'eſt formé des criſtaux quarrés, à qui il ne manquoit que la hauteur convenable pour faire des cubes parfaits. Je les ai roulés ſur du papier gris ; j'ai trouvé qu'ils imprimoient ſur la langue une certaine fraîcheur, & qu'ils fuſoient très-bien ſur des charbons ardens. Seroit-ce-là du nitre quadrangulaire ? Alors le *kien* contiendroit la baſe du ſel marin. Pour s'en mieux aſſurer, il eût fallu faire du ſel de glauber & du ſel marin, en faiſant diſſoudre du *kien* dans l'acide vitriolique & dans l'acide marin ; n'ayant ni l'un ni l'autre, j'ai pris partie egale de vitriol verd & de *kien* blanc, que j'ai diſſous ſéparément ; j'ai verſé peu-à-peu la ſolution de *kien* ſur celle de vitriol : le goût ſtiptique de vitriol, & le peu d'expérience, ont eté cauſe que je n'ai pu ſaiſir au goût le point de ſaturation, & j'ai reconnu enſuite que je l'avois

paſſé de beaucoup. J'ai eu un précipité vert, qui, etant lavé & ſéché, a donné un ocre d'un jaune aſſez foncé. J'en ai donné à un Peintre chinois qui s'en eſt beaucoup loué. Je lui ai demandé s'il connoiſſoit cette ſorte de couleur; il m'a répondu qu'oui; qu'on en apportoit quelquefois de Canton, & qu'on l'appelloit *ſi-yang-hoang-tou*, terre jaune d'Europe. J'ai pris dans une taſſe de l'eau qui ſurnageoit le précipité; je l'ai laiſſé evaporer à la chaleur de l'air. Il régnoit alors dans ma chambre une chaleur de plus de vingt degrés; il s'eſt elevé petit-à-petit, le long des bords du vaſe, une végétation qui, détachée, ſe réduiſoit en poudre blanche, ayant un goût lixiviel bien marqué. Il s'eſt précipité grand nombre de criſtaux plats, dont le contour etoit taillé en facettes, à-peu-près alternativement inclinées aux deux baſes paralleles. Ces criſtaux faciles à diſſoudre dans l'eau, imprimoient une légere fraîcheur ſur la langue, ſans aucun goût lixiviel, ni aucun goût amer ſenſible. Les criſtaux ayant eté retirés & mis ſur du papier, ſe ſont réduits d'eux-mêmes en farine au bout de deux ou trois jours; & cette farine, miſe ſur la langue, n'imprimoit plus la même fraîcheur que les criſtaux ſimplement roulés ſur le papier gris. Cette expérience n'ayant pas réuſſi, j'avois penſé que ne pouvant ſuffiſamment diſtinguer le point de ſaturation dans le tems du mêlange, il ſeroit bon de mêler à une diſſolution de *kien* une quantité ſuffiſante de diſſolution de vitriol, pour qu'il y eût excès d'acide; d'evaporer le tout juſqu'à ſiccité; de chaſſer l'excès d'acide en calcinant la matiere dans un creuſet; puis de diſſoudre, filtrer & laiſſer criſtalliſer. Mais je n'ai pas eu le tems de tenter cette expérience, qui n'eût ſervi que pour ma propre curioſité. Il etoit même inutile de rapporter le peu que j'ai fait, ſi ce n'eſt que cela pourra peut-être ſervir à faire connoître à ceux qui pourroient

me proposer quelques recherches à faire sur de pareils objets, ce qu'ils peuvent me demander en ce genre, & de quelle espece d'instruction ils doivent accompagner leurs questions.

N. B. *Dans une lettre postérieure où il est question du* kien, *le même Missionnaire s'exprime ainsi :*

..... Le *kien* se tire de certaines terres, à la surface desquelles il paroît. On lessive ces terres, & on fait evaporer la lessive jusqu'à siccité. On en trouve abondamment dans plusieurs Provinces de Chine. J'ai oui dire que dans d'autres il n'en paroissoit point; & une personne qui a demeuré assez long-tems à Canton, m'a dit qu'au défaut de *kien* on employoit, pour laver le linge, la décoction d'un fruit en gousse, nommé *Tsao-kiao-tsé*.

..... J'ai recommencé l'expérience que j'avois faite avec du *kien* & du vitriol, pour voir si j'obtiendrois du sel de Glauber; & m'y etant mieux pris, j'en ai obtenu un sel qui m'a paru avoir beaucoup de rapport avec le sel de Glauber, & qui ne pouvoit être rapporté à aucun des autres sels connus. Je serois bien aise de savoir si j'ai rencontré juste. J'ai aussi cristallisé du *kien* de différentes manieres, quoiqu'ayant fait l'expérience en petit, les cristaux aient eté assez informes.

Soit défaut de manipulation, soit défaut de la matiere employée, on blanchit moins bien ici avec le *kien*, qu'on ne fait chez nous avec la lessive ordinaire & le savon.

On fait aussi ici du savon avec le *kien* & différentes graisses ou huiles; mais on ne s'en sert guere que pour se laver les mains. J'ai oui beaucoup vanter quelques-uns de ces savon, mais je n'ai pas encore eu l'occasion d'en voir. Ce qu'il y a de certain, c'est que le savon ordinaire ne vaut pas grand' chose, & qu'un morceau de savon d'Europe est très-recherché de certains Chinois.

EXTRAITS

EXTRAIT
D'UNE LETTRE DE FEU M. COLLAS,
MISSIONNAIRE A PÉKING;

1°. Sur la Chaux noire de Chine ; 2°. ſur une matiere appellée Lieou-li, *qui approche du verre ; 3°. ſur une eſpece de mottes à brûler.*

I. CHAUX NOIRE.

LA matiere dont il eſt ici queſtion eſt appellée par les Chinois *tſing-hoei ;* & comme ils appellent la chaux ordinaire *hoei*, & que le mot *tſing* veut dire noir, on s'eſt habitué à l'appeller *chaux noire ;* nom qui ne lui convient pas plus, que le nom d'huile ne convient à l'huile de vitriol, à l'huile de tartre. La chaux noire n'eſt point une chaux : c'eſt une ſorte de terre noirâtre qu'on rencontre, à ce que j'ai oui dire, en creuſant la terre pour exploiter les mines de charbon. Voici de quelle maniere les Chinois l'emploient.

Pour quatre cens livres de chaux ordinaire, on prend cinquante livres de chaux noire ; on met ces cinquante livres dans un grand vaſe de fer ; on jette deſſus un ſeau d'eau ou deux, & avec une pelle on remue la chaux noire juſqu'à ce que l'eau ſoit devenue ſuffiſamment boueuſe : c'eſt avec cette eau boueuſe qu'on eteint la chaux ordinaire, & qu'on la délaie enſuite en conſiſtance de ciment clair. A meſure qu'on emploie de cette eau boueuſe, on jette de la nouvelle eau ſur la chaux noire, qu'on continue à remuer, & on fait en ſorte que, lorſqu'on a employé toute l'eau néceſſaire pour eteindre & délayer la chaux ordinaire, il ne reſte dans le vaſe de fer, que les matieres etrangeres qui ſe trouvent mêlées avec la chaux noire, & qui ne peuvent être délayées.

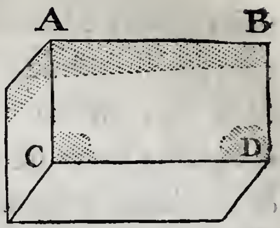
On mêle enſuite, & on incorpore avec la chaux ainſi délayée quarante livres de vieilles cordes hachées & effilées, qu'on trouve toutes préparées chez les marchands, ſous le nom de *ma-tao* : alors le ciment eſt prêt à employer. On s'en ſert quelquefois pour enduire les murailles. Lorſqu'elles ſont groſſiérement bâties avec des fragmens de brique & de mortier, on etend au-dehors une couche de cet enduit, qui, lorſqu'il eſt trop epais ou mal appliqué, ſe détache quelquefois, au bout de quelques mois, par grandes plaques, que leur poids entraîne. Souvent, pour mieux retenir l'enduit, on a ſoin, en conſtruiſant le mur, d'y enfermer de diſtance en diſtance des bouts de vieilles cordes effilées, qu'on laiſſe pendre en dehors, d'un pied & plus; & en appliquant le ciment, on ecarte les fils pendants de tous côtés. Si le mur eſt conſtruit proprement, avec un revêtement de briques d'egale grandeur, alors on recherche ſoigneuſement, la truelle à la main, tous les petits creux qui ſe trouvent aux joints, & on les remplit de ce ciment, qu'on unit proprement au-dehors : cela garantit le mur durant aſſez long-tems de la crue des herbes, dont le vent emporte les ſemences de tous côtés.

Le même ciment que je viens de décrire, ſert encore à remplir les joints des tuiles, qui, ſans cela, n'empêcheroient pas la pluie de pénétrer. On peut auſſi l'employer ſeul pour couvrir un toit, de la maniere ſuivante. On forme d'abord un toit de planches, qu'on cloue aux bois qui les ſoutiennent; on etend pardeſſus, des nattes, qu'on cloue pareillement. Sur ces nattes on met à plat des fragmens de tuiles à côté les unes des autres; on remplit les intervalles, & on couvre les fragmens de tuiles avec du ciment. Les fragmens de tuiles ſont ici employés pour donner un peu de corps à l'ouvrage : cela forme une premiere couche, que l'on laiſſe un peu ſécher durant une

nuit; ensuite, le lendemain, on etend sur le tout une nouvelle couche du même ciment, que l'on applanit avec la truelle: & le toit est fait. Quatre cens livres de chaux ordinaire, cinquante livres de *tsing-hoei*, avec quarante livres de *ma-tao*, & quelques fragmens de tuiles, suffisent pour couvrir plus d'une toise quarrée; & cette sorte de couverture garantit souvent mieux de la pluie, que les toits couverts de tuiles à la maniere ordinaire: mais ce n'est pas l'usage de couvrir de la sorte les maisons des personnes tant soit peu à leur aise.

Je suis persuadé que si l'on etendoit sur un plancher solide deux couches du ciment que je viens de décrire, en suivant le même procédé, & qu'on mît pardessus un lit de terre mêlée de chaux, avec de beaux carreaux dont les joints fussent bien remplis du même ciment, de maniere que le tout eût assez de masse & de solidité pour n'être pas ebranlé en marchant; pour peu que cette maçonnerie eût de pente, elle garantiroit parfaitement l'appartement inférieur de la pluie, sur-tout si l'on avoit soin chaque année d'examiner s'il ne se seroit pas formé quelque fente, qu'on auroit soin de remplir & de couvrir de ce ciment. J'ai vu une petite terrasse faite à-peu-près de la sorte avec assez peu de soin, & assez négligée depuis long-tems, qui ne laissoit pas de défendre assez bien de la pluie un cabinet inférieur; ce qui fait croire qu'avec plus de soin & de vigilance, on viendroit à bout de garantir parfaitement un petit appartement surmonté d'une petite terrasse construite comme je viens de dire.

On emploie encore quelquefois le mêlange du *tsing-hoei* avec la chaux ordinaire, sans y mêler de *ma-tao*; on en forme une espece de ciment qui sert à lier les briques qui forment le revêtement d'un mur, de cette maniere. Le maçon tenant la brique d'une main, applique avec la truelle, le long



d'un des côtés A B, de la face qui doit être en dessous, une couche dudit ciment large d'un pouce, & epaisse d'environ un demi-pouce. Il en met aussi un peu en C & en D; & de plus, en A, sur l'extrémité de la face qui doit joindre la brique suivante : après quoi, renversant la brique, il la place le côté A B en dehors, en pressant un peu. Il continue de la sorte jusqu'à ce qu'il ait formé une ligne du revêtement. Si le mur doit être vu des deux côtés, il place de la même maniere un rang de briques du côté opposé; sinon, il emploie, pour ce rang opposé, du mortier ordinaire. L'espace compris entre ces deux rangs de briques, se remplit de briques cassées; après quoi, on répand du lait de chaux ou du mortier liquide, qui s'insinue entre les briques du milieu, & pardessous celles qui forment le revêtement. Le ciment placé le long de la ligne A B, empêche le mortier liquide de s'ecouler en dehors le long du mur. Comme les briques extérieures ne touchent pas immédiatement celles qui sont audessous, les briques intérieures du même lit se trouvent souvent un peu moins élevées que les extérieures. On egalise le tout avec du mortier, & on recommence un nouveau lit.

Dans la pratique, pour peu qu'on ne soit pas attentif à veiller sur les ouvriers, le mortier liquide, ou le lait de chaux, ne s'insinue pas suffisamment pardessous les briques du revêtement, ou faute d'un passage suffisant, ou faute de liquidité. Les ouvriers laissent souvent encore d'autres vuides dans l'intérieur du mur; & de-là vient que le vent trouve souvent passage au travers d'un mur assez épais.

Le ciment fait avec la chaux ordinaire & la chaux noire, sert encore quelquefois à garantir, durant quelque tems, de

très-mauvais murs, & à cacher leurs défauts. J'ai vu, ſur-tout aux environs de *Pé-king*, une ſorte de mur qui joint à une grande apparence de ſolidité, une facilité merveilleuſe à être renverſé : voici comment ces murs ſont conſtruits.

Deux rangs paralleles de groſſes pierres placées les unes ſur les autres, non à plat, mais de champ, & ſoutenues dans cet etat avec du mortier où la chaux eſt très-epargnée, ſervent de revêtement à un tas de terre & de décombres ; le tout eſt couvert d'une ſorte de petit toit fait avec des briques inclinées, & quelques tuiles placées à leur réunion. Tous les joints ſont couverts avec du ciment fait avec la chaux ordinaire & la chaux noire. Les pierres qui préſentent au ſpectateur leur plus grande face, donnent à ces murs un air trompeur de ſolidité, & leur epaiſſeur n'ajoute pas peu à cette apparence. On entoure les cours, les jardins, les ſépultures, de pareils murs. On rencontre tantôt une des faces du mur renverſée, tandis que l'autre ſe ſoutient encore ; tantôt l'une des faces renverſée en dedans, & l'autre en dehors, & ſur le tout un tas de terre mêlée de quelques briques & de quelques tuiles. Cependant quelques-uns de ces murs ne laiſſent pas de ſe ſoutenir aſſez long-tems.

Au reſte, à *Pé-king*, le mortier ne ſe fait point avec la chaux & le ſable ; au lieu de ſable, on mêle avec la chaux une terre jaune, qu'on trouve preſque par-tout en creuſant plus bas que les terres rapportées. Cette eſpece de mortier n'a certainement pas la force du mortier ordinaire fait avec la chaux & le ſable ; mais j'ai vu des fondations faites de cette terre, mêlée à ſec avec la chaux, qui avoient beaucoup de ſolidité. Voici de quelle maniere on conſtruit ces fondations.

On commence par creuſer, juſqu'à ce qu'on arrive à un lit de terre aſſez ferme pour qu'on puiſſe juger qu'il ſoutiendra

l'edifice ; alors on prend de la chaux eteinte, que l'on mêle à sec avec une quantité plus ou moins grande de terre jaune paſſée au crible. Les ou r ers en me tent plus ou moins, ſelon qu'ils jugent la chaux meilleure, & ſelon la ſolidité qu'on veut donner à l'ouvrage. On etend dans le foſſé creuſé pour les fondations, un lit de ce mêlange d'environ un pied d'epaiſſeur ; on le fait battre fortement par des ouvriers, qu'on oblige à réduire cette epaiſſeur à celle de près d'un demi-pied. Lorſque l'ouvrage eſt près d'arriver à ce terme, on l'arroſe légérement une fois ou deux. Lorſque le mêlange de terre & de chaux eſt aſſez battu, on remet un nouveau lit d'un pied d'epaiſſeur, qu'on réduit comme le premier, & l'on continue juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à la hauteur où l'on veut mettre les maſſifs de maçonnerie qui doivent ſoutenir les colonnes, & commencer à elever les murs. Pour s'aſſurer que chaque lit d'un mêlange de chaux & de terre a eté réduit à la meſure dont on eſt convenu avec les ouvriers, avant de commencer un lit, on répand un peu de cendre ou de briques pilées ; & lorſque les ouvriers ont achevé de battre, on creuſe un petit trou, là où l'on veut, juſqu'à la rencontre des cendres, & l'on meſure. J'ai vu des reſtes de vieilles fondations qui avoient eté faites de la ſorte, & qui avoient acquis à la longue beaucoup de dureté.

II. *Lieou-li.*

Les Chinois donnent le nom de *lieou-li*, 1°. aux tuiles & aux carreaux verniſſés qu'on emploie au Palais & dans quelques Miaos ; 2°. au verre commun & groſſier, tranſparent ou opaque, dont on fait quantité de petits ouvrages qui ne ſervent guere qu'à amuſer les enfans. Les Chinois appellent *poli* le verre dur & bien pur, ſoit tranſparent, ſoit opaque.

Je n'ai pas eté à portée de me procurer de beaux ouvrages en ce genre, n'y ayant guere qu'un tems de l'année où cette sorte de marchandise se débite dans les rues. Mais comme c'est principalement la nature de cette matiere que j'ai pour objet de faire connoître, il me suffit de dire que ce n'est qu'un verre commun, tenant un peu de la nature de l'email. Il y a long tems que j'avois entendu vanter l'elasticité de cette matiere; mais c'est une propriété du verre d'être elastique; & plus il est mince, plus il se laisse plier sans casser: or, les ouvrages de *lieou-li* sont communément fort minces. Il y a en ce genre des boules applaties d'un côté, & terminées de l'autre par un petit tube. La partie applatie paroît plus mince que le reste, & n'est pas exactement plate. En soufflant avec précaution dans ces boules, on oblige la partie plate à se jetter un peu en dehors; & en retirant son haleine, on l'oblige à rentrer. Avec un peu d'exercice, on la fait aller & venir sans la casser; & en allant & revenant, elle forme un petit cliquetis qui amuse les enfans. Je n'ai pas fait d'efforts pour tâcher d'avoir la composition du *lieou-li*, d'autant que je ne l'aurois obtenue qu'à grands frais, les ouvriers Chinois faisant mystere des procédés les plus simples lorsqu'on les interroge: au reste, c'est la manie des ouvriers médiocres de tous les pays.

III. Mottes a bruler.

On m'a demandé de quel gluten on se sert pour faire un corps avec les ecorces & sciures de bois odorant, dont on fait des *siang*, & si ce ne seroit point le procédé de nos mottes à brûler.

J'ai appris qu'il y avoit, à quelques lieues de *Pé-king*, un moulin où se préparoit la matiere des *siang*, & où on faisoit

des *ſiang ;* il s'agit de trouver une occaſion d'y aller & de voir cette fabrique. Je tâcherai de me la procurer. En attendant, je ne pourrois rien dire que de fort vague ſur cette matiere ; c'eſt ce qui m'a engagé à différer de répondre plus en détail.

J'ignore le procédé des mottes à brûler dont il eſt parlé dans la queſtion. Dans une notice ci-après, où je parle du charbon de terre, j'ai donné le nom de mottes à brûler à des mottes faites d'un mêlange de terre & de charbon de terre, dont on brûle ici une grande quantité dans les fourneaux qui ſervent à chauffer les chambres. Si le mot dont je me ſuis ſervi n'eſt pas le mot propre, au moins n'y aura-t-il aucune equivoque.

EXTRAITS D'UNE LETTRE DE FEU M. COLLAS,

MISSIONNAIRE,

Sur le Hoang-fan, *le* Nao-cha *ou Sel ammoniac, & le* Hoang-pe-mou.

I. *Hoang-fan ou* Vitriol.

On m'a apporté par hasard, il y a quelques mois, des morceaux de *hoang-fan*. Cette matiere se vend ici dans plusieurs boutiques: je reconnus d'abord que c'etoit du vitriol. *Hoang* veut dire jaune; & il est remarquable que le mot *fan* entre dans la dénomination de quatre matieres assez communes ici, dans lesquelles entre l'acide vitriolique. L'alun se nomme *pé-fan;* le vitriol verd se nomme *hei-fan* ou *tsao-fan;* le vitriol bleu se nomme *tan-fan.* Je rapporte les noms sous lesquels ces matieres se vendent dans les boutiques.

Le vitriol verd ressemble au nôtre. Je n'ai point trouvé de cuivre dans celui qui m'a passé jusqu'ici par les mains; il me paroît qu'il se transforme beaucoup plus vîte en poudre blanche que le nôtre. On le vend communément mêlé de beaucoup d'impuretés. J'ai trouvé ici deux sortes de vitriol bleu; l'un etoit proprement un mélange de vitriol verd & de vitriol bleu; l'autre etoit assez pur. Quant au *hoang-fan*, il m'a paru, à une premiere inspection, avoir beaucoup de rapport avec notre vitriol blanc, que je ne connois au reste que par ce qu'en disent les livres. Je n'ai ni le tems, ni les choses nécessaires pour déterminer sûrement si le *hoang-fan* est précisément la même chose que notre vitriol blanc, ou bien en quoi il en differe. Seulement j'ai remarqué que le *hoang-fan* contient une certaine quantité de vitriol verd. Comme je sais qu'il a

coûté du tems aux Chymiſtes pour déterminer exactement la nature du vitriol blanc, & que les premiers qui l'ont tenté, quoique très-habiles, n'ont pas rencontré juſte, je crois que la matiere qu'on nomme ici *hoang-fan*, mériteroit d'être examinée. Soit que le *hoang-fan* ſoit entiérement ſemblable à notre vitriol blanc, ſoit qu'il en differe, c'eſt toujours un point d'hiſtoire naturelle qu'il eſt bon de déterminer.

II. *NAO-CHA*, *ou* SEL AMMONIAC.

Ayant eu beſoin, il y a quelque tems, de ſel ammoniac, & ayant trouvé dans les Dictionnaires faits par les Miſſionnaires, que le ſel ammoniac s'appelloit en Chinois *nao-cha*, j'en envoyai acheter. J'appris qu'il y avoit différens ſels qui portoient ce nom, & l'on m'apporta trois ſels de différentes couleurs, ſur les enveloppes deſquels le Marchand droguiſte avoit ecrit leur nom, & qu'il prononçoit *yen-nao-cha*, *che-nao-cha*, *ta-hong-fan-nao-cha*. Le mot *yen* veut dire ſel commun; le mot *che* ſignifie pierre; les mots *ta-hong* ſignifient rouge foncé; *ta* ſignifie grand, *hong* ſignifie rouge; le mot *fan* ſignifie etranger.

Je trouvai qu'aucun de ces ſels ne reſſembloit à notre ſel ammoniac. Je pris une petite lame de cuivre limée fraîchement; je fis diſſoudre un peu de l'un de ces ſels dans quelques gouttes d'eau; je mis ſur la lame une quantité ſuffiſante de cette eau avec un petit morceau d'etain, & je plaçai la lame ſur des charbons ardens. L'eau etant deſſéchée, la lame ſe trouva couverte d'une couche de ſel; peu après, l'etain ſe fondit ſans s'etendre & ſans s'attacher à la lame. Je fis la même opération avec les deux autres ſels, ſans que la lame s'etamât, quoiqu'elle eût eté limée de nouveau chaque fois; je réitérai l'expérience, qui fut ſuivie du même effet. Pareille opération

etant faite avec du vrai ſel ammoniac, la petite lame fut fortement etamée. Je fis de nouveau diſſoudre un peu de chaque ſel, & je verſai ſur chaque diſſolution un peu de liqueur de ſel fixe de tartre, ſans obtenir d'odeur ſenſible d'alkali volatil; au lieu que la même opération faite ſur pareille quantité de vrai ſel ammoniac, en tira une très-marquée.

Quelque tems après j'envoyai de nouveau pour voir ſi on ne trouveroit pas, dans d'autres boutiques, quelque autre ſorte de *nao-cha*. On trouva dans ces boutiques les mêmes ſels que ceux dont je viens de parler; & de plus, dans l'une, une quatrieme ſorte de *nao-cha*, que le Marchand appelloit auſſi *che-nao-cha*, ecrivant ces caracteres de la même maniere que ſon confrere les avoit ecrits ſur l'un des trois autres ſels qu'on m'avoit achetés précédemment. Cette quatrieme ſorte de *nao-cha* produiſit les mêmes effets que notre ſel ammoniac, dans les deux expériences ci-deſſus rapportées. Je me ſuis informé à des Chinois exerçant la Médecine, & à des Marchands droguiſtes, d'où venoient ces ſels appellés *nao-cha*; & je leur ai fait voir les quatre ſortes qu'on m'avoit apportées. Ils m'ont dit unanimement qu'il y avoit des *nao-cha* de différentes formes, & que ces ſels venoient du *Thibet* ou des environs. Tous ces ſels ont eté reconnus par eux pour être convenablement etiquetés. Quelques-uns de ceux qui les ont vus, ont reconnu les uns, d'autres ont reconnu les autres: car il s'en trouvoit qui n'avoient jamais vu que deux eſpeces; d'autres trois eſpeces de *nao-cha*, les uns les unes, les autres les autres. Je ne diſſimulerai pas que je n'ai eté à portée que de conſulter des gens ordinaires.

J'ajouterai que le caractere que tous ces Marchands droguiſtes & autres prononcent *nao*, ſe trouve prononcé *hou* dans le Dictionnaire chinois: mais on trouve quelquefois de

ces différences entre la maniere vulgaire d'ecrire un mot, & celle des Dictionnaires. Dans un Dictionnaire fait par un Missionnaire, on trouve *Nao*, *Nao-cha*, *Sal ammoniacus*, & rien de plus; & dans un autre, *Sal ammoniacum*, *Nao-cha*, & rien de plus. J'ai jugé devoir entrer dans ces petits détails, parce qu'ils apprennent qu'il y a plusieurs drogues appellées ici vulgairement *nao-cha*; & qu'en conséquence, dans les recettes, dans les remarques d'histoire naturelle envoyées d'ici, où il aura été fait mention de cette drogue, il y a quelque attention à avoir sur cette différence, qui n'a pas eté marquée dans les Dictionnaires dont nous faisons ordinairement usage, & dont on a des copies en Europe. De plus, la quatrieme sorte de *nao-cha* est evidemment un produit de la nature, & non de l'art, le sel se trouvant souvent attaché aux morceaux de pierre sur lesquels il s'est formé.

On m'a dit que toutes les autres sortes de *nao-cha* etoient egalement formées naturellement, ou sur des pierres ou sur des sables: on m'a même ajouté que le nom de *ché-nao-cha* etoit egalement donné à celui que j'ai trouvé semblable à notre sel ammoniac, & à un autre de couleur brune, qui se trouve communément dans des endroits pierreux. Le *yen-nao-cha* pourroit bien avoir eté appellé ainsi, à cause qu'il a non-seulement le goût, mais aussi la couleur du sel commun. Tous ces sels, excepté celui qui ressemble à notre sel ammoniac, me paroissent assez n'être que du sel gemme, altéré par quelque matiere etrangere. Celui qui est désigné par le nom de *ta-hong-fan-nao-cha*, est, à ce qu'on m'a assuré, le plus estimé en Médecine. On m'a dit qu'il y en avoit de différens degrés, de bonté. Comme le prix ordinaire de certaines drogues indique à quel degré elles sont rares ou communes, j'ajouterai que le poids d'un *taël* de *ta-hong-fan-nao-cha*, se

vend huit *taëls* d'argent, qui font ſoixante-quatre livres de notre monnoie ; & j'ai oui aſſurer qu'on demandoit quelquefois des prix quatre & cinq fois plus forts pour certains beaux morceaux de *nao-cha*. Le taël de *yen-nao-cha* ſe vend environ vingt-cinq ſols de notre monnoie ; le taël de *che-nao-cha*, de couleur brune, ſe vend cinquante ſols ; le taël de celui qui reſſemble à notre ſel ammoniac, ſe vend vingt-cinq ſols : de ſorte que, ſi notre ſel ammoniac prenoit vogue en Chine, il pourroit être apporté avec profit par les Marchands européens. On m'a dit qu'il y avoit des ouvriers en cuivre qui faiſoient uſage de cette eſpece de *che-nao-cha* ; mais je n'ai pas eté à portée de ſavoir à quoi & comment ils l'emploient.

III. *Hoang-pé-mou.*

Il exiſte ici une ecorce d'arbre connue ſous le nom de *hoang-pé-mou* ; on m'en apporta un echantillon il y a quelques mois. Tout ce que j'ai pu tirer des informations que j'ai faites ici, c'eſt que cette ecorce eſt regardée par les Médecins chinois, comme utile dans les inflammations des reins & de la veſſie ; que les Teinturiers s'en ſervent en la mêlant à d'autres drogues qui fourniſſent la teinture jaune ; que les ouvriers en cuivre la font entrer dans leur recette pour donner une couleur jaune au cuivre ; & que la meilleure vient du *Seé-tchouen*.

NOTICE

Sur le Charbon de terre, par feu M. Collas, *Missionnaire.*

Il m'a paru que le charbon de terre dont on uſe à Péking, méritoit d'être comparé avec celui de France. On diſtingue communément à Péking, parmi le peuple, trois ſortes de charbon de terre; l'un qui n'eſt qu'à l'uſage des Serruriers, & ne brûle, à ce qu'on prétend, qu'autant que le feu eſt animé par le vent d'un ſoufflet. Il donne plus de flamme que les autres, & eſt ordinairement plus ardent: il eſt fort ſujet à éclater au feu. Les Forgerons l'emploient concaſſé en aſſez petits morceaux. Tandis qu'ils chauffent leur fer, ils en tiennent une certaine quantité dans un chauderon ſuſpendu au-deſſus du feu de la forge; cette préparation fait qu'il eclate moins lorſqu'on l'emploie.

Quant au charbon qu'on emploie pour l'uſage de la cuiſine, & pour chauffer les chambres, on en diſtingue principalement deux ſortes; l'un appellé *ing-mei*, l'autre appellé *joan-mei. Mei* en chinois déſigne la matiere que nous appellons charbon de terre. *Ing* veut dire dur, qui réſiſte, qui a de la force. *Joan* veut dire mol, foible. Les Marchands qui en vendent d'une eſpece intermédiaire, ne manquent pas d'appeller le *mei* qu'ils vendent, *ang-mei.* J'ai eu la curioſité d'entretenir moi-même le feu d'un petit fourneau qui echauffe un petit laboratoire placé à côté de ma chambre: c'eſt un ſimple fourneau que j'ai fait conſtruire au-dedans de ce petit cabinet, en forme cylindrique, d'un pied-de-roi de profondeur, ſur cinq pouces de diametre. Les fourneaux qui echauffent le pavé de nos chambres, ſont en dehors, dans une foſſe où

descend deux fois par jour le domestique chargé d'entretenir les feux. Ils sont tous en forme de cône tronqué ; & par un canal qui s'insinue sous les briques qui servent de pavé, ils communiquent à la chambre une chaleur modérée. Je décrirai une autre fois plus en détail la maniere dont cela s'exécute, & j'y joindrai quelques remarques.

Le petit fourneau que j'ai fait construire dans mon laboratoire, sans être entretenu entiérement plein de *mei*, l'echauffe suffisamment durant les plus grands froids, quoique ce cabinet ait environ douze pieds de long, sur dix de large & dix de hauteur. Il l'echaufferoit beaucoup plus s'il etoit employé à echauffer une estrade d'environ huit pieds de long sur six de large, telle que le pratiquent les Chinois ; mais cette estrade m'eût gêné dans l'usage que je fais de ce cabinet.

J'ai brûlé dans ce fourneau différentes sortes de *mei*. On m'a quelquefois procuré une espece de *mei* de la classe de ceux qu'on appelle *ing-mei*, qui donnoit beaucoup plus de flamme que les autres, se consumoit moins vîte, & se réduisoit presque entiérement en cendres grises. Le meilleur etoit ordinairement dur à casser, d'un grain assez fin, d'un noir moins foncé, noircissoit moins les mains que la plupart des autres, & n'avoit point ou presque point de particules brillantes. Je suis fâché de n'avoir pas conservé quelques morceaux de celui qui m'avoit paru le meilleur. Je pensois que j'en aurois de pareil dans la suite quand je voudrois ; mais on ne s'imagine pas aisément combien nous sommes quelquefois gênés par les caprices, l'ignorance ou le défaut de bonne volonté des personnes que nous sommes obligés d'employer ; par l'intention qu'elles ont de favoriser telle ou telle personne, dont elles nous font prendre la marchandise ; & souvent encore par leur crainte de nous laisser trop connoître quelque chose de

mieux que ce qu'il leur eſt facile de nous procurer. Je remarque ceci en paſſant, parce qu'il en réſulte qu'il eſt impoſſible que nous ne ſoyons ſouvent mal inſtruits de bien des choſes, & qu'on doit, par cette raiſon, nous paſſer quelques erreurs.

Parmi les autres ſortes de *mei* que j'ai employées, & qui avoient eté vendues pour de l'*ing-mei*, j'en ai trouvé qui avoit le grain très-gros, qui etoit plein de points brillans, ſe caſſoit aſſez aiſément, & cependant faiſoit un aſſez bon feu : mais, en général, celui qui eſt moins dur, d'un grain moins ſerré & plus brillant, ſe conſume plus vîte, donne moins de flamme, & la cendre eſt ordinairement rougeâtre. Les qualités oppoſées, d'être plus dur, d'un grain plus ſerré & moins brillant, ſe trouvent cependant quelquefois dans du très-mauvais *mei*, qui ne s'allume qu'avec peine, & qui ne ſe conſume point entiérement. On rencontre auſſi du *mei* qui, dès qu'il eſt mis au feu, commence par pétiller, & ſe réduit enſuite totalement en ecailles, qui bouchent le paſſage à l'air, & etouffent le feu. Pour ce qui eſt du *joan-mei*, de celui qu'on livre pour tel, c'eſt une ſorte de *mei* qui ne donne preſque aucune flamme, dont la chaleur eſt ſenſiblement moindre, & qui ſe conſume plus vîte : il s'écraſe avec la plus grande facilité. Communément il eſt d'un noir plus foncé que les autres ſortes de *mei*. C'eſt principalement cette ſorte de *mei* qu'on mêle avec des cendres de *mei*, & un peu de terre propre à lier le tout, & dont on fait des mottes quarrées, qui ſe débitent dans grand nombre de boutiques, & que chaque particulier fait egalement faire.

Le *mei* qu'on achete pour être brûlé ſans addition, ſe vend en aſſez gros quartiers, mêlés de morceaux de toute taille. Après l'avoir fait concaſſer en petits morceaux pour l'uſage, on ramaſſe la poudre & les petits fragmens pour en faire des

mottes.

mottes. Les echantillons que j'envoie suffiront pour donner une idée générale de la nature du *mei*, tel qu'on l'apporte à *Pé-king*; car on dit qu'il y en a de bien des sortes en Chine. Le charbon de terre pour l'usage domestique, tient une espece de milieu entre ceux de la meilleure qualité & ceux de la plus mauvaise. Le meilleur qui me soit passé autrefois par les mains, ressembloit assez, pour la couleur, pour le grain & pour la dureté, à un morçeau de charbon de terre mêlé d'une matiere pierreuse qui fait feu avec le briquet.

J'avois oui dire que le *mei* se vitrifioit quelquefois dans le fourneau. J'ai très-souvent trouvé des scories assez dures & d'un assez gros volume, lorsque j'ai brûlé des mottes faites d'un mêlange de *mei* avec une certaine quantité de terre jaune; mais je n'ai jamais rien trouvé de pareil lorsque j'ai brûlé du *mei* pur, ni lorsque j'ai brûlé des mottes faites avec des fragmens de *mei*, des cendres de *mei* & très-peu de terre: j'appelle cendres de *mei*, la terre grise ou rougeâtre qui est le résidu du *mei* après qu'il est consumé.

Il est inutile de dire que plus le *mei*, avec lequel on fait les mottes à brûler, est bon, plus les mottes sont d'un bon usage. Toute sorte de *mei* qui n'a aucune mauvaise qualité, peut être employé; mais on emploie principalement le *joan-mei*, parce qu'il se réduit aisément en poudre; & l'on amene à *Pé-king* des voitures de poudre de charbon de terre, qui n'est bonne qu'à faire des mottes à brûler. La façon de faire ces mottes est très-simple. Avec de la poudre de *mei* & de petits fragmens de *mei*, on mêle de la cendre retirée des fourneaux, & autant de terre qu'il faut pour lier le tout; & avec un peu d'eau on en fait une pâte grossiere, que l'on entasse dans des moules quarrés, dans lesquels on a auparavant répandu un peu de sable sec ou de cendre de *mei*. On

répand aussi de la cendre de *mei* sur une certaine etendue de terre, sur laquelle on renverse les moules; on laisse sécher les mottes, après quoi on les met en tas. Dans les boutiques, ces moules ont un fond dans lequel est une marque qui se trouve imprimée sur chaque motte. On en fait chaque année, à l'entrée de l'hiver, une bonne quantité dans notre Maison avec la poudre & les petits fragmens de tout le *mei* acheté depuis un an. On n'y mêle autre chose qu'un quart de terre jaune; & les moules qu'on emploie ressemblent exactement à la moitié d'un chassis à mouler, tel qu'en ont les Fondeurs en cuivre. On pose le chassis à terre; on y entasse la matiere, & on enleve le moule; la matiere entassée reste à terre sous la forme d'une brique. Ces briques servent à chauffer les chambres lorsque le froid commence, ou lorsque quelqu'un est bien-aise d'entretenir chez soi une chaleur moindre, ou lorsqu'il craint l'effet du *mei* pur. Ces briques passent pour être meilleures que les mottes achetées dans les boutiques; & il m'a paru que cela etoit vrai, en ayant brûlé des unes & des autres dans mon petit fourneau. Il n'est point nécessaire de s'astreindre à une quantité fixe d'alliage quand on fait des mottes à brûler; moins il y a de matiere etrangere mêlée avec le *mei*, plus le feu est ardent. Toutes les mottes, telles qu'on les fait à Péking, sont trop grosses pour entrer dans le fourneau: on les casse en morceaux, que quelques-uns jettent pêle-mêle avec les plus petits fragmens. D'autres les séparent; & lorsqu'ils ont une certaine quantité de ces petits fragmens, ils les humectent avec un peu d'eau, & en font des boules qui, etant seches, brûlent aussi-bien que les gros fragmens des mottes.

Le *mei* pur, bien choisi, se brûle sans inconvénient, quoique les fourneaux soient dans la chambre même, comme ils sont

en effet dans presque toutes les maisons. Quoiqu'il soit impossible que tout le *mei* pur qui se consume dans Péking soit du *mei* choisi, les accidens, du moins les accidens considérables, ne sont pas bien fréquens ; & je suis très-porté à croire que le charbon de bois dont on se sert pour allumer le charbon de terre, y a souvent la meilleure part. Quand le feu est entiérement eteint, il faut une certaine quantité de charbon de bois pour allumer le charbon de terre ; & alors, si le fourneau est dans la chambre, la grande fumée du charbon de bois oblige d'ouvrir portes & fenêtres. On ferme le tout lorsque la fumée est à-peu-près passée : mais durant la journée, lorsqu'on a oublié d'ajouter du *mei* avant que le feu ait trop ralenti son ardeur, le *mei* ne s'allumeroit pas si on le mettoit seul ; & on est obligé d'y joindre un peu de charbon de bois. Or, à moins que la fumée ne devienne excessivement incommode, les Chinois n'y font presque aucune attention. Ce qui les sauve souvent, c'est qu'un des côtés de la chambre etant presque tout en fenêtres, qui ne sont que d'un papier fort mince, collé sur un treillis, & y ayant assez communément quelques petits carreaux ouverts au haut des fenêtres, l'air peut se renouveller ; & ce renouvellement continuel de l'air, qui, à raison de son excès, a son inconvénient, a aussi l'avantage de parer à bien des accidens.

Le *mei* seul ne donne aucune fumée bien sensible, même avant d'avoir entiérement pris feu. Peut-être que dans des chambres bien fermées elle paroîtroit davantage. J'en ai quelquefois brûlé qui avoit une légere odeur de soufre, mais trop foible pour incommoder. J'en ai rencontré rarement d'une odeur désagréable à un certain point. Quand on commence à chauffer une chambre, lors même que le fourneau est en dehors, on sent souvent une odeur désagréable, causée par l'humidité qui

s'exhale des briques ; & comme il continue à s'en dégager, tantôt plus, tantôt moins, ſelon certaines circonſtances, & ſelon que le fort de la chaleur parvient à tel ou tel endroit du pavé, on ſent quelquefois cette odeur ſe renouveller pluſieurs jours, & même pluſieurs ſemaines après qu'on a commencé à chauffer la chambre. On auroit tort d'attribuer cet effet au *mei.* Il y en a ſans doute de mauvais, dont la vapeur eſt nuiſible ; mais je crois qu'on lui attribue quelquefois de mauvais effets auxquels il n'a pas eu part.

J'ai eté curieux de voir ſi, le fourneau etant une fois allumé, on pouvoit l'entretenir long-tems ſans y mettre un ſeul morceau de charbon de bois, & ſans y ajouter trop ſouvent du charbon de terre. Il ſuffit pour cela de renouveller le charbon de terre avant que celui qu'on a mis précédemment ait perdu toute ſa force vers le haut du fourneau, en obſervant d'y en remettre d'abord une certaine quantité ſans trop ôter de cendres. Lorſqu'après un intervalle de temps, qui n'eſt pas long, le feu de ce nouveau charbon de terre eſt en vigueur, il faut ôter beaucoup de cendres, afin de pouvoir remplir le fourneau d'une aſſez grande quantité de nouveau charbon de terre, pour qu'on ne ſoit obligé de toucher au fourneau qu'après un aſſez long tems. Malgré la petiteſſe de mon fourneau, en renouvellant cette manœuvre trois fois dans vingt-quatre heures, j'ai entretenu un bon feu pendant huit jours, ſans employer du charbon de bois, & j'aurois pu continuer plus long-tems. Comme il ſe trouve des morceaux de *mei* qui ne ſe réduiſent pas entiérement en cendres, le fourneau ſe rempliroit à la longue. Quand les fers de la grille ſont ſuffiſamment ecartés, on fait tomber les morceaux à demi-uſés dans le cendrier. Ces morceaux ne ſont pas perdus ; on rejette ceux qui ſe trouvent n'être qu'une matiere pierreuſe que le feu n'a pu

réduire en cendres ; & après avoir détaché les cendres des autres, on les remet dans le fourneau parmi le nouveau charbon de terre.

Les Chinois ſont dans l'uſage de laiſſer toujours ſur la grille un certain nombre de ces morceaux à demi-uſés pour ſoutenir le feu. Ils mettent quelquefois auſſi, immédiatement, ſur la grille, une couche de fragmens de briques, à travers laquelle l'air paſſe ; mais alors les cendres bouchent ſouvent le paſſage, qu'on ouvre de tems en tems avec une broche de fer groſſe comme le doigt, longue d'environ un pied & demi, qu'on introduit tantôt par le haut du fourneau, tantôt par une petite ouverture latérale, placée un peu au-deſſus de la grille. Cet inſtrument, auquel on joint quelquefois une paire de pincettes aſſez courtes, ou bien une paire de petits bâtonnets de fer, ſemblables à ceux dont les Chinois ſe ſervent en mangeant, forme tout l'attirail néceſſaire pour attiſer le feu. L'expérience a bientôt appris combien il faut lui donner d'air par l'ouverture latérale & par la grille, pour qu'il brûle ſans ſe conſumer trop vîte. Avec un millier de livres de charbon de terre, on peut très-bien chauffer, pendant quatre mois, une chambre médiocre. Bien des gens, peu à leur aiſe, n'en uſent pas ſix cens, & ſe chauffent cependant aſſez bien. J'ai paſſé autrefois quinze jours à Liége, au commencement de l'automne ; quoique je n'aie pas fait une attention bien particuliere à la maniere dont on emploie le charbon de terre, il me paroît, par ce que je puis me rappeller de la maniere dont on le conſume, qu'on doit en uſer bien davantage. Je ne ſais pas non plus ſi on pourroit brûler le charbon de terre dont on uſe ici, dans un appareil ſemblable à celui qu'on place ſous les cheminées à Liége ; ni ſi celui de Liége pourroit être employé de la même maniere que celui-ci. Quand j'aurai

lu l'Ouvrage ſur le charbon de terre, dont le dernier volume eſt arrivé ici il y a quelques jours, je pourrai avoir là-deſſus des connoiſſances plus préciſes. J'ai cru, en attendant, que ce que je viens de marquer ne ſeroit pas entiérement inutile ; & je me propoſe de revenir ſur cet objet, ſi je trouve qu'il en mérite la peine, ou ſi l'on me demande quelques eclairciſſemens.

Il y a quelques jours que M. Cibot m'a remis deux morceaux d'un charbon foſſile, qui ne reſſemble à aucun des charbons de terre que j'ai vus juſqu'à préſent à Péking, & dont on ne fait point uſage ici, que je ſache : auſſi m'a-t-il ajouté qu'il venoit de trente lieues. Les Chinois ne l'appellent point *mei*, mais *che-tan*. *Tan* eſt le nom qu'ils donnent au charbon de bois ; *che*, veut dire pierre ; & ſelon le génie de la langue chinoiſe, ce mot peut ſignifier une choſe qui tient de la pierre, ou qui lui reſſemble.

NOTICE

Sur le Borax (1), *par feu M.* Cibot, *Missionnaire.*

LE borax a eté connu en Chine bien anciennement, & egalement employé dans les Arts & dans la Médecine. Il se nomme *pong-cha*. Quelques soins que nous nous soyons donnés pour rendre nos recherches sûres & exactes, nous n'avons pu découvrir nulle part, ni qu'il y ait, ni qu'on fasse du borax dans aucune Province de l'Empire. Tous les Livres d'histoire naturelle, tous les Droguiers, & tous les Recueils, Dictionnaires, Compilations que nous avons consultés, n'en disent rien; mais ils s'accordent tous à assurer qu'on le tire ou du *Tsang-li*, qui est le Thibet; ou du *Hai-nan-nan-hai*; ce qui désigne la presqu'Isle occidentale de l'Inde; & de tous les pays qui en dépendent. Les Marchands droguistes que nous avons fait interroger, ont répondu la même chose, & ont ajouté que le borax de Péking venoit du Thibet par le *Yun-nan* & le *Sée-tchouen*, ou de la ville de Canton. Quant au Thibet, nous avons trouvé dans l'*Y-tong-chi* qu'il y a un lac nommé *Ma-pin-mou-ta-lai*, qui a près de dix-huit lieues de circonférence, est entouré de montagnes de tous côtés, dont les eaux sont verdâtres & douces, où les couleurs de l'arc-en-ciel paroissent flotter sur la surface de l'eau quand le soleil est elevé sur l'horizon, & d'où il sort des especes d'eclairs quand les flots se brisent les uns contre les autres. Puis on ajoute plus bas, que le borax qu'on trouve en grande quantité sur les rochers qui bordent ce lac, est le plus beau &

(1) *Voy.* Propriété de l'eau de borax, Tome IV, pag. 486.

le meilleur qu'on connoiſſe. Il y en a de deux eſpeces, ſavoir ; de verdâtre & de rougeâtre.

Nous avons fait chercher du borax du Thibet dans les plus grandes boutiques de Péking ; nous n'en avons trouvé que d'epuré & de criſtalliſé en morceaux. Ces morceaux ont environ un pouce d'epaiſſeur, & quatre ou cinq de diametre. Du reſte, pour peu qu'on néglige de les tenir ou bien enveloppés dans du papier, ou bien fermés dans un vaſe, ils perdent leur criſtalliſation, & deviennent une pouſſiere blanche comme de la farine. Il n'en eſt pas de même du borax naturel & non purifié, ſoit celui qui eſt couleur de gomme de pêcher, ſoit celui qui eſt verdâtre : l'action de l'air ne l'entame pas, & il reſte en maſſe gras & pâteux.

Les Marchands du *Yun-nan* & du *Sée-tchouen*, qui vendent le borax du Thibet, le contrefont-ils, ou ne font-ils que le purifier ? Tout ce que nous pouvons répondre de poſitif & de certain, c'eſt qu'il n'eſt queſtion ni de borax naturel, ni de borax purifié, ni de borax imité & contrefait, dans aucun des Livres où l'on rend compte plus en détail de ce que chaque Province, chaque Diſtrict, chaque Canton met dans le commerce général de tout l'Empire. Or, comme on y parle du nitre, du vitriol, du ſalpêtre, du ſoufre & des foſſiles les moins importans, ce ſilence, joint au témoignage des Livres qui diſent que le borax vient de chez l'etranger, fait un préjugé, ou plutôt une preuve qu'il eſt dur de rejetter. D'un autre côté, le borax ne ſe vend que trois ſols & demi à quatre ſols l'once à Péking. Ce bon marché eſt difficile à concilier avec l'achat & le port pour une choſe qui viendroit de ſi loin.

Nous avons dit que le borax ſe nommoit *pong-cha* en Chinois ; or le mot *pong* s'ecrit de trois manieres : la premiere

miere eſt le nom des habitans des environs du lac dont nous avons parlé : la ſeconde ſignifie *purifié au feu ou par evaporation :* la troiſieme déſigne une plante employée dans les remedes. Nous ne la connoiſſons pas. Ces trois manieres d'ecrire le mot *pong* ſont d'autant plus dignes d'attention, qu'elles ne ſont pas egalement anciennes. Le dernier Editeur du *Tſao-kang-mou* avoue que cela indique quelque choſe, mais qu'il n'a rien trouvé de précis dans les Livres qu'il a conſultés. Il ne nous appartient pas d'en vouloir ſavoir plus que lui ; cependant nous croyons qu'on pourroit conjecturer que la premiere maniere d'ecrire le mot *pong*, indique le borax tel qu'on le tiroit du Thibet ſous les Dynaſties des *Leang* & des *Tang ;* la ſeconde, le borax purifié ; & la derniere, un borax artificiel, pour lequel on ſe ſervoit de la plante *pong* dans le onzieme ſiecle, ſous la Dynaſtie du grand *Song* : nous ne donnons ces conjectures que pour ce qu'elles valent. Mais comme la derniere eſt très-intéreſſante, nous avons feuilleté quelques Livres, & nous avons trouvé qu'on purifioit le borax comme le ſel ammoniac. Voici qui mérite plus d'attention.

Selon un Ecrivain du dixieme ſiecle, le nitre & l'arſenic peuvent ſuppléer le borax pour la ſoudure, la fonte & la purification des métaux. Selon un autre du treizieme ſiecle, les herbes *tchi-mou*, *ngo-pou-tchi-tſao*, *gun-tai*, *tſée-ſou*, *ho-cheou-ou*, *tſeng-tai*, peuvent diſſoudre & décompoſer le borax. Si l'on fait paſſer au feu cette décompoſition, après y avoir ajouté un peu d'arſenic, le borax reparoît plus beau & en plus grande quantité. Nous n'avons ni le loiſir, ni les moyens, ni les livres néceſſaires pour ſuivre cette indication.

La Médecine Chinoiſe attribue au borax une vertu ſpéciale pour appaiſer les maux & les enflures de gorge. Nous trouvons

qu'un Médecin fit souffler du borax, réduit en poussiere, dans le gosier d'un homme qui avoit avalé un os, qui ne pouvoit plus ni monter ni descendre; il ne respiroit plus qu'à peine, & ce remede lui sauva la vie.

NOTICE

Sur le Cuivre blanc de Chine, ſur le Minium & l'Amadou, par feu M. Collas, Miſſionnaire.

On fabrique en Chine quantité de petits ouvrages, & en particulier un nombre prodigieux de pipes d'un cuivre dont la blancheur approche beaucoup de celle de l'argent, & que les Chinois nomment *pé-tong ;* c'eſt-à-dire, cuivre blanc. On croit ici communément que ce cuivre ſort tel du fourneau où l'on fond la mine ; & l'on dit qu'il y a du cuivre blanc véritable & du contrefait. On appelle contrefait, celui que quelques perſonnes ſavent faire en alliant le cuivre rouge à d'autres matieres ; & véritable, celui qu'on apporte de la Province de *Yun-nan.* Le commun des perſonnes croyant qu'entre les autres mines qui ſont en grand nombre dans cette Province, il ſe trouve des mines de cuivre blanc ; il ſe pourroit abſolument faire que ceux qui exploitent les mines de cuivre du *Yun-nan*, euſſent, dans certains quartiers, des méthodes propres, & des matériaux convenables à portée, pour blanchir le cuivre intérieurement, par des travaux en grand, d'une façon plus belle & plus ſolide que ne font ceux qui pratiquent cette opération en petit, & avec des matériaux peut-être un peu différens ; & alors, dans les pays eloignés du *Yun-nan*, & peut-être dans le *Yun-nan* même, les perſonnes qui n'examinent pas les choſes de ſi près, regarderoient encore ce cuivre comme un cuivre naturel. Peut-être auſſi le cuivre ſe trouve-t-il tellement préparé dans certaines mines, & lié dans de telles proportions avec les matieres convenables, que la ſimple fuſion donne un cuivre blanc d'une belle couleur, & plus ſolide que celle que l'art tâche de produire.

Pour eclaircir cette question, il faudroit pouvoir faire des informations à la source même. En attendant, je me suis informé à *Pé-king* d'où les ouvriers en cuivre blanc tiroient celui qu'ils employoient. On m'a indiqué une grosse boutique qui fait chaque année une provision considérable de cuivre blanc en petits pains ronds d'environ trois livres, qui se vendent en détail aux ouvriers, sur-tout à ceux qui font des pipes. Ceux-ci brisent ou scient ces pains en morceaux, qu'ils refondent & qu'ils coulent en petits lingots : ils battent ces lingots à froid, les faisant rougir de tems en tems ; ils les réduisent en feuilles, qu'ils plient, qu'ils etendent, qu'ils soudent ; & malgré le nombre de fois qu'une même piece est mise au feu, le cuivre conserve toujours sa blancheur.

Dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1739, Partie historique, pag. 24, on lit qu'un morceau de cuivre blanc de Chine, qu'on dit être naturel, etoit devenu rouge après trois fontes. Il n'y a point de doute à former sur l'exactitude de cette expérience : mais comme il paroît que le bon cuivre blanc qu'on emploie ici, n'est pas si facilement altérable au feu ; qu'on assure qu'il y en a du contrefait, de la maniere que j'ai expliqué plus haut, & qu'on assure egalement que dans les grosses boutiques où se débite le vrai cuivre blanc, venant du *Yun-nan*, il y en a de différens degrés de pureté à choisir ; j'ai cru que cette matiere pouvoit encore être examinée. J'ai envoyé dans une de ces grosses boutiques, & j'y ai fait acheter un pain d'environ trois livres, réputé du meilleur cuivre blanc. Il est coulé très-grossiérement ; les crasses qui y sont adhérentes, peuvent elles-mêmes être un objet d'examen. J'avois fait demander si, par le moyen de ceux qui font le commerce du cuivre blanc, on ne pourroit pas faire venir quelques morceaux de la mine même de ce cuivre ;

mais on a répondu que cette branche de commerce avoir, d'ici au *Yun-nan*, plusieurs entrepôts, & qu'on ne pouvoit satisfaire à ma demande. Je n'ai pas entiérement renoncé pour cela à l'envie d'obtenir de cette mine, supposé qu'il en existe de telle. J'avois oui beaucoup vanter le cuivre blanc du *Kiang-si*; on m'a depuis assuré qu'il n'y avoit ni mine, ni fabrique de cuivre blanc dans le *Kiang-si*; que tout le cuivre blanc employé par les ouvriers du *Kiang-si*, leur venoit du *Yun-nan*, de même qu'à Péking; & que si leurs ouvrages etoient plus beaux, cela venoit de ce que les ouvriers, ou savoient mieux ménager la matiere, ou y ajouter quelque ingrédient qui en augmentoit la beauté. J'ai oui dire que plusieurs ouvriers, après avoir acheté dans les grosses boutiques le cuivre blanc en morceaux brutes, y ajoutoient quelquefois, selon les différens ouvrages qu'ils exécutoient, plus ou moins de matieres étrangeres propres à remplir différentes vues, quelquefois d'epargne ou de fraude. On travaille beaucoup à Canton en cuivre blanc; mais j'ai oui assurer, etant à Canton, qu'il y en avoit beaucoup de contrefait ou d'altéré : & en effet, en ayant voulu employer à quelques petits ouvrages, celui qu'on me procura etoit notablement différent de celui que j'ai vu employé à d'autres ouvrages. La même chose m'est arrivée une fois à Péking : des feuilles de cuivre blanc que j'avois commandées chez un batteur de feuilles de cuivre, etoient de même falsifiées ou altérées. Voilà, jusqu'à présent, ce que j'ai pu découvrir sur le cuivre blanc. Ces notions ne s'etendent pas loin : mais comme il paroît qu'on regarde le cuivre blanc de Chine comme supérieur, en général, aux différens cuivres blancs que l'art produit chez nous, j'ai cru que ce peu feroit toujours plaisir en attendant mieux, s'il se peut.

On m'a aſſuré depuis peu qu'il y avoit à Péking un endroit où l'on fabriquoit du minium ; mais on m'a dit en même temps qu'il ne ſeroit pas facile d'avoir le détail du procédé qu'ils ſuivent.

Nota. L'amadou de Chine eſt blanc ; je n'en ai point vu d'autre ici : il eſt fait avec une herbe. Lorſque cet amadou a contracté l'humidité, on le ſeche au ſoleil ; on l'etend ſur une pierre ; on répand pardeſſus un peu de ſalpêtre en poudre, & on le bat avec deux bâtons aſſez courts, en le retournant pluſieurs fois.

NOTICE

Sur un Papier doré ſans or, par feu M. Collas, *Miſſionnaire.*

On débite ici, à Péking, des bandes de papier doré d'un peu plus de deux pouces de large, & d'un pied quelques pouces de long : elles coûtent un peu plus d'un ſol la piece. On dit qu'elles viennent de *Sou-tcheou.* Lorſque ces bandes ſont entieres, il eſt facile de voir qu'on a etendu un vernis ſur des feuilles de métal collées ſur du papier. Le vernis déborde de tous côtés, & offre une couleur différente de la dorure & du papier. J'ai eu la curioſité de brûler une de ces feuilles ; toute la dorure a diſparu, ainſi qu'il devoit arriver, dès qu'on n'avoit point employé de vraies feuilles d'or. Pluſieurs morceaux de la feuille conſervant encore leur figure, ſe ſont trouvés couverts, d'un côté, d'une feuille blanche, comme d'argent. J'ai lieu de croire que c'eſt véritablement de l'argent ; la quantité etoit trop petite, & les moyens me manquoient pour m'en aſſurer entiérement. J'ai envoyé chercher d'autres feuilles pareilles ; on m'en a apporté en même temps d'autres ſimplement argentées, de même grandeur & de même prix.

Les Chinois font à Péking, & probablement auſſi ailleurs, quantité de meubles dorés, en tout ou en partie, par une méthode pareille à celle qu'on emploie pour le papier dont je viens de parler. On en voit d'expoſés dans les boutiques, qui ne ſont encore qu'argentés. Pour les dorer, ils appliquent ſur les feuilles d'argent une ſorte de vernis qu'ils nomment *tſé-yeou* : ce *tſé-yeou*, à ce qu'on m'a aſſuré, n'eſt autre choſe que le *tſong-yeou*, dans lequel on mêle d'autres drogues en

le faiſant cuire : il eſt naturel de ſoupçonner la gomme-gutte ou l'aloës. Je me ſuis informé de la maniere dont ſe préparoit le *tſé-yeou* qu'on vend dans les mêmes boutiques où ſe vend le *tſong yeou* , dont on fait ici grand uſage ; mais quoique ce ſoit une choſe connue de bien des gens de métier, chacun eſt dans la louable coutume d'en faire myſtere à quiconque veut s'en informer en détail. L'on m'a aſſuré que les apprentifs même qui ſont ici, dans quelque boutique que ce ſoit, n'apprennent qu'avec peine ces ſortes de ſecrets, connus de tous les maîtres, & quelquefois conſignés dans des livres que chacun n'eſt pas à portée de ſe procurer. Ceux que j'avois chargés de me fournir là-deſſus quelques eclairciſſemens, ne m'ont, juſqu'à préſent, pu rien apprendre de diſtinct. Il ſe préſentera peut-être, dans la ſuite, quelque occaſion de ſavoir au juſte ce qui en eſt. En attendant, il me paroît qu'il n'y a pas grande perte à l'ignorer. Nous n'avons pas en France le *tong-yeou*, & nos vernis d'or me paroiſſent plus beaux que le *tſé-yeou*, & peuvent ſervir au même uſage. Il me paroît qu'avec des feuilles d'argent & nos vernis d'or, on pourroit dorer des meubles à-peu-près comme on dore des cuirs : j'ignore ſi cette méthode, qui a dû venir en penſée à bien des perſonnes, a quelquefois eté miſe en exécution chez nous. On pourroit, par exemple, dans les Egliſes de campagne, dorer de la ſorte, à peu de frais, des tabernacles & d'autres pièces : ſi la choſe n'a pas eté eſſayée, elle mériteroit bien, ce me ſemble, de l'être.

NOTICE

NOTICE

Sur le Bambou, par le même.

ON trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1769, Part. hiſtorique, page 77, une deſcription du bambou, & un détail de ſes uſages. On en fait ici un uſage dont il n'eſt point parlé (1) dans cet article, & qu'on ne connoît peut-être point dans les iſles de l'Amérique, où il a eté tranſporté. Lorſqu'il commence à ſortir de terre, on en coupe une quantité de gros jets juſqu'à une certaine profondeur en terre, comme on coupe chez nous les aſperges. Ces jets encore tendres ſont mangés, non-ſeulement par les gens du peuple, mais par les perſonnes qui ſe nourriſſent le plus délicatement. Ce qui ne ſe conſomme point dans l'endroit, ſe tranſporte ailleurs, même fort loin, après avoir reçu une préparation qui l'empêche de ſe gâter. Des perſonnes qui ont demeuré dans les cantons où le bambou croît en abondance, m'ont dit qu'on fendoit ces jets en quartiers; qu'on les expoſoit pendant un certain tems à la vapeur de l'eau bouillante, & qu'on les faiſoit enſuite ſécher. Au moyen de cette préparation, on les conſerve aſſez long-tems, & on peut les tranſporter fort loin. On en mange toute l'année à Péking, où on en apporte, en grande quantité, des Provinces méridionales. On les fait tremper dans l'eau fort long-tems; après quoi on les coupe en morceaux, qu'on ſépare en tranches d'une ligne ou deux d'épaiſſeur, ou bien on les coupe en filamens; & après les avoir fait bien cuire, on les aſſaiſonne de différentes manieres: on les mêle dans différens ragoûts.

(1) *Voyez* ce qu'en dit M. Cibot, tom. II, pag. 641.

Il s'en fait une ſi grande conſommation, qu'on n'en mange pas ſeulement la partie la plus tendre, mais encore quelquefois celle qui ne laiſſe pas d'être un peu dure. On les laiſſe plus ou moins croître avant de les couper, & on en forme différentes claſſes, qui ſe vendent à différens prix, afin de pouvoir ſatisfaire tout le monde. Cet uſage du bambou eſt, pour certains cantons, une reſſource & un objet de commerce conſidérable. Les Chinois font auſſi macérer des morceaux de bambou tendre dans le ſel; & c'eſt une de leurs préparations d'herbes ſalées qu'ils mangent ſouvent avec le riz. Je penſe que le bambou, qui croît très-bien dans nos iſles d'Amérique, pourroit proſpérer juſqu'à un certain point dans les Provinces méridionales de la France, du moins dans certains cantons. Malgré les grands froids de Péking, & leur longue durée, j'en ai vu un plant, abſolument négligé, qui n'a pas laiſſé de ſubſiſter pluſieurs années; mais les jets n'etoient pas plus gros que le doigt.

NOTICE

Sur les Plumails Chinois, par feu M. Cibot, Miſſionnaire.

Le génie, le caractere & les goûts d'une grande nation, ſe peignent dans les plus petites choſes. Il y a des pays où des femmes, & même des hommes, appellent un domeſtique pour leur donner un mouchoir, une tabatiere, un livre, qu'ils pourroient prendre en etendant le bras, ou en ſe courbant un peu. Ici, les perſonnes du plus haut rang, de l'un & de l'autre ſexe, prennent un plumail ſans héſiter, & ſecouent elles-mêmes la pouſſiere qu'elles ont remarquée ſur une table, ou ſur quelque autre meuble. Qui aimeroit à exercer ſa philoſophie ſur l'origine, les uſages & l'hiſtoire des plumails chinois, en auroit pour long-tems, avant d'avoir epuiſé ſon ſujet. Tout frivole qu'il paroît, ſoit qu'il fît paſſer ſes réflexions du village à la ville; de la ville dans le palais; des atteliers des Artiſans, dans les cabinets des Lettrés & des Princes; & des appartemens de jour, & de nuit dans les oratoires & dans les chapelles des idoles; ſoit qu'il promenât ſes regards ſur cette longue ſuite de ſiecles que des hiſtoires particulieres, ſans nombre, ſe ſont attachées à peindre en détail dans la vie privée des perſonnages de tous les rangs qui ont eu quelque célébrité, & ſur-tout dans tout ce qui a trait à la ſingularité des goûts, des modes & des inventions pour les petits meubles de bien-être & de caprice, il eſt hors de doute qu'il y trouveroit beaucoup à s'amuſer ou à s'inſtruire, ſelon qu'il chercheroit l'un ou l'autre. S'il avoit le goût des vers, il verroit avec plaiſir que la poéſie Chinoiſe a créé bien des mondes qui manquent à la nôtre, & qu'une Ménagere, une jeune Eſclave, un Eunuque du Palais, une Reine, un Lettré, un Mandarin, &c., au mo-

ment de prendre le plumail, ou l'ayant à la main, ou en faisant usage, ou délibérant s'ils le quitteront, &c., lui ont fourni des sujets à choisir, qu'elle a tournés au sérieux & au philosophique, au grand & au sublime, au gracieux & au riant, au badin & au folâtre, selon qu'il lui a plu. *La vieille Domestique le plumail à la main*, est une des pieces qu'on loue le plus, pour la beauté de la poésie & la naïveté de la morale. La satyre, au contraire, la plus ingénieuse & la plus piquante qui ait jamais eté faite de la fausse philosophie qui prévalut sous les *Song*, est la piece intitulée : *le choix du Plumail.* Comme ce choix regarde un ancien Lettré de Province, qu'on vient de charger de la Bibliotheque Impériale, il en a bien long à dire sur les différens livres qu'il voit, & la sorte de plumail qui convient à chacun, à raison de la forme qu'il a, de la place qu'il occupe, & de l'etat où il est. Ses délibérations finissent par prendre le parti de faire usage de tous les plumails, & d'assigner à chaque livre celui qui lui convient. Cette fin passe pour un chef-d'œuvre ; & on la fit entrer dans la jolie chanson du vendeur de plumails, afin qu'elle pasât jusqu'au peuple. Quelques citations de ces pieces nous réveillerent sur les plumails qu'on a ici quelque tems ; nous rappellerent ceux que nous avions vus au Palais & ailleurs, puis nous donnerent la pensée de les faire connoître, dans la vue de ménager à l'industrie du peuple une de ces petites ressources innocentes qu'on a tant multipliées ici, & auxquelles, sans doute, on prendra goût dans notre France, à proportion qu'on en sentira mieux le prix.

Si les Amateurs pécunieux de bagatelles etrangeres souhaitent avoir des suites complettes de toutes les sortes de plumails qu'on a ici, nous les avertissons qu'elles seront très-nombreuses, & qu'il ne tiendra qu'à eux d'y dépenser beaucoup d'argent. Les Peintres qui excellent en ce genre, jusqu'à

tromper les yeux, ont vendu une ſeule feuille, bien au-deſſus de ce que nous oſerions dire, pour l'honneur de la Chine. Quant à nous, pour qui il n'eſt queſtion que de donner quelque idée des formes diverſes qu'on donne à ces petits meubles, & des diverſes matieres dont on les fait, nous nous ſommes bornés à un petit nombre. Nos ouvriers n'ont beſoin que d'être mis ſur la voie, ou plutôt que de voir des deſirs dans le public. Si on vouloit des plumails, leur génie en auroit bientôt imaginé de mille formes différentes, auxquelles ils donneroient cette elégance naturelle, gracieuſe & réguliere, qui caractériſe leurs ouvrages, & les diſtingue de tout ce qu'on fait ailleurs.

Si on nous demande ce qui a mis les plumails en vogue à la Chine, & les a tant multipliés ; nous répondrons ſans héſiter, que cette bagatelle, comme bien d'autres, tient au climat, au caractere national, aux mœurs, aux uſages & aux ſoins du Gouvernement, qui s'etendent à tout. Les grandes chaleurs & les grands froids ont fait préférer les rez-de-chauſſée pour toutes les maiſons ; & comme, outre les pluies & les ouragans de ſable & de pouſſiere, la grande ſécchereſſe fait que le moindre vent obſcurcit l'air de pouſſiere, on ne ſauroit en défendre l'intérieur des ſalles, des chambres & des cabinets les mieux clos. D'un autre côté, ce qui frappe les ſens attirant les premiers ſoins du Chinois, & la grande loi de l'extérieur, à laquelle il eſt ſoumis depuis le berceau juſqu'au cercueil, erigeant en devoirs les plus petits ſoins de la propreté, le plumail eſt un meuble néceſſaire ; meuble dont il a fallu diverſifier la forme, ſelon qu'on s'en ſert pour des choſes plus proches ou plus eloignées, plus grandes ou plus petites. L'eclat même des vernis, la fineſſe des broderies, la beauté des porcelaines & de toutes les autres choſes d'un travail

délicat qui ornent les appartemens, ont obligé à en imaginer d'aſſez fins pour en ôter la pouſſiere ſans les endommager. D'ailleurs, la clôture des appartemens des perſonnes du ſexe, & la ſolitude des cabinets des gens en place & des hommes de lettres, en rendent l'entrée ſi difficile, que pour concilier la grande loi de la propreté avec elles, les plumails ont dû paſſer en leurs mains, & dès-là être aſſez propres pour cela. Puis, comme il devoit arriver, l'induſtrie & le bon goût, le caprice & la mode, le luxe & la molleſſe, les ont façonnés, ornés & embellis de tant de manieres, qu'ils en ont fait un meuble de décoration, juſques dans les ſalles du Palais. Cette glorieuſe deſtination a valu aux plumails d'entrer dans les préſens, que l'etiquette, le reſpect & l'amitié ont tant multipliés ici, & d'être chantés, à cette occaſion, en toutes ſortes de vers par les plus célebres Lettrés, & par les Empereurs eux-mêmes. Les grands mots même des Anciens, *qu'il faut ſe renouveller chaque jour ;* que *le Sage ſecoue ſans ceſſe la pouſſiere du monde ;* que *la pureté de l'ame ne ſe conſerve que par des ſoins continuels*, &c., leur ont mérité d'être célébrés par les plus beaux génies, à cauſe de l'agrément de l'allégorie. Le Gouvernement, enfin, pour qui rien n'eſt vil & petit, dès qu'il y voit quelque avantage pour le peuple, voyant une reſſource pour lui dans les différentes matieres dont on fait les plumails, & dans les diverſes formes qu'on leur donne, n'a pas manqué d'en occuper ſes ſoins, pour en etendre ou en perpétuer l'uſage, & pour diriger les modes, les goûts, les préférences du tems, vers ce qui en porteroit les profits dans les villages & dans les montagnes, comme dans les atteliers & les boutiques des Villes.

Il importe peu à l'Etat qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de plumails ; mais dès-là qu'ils ſont devenus un meuble de beſoin

& de décoration dans les maiſons, il importe beaucoup à l'Etat que les manches qu'on leur donne, que les plumes dont on les fait, que le grand débit qu'ils ont, en etendent au loin les profits; en ſorte qu'une racine ſinguliere, par exemple, une branche d'arbre de figure remarquable, les plumes d'un oiſeau etranger, *&c.*, deviennent une bonne aventure pour un pauvre Colon. Dès qu'il faut occuper de vers un certain public, & uſer l'inquiétude des Poëtes, pourquoi ne pas donner vogue à un ſujet qui a ſes agrémens, & expoſe à moins d'ecarts?

La diverſité des matieres dont on a imaginé de faire des plumails, ayant donné occaſion d'employer à un autre uſage un meuble deſtiné contre la pouſſiere, qu'il nous ſoit permis d'en dire un mot: nous voulons parler des queues de cheval, ou des crins agencés en queue de cheval avec un manche.

La premiere deſtination de ce meuble a plus de douze ſiecles; & il devint célebre par les louanges des Poëtes qui firent leur cour à une Impératrice, en vantant la vogue qu'elle avoit donnée à cet ancien ſigne militaire, en le faiſant paſſer, ſous une nouvelle forme, des camps dans les appartemens, pour y défendre les tapis des inſectes qui s'y multiplioient en eté, & les rongeoient en mille manieres. *Les feutres du Citadin profiteront du bienfait*, dit l'un d'eux, *& les Paſteurs des chevaux encore plus: les crins qu'ils laiſſoient perdre, leur tiendront lieu d'argent au marché.* La citation eſt un peu ruſtique; mais on peut dire ici de pareilles choſes à une Impératrice, même en vers, ſous prétexte qu'elle eſt la mere de l'Empire. La ſeconde deſtination de ce meuble regarde les malades, auxquels on le met à la main pour ecarter les mouches & s'en défendre. On ſentira d'abord qu'il eſt très-propre à cela, & que la maniere dont s'en joue le malade, lui en fait

un petit amuſement. C'eſt à ce titre que nous demandons pour lui quelque attention. Il eſt ſi peu diſpendieux, qu'il ſera aiſé de le procurer aux pauvres malades des Hôpitaux, que la perſécution des mouches déſole en certaines ſaiſons. Les ſains en font auſſi uſage ici; & la ſtupidité de l'orgueil, pour qui tout eſt pâture, n'a pas manqué de chercher le mérite de la bonne grace dans la façon de l'agiter légérement, de le faire paſſer d'une main à l'autre, & de lui donner des mouvemens ſinguliers, & d'une adreſſe admirable. L'eſpece de Bonzes qui tient ſiege dans les carrefours & ſur les bords des chemins, attire quelquefois l'attention des paſſans par le ſérieux, la majeſté & l'adreſſe des mouvemens qu'elle fait, ſans ouvrir les yeux, pour ecarter au loin les mouches. A cette occaſion, voici un mot pour nos Savans.

Le P. Montfaucon, pag. 154 de ſon dernier tome du Supplément de l'Antiquité expliquée, parlant de la figure Chinoiſe trouvée en Sibérie, ne comprend rien à l'inſtrument qu'elle *porte ſur ſa tête* : or, cet inſtrument eſt exactement le petit meuble dont nous parlons, qui n'a aſſurément rien de *monſtrueux*, non plus que *la tête, qui ſemble lui ſortir du col, & qui a les oreilles de quelque animal*, & qu'un peu d'attention auroit pu faire remarquer être le bout de la poignée du coutelas qui eſt repréſenté à côté ſur l'eſtampe, & qui eſt porté en bandouliere ſur l'épaule, avec la calebaſſe des preux Chinois. On a donné la figure d'une tête d'animal à ce bout, ſelon le goût du tems; mais un Savant d'Europe peut ignorer tout cela.

DIVERSES REMARQUES

DE FEU M. CIBOT, MISSIONNAIRE A PÉKING,

SUR LES ARTS-PRATIQUES EN CHINE.

I. *Sur les Ouvrages en fer.*

QUAND l'Empereur régnant fit bâtir sa seconde maison européenne, M. Castiglione fit entrer une grille de fer dans son plan, & M. Thébaud (1) se chargea de diriger les ouvriers du palais, & de la faire exécuter. Quelque nouveau que fût l'ouvrage pour ces ouvriers, ils en furent quittes pour y mettre plus de tems & plus de soins. Leur grille, quoique chargée d'ornemens, eut toute la légéreté & l'élégance qu'on y pouvoit désirer, & plut beaucoup quand elle fut placée. A quoi va aboutir ce récit? le voici.

On a beau avoir eté à la Chine, y avoir beaucoup vu, lu & entendu, on court toujours le risque d'une méprise quand on se mêle de prononcer sur ce qu'on y fait, ou ce qu'on n'y fait pas en fait d'arts. Les Européens artistes du Palais & les autres, ne douterent pas que la grille de fer de la maison européenne ne fût une nouveauté, du moins pour la maniere dont le fer y etoit travaillé & mis en ornemens. C'en étoit une en effet pour le Palais & pour les ouvriers qui la firent; & ils méritoient les louanges qui leur furent données publiquement, jusqu'én présence de l'Empereur; mais ce n'en etoit pas une pour la Chine. La maniere dont on le leur laissa ignorer jusqu'au bout, peint bien le génie Chinois & le ton de la Cour. Quant à parler, il

(1) MM. Castiglione & Thébaud étoient tous deux Missionnaires.

eût fallu parler d'abord pour avoir des ouvriers tout exercés ; or, comment les annoncer à l'Empereur, vu qu'on n'avoit rien présenté de leur façon ? Puis, les faire venir de la Province à la Cour pour l'Empereur, etoit une trop grande affaire. Le Ministere a l'œil à tout : nous ne dirons que ce mot. Les Européens font faire à Canton une infinité de choses qui plairoient beaucoup à Péking, & qui ne paroîtront pas plus à la Cour que les ananas qu'on y cueille.

Les ouvriers d'ici font des rocailles, des paysages entiers, des vases à fleurs, des animaux, &c., & à un si bas prix, que nous n'avons pas le courage de le dire. Car enfin, quoique en Province, près de *Lou-yang-fou*, dans le *Chan-si*; quoique près des mines & des forges pour le fer ; quoique ayant trouvé, sans doute, le moyen de simplifier leur travail, ils sont à peine payés en forgerons. Mais la Chine a pris son plan ; puis ces bagatelles doivent aller au village, & les plus admirables en leur genre n'ont jamais fait & ne feront jamais une nouvelle que pour quelques ménages. Voilà pourquoi, à moins d'entrer dans les grandes Bibliotheques, & d'y feuilleter long-tems, on ne trouve rien sur les petits arts dans les livres. A bien chercher toute une après-dînée dans les recueils que nous avions sous les yeux, tout ce que nous avons rencontré d'un peu digne de remarque sur la maniere de travailler le fer, se réduit à quelques meubles & à quelques vases ornés de figures, sous les *Han* ; à un parapluie en queue de paon, sous les *Song* ; à un dragon en forme de barque voguant sur l'eau, sous la même Dynastie ; & à quelques instrumens de musique à cordes & à vent.

Pour ce qui est d'une monnoie faite fort vîte par un ramollissement passager du fer, la narration en est trop tortillée, pour n'être pas une fable. Quant à l'amélioration, l'adou-

ciſſement & la beauté du fer qui a eté forgé, & ſouvent rougi à la chaleur du charbon de groſſes racines de bambou, nous ne ſavons qu'en penſer, & nous l'abandonnons à ceux à qui il appartient de prononcer : il nous ſuffira d'obſerver qu'au dire des plus anciens livres, la qualité du charbon auroit priſe ſur les métaux.

Pour finir par une choſe qu'il ſera plus aiſé de vérifier, & qui ſeroit bien plus importante, pluſieurs textes donnent à entendre que tout charbon acquiert de la force à reſter enterré ; & que ſi l'on choiſit bien l'endroit, il egale, avec le tems, le charbon de terre. Si nous etions moins timides dans nos obſervations, nous dirions que nous en avons vu une eſpece de preuve dans du charbon tiré de terre, quand on creuſa les fondemens de notre nouvel Obſervatoire. Quoique nous n'ayons pas pu conſtater combien d'années il a eté ſous terre, fuſſent-elles en plus petit nombre qu'on ne dit, comme après avoir eté bien ſéché, il eſt plus compacte & plus peſant que l'autre, il en réſulteroit, ce ſemble, qu'il a acquis de nouvelles qualités. Que les Savans faſſent leurs expériences & leurs obſervations ; s'ils parvenoient à conſtater le vieux dire Chinois, ou à tirer l'etincelle du caillou pour faire du feu, c'eſt-à-dire, à conduire cette premiere idée juſqu'à une vraie découverte, il n'eſt pas douteux qu'ils rendroient un ſervice important au Royaume.

II. *De l'art de peindre ſur les glaces.*

C'eſt d'Europe qu'eſt venu à la Chine le ſecret de peindre ſur les glaces, & on nous demande d'en décrire les procédés. Voici en peu de mots ce que nous en ſavons.

Lors de notre arrivée à Péking, un petit ouvrage dont l'Empereur nous avoit chargés, nous mit dans le cas d'entrer

tous les jours au Palais, & d'attendre ſouvent ſa Majeſté dans l'attelier des Peintres, pour lui préſenter nos deſſins, & avoir l'honneur de répondre aux queſtions qu'elle daignoit faire ſur le travail des ouvriers. Celà nous donna le moyen & le loiſir de voir fort à l'aiſe tout ce qui ſe faiſoit dans l'attelier des Peintres, diviſé en trois grandes ſalles, ſans compter celle des Peintres européens. Dans une de ces ſalles, des Peintres venus de Canton peignoient ſur des glaces. Nous allâmes pluſieurs fois les voir peindre, & nous paſsâmes bien des momens à conſidérer comment & juſqu'où leur imagination, pleine de ſon objet, maîtriſoit leurs pinceaux, & leur faiſoit placer, ſans héſiter, les traits & les couleurs qui commençoient leur tableau, & l'auroient fini dans la peinture ſur toile. Si leur art avoit eté un objet pour nous dans ce tems-là, nous aurions eté à portée de faire bien des obſervations, & de leur propoſer des queſtions auxquelles ils auroient eu sûrement l'honnêteté de répondre; mais, en vérité, nous ne ſongions qu'à leur faire politeſſe, & à nous ménager quelque occaſion de leur parler en Miſſionnaires.

Les Freres Caſtiglione & Attiret, ayant eu ordre de l'Empereur de peindre ſur quelques grandes glaces, ils voulurent voir opérer les Peintres chinois, avant de ſe riſquer dans ce nouveau genre de peinture. Nous leur avons entendu dire bien des fois, que la facilité rare qu'avoient les Chinois pour y réuſſir, la hardieſſe, la légéreté, la rapidité avec laquelle ils ebauchoient leur tableau par ſes derniers traits, & avançoient ainſi à reculons, etoient ſinguliérement admirables; ce qui leur avoit donné une haute idée de leur génie, de ce qu'il pourroit faire, & des reſſources qu'il trouveroit, ſi les penſées publiques encourageoient ſes efforts. La peinture ſur les glaces n'a fait que ſe montrer au Palais, &

eſt devenue à Canton un métier qui ne demande que des ouvriers.

Pour peindre ſur les glaces, on commence par deſſiner ſon ſujet pour enlever le tain qu'on ne veut pas laiſſer, puis on peint avec des couleurs à l'huile, en ebauchant ſon tableau par les derniers traits de la peinture ordinaire, & avançant toujours à reculons, comme nous avons dit : cette maniere n'avance pas aſſez la beſogne pour des ouvriers. Ceux de Canton ont imaginé, les uns, de peindre d'abord à l'huile ſur du papier, en le mouillant avec de l'eſprit-de-vin chaud : tout cela ne demande que de l'adreſſe & de l'attention. D'autres préparent leurs couleurs au vernis, font leur tableau, puis l'appliquent ſur la glace, après avoir découpé le papier fin ou le *kiuen* ſur lequel il eſt, & qu'ils ne manquent pas d'enterrer ſous une forte couche de couleur. Il y en a qui peignent d'abord à la détrempe ordinaire, appliquent leur peinture ſur la glace, lorſqu'elle eſt toute humide de l'eau d'alun & de colle par où on finit, puis paſſent du vernis chaud fin par derriere pour la mieux coller à la glace, qu'ils n'etament qu'après. Nous n'avons que des ou-dire pour garans de tous ces procédés ; mais ils ne nous etonnent pas. Dès que l'induſtrie chinoiſe voit des profits à eſpérer, les inventions ſe multiplient devant elle. Si nos Marchands oſoient dire ce que leur ont coûté les petites glaces peintes qu'ils portent en Europe, on verroit qu'à pareil prix il ne peut pas être queſtion de correction de deſſin, ni d'aucune ſorte de mérite & de beauté pittoreſques.

Les Chinois n'ont que trop bien réuſſi à peindre, ſur de grandes & de petites glaces, les ſaletés & les infamies cyniques dont on leur avoit donné des modeles. Il ne ſuffiſoit pas d'exciter le talent des vrais Peintres par l'appât de l'or & de l'argent,

il falloit encore les enhardir contre les loix de l'Empire, les engager à travailler dans des lieux cachés & inconnus, pour ne pas expoſer leurs perſonnes & leurs familles; & l'on en eſt venu à bout à force de piaſtres.

III. *L'art de peindre ſur des pierres.*

Nos Européens ſentent ſi bien la vanité de leurs ſyſtêmes, qu'ils ſont les premiers à les abandonner quand ils ne leur plaiſent plus; mais pour y revenir, les défendre & les démontrer ſi-tôt qu'il leur prendra envie de les croire, ou du moins de les prêcher. C'eſt le climat, ſelon eux, qui décide du génie, du ton, de la maniere, &c., qui diſtingue les différentes Ecoles de peinture; & il eſt viſible que ſi l'Angleterre n'a pas eu de grands Peintres, on ne peut & on ne doit s'en prendre qu'à lui. S'agit-il de la Chine, qui eſt auſſi grande que l'Europe, & en réunit à-peu-près tous les climats, on change de langage; il n'eſt plus queſtion de climats, & chaque diſcoureur accorde ou refuſe aux Chinois, en fait de peinture, ce qu'il lui plaît, quitte à apprendre dans la ſuite ce que les Chinois ont ſu, ſavent, ou peuvent apprendre. Pour peu que cette admirable philoſophie faſſe de progrès, elle nous menera loin.

Nous avions vu, dans le Palais & ailleurs, les jolies peintures que font les Chinois ſur leurs pierres tendres, ſans les remarquer, & il a fallu travailler ſur nos ſouvenirs pour entendre ce qu'on en a ecrit depuis quelques années. On voudroit ſavoir quel eſt le ſecret des Chinois pour réuſſir dans ce genre de peinture, qui paroît être de leur invention; & comment ils parviennent à y réunir la correction du deſſin, & la vivacité la plus brillante des couleurs. Comme l'on

peint peu à Péking ſur les pierres, au prix de Canton, où ont eté peintes celles qu'on cite pour exemple, nous avertiſſons, avec notre candeur ordinaire, qu'il faudroit être à Canton, & voir opérer devant ſoi, pour garantir ce qu'on avance : mais auſſi qu'on n'entre pas trop en défiance. Nous avons eté à portée d'interroger, & nous avons interrogé fort à l'aiſe, dans le plus grand détail, un Chinois intelligent, qui a vu travailler à Canton les Peintres les plus renommés, & a eu la curioſité de les faire parler ſouvent ſur les *pourquoi* & les *comment* de toutes leurs opérations. Nous avions ſongé à vérifier ſes récits par ceux des livres ; nous n'y avons rien trouvé d'auſſi bien déduit : mais un Peintre d'ici nous les a confirmés à ne pouvoir pas en douter.

Pour eviter toute mépriſe & toute ambiguité, nous commençons par avertir que le procédé dont nous avons parlé, ne nous a été indiqué que pour les pierres tendres d'ici. Convient-il, ne convient-il pas aux marbres & aux pierres d'une autre eſpece ? nous n'en ſavons rien. On peint egalement ſur les pierres de toutes les couleurs ; mais les blanches, bien choiſies, ſont plus à la main du Peintre, & prennent mieux les couleurs. Quelque pierre qu'on choiſiſſe, il faut prendre des panneaux minces, nets & bien polis : ces trois articles ſont eſſentiels. Comme les Marbriers achevent ou ſuppléent quelquefois leur poli avec de la cire, il faut prendre ces précautions avec eux ; ſans cela il faudroit recourir à une leſſive de cendres & à un lavage, qui ne ſont jamais bien sûrs.

La peinture ſur les panneaux de pierre eſt précisément la peinture ordinaire d'ici ſur le *kiuen* (ou ſoie) & ſur le papier. On commence par paſſer ſur la pierre, du côté qui doit être peint, une couche d'eau de colle plus que tiede ; puis une ſeconde, ſi la premiere n'a pas aſſez pénétré, ou n'a point pris

uniformément par-tout : c'eſt à l'œil du Peintre à décider. Du reſte, par eau de colle, il faut entendre de l'eau de pluie ou de fontaine, où l'on a fait diſſoudre un peu de colle-forte tranſparente, qu'on appelle ici colle de Peintre : nous en envoyons un echantillon pour la définir.

C'eſt avec cette eau de colle qu'on détrempe toutes les couleurs, à proportion qu'on doit les employer : auſſi un Peintre a toujours à ſa main un petit réchaud avec un vaſe d'eau chaude. Plus il eſt attentif à employer ſes couleurs un peu tiedes, ſur-tout celles qui demandent plus de colle, mieux il les domine & les met au ton de ſon pinceau ; mais dès qu'il ceſſe de s'en ſervir, il les lave de leur colle qui uſe leur eclat, en les noyant dans de l'eau dégourdie qu'il fait ecouler doucement quand elles ſe ſont précipitées au fond du vaſe. Du reſte, l'eclat des couleurs de la peinture ſur pierre, comme de toutes les autres peintures chinoiſes à l'eau, dépend du choix des couleurs, de la maniere de les préparer, & de la propreté continuelle du Peintre. Il ſeroit inutile de répéter ce que nous avons dit ailleurs ſur ces trois articles ; mais nous ne pouvons pas omettre que la Chine a des couleurs foſſiles qu'il doit être difficile de ſuppléer en Occident : nous n'en exceptons pas même le cinabre.

Un bon Peintre deſſine, colore & ombre ſur la pierre, comme ſur la ſoie & ſur le papier. Tout ce que nous avons à obſerver, c'eſt que ſon travail demande plus de ſoin, de légéreté de pinceau, & d'attention. Il perdroit tout à ſe preſſer ou à ſe négliger : ſes couleurs ſont plus long-tems à ſécher & à prendre leur *aſſiſe*, ſi l'on peut ſe ſervir de ce mot. Dès qu'il eſt parvenu à mettre les derniers traits & les dernieres nuances, pour peu que la peinture ſoit fixe, il doit preſque travailler comme un Peintre en miniatures, parce que la pierre ne boit point l'eau,

l'eau, comme le papier & la ſoie : ſes premieres couleurs, trop détrempées, fuiroient ou ſe brouilleroient ſous ſon pinceau.

Quand on a fini de peindre un panneau de pierre, & qu'on en trouve toutes les couleurs bien ſeches, on paſſe deſſus, avec une broſſe faite de dix à douze pinceaux, une bonne couche d'eau de colle tiede, où l'on a fait fondre un peu d'alun : ſi l'on en mettoit trop, il eteindroit l'eclat des couleurs.

La derniere, la plus délicate & la plus eſſentielle opération de la peinture ſur pierre, eſt celle du cirage ; elle demande beaucoup d'adreſſe, de ſoins, d'attention & d'habileté ; une main novice y echoue aiſément. On attend, pour la faire, que la peinture ſoit bien ſéchée, & l'on choiſit un beau jour. La cire dont on ſe ſert, eſt la plus belle & la plus pure cire d'arbre qu'on puiſſe trouver. Après l'avoir amollie à la chaleur d'un vaſe vuide enfoncé dans l'eau bouillante, on la roule légérement en tous ſens ſur la peinture de ſon panneau de pierre, de façon qu'elle laiſſe par-tout un léger enduit. Plus on prendra dans toute la rigueur de leur ſignification les deux mots *par-tout* & *léger*, plus on facilitera ce qui reſte à faire, & plus on en aſſurera le ſuccès. La cire ainſi appliquée ſur la peinture, on met ſon panneau de pierre ſur des cendres mêlées de petites braiſes, & aſſez chaudes pour amollir la cire, mais non pas pour la fondre ; puis on acheve de l'etendre & de l'applanir avec un couteau de bois ou d'ivoire, dont on appuie le tranchant ſur la peinture, en le conduiſant de haut en bas, de bas en haut, puis de la gauche à la droite, de la droite à la gauche, & enfin en tous ſens. Comme la cire eſt ramollie, on eſt sûr de ne rien gâter dans la peinture, ſi l'on a la main légere, & de l'adreſſe.

Cette premiere opération finie, on s'arrête, pour ne pas s'exposer au péril de faire fondre la cire. Il s'agit ensuite d'ôter, le plus qu'on pourra, de la cire qui a eté mise, & d'etendre, d'unir, de polir, de faire eclater & briller celle qui couvre les couleurs de la peinture, de façon qu'elle leur donne la fraîcheur, la vivacité & le brillant des couleurs du marbre. L'ôter est une œuvre d'industrie, d'adresse & de patience. L'on se sert d'un morceau d'ecaille ou de verre, dont on appuie l'angle tranchant, à différentes reprises, sur les endroits où l'œil montre plus de cire. A force d'y revenir souvent, on parvient à n'en plus laisser assez pour qu'elle puisse être apperçue : on travaille alors à lui donner le poli & l'eclat qu'on cherche, en mettant son panneau de pierre sur des cendres chaudes ; & en le frottant légérement, à la façon des cireurs, avec un taffetas blanc bien fin, tendu en forme de bourrelet sur un sachet de toile rempli de sable fin ou de son. Plus l'on avance, plus l'on peut appuyer & frotter fort. Pour le mieux, il faut revenir plusieurs fois à l'angle tranchant de l'ecaille ou du verre, & ne donner son dernier poli que lorsqu'il ne restera plus aucun vestige ni soupçon de cire. Les Chinois sont admirables pour ces petits soins ; puissent nos François les surpasser !

MÉMOIRE DE FEU M. COLLAS,

MISSIONNAIRE,

SUR la valeur du Taël d'argent en monnoie de France.

ON fixe communément la valeur du taël à 7 liv. 10 sols. Nous sommes dans l'usage à Péking d'estimer un taël d'argent fin, 7 liv. 10 sols ; ainsi 15000 livres argent de France, seroient 2000 taëls. J'ai entrepris de vérifier si cette estime etoit exacte.

La seule monnoie qu'on fabrique en Chine, est une monnoie de cuivre, que nous appellons *caches ;* c'est l'Empereur qui les fait faire, & en distribue une grande quantité chaque année. Une partie de la solde des Troupes est en *caches*, une partie en argent fin, livré au poids, & une partie en riz. Dans le Palais, plusieurs paiemens se font en *caches*. Cette monnoie circule dans tout l'Empire ; on l'emploie pour tous les petits marchés, & quelquefois pour de très-considérables ; mais dans une foule d'autres, on emploie l'argent livré au poids. Le taël est un poids, & non une piece de monnoie ; il se divise en dix *mas*, & chaque *mas* en dix *condorins*. Quand on convient, par exemple, de donner quarante taëls, on s'oblige à donner une certaine quantité d'argent, du poids de quarante taëls. Non-seulement on convient du poids de l'argent, mais on a egard au degré de fin, & on convient de la balance à laquelle il sera pesé. Pour désigner le degré de fin, les Chinois supposent la masse totale divisée en cent parties. L'argent pur & sans alliage est nommé, en Chine, *sise*. Un argent qui contient quatre-vingt-dix-neuf parties d'argent fin, & une d'alliage, est appellé par eux du 99 ; s'il contient

quatre-vingt-dix-huit parties d'argent fin, & deux d'alliage, il eſt appellé du 98, ainſi de ſuite. A Péking, dans les marchés ordinaires, on ſe contente communément d'argent au titre de 97 ou 98, à moins qu'on n'ait ſpécifié que le paiement ſe fera en argent fin. L'argent au-deſſous du titre de 97, eſt réputé mauvais argent; & alors il faut augmenter le poids, à proportion de ce qui manque du côté du fin. Lorſqu'il s'agit de changer de l'argent en *caches*, ou, comme on dit ici, d'acheter des *caches*, il faut avoir de l'argent fin; autrement, on s'expoſe à d'aſſez longues diſcuſſions ſur le titre de l'argent; & on peut remarquer, en paſſant, que le prix des *caches*, ou la quantité que les Changeurs donnent pour un taël d'argent fin, varie d'un jour à l'autre, ſuivant que les *caches* ſont plus ou moins communes le jour où l'on veut en acheter.

Quant à la maniere dont les Chinois vérifient le degré de fin de l'argent, on aſſure qu'ils en jugent au premier coup-d'œil, avec une préciſion merveilleuſe. Ils emploient auſſi quelquefois la pierre de touche. Sans y avoir recours, ils jugent aſſez uniformément de l'argent qu'ils appellent *ſiſe*, & de celui qu'ils nomment du 99, du 98 & du 97; mais au-deſſous, il ne me paroît pas qu'ils tombent auſſi facilement d'accord.

A l'egard de la balance, il faut remarquer qu'il y a des différences notables dans les différentes balances dont on ſe ſert pour peſer l'argent. Les balances de Canton paſſent pour plus fortes que celles de Péking; c'eſt-à-dire, qu'un taël des balances de Canton peſe plus qu'un taël des balances de Péking. Sans ſortir de Péking, on trouve des différences d'environ un vingtieme du poids total. Les balances dont on ſe ſert communément, ſont de petites romaines portatives, avec

lesquelles on peut peser jusqu'à trente taëls à la fois : mais chez certains Marchands, on emploie des balances à deux plats ; & les ouvriers qui les construisent, etalonnent, à ce qu'on assure, les poids avec grand scrupule. Il y en a de différens noms, dont les poids sont plus ou moins forts ; mais on assure que toutes celles du même nom qui sont à deux plats, ont des poids parfaitement egaux. Celle qu'on appelle *nan-che-ping*, est la plus usitée ; les autres sont ou plus fortes ou plus foibles. C'est avec une de ces balances à deux plats, de celles qu'on nomme *nan-che-ping*, qu'ont eté faites les comparaisons que je rapporterai plus bas. Un quatre millieme du poids total faisoit incliner sensiblement cette balance : ainsi la valeur du taël, que j'ai cherché à déterminer, est celle d'un taël d'argent fin à la balance *nan-che-ping*. Voici les principes dont je suis parti.

Pour savoir la valeur d'un taël d'argent fin, il faut savoir quelle est la quantité d'argent monnoyé dans laquelle se trouve un poids d'argent fin egal à un taël. Par exemple, si 7 l. 10 s. d'argent monnoyé, qui est un argent allié, contiennent un poids d'argent fin egal à un taël, la valeur du taël d'argent fin sera de 7 liv. 10 sols.

Au lieu que les Chinois désignent le degré de fin par centiemes parties, nous supposons en France la masse totale divisée en douze parties, que nous nommons deniers ; & chaque denier se divise en vingt-quatre parties, que nous nommons grains, ce qui fait en tout 288 parties. Ainsi un grain de fin répond à la 288^e de la masse totale ; un centieme de fin répond à deux grains $\frac{88}{100}$ de grain. L'argent que les Chinois appellent du 99, est, selon notre façon de parler, de l'argent à 11 deniers 21 grains $\frac{12}{100}$ de grain. Le 98 doit être de l'argent à 11 den. 18 gr. $\frac{24}{100}$. De même l'argent à

11 den. doit être du 91 $\frac{8}{12}$. L'argent à 10 den. 20 grains doit être du 90 $\frac{20}{72}$.

L'argent monnoyé en France doit être à 11 den.; mais il est encore réputé à 11 den. s'il est à 10 den. 21 gr. $\frac{1}{2}$: les 2 gr. $\frac{1}{2}$ qu'on peut retrancher, s'appellent remede de fin.

Huit $\frac{3}{10}$ d'ecus de 6 liv., qui valent 49 liv. 16 f., doivent peser un marc ou 4608 grains ; & ils sont encore réputés peser un marc, pourvu qu'ils pesent 4599 grains. Les 9 grains sur 36 grains qu'on permet de retrancher, s'appellent remede de poids. J'ai tiré ces deux dernieres notions, d'un Mémoire sur les Monnoies, imprimé en 1764, dont l'auteur est M. Macé de Richebourg.

En supposant qu'on ait usé d'un quart du remede de poids, 49 liv. 16 f. d'argent monnoyé, ne peseront que 4599 gr.; & si l'on a en même tems su pleinement user du remede de fin, ces 4599 grains d'argent allié, ne contiendront que 4176 grains, poids de marc d'argent fin.

En supposant que l'on n'ait usé en aucune maniere, ni du remede de poids, ni du remede de fin ou d'aloi, les 49 liv. 16 sols d'argent monnoyé, peseront 4608 grains, qui, etant d'argent à 11 den., contiendront 4224 grains, poids de marc d'argent fin.

Dans le Mémoire cité ci-dessus, M. de Richebourg, en evaluant la quantité d'argent fin qui se trouve contenue dans 49 liv. 16 sols d'argent monnoyé, suppose qu'on a pleinement usé du remede de poids, & du remede de fin; quoiqu'il convienne que cela n'est presque jamais réduit en pratique. Il paroît donc plus naturel d'estimer la quantité d'argent fin contenue dans 49 liv. 16 f., en prenant un milieu entre la quantité au-dessous de laquelle l'argent monnoyé ne seroit pas recevable, & celle qui y seroit contenue, si l'on

n'eût aucunement profité ni du remede de fin, ni du remede de poids. Or, le milieu entre 4176 & 4224, eſt 4200 (1); ainſi on peut ſuppoſer que 49 liv. 16 ſ. d'argent monnoyé, contiennent 400 grains $\frac{1}{9}$ d'argent fin.

Il ne reſte dès-lors, pour avoir la valeur d'un taël d'argent fin, que de ſavoir combien un taël contient de grains du poids de marc. Ayant trouvé dans la maiſon deux poids de France, l'un d'une livre, l'autre de deux, je les ai comparés aux poids de la balance de *nan-che-ping*. Le poids de deux livres s'eſt trouvé peſer 27 taëls 4 *mas* un *condorin ;* le poids d'une livre s'eſt trouvé peſer 13 taëls 6 *mas* 4 *condorins*. Le poids d'un taël, conclu d'après le poids de deux livres, ne ſeroit pas d'une deux centieme partie plus foible que celui qui réſulte de la comparaiſon du poids d'une livre; ce qui ne donneroit pas un ſol entier de différence ſur la valeur du taël. Mais il eſt à remarquer que le poids d'une livre a chacune de ſes parties, excepté les plus petites, mar-

(1) Ayant eu quelques doutes ſur les calculs ou les evaluations qui ſe trouvent dans ce Mémoire, nous avons conſulté M. Tillet, de l'Académie des Sciences, & Commiſſaire pour les eſſais & affinages du Royaume; il a eu la complaiſance de nous répondre qu'il penſe que l'Auteur n'avoit pas de données aſſez sûres du côté de la Chine, pour parvenir à une certaine préciſion dans le rapprochement du poids & du titre des monnoies chinoiſes avec le poids & le titre des monnoies de France. Il a fait quelques corrections aux calculs de l'Auteur; mais il convient qu'elles ne conduiſent pas à une préciſion, pour le titre & le poids, telle qu'on pourroit la deſirer. Il indique les eclairciſſemens néceſſaires, au moyen de quoi on pourroit obtenir les rapports rigoureux. Nous ecrirons en Chine pour obtenir ces eclairciſſemens, & quand ils nous ſerons parvenus, nous les publierons dans quelqu'un des Volumes ſuivans. Malheureuſement, M. Colas, Auteur de ce Mémoire, ne vit plus.

quées d'une empreinte ou coin, qui indique que le poids a eté vérifié ou etalonné ; au lieu que le poids de deux livres n'a aucune de ces marques, ce qui peut faire croire que c'eſt un poids ſimplement ebauché, qui, par cette raiſon, a dû être tenu un peu plus fort. On doit donc s'en tenir au poids d'une livre. Or, une livre ou deux marcs valent 9216 grains, que nous avons trouvé peſer 13 taëls 6 *mas* 4 *condorins*. Ainſi un taël peſe 675 grains $\frac{225}{341}$, poids de marc ; & puiſque 4200 grains d'argent fin, ſelon ce que nous avons vu ci-deſſus, valent 49 liv. 16 ſols, un taël d'argent fin vaudra 8 liv. 3 deniers.

Dans le Mémoire de M. de Richebourg, cité ci-deſſus, on trouve, page 36, que les piaſtres aux deux globes peſent 7 gros 5 grains, ou 509 grains, poids de marc. M. Bourgeois ayant à remettre 30 piaſtres réelles à une perſonne, les a auparavant peſées à la même balance ; elles ont eté trouvées peſer 22 taëls 5 *mas* 7 *condorins*. Or, 30 piaſtres, peſant chacune 509 grains, doivent peſer 15270 grains : ainſi un taël peſera 676 grains $\frac{1}{6}$; ce qui ne ſurpaſſe pas d'un grain la détermination précédente. Le taël d'argent fin vaudra donc 8 liv. 5 deniers, ce qui ne differe que de deux deniers de la détermination précédente : prenant le milieu, on a la valeur du taël d'argent fin, balance *nan-che-ping*, 8 liv. 4 den.

Si l'on ſuppoſoit que la quantité d'argent fin contenue dans 49 liv. 16 ſols, n'eſt que de 4175 $\frac{1}{8}$ grains, comme M. de Richebourg l'evalue, la valeur du taël ſe trouveroit augmentée d'un peu moins d'un ſol ; & ſi le remede de fin, au lieu d'être de 2 grains $\frac{1}{2}$, comme le dit M. de Richebourg, eſt de trois grains, comme il eſt dit dans le Mémoire de MM. Hellot, Tillet & Macquer, Mémoires de l'Académie 1763, cela augmentera encore la valeur du taël d'une

d'une fraction de denier. Enfin, si l'on supposoit que 8 $\frac{3}{10}$ écus de 6 liv. pesent rigoureusement un marc d'argent au titre rigoureux de 11 deniers, la valeur du taël d'argent fin seroit diminuée d'environ un sol.

Il reste cependant deux difficultés sur les déterminations précédentes. Quoique deux déterminations faites par deux moyens différens, dont les résultats different si peu, donnent une certaine confiance, on ne peut s'empêcher de souhaiter une comparaison immédiate entre un poids vérifié exprès à Paris sur un poids authentique, tel que celui de 50 marcs, qu'on conserve à la Monnoie, & un poids Chinois, vérifié de même sur un poids conservé dans un Tribunal. Je n'ose me promettre de trouver l'occasion de comparer par moi-même, ni même de faire comparer un poids de vingt ou trente taëls, immédiatement avec un poids authentique, conservé dans quelque Tribunal; je ferai pour cela mes diligences. Mais on est quelquefois long-tems sans être à portée d'exécuter des choses qui paroissent faciles au loin; en attendant, ce que je ne manquerai pas de faire, ce sera de comparer un poids de vingt à trente taëls, balance *nan-che-ping*, avec ceux de plusieurs balances de même nom, réputées exactes, & de déterminer au surplus son rapport avec les poids d'autres balances de différens noms. Si la pensée de faire ce mémoire m'etoit venue plutôt, l'envoi d'un pareil poids auroit accompagné cet ecrit. Je souhaiterois fort qu'on voulût bien m'envoyer un poids de quatre marcs, vérifié exactement; je serois à portée d'en faire la comparaison, selon l'occasion, avec les différens poids qui viendront à ma connoissance; & si l'occasion de le comparer avec quelque poids original se présente, j'en pourrai profiter sur le champ. Un poids plus fort que de quatre à cinq marcs seroit trop difficile à comparer, &

un plus foible ne donneroit pas autant de précision. Si je reçois un pareil poids, les conclusions que j'en tirerai sur la valeur des différens poids de ce pays, comparées à celles qu'on tirera du poids que j'enverrai, pourront servir à se vérifier mutuellement.

La seconde difficulté roule sur le degré de fin réel de l'argent, que les Chinois regardent comme absolument pur. L'argent que les Chinois estiment tel, est-il absolument sans alliage? Leur 99, leur 98, leur 97 n'ont-ils qu'un centieme, deux centiemes, trois centiemes d'alliage? Malgré tout ce qu'on dit de la certitude avec laquelle les Chinois fixent le titre de l'argent, voici ce qui m'autorise à douter.

Il arrive quelquefois des piastres à Péking, à la vérité en assez petit nombre : les Chinois les reçoivent au poids avec les compensations convenables au titre qu'ils leur fixent. On assure que les uns les reçoivent pour du 93, les autres pour du 92 seulement. Celui qui les reçoit tâche communément d'en rabaisser le titre tant qu'il peut; d'où il arrive, m'a-t-on encore ajouté, que si celui qui les donne en paiement se rend facilement, on ne les lui passe quelquefois que pour du 91. On m'a assuré qu'à Canton, où il arrive chaque année grand nombre de piastres, elles ont un titre généralement avoué, & que ce titre est celui de 93. Je tiens de M. Bourgeois, qu'environ 4000 piastres ont eté, il n'y a pas long-tems, changées à Canton contre des pains d'or & d'argent, les piastres etant réputées argent au titre 93 : or, du 93, selon la façon de parler chinoise, est, selon la nôtre, de l'argent à 11 deniers 4 grains, à très-peu de chose près. On trouve cependant dans le Mémoire de M. de Richebourg, page 36, que l'argent des piastres est à 10 deniers 20 grains. On trouve la même chose, Mémoires de l'Académie, 1763;

& nous avons remarqué ci-dessus, que l'argent à 10 deniers 20 grains, devoit être, selon la façon de parler chinoise, du 90 $\frac{1}{4}$, un peu plus. On ne croira pas facilement que l'erreur est du côté de nos Essayeurs : cet article mérite bien d'être examiné de plus près. Je m'informerai si les Chinois ont d'autre méthode que la simple inspection & la pierre-de-touche pour vérifier le titre de l'argent. Je ferai déterminer par plusieurs personnes réputées habiles, le titre de plusieurs morceaux d'argent de différens titres ; & j'en enverrai des echantillons suffisans pour faire sur chaque espece plusieurs essais à la coupelle : cela, joint à une comparaison des poids plus exacte que je n'ai pu la faire cette fois, servira à fixer ce qui regarde cet objet.

Tout cet Ecrit peut, ce me semble, se réduire à ce peu de mots. Dans un ecu de 6 liv. il y a, en prenant un milieu, 506 grains d'argent fin : (on trouve dans l'Essai sur les Monnoies, déjà cité, 503 grains, en mettant tout au plus bas). Nous avons trouvé qu'un taël, balancé *nan-che-ping*, pese 676 grains, en prenant un milieu entre deux déterminations très-approchantes. Il y a donc dans un ecu de 6 liv. à peu-près les $\frac{3}{4}$ d'un taël d'argent fin ; donc un taël d'argent fin vaut, à très-peu de chose près, 8 livres.

J'avois dessein de n'envoyer cet Ecrit que dans un an, m'etant impossible de faire partir plutôt tout ce qui devoit naturellement l'accompagner : mais on m'a fait remarquer qu'il ne seroit pas entiérement inutile, quoique dépourvu de ces accompagnemens ; outre qu'il ne sera pas indifférent aux recherches que je pourrai faire dans la suite, que je puisse recevoir un an plutôt un poids de quelques marcs, sur l'exactitude duquel on ne puisse absolument former aucun doute.

J'ai fait demander ces jours-ci à un Négociant de Péking,

qui fait une partie de ſon commerce à Canton, à quel titre on y recevoit les piaſtres : il a répondu que les piaſtres etoient réputées, à Canton, être au titre de 93. Je crois que la raiſon pour laquelle elles paſſent difficilement ſous ce titre à Péking, eſt que les piaſtres n'y etant pas communes, & leur titre n'ayant pas par conſéquent ici une détermination fixe & généralement reconnue du public, ceux qui les reçoivent ne peuvent s'en défaire commodément qu'en les refondant & les affinant ; ce qui ne ſe fait, dit-on, qu'avec une perte conſidérable du fin, qu'on veut compenſer en rabaiſſant le titre de cet argent au-deſſous de la valeur qu'on regarde comme la vraie. J'ai oui dire que les Chinois purifioient l'argent par le moyen du nitre. On ſait que cette opération demande un feu dirigé avec beaucoup d'attention. La maniere dont les Chinois y procedent, mérite d'être examinée : j'eſpere avoir occaſion de le faire. J'ai auſſi vu ces jours-ci, dans une lettre venue de Canton, que les piaſtres, à la plus forte balance de cette Ville, peſoient 7 *mas* 2 *condorins* : or, les piaſtres peſent 509 grains ; ainſi le taël des plus fortes balances de Canton, feroit de 707 grains, à très-peu de choſe près. Le taël d'argent fin peſé aux plus fortes balances de Canton, vaudroit donc 8 liv. 7 ſols $\frac{1}{2}$, un peu plus. J'eſpere prendre ces jours-ci des arrangemens pour mieux conſtater cet article.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter à tout ceci une remarque ſur la valeur de l'or. On trouve dans l'Eſſai ſur les Monnoies, que j'ai déjà cité pluſieurs fois, que le marc d'or vaut en France un peu plus de 14 marcs $\frac{1}{2}$ d'argent, & en Eſpagne près de 15. A Péking, la valeur de l'or va, depuis quelques années, en augmentant : on en attribue la cauſe à la quantité d'argent qu'on apporte chaque année en Chine, ſans qu'il

en ſorte beaucoup ; & à une diminution de la quantité d'or, occaſionnée par le grand emploi que l'Empereur en a fait pour orner ſes bâtimens. Quoi qu'il en ſoit, le taël d'or valoit à Péking, il n'y a pas long-tems, plus de 17 taëls d'argent fin ; & je ſais, par les comptes de certains Changes faits à Canton, que le taël d'or y valoit auſſi plus de 17 taëls d'argent fin. Cela ſuppoſé, il y auroit actuellement un profit très-conſidérable pour les particuliers qui font le commerce de Chine, d'employer l'or dans le commerce de Canton ; au lieu qu'autrefois, on trouvoit un profit bien certain à y employer l'argent. Seroit-ce egalement le profit de l'Etat ? c'eſt une queſtion qu'il ne m'appartient point d'examiner. Avant d'avoir vu l'Eſſai ſur les Monnoies, j'ignorois le rapport de l'or à l'argent en Europe ; & je n'avois pas fait une certaine attention au rapport que ces deux matieres ont en Chine. J'ai oui dire, il y a quelques jours, que le prix de l'or etoit encore augmenté à Péking. Nous ſommes, par intervalles, dans l'occaſion de remarquer ces ſortes de choſes, à raiſon des ſommes que l'on envoie aux Miſſionnaires des Provinces, & de celles qu'on fait paſſer de Canton ; j'y ferai plus d'attention dans la ſuite, parce qu'une notice ſur cet objet peut intéreſſer beaucoup en Europe.

Suite du Mémoire, envoyée l'année ſuivante.

...... J'envoie cette année un poids de 25 taëls, balance *nan-che-ping*. Il y a ici trois boutiques où ſe fabriquent les balances & les poids dont ſe ſervent les Changeurs & pluſieurs Marchands. J'ai fait acheter ce poids à l'une de ces boutiques ; je l'ai comparé aux poids de deux balances réputées balances *nan-che-ping*. (On appelle ici balance, l'equipage compoſé d'une balance & de ſes poids ; & on dit telle ou

telle balance, selon que les poids ont telle ou telle valeur. *Nan*, veut dire Midi ; *che*, marché ; & *ping*, veut dire balance : ainsi *nan-che-ping* veut dire balance du marché méridional.) J'ai employé, pour ces comparaisons, une balance qui, depuis nombre d'années, est dans la maison, & qui sert à faire tous les paiemens considérables, & à peser l'argent qu'on veut faire changer en *caches*, lorsque la somme est notable. Cette balance est celle dont je me suis servi l'année derniere, pour faire les comparaisons rapportées dans le Mémoire dont celui-ci est la suite. Le poids de 25 taëls de cette balance, s'est trouvé moindre que celui que j'envoie, de 6 *condorins* à 6 *condorins* $\frac{1}{2}$. Un Changeur de probité, qui se sert de la balance *nan-che-ping*, & chez qui on a souvent envoyé, à ma connoissance, de l'argent à changer, n'a jamais trouvé, sur 50 taëls pesés à cette balance, que des différences de 4 à 5 *condorins*. J'ai comparé au même poids que j'envoie, un poids de 25 taëls, appartenant à une balance que je me suis procurée, & qui est moins sensible que la précédente; mais je me suis egalement servi, pour cette comparaison, de la balance de la maison. J'ai trouvé que mon poids de 25 taëls, etoit moindre que le poids que j'envoie, d'environ 3 *condorins*. J'ai envoyé ensuite comparer le poids que j'envoie, dans les trois boutiques où se vendent les poids & les balances; j'ai recommandé qu'on marquât séparément de combien il auroit eté trouvé trop fort ou trop foible dans chaque boutique : on m'a rapporté que dans chacune des trois boutiques, il avoit eté trouvé trop fort de 5 *condorins*. Je n'ai pas pu faire cette comparaison par moi-même, ne nous etant pas possible d'aller nous-mêmes faire faire pareille opération sous nos yeux; il a fallu s'en fier au rapport d'autrui. J'ai jugé qu'il valoit mieux envoyer le poids de 25 taëls, tel qu'il est,

en joignant les remarques précédentes, que d'essayer de le faire etalonner rigoureusement dans une des boutiques où se font ces poids, dans la crainte qu'on ne se contentât encore d'un à-peu-près. J'ai demandé s'il y avoit ici quelque Tribunal où fût consigné un poids original, auquel on pût avoir recours en cas de contestation: on m'a répondu qu'on n'en avoit aucune connoissance; & que les Changeurs & les Marchands conservoient par tradition ces sortes de poids à-peu-près les mêmes. Quand il ne s'agit que de quelques *condorins* sur 50 taëls, tout est ici supposé parfaitement juste. Je n'oserois cependant assurer qu'il n'y a point ici de poids original déposé dans un Tribunal, quoique plusieurs personnes, qui ne devroient pas l'ignorer, le disent ainsi; puisque souvent de telles choses sont ignorées de bien des gens.

J'ai dit que la balance *nan-che-ping* etoit ici la plus usitée dans le commerce ordinaire. J'ai oui assurer depuis, que d'autres balances etoient aussi très-usitées; & dès-lors on peut contester laquelle l'est davantage. Peu importe à la détermination principale, puisqu'il faudra toujours convenir d'une balance en particulier, lorsqu'on voudra déterminer la valeur du taël.

Les relations que les différens Marchands de Péking ont avec ceux des autres Villes, sur-tout Sou-tcheou & Canton, demandent qu'ils aient des regles fixes, pour les changemens que les remboursemens exigent à raison des différences de poids usités en différens endroits. Toutes les balances dont j'ai pu avoir connoissance, sont la balance du Trésor, appellée *cou-ping*; la balance de Canton, appellée *quang-ping*; celle de Sou-tcheou, appellée *sou-ping*; la balance appellée *si-che-ping*, c'est-à-dire la balance du marché occidental (on l'appelle encore *y-leang-ping*, balance d'un taël); la balance

nan-che-ping, balance du marché méridional (on l'appelle encore *y-leang-eul-ti-ping*, balance d'un taël deux, c'eſt-à-dire d'un taël deux *mas*); la balance appellée *y-leang-ou-ti-ping*, balance d'un taël cinq ; & la balance appellée *eul-leang-ping*, balance de deux taëls. J'ai prié un Lettré intelligent, j'entends un homme qui a ſubi les examens ordinaires, qui a le grade, & porte le bouton de Lettré, de ſe transporter dans les boutiques où ſe fabriquent les poids de toutes ces balances, & chez quelques Changeurs, & de ſe faire expliquer nettement les différences que doivent avoir tous ces poids. Il m'a rapporté qu'il avoit eté dans cinq endroits différens, où l'on eſt parfaitement au fait de ces ſortes de choſes, & m'a donné le rapport ſuivant, comme une choſe unanimement convenue.

La balance du Tréſor (*cou-ping*) l'emporte de 4 taëls par 100, ſur la balance *nan-che-ping*.

La balance de Canton (*quang-ping*) l'emporte de 2 taëls 4 *mas* par 100, ſur la balance *nan-che-ping*.

La balance de Sou-tcheou (*ſou-ping*) l'emporte de 2 taëls par 100, ſur la balance *nan-che-ping*.

La balance *ſi-che-ping* l'emporte de 4 *mas* par 100 taëls, ſur la balance *nan-che-ping*.

La balance *nan-che-ping* l'emporte d'un taël par 100, ſur la balance *y-leang-ou*.

La balance *nan-che-ping* l'emporte de 2 taëls par 100, ſur la balance *eul-leang-ping*.

J'ai demandé d'où venoient les dénominations *y-leang-ping*, *y-leang-eulh*, *y-leang-ou*, *eul-leang-ping* : on m'a répondu qu'on ſe contentoit de diſtinguer entre elles ces balances, ſans s'embarraſſer de l'origine du nom. Comme les plus gros pains d'argent que les Chinois faſſent ordinairement, & qu'on appelle

appelle *yuen-pao*, ſont d'environ 50 taëls, on pourroit, ce me ſemble, conjecturer que les balances *ſi-che-ping*, *nan-che-ping*, s'appellent encore *y-leang-ping*, *y-leang-eul-ti-ping*, parce que la balance de Canton l'emporte d'un taël ſur l'une, & d'un taël deux *mas* ſur l'autre, par chaque 50 taëls; & que les balances *y-leang-ou* & *eul-leang-ping* s'appellent ainſi, par comparaiſon avec la balance de Sou-tcheou, qui l'emporte ſur l'une d'un taël 5 *mas*, & ſur l'autre, de 2 taëls par chaque 50 taëls.

J'avois ecrit pour avoir des inſtructions ſur les balances de Canton, & ſur d'autres objets qui auroient bien fait dans ce Mémoire; mais tout ce que j'en ai pu tirer de certain, c'eſt qu'il y a pluſieurs ſortes de balances à Canton, puiſqu'il y en a une qu'on appelle la grande balance de Canton; & cette balance doit être, ſelon ces mêmes comptes, très-différente de celle qui eſt appellée ici *quang-ping*, dont j'ai parlé ci-deſſus.

J'ai dit plus haut que je ne ſavois pas ſi les Chinois eſtimoient le titre de l'argent avec autant de préciſion que j'avois oui aſſurer. Juſqu'à préſent, je n'ai pu découvrir aucune méthode ſemblable à celle de la coupelle; & j'ai oui aſſurer qu'on ne connoiſſoit ici rien de pareil. J'ai donc pris différens morceaux d'argent; je les ai fait porter chez différens Changeurs, recommandant qu'on marquât ſéparément le titre aſſigné à chaque morceau dans chaque boutique différente, afin de voir s'il y auroit quelque variation: on m'a aſſuré qu'on les avoit portés chez trois Changeurs, & qu'il n'y avoit eu aucune variation dans leur eſtime; & on m'a remis en même tems la liſte des titres de chaque morceau, qui etoient diſtingués entre eux de maniere à ne pouvoir être confondus.

J'ai fait détacher un petit morceau de chacun ſous mes yeux; j'ai marqué les morceaux détachés avec un poinçon,

de cette maniere , · · · · ∴ ∷ ⁙ ; j'ai mis les mêmes marques ſur les morceaux plus gros, dont les petits ont eté détachés ; j'ai mis les petits morceaux avec quelques autres, dont je parlerai plus bas, pour les envoyer. Quelque tems après j'ai montré les morceaux conſervés au Lettré dont j'ai parlé plus haut. Comme il a eté ſouvent employé à conclure des marchés importans, il doit ſe connoître en argent. Il m'a donné ſon eſtime, que j'ai miſe par ecrit. Je l'ai prié de vouloir bien porter cet argent en différens endroits, chez des Changeurs expérimentés à diſtinguer le titre de l'argent, & de me marquer ce que chacun auroit dit ; il m'a rapporté trois eſtimes, un peu différentes de la ſienne. Voici toutes ces eſtimes.

·	· ·	∴	∷	⁙
99	98	97	96	95 ½
99 ½	98	98 ½	96	95 ½
Siſe	98	98	96	96
Siſe	98	98	96	96
Siſe	98	98 ½	97	95

La premiere, eſt celle que m'a rapportée l'homme d'affaires que j'ai employé la premiere fois, & qu'il m'a aſſuré être la dépoſition unanime de trois Changeurs. Elle portoit ces mots : *argent à refondre*, qui ſignifioient, ſelon qu'il me les a expliquées, que, vu les frais de la fonte & le déchet, ces morceaux d'argent ne pouvoient être reçus que pour du 99, du 98, &c. ; ce qui marquoit que cette eſtime etoit au-deſſous du titre réel. La ſeconde ligne eſt l'eſtime du Lettré qui m'a procuré les trois ſuivantes. Le mot *ſiſe*, comme je l'ai dit ci-deſſus, veut dire argent abſolument pur.

Aux cinq morceaux marqués avec un poinçon, j'ai ajouté quatre petits pains d'environ un *mas* chacun : ces petits pains viennent du Palais. Chaque année, au nouvel an, ceux qui ſont de la Maiſon de l'Empereur, reçoivent, de la part de Sa Majeſté, une petite bourſe, dans laquelle il y a de ces petits

pains. On nous en remet à chacun une, avec deux peaux de zibeline, qui ſervent à faire des collets, & à garnir l'extrémité des manches des habits d'hiver. Ces petits pains d'argent ſont réputés argent fin, ou *ſiſe ;* mais on n'en convient pas unanimement. J'envoie encore un morceau d'argent, du poids d'environ 6 *mas*, qui n'a aucune marque, & qui a eté tiré d'un pain de 10 taëls, réputé conſtamment pour *ſiſe* ou argent abſolument pur. Tous ces morceaux que j'ai envoyés, ſuffiſent pour faire avec chacun, deux ou trois eſſais à la coupelle ; on pourra voir par la valeur réelle de ces morceaux, ſi les Chinois ſont auſſi habiles qu'on l'aſſure à eſtimer l'argent au ſeul coup-d'œil, & ſi l'argent qu'ils appellent abſolument pur, eſt véritablement & conſtamment tel.

J'ai parlé plus haut du rapport de l'or à l'argent. Durant cette année, le prix de l'or a eté, à Péking, d'environ 17 taëls $\frac{1}{2}$ d'argent fin pour un taël d'or. Il eſt arrivé une fois que le prix de l'or a monté, preſque tout-d'un-coup, à 19 taëls d'argent pour un taël d'or ; ce qui eſt arrivé, dit-on, à cauſe que l'Empereur a tout d'un coup fait employer une grande quantité d'or pour je ne ſais quel ouvrage ; mais ce prix de l'or n'a duré que quelques jours, & le prix habituel a eté celui de 17 $\frac{1}{2}$ pour 1. Je n'ai pu ſavoir au juſte ce qui regarde le prix de l'or à Canton, n'ayant pas reçu de réponſe là-deſſus.

Si j'ai l'occaſion d'acquérir d'autres connoiſſances ſur les objets de ce Mémoire, j'aurai ſoin d'en rendre compte.

Nota. M. Collas eſt mort à Péking le 22 Janvier 1781.

MÉMOIRE

Sur les Chevaux, par feu M. Cibot, Miſſionnaire.

A en croire le témoignage des caracteres, le cheval a eté connu à la Chine dès la plus haute antiquité. Le caractere de cheval, en effet, qui eſt ſa vraie image dans les monumens qui remontent le plus haut, eſt du nombre de ceux qui ſont regardés, univerſellement & ſans contradiction, comme les plus anciens & les plus sûrement conſervés. Nous ne dirons pas quand on l'a fait entrer parmi les caracteres horaires, cycliques & typiques, parce que nous n'avons rien trouvé de déciſif ſur ce point; mais il eſt remarquable qu'il tient un rang très-diſtingué dans l'*Y-king*, non-ſeulement dans le texte, mais encore parmi les caracteres ſymboliques. Outre cela, il eſt un des caracteres qui font claſſe parmi les autres; & comme tel, joint à l'image de main, il ſignifie *cheval de ſelle*, & par métaphore, *gouverner* : joint avec le ſymbole de *pratique*, *ſcience*, il ſignifie *cheval docile*, *exercé*, &c. : répété trois fois, c'eſt *cavalerie*. Le nombre des caracteres anciens où il entre ainſi, eſt très-remarquable par les connoiſſances qu'il ſuppoſe ſur le cheval & ſur les uſages auxquels on l'employoit. Ceux qui croient aux Empereurs d'avant *Yao* & *Chun*, en feront peu ſurpris, puiſqu'il en eſt fait mention dès le prétendu règne de *Fou-hi*. Pour nous, qui ne ſavons pas remonter plus haut que le *Chou-king*, nous nous bornerons à remarquer que l'hiſtoire repréſente *Yao* traîné ſur un char ou une charrette par un cheval blanc; & qu'on ne ſauroit diſconvenir, ſans rejetter le témoignage des *King*, que la Dynaſtie des *Ya*, qui eſt la premiere, s'en eſt ſervie, même pour la guerre. Ainſi voilà près de trente-ſept ſiecles qu'on

auroit à parcourir pour faire l'hiſtoire de ce quadrupede en cette extrémité du monde.

Les Naturaliſtes Chinois ont poſé en principe que la durée de la vie des animaux eſt proportionnée au tems qu'ils demeurent dans le ſein de leur mere. Comme le cheval eſt un de ceux qui y reſtent le plus (car, ſelon eux, c'eſt près de douze lunes), ils en concluent que c'eſt un de ceux qui devroient vivre le plus long-tems. S'il vit moins, c'eſt qu'on attente à ſa vie en le mettant trop tôt au travail, en le ſoignant mal, & ſur-tout en ne le ménageant pas aſſez, & en épuiſant ſes forces par des efforts trop violens, ou par des fatigues trop continuelles. Les preuves de fait ne leur manquent pas : mais qui a vérifié & conſtaté les longues vies des chevaux dont ils parlent ? qui ſe mettra jamais en peine de le faire ? Du reſte, pour être conſéquens dans leur ſyſtême, après avoir trouvé les premiers âges du cheval, marqués par ſes dents & ſur ſes dents, ils y voient encore les indices des ſuivans, juſqu'à ſa trente-unieme année, après laquelle, ſelon eux ; on ne peut plus rien garantir. Si quelqu'un prétend qu'il n'eſt que trop riſible de les avoir fait durer juſques-là, tout ce que nous pouvons répondre, c'eſt que nous ne nous portons pas pour garans du fait, & qu'il n'eſt pas décidé que tout ſe paſſe dans la Nature comme l'on voit en certains pays, témoins les melons du Royaume de *Ha-mi*, qu'on apporte ici, & qu'on y mange fort bons juſqu'en Février.

Si l'on nous demande de quel tems date en Chine l'opinion de cette ſi longue vie du cheval, nous répondrons qu'on ne la trouve point dans les anciens Livres, quoiqu'on y voie très-clairement que les chevaux duroient beaucoup plus ſous les trois premieres Dynaſties, qu'ils n'ont fait depuis.

Selon un très-vieux proverbe, *le bœuf vit la moitié de la vie du cheval, & le cheval la moitié de la vie de l'homme*, nous penchons assez à croire que l'ignorance & la superstition ont donné lieu à cette singuliere opinion, en prenant occasion de quelques faits extraordinaires pour expliquer dans un sens réel & physique bien des allégories des Anciens, de l'*Y-king* en particulier. L'idolâtrie a achevé la besogne, lorsqu'elle a créé un cheval astre, un cheval esprit, un cheval dieu; d'abord pour la Cour, sous *Tsing-chi-hoang*, puis pour tout l'Empire, sous les *Han*, quand des maladies épidémiques dépeuploient les haras & les écuries.

Les Livres chinois entrent dans de fort longs détails sur la forme, la couleur, la taille, la proportion des membres, la configuration de certaines parties du corps, & les autres signes qui indiquent, selon eux, & auxquels on connoît sûrement les forces, les bonnes qualités & les défauts du cheval. Outre la crainte, bien fondée, de n'envoyer que des mots, la difficulté d'en trouver qui rendent les idées chinoises, & disent les choses comme eux, nous a déterminés à glisser sur cet article, que la Chine a moins approfondi que l'Europe : qu'on en juge par cet échantillon d'un ancien Mémoire sur les chevaux. « La petitesse des oreilles du cheval, indique celle du » foie, & dès-là peu de fantaisies; la grandeur des naseaux, » celle des poumons, & dès-là sa facilité à tenir au plus grand » galop; la grandeur des yeux, celle du cœur, & dès-là du » courage & du feu; un bas-ventre effilé, & qui se perd sous » les cuisses; un estomac peu dilaté, & dès-là le non besoin » de beaucoup de nourriture ».

Il faudroit s'entendre un peu en chevaux pour pouvoir dire en quoi, comment & jusqu'où les chevaux d'ici sont semblables aux nôtres, ou different d'eux. Tout ce que nous nous

harſarderons d'inſinuer, c'eſt qu'à en juger par les chevaux que nous avons vus à la Ville, à la Cour & au Palais, on trouve ici des chevaux de preſque autant de couleurs que chez nous, mais qu'il y en a deux ou trois dominantes ; que preſque tous ont les oreilles petites, les yeux grands & pleins de feu, la criniere & la queue belles, & que pour tout le reſte ils n'approchent pas des nôtres : ce qui doit s'entendre avec les exceptions & les modifications qu'il faut ſuppoſer pour l'Empereur, les Princes & les Grands. Nous voyons, en effet, que les Chinois & les Tartares regardent toujours avec ſurpriſe & avec admiration, les chevaux de nos eſtampes & de nos tableaux, & ſe récrient ſur leur beauté. Nous en avons eté ſouvent témoins, & en particulier à l'occaſion d'un portrait du grand Turenne, qui eſt expoſé dans une de nos ſalles. Le cheval ſur lequel il eſt monté, attire d'abord leurs regards par la fierté de ſon allure & ſa beauté. Beaucoup même ont autant ou plus de queſtions à faire ſur lui que ſur le Héros. Pour tout dire néanmoins, comme l'on ne cherche ici que le néceſſaire dans le néceſſaire, l'utile dans l'utile, la beauté, la grace & l'élégance d'un cheval ne ſont pas un objet. Sa légéreté, ſes forces & ſes bonnes qualités, ſont les ſeules choſes auxquelles on s'attache, même pour celui qu'on monte journellement, & qu'on pourroit preſque appeller cheval de parade. Quant à la comparaiſon de la légéreté, des forces & des bonnes qualités des chevaux d'ici, avec celles des nôtres, elle n'eſt pas à notre portée. D'ailleurs, on eleve, on dreſſe & on gouverne ici les chevaux de main tout autrement que chez nous ; ſi on leur demande moins de choſes, on en exige en vigueur de bien difficiles. Quelle chaſſe, par exemple, que celle du cerf ou du tigre, dans un pays de montagnes & de collines couvertes de bois, & pleines de gorges,

de cascades & de rochers escarpés ! Cette chasse n'est rien cependant au prix des exercices & des manœuvres de la cavalerie ; & telles qu'on veuille supposer les qualités des chevaux d'ici, il est de fait qu'on entend peu parler de chûtes & d'accidens ; quoique les Tartares aient défense de se servir de voitures, les Princes même des derniers Ordres, comme les plus petits Mandarins. Les *Ago*, ou fils de l'Empereur, donnent l'exemple tandis qu'ils ne sont pas titrés.

Les chevaux de notre France sont différens selon qu'on s'avance vers le Nord ou vers le Midi, & selon aussi que le terroir des Provinces est gras, ou maigre, ou sec. Il faut partir de là pour juger des chevaux de Chine, mais en se souvenant qu'on doit etendre cette idée depuis le *Yun-nan* jusqu'au fond de la Tartarie, & depuis la mer du Japon & de Corée, jusqu'assez près de la mer Caspienne. Soit climat, néanmoins, soit nourriture, soit petit nombre de races & d'especes, on voit ici beaucoup moins de variétés & de différences que chez nous ; elles ne peuvent pas même entrer en comparaison. Cela est surprenant, parce que l'Histoire atteste que la Perse & plusieurs autres pays de l'Occident, ont souvent enrichi la Chine de magnifiques haras ; & que, sous les Dynasties passées, à remonter plus de mille ans avant l'Ere chrétienne, il y avoit plus de différence pour la hauteur & la grandeur, la taille & la couleur, la légéreté & la force des chevaux, soit de selle, soit de tirage. On a voulu prétendre que c'étoit l'effet de la domination tartare, qui a fait prévaloir l'espece qui approche le plus de celle du nord de la grande muraille ; mais, à admettre cette explication dans le sens que les guerres civiles ayant comme anéanti les plus belles races, elle ne s'est pas mise en peine de les renouveller par des haras venus de loin : il en résulteroit

toujours

toujours que le ſol & le climat des différentes Provinces de l'Empire, agit moins ſur les chevaux que chez nous.

Les Naturaliſtes chinois rangent le cheval parmi les animaux en qui le feu domine, & d'une façon qui, dans leur ſyſtême, influe egalement ſur ſa conſtitution, ſa nutrition, ſa conſervation, ſes inclinations, ſes bonnes qualités, & les ſervices qu'elles le mettent en etat de rendre à l'homme. Pour ces deux derniers articles, ils diſent à-peu-près les mêmes choſes que les nôtres. Si l'on avoit beſoin de faits articulés & bien remarquables ſur le courage du cheval, ſur ſa patience, ſur ſon attachement pour ſon maître, on en a recueilli ici un grand nombre. On nourrit actuellement au Palais un très-vieux cheval de l'Empereur régnant, qui, lorſqu'il etoit de quelque voyage de ſa Majeſté, n'avoit ni paix, ni treve, dès qu'elle approchoit, qu'il ne lui eût eté préſenté, & n'en eût reçu quelque careſſe; mais après, ſoit que ſa Majeſté prît une voiture, une chaiſe, ou un autre cheval, il alloit attendre en paix, à ſa ſuite, qu'on agréât ſes ſervices; & quand il portoit ſon Maître, on eût dit, à ſon allure & à ſes attentions, ſur-tout à ſa docilité, qu'il ſentoit qui il étoit. Pour certains faits à part, où l'on voit des chevaux faire des efforts prodigieux pour délivrer leur maître de péril, l'aider dans les combats, le défendre, en quelque ſorte, contre ſon ennemi, ou même reconnoître après ſon aſſaſſin, ſe ruer ſur lui, & le déceler, nous aimerions mieux dire avec le Lettré *Lu-tchi*: *la même Toute-Puiſſance qui ſe ſert des choſes inanimées pour remplir ſes providences par ce que nous appellons des haſards, des accidens, pourquoi ne ſe ſerviroit-elle pas d'un cheval par ce que nous appellons inſtinct, affection, pour ſecourir ceux qu'elle veut ſauver, ou aſſurer le châtiment d'un homicide?*

Ce qui nous embarraſſe le plus dans les témoignages qu'il

eſt difficile de rejetter, c'eſt de trouver les chevaux des Anciens rangés par claſſes, ſelon qu'ils faiſoient dix, vingt, trente, quarante lieues par jour, & d'autres offerts aux Empereurs ou à des Généraux d'armée, comme en pouvant faire ſoixante, quatre-vingts, & même cent. L'Empereur *Ouen-ty*, de la Dynaſtie des *Han*, refuſa un cheval de la derniere eſpece, en diſant: « lorſque je ſuis en voyage, toutes les » armes, enſeignes & marques de la dignité Impériale me » précedent; les Chars & les Officiers de ma Maiſon me » ſuivent. Si j'etois monté ſur un pareil cheval, ou je ne pour- » rois pas faire uſage de ſa vîteſſe, ou je me trouverois ſeul ».

Les Naturaliſtes chinois, non plus que les autres Ecrivains & Hiſtoriens, ne paroiſſent pas révoquer en doute ce que nous venons de dire ſur les chevaux des Anciens, non plus que ſur quelques-uns qui pouvoient faire juſqu'à ſoixante & quatre-vingts lieues dans un jour. Que ceux à qui il appartient de juger prononcent. Pour nous, il nous ſemble plus facile d'admettre, dans le cours de pluſieurs ſiecles, quelques chevaux extraordinaires, & qui tenoient du prodige, que de croire qu'on en ait pu trouver un ſi grand nombre à la fois capables de tenir à de ſi fortes journées, en admettant même que les lieues des Anciens etoient bien plus petites que les nôtres. Si nos Hiſtoires d'Occident racontoient quelque choſe de pareil, ce que nous ignorons, elles ſe racquitteroient vis-à-vis celles de la Chine, qui ſont bon pour bien des faits ſur leſquels nous les ſuſpectons. Car, outre les marches forcées à etonner, qu'elles font faire à des corps de cavalerie nombreux, elles les font tenir, ſur-tout parmi les Tartares, à des traites ou courſes fort longues, avec une modicité, & même une diſette de proviſions que nous n'expliquons pas dans les Récits des Grecs & des Romains, faute de ſavoir

les détails qui en ſauvent la vraiſemblance. Or, ces détails, les Annales de pluſieurs Dynaſties les racontent d'une façon ſi préciſe & ſi particulariſée, qu'on ne ſauroit y méconnoître la fidélité de l'Hiſtoire, comme nous le dirons plus bas.

Nous mettrons ici d'avance, que, ſoit que le génie Tartare domine les Chinois, ſoit que le vrai bien de la choſe publique les ait conduits là, un cheval ſeroit regardé ici comme un monſtre à etouffer, & un perſécuteur public, s'il lui falloit un logement, des ſerviteurs & des proviſions, nous ne diſons pas comme au cheval conſul Romain, ſous Caligula, mais comme à certains chevaux de Byſance, d'Iſpahan, *&c.* Un cheval eſt ici un animal de ſervice, qu'il faut nourrir & conſerver, puis voilà tout. Pour ne pas expoſer ſa ſanté aux affoibliſſemens des délicateſſes, des petits ſoins & des régimes raffinés; mais plus encore pour ne pas faire un fardeau à la ſociété de ce qui en doit être le ſoulagement, on poſe en principe, pour les chevaux de main comme pour les chevaux de harnois & de tirage, qu'il faut acheter leurs ſervices le moins cher qu'on peut, & ne pas leur donner des beſoins dont la nature les a affranchis. En conſéquence, les ecuries des pays les plus froids, celles même de Péking & de l'Empereur, ne ſont que de longs appentis, avec un toit & trois murailles. Le côté du Midi, vers lequel ils ſont tournés, n'a ni portes, ni fenêtres: ils ſont aſſez profonds, du reſte, pour que les chevaux y ſoient bien abrités à leur ratelier. La paille hachée eſt leur fourrage, & le *leao* leur avoine. Comme l'on graiſſe les roues d'une charrette ſelon le chemin qu'elle a fait ou qu'elle doit faire, on proportionne la ration du cheval à la tâche qu'il a remplie ou qu'on lui demande. Nos idées eurent beau s'etonner de tout cela, lorſque nous arrivâmes à Péking, & que nous vîmes comment on gouverne

les chevaux, même au Palais : ce qui en résulte, les y a si familiarisées peu-à-peu, qu'à moins de les observer de fort près, elles s'emanciperoient aisément, jusqu'à y applaudir, en contradiction de ce qui se pratique ailleurs. Nous n'oserions pas dire néanmoins à quoi sont réduits les chevaux des grandes ecuries, tels que ceux que l'on conduit chaque jour à notre Maison pour les Missionnaires qui ont des emplois au Palais. Il faut pourtant avouer que la maniere dure & presque sauvage, dont on les traite, ne leur nuit point, & augmente beaucoup leurs services.

Voici qui paroîtra moins Asiatique. Doctrine des Anciens, expérience continuelle de tous les âges, connoissance réfléchie & approfondie du cheval, tout concourt, dit-on, à prouver qu'il faut observer les indications de la Nature, les démêler avec soin, les prendre pour guides, s'en tenir sans cesse à leur enseignement. Quand l'art & l'industrie la gênent, la violentent & la tyrannisent, ils alterent son ouvrage, & en diminuent l'utilité, ou même la détruisent. Ce principe est assurément bien vrai & bien solide. Quant aux conséquences qu'on en tire ici, nous ne les jugeons pas, & nous nous bornons, pour ce moment, à en indiquer quelques-unes : d'autres trouveront leur place ailleurs. La premiere est qu'il ne faut jamais trop dépayser les chevaux ; le pourquoi, c'est qu'un cheval de Tartarie arrivé dans les Provinces du Midi, & un cheval des déserts de l'Ouest transplanté dans les pays gras & humides du *Tche-kiang* & du *Kiang-nan*, y trouvent un climat, un sol & des alimens défavorables à leur constitution naturelle, qui diminuent nécessairement leurs forces, & attentent peu-à-peu à leur santé. Les faits viennent à l'appui de cette raison ; & les Annales à la main, on prouve que, lorsqu'on a eu recours aux Etrangers pour réparer les pertes

de la guerre, ou les ravages des maladies epidémiques, ce moyen, bien loin de réussir, a souvent apporté aux chevaux du pays des maladies terribles, qui ont fait des ravages affreux. Après avoir soupçonné de mauvaise foi les Tartares qu'on avoit obligés à payer leur tribut en chevaux, ou à qui on en avoit acheté, on a eté forcé de leur rendre justice. Les discoureurs n'ont pas manqué d'objecter qu'il falloit l'attribuer à la négligence des soins que demandoient ces chevaux. On s'est contenté de leur répondre que les soldats de Chine, conduisant eux-mêmes leurs chevaux au-delà de la grande muraille, & en prenant tous les soins qu'ils vouloient & qu'ils avoient un si grand intérêt à vouloir, ont eté démontés la plupart dès le commencement de la campagne, quand ils etoient venus de pays si eloignés & si différens. Les distances, en effet, dont on parle ici, sont des distances comme celles d'un bout de l'Europe à l'autre, & les différences des saisons sont bien plus considérables.

La seconde conséquence, c'est qu'on perd les chevaux en les hongrant, & la race suivante en faisant travailler les jumens qu'on a fait couvrir. Les Anciens, auxquels les Chinois reviennent toujours, reléguoient toutes les jumens dans les haras, & ne se servoient que de chevaux entiers. La pratique de hongrer les chevaux n'a commencé qu'avec la nécessité de se servir des jumens. Pour quelques avantages qu'elle procure, elle ôte au cheval beaucoup de ses forces & de ses plus belles qualités, pour la guerre sur-tout, & pour le travail; sur quoi l'on conclut qu'il ne faut que céder à la nécessité sur cet article, & que moins on hongrera de chevaux, plus on fera le bien de l'Etat, pour le labourage sur-tout, le tirage, *&c.* Les Lettrés ont pris la chose à cœur, jusqu'à proposer des loix de Police qui préviendroient ce qu'on craint

le plus des chevaux entiers, en reſtreignant l'uſage des jumens à certains endroits ; mais ils inſiſtent vivement ſur la néceſſité de ne pas fatiguer par le travail celles qu'on a fait couvrir, & prouvent très-bien, ce ſemble, qu'à moins de renoncer à de grands avantages pour un petit profit, le Gouvernement devroit s'aſſurer que les jumens deſtinées à perpétuer les plus belles races, ſeroient ménagées tandis qu'elles ſont dans la vigueur de l'âge, & en etat de donner tout ce qu'on peut tirer d'elles pour leurs poulains.

Nous avons trouvé dans pluſieurs Livres que *le cheval n'a pas de fiel*, au dire des Anciens, *ou n'en a que de petites naiſſances.* Ce point mériteroit quelque attention en Europe. Il fait ici qu'on appuie beaucoup ſur la troiſieme conſéquence qu'on tire du principe général, ſavoir, qu'un cheval eſt tellement conſtitué, que la maniere dont on le forme & dont on le dreſſe, le rend tel qu'on le veut pour tout le reſte de ſa vie, juſqu'à lui ôter les défauts dont il a la naiſſance, & lui donner de bonnes qualités, & des adreſſes dont le germe eſt caché. La Chine a eu jadis des eſpeces de Preux ou Docteurs d'armes, qui etoient en poſſeſſion de faire admirer la facilité avec laquelle ils obligeoient un cheval à ſe prêter à tous les mouvemens qu'ils vouloient lui imprimer ; & eux-mêmes ſoutenoient ſes fougues, ſes ecarts, ſes elans & ſes caprices : mais comme elle n'a jamais eu ni carrouſels, ni tournois, le manege, proprement dit, y eſt inconnu. Les Tartares même, qu'on a appellés *la Nation cavaliere*, n'ont pas eu la premiere penſée de rétablir les jeux des Docteurs d'armes, qui avoient duré ſi peu : mais ils ont laiſſé les Chinois dans preſque toutes leurs anciennes pratiques de force & d'adreſſe, pour obtenir entrée aux grades militaires, & ſe ſont bornés, pour eux, à des exercices & à des evolutions qui mettent

les ſoldats dans l'habitude des fatigues de la guerre, rempliſſent leur eſprit de ſon image, les familiariſent aux mouvemens de la cavalerie les plus difficiles, par d'autres qui le ſont davantage, & les tiennent ſans ceſſe en haleine. Ainſi les idées de former & de dreſſer un cheval, n'ont aucun rapport à la doctrine de nos Académies ; on n'entend ici par cela que la maniere de plier un jeune poulain à la nourriture ; au train de vie & au travail auquel on deſtine le reſte de ſes jours. Si cette deſtination, diſent les Chinois, eſt bien aſſortie à ſa conſtitution & à ſes forces ; ſi les ſoins qu'on lui donne ſont bien entendus, non-ſeulement on préviendra ſes défauts, on les extirpera juſqu'à la racine, mais encore on développera toutes ſes bonnes qualités, & on lui fera acquérir celles qu'il n'eût jamais eues. On allegue en preuve de tout cela, le naturel ſouple, docile & perſévérant dans ſes habitudes, qui diſtingue le cheval ; & puis, bon nombre de faits plus que ſinguliers, ſans parler de ce qui arrive journellement dans tout l'Empire.

La derniere conſéquence dont nous avons à parler, c'eſt qu'un cheval doit finir ſa carriere où il l'a commencée ; c'eſt-à-dire, continuer à faire juſqu'au bout ce à quoi il a eté appliqué. Quoique les Livres admettent des exceptions, & modifient cette regle en convenant qu'il faut moins exiger d'un cheval à proportion qu'il eſt uſé, ils reviennent à elle, en ſoutenant que plus on le tiendra dans les anciennes habitudes, plus on en tirera parti, toutes choſes egales : car, ſelon eux, il eſt impoſſible qu'un cheval ne faſſe pas mal ce qu'il n'a jamais fait, & que toute ſa conſtitution ne ſouffre d'une maniere d'employer ſes forces qui lui eſt nouvelle, le tire du chemin de ſes efforts, l'attaque ſur ſes habitudes pour le vivre & le repos, de façon à attenter à ſon tempérament &

à ſa vie. Tout cela ſent plus le Philoſophe qui raiſonne, que l'econome qui pratique. Pour tout dire cependant, c'eſt au Miniſtere qu'on l'a adreſſé, & ſur-tout pour prévenir les malheurs qui ſont arrivés lorſque, dans les préparatifs de guerre, ou à l'armée même, pour aller au plus vîte, on a monté la cavalerie avec des chevaux de charge & de trait, ou mis aux fourgons des chevaux de ſelle & de main. Les faits qu'on allegue, prouvent invinciblement que cela a toujours mal tourné, & que les petits avantages du moment ont occaſionné des pertes de bien des années.

Cet article, ainſi que les précédens, ne pouvant rien apprendre, & roulant ſur des choſes pour leſquelles les citations ne datent de rien, cette petite indication ſommaire eſt déjà trop ennuyeuſe pour ne pas la finir. En obſervant que nos connoiſſances nous ont mis bien au-deſſus des Chinois depuis un demi-ſiecle, nous leur rendrons la juſtice de reconnoître & d'atteſter que, ſi nous ecrivions pour les Naturaliſtes, & ſi nous avions aſſez de loiſir pour feuilleter les Livres des Dynaſties précédentes, à remonter juſqu'avant l'Ere chrétienne, nous aurions des choſes très-curieuſes, très-ſingulieres & très-intéreſſantes à raconter ſur les différentes parties de l'hiſtoire naturelle du cheval. Les découvertes de ces derniers tems ont beau etonner & charmer, leurs obſervations, toutes ſimples qu'elles ſont, feroient plaiſir. Celle de *Tai-tchi* & de *Tang*, en ſera une preuve d'autant moins ſuſpecte, qu'elle n'eſt pas choiſie, & que c'eſt mon ſujet qui me l'a miſe ſous les yeux.

« De ſoins en ſoins, dit-il, de leçons en leçons, on avoit » conduit un cheval à marcher, à ſe tourner, & à bondir en » cadence au ſon des inſtrumens. Tout *Tchang-ngan* (ou » *Si-ngan-fou*) l'a vu, & s'en eſt amuſé à la premiere lune.

» Le

» Le maître, dont il étoit le gagne-pain, mourut dans un village
» du *Hou-kouang*, en le conduisant à *Han-keou*, pour le faire
» voir durant la grande Foire. Le cheval fut vendu pour ache-
» ter une biere à son montreur, & tomba entre les mains
» d'un petit Mandarin de la Douane voisine, qui, au lieu de
» le faire danser, le mit dans son ecurie avec deux mules &
» un âne, & le destina à son usage. Mais quoique bien reposé,
» & mieux soigné que sous son ancien maître, qui ne lui don-
» noit sa ration que le soir, quand toutes ses danses etoient
» finies, lui qui etoit auparavant si familier & si docile, de-
» vint peu-à-peu si dur, si rétif, si ombrageux, qu'on ne pouvoit
» plus le monter. Le voiturier auquel il passa, le trouva encore
» plus indomptable, & fut forcé de le vendre au Boucher.
» Or, ajoute le Lettré Chinois, si un pareil cheval perdit si
» prodigieusement à être tiré de ses premieres habitudes, quoi-
» qu'au profit de son bien-être, que doit-ce être de ceux qui
» passent d'une bonne nourriture à une mauvaise, & d'un
» travail médiocre à un travail forcé » ?

I I.

Ayant à parler des chevaux de guerre des anciens Chinois, nous ne serons pas réduits à mettre en question si ce furent les Centaures, les Lapithes ou les Thraces qui apprirent à se servir des chevaux, ou s'il faut reculer jusqu'au regne de Sésostris l'usage de mettre de la cavalerie dans les armées. Le *Chou-king*, *Lutchi*, *Vou-yne*, *Sée-ma-tsien*, parlent tous des chevaux que l'Empereur *Ki*, fils & successeur du grand *Yu*, avoit dans son armée, c'est-à-dire, près de dix siecles avant le temps dont parlent les Grecs, qui, sur ce point comme sur tant d'autres, ont commencé trop tard à savoir quelque chose, pour nous rien apprendre. Les Chinois, ayant

eté policés dès les premiers tems où leur colonie commença à s'etablir & à former un Etat, il eſt tout ſimple qu'ils aient reconnu dès-lors les bonnes qualités du cheval, ſoit pour aider l'homme dans ſon travail, ſoit pour faciliter & augmenter ſa défenſe. Outre le fait que nous avons cité, qui fait preuve, cela eſt atteſté par ce que racontent les *Kings* & les anciens Livres, des travaux agraires, des chaſſes générales, des aſſemblées des Princes, des divers exercices militaires, & des combats des deux premieres Dynaſties. Mais le peu que nous pouvons dire ſur le cheval de guerre, ne nous permettant pas de remonter ſi haut, nous renvoyons aux Antiquaires & aux Commentateurs Chinois ceux qui ſeroient curieux de bien conſtater ce point. Plus, d'ailleurs, les connoiſſances & les pratiques dont ils parlent ſont remarquables, plus nous ſerions dans le cas d'entrer dans des diſcuſſions qui nous meneroient trop loin, & qui ſeroient abſolument néceſſaires, vu la façon dont on parle chez nous des Arabes & des Egyptiens, qu'on dit ſi tard les inventeurs de l'equitation en Occident : car les Fables des Grecs offuſquent ceux qu'elles n'aveuglent pas, & on en revient toujours à ne voir que des pâtres & des manans dans les premiers peuples.

Pour la Dynaſtie des *Tcheou*, qui eſt la troiſieme, & qui n'a commencé que 1122 ans avant l'Ere chrétienne, nous ſuppoſons la vérité, la certitude & l'authenticité de ſon hiſtoire trop connue, pour qu'il ſoit beſoin d'alonger par des citations, ce que nous dirons ſur l'uſage qu'elle fit des chevaux pour la guerre. Nous négligerons même bien des détails ſur cette partie curieuſe du Gouvernement ancien, afin de nous avancer d'un ſiecle à l'autre, en ſuivant la maniere dont toutes les Dynaſties qui ſont venues après, juſqu'à nos jours,

s'en ſont approprié les principes, ou les ont rejetés, quelquefois modifiés, & le plus ſouvent corrompus & altérés.

« O vaſte & immenſe plaine de *Mou-ye !* que de chars » de guerre tu offres à ma vue ! Que le bois *Tan* dont ils ſont » faits a d'eclat, & en fait un grand ſpectacle ! Que les che- » vaux blancs dont ils ſont attelés, etonnent mes regards, par » la hauteur de leur taille, & par le feu qui les anime ! Tel » qu'un epervier prêt à ſe lancer ſur ſa proie, le Général » eſt à côté de *Vou-ouang*. L'armée s'ebranle, elle charge celle » des *Chang*, elle l'enſevelit dans ſa défaite ; & un ſeul jour » purge la terre & nous donne la paix ». Nous entrons en matiere par cette ſtrophe du *Chi-king*, afin qu'on voie où en etoit *Vou-ouang* lorſqu'il monta ſur le trône, & commença la Dynaſtie des *Tcheou.* Le ton que prend le Poëte, ne donne pas lieu de douter que ſes chars de guerre ne fiſſent la principale force de ſon armée, & que ce Prince, qui avoit trouvé dans ſes Etats les bons chevaux dont ils etoient attelés, n'en eût un grand nombre de deſtinés à la guerre : car, ſelon le *Choue-yuen*, il avoit auſſi une excellente cavalerie, qui contribua beaucoup à ſa victoire. L'infame *Cheou*, de ſon côté, combien ne devoit-il pas avoir de chevaux pour ſes chars & pour ſa cavalerie dans ſon innombrable armée, lui qui ne ſoupçonnoit pas même qu'elle pût être vaincue ? Voilà d'où nous partons, & où il faut bien ſe mettre avec nous, pour bien entrer dans ce que nous allons dire.

C'eſt dans le *Tcheou-li*, attribué univerſellement au célebre *Tcheou-kong*, frere de *Vou-ouang*, qu'on trouve ce qu'on ſait de plus curieux, de plus certain, de plus intéreſſant, & de plus particulariſé ſur les vues, les principes, les loix, l'adminiſtration & la police de la troiſieme Dynaſtie, par rapport

aux chevaux. C'eſt du *Tcheou-li* que nous tirerons le peu que nous en pouvons dire. Comme le *Tcheou-li*, néanmoins, ne dit pas tout, & n'a pas eté conſervé en entier, nous ferons uſage des anciens Livres, qui ſuppléent à ſon ſilence & à ſes lacunes. Du reſte, qu'on ne nous demande pas d'epoque préciſe pour chacun des articles que nous allons indiquer.

Nous ſuppoſons avec les Chinois, qu'ils datent tous du commencement du onzieme ſiecle, avant l'Ere chrétienne, lorſque *Tcheou-kong*, Régent de l'Empire pendant la minorité de ſon neveu, *Tching-ouang*, profita de la paix dont jouiſſoit l'Empire pour fixer le ſceptre dans ſa famille, par un plan de légiſlation egalement ſage, juſte & bienfaiſant.

Selon ce plan, où il conſerva toutes les anciennes loix qui pouvoient ſe concilier avec l'etat actuel de la Chine, 1°. les terres enſemencées & cultivées continuerent à être au centre de chaque grand Diſtrict, Fief ou Principauté. Les pâturages, les vergers & les fruiteries formoient un cercle autour d'elles, & avoient pour limites des bois, des forêts ou des montagnes pour ſéparation d'avec les Diſtricts voiſins.

2°. Sur dix familles, il y en avoit huit d'appliquées à l'agriculture : elles demeuroient par pelotons au milieu des terres que leur donnoit l'Etat. Il n'y avoit guere de villages que pour les ouvriers & les marchés. Les villes etoient en petit nombre, & ne comptoient preſque point d'autres habitans que les Officiers publics & les Gens de la maiſon du Prince : car elles n'etoient proprement que l'accompagnement de ſon Palais & de ſa Cour.

3°. L'Empereur gouvernoit par lui-même une immenſe Province ; le reſte de l'Empire etoit diviſé en Fiefs ou en Principautés, que gouvernoient immédiatement leurs Seigneurs

& leurs Princes, mais dépendamment de l'Empereur, à qui ils devoient tribut & hommage. Toutes ces indications etoient néceſſaires pour entendre ce que nous allons dire.

La premiere choſe que nous trouvons ſur les chevaux, c'eſt qu'on les diviſe en ſix claſſes : ſavoir, 1°. les chevaux de main pour l'Empereur, les Princes, les Grands & les Officiers publics ; 2°. les chevaux de guerre ; 3°. les chevaux de charrette & de tirage des Colons ; 4°. les chevaux de poſte pour le ſervice de l'Etat ; 5°. les chevaux de monture & de voyage pour les particuliers ; 6°. les chevaux de charge, de bât & de travail. Les chevaux de ces ſix claſſes entroient tous egalement dans les regiſtres publics, non-ſeulement pour que le Miniſtere ſût leur nombre total, mais encore afin que celui de quelques-unes fût toujours complet, & que celui des autres ne crût pas au-delà de ce qu'il avoit réglé ; puis, pour ſavoir ce qu'il pouvoit tirer des dernieres pour l'entretien & l'augmentation des premieres, dans le cas d'un accident.

A en croire les Anciens, le nombre des chevaux de la premiere claſſe etoit très-limité, & fixé irrévocablement. « Non-ſeulement chez les Princes, dit *Yen-tchi*, mais chez » l'Empereur lui-même, augmenter les equipages d'un cheval » de plus, etoit un objet de délibération dans le Conſeil. Les » Anciens, ajoute-t-il, voyoient l'incendie dans l'etincelle, » & ils tâchoient de l'eteindre pour le prévenir ». Nous n'avons trouvé nulle-part le tableau de ce nombre, ſelon ſes différentes proportions ; mais, à en croire ce que nous avons ſous les yeux, & ce qu'a réglé la loi de la Dynaſtie régnante, il devoit être bien peu conſidérable. Il n'en etoit pas de même de celui des chevaux de guerre, qu'on regardoit comme *le nerf de la force militaire* pour l'attaque & pour la

défenſe ; juſques-là qu'au dire des Anciens on pouvoit décider sûrement où en etoit la choſe publique , par la conduite du Gouvernement dans cette partie eſſentielle de l'adminiſtration. L'Empereur avoit quarante mille chevaux de guerre, & les Princes , les Seigneurs feudataires , depuis dix mille juſqu'à cinq cens, chacun ſelon l'etendue & en proportion de ſes terres.

A quoi donc etoient employés tant de chevaux, nous demande ici la curioſité européenne ? Quel uſage en faiſoit-on pour la guerre ? Ils ſervoient à la monte de la cavalerie , & au tirage des chars, répondroit un Chinois. Mais cette réponſe ne ſuffit pas, vu le peu qu'on ſait en Occident ſur la cavalerie & les chars des Anciens ; & comme ces deux articles ſont liés à notre ſujet, nous en dirons un mot en paſſant, d'après les Livres que nous avons ſous les yeux.

Une compagnie de cavalerie etoit de ſoixante hommes, & il en falloit dix pour former un eſcadron. Dans les marches de voyage , il falloit toujours former des rangs ; mais on ſe gênoit peu ſur la maniere : au lieu que quand on alloit à l'ennemi , on ſe mettoit en défenſe contre ſon attaque, chaque compagnie ſe ſerroit ou s'etendoit prodigieuſement, ſelon le terrein, les troupes qu'on avoit en tête, & ce qu'il falloit exécuter. On etoit regardé comme trop jeune pour la cavalerie avant trente-cinq ans, & comme trop vieux après cinquante. On exigeoit qu'un cavalier fût grand, fort & robuſte. On meſuroit ſon habileté ſur ſa facilité à ſe tenir collé à ſon cheval, à y prendre toutes les poſtures qu'il vouloit, à y être maître de tous ſes mouvemens , & à ſa promptitude à le pouſſer, l'arrêter , le tourner , & le mettre comme il vouloit, ſans diſtinction de jour ni de nuit, de montée ni de deſcente, de terre ni d'eau , de marais ni de bois. « Un

» bon cavalier, dit l'ancien texte, eſt collé ſur ſon cheval
» comme l'écorce ſur l'arbre, lui donne la rapidité de la
» foudre, la ſoupleſſe de la main, la volubilité d'une boule,
» la facilité du vent, l'immobilité d'un rocher, & la légéreté
» d'une plume ».

Nous n'entendons pas aſſez le langage de la guerre & des combats, pour oſer dire comment on ſe ſervoit de la cavalerie; mais il n'eſt pas douteux qu'on en faiſoit un grand uſage. Outre le principe général, que les mouvemens de la cavalerie ſont plus prompts, plus forts, plus légers & plus uniformes dans l'attaque, plus variés dans la mêlée, plus puiſſans dans la victoire, & plus sûrs dans la retraite, on ſuppoſoit, comme indubitable chez les Anciens, qu'elle repouſſe ou qu'elle charge l'ennemi avec force, ſoutient de par-tout & en tout tems ce qui plie, pouſſe le moindre ebranlement juſqu'à la défaite, arrête ou protege une fuite, défend ou enleve les bagages, s'empare des défilés, garde les ponts, couvre les endroits foibles ou les force, prévient les ſurpriſes ou en fait, réduit en cendres les proviſions des ennemis, ou ſauve les convois, dévaſte la campagne & ſurprend les villes. Malgré toutes ces louanges données à la cavalerie, en raſſemblant & rapprochant les récits de l'Hiſtoire, il paroît qu'on n'eut long-tems que la cavalerie légere, & que ce ne fut que dans les guerres etrangeres, que lors des grandes guerres contre les Tartares, qu'on ſe mit à avoir un vrai corps de cavalerie à la place des chars qui etoient devenus inutiles.

L'Empereur avoit dix mille chars; les Princes & les Seigneurs depuis mille juſqu'à cinquante. Un char ordinaire portoit trois guerriers, & etoit environné de ſoixante-douze ſoldats : douze etoient cavaliers, & ſoixante piétons, dont les uns etoient archers, les autres armés de lances. Les chars

de guerre etoient de bien des ſortes & de diverſes grandeurs ; quelques-uns avoient des roues de cinq pieds de diametre, ou même plus, afin que les guerriers qui les montoient euſſent plus d'avantage ; d'autres, qui en portoient juſqu'à douze, avoient quatre roues, & un revêtement par le devant en madriers aſſez epais, pour en faire comme un rempart : il y en avoit même de totalement couverts, dans leſquels on alloit à toute bride ſur l'infanterie, puis on ſe rangeoit derriere comme derriere un retranchement, pour défendre le terrein qu'on avoit gagné, & donner lieu à la cavalerie de pénétrer plus avant. Parmi ces derniers, il y en avoit qui etoient armés de faulx, de tranchans de lames. Ces chars rouloient de front au nombre de neuf, ou même de quinze. Quelquefois ils partoient enſemble de deux endroits eloignés, & ce qui ſe trouvoit entre eux, etoit attaqué par les flancs dans un mouvement qu'ils faiſoient de concert : on appelloit ces attaques, *à vol de char, à nuée de pouſſiere, à tônnerre de roues*, &c. Du reſte, le nombre des chevaux n'etoit pas fixé, même pour une eſpece de char ; on l'augmentoit dès que le terrein etoit difficile.

Nous remarquerons à ce ſujet, d'après un Commentateur chinois, que l'on n'eſt ſi ſouvent embarraſſé pour concilier les récits de l'Hiſtoire, que faute d'admettre des variétés & des changemens qui ont dû avoir lieu dans l'antiquité comme de nos jours. Nous aurions preſque envie d'ajouter qu'on n'a débité tant de rêves & d'imaginations ſur l'uſage des chars pour la guerre, que faute de ſe rapprocher davantage des mœurs des Anciens, de leurs poſitions, & de leurs entrepriſes militaires. A remonter juſqu'à *Yao*, c'eſt-à-dire, juſqu'à la plus haute & premiere antiquité des Chinois, on trouve l'uſage de la charrette commun, celui du cheval de ſelle fort rare ;

&

& il en eſt de même d'une longue ſuite de ſiecles. Cela devoit être ainſi dans des tems où l'on voyageoit fort peu, & où, dans le cas de voyager, une charrette tenoit lieu de nos auberges, qu'on ne trouvoit pas alors dans les déſerts ; à quoi il faut ajouter que le peuple habitant les belles plaines qu'il cultivoit, etoit perſuadé, d'après l'ignorance qui l'aveugloit, qu'on tire plus de ſervice du cheval dans un pays uni, à lui faire tirer une charrette, qu'à le monter ou à le charger. Dans le cas d'une guerre, toutes les troupes réglées d'alors ſe réduiſant à la garde du Prince, & aux ſoldats des frontieres, ou plutôt de certains paſſages, il eſt tout ſimple que les Colons dont on compoſoit les armées, allaſſent à l'ennemi avec les charrettes qu'ils etoient accoutumés à conduire.

Ce qui a eté dit plus haut de la diviſion des campagnes, & ce que cette diviſion indique de la maniere dont ſe pouvoit & ſe devoit faire la guerre, fait trop connoître les convenances, & les rend trop ſenſibles pour inſiſter ſur les détails. Il eſt fort croyable, comme on le dit ici, que les Chefs & les Officiers etoient les ſeuls, d'abord, qui alloient en charrette ou en char au combat ; l'avantage que cela leur donnoit, fit augmenter le nombre des chars, & puis ajouta à ces chars ce qui les rendoit plus propres à l'attaque & à la défenſe. Si l'on ne les abandonna pas, après même qu'on en eut connu les déſavantages, & qu'on eut ſenti la ſupériorité de la cavalerie, c'eſt que l'on ſe mit fort tard à avoir des troupes réglées, parce que les guerres etoient rares : c'eſt auſſi qu'on aimoit à les rendre difficiles, embarraſſantes & périlleuſes, encore plus pour les Princes que pour le peuple : c'eſt, enfin, que les nations tiennent à leurs anciennes pratiques, témoins les Tartares d'ici, qui ont conſervé leurs arcs & leurs fleches, quoiqu'ils aient des fuſils, & s'en ſervent très-bien.

On ne renonça aux chars, en Chine, que lorsqu'on eut des guerres etrangeres, & qu'il fallut aller attaquer les peuples errans d'au-delà du *Cha-mo*. Quant au grand nombre des chars de guerre, qui etonne quelquefois dans les Histoires de la haute Antiquité, il nous paroît plus que probable qu'il faut l'entendre dans le sens où l'expliquent les plus anciens Commentateurs des *Kings* : savoir, que chaque char de guerre ayant trois, quatre, cinq charrettes, autrement faites que celles d'usage, pour les provisions & les bagages de ceux qui le montoient ou l'environnoient, ces charrettes particulieres, & qui ne servoient qu'à cet usage, doivent entrer dans le nombre des chars de guerre.

Pour revenir maintenant à notre sujet, chaque classe de chevaux avoit ses Mandarins particuliers; & la loi, qui avoit fort à cœur cette partie de l'Administration publique, entroit dans des détails infinis, & commandoit beaucoup de choses qu'on convient aujourd'hui n'être plus praticables, & n'avoir pu avoir lieu que dans un tems où tout l'Empire ne faisoit, pour ainsi dire, qu'une famille, & etoit gouverné par la bienfaisance. 1°. Pour assurer la continuelle propagation & régénération des chevaux, on avoit formé de grands haras dans les endroits que nous avons dit plus haut être destinés aux pâturages. L'Empereur & les Princes en avoient pour leur Maison; le Peuple en avoit aussi en commun & par districts; mais les plus considérables etoient ceux de l'Etat. Il y avoit deux revues des haras chaque année; la premiere au printems, pour examiner les etalons ou les jumens qu'il falloit réformer, ou qu'on devoit admettre : mais les Mandarins du haras du peuple s'accommodoient quelquefois de ce qui avoit eté rejetté par les autres. La seconde revue etoit en automne, & avoit pour objet la destination du produit des haras: d'abord

par les Experts, qui décidoient des qualités des poulains, & en déterminoient le prix; puis par des Officiers, qui prononçoient dans laquelle des six classes il falloit les ranger. Mais pourquoi déterminer le prix de chaque poulain, dira-t-on? que prétendoit-on par-là? Le voici. Comme la bonne-foi etoit l'ame de toute cette aimable administration, on vouloit faciliter les echanges, les compensations & les ventes qui avoient lieu entre les différens haras, & s'etendoient d'un district à un autre, de façon pourtant que ce qui concernoit la guerre & les haras, précédoit & l'emportoit sur tout le reste.

2°. On distinguoit deux especes de chevaux de guerre; les chevaux des troupes réglées, qui etoient en assez petit nombre; & les chevaux des milices, qui devoient être toujours prêts à marcher au moindre signal. Les premiers etoient nourris par l'Etat, & avoient une etape réglée; les seconds etoient confiés au Peuple, qui les nourrissoit à frais communs: sur quoi il faut remarquer que l'Etat, dans la répartition des charges, avoit egard à la nature du pays, & compensoit le nombre des cavaliers d'un district par celui des fantassins. Les grands districts suivoient la même regle; & dans les répartitions des plus petits cantons, tout etoit conciliation & accommodement. L'Etat obtenoit du Peuple ce qu'il vouloit, & le Peuple n'en souffroit pas. *Aucune loi*, dit *Mei-lin*, *aucune ordonnance n'eût pu procurer une pareille administration; mais la probité, le patriotisme & la bonne-foi d'alors, la rendoient aisée, parce que les Officiers publics craignoient le* Tien. *Le peuple, de son côté, qui vivoit dans l'innocence, & n'etoit ni vexé, ni inquiété, se portoit de lui-même à tout ce qui etoit du bien public; jusques-là, que, dans plusieurs guerres, les particuliers offroient leurs chevaux sans en demander le prix.*

3°. Outre les revues particulieres de chaque mois & de chaque saison pour les exercices de la cavalerie des Milices, revues dans lesquelles les chevaux entroient toujours, soit pour assurer que le nombre en etoit complet, soit pour de petites réformes : outre ces revues, dis-je, il y en avoit une générale chaque année pour tous les chevaux de guerre, & puis pour les chevaux des quatre dernieres classes. Le but général de ces revues etoit de vérifier le nombre de chaque espece de chevaux, & de réformer dans les rôles ce qui regardoit l'âge, les qualités & le prix de chaque cheval, afin que le Ministere vît sûrement & aisément, par la réduction générale des rôles, sur quoi il pouvoit compter, & ce qu'il devoit faire pour régler toutes choses selon ses vues. La police des chevaux etoit si exacte, qu'il falloit avertir, sous dix jours, de la mort d'un cheval, de quelque classe qu'il fût. Quand les Princes particuliers commencerent à vouloir brouiller, pour être assurés qu'on ne faisoit pas passer les chevaux de l'un chez l'autre en alléguant une fausse mort, il fut réglé qu'on porteroit au Mandarin les deux oreilles du cheval mort, & sa queue.

4°. En rira qui voudra, nous le dirons comme nous le trouvons. Le Gouvernement avoit fait publier une espece de diétique & de régime pour les chevaux, suivant l'ordre des saisons, & les Mandarins avoient soin qu'on s'y conformât. Comme ce qui se pratique aujourd'hui en est probablement la tradition, ce que nous en dirons dans notre dernier article, nous dispense de nous y arrêter ici. Au reste, j'ajouterai tout bas, que si ce qu'on en trouve dans les Livres anciens etoit assez clair, assez détaillé & assez sûr pour pouvoir espérer de donner la pratique des Anciens en le copiant, j'aurois la bonhommie de ne pas y manquer, & je croirois rendre un vrai service : car enfin, plus je lis, je vois & j'examine, plus

la prétendue ſimplicité des premiers âges paroît, à mes yeux, riche en connoiſſances, & pleine de grandes vues.

5°. On avoit tellement à cœur la conſervation des chevaux, que, quoique le Gouvernement eût fait un ordre de citoyens des Médecins des animaux, & eût ſoumis à un examen ceux qui ſortoient des Ecoles avant qu'ils puſſent exercer, il etoit décidé par la loi qu'il y auroit des Médecins particuliers pour les chevaux, qui auroient rang après les Médecins des hommes, & ſeroient obligés à n'exercer qu'en ſecond après leurs etudes & leurs examens; mais une fois en place dans un canton, auroient droit de faire publier ce qu'ils croiroient néceſſaire pour l'entretien & la conſervation des chevaux, ſelon le tems, la ſaiſon & l'année. Les Mandarins etoient chargés de veiller à l'exécution de leurs réglemens, lorſqu'il s'agiſſoit d'arrêter ou de prévenir des maladies. Mais ſi l'on découvroit quelque ſigne certain d'epidémie dans pluſieurs chevaux, les plus habiles Médecins etoient conſultés, ou venoient même ſur les lieux pour aviſer aux moyens d'en prévenir les progrès & les ſuites; & la Cour, qu'il falloit en avertir ſur le champ, envoyoit par-tout des ordres précis, afin d'empêcher que le mal ne ſe communiquât dans les diſtricts voiſins. Nous le prévoyons d'avance, ce que nous venons d'indiquer dans cet article, apprêteroit bien à rire au peuple des petits Littérateurs; le nom ſeul de Médecins des chevaux, leur fourniroit ſur le champ bien des bons-mots & des epigrammes. Mais nous ecrivons pour des hommes qui y verront ce que nous avons voulu y montrer; & reconnoîtront la ſageſſe des anciens Chinois, aux ſoins qu'ils prenoient du cheval, cet animal ſi précieux & ſi utile, & à l'attention qu'ils avoient de ne pas abandonner ſa ſanté à une routine populaire de gens

ſans connoiſſances & ſans Lettres. Mais autant nous ſerions charmés que ce grand exemple leur fît priſer la Médecine vétérinaire, autant nous croyons devoir ajouter que les anciens Chinois ne firent jamais de cette ſcience une œuvre de curioſité, de petits raffinemens & de puérilités ſcientifiques. Le cheval n'attiroit leurs ſoins que par la multitude, l'importance & la continuité des ſervices qu'il rend à l'homme : dès-là, ils etoient bien eloignés de faire un fardeau à la Société, ſoit du ſoin de le nourrir, ſoit de celui de le conſerver & de lui procurer un bien-être, des vigilances, des ſollicitudes, des ménagemens, & des guériſons que la triſte condition des hommes ne permet pas d'aſſurer à un grand nombre de pauvres. Il y avoit des Médecins pour les chevaux, & on exigeoit qu'ils fuſſent habiles : mais ils etoient en très-petit nombre, & leur emploi ſe bornoit, à ce qu'il paroît, aux ſoins généraux que nous avons indiqués. Nous ajouterons, en preuve de notre ſentiment, que dès-lors, comme aujourd'hui, le Mandarin permettoit de tuer les chevaux dont la guériſon eût demandé trop de ſoins.

6°. Le Miniſtre de la Guerre, ou plutôt le grand Général de l'Empire, avoit la Surintendance générale des chevaux; tout ce qui regardoit cette partie de l'adminiſtration, dépendoit de lui en dernier reſſort, & c'etoit à lui de rendre compte chaque année au Conſeil, de l'etat des choſes; de propoſer ce qu'on devoit ou pouvoit faire; & dans le cas d'une guerre, le plan qu'il falloit ſuivre. Ce n'eſt pas tout : les affaires, les diſputes, les procès, & en général tout ce qui concernoit les chevaux, ne dépendoient pas des Mandarins ordinaires; une exception unique les ſoumettoit à des Officiers particuliers, qui prononçoient des Sentences ſans appel, & terminoient ſur le champ

ce qui ne concernoit que les familles & les citoyens. Ces Officiers paroiſſent n'avoir eté que des Arbitres choiſis parmi les Chefs du peuple.

Nous n'avons qu'un mot à dire ſur les ſix articles que nous venons d'indiquer. En les rapprochant de pluſieurs textes de l'Ecriture ſur Salomon, il nous eſt venu à l'eſprit, que ſi l'Empereur *Mou-ouang* alla en Occident, & fut trois ans dans ce voyage, comme l'ont aſſuré d'anciens Auteurs : s'il viſita Salomon, comme la concordance des tems paroît le donner à croire ; s'il rapporta de ſon voyage beaucoup de connoiſſances, comme on le conclut de ce qu'il fit & régla ; il ne feroit pas hors de vraiſemblance qu'il eût perfectionné l'Adminiſtration publique par rapport aux chevaux, d'après ce qu'il avoit appris du plus ſage des hommes. Rien ne nous rend cette conjoncture ſi probable, que le ſacrifice qu'on faiſoit dans chaque ſaiſon pour demander au Ciel la conſervation des chevaux ; à quoi j'ajouterois volontiers les prieres & les jeûnes qui etoient ordonnés dans les tems d'epidémie.

Quoi qu'il en ſoit, tandis que la Dynaſtie des *Tcheou* fut fidelle à ſes loix, & en procura l'obſervation, *les chevaux*, comme dit *Lu-tchi*, *furent un aide, une reſſource & une commodité toujours préſentes pour tout le monde, pour tout & dans tout l'Empire.* Mais l'ivreſſe de la paix, de l'abondance & de la proſpérité, ayant jetté pluſieurs Empereurs dans la négligence des affaires, puis dans la molleſſe, enfin dans le luxe, dans la prodigalité, dans l'injuſtice & dans la tyrannie, les loix ne furent plus qu'un ſcandale dans les conduites du Miniſtere public, & un fléau dans les ordres dont elles etoient le prétexte. Or, comme la partie de l'Adminiſtration qui concernoit les chevaux etoit celle qui demandoit plus de ſoins, & prêtoit davantage aux prévarications, ce fut

auſſi celle qui ſouffrit plutôt & plus irrémédiablement de la décadence des Loix. En vain les beſoins publics, les révoltes des Princes, & les incurſions ſubites des peuples errans, firent ſentir tout ce qu'on avoit perdu par la diminution des chevaux ; ces réveils paſſagers ne remédierent à rien. Il eût fallu réformer les ecuries de l'Empereur, des Princes & des Grands, rétablir les haras & leur police, rendre au peuple ſon ancienne abondance, pour en tirer les mêmes ſecours ; & tout cela n'etoit plus praticable, parce que la vérité & le menſonge, la vertu & le vice, n'etoient preſque plus que des mots ; tant tout etoit bouleverſé dans la croyance & dans les mœurs. Cela annonçoit une révolution générale ; elle arriva.

Le fameux *Tſin-chi-hoang*, fort de ſa cavalerie, qu'il avoit augmentée dans les guerres contre les Tartares, ſubjugua en détail tous les Princes qui etoient ſes voiſins, attaqua l'Empereur lui-même, & fit ecrouler le grand édifice du Gouvernement féodal, ne laiſſant plus que ſes Officiers entre les peuples & lui. Ce fameux ſcélérat borna toute ſa politique à intéreſſer ſes anciens Sujets, ſes Grands, ſes Officiers & ſes Troupes, au ſuccès de ſes uſurpations, à ménager les Tartares, à faire tomber ſur ſon Miniſtre l'odieux de ſes horribles tyrannies, & à eblouir la multitude par ſa magnificence. On peut mettre en queſtion s'il s'eſt rendu plus odieux par ſes crimes, que ridicule par ſes folles vanités : mais il eſt bien décidé que n'ayant ſoutenu ſa cavalerie que par une oppreſſion continuelle du peuple, il prépara lui-même la ruine de ſa Dynaſtie, en mettant ſon ſucceſſeur dans une impoſſibilité phyſique de trouver des chevaux.

A laiſſer à la Providence tous ſes deſſeins, toutes ſes juſtices, & tous ſes châtimens dans la grande révolution qui

mit les *Han* ſur le trône, & anéantit dans le fils de *Tſin-chi-hoang* cette grande Dynaſtie qui ne devoit jamais s'eteindre, les faits atteſtent que les premieres révoltes ne devinrent ſi funeſtes à *Eulh-chi*, que parce qu'il n'eut pas de cavalerie à y oppoſer; & que le Fondateur des *Han* n'auroit jamais changé ſa bèche en ſceptre, ſi le peuple, qui l'aimoit, ne lui eût donné ſes chevaux.

Il eſt difficile de décider ſi les *Han* auroient procuré le vrai bien de la Chine, en rétabliſſant l'ancien Gouvernement; & encore plus, s'ils auroient pu y réuſſir, quand même ils l'euſſent voulu. Cette célebre Dynaſtie, qui commença 206 ans avant Jeſus-Chriſt, & dura juſqu'à l'an 264 de l'Ere chrétienne, a mérité la double louange de s'être approprié fort heureuſement les principes politiques des Anciens, & d'avoir découvert & fixé les plus eſſentiels du Gouvernement moderne. Malgré cela, à rapprocher les hauts & les bas de la choſe publique, par rapport aux chevaux de guerre, il en réſulte evidemment que ce point d'Adminiſtration eſt plus difficile à combiner qu'on ne le dit; qu'il ne peut ſe ſoutenir que par des ſoins très-attentifs; & qu'il ſe dément ſi vîte & d'une façon ſi funeſte, que tout s'ecroule avec lui. L'Etat ſe chargea d'abord des chevaux dont il avoit beſoin; mais pour encourager le peuple à l'aider, il fut décidé que nourrir un cheval pour la remonte de la cavalerie, equivaudroit à fournir trois hommes pour les corvées; & en moins de cinquante années, les trente-ſix parcs qu'on avoit faits au nord & à l'occident de l'Empire, comptoient trois cens mille chevaux, les haras compris, mais ceux du peuple exceptés. Auſſi l'Empereur *Vou-ty*, qui etendit ſi loin ſes conquêtes au nord & au midi, & ſur-tout à l'occident de la Chine, dans le tems que Rome ne retentiſſoit que des noms de Marius & de

Sylla; l'Empereur *Vou-ty*, dis-je, avoit plus de deux cens mille chevaux pour ſes armées, & dut à cela les victoires qu'il remporta ſur les Tartares, qui allerent enſuite conquérir l'Aſie occidentale, puis une partie de l'Europe. On avoit fondu, par ſon ordre, un cheval de bronze, avec la forme, la hauteur & les proportions requiſes dans un cheval de guerre, & on l'avoit mis à une des portes du Palais pour faire regle dans tout l'Empire. Les chevaux qu'on tiroit des parcs de l'Etat, ou que le peuple offroit, etoient en ſi grand nombre, que ce Prince s'en laiſſa eblouir, juſqu'à entreprendre pluſieurs guerres à la fois, & ne pas prévoir les ſuites d'un ſeul echec. Il réuſſit à ſe faire un Empire plus vaſte, & peut-être plus riche & plus puiſſant que ne le fut depuis l'Empire Romain; mais ayant voulu faire pouſſer trop loin quelques Tartares, & appeſantir le joug de ſon autorité ſur d'autres, il perdit juſqu'à cent mille chevaux de guerre dans une année, & fut réduit à epuiſer les Provinces de chevaux, pour y ſuppléer. Les vexations & les malverſations augmenterent le mal; & les beſoins de l'Etat devinrent ſi extrêmes, qu'on obligea le peuple à donner tous ſes bons chevaux, & puis encore à en trouver d'autres.

Pour l'avenir, on ſe flatta d'abord d'avoir trouvé une reſſource dans ceux qu'on achetoit des Tartares, & qu'on les obligeoit à donner pour tribut: car on n'attribuoit qu'à la mauvaiſe foi de ces peuples, le mauvais ſuccès des premiers eſſais. Mais enfin, on ouvrit les yeux; & on vit que le climat & les fourrages de la Chine etoient la vraie cauſe de la mort de ces chevaux etrangers. Il fallut revenir aux haras & au peuple; & les conjonctures, les tems, les circonſtances, l'etat des affaires, &c., changeant fort vîte cette adminiſtration difficile, un regne n'aſſuroit rien pour le ſuivant, ni

même ſon commencement pour ſa fin. Voilà pourquoi les guerres etrangeres etoient ſujettes à des révolutions ſingulieres, & les révoltes tantôt ſi faciles à diſſiper, tantôt ſi funeſtes.

Tout cela demanderoit des détails où nous ne pouvons pas entrer : nous obſerverons néanmoins que le ſyſtême des *Han* finit par confier tous les haras au peuple, & par en tirer tous les chevaux dont l'Etat avoit beſoin ; on en vint même juſqu'à faire un crime de hongrer un cheval. Malgré cela, l'Hiſtoire fait foi que ce qui cauſa plus prochainement la diſette de chevaux, ce fut la grande quantité des chevaux de main qu'avoient l'Empereur, les Princes, les Grands, & à leur imitation tous les gens en place : parce que, outre qu'ils etoient le choix de toutes les Provinces, ils duroient peu, & attiroient au peuple des vexations qui le dégoûtoient de ces haras. La maniere dont ils etoient nourris & ſoignés, occaſionnoit une conſommation prodigieuſe de fourrages & de grains. *Ce que coûte un cheval*, dit une vieille épigramme, *eût ſuffi jadis pour pluſieurs ; & l'on a ſi bien fait, que la livrée a démonté notre cavalerie.*

La révolution qui détruiſit la Dynaſtie des *Han*, finit par diviſer l'Empire de Chine ; puis vinrent ſix petites Dynaſties qui ſe ſurpaſſerent les unes les autres en luxe, en faſte & en molleſſe. Les chevaux y gagnerent d'être logés très-magnifiquement, d'être nourris de grain, & bien ſervis ; tandis que le peuple de la campagne manquoit du néceſſaire, & etoit réduit à manger des herbes & des fruits ſauvages. Que pouvoient projeter, entreprendre & exécuter de pareilles Dynaſties, pour aſſurer des chevaux de guerre à l'Empire ? Toute la cavalerie qu'elles eurent, ne ſubſiſta que par des achats & des echanges faits ſur les frontieres, & par des vexations horribles.

Vient enfin la grande Dynaſtie des *Tang*, qui commença en 618, & dura juſqu'en 906. *Kao-tſou*, qui en fut le Fondateur, trouva la Chine dépeuplée, dévaſtée, epuiſée, & dans une horrible confuſion. Le génie & la ſageſſe de ce grand homme, n'eurent beſoin que de peu d'années pour rétablir toutes choſes, & rendre à l'Empire ſon ancienne ſplendeur. Il n'avoit trouvé que cinq mille chevaux de cavalerie quand il monta ſur le trône, & il mit ſon ſucceſſeur en état d'en tirer juſqu'à ſept cens mille des différentes Provinces de ſes immenſes Etats. Auſſi les Tartares du Nord & de l'Occident furent ou ſubjugués, ou contenus & forcés à plier partout. Les armées Chinoiſes les prévenoient de diligence par les marches rapides de ſa cavalerie, qui arrivée à ſon terme, ſe démontoit en partie pour s'approviſionner, & ne combattoit que pour vaincre. *Kao-tſou*, qui voyoit beaucoup de terres incultes, créa huit parcs immenſes pour les haras & pour les pâturages des chevaux, & fit bâtir dans chaque parc ſix ecuries générales, plus ou moins grandes, ſelon l'endroit où elles etoient placées, mais toutes compoſées d'un nombre prodigieux de bâtimens. Pluſieurs Lettrés ont attaqué ce ſyſtême ſans ménagement, parce qu'il ôtoit trop de terres à l'agriculture, qui eſt la choſe la plus eſſentielle; en ce qu'elle ſupplée à tout, & ne peut être ſuppléée par rien, puiſque tout dépend d'elle. Dans le vrai, les parcs qu'on avoit faits, ayant juſqu'à dix lieues de diametre, ou même davantage, & etant placés la plupart dans de bons cantons, ils privoient le peuple de bien des terres. D'autres Lettrés néanmoins ont obſervé que ſi ce que *Kao-tſou* avoit etabli ſans inconvénient, pour remonter la cavalerie, avoit eté modifié & changé quand on en fut venu à bout, & quand les accroiſſemens de la population rendirent toutes les terres à bled

néceſſaires, on auroit rempli la ſeconde partie de ſon ſyſtême, & prévenu les inconvéniens, qu'il n'a eus que pour avoir eté mal pris. Quoi qu'il en ſoit, les *Tang* firent la grande faute d'être plus occupés d'abord des chevaux, que des Colons; puis tantôt négligence, foibleſſe, ou deſpotiſme dans le Miniſtere; tantôt malverſations, injuſtices & tyrannie dans les Officiers : on força le peuple à fournir tant de choſes pour les ecuries & pour les parcs, que l'on abandonna peu-à-peu les terres des environs, à la diſtance de pluſieurs lieues. Le mal devint encore plus grand lorſque les Princes & quelques Grands ſe mirent à avoir des parcs & des haras. Le goût des chevaux avoit tellement pris, qu'il fut prouvé dans un grand dénombrement, qu'il y en avoit autant que de bœufs, de chameaux & de brebis.

Les beſoins de l'Etat, & des maladies épidémiques qui enleverent une grande quantité de chevaux, obligerent de fermer les yeux ſur les défauts d'une adminiſtration qui avoit bien réuſſi d'abord, & qu'il etoit difficile de rectifier : auſſi pluſieurs Lettrés n'ont pas manqué d'obſerver que, quoique celle des *Tcheou* fût plus compliquée, & d'une exécution plus difficile, la bonté des mœurs générales la rendoit aiſée; au lieu que celles des Dynaſties ſuivantes, quoique plus belles dans la théorie, echouoient dans la pratique, à cauſe des malverſations. « Tant de calculs & de tentatives, dit » *Ma-touan-lin*, qui en ont d'abord impoſé à la Cour, par » des ſuccès ou achetés ou ſimulés par ceux qui les avoient » promis, qu'ont-ils produit? Tout ce qui en eſt réſulté, c'eſt » que la probité & le patriotiſme ſont les premieres reſſources » du Gouvernement, & que, lorſqu'elles manquent, il eſt » réduit à ſe ſervir, non pas des moyens les plus avantageux » & les plus faciles, mais de ceux qui, vu l'etat des choſes,

» ſont les ſeuls praticables & les ſeuls sûrs ». Cette grande vérité a trait à ce qu'on imagina ſous les *Tang* pour parer aux inconvéniens de tout ce qu'on faiſoit pour avoir des chevaux de guerre.

Le luxe, la molleſſe, la frivolité & l'inapplication des Empereurs, eteignant peu-à-peu la probité & l'amour de la patrie dans tous les cœurs; le parti qu'on prit d'acheter des chevaux, & d'abandonner aux pauvres les parcs dont les terres etoient meilleures, ne remédia ni au manque de chevaux, ni à la décadence de l'agriculture; & cette grande Dynaſtie, ſous laquelle on voit tant de Poëtes, de Littérateurs, de Beaux-Eſprits, de Savans & d'habiles Critiques, en apprit tellement à priſer des bagatelles & des futilités, qu'elle négligea les grands intérêts de la choſe publique, ou les traita ſans vues décidées, ſans force, ſans intelligence, & périt par les femmes & les eunuques, qui s'entendoient très-bien en Chanſons & en Romans. Les cinq petites Dynaſties qui vinrent après, & ne durerent que cinquante & quelques années, ne firent qu'augmenter les malheurs de la Chine. Il ne peut pas être queſtion d'examiner où elles trouverent, & en quel etat elles laiſſerent la choſe publique, par rapport aux chevaux de guerre.

La grande Dynaſtie des *Song*, qui commença en 960 & dura juſqu'en 1280, ne put pas s'occuper d'abord de ce grand objet; ſes premiers ſoins ſe bornerent à ce que demandoient les beſoins du moment. Mais en 1005, l'Empereur *Tchin-tſong* etablit quatorze parcs & haras à la façon des *Tang*. Si nos Politiques & nos Sages ſe mettent jamais à etudier l'Hiſtoire curieuſe de cette Dynaſtie, que de fauſſes lueurs conduiſirent ſi avant dans les régions immenſes des opinions, des ſyſtêmes, des nouveautés, des tentatives, des

rêves & des chimeres, ils verront, à pâlir d'effroi, que toute la sagesse & tout le bon sens des Chinois ne purent les sauver du fanatisme des Politiques raffinés, & qu'il leur fallut être subjugués par des Tartares, sans Lettres & sans Science, pour guérir de la démence des raisonnemens sophistiques. Comme le systême des parcs & des haras ne pouvoit durer qu'un tems, il fallut en trouver d'autres. Nous avons sous les yeux deux grands Ouvrages, où l'on rend compte de tous ceux qu'on imagina, les uns après les autres, pour assurer à l'Empire des chevaux de guerre & une bonne cavalerie. Les uns sont très-singuliers, par la multitude & la précision de leurs calculs; les autres plus qu'eblouissans par leurs epargnes multipliées; ceux-là admirables par leur facilité, leurs ressources & leurs avantages; ceux-ci très-curieux par leurs biais & leurs moyens. Tous furent d'abord prônés, célébrés, garantis, & mis en exécution avec confiance; & tous echouerent de la maniere la plus funeste pour l'Etat. Les injustices & les défaillances du Gouvernement, les supercheries & les fraudes du peuple, les connivences & les malversations des Officiers, y contribuerent beaucoup, sans doute; mais ils supposoient, ils exigeoient trop de choses pour pouvoir se soutenir, & s'ecartoient trop surtout des grands principes. C'est pitié de voir comment la perte de la moitié de l'Empire ne put pas tirer les *Song* du tournoiement des systêmes; & comment, après avoir chassé les *King*, qui avoient régné dans toutes les Provinces du Nord pendant plus de cent trente ans, ils se laisserent enlever tout l'Empire par les *Yuen* ou Mongoults, qui les avoient aidés à les chasser.

On n'a pas assez d'etonnement de la conduite qu'on tint vis-à-vis de ces Tartares, dont on a eu bien raison de dire

que *leurs chevaux conquirent la Chine.* Ils etoient déjà maîtres de presque tout le *Chan-si*, qu'on ne songeoit pas à marcher contre eux, parce qu'on n'avoit pas de cavalerie à leur opposer. Mais aussi la Cour avoit d'excellens Comédiens, des Cuisiniers merveilleux, des Peintres admirables, des Artistes en tout genre, & des Philosophes sans nombre. Jamais la Capitale n'avoit vu tant de bijoux & de curiosités, tant de fleurs singulieres, & de fruits prématurés. Si les campagnes etoient incultes dans les plus beaux cantons ; si le peuple souffroit jusqu'à manquer du nécessaire, des *Phriné* & des *Laïs* avoient des légions d'esclaves qui regorgeoient d'aises, & tout annonçoit l'abondance, les délices & la volupté dans les jardins enchantés de leurs maisons de plaisance. Il ne faut s'en prendre qu'à la barbarie des *Mongoults*, s'ils firent brutalement des pâturages pour leurs chevaux, de ces jardins & de tous ceux des environs de *Kai-fong-fou*, dont la description efface tout ce qu'on sait de ceux des siecles précédens, & tout ce qu'on a vu depuis.

Il est inutile d'appuyer sur ce dernier résultat des systêmes des *Song* pour les chevaux de guerre ; mais il ne sera pas hors de propos de remarquer que, si nous n'avons pas parlé plus en détail des principaux, au moins assez pour les faire connoître, ce n'est ni par oubli, ni par paresse. Mais il est évident & démontré plus que jamais, que ce qu'on pourroit en dire de plus sincere, de plus exact & de plus détaillé, n'en donneroit que de fausses idées en France ; parce que tout devroit être entendu & expliqué en conformité du climat, des mœurs & du gouvernement, qu'on ne connoît pas, & qu'il n'est pas possible de faire connoître. D'ailleurs, le systême des billets de banque, venu originairement de Chine, où il ne réussit pas mieux qu'en France, nous fait craindre, avec raison, qu'en

envoyant

envoyant l'analyse & le plan d'un système, nous n'envoyassions un fléau.

Les idées de vie errante que les *Yuen* porterent à la Chine, de leurs Déserts, & celles d'horreur qu'en y entrant ils prirent contre la vie civile, les monterent si fort, qu'il ne tint à rien que *Vou-tsong*, devenu maître de ce grand Empire; n'en fît raser toutes les Villes, & n'en changeât toutes les Provinces en pâturages & en prairies. Les Lettrés chinois réussirent à se faire d'abord ecouter, puis goûter, ensuite admirer, & enfin croire, jusqu'à dissuader totalement leur nouveau Maître de ce dessein, & lui persuader les leurs. Cela eût eté egalement au profit des Mongoults & des Chinois, si les premiers avoient eu plus de sagesse, plus de modération, plus de prévoyance, plus de soin sur-tout de rendre leur gouvernement uniforme & favorable au peuple. Car, passés les premiers regnes, qui furent si beaux & si heureux, les afflictions, les calamités & les fléaux publics rendirent leur domination si triste, puis si odieuse & si désespérante, que toute leur autorité perdit sa force; il ne fallut plus après que quelques années pour mettre les *Yuen* dans un etat à être chassés de la Chine, & egorgés, dans leur fuite, comme des troupeaux de moutons. Ils avoient bien fait des ordonnances pour avoir des chevaux en quantité dans toutes les Provinces, par le moyen de plusieurs parcs & haras qu'ils y avoient choisis, & d'un pays de plus de cent lieues de circonférence, à l'occident de la grande muraille, pour fournir leurs troupes de chevaux, tels que ceux avec lesquels ils avoient conquis la Chine. Mais, outre la grande faute qu'ils firent de tirer leurs haras de Tartarie pour tous les pays, & de compter pour rien la différence des climats dans la maniere de gouverner les chevaux, ils accablerent le peuple

par des ordres trop rigoureux, des corvées trop dures, & des revues trop dispendieuses. Plus ils se donnoient de soins pour l'entretien de leur cavalerie, plus on s'accordoit partout à les tromper; &, comme dit une Epigramme, les Inspecteurs connivoient à ce que le même cheval fût présenté dans les revues de dix endroits; parce qu'en faisant gagner au peuple quatre etapes, ils en avoient cinq pour eux: aussi, lors de la révolution, les pauvres Mongoults ne trouverent plus assez de chevaux pour s'enfuir.

Celui qui les chassa & fonda la grande Dynastie des *Ming* en 1368, n'avoit songé d'abord qu'à défendre son canton contre les brigandages des révoltés, & contre les tyrannies des Officiers publics. Toute sa cavalerie ne fut composée d'abord que des paysans qui venoient se joindre à lui, montés sur les chevaux de leurs attelages & de leurs moulins. Sa sagesse & sa modération lui donnerent ensuite des Armées, des Généraux, des Victoires & le Trône. Ce n'est pas à nous à prononcer contre les Tacite & les Suétone chinois, qui ont prétendu avoir deviné le mystere de ses pensées, & approfondi le secret de sa vie domestique: mais il est bien certain qu'on ne peut pas lire le grand Recueil des anecdotes de sa vie, sans y admirer les elans d'une grande ame, un sentiment exquis des convenances, un bon cœur sans caprices, une magnanimité modeste, & une raison supérieure, toujours tournée vers le vrai. Comme ce grand Prince avoit observé par lui-même le vice du Gouvernement des *Yuen*, & vu de près les ressources du Peuple & de l'Etat, le plan qu'il prit pour les chevaux de guerre, prévenoit tous les inconvéniens, & concilioit tous les intérêts sous un Ministere appliqué, equitable & humain.

Chaque Province de l'Empire eut sa cavalerie, ses haras

& ſes pâturages fixes, ſelon ſa poſition & ſon climat. Les Grands & les Mandarins, de tous les ordres, furent mis en etat, par leurs appointemens, d'avoir un nombre de chevaux proportionné à leur grade, à leurs fonctions, & à la ſuite que la loi leur permettoit quand ils paroiſſoient en public. La Cour, qui etoit alors à *Nan-king*, eut une police détaillée & ſévere pour toutes ſes ecuries du Palais & du dehors, pour toutes ſes eſpeces de chevaux, & pour leur entretien. Les grands chemins furent fournis, d'un bout de l'Empire à l'autre, de tous les chevaux néceſſaires pour la poſte & les voyages des Officiers publics. Le Peuple, enfin, & les Colons eurent à leur gré les chevaux & les haras qu'ils voulurent, ſans autre charge que les ordinaires, à moins de quelque beſoin ſubit & urgent qui l'obligeât à céder à un prix fixe les chevaux qu'on lui demandoit. Ce plan, dont l'Empereur *Yong-lo* & ſes ſucceſſeurs perfectionnerent les détails de pratique & d'exécution, ſe ſoutint par lui-même juſqu'à ce que le luxe & la molleſſe, entrant par toutes les portes du Palais, on vit les eunuques dominer le Conſeil, prononcer ſur tout, & ſe rendre les maîtres de l'Empereur & de l'Empire. Auſſi jamais la Chine n'avoit ſi bien contenu les Tartares ; & ſa ruine vint ſur-tout de ce que les révoltés des Provinces furent en etat, d'un jour à l'autre, de ſe donner toute la cavalerie qu'ils vouloient. Mais ſur ce dernier article, comme ſur bien d'autres, nous ne pouvons dire les choſes qu'à demi ; il faudroit entrer dans trop de détails ſi nous voulions expoſer les choſes aſſez clairement pour qu'on comprît que la grande quantité de chevaux que les *Ming* avoient dans les Provinces, fut ce qui contribua le plus prochainement à la ruine de leur Dynaſtie.

Quoi qu'il en ſoit, la Dynaſtie régnante a adopté leur

ſyſtême, & n'a fait qu'y mettre le ſceau de ſes loix, ſoit pour y ajouter les reſſources continuelles que lui offrent ſes poſſeſſions immenſes hors de la grande muraille, les tributs en chevaux des Princes Tartares, & des ſoins à part pour la cavalerie de ſes Mancheoux; ſoit pour ſe plier à la poſition de chaque Province, à ſon climat, & ſur-tout à la population, qui va toujours croiſſant de façon que les terres à bled manquent, & ne ſuffiſent plus pour nourrir les Colons.

La France eſt, à cet egard, dans une poſition ſi différente, qu'il ſeroit inutile de nous arrêter ici à décrire tout ce que preſcrivent les loix; il ſuffira de remarquer en général:

1°. Que chaque Province a ſes haras pour l'entretien de ſa cavalerie. Trois cavales doivent donner un cheval de guerre à l'Etat tous les trois ans. Chaque Province a auſſi ſes pâturages pour y mettre au verd ſucceſſivement tous ſes chevaux. Les chevaux portent leur paie à ceux qui les menent au verd, les y gouvernent & les en ramenent.

2°. Que chaque cavalier eſt chargé de ſon cheval en tems de paix, & en doit ſuppléer un autre lorſqu'il meurt, parce que le Gouvernement le lui donne en bon etat, & le lui change avant qu'il ſoit vieux. Tout ce que le cavalier obtient alors, n'eſt qu'un délai pour qu'il puiſſe s'aider de la paie du cheval, qu'il continue à percevoir; mais ce délai, qui finit à la revue, ne peut être que de quelques mois. Toute connivence à cet egard devient un crime ſi capital, & tant de gens ſont obligés à en avertir, qu'il faudroit être fol pour s'expoſer à ſes ſuites.

3°. Que ſelon que la guerre eſt au Midi, à l'Occident, ou au Nord, ce ſont les Provinces voiſines qui fourniſſent des chevaux pour la cavalerie & pour les convois, mais aux dépens de l'Etat, qui donne le prix de tous les chevaux qu'il a demandés, & pourvoit à leur entretien.

4°. Que les ecuries de l'Empereur n'ont rien de particulier, & sont gouvernées avec une economie qui n'est pas faite pour les idées d'Occident : aussi nous garderons-nous bien d'en toucher quelque chose. Mieux vaudroit dire que les chevaux de l'Empereur sont servis comme celui de Caligula ; car dès qu'il a eté dit qu'il y avoit eu des excès en ce genre dans les siecles passés, on a droit de s'en tenir là, sans s'embarrasser du reste. Quand l'Empereur va à la chasse en Tartarie, on lui envoie des chevaux pour sa maison & pour sa suite. Quand on est revenu à Péking, de la chasse, tous ces chevaux sont remenés en Tartarie.

5°. Que la Police est très-attentive, sur-tout dans la Capitale, à contenir chacun dans les bornes de son etat. Le premier Prince du sang n'ose pas plus augmenter sa suite d'un homme à cheval, que le plus petit Mandarin ; & quand les gens en place sont accusés de quelque faute, comme l'on a coutume d'examiner toute leur conduite, si l'on a quelque chose à leur reprocher sur cet article, cela aggrave beaucoup les accusations.

6°. Que les Postes qui sont sur les routes impériales pour le service de l'Empire seulement, ont leur nombre de chevaux fixe, leur police à part. Par exemple, quand les Couriers, les Envoyés de la Cour ou à la Cour, sont en trop grand nombre, on loue des chevaux du peuple ; & le Tribunal de la Guerre, qui a le registre de tous les Couriers & de tous les Envoyés, fait honneur à cette dépense par Districts & par Provinces.

7°. Que les Colons sont commandés pour les choses publiques, mais de façon que les corvées sont communes à ceux qui sont eloignés des grands chemins, comme à ceux qui en sont près. Les premiers donnent à ceux-ci une taxe qui sert de viatique, pour eux & pour leurs chevaux, leurs mulets & leurs bœufs.

Tout cela, du reste, doit s'entendre comme les autres détails de cette espece : c'est-à-dire, en posant pour principe que la théorie en est incomparablement plus belle que la pratique ; qu'il faut toute la vigueur d'un Gouvernement appliqué, juste & populaire, pour que les abus n'aillent pas trop loin ; & que les infideles ne tenant au bien public que par intérêt ou par crainte, aucun jour ne réponde de l'autre qu'autant que l'autorité publique est vivifiée par un Prince qui regne réellement. Mais aussi, que n'exécute-t-il pas dans un Empire comme la Chine, lorsqu'il sait vouloir ? A la derniere guerre, les troupes qu'on envoya d'une extrémité de l'Empire à l'autre, furent tellement réparties dans les différentes routes, tellement réglées pour les marches, qu'elles y arriverent en très-peu de tems, sans fatiguer les paysans, ni être fatiguées, au moyen des chevaux de poste, des voitures & puis des barques. Parvenues dans le *Yun-nan*, où elles devoient se rassembler, la cavalerie trouva des chevaux pour se monter, & le reste de l'armée, des fourgons & des chevaux de bâts. Malgré cela, nous sommes les premiers à le dire, on est en droit de se récrier & d'admirer ce bon ordre dans un Empire où l'administration est si difficile, à cause du vice radical d'une fausse religion, à cause d'une population qui va toujours croissant, & à cause de sa prodigieuse etendue. Ce dernier article, qu'on affecte trop de ne pas voir en Occident, influe dans une infinité de choses, bien plus que l'on ne pourroit se l'imaginer.

Les réflexions d'Europe n'ont pas besoin des nôtres pour voir ce que présente, ce que montre & ce que dit le précis que nous venons de faire de l'histoire des chevaux de guerre en cette extrémité de l'Asie, pendant une si longue suite de siecles : aussi nous bornerons-nous à demander aux penseurs une raison bien philosophique de la conservation de l'Empire chinois.

Comment eſt-il arrivé, qu'ayant eté partagé & diviſé tant de fois, il n'ait pas eu le ſort de l'Empire Romain & de tant d'autres, en finiſſant par être diviſé en pluſieurs grands Royaumes? Ou je me trompe bien, ou il faut y reconnoître, avec les Lettrés chinois, une Providence, d'autant plus ſenſible & d'autant plus admirable, que les habitans de la Chine & leurs voiſins, devoient avoir egalement à cœur de procurer cette diviſion & de la maintenir. Il ne nous reſte plus qu'à obſerver, pour quelques calculateurs & diſcoureurs, que les hauts & les bas de l'hiſtoire des chevaux de guerre en Chine, font foi que leurs vraiſemblances ne concluent rien abſolument contre les faits qui les etonnent dans les Annales des grands Empires de notre Occident. Pour ceux de la premiere & de la haute Antiquité, nous les prions de faire attention à la diſtribution des terres dans cette extrémité de l'Aſie, ſi elle a eté à-peu-près la même, ce qui eſt très-vraiſemblable, chez les Aſſyriens, les Medes, les Egyptiens, &c.; ils verroient s'evanouir bien de prétendues difficultés, & ſe trouveroient au vrai point de vue d'une infinité de choſes que nous rapprochons trop de nous.

III.

Plus nous avons ouvert de Livres chinois de toutes les Dynaſties, tant ſur les chevaux de guerre, que ſur les chevaux domeſtiques, plus nous avons eu occaſion de voir qu'on a bien connu ici toutes les bonnes qualités du cheval, & tous les ſervices qu'elles le mettent en etat de rendre. Sur ce point, comme ſur beaucoup d'autres, on peut bien dire que les attentions, les prévoyances, les induſtries, les ſoins & les calculs, n'ont laiſſé aucun lieu aux découvertes depuis bien des ſiecles. Car enfin, il faut avoir egard aux climats, à la

nature des terres, aux cours des saisons, à l'etat de la chose publique, à la position des particuliers, & à bien des circonstances qu'aucun récit ne rend en entier, & qui influent très-prochainement sur les choses dont elles paroissent le plus eloignées. Cette grande difficulté nous arrêteroit tout court, si nous prétendions que cette Notice arrivât toute appropriée à notre France, ou même à l'Europe. Mais comme nous ne nous proposons que d'y rendre compte de ce qui s'est pratiqué ou se pratique encore ici, pour propager, nourrir, gouverner, faire durer les chevaux, & en tirer jusqu'au bout le meilleur parti qu'on puisse, nous nous bornerons à en rendre compte, & à recueillir ce qui pourra mériter quelque attention.

Les Chinois ont bien etudié & bien approfondi la science des climats; aussi ont-ils parfaitement vu que les animaux qui ne sont que corps, en reçoivent une impression que rien ne supplée ni ne répare, si elle est bonne; que rien aussi ne corrige ni ne rectifie, si elle est mauvaise. Les haras & les jumens sont leur grande preuve; & il faut convenir qu'elle est aussi décisive que frappante dans les faits nombreux qu'ils citent. Mais alors (ce qui mériteroit attention, & ce qui seroit prouvé) il faudroit dire que les climats de la Chine d'aujourd'hui, ne sont plus ceux de l'ancienne Chine, & que par conséquent ils ont changé : car elle avoit beaucoup de grands chevaux de voiture & de tirage; & aujourd'hui, cette espece lui manque, presque dans toutes les Provinces.

Quoi qu'il en soit, on pose ici comme en principe, que, s'il ne faut epargner aucun soin pour avoir des haras & des jumens singuliérement choisis, & qui soient dans toute leur force, il ne faut pas prétendre aussi les trouver hors de la Chine. Quelques Lettrés avouent bien que, s'il ne s'agissoit

pas

pas des befoins publics & de tout l'Empire, on pourroit réuffir, au moyen des haras & des jumens des pays etrangers, à avoir, dans quelques cantons, quelques chevaux remarquables, dont la taille, la couleur & toute la figure, charmeroient les yeux ; & ils alleguent en preuve quelques chevaux provenans de ceux de Perfe, d'Arabie & de l'Inde, offerts aux Empereurs fous les *Tang*, fous les *Song*, fous les *Yuen* & les *Ming* : mais ils reviennent après au fentiment commun, jufqu'à conclure de ces chevaux même, qui ne réuffirent que dans quelques petits cantons, qu'on ne fera rien de folide dans chaque Province, que par le moyen de chaque Province. Auffi, quand quelques méditatifs ont propofé d'acheter des haras & des jumens de l'Etranger, pour rendre à l'Empire fon ancienne fupériorité en chevaux, le Confeil a dédaigné leur avis, dans un tems où l'on avoit cela fort à cœur, & où les tréfors régorgeoient d'or & d'argent, comme maintenant. Car, pour le remarquer en paffant, la Critique de nos jours a levé fon fceptre trop haut au fujet des tréfors des grands Empires de la haute Antiquité : elle a beau aiguifer fes réflexions en Epigrammes, les appuyer de longs calculs, & les prouver par des raifonnemens merveilleux, elles n'en font ni plus folides, ni plus vraies.

La grandeur de ces Empires, & leur Gouvernement, répondent à tout, comme à la Chine, dont nous ne craignons pas de dire que les tréfors egalent ou furpaffent même tout ce que l'Hiftoire en raconte. On conviendra fans peine qu'on acheteroit bien des haras & des jumens avec fix cens ou huit cens millions. Or, nous foutenons, de notre côté, que cette fomme coûteroit peu à dépenfer pour un objet auffi effentiel que la remonte de la cavalerie, & l'entretien affuré des chevaux de guerre. Si la Chine ne fe fert pas de ce moyen,

ce n'eſt ni par epargne, ni pour ne pas avoir recours à l'Etranger, mais uniquement parce qu'elle eſt perſuadée de ſon inutilité. « Quand chaque Prince, dit *Tſo-tchi*, trouvoit » dans ſes propres Etats tout ce que demandoit la choſe pu- » blique & le beſoin commun, on reconnoiſſoit à cela qu'il » etoit docile aux enſeignemens de l'Antiquité, ſavoit les » approprier à ſes Sujets, & les faiſoit ſervir à leur bonheur. » L'Hiſtoire ne raconte pas ſi on avoit alors des induſtries » pour avoir par-tout d'excellens chevaux de guerre; mais elle » fait foi que les ſoldats de ces Princes etoient invincibles ».

Quelles ſont les induſtries des Anciens, dont veut parler *Tſo-tchi ?* Nous croyons avec ſes plus célebres Commentateurs, qu'il a voulu indiquer ce qui ſe pratiquoit au commencement de la Dynaſtie des grands *Tcheou*, & qui n'avoit plus lieu de ſon tems. Nous avons tâché de recueillir tout ce qu'on en trouve, & nous croyons faire plaiſir de le mettre ici, comme etant ce que la Chine a de plus curieux & de plus intéreſſant ſur la propagation des chevaux.

Nous l'avons dit en ſon lieu : l'Empereur, l'Etat, le Peuple de chaque diſtrict avoient des pâturages particuliers & choiſis pour les haras & les cavales. Or, 1°. les pâturages des etalons etoient diſtincts & ſéparés de ceux des jumens. 2°. Quoique les uns & les autres y fuſſent mis dès leur premiere jeuneſſe, on faiſoit encore un nouveau choix quand ils avoient cinq à ſix ans; & on n'y gardoit que ce qu'on voyoit ſans défauts & d'une grande eſpérance. 3°. On attendoit juſqu'à ſix à ſept ans pour les mettre enſemble; & quand ils en avoient quinze à ſeize, on les tiroit les uns & les autres de ces pâturages. 4°. Les beaux jours du printems venus, on parquoit dans un endroit choiſi les etalons & les cavales qu'on avoit marqués pour cette année, mais de façon qu'il

y eût un etalon pour huit ou dix cavales. Il paroît même que, pour être plus sûr des espaces qu'on vouloit, on parquoit chaque etalon avec les cavales qu'on lui avoit destinées : mais quelque parti qu'on prît, on ne les laissoit ensemble qu'une lune ou un mois ; le mois fini, on les séparoit de nouveau. 5°. L'année suivante, à proportion que les jumens avoient pouliné, on les conduisoit, avec leurs petits, dans des pâturages de réserve ; mais, quoiqu'on les laissât près de deux ans ensemble, c'est-à-dire, jusqu'à la fin du second automne, on séparoit les poulains de l'année précédente des nouveaux nés, & on les mettoit avec leurs meres dans des pâturages moins choisis. 6°. Les cavales rentroient dans le grand troupeau au second automne, & on les ramenoit à l'etalon le printems d'après. Pour les poulains, ils restoient encore une année séparés des grands troupeaux & de leurs meres, & etoient nourris dans des pâturages particuliers : encore avoit-on l'attention de ne pas mettre ensemble les poulines & les poulains. 7°. Au commencement de la quatrieme année, on faisoit la destination des poulines & des poulains, & on les mettoit dès-lors avec les grands troupeaux dont ils commençoient à être, quelle que fût celle des six classes dont il a eté parlé, où il dût entrer : car ce n'etoit qu'au commencement de la septieme année qu'on commençoit à les faire travailler. Que nos Ecuyers examinent ce dernier article, & voient si les anciens Chinois ne lui devoient pas la vigueur & la force de leurs chevaux, jusqu'après vingt-quatre & vingt-cinq ans, âge que les nôtres n'atteignent presque plus.

Quant aux autres pratiques & regles dont nous venons de parler, les Chinois d'aujourd'hui conviennent tous qu'elles sont excellentes, & gémissent de ce que la disette des terres &

des pâturages ne permet pas de les ſuivre. La population, en effet, eſt montée & monte de jour en jour ſi haut, que l'Etat lui-même ſe plie à ſes beſoins, même aux dépens de ſes chevaux de guerre. Il n'y a guere qu'au-delà de la grande muraille & en Tartarie, qu'on puiſſe ſe rapprocher des Anciens pour les haras. Dans les Provinces, ce n'eſt qu'à force d'attentions, de ſoins & d'induſtries, qu'on vient à bout d'avoir une certaine quantité de chevaux.

Mais à propos des Provinces, nous demandons qu'on faſſe attention à un fait que nous allons rapporter avec notre candeur & notre fidélité ordinaires. Les Provinces du *Chen-ſi*, du *See-tchouen*, du *Kang-ſi*, ſont fameuſes par leurs mules, qui ſont comparables aux meilleures & aux plus belles d'Eſpagne : elles ne ſont pas cependant originaires de ces Provinces, & n'y ont eté qu'elevées. Quand vient l'automne, on y conduit, de la Tartarie & d'au-delà de la grande muraille, de jeunes mules de l'année, avec leurs meres qui les allaitent ; & quand elles y ſont arrivées, on les met dans des pâturages choiſis, où elles grandiſſent & deviennent ſi excellentes. Or, on dit là-deſſus deux choſes aſſez remarquables : la premiere, que les mules nées dans le pays, quelques ſoins qu'on ſe donne, ne valent jamais celles qui ſont ainſi venues de loin ; la ſeconde, que ces dernieres ne réuſſiſſent bien que lorſqu'elles y ſont venues aſſez jeunes pour y commencer à paître, comme ſi le climat, l'air & les pâturages de ces belles Provinces, devoient les prendre au moment où elles ſont ſevrées, pour bien déployer leurs bonnes qualités.

L'Empire de la Chine eſt aujourd'hui beaucoup plus grand que toute notre Europe ; dès-là il doit y avoir bien des manieres de nourrir les chevaux ; mais la plupart regardent des pays trop différens à notre France pour pouvoir y être

d'aucune utilité. Nous nous bornerons à parler de celle de la Province du *Pé-tché-li*, où nous sommes ; non-seulement parce qu'il nous a eté facile de nous en instruire en détail & sûrement, mais encore & sur-tout parce que c'est elle dont il semble qu'on pouvoit faire plus d'usage chez nous.

Les ecuries chinoises, celles de l'Empereur comprises, ne sont que de grands appentis tournés au Midi. Le sol en doit être elevé & en pente, pour qu'il soit toujours sec & propre. On le pave quelquefois ; mais pour l'ordinaire on se contente de le couvrir de terre grasse ; & de la bien battre. Les ecuries d'hiver sont profondes, & entourées de murailles au Nord, à l'Orient & à l'Occident. Le côté du Midi est sans portes ni fenêtres, & totalement ouvert, même à *Pé-king*, où les froids sont si rigoureux & si longs. Les ecuries d'eté sont des appentis ouverts aux quatre vents, pour que les chevaux y soient au frais, & à l'abri du soleil & de la pluie. On les y mene aux beaux jours du printems, & on les en retire quand les nuits d'automne commencent à être fraîches ; mais ce n'est que peu-à-peu ; ensorte qu'on les y laisse encore passer la journée pendant quelque tems. Au reste, on ne connoît point l'usage de la litiere, hors certains cas, fort rares ; & on ne voit pas que cela ait aucun mauvais effet.

Les anciens Chinois posoient en principe, comme ceux d'aujourd'hui, qu'il falloit tirer du cheval tous les services qu'il peut rendre sans qu'il coûtât trop de soins ; mais comme la population n'etoit pas montée si haut, ils avoient des pâturages, des prairies à leur choix, & leurs chevaux etoient bien nourris. On a eu besoin, depuis, de toutes les terres pour des moissons, & on a trouvé le moyen de nourrir des chevaux sans pâturages ni prairies. Au lieu donc de regarder comme une ignorance ce que nous allons en raconter, qu'on

y admire une induſtrie très-étendue, & qu'on voie juſqu'où on pourroit l'imiter dans notre France. Car enfin, quelque déciſives & quelque triomphantes que ſoient les raiſons qu'on ne manquera pas d'alléguer en faveur de la néceſſité des prairies & des foins, le fait public de la Chine, qui s'en paſſe & continue à tirer des chevaux les mêmes ſervices, paroît une réponſe à laquelle le préjugé le plus opiniâtre doit ſe rendre. Au reſte, nous ſommes les premiers à en avertir, nos chevaux ne manqueront pas d'oppoſer bien des réſiſtances, ſi l'on en vient à les traiter à la chinoiſe : mais tout cede à la faim dans les animaux. Quand les chevaux venus de Tartarie ont jeûné deux ou trois jours plutôt que de toucher à la paille hachée dont leur auge eſt garnie, ils en mangent enfin comme leurs camarades ; & s'ils perdent, quelque tems, de leur embonpoint, ils ne tardent pas à le reprendre, & à redevenir auſſi forts & auſſi vigoureux que ci-devant. Malgré cela, on pourroit peut-être y aller plus doucement que les Chinois, qui mettent ces pauvres chevaux à la paille dès qu'ils ont paſſé la grande muraille, & continuent à les faire marcher, quoiqu'ils ne mangent pas.

On s'eſt trompé en France, ſi l'on a cru qu'on nourriſſoit ici les chevaux avec de la paille de froment ; elle eſt trop dure, trop ſeche, trop peu ſubſtantielle, pour être donnée à la place du foin. Dans les Provinces du Nord, on fait uſage de la paille de millet ; & dans celles du Midi, de la paille de riz. Il faut pourtant convenir que les chevaux s'accoutument plus aiſément à la premiere, & s'en trouvent mieux. Si quelques gens de Lettres avoient mieux ſu ce qui ſe pratique dans nos Provinces, leurs préjugés en faveur du foin ne leur en auroient pas tant impoſé, & ils auroient plus ecouté les propos de la Phyſique ſur l'analogie & la reſſemblance

de certaines pailles avec le foin. Car enfin, il eſt de fait qu'il y a des cantons où l'on nourrit les bœufs & les vaches avec de la paille de millet : témoins les Charbonniers des landes, qui viennent vendre leur charbon à Bordeaux. Nous nous ſouvenons très-diſtinctement d'avoir vu ces bonnes gens hors d'une des portes de la Ville, ſe ranger autour de leurs bœufs & de leurs vaches, & tordre de la paille de millet pour la leur faire manger. Or, ſi des bœufs & des vaches, pour qui on réſerve les meilleurs foins, s'accommodent de cette nourriture, combien n'eſt-on pas en droit d'y accoutumer les chevaux, ſur-tout ſi l'on admet le grand principe des Chinois, qu'*il faut en tirer tous les ſervices qu'ils peuvent rendre, en réduiſant leur entretien au plus pur néceſſaire.*

A en croire les Chinois, toutes les pailles de millet & de riz ne ſont pas egalement bonnes pour les chevaux. Celle de millet qu'ils préferent, eſt celle du millet qu'on appelle ici *cou-tſée*, & chez nous *panis*. Nous ne diſons rien de celle du riz; il ſeroit trop difficile de nous faire entendre. Quelque paille qu'on choiſiſſe, il faut avoir attention qu'elle n'ait pas eté mouillée, qu'elle ne ſoit point ſalie, ni de pouſſiere, ni de mauvaiſes herbes; & ſur-tout, qu'elle ne ſe ſoit point echauffée quand elle a eté liée en petites gerbes, ou miſe en grands monceaux, comme nos meules de foin dans quelques Provinces. Les Livres chinois entrent dans de fort longs détails ſur les ſoins, les attentions & les précautions qui aſſurent la bonté de la paille, & la conſervent juſqu'au bout; mais comme nous n'y voyons guere que ce qui ſe pratique chez nous, il eſt inutile de nous y arrêter. On coupe la paille pour la donner aux chevaux; & plus elle eſt coupée courte, plus ils la mangent avec plaiſir. Si elle paſſe un pouce, elle eſt trop longue; le mieux eſt qu'elle n'ait que cinq à ſix

lignes. L'emploi de la couper eſt très-fatigant ; l'on y condamne les Tartares & les Eunuques qu'on envoie en Tartarie. Nous trouvons dans tous les Livres, qu'on doit couper la paille de trois jours en trois jours, qu'elle perd de ſa bonté à être coupée long-tems d'avance, ſe ſalit de pouſſiere, & ne ſe conſerve pas ſi bien. Cependant on ne ſuit guere cette regle dans la plupart des grandes ecuries, & pour de très-bonnes raiſons ſans doute. La vraie ; c'eſt que couper la paille etant très-fatigant, on choiſit le tems le plus commode. Au reſte, on convient que ſi elle eſt miſe en monceau dans un endroit couvert, bien ſec & à l'abri de la pouſſiere, elle ſe conſerve bien, ſi l'on a attention ſur-tout de renouveller l'air de cet endroit quand le tems eſt beau.

Ce ſeroit un ſoin fort ſuperflu que celui de prétendre indiquer au juſte combien de livres de paille on donne par jour à un cheval ; cette quantité ne peut être fixée, & doit varier ſelon la taille, l'âge, le tempérament, le travail de chaque cheval, & même ſelon la ſaiſon de l'année, & ce qu'on lui donne d'autre nourriture. A s'en tenir aux Livres des Mandarins, pour les Poſtes de l'Empire où il y a des chevaux de ſelle, de malle & de voiture, on donnoit, ſous la Dynaſtie paſſée, depuis quinze juſqu'à vingt livres de paille par jour à un cheval, & quatre picotins de *leao* : nous dirons dans le moment tout ce qu'il faut ſavoir ſur le *leao*. Nous trouvons auſſi dans les mêmes Livres, réimprimés ſous le regne de *Kang-hi*, qu'on doit donner cette paille à certains tems & dans une certaine proportion. Par exemple, à midi on donne trois livres de paille & un picotin de *leao* aux chevaux dont la ration eſt de quinze livres ; le ſoir, à ſix heures, ſept à huit livres de paille, & un picotin & demi de *leao* : le matin, à la pointe du jour, le reſtant de la paille & du *leao*. Du

reſte,

reſte, après avoir rapporté le dire des Livres, qu'on ſuit dans bien des ecuries, nous avouons, à la honte & à la confuſion de la Cour de Péking, que les *kouan-ma* (ou chevaux du Palais envoyés chaque jour à ceux qui ont certains emplois) ne gardent point du tout ce régime, vu qu'ils ſortent au ſoleil levant des ecuries impériales, pour n'y rentrer qu'au ſoleil couchant; vu auſſi que ceux à qui on les accorde ne ſont obligés qu'à les faire abreuver. On leur diſpenſe leur paille & leur *leao* le ſoir à leur arrivée, vers minuit & à la petite pointe du jour. Du reſte, quoique les *kouan-ma* ſoient des chevaux impériaux, ils ſe font parfaitement à ce régime, fatigant beaucoup & ſe portant bien.

Diſons maintenant ce que c'eſt que le *leao*. *Leao* eſt un nom commun à pluſieurs eſpeces de fèves & féveroles qu'on cultive en plein champ, juſques dans les plus mauvais pays; il varie d'une Province à l'autre, & paroît être une eſpece de pois dans quelques cantons. Le premier mot de bien des gens, ſera de prononcer contre le *leao*, & de décider qu'il faut le laiſſer aux chevaux chinois; & nous n'appellerons point de leur ſentence. Si d'autres, par egard pour une pratique qui a pour elle la recommandation d'une expérience de plus de trente ſiecles, vouloient faire des eſſais, nous les avertiſſons que la maniere de préparer le *leao* pourroit bien contribuer à en rendre l'uſage plus ſain & plus utile pour les chevaux. Nous oſerions preſque dire que ce point mérite quelque attention. Or, la maniere de préparer le *leao* conſiſte à le faire cuire dans un grand vaſe de fer, enchâſſé ſur un fourneau qui a ſa petite cheminée. La meilleure eau n'eſt pas trop bonne pour cela. On en met aſſez pour qu'elle s'éleve au-deſſus du *leao*, de cinq à ſix pouces; puis on la fait bouillir à gros bouillons, juſqu'à ce qu'elle ſoit diminuée & deſcendue

au-deſſous du niveau du *leao*. Alors on modere le feu de façon qu'elle acheve de ſe conſumer & de s'evaporer peu-à-peu. Le *leao* n'eſt cenſé cuit que lorſqu'il n'en reſte plus du tout, & que la chaleur l'a tellement diſſipée, que les grains du *leao*, qui s'étoient enflés & alongés, ont repris leur premiere figure, & ſe ſont durcis, de mols qu'ils etoient devenus par la cuiſſon. Dès qu'ils ſont à leur point, on les tire du vaſe de fer, & on les fait refroidir dans de grandes corbeilles. Cuire le *leao* eſt la grande ſcience & le grand mérite d'un valet d'ecurie, ſcience de pratique & d'expérience, ou même de routine, ſi l'on veut, mais ennuyeuſe & laſſante par des attentions toujours les mêmes, & ſans leſquelles le *leao* eſt, pour les chevaux comme pour les hommes, un pain ou mal levé, ou mal paîtri, ou mal cuit : mérite qui eſt rare, parce qu'il ſe ſoutient difficilement contre les profits de certaines adreſſes, induſtries & honnêtes friponneries, au moyen deſquelles on dépenſe pour les chevaux moins de chauffage & de *leao*, qu'on n'en compte au Maître. Du reſte, avant de faire cuire le *leao*, il faut le paſſer au crible pour en ôter toute la pouſſiere, la terre, &c., qui lui donnent un mauvais goût ; & puis en ôter les pierres & les corps etrangers, à-peu-près comme l'on fait des pois qu'on veut faire cuire. Dans les grandes ecuries on cuit du *leao* pour pluſieurs jours ; mais on convient qu'il perd à être gardé cuit ; & que plus il eſt cuit de fois, plus les chevaux le mangent avec plaiſir, plus auſſi il leur profite. Les mules, les mulets & les ânes, ſont ſervis comme eux en *leao*. Pour les bœufs & les vaches, qui ſont mal endentés, on le leur concaſſe, & on le leur donne cuit en bouillie grumeleuſe.

On dit ici, comme en Europe, que l'eau de riviere ou de fontaine eſt la meilleure pour abreuver les chevaux, puis

vient celle d'etang. Quant à l'eau de puits, qu'on met la derniere, on prétend que l'hiver & l'eté elle eſt moins ſaine, & ſouvent nuiſible ſi elle n'eſt pas tirée du moment. On ne penſe pas ainſi en Occident; mais on pourroit avoir raiſon des deux côtés, parce que les climats de Chine ſont très-différens des nôtres, & les eaux de puits encore plus différentes. Au ſurplus, il ne paroît pas que les chevaux d'ici ſoient auſſi ſouvent incommodés de leur boire que les nôtres. La regle générale eſt de les abreuver trois fois par jour: le matin, au milieu du jour, & le ſoir. Le matin & à midi, on ne laiſſe pas boire beaucoup les chevaux; & s'ils doivent reſter à l'ecurie, on ne leur fait, pour ainſi dire, que goûter l'eau: mais le ſoir on les laiſſe boire tout leur ſaoul. On prétend qu'un cheval ne doit pas être abreuvé avant qu'il ait mangé, ni après qu'il s'eſt raſſaſié, mais quand il a mangé un peu. Si l'abreuvoir eſt eloigné, il faut l'y conduire, & ſurtout l'en ramener doucement; & ſi on l'abreuve à l'ecurie, il eſt eſſentiel de le faire marcher après, & de le promener quelque tems par la bride. Enfin, ſi un cheval ſue beaucoup en eté, il faut l'arrêter ſur le boire, quoiqu'il reſte à l'écurie, parce qu'il s'affoiblit. En hiver il eſt certain que l'eau le refroidit, & que moins il en boit, plus il eſt vigoureux.

Nous avons parcouru & feuilleté bien des Livres; & ſur ce que nous y avons vu, nous croyons pouvoir en conclure que la doctrine ancienne, générale & conſtante de Chine, poſe en principe que le cheval eſt d'un tempérament de feu; que l'humidité & le grand boire alterent, & que la ſécheresse & le peu boire conſervent. On donne comme un fait certain, que les chevaux des pays montagneux, des plaines preſque arides, des cantons ſablonneux & peu arroſés, ſont plus ſains, plus forts, plus durs à la fatigue, & plus coura-

geux. Les chevaux des pays gras, marécageux & humides, ſont, à la vérité, plus gras, plus grands, plus membrus; mais ils ne ſe ſoutiennent pas, & durent peu. Bien plus, on dit avoir obſervé que les derniers, après avoir pâti quelque tems dans les pays ſecs, s'y accoutument enſuite, juſqu'à en devenir meilleurs; au lieu que les premiers, après avoir paru d'abord profiter beaucoup dans les gras pâturages, s'y affoibliſſent peu-à-peu, deviennent maladifs, & vieilliſſent fort vîte. Si cette obſervation etoit vraie, & avoit egalement lieu ailleurs, elle demanderoit peut-être qu'on en tînt compte pour la cavalerie de nos armées. Mais à propos de cette obſervation (je le mettrai ici de peur de l'oublier), à en croire les Livres, ſur-tout les anciens, les pays où l'on nourrit beaucoup de vers à ſoie, ſont très mal-ſains pour les chevaux. Sous la Dynaſtie des anciens *Tcheou*, dont nous avons tant parlé, il etoit défendu d'elever des vers à ſoie dans les endroits où l'on nourriſſoit beaucoup de chevaux, & de nourrir beaucoup de chevaux dans les cantons où l'on elevoit des vers à ſoie. Quelques Lettrés diſent cruement qu'ils ſe nuiſent réciproquement, & ne ſauroient réuſſir dans le même canton. Par malheur ils ne rapportent point les raiſons qu'en alléguoient les Anciens, beaucoup meilleures, probablement, que celles de quelques Philoſophiſtes de la Dynaſtie des *Song*, qui les vont chercher dans le ciel, & les font deſcendre gravement, les uns du *Yn* & du *Yang*, parce que le *Yn* domine dans les vers à ſoie, & le *Yang* dans les chevaux; les autres, de je ne ſais quelles etoiles, dont les influences ſont oppoſées, & s'entre-choquent. Si nos Phyſiciens jugeoient cette bagatelle digne de leur attention, ils feroient moins de chemin ſûrement, & trouveroient mieux.

Ce qui nous a donné la penſée d'en parler, c'eſt que nous

avons trouvé, par maniere de conjecture, dans un Commentaire du *Ly-ki*, que les endroits où les Anciens elevoient les vers à ſoie, etant des endroits bas & arroſés, parce que les mûriers etoient plantés le long des ruiſſeaux & des canaux; ceux au contraire où l'on nourriſſoit les troupeaux de chevaux etant des endroits montueux & peu arroſés, il n'etoit ni poſſible ni convenable de les mettre dans les mêmes lieux. Pour dire cependant les choſes comme nous les trouvons, ſur une choſe qui pourroit mériter quelque attention, il paroît qu'on a cru que le voiſinage des vers à ſoie etoit nuiſible aux chevaux, & celui des chevaux aux vers à ſoie. On aſſure que ſi l'on frotte les levres du cheval, en dehors & en dedans, d'excrémens des vers à ſoie, il ne peut plus mâcher; & que ſi on lui met dans la bouche quelques feuilles de mûrier broyées, il ceſſe ſur le champ de manger: il ſera aiſé de le vérifier.

Pluſieurs Lettrés en ont fait la remarque: les chevaux des déſerts de Tartarie, ceux même qu'on met au verd pendant quelques mois, ne ſont ni panſés ni ſoignés comme ceux des ecuries: or, bien loin que cela leur nuiſe, il eſt de fait qu'ils ſont plus vigoureux & mieux portans que ceux qui nous coûtent tant de ſoin. D'un autre côté, il eſt sûr que les chevaux des ecuries ſouffrent, s'affoibliſſent, & deviennent maladifs, ſi on néglige de les ſoigner & de les panſer. « Pour » moi, dit *Lu-tchi*, plus je réfléchis ſur cela, moins je vois » qu'il faille s'en etonner. Outre que le cheval abandonné à » ſoi-même eſt affranchi de tout travail, il reſpire ſans ceſſe » le grand air de la campagne, choiſit à ſon gré ſes pâturages, boit & mange quand il veut, court ou ſe repoſe de » même, & ſe baigne dès qu'il lui plaît. Il s'avance vers le » Nord en eté, revient aux pays méridionaux en hiver, & » trouve en tout tems les abris & les ſoulagemens dont il a

» besoin. Quelle idée nous formons-nous de la Nature, si nous » ne voulons pas reconnoître que la vie pour laquelle le cheval » est né, est celle qui lui doit mieux profiter ? Pourquoi n'en » seroit-il pas de lui comme du bœuf, du bélier, de l'âne, & » de tous les autres animaux que nous apprivoisons ? S'il » n'avoit pas eté capable de se conserver lui-même, lorsque » toute la terre n'etoit qu'un désert, & le genre-humain ré- » duit à une famille, où les hommes l'auroient-ils trouvé lors- » qu'ils se furent assez multipliés pour avoir besoin de son aide? » Pour moi, ce qui m'etonne, c'est que, raisonnant aussi mal » pour le cheval que pour nous, nous soyons parvenus à » tourmenter sa vie comme la nôtre, par des nécessités, des » sujétions & des maladies sans nombre. L'avarice, le faste » & la prodigalité, ont tout perverti à son egard. L'avarice, » pour en tirer plus de profit, a prévenu le tems où, ayant » pris son accroissement, il travaille sans s'epuiser; elle a forcé » son travail; elle n'y a gardé aucune regle, & a eté réduite » à lui trouver une nourriture extraordinaire pour soutenir ses » forces : mais qu'y a-t-elle gagné ? Outre que cette nou- » velle dépense diminue ses profits, la vie du cheval est abré- » gée, & il est usé dans un âge qui etoit celui de sa grande » force sous les *Tcheou*. Le faste décompose ses allures » naturelles, pour lui en faire prendre qui violentent son » organisation & le méchanisme de ses mouvemens; ou bien » il pousse sa marche, & le met au galop dans les chemins » qui y sont les moins propres; & à force d'inventions, » il est venu à bout de lui doubler le poids des voitures & » des cavaliers. Nos Militaires eux-mêmes ont oublié les an- » ciennes loix de la cavalerie, & affectent de ne plus voir » qu'on ôte en ressources au soldat, toutes les forces qu'on » ôte au cheval par un monde de harnois. Qu'ils ouvrent

» les regiſttes du Tribunal de la guerre, & voient comment » etoient enharnachés & nourris les chevaux des Héros qui » chaſſerent les *Hiong-nou* de nos frontieres, & les firent fuir » juſqu'en Occident. Pour la prodigalité, je n'oſe regarder » ni le ciel, ni la terre, quand je compare la maniere dont » etoient logés, nourris & ſervis les chevaux du Palais, de la » Cour, des Grands, des Riches, ſous les *Tſin*, les *Leang*, » les *Soui* & les *Tang*, avec le triſte etat auquel etoient réduits » les habitans des campagnes, & le petit peuple des villes. » Les Placets & les Requêtes du tems font foi qu'à la honte » de l'humanité, les auges des ecuries etoient pleines de riz » & de bled, tandis que les horreurs de la famine avoient » réduit des millions d'hommes à errer ſur les montagnes pour » s'y nourrir de feuilles d'arbres & d'herbes ſauvages. Le ſeul » ſouvenir de ces horribles & exécrables excès, glace d'ef- » froi, & remplit d'indignation les ames les moins ſenſibles » de nos jours. Màis j'ai grand'peur qu'elles ne ſentent pas » aſſez que *le plus rare & le plus admirable cheval n'eſt qu'un* » *animal de ſervice, & que le dernier eſclave de l'Empire eſt* » *auſſi homme que l'Empereur.* O que cette idée, qui eſt ſi » vraie & ſi belle, réformeroit de choſes dans les ecuries, » ſi l'on avoit le courage de la méditer, & la bonne-foi d'en » admettre toutes les conſéquences !

» On a ri du mot du Docteur *Lieou*, qui dit à l'Empereur » qu'*il aimeroit mieux être le cheval que le Secrétaire d'un* » *Viceroi.* Mais ceux qui l'ont répété le plus ſouvent dans les » cercles, auroient joué probablement un fort ſot perſonnage, » ſi on avoit rapporté ce qu'ils ont dit quand on leur a an- » noncé la maladie d'un cheval & celle d'un domeſtique ; puis » quand on leur a montré le regiſtre des dépenſes pour l'un » & pour l'autre. *Tous les hommes ſont mes freres*, dit celui

» qui parle dans la belle piece *Si-ming*. Mon cœur me l'avoit » dit avant lui, & le *Chi-king* me l'avoit expliqué, en m'a- » vertiſſant que le *Tien* eſt le pere commun, qu'il veille ſur » les beſoins des pauvres, & prend leur défenſe contre les » Empereurs même, juſqu'à renverſer leur trône, pour les » punir d'avoir abandonné *les vieillards*, *les veuves & les* » *orphelins*. Or, on aura beau me parler du bien de la choſe » publique, de la ſplendeur de l'Etat, & de la sûreté des » frontieres de l'Empire, au ſujet des ſoins que demandent » les chevaux, je laiſſerai dire, & n'ecouterai rien qu'autant » qu'on aura poſé en principe que *tous les hommes ſont freres*; » & puis, ce principe admis, je dirai : de quoi s'agit-il dans les » ſoins qu'il faut prendre des chevaux ? c'eſt, ſans doute, de » diminuer le travail des hommes, en leur procurant le » ſecours des chevaux. Cela poſé, on manqueroit ſon but, » ſi ce ſecours etoit acheté par trop de dépenſe & de ſoins; » & plus on l'aura aiſément & à bon marché, plus on ſera » cenſé réuſſir dans ce qu'on ſe propoſe.

» Je ne ſuis pas aſſez verſé dans la ſcience des ecuries, » pour ajouter rien de plus; mais je ſuppoſe qu'on prendra » bien ma penſée, & qu'*en prenant dans leur totalité les ſecours* » *tirés des chevaux*, & *les ſoins rendus aux chevaux*, comme » dit la loi des *Han*, pour apprécier les premiers par les » ſeconds, toute autre conſidération ceſſant, *les ſecours* ne » ſeront pas cenſés prépondérer & l'emporter, ſi *les ſoins* » devenoient trop ſerviles, ou, ce qui eſt affreux à penſer, » obtenoient plus pour les chevaux qu'on ne peut faire pour » les Pauvres, ou même des préférences en fait de nourri- » ture. Qu'on n'aille pas me faire un procès ſur cette der- » niere remarque; elle a trait aux tems de famine, pour » leſquels j'ai voulu rappeller les attentions des Anciens, qui,

» comme

» comme tout le monde ſait, renvoyoient alors dans les
» pâturages du déſert tous les chevaux dont on pouvoit ſe
» paſſer, & ne ſouffroient pas qu'on donnât aux autres ce qui
» pouvoit ſervir à la nourriture des hommes ».

On n'a pas beſoin, en Europe, de ce qu'ajoute encore *Lu-tchi*, non plus que de ce que nous venons de citer. Mais quelque long, ou même quelque ennuyeux que puiſſe être ce morceau, nous avons cru devoir le mettre ici pour faire connoître la façon de penſer & d'écrire des Lettrés Chinois d'un certain ordre. Nous ne voudrions pas dire, comme un de ſes Diſciples, que c'eſt à force de bonté d'ame & de ſenſibilité qu'il a pris un ſtyle ſi dur, ſi amer & ſi piquant; mais nous convenons qu'il n'eſt pas outré : car il finit par indiquer les Livres qui traitent le plus à fond des ſoins que demandent les chevaux, & par ſoutenir que l'intérêt de l'Etat oblige les Mandarins du peuple à les faire connoître & à les mettre en crédit. On ne trouve plus ces livres; peut-être même ne feront-ils pas dans la grande collection de ſix cens ſoixante & quelques mille volumes, que fait graver l'Empereur; mais on a probablement mis ce qu'ils contiennent de mieux dans le livre des Mandarins, dont nous allons extraire le peu que nous pouvons indiquer ici.

1°. Dans une poſte où il y a ſoixante-douze chevaux, on compte ordinairement neuf palefreniers, & quatre valets de peine, pour ſuffire aux courſes qu'il faut faire, & aux panſemens des chevaux. *Propreté & ſanté*, dit le proverbe pour les chevaux d'ecurie. En conſéquence on emploie l'etrille, la broſſe, le peigne & le bain. L'etrille, à ce que nous trouvons, doit être douce, & n'être jamais employée à contre-poil, pour ne pas echauffer & irriter la peau du cheval; la broſſe doit être molle, pour ne pas nuire au poil; & le peigne clair, pour

démêler les crins ſans les arracher. On fait moins uſage ici de l'etrille que chez nous ; ce n'eſt guère que de trois jours en trois jours. Outre cela on l'appuie moins, ſur-tout en été, parce que, dit-on, elle irrite la peau du cheval, & lui cauſe des ſueurs qui l'affoibliſſent. Il y en a même qui ſe ſervent alors d'une etrille de bois, comme plus douce ; & la plupart ſont dans l'idée que le cheval abandonné à lui-même, ne faiſant rien qui puiſſe donner idée de l'etrille, ſi ce n'eſt la maniere dont il ſe frotte contre les arbres ou ſe roule ſur le gazon, c'eſt trop le tirer de ſa maniere de vivre, que de s'en ſervir beaucoup. Pour la broſſe, on convient qu'elle conſerve le poil du cheval, en augmente le luſtre, & lui rafraîchit tout le corps. Auſſi autant il s'agite ſous l'etrille, autant il prend plaiſir à la broſſe, ſur-tout en eté. La regle générale preſcrit de faire baigner les chevaux de trois jours en trois jours en eté ; tous les quinze jours au printems & en automne ; & une fois le mois en hiver. Les eaux courantes ſont les meilleures pour le bain du cheval dans toutes les ſaiſons ; mais ſi l'on veut qu'il lui profite, il faut l'y conduire & l'en ramener au petit pas.

2°. Un valet d'ecurie intelligent & zélé, ſuit ſes chevaux de l'œil, remarque chaque jour où en eſt leur ſanté, & ſans les dorloter, comme un marchand qui les mene à la foire, il regle leur nourriture & ſes ſoins ſur l'etat où il les voit. Mais, comme dit le livre que nous copions, ce ſont des choſes de pratique & de bonne volonté, qu'on ne peut pas preſcrire. Il recommande ſeulement, 1°. de mêler du ſon avec la paille dans le grand eté, & quand on voit que les chevaux ſont échauffés ; 2°. de leur faire gagner l'avoine de tems en tems, c'eſt-à-dire, ſe coucher à terre & ſe rouler dans la pouſſiere. Les valets d'ecurie ont ici une maniere de les y inviter, comme

nos valets d'ecurie ont celle de les faire boire. Le tems indiqué pour cela eſt le matin, quand le cheval a un peu mangé, & avant de l'abreuver. 3°. Un cheval s'engourdit à reſter, trop long-tems à l'ecurie. *Tout ſon corps ſouffre de la contrainte du licol*, & ſon feu le conſume. Il eſt eſſentiel de le conduire dehors de tems en tems, & de le promener deux ou trois lieues, une fois tous les dix jours, même lorſqu'il fait de petits voyages. Ces promenades *à corps libre* profitent beaucoup au cheval, & il en revient, dit-on, tout ragaillardi : auſſi les recommande-t-on beaucoup ; & ſoit parce que la négligence en ce cas ne pourroit pas ſe cacher, ſoit par zele pour leur devoir, les Mandarins qui gouvernent les ecuries du Palais, ont grand ſoin qu'on emmene promener les chevaux. Nous les avons rencontrés pluſieurs fois par bandes, le long des murs de la ville & dans la campagne. 4°. Les chevaux ſouffrent & ont ſouvent des maladies, ſi on les réduit toujours à leur paille & à leur *leao*. Il y a ici deux manieres de les mettre au verd pendant quelque tems. La premiere, qui eſt pour ceux qui reſtent à l'ecurie, conſiſte à les nourrir d'herbes, ou en entier, ou du moins en partie, pendant quinze jours à trois ſemaines, ou même plus. Mais comment faire pour avoir de l'herbe dans un pays où il n'y a pas de prairies, & où toute terre eſt champ de bled ? Le voici.

Quand viennent les grandes & longues pluies, d'après le ſolſtice d'eté, toute la campagne ſe couvre de verdure, qui croît comme à vue d'œil. Rien de ce que nous avions obſervé en Europe ne nous avoit préparés à la rapidité d'un pareil accroiſſement. Nous le voyions preſque ſans le croire, la premiere année de notre arrivée, tant il nous paroiſſoit ſurprenant. Or, cette herbe qui croît ainſi dans toute la campagne, on la recueille, en en faiſant un bon choix, & on

la donne aux chevaux toute fraîche. La ſeconde maniere, qui n'a lieu que de trois ans en trois ans, pour les chevaux du Palais comme pour ceux des troupes, conſiſte à envoyer un certain nombre de chevaux dans les pâturages de Tartarie, & dans les Provinces, dans quelques vallées en prairies que le Gouvernement s'eſt réſervées. Cela ſe fait d'une façon egalement ſimple & aiſée, qui ne fait rien débourſer ni à l'Empereur ni à l'Etat. Quand la belle ſaiſon eſt venue, les Mandarins des pâturages & leurs gens, ayant avec eux des ſoldats & des officiers des huit bannieres, conduiſent par bandes les chevaux qu'on leur confie dans les pâturages au-delà de la grande muraille, en ont ſoin tout le tems qu'ils y reſtent, & les ramenent à la ſeptieme ou huitieme lune, c'eſt-à-dire, au commencement de l'automne.

La loi que nous avons ſous les yeux leur recommande, ſous peine de punition corporelle, de veiller à ce que leurs chevaux ne cauſent aucun dommage dans les campagnes, ni en allant ni en revenant. A leur retour, des Mandarins du Tribunal de la guerre & des bannieres, font la revue des chevaux pour s'aſſurer s'ils ſont en bon état, &c. Du reſte, l'article de la dépenſe ne fait aucun embarras. Un Cavalier Tartare a quatre taëls par lune en argent, c'eſt-à-dire trente livres, & autant en riz, puis trois taëls pour ſon cheval. Du jour où ſon cheval eſt mis entre les mains de ceux qui doivent le conduire au verd, il ne touche plus ces trois taëls juſqu'à ce qu'ils le lui aient rendu. Or, à mettre vingt mille chevaux conduits au-delà de la grande muraille, voilà ſoixante mille taëls par mois pour leur viatique. Ils peuvent les dépenſer dans leur allée & dans leur retour, à cauſe du grand nombre de gens dont on a beſoin; mais durant tout le tems du ſéjour dans les pâturages de l'Empire ou de l'Empereur, à

un peu de *leao* près, ils ne dépensent rien. Cependant, comme l'on est obligé de rendre le nombre de chevaux qu'on a reçus, les accidens, & les morts quelquefois très-nombreuses, causent des dépenses qui réduisent les profits à bien peu de chose.

3°. Le cheval qui travaille demande des attentions, des ménagemens & des soins particuliers. Or ces attentions, ces ménagemens & ces soins varient pour le cheval de selle, le cheval de poste, le cheval de malle, le cheval de voiture, & le cheval de trait. Ici, nous demandons grace pour les détails ; nous n'entendons pas assez les opérations & le langage des ecuries pour pouvoir en rendre compte. Nous nous bornerons à observer en général, 1°. que selon l'ancien proverbe, *ce n'est pas le travail qui use le cheval, c'est le défaut de soins.* Selon un autre, *cavalier mouillé se seche en pansant son cheval.* Un troisieme dit : *c'est à l'auberge qu'on abrege les mauvais chemins.* 2°. Les premieres journées des grands voyages sont ici fort courtes. On ne fait guere que trois à quatre lieues le premier jour. Il y a outre cela des demi-journées ou des journées entieres de repos ; & quand le tems est trop mauvais, on s'arrête sans hésiter. Outre cela, on choisit pour marcher, le tems le plus commode pour les chevaux ; & dès qu'ils paroissent fatigués, on ne balance pas à augmenter les attelages, & à décharger en partie les chevaux de malle. 3°. Quand on est arrivé au gîte, au lieu de mener les chevaux à l'ecurie, comme chez nous, on est ici dans l'usage de les promener par la bride au petit pas, durant quelque tems ; c'est-à-dire, selon le langage du pays, *jusqu'à ce qu'ils soient séchés de leur sueur ;* & soit préjugé, coutume ou raison, on regarde ce soin comme si essentiel, qu'on n'y manque jamais. Les aubergistes ont des gens tout près pour

cela ; & ce n'eſt qu'après que les chevaux ont eté ainſi promenés qu'on les met à l'ecurie, qu'on leur ôte la ſelle en eté, & qu'on lâche les ſangles en hiver. Peut-être ſeroit-il bon d'examiner cette pratique. On recommande beaucoup auſſi celle de leur faire gagner l'avoine dans la pouſſiere, quand ils ſe ſont un peu repoſés & ont mangé, avant de les abreuver & même après. Cela les délaſſe, dit-on, & les refait. 4°. Nous trouvons bien qu'il y a de grandes attentions à avoir ſur la nourriture & le boire d'un cheval qui voyage ou qui travaille ; mais ces attentions ſont ſi ſubordonnées à la ſaiſon, à l'etat du cheval & au lendemain, que nous n'oſons en rien dire.

Nous l'avons déjà dit, il faut le répéter : la population qui va toujours croiſſant, & réduit les Chinois à faire un champ de bled de toute terre où l'on peut en ſemer, eſt la vraie & unique cauſe de ce qu'on fait moins uſage ici des chevaux que dans nos Provinces. Ce n'eſt qu'à force d'induſtrie & d'économie que les Chinois peuvent venir à bout de nourrir ceux qu'ils ont. A examiner combien en ont les particuliers & le Peuple, le nombre n'en eſt pas comparable à celui qu'ils en ont dans nos Provinces, & eſt même très-inférieur, ſi l'on ne tient pas compte, ſoit de la diſproportion de la population, ſoit du peu de beſoin qu'on a de chevaux, ou de l'impoſſibilité de s'en ſervir dans pluſieurs Cantons des Provinces du midi, à cauſe de la multitude prodigieuſe des canaux. Par exemple, à Peking, les troupes à part, le Peuple & les particuliers ont moins de chevaux qu'à Paris, quoique la totalité de chevaux ſoit de beaucoup plus grande. On emploie ici les chevaux, comme chez nous, pour le labourage, le tirage, le portage, les machines, *&c.* ; mais il ſemble qu'on y prend plus à tâche de faciliter leur travail, de ménager leurs forces, & de tempérer leurs efforts. Le grand principe des Chinois ſur cette matiere,

c'eſt qu'on gagne par la conſervation & la durée du cheval ce qu'on paroît perdre.

Voici une bagatelle ſur la maniere d'employer les chevaux, qui peut mériter quelque attention, & ne doit pas être niée. Qu'on l'explique comme l'on voudra, nous la garantiſſons comme un fait conſtant. Quand il s'agit de traîner des marbres, des colonnes, des poutres & des fardeaux d'une grandeur & d'un poids extraordinaires, ſoit pour les edifices publics, ſoit pour l'Empereur, on met plutôt trop que trop peu de chevaux, parce qu'on eſt bien-aiſe de faire gagner le peuple. Mais quoiqu'ils ſoient quelquefois au nombre de quatre à cinq cens, les ſignaux ſont ſi bien donnés, & les conducteurs ſont ſi bien diſtribués, que tous s'ebranlent & agiſſent à la fois. Les repos à la vérité ſont fréquens, & l'on avance peu à chaque fois; mais ſi la choſe preſſe, on change les attelages, & l'on marche jour & nuit. Du reſte tous les chemins ont eté préparés d'avance avec ſoin, & les ponts bien etayés. Bien plus, on aime mieux faire çà & là des chemins à travers champs, & dédommager leurs propriétaires, que d'avoir des coudes & des détours à rencontrer. Comme cela n'eſt plus praticable dans les Villes, on a imaginé d'augmenter l'attelage, & de mettre à l'angle du coude un grand nombre de gens qui pouſſent les chevaux qui tirent, & font ſur eux comme l'effet de la poulie: enſorte que l'attelage continue à tirer, quoique faiſant l'equerre. Nous nous expliquons mal, mais nous ne ſavons pas dire la choſe autrement. Ceux qui pouſſent ainſi les chevaux & plient la direction de leur effort par celui qu'ils font contre eux en preſſant leurs flancs, expoſent leur vie; & il eſt arrivé quelquefois des accidens: auſſi les paie-t-on bien graſſement. Du reſte, on prend toutes les précautions poſſibles quand on eſt arrivé à ces détours, juſqu'à changer toutes les cordes & courroies de

l'attelage. La Police ecarte bien loin tous les ſpectateurs, & fait faire par-tout un grand ſilence, afin qu'on n'entende que le bruit des ſignaux; & que les conducteurs des chevaux, les hommes qui les pouſſent, agiſſent enſemble dans le même inſtant.

Nous n'avions pas envie d'abord de toucher cet article, qui pourra faire cabrer bien des idées; mais nous avons cédé à la penſée qu'il pourra auſſi aider à eclaircir quelques récits ſur les Anciens, qu'on ne traite de fabuleux, que parce qu'on ne les explique pas, pour vouloir trop s'en tenir à ce qu'on a ſous les yeux. Par exemple, combien de très-habiles gens, qui ſont ſi pleins des exercices de notre manége, qu'ils ne conçoivent rien à ce qu'on raconte de la maniere dont les Anciens s'exerçoient à faire ſur un cheval ou avec un cheval, tant de courſes, de mouvemens, de voltes, de ſauts, de pirouettes, &c.; faute de voir que ces exercices de force & d'adreſſe, n'avoient eté imaginés que pour maintenir les gens de guerre dans l'habitude, l'aiſance & la facilité de tenir à la fatigue du cheval, & de le gouverner à leur gré. Les Tartares ont encore cela. Leurs ſoldats revenus de la guerre, comme les autres, ſont exercés à tirer tant de fleches ou tant de coups de fuſil dans tant de pas, en courant à toute bride; à ſauter d'un cheval ſur l'autre, ou en croupe derriere un cavalier; à ramaſſer, malgré leur galop, ce qu'ils ont jetté à terre; à ſe tenir à leur gré penchés en avant, ou couchés en arriere, renverſés d'un côté, ou la face tournée vers la croupe du cheval, &c. Il y a même des revues & des prix pour ces exercices. Pour les Chinois, qui tiennent à l'Antiquité par tous les bouts, ils continuent à ne recevoir Bacheliers & Docteurs d'armes, que ceux qui ont fait preuve de la force & de l'adreſſe marquées dans les exercices du cheval. Force & adreſſe

adresse de bien peu d'usage à la guerre certainement, mais qui garantissent celles qui sont nécessaires, & sur-tout un corps robuste, plié à la fatigue & capable, au besoin, de certains efforts. Aussi les gradués de cette espece sont-ils des militaires à la façon de nos anciens Preux, que la pluïe n'enrhume pas, & dont toute la bibliotheque est d'acier. On dit ici en conséquence, que les libertins, & pour l'ordinaire les fils des peres qui l'ont eté, n'ont pas à espérer d'obtenir ces grades d'armes. L'on a trouvé à la vérité des fortifians singuliers, & des corroboratifs qui tiennent du prodige pour ceux qui sont dans les fatigues de leurs exercices militaires. Mais à moins d'être dans une pleine santé, d'avoir un tempérament fort & robuste, & de se sentir de la vigueur & du ressort dans tous les membres, bien loin d'en tirer profit, on risque beaucoup à en faire usage.

A propos de fortifians & de corroboratifs, nous avons trouvé que les Anciens en avoient de singuliers pour leurs chevaux. Ils entroient dans l'approvisionnement d'une armée. Quand un Général commandoit quelque marche forcée à un corps de cavalerie, quand il l'obligeoit d'avancer malgré la pluie, la neige, le vent & le défaut de provisions, il faisoit donner à chaque cavalier ce qu'il falloit pour paître ou alimenter son cheval ; & il paroît qu'il n'en souffroit pas. Nous avions pensé à indiquer ces fortifians & ces corroboratifs curieux ; mais soit que le secret en soit perdu, soit que le Gouvernement le cache, nous n'avons pas pu bien trouver comment, ni de quoi ils étoient faits. En rapprochant différens textes de quelques Anciens, on en conclut assez vraisemblablement, qu'on composoit d'abord une espece de bouillie avec des os dissous, des moëlles, des nerfs, des viandes & des farines de *leao* & de bled, puisqu'on faisoit

ſécher cette bouillie, enfin qu'on la réduiſoit en une eſpece de poudre grainée, qu'on conſervoit avec ſoin, & qu'on donnoit au cheval en aſſez petite quantité, après l'avoir délayée dans de l'eau. Cependant tout cela eſt trop vague, & nous ne croyons pas qu'on puiſſe s'en ſervir autrement, que pour faire des recherches, dans le cas où l'on jugeroit cet article aſſez intéreſſant pour mériter quelque attention. Celui des maladies des chevaux l'eſt trop pour ne pas nous y arrêter quelques momens, tout ennuyés que nous ſommes d'être ſi longs.

Le premier Miniſtre de l'Empereur *Yong-lo* lui ayant propoſé de créer des Médecins en titre, & d'eriger des pharmacies pour les chevaux du palais & de l'Empire. « Les *Tang* » qui eurent depuis quatre cens juſqu'à ſept cens mille che- » vaux, répondit ce grand Prince, ne ſongerent jamais à leur » aſſurer ni Médecins, ni pharmacies. Le fourrage & l'eau » ſont la vie du cheval; qu'il ſoit bien nourri, bien gouverné » & bien panſé, il n'aura pas de maladies. L'etabliſſement » que vous propoſez ſeroit encore plus inſultant qu'onéreux » pour mon peuple ».

La derniere partie de cette réponſe ſera sûrement approuvée en Occident, & on y conviendra volontiers, que c'eût eté inſulter la nation, que de ſonger à procurer un pareil ſecours aux chevaux, avant de l'avoir aſſuré aux habitans de la campagne & aux pauvres des villes. Mais après même que *Yong-lo* eut etabli des pharmacies publiques pour le peuple, à l'exemple des anciens *Tcheou*, il ne fut jamais queſtion du projet de ſon Miniſtre. Cela ne doit pas ſurprendre dans un Empereur qui avoit fait la guerre en perſonne, & qui avoit vu par lui-même que les Tartares, ſi riches, ſi puiſſans & ſi heureux en chevaux, bien loin de les ſoigner par des remedes, ſe

piquoient de ſavoir leur faire ſoutenir le travail, la faim, le chaud & le froid ſans leur nuire. On a prétendu que ce n'etoit que par ignorance, & que d'ailleurs les Tartares d'alors, comme ceux de nos jours, comptant pour peu de choſe la perte de quelques chevaux, & en mangeant la viande quand ils ſont foibles, comme nous les bœufs uſés par la charrue, ne doivent guere ſonger à leur trouver des remedes. Peut-être ſeroit-il tout auſſi-bien de dire que leurs chevaux accoutumés à une vie dure, ont une vigueur de tempérament qui les met au-deſſus des infirmités, des langueurs & des maladies des chevaux d'ecurie. Dans le fond, pourquoi n'en ſeroit-il pas à cet egard des animaux comme des hommes, plus forts ou plus maladifs, ſelon que la vie qu'ils menent eſt plus naturelle ou plus etudiée; plus laborieuſe ou plus oiſive, plus rude ou plus délicate? Quoi qu'il en ſoit, l'établiſſement propoſé n'eut pas lieu; mais *Yong-lo* fit publier un grand recueil de ſecrets & de remèdes pour traiter les maladies des chevaux: recueil qui, contenant tout ce qu'on avoit trouvé dans les bibliotheques, pourroit plutôt être regardé comme un ouvrage de curioſité & d'erudition, que comme un livre de médecine vétérinaire. Auſſi n'en mit-on que peu de choſes dans les livres economiques & agraires deſtinés pour le peuple. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'il y eſt parlé de boutons de feu, de piquûres d'aiguille, & de ſaignées: qu'on en imagine telle raiſon qu'on voudra. Il eſt de fait, que l'uſage de la ſaignée pour les chevaux eſt ancien, qu'il s'eſt maintenu, qu'il eſt toujours en vogue, & que la médecine n'en a jamais voulu pour les hommes.

La Dynaſtie régnante a fait publier des recueils de ſecrets & de remèdes pour les chevaux, dans le goût de celui dont nous venons de parler, & y a fait ajouter bien des choſes

qui ne ſont point tirées des livres Chinois, mais de ſon crû; c'eſt-à-dire, des pratiques, des obſervations, des expériences, &c. des Mantchoux, lorſqu'ils etoient encore dans le *Leao-tong*. Outre qu'un pareil ſujet nous paſſe de beaucoup, ce ſeroit bien peine perdue que de s'y arrêter, vu que la maniere de loger, de nourrir, & de gouverner les chevaux dans cette extrémité de l'Aſie, eſt bien différente de la nôtre, ne fût-ce néanmoins que pour apprêter à rire à certains Lecteurs, & donner à penſer à d'autres, nous allons mettre ici quelques aſſertions, & quelques remarques telles que nous les avons trouvées.

Le cheval eſt un animal en qui la chaleur & le feu dominent. Auſſi a-t-il le pied rond, ſe couche ſur les pieds de derrière, & ſe leve ſur ceux de devant, par oppoſition au bœuf qui eſt un animal froid & lourd. Dans preſque toutes les maladies du cheval, ce ſont la chaleur & le feu qui excedent, il ne s'agit que de les modérer. Le cheval n'a point de fiel; voilà pourquoi il eſt ſujet à tant de maux d'yeux; voilà pourquoi auſſi le levain de ſa bile etant répandu dans tout ſon ſang, il a un feu ſi vif, ſi aveugle, ſi ſoutenu & d'urine malade, lorſque etant emu on ne lui donne pas le tems de ſe raſſeoir, & qu'on ne l'arrête pas tout-à-coup. Tout grain appeſantit les pieds du cheval... Il galoppe volontiers contre le vent, mais il ſouffre à l'avoir par derriere... Le cheval craint extrêmement les cendres, ſur-tout les cendres fraîches. Un Général Chinois mit en déſordre la cavalerie des Tartares, en faiſant jetter au vent quelques ſacs de cendres.... ſi un cheval marche trop, ſes nerfs perdent leur reſſort & ſes jambes ſe roidiſſent. S'il reſte trop long-tems arrêté ſur ſes pieds, ſes os fatiguent, & il lui vient des ulceres. S'il ſue avec excès, ou ſans ſe reſſuyer, ſa peau s'altere, & tout ſon corps ſe roidit. S'il mange ou boit à plein ventre, quand il

ſue encore de fatigue, ſa reſpiration s'embarraſſe, ſa marche devient peſante, il maigrit, & ne va pas au-delà d'un printems. Si on lui fait faire des marches, des courſes forcées, toute la maſſe de ſon ſang s'altère, & il n'y a plus de guériſon à eſpérer... Il faut obſerver, quand on eſt en voyage, comment ſon cheval gagne l'avoine. S'il ſe roule dans la pouſſiere & ne ſe releve pas, il a les os fatigués; s'il ſe leve & ne ſecoue pas la pouſſiere, c'eſt la peau; s'il ſe ſecoue & ne rénifle pas, c'eſt la poitrine; s'il rénifle & n'urine pas après, c'eſt ſon ſang qui eſt altéré.... Les grandes maladies du cheval attaquent le cœur, le foie, l'eſtomac, les poumons & les reins. Si le cœur eſt attaqué, la langue devient couleur de cinabre; ſi c'eſt l'eſtomac, ſes levres changent de couleur, & font une eſpece de rire; ſi c'eſt le foie, ſes yeux ſont troubles ou jauniſſent; ſi c'eſt le poumon, ſon nez dégoutte & ſe remplit de morve; ſi ce ſont les reins qui ſouffrent, il a ou une rétention d'urine, ou une deſurie; quelquefois la couleur de ſon urine s'altère. Sur cent maladies du cheval, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui viennent de ce qu'on l'a trop pouſſé, trop fatigué, ou de ce que l'on a négligé de le ſoigner, & de le panſer après ſon travail.

S'il n'etoit queſtion que d'amuſer la curioſité, de donner des etonnemens à la ſcience, de mettre en feu la prévention, & de monter le préjugé au tragique, il nous ſeroit fort aiſé de copier bien d'autres détails, & de les aller prendre dans des théories encore plus éloignées de nos idées. Mais ecrivant pour le bien public, nous couperons court, & dirons les choſes avec toute vérité. La médecine vétérinaire des Chinois, n'eſt quaſi que pour les bibliotheques. A s'en tenir aux faits, à la pratique, à la conduite commune & ordinaire, ſi l'on en excepte quelques ménagemens, ſoins & remèdes fort ſimples, toute la médecine pour les chevaux ſe borne à ne pas les

prématurer, à proportionner leur travail à leurs forces, à les bien ſoigner & nourrir quand ils ſont fatigués, à avoir égard aux changemens de tems & de ſaiſon, à ne pas mépriſer leurs petites incommodités & à les ſoulager, à compter leurs années, enfin à epargner leur vieilleſſe. Du reſte, cela doit peu ſurprendre dans une nation qui, quoique la plus riche de l'univers en livres de médecine, compte fort peu ſur cette ſcience, & ne la regarde preſque que comme une reſſource bien imaginée pour diſtraire les malades de leurs inquiétudes, les environner de ſoins qui conſolent leur ſenſibilité, & bercer leurs craintes d'eſpérances & d'avenirs diverſifiés ſans fin. A raiſonner plus bourgeoiſement, l'extrême population de la Chine réduit tellement tout le monde au néceſſaire, qu'il n'eſt pas dans l'ordre des choſes que des particuliers qui ſe chicannent des dépenſes de bien-être ou même de beſoin, ſe réſolvent à en faire de précaution & de régime pour des chevaux. Mais de quelque maniere qu'on l'enviſage, & à quelque raiſon qu'on s'arrête, il eſt de fait que la médecine vétérinaire eſt peu fêtée, & que ſi l'on perd à ne pas faire uſage de ſes ſervices, on y perd ſi peu que cela n'eſt pas ſenſible.

Il ne nous convient pas de prononcer ſur les penſées du Gouvernement en cette matiere : tout ce que nous pouvons dire, c'eſt qu'il paroît s'en repoſer ſur celles des particuliers. Le dernier réſultat de tous les ſyſtêmes a eté pour les chevaux de guerre, de charger chaque cavalier de ſon cheval, & pour les poſtes, chaque Maître ou Mandarin de poſte du nombre de chevaux qu'on lui confie. Le Gouvernement leur donne tant par mois pour les nourrir ; il les leur change après un certain nombre d'années : tout le reſte eſt ſur leur compte. Les ecuries du palais & de l'Empereur ſont gouvernées ſur le même plan. Ainſi à s'en tenir au train & au cours ordinaire des choſes, le Gouver-

nement n'a pas besoin de la médecine vétérinaire, & sauf l'attention, comme il a eté dit, d'en faire imprimer en grand toute la science, & d'en insérer quelques pratiques dans les livres d'economie, à l'usage du peuple, il abandonne au grand public les hauts & les bas de ses destinées.

Quant aux cas extraordinaires, comme ceux des grandes pluies qui gâtent les fourrages & font manquer les *leao;* des mauvais tems pour les armées qui sont en campagne; des maladies epidémiques qui surviennent tout-à-coup, gagnent de proche en proche, & font des ravages affreux : le Gouvernement est trop eclairé, trop juste & trop attentif, pour ne pas proportionner ses soins & ses secours aux besoins du moment. Nous trouvons qu'il s'est toujours fait une grande affaire des maladies des chevaux déclarées epidémiques, ou qui sembloient devoir le devenir. Il n'epargne alors aucuns soins pour en arrêter le progrès, & en empêcher la communication. Il emploie avec magnificence l'appât de l'argent, des récompenses & des honneurs pour en procurer le remède. Mais si les annales font foi qu'il y a réussi quelquefois, elles attestent aussi que tous ses empressemens ont échoué très-souvent d'un bout de l'Empire à l'autre contre ce redoutable fléau « qui n'a cessé, » dit *Yu-tchin-te*, dans ses remarques historiques, que lors- » qu'il a eu fait tous ses ravages, & causé toutes les pertes pour » lesquelles il avoit eté envoyé ». Cet habile Lettré ne pouvoit guere parler autrement, ni méconnoître une providence de colere, de châtiment & de vengeance, dans les circonstances où les *Song* furent frappés coup sur coup *de ce redoutable fléau*, & mis par-là hors d'état de résister aux Mongoults qui ne pouvoient pas compter leurs chevaux. Au surplus *Yu-tchin-te* ne fait que suivre en cela la doctrine des Anciens, & parler comme eux.

Sous la Dynaſtie des anciens *Tcheou*, ainſi que nous l'avons obſervé ailleurs, il y avoit différens ſacrifices pour demander la conſervation des chevaux & en rendre graces, comme pour demander d'heureuſes moiſſons & en remercier. Le célebre auteur du *Ta-hio-yen-y-pou*, n'a pas manqué de citer cette pratique de religion d'après le *Tcheou-li ;* puis il ajoute, livre 123, page 15 « : les *Tcheou* raiſonnoient ſur la vie des » chevaux, comme ſur celle des hommes ; en ce ſens, que » c'eſt de l'eſprit (*Chin.*) qu'il en faut attendre la conſerva- » tion.... la défenſe de l'Etat eſt un des premiers ſoins du » Gouvernement, & cette défenſe dépend beaucoup de » l'abondance des chevaux. Or, en reconnoiſſant que ce ſont » des animaux domeſtiques, que l'induſtrie de l'homme doit » propager & conſerver, il faut avouer auſſi que tous ſes » efforts n'y ſauroient réuſſir, ſi l'eſprit ne les favoriſe pas. » Les *Tcheou* en conſéquence avoient etabli pluſieurs ſacrifices » afin de l'obtenir, de lui en faire hommage, d'entretenir la » religion du peuple, & afin encore que l'eſprit ne punît pas » la nation par le fléau des maladies epidémiques. Dans l'An- » tiquité, l'Empereur & les Princes croyoient que tout dépendoit » du *Tien* (Ciel), non-ſeulement pour gouverner les hommes, » mais même pour les animaux les plus vils, & que ſans ſon » aſſiſtance tout effort etoit vain. Leur politique appuyoit tout » ſur ce grand principe ; les ſiecles ſuivans n'ont pas pu s'elever » juſques-là, &c. &c... ».... Nous n'avons pas le courage de copier ce qui ſuit.

Les Tartares Mantchoux qui regnent aujourd'hui en Chine, n'ayant au monde que leurs chevaux avant d'y venir, honoroient ſinguliérement l'Eſprit, ou plutôt le Dieu des chevaux, qu'ils repréſentent encore ſous la forme d'un cheval, & qu'ils honorent plus que jamais ; car toutes les lumieres que leur a valu

valu leur entrée à la Chine, n'ont rien changé à ce culte ridicule consigné dans leur Rituel ; & à la moindre menace de maladie epidémique, les offrandes, les sacrifices, les prieres pour les chevaux sont leur ressource.

Les Tartares de nos jours, à l'imitation des plus anciens, (car leurs mœurs n'ont point changé), vivent au milieu de leurs chevaux, & en tirent des bénéfices & des secours auxquels les autres Nations ne pensent pas. La pêche, la chasse, ce qui croît de soi-même dans leurs immenses déserts, ne les aident à vivre que peu de mois. Leurs chevaux & quelques troupeaux doivent fournir à leurs besoins le reste de l'année, & ils le font. Le lait de leurs jumens leur est d'une aussi grande ressource que celui de vache & de brebis dans nos campagnes. Ils le boivent, ils le mettent en bouillie, ils en tirent du beurre, ils en font du caillé & des fromages ; puis le petit-lait qui en reste, devient entre leurs mains une espece de bière, ou même une eau-de-vie très-forte. Cette bière, du reste, paroît une invention fort ancienne. Les livres de la Dynastie des *han* font foi qu'elle fut introduite dans quelques Provinces de la Chine, plus de cent cinquante ans avant J. C ; & elle y eut beaucoup de vogue quelque tems. Quant à cette eau-de-vie, nous sommes témoins que, soit préjugé national, soit vrai goût, les Tartares même de la Cour n'ont pas pu être entamés sur cet article par toutes les délicatesses de la Chine, & continuent à la priser beaucoup. En boire, est un régal pour eux ; & en offrir aux étrangers, est une marque d'amitié.

La chair de cheval est la grande viande de boucherie des Tartares. Mais ils s'entendent excellemment à choisir dans un troupeau ceux qui sont bons à manger. Ils ne leur faut qu'un instant, & ils ne se méprennent jamais. Leur choix ne se borne pas à distinguer les meilleurs ; ils en rejettent aussi plusieurs

comme mauvais & mal-ſains. Soit que les chevaux ſoient meilleurs à tuer à la fin de l'automne, ſoit qu'il faille s'ôter l'embarras de les nourrir au milieu des neiges ou des campagnes arides, il y a des quartiers où les Tartares en font alors une terrible boucherie. Le froid les leur conſerve, ou bien ils en font bouillonner & ſécher la chair qu'ils réduiſent après en une eſpece de farine qui ſe gâte très-difficilement. Nous indiquons exprès cette farine, parce qu'elle eſt le grand approviſionnement des armées qui doivent tenter au loin une expédition, & la faire réuſſir par des marches forcées & des ſurpriſes. Chaque cavalier peut porter ainſi ſes proviſions pour plus d'un mois ; car cette farine de viande, délayée dans de l'eau bouillante, en aſſez petite quantité, eſt très-ſubſtantielle, dit-on, & fort nourriſſante.

Avant de parler des Chinois, qui voient tout cela comme le virent leurs ancêtres, il faut avoir la bonne-foi de faire obſerver que les chevaux des pays d'au-de-là de la grande muraille, étant nourris dans de vrais pâturages, & les Tartares les laiſſant aſſez dans la maniere de vivre que leur inſpire la nature, il ne ſeroit pas ſurprenant que leur chair & tout ce qui vient d'eux fût meilleur que dans les chevaux de la Chine, qui vivent dans des climats ſi différens & ſont ſi différemment gouvernés, lorſqu'ils en ſortent. Les Livres Chinois, anciens & nouveaux, n'ont qu'une même doctrine, & enſeignent que la chair de cheval eſt mal-ſaine pour l'ordinaire, ne doit être employée que dans un grand beſoin, demande à être lavée bien des fois avant d'être préparée, & doit être jettée d'abord dans l'eau bouillante, & enfin être très-cuite, pour ne pas nuire. Puis ils ajoutent que tout ce qui eſt couvert par la ſelle dans les chevaux qui ont ſervi, ne doit pas être mangé ; & que la bigarrure du poil n'indique pas moins une mauvaiſe chair que les plaies & les ulceres. Cette doctrine, au reſte, a beau être réimprimée de nouveau, elle reſte dans les Livres

depuis que les accroiſſemens prodigieux de la population ont réduit la Police à fermer les yeux ſur une infinité de choſes, & à laiſſer manquer tout ce qui eſt viande. Ceux qui parlent tant de population en Europe, ont encore bien des réflexions à faire, avant d'avoir compris comment & juſqu'où elle devient le plus terrible des fléaux. Comment ceux qui ſe piquent de ſcience & d'erudition ne ſe ſouviennent-ils plus que tandis qu'il falloit faire parler les Loix contre le célibat philoſophique, tandis qu'une grande nation s'eteignoit dans un pays de délices, les peuples du Nord croiſſoient, ſe multiplioient à étonner dans leurs déſerts, & préparoient ces inondations qui firent ecrouler l'Empire Romain dans le tems marqué par la Providence? Comment n'obſervent-ils pas de quelle façon périſſent, s'eteignent & ſèchent juſqu'à la racine tant de familles à qui la génération précédente promettoit une ſi belle poſtérité; tandis que d'autres s'etendent, ſe propagent, & deviennent de jour en jour plus nombreuſes avec une rapidité à laquelle rien n'avoit préparé, & que rien n'explique? Les Lettrés Chinois ont bien remarqué tout cela, & conviennent qu'on n'y ſauroit méconnoître la providence du *Chang-ti?* Mais revenons à ce que les Chinois ont ecrit ſur la viande du cheval.

Selon eux, le foie de cheval, ſur-tout celui de ſelle & de bât, eſt un aliment funeſte; le ſang & la ſueur de tous les chevaux ſans exception, ont un venin dangereux qui irrite les plaies & les fait tomber en gangrene, ſi l'on ne ſe hâte d'y porter remede. Ces remarques, ainſi que celles qui ſuivent, ſont de purs narrés de ce que nous trouvons dans les livres; auſſi n'oſons-nous pas demander qu'on y faſſe attention. La Médecine fait uſage de la chair, du cœur, du foie, des poumons, des reins, de la cervelle, des dents, des os, du ſabot, du poil, du crin, du ſang & de l'urine du cheval, de la matrice

& du lait de la jument, & des enveloppes de ſon poulain; mais il y a des précautions à prendre & un choix à faire. Toute diſcuſſion ceſſant, il ne faut ſe ſervir que de chevaux blancs pour les remedes, & les tuer bien portans. Ainſi on ne peut pas ſe faire des remedes avec des chevaux fatigués ou qui ont des ulcères, ou qui ſont de différentes couleurs, *&c.*

Le bouillon de viande de cheval diminue l'ardeur du ſang dans les pleuréſies & les fievres malignes. On en lave utilement les ulcères de la tête. Bien préparé & biencuit, il peut rendre les forces aux malades affoiblis & dégoûtés; mais il vaut mieux ſe ſervir des nerfs pour ce dernier uſage. C'eſt dans les reins du cheval qu'on trouve une eſpece de bézoard qui a plus de vertu que celui du fiel de bœuf. On peut en faire uſage avec plus de confiance; mais on ne doit s'en ſervir qu'avec précaution, comme les Anciens. Les dents brûlées, réduites en cendres, puis miſes en boue avec la ſalive de l'enfant, & ainſi etendues ſur ſes gencives, en appaiſent la douleur, & aident ſes dents à percer. Les os réduits auſſi en cendres & délayés avec de fort vinaigre, ſont très-bons pour les ulcères de la tête & du reſte du corps des enfans. Le ſabot eſt très-efficace contre les maladies du ſexe; & réduit en cendres, il eſt un excellent préſervatif contre la peſte. L'urine, priſe toute chaude, arrête les convulſions d'eſtomac, & tue les vers. On la recommande dans les maux de reins, les crachemens de ſang, les hémorragies de nez; & avec les cendres de la fiente, dans les dyſenteries & lienteries déſeſpérées. Le lait de la cavalle blanche, de bon âge, & bien nourrie, eſt, dit-on, un remede eprouvé & sûr pour guérir la phthiſie, la pulmonie, les ardeurs violentes d'un ſang echauffé, & toutes les incommodités qui en proviennent. La matrice de la cavalle, blanche encore, tuée bien portante, au printems, après qu'elle a eté au verd quel-

ques ſemaines, & diviſée, avec un couteau de cuivre, en pluſieurs morceaux, après qu'elle a eté ſéchée pendant cent jours, cuite enſuite pendant un demi-jour, à la vapeur du ſang frais d'agneau, puis nettoyée avec une forte broſſe de ſon gros epiderme, ſéchée & conſervée en poudre avec le ſang d'agneau, eſt vantée comme un ſpécifique ſingulier pour ranimer un pleurétique, fortifier un homme epuiſé, rappeller l'embonpoint, & ſur-tout aſſurer la fécondité des femmes. Quant aux enveloppes du poulain, il paroît qu'on leur attribue une vertu bien préſente pour adoucir les ecrouelles & les guérir dans leur commencement, ainſi que pour les maladies du ſexe, après qu'on les a réduites en conſiſtance de colle forte, qu'on fait prendre délayée dans du vin avec un peu de muſc.

Le *Chi-king* eſt plein de beaux vers ſur le cheval. Il y a même des Odes entieres à ſa louange. Ce grand exemple a eté imité ſans ceſſe depuis plus de deux mille ans. Les Recueils de vers des plus petites Dynaſties, contiennent, je crois, plus de pièces de vers ſur cet utile & beau quadrupede, que tous les nôtres. Mais cela doit peu ſurprendre, parce que la Louange & la Satyre, l'Hiſtoire naturelle & la Philoſophie, la Morale & le Patriotiſme en font le fonds. Nous avions eu la penſée d'en donner quelque idée par des traductions. Mais l'epuiſement de nos forces & de notre ſanté, nous force à renvoyer ce travail à un tems plus heureux, ſi nous vivons aſſez pour le voir.

NOTICE

Sur la Pivoine, par feu M. Cibot, Miſſionnaire.

Dès qu'il s'agit d'Hiſtoire naturelle, la ſcience, les ſyſtêmes, les raiſonnemens même doivent ſe taire devant les faits. Ce que nous allons dire de la Pivoine de Chine a beau avoir eté inconnu à nos Botaniſtes anciens & modernes, contredire les principes d'après leſquels on a voulu claſſer les plantes, & montrer le faux de bien des théories, il n'y a pas moyen de le rejetter. Un monde d'objections & de difficultés, ne ſeroit pas même un atôme vis-à-vis de nos récits, qui ne font qu'expoſer ce que nous avons ſous les yeux, & ce que toute la Chine voit annuellement depuis tant de ſiecles. Les préventions & le préjugé ſont trop aveugles pour que nous oſions nous prévaloir de la droiture de nos intentions; mais nous les renvoyons ſans héſiter à l'Hiſtoire des anémones, des renoncules & des oreilles d'ours. Pour peu qu'on y faſſe attention, & qu'on compare ce que ſont devenues ces belles fleurs à ce qu'elles etoient il n'y a pas un ſiecle, on conviendra ſans peine qu'il en peut être ainſi de la Pivoine.

Les anciens Botaniſtes de Chine ont connu la Pivoine, & en ont parlé à-peu-près comme les nôtres; mais à rapprocher & à comparer toutes les deſcriptions qu'ils en font, il ne paroît pas qu'ils aient eu idée de celle qu'on cultive dans les parterres & dans les jardins, ou du moins qu'ils lui aient attribué aucune vertu. Quelques Fleuriſtes ont avancé & prouvé que c'eſt la culture qui a changé la conſtitution de cette fleur, qui l'a comme métamorphoſée, & l'a conduite par degrés à charmer les yeux par l'eclat de ſa beauté, & l'odorat par la douceur de ſon parfum. Eſt-ce au haſard ou à l'induſtrie

qu'a eté dû ce petit miracle ? A quelle epoque peut-on le fixer ? Quelle Province en a eté gratifiée la premiere ? Nous n'avons pas eu le courage d'ouvrir les Livres qui l'ont examiné, & nous n'en dirons rien. Il ſuffira d'indiquer en général, que les Poëtes ont célébré la Pivoine il y a plus de mille ans, & qu'elle etoit dès-lors une des plus belles fleurs des jardins des Empereurs.

Les Fleuriſtes Chinois ont diviſé la Pivoine en ſimple, double & ſemi-double, trois genres qui comprennent toutes les eſpeces. Mais comme les curieux laiſſent la premiere à la Médecine & ne cultivent que les deux autres, ils ont différentes façons de les claſſer. La plupart, n'ayant egard qu'à la couleur, les diviſent en cinq ordres, les blanches, les jaunes, les incarnates, les couleurs de roſe & les violettes ; puis ils les ſubdiviſent tellement ſelon leurs teintes, nuances & dégradations, que les liſtes générales en font monter les eſpeces à plus de quatre-vingts. Nous avons ſous les yeux une de ces liſtes, remplie de détails charmans, non-ſeulement ſur les variétés, diverſités & ſingularités admirables des couleurs de chaque ordre ou claſſe, mais encore ſur les jeux de la nature dans les tiges plus ou moins branchées, plus ou moins hautes, & plus ou moins empourprées ; dans les fanes très-diverſement compoſées de plus petites, & teintes d'un verd tendre, foncé, brun, luiſant en deſſus, & couvert d'un duvet gris, ou blanchâtre en deſſous ; & dans les feuilles & les pétales des fleurs découpées, frangées ou arrondies, alongées, elargies ou rapetiſſées, ſans étamines, entremêlées d'etamines, couronnant des bouquets d'etamines d'une infinité de manieres. Par malheur, tout cela eſt ecrit dans un ſtyle à part ; & les belles Pivoines ne pouvant pas croître ici, ni nous par conſéquent les voir, nous n'oſerions en tenter la traduction. Ainſi nous nous bornerons à dire en général, que les

variétés des Pivoines doubles & ſemi-doubles, vont de pair avec celles de nos renoncules, & qu'elles ſont dues à une culture etudiée. Si c'eſt à cette culture que ces fleurs en Chine doivent cette odeur & ce parfum exquis dont elles embaument les jardins, ainſi que le penſent ici tant de Fleuriſtes, les nôtres auroient bien des eſſais & des recherches à faire : car enfin, pourquoi la culture ne pourroit-elle pas en Occident ce qu'elle peut ici ? Pourquoi ne produiroit-elle pas ſur une fleur ce qu'elle produit ſur l'autre ? Nous inſiſtons là-deſſus, parce que tous les Anciens qui ont parlé des Pivoines, s'accordent tous à dire qu'elles ont une odeur forte & déſagréable. Les ſimples, qui croiſſent au bas des montagnes & dans les vallons de quelques Provinces, confirment leur témoignage ; & il eſt bien prouvé que les premieres qu'on diſe avoir embaumé l'air, etoient venues dans les jardins Impériaux de *Lo-yang*. Il faut pourtant en avertir : le ſol, le climat & la température de l'air contribuent peut-être encore plus à la bonne odeur des Pivoines que tous les ſoins de la culture ; car enfin, l'odeur de celles qui croiſſent ici dans les jardins de l'Empereur, n'eſt que douce & agréable, au lieu que l'odeur de celles des environs de *Yang-tcheou* eſt exquiſe, & ſupérieure aux plus précieux parfums.

Yang-tcheou, qui eſt un pays de délices & le jardin de la Chine, eſt auſſi la vraie patrie de la Pivoine. Soit qu'il faille l'attribuer à la fertilité de la terre, à la douceur du climat, ou aux canaux ſans nombre dont les champs de ce Diſtrict ſont entrecoupés, & qui entretiennent toujours dans l'air une agréable fraîcheur, la Pivoine y réuſſit ſupérieurement, & ſans preſque aucun ſoin : auſſi la trouve-t-on dans tous les jardins ; & quand le printems eſt venu, elle fait un ſpectacle de délices dans tous les environs de cette grande Ville. Qui ſait ſi la Provence ne plairoit pas autant à cette belle fleur ? Si on veut faire des

eſſais,

eſſais, voici la maniere de la cultiver. Les Fleuriſtes chinois ſont trop petits & trop minutieux dans leurs détails pour que nous puiſſions les copier ; mais nous n'omettrons rien d'eſſentiel.

Avant tout, revenons au fait que nous avons avancé ; ſavoir, que c'eſt la culture qui a procuré des pivoines doubles & ſemi-doubles. On en croira ce qu'on voudra au-delà des Mers. Mais comme l'on ne ſauroit envoyer d'ici de racines de pivoines, comme tout ce qui vient de graine eſt ſimple, il faut qu'on ſe réſolve à tenter les ſoins de la culture pour en avoir de doubles, ou qu'on y renonce. Quant aux ſoins de la culture, nous ne nous faiſons point leur caution, ni nous ne promettons aucunement qu'ils réuſſiront ; mais nous alléguerons un fait de cet eté, qui paroît dire quelque choſe. Les roſes-tremieres viennent ici à merveille, & ſont très-belles. Notre jardinier, choqué de ce qu'un pied ne donnoit que des fleurs ſimples, coupa ſes nombreuſes tiges & ne lui en laiſſa qu'une ſeule ; or, il arriva que cette tige echappée au malheur des autres, donna après des fleurs ſemi-doubles que nous avons vues. Nous citons ce fait, parce que les Fleuriſtes chinois prétendent qu'on eſt parvenu à avoir des pivoines doubles & ſemi-doubles, en plantant des ſimples à une bonne expoſition, dans une terre bien préparée, & ſur-tout en ne leur laiſſant qu'une tige, à laquelle on ôtoit tous les boutons latéraux, pour que celui du milieu regorgeât de ſuc. Il eſt dit même que quelques Fleuriſtes enfermoient leurs pivoines dans des eſpeces de tentes pour les mieux garantir de la pouſſiere, des mauvais vents, des longues pluies, & leur diſpenſer à leur gré, les rayons & la chaleur du ſoleil ; car ces tentes faites de nattes etoient tellement rangées & diſpoſées, qu'elles s'ouvroient de tous côtés.

Toutes les pivoines qu'on cultive aujourd'hui viennent de

racines ; c'eſt-à-dire, que c'eſt par la diviſion des racines des vieux pieds qu'on s'en donne d'autres : ſur quoi il faut remarquer, en paſſant, que toutes ces racines dégénerent ſous quelques années à *Pé-king*, & qu'il en faut faire venir de nouvelles de *Yang-tcheou ;* au lieu qu'à *Yang-tcheou*, ces racines, non-ſeulement ſe conſervent, mais encore s'améliorent, & donnent, comme nos marcottes d'œillets, ces nouveautés & ces raretés qui deviennent de ſi grandes nouvelles pour le peuple frivole & oiſeux des amateurs.

Si l'on parvient par les ſoins & par les induſtries de la culture, à avoir des pivoines doubles & odorantes, ce ne ſera que par les cayeux de leurs racines qu'il faudra ſonger à les multiplier, puis à les conduire à avoir toute leur grandeur & toute leur beauté, & enfin, à déployer ces variétés de formes & de couleurs qui font le plaiſir des yeux. Pourquoi héſiterions-nous à donner une eſpérance qui peut devenir un encouragement ? Si l'on y réuſſit, la France ſurpaſſera bientôt la Chine ; car, ſoit préjugé, faux goût, ou même ſuperſtition, on n'aime pas ici les fleurs panachées & de différentes couleurs : on veut qu'elles ſoient d'une ſeule teinte & d'une ſeule couleur, du moins quand elles ſont entiérement epanouies, & qu'elles ont toute leur grandeur. Or, la pivoine ſe panache, la pivoine réunit différentes couleurs très-tranchantes, la pivoine ſe mouchète, *&c.* & nos Fleuriſtes, à qui ces jeux de la nature plaiſent, feront accueil à tout ce qui ſera de bon goût, & ſe procureront par-là bien des eſpeces de pivoines qu'on n'a jamais eues à la Chine.

Quelle eſt la meilleure maniere de planter & de cultiver les cayeux de pivoine ? Avant de répondre à cette queſtion, nous devons avertir de deux choſes ; la premiere, que quoiqu'on puiſſe

faire quelque usage de ce qui a eté ecrit d'ici, il y a quelques années, sur la culture du *Mou-tan* (1) de Chine, ou pivoine arbrisseau, il faut bien se garder de croire qu'on ne risque rien à s'y tenir & à le suivre. La pivoine plante & la pivoine arbrisseau sont trop différentes pour qu'une même culture leur convienne. Il y a long-tems que les Fleuristes Chinois en ont fait la remarque. Ceux d'entre eux, & c'est la seconde chose, qui ont traité le plus en détail comment il faut cultiver & soigner la pivoine, ayant ecrit pour les environs de *Yang-tcheou*, dont le climat est si beau & si doux, leurs préceptes ne sauroient convenir à notre France, qu'autant qu'on les modifiera pour les approprier à l'endroit où l'on voudra en faire usage.

Tout terrein est bon, toute exposition est convenable, quand on ne plante des Pivoines que pour avoir des fleurs qui parent un jardin. On en voit à *Yuen-ming-yuen*, qui est le Versailles de Chine, & sur les bords des chemins, & parmi les rochers, jusques dans les endroits les plus abandonnés. Mais si on veut se procurer des pivoines qui aient toute leur grandeur, tout leur eclat, toute leur beauté, & qui embaument l'air de leur parfum, il faut leur choisir une terre fraîche & humide au bas d'une petite colline, ou du moins assez enfoncée pour qu'elles y soient à l'abri des grands vents. Bien des Fleuristes suppléent à tout cela, en dressant de grandes planches qu'ils fouillent de deux pieds de profondeur dans l'endroit de leur plus grande pente, afin que les eaux des longues pluies aient une issue; puis avec la terre de la fouille, ils elevent de petites bordures hautes de sept à huit pouces, larges d'un pied, & différemment combinées, pour y encadrer leurs pivoines de deux en

(1) *Voyez* Tome III, pag. 461 & *suiv.*

deux, de quatre en quatre, de ſix en ſix, ou même en plus grand nombre. Les nôtres ſont bons pour diſcuter à fond laquelle de ces manieres eſt préférable ; & encore meilleurs pour trouver toutes les petites précautions, attentions & inventions qui perfectionnent ces planches & leurs bordures, enſorte que la terre en ſoit toujours humide & jamais détrempée, même après les plus gros orages. Auſſi nous bornons-nous à les avertir que l'expoſition au ſoleil levant eſt la plus favorable à la pivoine, qui n'a pas la force de ſoutenir les ardeurs du plein midi, au moins dans les pays chauds, & y pâtit toujours.

C'eſt en automne qu'il faut arracher de terre ſa maîtreſſe racine, pour en ſéparer les petites griffes ou cayeux. On peut le faire auſſi dans les beaux jours du printems; mais outre qu'on n'eſt pas ſi sûr de réuſſir, on s'expoſe à n'avoir jamais de belles fleurs, ou même à n'en voir jamais eclorre aucune. Ce dernier point n'eſt pas aſſez dans la nature, pour oſer le garantir; cependant on le regarde ici comme certain, & l'on en a fait un proverbe. Il ne tiendra qu'à nos Fleuriſtes de le vérifier, & puis, s'il eſt vrai, de voir comment il peut s'expliquer. La racine etant arrachée, on la met au grand air, mais à l'ombre, afin d'endurcir un peu la peau, & de rendre les griffes plus flexibles & plus faciles à ſéparer. Il y en a même qui laiſſent ſécher la terre autour de leur racine, & qui attendent qu'elle ſoit maigrie & fanée pour l'arracher. Quant à la maniere de ſéparer les enfans de leur mere, & de ſe donner des cayeux d'une bonne eſpérance, nous ne dirons point s'il vaut mieux employer le tranchant d'un couteau, que de les tordre ou les arracher par une ſecouſſe ſubite, qui les diviſe à l'endroit qu'a marqué la nature. Nous croirions empiéter ſur les pénétrations, ſageſſes & rares lumieres de nos fleuriſtes, ſi nous oſions prononcer. Qu'ils

mettent la chose en délibération, méditent profondément toutes les raisons pour ou contre chaque maniere, & ne se décident qu'après y avoir bien pensé. Quelque parti qu'ils prennent, cette grande opération demande toute leur industrie & toute leur habileté; ils ne sauroient y apporter trop de soins. Le vulgaire ne comprend pas tout cela, mais c'est tant pis pour lui. La raison humaine cependant fait tant de progrès de nos jours, qu'il faut espérer que les colons même eleveront leurs pensées jusqu'aux plus sublimes raffinemens des parterres, & en porteront la pratique dans leurs champs de bled & dans leurs prairies; & alors quels beaux foins & quelles belles moissons n'aura-t-on pas dans toutes nos Provinces! Ce sera bien autre chose qu'ici, où l'agriculture est restée un art de travail & de soins fort simples, au milieu de tous les miracles & prodiges des Fleuristes.

La stupidité idolâtrique débite ici bien de la doctrine sur le tems de la lune où il faut planter les cayeux de pivoine, & plus encore sur les jours de bonheur, qu'il est essentiel de choisir; car ce n'est pas une petite affaire de les concilier. Il faut choisir un tems doux & serein pour planter ses cayeux de pivoine, & leur donner une terre neuve, bien meuble, assez humide pour pouvoir se passer quelques jours d'arrosement, & engraissée avec un mêlange de feuilles de pivoine réduites en terreau, & de fumier de cochon : la remarque en a eté faite ailleurs. Toute plante, tout arbre, toute racine doivent être transplantés, selon leur premiere position, par rapport aux quatre points cardinaux; ensorte que le côté tourné au Midi, par exemple, y soit tourné encore. Les Chinois le prétendent essentiel pour les cayeux de pivoine; nous en avertissons d'après eux. Ainsi il faudra déchausser sa maîtresse racine avant de l'arracher, & faire quelque marque sur chacun des cayeux pour s'orienter & ne pas se méprendre en les plantant.

On soutient ici que si on les plaçoit en terre, différemment de la façon dont ils y etoient d'abord, cela dérangeroit le cours de la sève, & pourroit les faire mourir : il ne sera pas inutile d'en avertir. Il y en a qui se contentent de découvrir quelques jours la mere racine pour en séparer les cayeux. C'est en particulier la pratique de ceux qui veulent les envoyer au loin. La mere racine découverte à moitié, ils cernent le second jour les griffes qu'ils voient d'une bonne espérance, les enlevent avec la terre qui les environne, & les mettent dans un bout de bambou, de façon qu'elles y soient bien fermées dans la terre au milieu de laquelle elles sont. Les Chinois soutiennent qu'on peut les porter après, d'un bout de l'Empire à l'autre.

Soit qu'on ait planté ses cayeux à six pouces ou à un pied de profondeur, il faut se résoudre à bien des soins, des attentions & des sollicitudes, si l'on veut les faire réussir. Il n'en est pas d'une fleur de goût & de parade, comme d'une plante utile. La derniere ne demande qu'une culture commune & facile, au lieu que celle de la premiere doit être bien méditée, bien etudiée, bien suivie & bien combinée. Les seuls arrosemens exigent une attention continuelle. Un cayeu nouvellement planté se pourrit, si la terre est trop mouillée; il souffre & périt si elle n'est pas assez humectée. On a beau connoître le local, savoir la portée de la terre, & avoir bien suivi la température de l'air pendant les jours & les nuits; il n'y a que le regard pénétrant de l'expérience & du génie, qui puisse prononcer sur les arrosemens qu'il faut faire ou différer. Encore même arrive-t-il que le plus habile fleuriste se trompe, & tarit les sources de la vie dans ses pivoines par ses empressemens même pour les aider à croître. Que de recherches & de tentatives ont eté faites pour prévenir ce malheur, & avoir enfin quelque signe auquel on pût reconnoître l'etat de la terre à une certaine pro-

ſondeur! mais rien n'a réuſſi. On n'eſt pas plus avancé à cet egard de nos jours, qu'il y a mille ans; & *certes* (comme dit *Lieou-hiang*) *plus degrands hommes, & de beaux eſprits s'en ſont occupés, plus l'orgueil humain doit être humilié; que ſi peu de choſes confondent ſes prétentions, & lui faſſent toucher au doigt la foibleſſe, l'impuiſſance & le néant de notre tant vantée raiſon.* Ce mot nous donnera occaſion de remarquer, pour l'edification de l'Europe, que ſi la Chine a eu des fleuriſtes qui ont fait entrer dans leurs mémoires ſur la culture de la pivoine & de pluſieurs autres fleurs, des détails, des raffinemens &des ſubtilités qui etonnent par leur futilité, la plupart etoient des gens de Lettres, qui, enfermés d'un ſoleil à l'autre dans un cabinet avec leurs livres, n'avoient que leurs fleurs pour ſe délaſſer de leurs travaux littéraires. Leur ſolitude & leur application avoient beſoin des diſtractions d'un parterre; & ces diſtractions ſe changeoient pour eux en obſervations, en expériences, en remarques & en principes de très-peu d'importance, ou même puériles dans leur objet, mais qui, appliqués à des cultures utiles, ont eclairé les pratiques du laboureur, préparé ſes découvertes, & fixé ſes penſées.

Un critique du regne paſſé a dit à tout l'Empire, à la tête d'un long Mémoire ſur l'agriculture; « ſoit préjugé ou inat-
» tention, je n'ai eu d'abord que du dédain pour les ouvrages
» des *Hiang*, des *Ly*, des *Tong*, &c. ſur la culture de quelques
» fleurs dont ils s'etoient épris. Je les confondois avec les
» ennuyeuſes & fades doctrines des Fleuriſtes de profeſſion du
» tems des *Tang*, des *Song* & des *Yuen*. Mais ceux-ci, preſ-
» que auſſi ridicules par leurs bizarreries, leurs caprices, leurs
» travers, leurs préventions & leurs attaches, auſſi extrava-
» gantes que mépriſables, par la puérilité, la futilité & l'inu-
» tilité de toute leur vie, n'ont ecrit que des rêves ou des igno-

» rances, des chimeres ou des enfances; au lieu que les autres,
» qui etoient des Obſervateurs eclairés, & des Naturaliſtes
» habiles, n'ont frappé les cailloux que pour en tirer du feu;
» c'eſt-à-dire, ont etudié la Nature en Sages dans les plus petites
» choſes, & ont rempli de grandes vues, de penſées profondes
» & de remarques ſavantes, leurs ecrits ſur les fleurs. Citoyens
» & Patriotes juſques dans leurs délaſſemens, ils ne veilloient de
» près ſur leur parterre, ils n'en choyoient les fleurs avec tant
» de ſoins, ils n'employoient tant d'induſtries, d'adreſſes &
» d'artifices, que pour voir juſqu'où la nature peut être dirigée
» & aidée. Auſſi, en avouant ici que ce que je dirai de plus sûr
» & de plus réfléchi ſur l'agriculture, eſt tiré en partie de leurs
» ouvrages, je n'héſiterai pas à ſoutenir que je crois être bien
» entré dans leur penſée, en erigeant en principe d'agriculture,
» que la nature veut être aidée par le travail de l'homme, ne
» ſe prête jamais qu'à demi à ſes induſtries, & ne peut jamais
» être ni vaincue, ni domptée par aucun artifice ».

Quand les cayeux de pivoine ont diſſipé les craintes du Fleuriſte, en pouſſant des feuilles qui grandiſſent d'un jour à l'autre, & couvrent bientôt la terre de leur ombre; ces feuilles, pour peu qu'il ſache les voir avec des yeux intelligens & inſtruits, dirigent sûrement tous ſes ſoins. Selon qu'elles ſeront plus ou moins fraîches, plus ou moins déployées, plus ou moins fortes, vigoureuſes & bien mûries, il qualifiera leur etat, & jugera ſi elles ſont aſſez humectées, ou ont beſoin d'arroſement. Quand l'automne leur eſt favorable (comme il l'eſt ordinairement dans les environs de *Yang-tcheou*), elles ſont en pleine pouſſe avant les premieres approches de l'hiver; & il faut quelquefois uſer d'induſtrie pour les arrêter, afin qu'elles ne montent pas en tige & en branches, & ne montrent pas des boutons prématurés qui les epuiſeroient ſans pouvoir s'epanouir. Les induſtries dont on

ſe ſert pour l'empêcher, conſiſtent ſur-tout à les faire jeûner d'eau, en ne les arroſant que le moins qu'on peut, & à leur cacher le ſoleil. Mais, ſi l'on en excepte quelques cantons de la Provence, on n'aura pas cet inconvénient à craindre en France, & il ſuffira de dire que la meilleure façon de le prévenir, c'eſt de planter ſes cayeux plus tard.

Quoique le climat de *Yang-tcheou* ſoit fort doux, les petits froids de ſon hiver, & les vents du Nord qui les cauſent, occaſionnent bien des embarras aux fleuriſtes, leur coûtent bien des inquiétudes, & leur demandent bien des ſoins, des attentions & des prévoyances, pour que leurs cheres pivoines n'en ſoient pas léſées, & ſe conſervent bien portantes, juſqu'aux beaux jours du printems. Pour ſurcroît d'inquiétude & d'embarras, il faut encore empêcher que les longues pluies qui ſurviennent quelquefois, ne les noient, ou du moins ne les faſſent languir. Tous ces inconvéniens & ces périls ſeront encore plus à craindre en France, où l'hiver eſt plus rigoureux & plus long. Mais, comme l'on y eſt ſans ceſſe dans le cas d'en défendre les anémones, les renoncules, les tulipes & bien d'autres fleurs, il eſt inutile de nous arrêter à décrire tout ce qu'on a imaginé, & tout ce qu'on met en pratique pour les pivoines. Nos fleuriſtes valent bien ceux de la Chine pour les petits ſoins, les attentions fines, les précautions ſubtiles, les induſtries raffinées, & toutes les inventions de génie & de tendreſſe pour la conſervation de leurs cheres fleurs. Nous croirions leur manquer & outrager leur gloire, que de parler des auvents, des tentes, des paillaſſons, &c. des Fleuriſtes chinois. Nous ſerons moins timides à les mettre vis-à-vis d'eux, & à les traduire au Tribunal de la piété & de la foi ſur un article d'une toute autre importance. La grande fête de Foë tombe en hiver. Les Fleuriſtes d'ici font ſi bien, qu'ils ont des pivoines fleuries pour ce jour-là, afin d'en

orner les autels de leurs idoles. Leur ferveur même va juſqu'à avoir des plus belles, à en avoir de toutes les couleurs, & en aſſez grande quantité pour en garnir leurs chapelles, & en envoyer dans les grands temples ou *Miao*.

Quand les beaux jours du printems commencent à tirer les campagnes de leur langueur, à rendre ſa fraîcheur à leur verdure, & à gonfler toutes les racines des plantes d'un nouveau ſuc, les feuilles des pivoines ſe relevent & s'alongent, reprennent leur verd luiſant & leur embonpoint juſqu'à n'être point reconnoiſſables d'un jour à l'autre. Que le fleuriſte ſe hâte alors de faire un bon labour au fond de la tranchée de ſes planches ou carreaux, & de les engraiſſer de terreau, ou d'un fumier préparé, s'il ſe défie de la bonté de la terre; mais ſur-tout qu'il n'epargne pas les arroſemens. Le tems de la premiere pouſſe eſt déciſif. Aucun ſoin, aucun ſecours ne rendent après à la pivoine ce qui lui a manqué alors. Cette premiere culture eſt pour elle, comme la premiere education pour l'homme. Auſſi, quand elle eſt bien faite, on voit le plant croître d'un ſoleil à l'autre; la feuille naiſſante du matin eſt grande le ſoir; & ſelon que ſa racine eſt forte & vigoureuſe, elle pouſſe différentes tiges d'un verd tendre & empourpré, qui contiennent toutes les fleurs qu'elle doit donner. Faut-il les laiſſer toutes? Faut-il même en laiſſer quelqu'une aux cayeux de la premiere année? Les Fleuriſtes ſont partagés ſur ce grand objet, & alleguent chacun des raiſons très-graves, très-fortes, très-ſavantes & très-ſubtilement déduites des premiers principes des Naturaliſtes & des Phyſiciens ſur la végétation & la crue des plantes. Ceux d'Europe les devineront infiniment mieux que nous ne pourrions les leur dire. Nous nous repoſons ſur leur pénétration & ſur leur rare & eminente ſageſſe, du ſoin de décider quelles ſont celles qui doivent faire pencher la balance. Tout ce que nous oſerons nous per-

mettre fur ce fujet fi au-deffus de nous, c'eft d'avertir qu'aucun fyftême n'a prévalu, & que tous les trois ont leurs partifans, comme dans le feptieme fiecle de l'ere chrétienne, où ils furent fi vivement attaqués & défendus. Ils fournirent aux Poëtes fatyriques d'alors grand nombre de jolies anecdotes pour inftruire le public, & valurent à la morale & à la politique quantité de grands principes, de vues profondes & de maximes patriotiques fur le danger qu'il y a pour les mœurs publiques & pour le gouvernement, à laiffer changer en occupations des oifivetés de diftraction & d'amufement. Du refte les partifans d'un fyftême n'y tiennent pas tellement qu'ils n'en adoptent un autre, felon qu'ils voient que leurs cayeux de pivoines font plus ou moins vigoureux, plus ou moins bien venans. C'eft la pratique des jardiniers fleuriftes.

Si on ne laiffe aucnn jet à fes cayeux, & qu'on ne veuille pas les expofer la premiere année au grand effort de nourrir des fleurs, on fe délivrera de bien des foins. Pourvu qu'on ait l'attention de les farcler, bécher & arrofer à propos, on pourra les abandonner au cours des faifons. Mais fi on veut voir fleurir fes pivoines, dès la premiere année, foit qu'on laiffe plufieurs tiges, ou qu'on n'en veuille qu'une feule, il faut fe réfoudre, difent les grands Maîtres, à ne pas s'en eloigner un feul jour, à veiller fur elles, comme une nourrice fur fon enfant, à etudier leur etat & leurs befoins avec les yeux de la tendreffe, & à multiplier fes empreffemens à proportion des changemens de tems & de périls dont elles font menacées. Un vent froid ou trop violent, des brouillards ou une longue pluie, un grand orage, ou un foleil trop ardent, prefque tous les changemens qui arrivent dans l'atmofphere, ou même le feul paffage du jour à la nuit, & de la nuit au jour, demandent des foins à part. Et quels foins encore! des foins médités, fuivis & exacts à la

minute ; des soins pour lesquels le génie, la science & la talent ne suffisent pas toujours ; des soins enfin qui dépassent le vulgaire, & sont réserves à la sagesse, à la générosité, à l'amour, & sur-tout à la patience héroïque & inimitable d'un fleuriste débarrassé de tout autre soin. Il n'y a même que lui qui puisse les décrire & en parler avec dignité. Aussi les Fleuristes chinois ont-ils un langage particulier comme les Poëtes, & une façon de dire les choses les plus communes, presque aussi singuliere que celle des nôtres.

Qu'on imagine si l'on peut, jusqu'où leur imagination s'échauffe & s'enthousiasme, quand il commence à être question de tiges parvenues à la hauteur de deux ou trois pieds, divisées en plusieurs rameaux, & portant à leurs extrémités supérieures des boutons bien enflés & prêts à s'épanouir. Lors même qu'il ne s'agit que d'avertir qu'il faut soutenir les montans trop foibles, & les affermir contre les secousses du vent, & contre leur propre foiblesse, en liant à des baguettes, fichées en terre, ce qui en est plus eloigné ; ils prennent un ton de premier Ministre ou de Général d'armée qui délibere au Conseil. *Aussi ne croit-on qu'avec les yeux*, dit *Tai-tchi*, *qu'un homme puisse s'eprendre d'une fleur, se passionner pour elle, & se dévouer à la prédication de sa culture, jusqu'à oser dire à d'autres hommes tout ce qu'ont débité les fleuristes de la Dynastie des* TANG *& de celle des* SONG, *sur ce que doit faire un amateur pour procurer à ses pivoines la gloire d'un bel epanouissement.* Cet austere Lettré en prend occasion de louer l'Antiquité qui a ignoré ces puérilités, & qui auroit traduit devant les Magistrats des citoyens assez osés pour s'y livrer. Mais quelque raisonnable & quelque bien pensé que soit tout ce qu'il dit sur cela, ainsi que sur le crime dont se rend coupable envers la société, quiconque use sa vie à rendre des soins à des fleurs ; quelques Poëtes du

tems avoient mieux pris la chofe que lui ; les uns en comparant les follicitudes d'un Fleurifte à celles d'un Empereur, & la fageffe, la vertu, les talens qu'il falloit pour cultiver un parterre, au prix de ce qu'en demandoit le Gouvernement de l'Empire ; les autres en comparant fes peines & fes travaux à ceux du Colon, de l'Artifan, du Marchand, du Soldat, & en faifant voir que tout feroit dans l'ordre, fi chacun etoit auffi laborieux que lui.

Nous fommes perfuadés qu'on verroit avec plaifir en France une pièce d'un autre genre, & qui n'eft qu'un fimple calcul des journées que coûtoient les parterres des environs de *Kai-fong-fou* dans une année, & puis du produit de ces journées, fi elles avoient eté employées dans les campagnes. Du refte, l'Auteur fait bonne compofition aux *Hoa-fong* (affolés des fleurs), & pour leur fubfiftance, dont la fociété fe trouve chargée en pure perte, & pour les terres dont ils la privent ; mais il eft terrible dans l'addition qu'il fait de toutes les journées des gens de travail, des fumiers, engrais, &c., des terres propres au jardinage ou à l'agriculture que coûtent à l'etat tous les parterres de l'Empire. Cette addition curieufe terraffe d'autant plus invinciblement les idées, qu'on prend de toutes mains, qu'il n'attaque que les abus, & n'en veut point du tout à l'aimable & innocent délaffement de la culture des fleurs. Comme néanmoins c'eft un philofophe qui penfe profondément, voit les chofes ainfi qu'elles font, dit la vérité fans ménagement, & revient de par-tout aux loix fondamentales & imprefcriptibles du contrat focial ; nous ne voudrions pas pour beaucoup, nous charger de traduire une digreffion qu'il fait fur les amufemens de *Kai-fong-fou*, & fur ce que font dans la fociété, ceux qui n'ont que des titres ou des richeffes, ou un profond mépris pour leurs devoirs. Les Catilinaires de Cicéron

ſont des fadeurs d'Opéra au prix des tirades plus que véhémentes qu'il ſe permet. Bon-gré, mal-gré, il faut pâlir, ſe troubler, frémir d'horreur, & trembler pour la deſtinée de tout l'Empire, quand il vient à comparer les mœurs du jour, avec les mœurs des Anciens, puis à faire contraſter la vie laborieuſe, pénible & indigente que menent les citoyens les plus utiles, avec celle des *bêtes en figure humaine*, qui ſurchargent la ſociété de leurs Cuiſiniers, leurs Liquoriſtes, leurs Confiſeurs, leurs Parfumeurs, leurs Brodeurs, leurs Muſiciens, leurs Comédiens, leurs Peintres, leurs Sculpteurs, leurs Ecrivains, &c.

Pour revenir à nos pivoines, que le recueil qui eſt ſous nos yeux nous fait trop perdre de vue, ſi on les a cultivées avec ſoin, on aura le plaiſir de les voir chargées de fleurs vers le milieu, & pour le plus tard à la fin du printems. Le doux parfum qu'elles répandent, & dont elles embaument l'air, ajoute à la douce & innocente volupté qu'on goûte à les contempler ſous tous les points de vue qu'on imagine, & à raſſaſier ſes regards du tapis de verdure charmant que forment leurs feuilles, & qui tempere ſi agréablement l'eclat, la vivacité & le contraſte raviſſant de leurs belles couleurs. Car, ainſi que nous l'avons dit, les pivoines etant plantées dans des carreaux enfoncés de plus d'un pied, il eſt ſenſible qu'elles préſentent leurs fleurs de la façon la plus favorable, pour qu'elles ſoient toutes bien vues à la fois. S'il s'agiſſoit ici de vieux plans, nous aurions bien des choſes à dire ſur les ſoins & les induſtries qui peuvent prolonger ce plaiſir juſqu'à quinze jours; mais des cayeux de l'année s'epuiſeroient à nourrir leurs fleurs, ſur-tout ſi l'on en a laiſſé pluſieurs à chaque pied; il faut ménager leur foibleſſe & les en délivrer, avant même qu'elles ſoient totalement epanouies. Sans cela les chaleurs de l'eté les trouveroient ſans force; & au lieu de groſſir & de s'etendre, elles dépériroient miſérablement.

Les fleurs de pivoine cueillies ne ſont pas perdues pour le fleuriſte. L'idolâtre en pare l'autel de ſon idole, le protégé en offre à ſon protecteur, l'ami en envoie à ſon ami, le pere & la mere en ont les prémices, & les autres ſont miſes dans la ſalle de compagnie, ou réſervées pour l'appartement intérieur. Nous ne garantirons pas le fait; mais on dit ici, & on imprime dans les livres, que ſi l'on brûle le bout du montant, ou tige de la pivoine, avant de la mettre dans un vaſe plein d'eau de pluie ou de fontaine, elle ſe conſerve & dure bien plus long-tems. Le fait ſera aiſé à vérifier : peut-être ne le ſera-t-il pas autant à expliquer, s'il ſe trouve être bien vrai, & muni du ſceau de l'expérience.

Les cayeux de pivoine conduits juſqu'à l'automne, bien venans, bien portans, bien gouvernés, bien vigoureux & en pleine crue, rentrent dans la claſſe des anciens pieds, & ne demandent plus que les mêmes ſoins. Quels ſont ces ſoins, nous dira-t-on? Et ſi l'on eſt parvenu par une culture etudiée à avoir une pivoine double, puis à la multiplier en diviſant ſa racine, & en tirant le plus qu'on aura pu de cayeux, comment conſerver à nos parterres cette nouvelle acquiſition? Que faire pour parvenir à avoir autant d'eſpeces de pivoines que les Chinois? Une réponſe détaillée à chacune de ces interrogations, nous feroit inutile, pour mieux expliquer ce que nous avons dit, ou donné à entendre précédemment. D'ailleurs, nous ſommes perſuadés que nos fleuriſtes n'ont beſoin que d'être mis ſur la voie. S'ils tournent leurs regards vers la pivoine, & daignent l'honorer de quelque prédilection, ils auront bien-tôt trouvé pour elle, comme pour l'anémone, la renoncule, l'œillet, la tulipe, les oreilles d'ours, &c. une culture ſavante & méditée; la Chine en quinze ſiecles aura moins appris qu'eux en quelques mois; ainſi nous nous en repoſerons

ſur leur zele, leur pénétration & leur génie. Il ſuffira de dire en général, que la vieille pivoine ſe gouverne à-peu-près comme les cayeux ; & que, quoiqu'elle ne demande pas des ſoins ſi continuels, ſi attentifs & ſi tendres, on ne peut que gagner à les avoir. Ils lui ſont encore plus profitables qu'aux cayeux, & on eſt bien plus aſſuré d'en recueillir le fruit.

Nos Fleuriſtes ont long-tems débattu la grande & très-ſérieuſe queſtion de la déplantation annuelle de leurs griffes de renoncules, pattes d'anémones, oignons de tulipe, &c. ; & ceux de Chine de la déplantation & diviſion triennale de leurs racines de pivoines. Enfin, les expériences qui ont le mieux réuſſi faiſant pencher la balance, la déplantation & diviſion triennale des racines a eté préférée, & on la ſuit généralement. Elle ſe fait en automne ; & nous avertiſſons qu'on croit lui devoir les nouvelles eſpeces de pivoines, qui ont comme multiplié cette belle fleur, en la faiſant voir ſous tant de formes & de couleurs différentes. On ajoute qu'un pied de pivoine qu'on abandonneroit en terre dans un jardin, comme dans les campagnes, commenceroit à dégénérer, & dépériroit après d'une année à l'autre. Il eſt sûr au moins, que ceux qui ne veulent pas expoſer leurs pivoines, à ce qu'ils appellent *la criſe d'une tranſplantation*, ont grand ſoin d'en découvrir les racines de trois ans en trois ans, pour en retrancher tout ce qui menace de pourriture, & les débarraſſer de leurs griffes ſurnuméraires, ou petit peuple de cayeux.

La pivoine demande à être en pleine terre. Aucun ſoin, dit-on ici, ne ſauroit la faire réuſſir dans une caiſſe ou dans un pot. Il faut bien que cela ſoit, puiſque les jardiniers fleuriſtes de cette Capitale, qui ſont ſi induſtrieux pour avoir des pots de fleurs à vendre, & qui en viennent juſqu'à faire entrer le bout d'un bon provin par le trou d'en bas d'un vaſe, afin

d'avoir

d'avoir une petite vigne chargée de raiſins à porter au marché, ne riſquent pas à emporter leurs pivoines, & ne les vendent qu'en bouquets. Au ſurplus, quelque beau à voir que ſoit une planche ou un grand carreau de pivoines epanouies, elles demandent tant de ſoins avant & pendant toute leur fleuraiſon, que les plus paſſionnés Fleuriſtes préféreroient sûrement de les planter dans des pots, ſi cela etoit pratiquable. Car, comme dit ſi joliment *Lu-tchi*, *toutes les autres paſſions ſont très-complaiſantes pour la pareſſe, & ne lui refuſent rien que pour lui accorder davantage.*

Qu'on n'aille pas nous objecter les belles pivoines qu'on apporte ici à l'Empereur toutes les années, de *Yang-tcheou*. Elles ont toutes crû en pleine terre, n'ont eté emportées que lorſque leurs boutons etoient déjà formés, viennent ici ſur des barques dans la belle ſaiſon; & après être ſorties des appartemens & des galeries ouvertes où on les a miſes, elles ſont epuiſées & ne peuvent plus donner de fleurs.

Qu'avons-nous eté dire? Des pivoines portées à Péking de ſi loin! quel deſpotiſme, s'ecriera-t-on! quel luxe! quelle molleſſe! voilà bien l'Aſie. Au moins voilà où en eſt la Chine. Oui, voilà où en eſt la Chine, répondroit un Chinois, & l'Europe eſt encore trop neuve ſur ſa politique, pour en comprendre la ſageſſe. Il faudroit ecrire un volume de détails, pour la mettre au niveau des grandes vues qui font porter à l'Empereur tout ce que la nature produit de plus beau, & l'induſtrie de plus fini dans chaque Province de l'Empire, mais toujours dans le même genre & de la même façon. La haute Antiquité nous a enſeigné cette regle de gouvernement. On ſe trouve bien de la ſuivre. Mais auſſi on ſuit egalement ſa doctrine ſur toute eſpece de nouveauté; & il y a bien des déli-

bérations au Conſeil avant qu'elle puiſſe paroître à la Cour, & être ainſi préſentée à l'Empereur.

Comme il eſt d'uſage ici de lui offrir, autant que cela ſe peut, tout ce que la Nature offre de nouveau, de ſingulier ou de curieux dans les animaux, les plantes & les foſſiles; un des Mandarins du *Tche-kiang*, ayant vu une pivoine à deux têtes ou fleurs, l'envoya ici bien empotée, bien conſervée, & la lui fit préſenter. L'Empereur, qui etoit alors à *Yuen-ming-yuen*, le Verſailles de Chine, s'amuſa de ce jeu de la Nature, puis l'envoya à l'attelier de nos Miſſionnaires artiſtes, pour la peindre fidellement, & la faire entrer dans le recueil immenſe qu'elle a fait de ces ſortes de curioſités.

Qu'on ne ſe preſſe pas du moins de rire des Chinois, comme s'ils etoient des ignorans qui ſe récrient ſur des riens. Ils n'en ſont point-là, à beaucoup près; mais en gens inſtruits & attentifs, ils remarquent, tiennent regiſtre de tout, & confirment les récits des Anciens par de nouveaux témoignages. Un exemple à citer eſt celui de la pivoine, qui crut à côté d'un cabinet des jardins de l'Empereur *Ming-hoang* de la Dynaſtie des *Tang*, l'an 742 de l'ere chrétienne, & qui eut cela de remarquable, que *de rouge ecarlate qu'elle etoit dans le milieu du jour, elle devint jaune le ſoir, & perdit toute ſa bonne odeur à la nuit tombante. L'Empereur à qui on voulut la faire remarquer comme une choſe ſurprenante, qui,* (ſelon les idées idolâtriques) *pouvoit annoncer quelque choſe de ſiniſtre, n'en parut pas affecté, & ſe contenta de dire : ces jeux de la nature n'ont trait qu'aux richeſſes de ſa fécondité, & à l'incompréhenſibilité de ſes voies.* C'eſt la ſageſſe de cette réponſe qui l'a fait entrer dans l'hiſtoire des pivoines, avec la bagatelle qui y donna occaſion.

On ajoute, comme pour la confirmer, qu'environ un

ſiecle après, on vit dans le diſtrict de *Sin-thang*, un grand nombre de pivoines qui avoient des tiges à double tête. On n'a jamais ecrit en France & on n'y ecrira jamais de pareilles choſes, parce que la ſuperſtition, l'idolâtrie, le préjugé, l'ignorance & les idées nationales n'y ont pas lieu; & qu'en matiere de pronoſtics de bonheur ou de malheur, les Villageois les plus bornés y penſent en Sages.

Quand la Cour etoit dans les Provinces méridionales, la Pivoine tenoit un rang ſi diſtingué dans les parterres du Palais, des Grands & des Amateurs, qu'on feroit un très-joli recueil des anecdotes de Cour & littéraires, des bons mots, des pieces de vers de toutes les ſortes, des réflexions philoſophiques, des tirades oratoires, & des obſervations de jardinage & d'hiſtoire naturelle dont elle a eté le ſujet & l'occaſion; ſans parler des vertus qu'on a attribuées à ſes racines. Mais un pareil ouvrage ne ſera jamais fait que lorſque nos ſavans ſauront aſſez le Chinois pour l'entreprendre avec les gravures & les planches néceſſaires.

Nous finirons par la belle remarque de *Ouang-koung* dans ſa Préface du Dictionnaire des fleurs & des plantes des environs de *Yang-tcheou*. Nous l'adoptons de tout notre cœur, & nous demandons qu'on y ait egard pour modifier ce que nous avons dit, & n'y voir que ce que nous avons voulu, ou du moins dû dire. « La même main qui diſtribue aux hommes le génie » & l'eſprit, le talent & la facilité, diſtribue aux terres diverſes » eſpeces de fertilité, & dans différens degrés, ſelon leurs » qualités, leur expoſition & le climat où elles ſont placées. » Les induſtries de la culture ne peuvent pas plus obtenir d'une » terre les productions qui ſont hors de la ſphere de la ferti» lité qui lui a eté départie, que l'etude & l'application ne » peuvent obtenir de l'eſprit ce qui eſt réſervé au génie, ou

» de la facilité, ce qui n'appartient qu'au talent. Le vulgaire » ne comprend pas cette grande vérité ; mais elle eſt indu- » bitable. Les premieres deſtinations & les premiers dons » du *Tien*, décident de tout ; rien ne les ſupplée. Autant » vaudroit entreprendre de faire voler les grenouilles, que de » tirer d'une terre tout ce que produit l'autre. Je n'en alléguerai » pas d'autre preuve, que ce qu'on a fait en tant d'endroits » pour avoir d'auſſi belles pivoines que les nôtres. Les deſirs » même, les empreſſemens & les prodigalités des Empereurs » y ont echoué. Les tentatives & les eſſais peuvent ſeuls nous » faire connoître ce qui peut réuſſir dans chaque endroit : mais » quand ils ne réuſſiſſent pas, pourquoi vouloir faire voler la » grenouille » ?

NOTICE

Sur le Tſao-kia , *ou Fébier Chinois , par feu M.* Cibot , *Miſſionnaire.*

M. Duhamel diſtingue le fébier, des pſeudo-accacia, d'après les principes de la méthode qu'il ſuit, & qu'il eſt néceſſaire de ſuivre, quand on veut ecrire en Botaniſte. Les Chinois rangent le fébier avec pluſieurs autres arbres aſſez reſſemblans aux *hoai-chou*, ou pſeudo-accacia, avec l'attention cependant de donner à chaque eſpece un nom approprié. Nous ne parlerons ici que de l'eſpece qui eſt la plus eſtimée, parce que ſes coſſes & ſes feves ſont d'un plus grand uſage dans la Médecine & dans les Arts.

Le *tſao-kia* que nous avons dans notre jardin, & qui eſt un très-bel arbre, a des feuilles & des fleurs parfaitement ſemblables à celles de celui que décrit M. Duhamel. Celui que nous avons fait peindre a des fleurs, dit-on, jaunes & légumineuſes. Nous ne le garantiſſons pas, parce que nous avions laiſſé paſſer le temps de nous procurer des fleurs, quand nous en envoyâmes la peinture. Si l'on a beſoin en France que nous faſſions de nouvelles recherches, il ſera facile de ſuppléer à cette bagatelle. Pour la peinture de la branche avec les ſiliques ou coſſes, les epines & les feuilles, on peut s'y fier; elle a eté faite d'après une branche que nous avions envoyé chercher à une journée de Péking.

Le *tſao-kia* ou arbre à coſſes noires, ſe nomme auſſi *Tſao-kia*, corne noire ; *Hiuen-tao*, couteau pendant, parce qu'il y a des coſſes arrondies & allongées en forme de corne, & d'autres qui ont la figure d'une lame de couteau. Cet arbre eſt connu en Chine, plus de mille ans avant l'ere chrétienne, puiſqu'il

en eſt parlé dans le *Tcheou-li*, qui eſt attribué univerſellement au Prince *Tcheou-kong*, fils de *Ouen-ouang*. Il ſera bon de remarquer à ce propos, que les Chinois ſont dans le même cas que nous; c'eſt-à-dire, que quand il faut appliquer les noms des anciens livres aux plantes, fleurs & arbres d'aujourd'hui, ils ſont auſſi embarraſſés que nous pour ceux de Théophraſte & de Dioſcoride. Ils ont beau rapprocher des textes la variété des noms; le défaut de détails dans les deſcriptions, la diverſité des vertus & des qualités laiſſent les idées à flot dans mille doutes, pour tout ce qui n'a pas eté continuellement connu & d'uſage dans la Médecine & dans les Arts. Un nouvel embarras pour les Chinois, c'eſt qu'on a porté en différens tems, tantôt dans une Province, tantôt dans l'autre, diverſes plantes & divers arbres des pays etrangers, & qu'on a donné à la plupart, les noms des plantes & des arbres avec qui on leur trouvoit plus de reſſemblance. Ainſi, par exemple, il y a un *tſao-kia* venu de Perſe, qui croît, diſent les livres, à la hauteur de 40 à 50 pieds, dont les ſiliques ſont très-longues, remplies de graines, couleur de chair en dehors, dont la chair eſt noire, & d'un très-bon goût. Cet arbre, qu'on ne trouve plus que dans la partie la plus méridionale de la Chine, fut ſi à la mode, que les Empereurs en faiſoient planter dans les cours intérieures du Palais. Les annales racontent en particulier de l'Empereur *Ming-ti* de la Dynaſtie des *Tſi*, qui monta ſur le trône en 494, qu'il mangeoit de ſes graines pour régime. Comme il eſt plus aiſé de tirer des arbres de Perſe que de la Chine, peut-être pourroit-on s'en procurer par-là pluſieurs que la Chine en a reçus.

Le *tſao-kia* eſt ici un grand arbre. Il conſerve ſes feuilles toute l'année dans les Provinces méridionales, ainſi que les autres arbres, & les perd dans le Nord à la fin de l'automne.

Il résiste très-bien au froid de Pé-king, & ne demande ni précaution ni abri contre l'hiver. Qu'il nous soit permis d'observer que les Chinois ont eu de tout tems la pratique très-sage de planter d'abord dans les Provinces les plus méridionales les plantes & les arbres qui leur venoient des Pays etrangers méridionaux. Puis, quand une plante ou un arbre ont eté comme naturalisés dans le climat de Chine, ils le font avancer peu-à peu dans le Nord, pour en etendre l'utilité à toutes les Provinces. Peut-être seroit-il bon d'imiter cette pratique en France. Si un Naturaliste aussi éclairé, aussi attentif & aussi patriote que le savant M. Duhamel, cultivoit en Provence ou dans le Roussillon, les plantes & les arbres qui nous viennent des Pays chauds, peut-être réussiroit-on assez vîte à les naturaliser en France, & à les accoutumer à nos climats. Nous trouvons que si on met des drageons en racines, ou des marcottes dans une corbeille de roseaux de marais, le *tsao-kia* perd ses epines: *fides sit penès autorem.*

Nous ne garantissons pas non plus ce qui se trouve dans plusieurs Livres sur la maniere de rendre cet arbre fertile, & de lui faire produire une grande quantité de fleurs & de siliques. Ce secret consiste, selon les uns, à forer le tronc de l'arbre à la naissance des racines, & à insérer dans ce trou de la limaille de fer, ou encore mieux de la mine de fer crue. Selon d'autres, il suffit d'y ficher de gros clous du côté du Nord & du côté du Midi, de maniere que rien ne déborde, & qu'on puisse les sceller avec de la terre grasse. Un Fleuriste de la Dynastie passée, prétend qu'après avoir foré l'arbre au Nord & au Midi, il s'est contenté d'y ficher des chevilles de bois, & de les sceller de terre grasse, & que cela lui a toujours réussi.

Il y a beaucoup d'artisans qui font usage des siliques & des

graines du *tſao-kia*. Les Orfevres s'en ſervent pour blanchir l'argent ; les faiſeurs de bonnets d'eté, pour rendre leur eclat aux longs poils de vache, teints en rouge, dont ils ſont ornés ; les Pelletiers-Fourreurs, pour la préparation de pluſieurs peaux, & en particulier, de celles de mouton, qui ſont d'un ſi grand uſage à Pé-king, dans toute la Province du *Pé-tché-li*, & dans tous les Pays du Nord.

Comme le *tſao-kia* ou fébier eſt encore trop rare en France pour qu'on puiſſe en faire uſage dans les Arts ; nous nous contenterons de cette indication, pour faire entrevoir que cet arbre qu'on ne priſe peut-être pas aſſez faute de le connoître, pourroit être d'une très-grande utilité. Qu'on nous permette d'inviter à des recherches ſur un objet qui nous paroît le mériter. Nous nous ſouvenons très-diſtinctement que les fourrures de France conſervent, pour la plupart, un fond de mauvaiſe odeur qui perce & ſe fait ſentir, quand on les a portées quelque tems. Les peaux d'agneaux & de moutons en particulier, même celles dont on double les manchons, finiſſent par ſentir mauvais, ſi on ne prend pas certains ſoins, qu'on ne peut demander au Public. Ici ce n'eſt point cela. Les peaux de moutons du plus bas prix, telles que ſont celles dont nos robes de maiſon ſont doublées, & que portent les artiſans & les payſans, n'ont jamais de mauvaiſe odeur. Le quatrieme & le cinquieme hiver elles ſont comme le premier à cet egard. Nous avons fait des recherches ſur la maniere dont les Pelletiers Chinois préparent ces peaux. Les détails que nous avons tirés d'un ouvrier, ſe réduiſent, pour la préparation des peaux de mouton, à les faire tremper dans l'eau, les echarner, les laver avec du nitre, peigner, les faire tremper durant une demi-lune ou quinze jours, dans une forte décoction de ſiliques & de graines de *tſao-kia*,

les

les laver encore avec le nitre, les faire tremper dans une bouillie claire de farine de petit mil pendant quinze jours, puis les laver & les faire sécher.

Que ceux qui entendent ces matieres, voient laquelle de ces opérations, préparations ou drogues, peut consumer & éteindre totalement la mauvaise odeur de ces pelleteries. Si cela etoit dû aux siliques & aux graines du *Tsao-kia*, comme on le conjecture ici, elles pourroient devenir bien utiles, & peut-être se prêter à bien d'autres usages entre les mains de l'industrie françoise. Nous pencherions à croire qu'elles pourroient servir aussi pour la teinture.

Puisque nous avons parlé des pelleteries, nous ajouterons ce mot en passant. Les Chinois nous paroissent entendre excellemment l'art de préparer les peaux & les pelleteries de toutes les especes. Soit que ce soit l'effet du bon marché des drogues dont se servent les Fourreurs, soit que cela vienne de la grande consommation qui se fait de peaux de mouton, soit qu'il faille l'attribuer à la facilité de la préparation, les peaux de mouton ne sont point cheres à Pé-king, où tout le reste est si cher; & c'est une providence, vu les froids extrêmes de l'hiver. Car, moyennant cela, les plus pauvres manœuvres sont en etat d'avoir une robe, ou du moins une camisole de peau de mouton. La vue des paysans d'ici, habillés en peaux de mouton, nous a fait penser aux nôtres bien des fois, & desirer qu'on songeât à leur procurer un secours si naturel contre le froid piquant de plusieurs de nos Provinces, sur-tout des Pays de montagnes.

La Médecine Chinoise fait usage des siliques, des graines, des epines, des feuilles, & de l'ecorce de la racine du *Tsao-kia*.

Quand les siliques sont mûres, & d'une couleur encore rougeâtre, on les cueille, & on choisit les plus belles, les

mieux nourries, & qui n'ont pas eté piquées par les vers; puis les ayant laissées une nuit dans de l'eau de fontaine, on en racle légérement la premiere peau avec un couteau de cuivre, & on les ouvre pour en tirer les graines. Après cette premiere préparation, on les confit ou au vinaigre ou au miel. On les réduit aussi en cendres pour certains remedes & emplâtres. Le *Kang-mou* & la plupart des autres Livres de Médecine, en disent fort long sur les vertus des siliques du *Tsao-kia*. Ses principales vertus, & les plus universellement reconnues, sont de faire revenir ceux qui sont tombés en apoplexie, de guérir en peu de tems la constipation la plus invétérée, de tuer les vers, de faciliter l'accouchement & toutes ses suites, de purifier l'air quand on le brûle, & d'être un excellent préservatif contre les maladies epidémiques; on en souffle la poussiere dans le nez de ceux qui se sont pendus ou noyés; & s'ils ne sont pas encore morts, elle les fait revenir infailliblement. On s'en sert aussi extérieurement pour des froncles, des ulceres, & plusieurs autres maladies de peau.

Les graines doivent être choisies bien grosses, bien nourries, & sans aucune piquure de ver. On les fait amollir à la vapeur de l'eau bouillante, de maniere à pouvoir en détacher la coque ou pellicule, puis on sépare les deux lobes, on en ôte le germe, & on racle le jaune avec un couteau de cuivre, puis on les fait sécher. Leur principale vertu est de délayer la bile, de rétablir les forces des visceres & de l'estomac, & de tempérer l'ardeur du sang. Il est très-sain, disent les Livres, d'en mâcher le matin à jeun, sur-tout quand on a des eblouissemens causés par la bile. On les donne dans du thé pour arrêter les dysenteries opiniâtres qui viennent de chaleur d'entrailles; on en fait mâcher un ou deux aux femmes qui ont de la peine à accoucher, à ceux aussi qui ont un violent mal de dents causé

par le vent ou le froid. On en fait manger aux petits enfans au commencement des chaleurs, pour les préſerver des froncles & autres ſuppurations, &c.

Les graines de *Tſao-kia* entrent, je ne ſais à quel titre, dans les ingrédiens de la toilette des Dames Chinoiſes. Celles que nous avons ouvertes avoient une eſpece de gomme entre la coque & la graine. Cette gomme nous paroît mériter quelque attention, d'autant mieux qu'elle eſt très-tranſparente & très-dure. Elle ſemble avoir eté préparée par la nature pour conſerver & nourrir les deux lobes auxquels eſt attaché le germe.

Les epines du *Tſao-kia* ſont nommées en Chinois le clou céleſte, *tien-ting*, à cauſe des vertus ſingulieres qu'on leur attribue communément. Le peuple ſur-tout en a des idées aſſez ſingulieres, & qui paſſent le préjugé. Les Livres de Médecine diſent en général que le ſel qu'on en tire après les avoir réduites en cendres, augmente beaucoup la vertu des ſiliques & des graines, en aſſure l'effet & le rend plus prompt. Ces cendres, diſent encore les Livres, ſont ſouveraines pour guérir l'enflure de langue des petits enfans; ſi on en frotte la langue avec egale quantité ou de nitre ou de camphre réduit en poudre, l'enfant a ſur le champ une ſalivation qui les guérit. Ces cendres ſont encore recommandées pour purifier le lait des femmes les premiers jours après leurs couches, pour guérir les ulceres internes, & conduire à ſuppuration ceux qui travaillent dans les chairs & ne percent pas la peau.

Pour l'ecorce, ſoit du tronc, ſoit des racines, ainſi que les feuilles, nous ne voyons pas qu'on leur attribue d'autre vertu que celle des ſiliques; mais il paroît qu'on n'en fait plus uſage pour les ulceres & les plaies.

Nous ſommes entrés dans ces détails pour inviter nos Chimiſtes & nos Pharmaciens à faire des recherches ſur le *Tſao-*

kia ou Fébier. Puiſqu'il croît en France, il n'importe pas peu de faire connoître au Public quels avantages on peut retirer de ſa culture.

En cherchant ce que dit M. Duhamel ſur le Fébier, dans ſon excellent traité des arbres & arbuſtes, nous ſommes tombés ſur l'article du *Ketmia* ou *althea fructex* qu'on a auſſi ici, & qui a eté célébré il y a cinq à ſix ſiecles par des Poëtes de nom. Comme ce ſavant Académicien paroît eſpérer qu'on pourroit parvenir à en avoir de doubles, en les multipliant par les ſemences, nous avons cru qu'on feroit bien aiſe de ſavoir qu'on en a ici de très-doubles, & qui ſont d'une grande beauté. Il ne paroît pas que les Fleuriſtes Chinois, qui ont eu autrefois un goût paſſionné pour cet arbriſſeau, regardent comme une rareté d'en avoir de doubles. Ils les multiplient, ſur-tout par les marcottes, & diſent qu'on eſt sûr de les faire réuſſir quand on a de bonne terre de marais. Le *Ketmia*, ſelon eux, demande à être garanti des rayons du ſoleil. On en a ici deux eſpèces. La premiere, qui eſt la nôtre, au moins celle que nous avons vue à Bordeaux, ſe nomme *Mou-kin.* La ſeconde qui differe un peu dans la forme des fleurs & des feuilles, ſe nomme *Fou-tſang.* Les couleurs des fleurs de l'une & de l'autre ſont preſque auſſi variées ; mais les fleurs de *Fou-tſang*, ou qui *reſſemble au mûrier*, durent davantage. Nous trouvons qu'elle a eté apportée de Perſe. S'il eſt vrai qu'on ſoit parvenu à la conſerver & à la naturaliſer dans toutes les Provinces, en l'entant ſur le mûrier, il eſt facile de faire des eſſais. La Médecine Chinoiſe paroît faire plus d'uſage du *Ketma* que la nôtre. Il y a bien des gens qui prennent en guiſe de thé l'infuſion des feuilles de *Mou-kin*, ceux ſur-tout qui ont beſoin de ſe rafraîchir.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. AMIOT,

Ecrite de Pé-king *le 22 Novembre 1783.*

..... L'EMPEREUR (*Kien-long*) jouit d'une parfaite ſanté, & gouverne ſon vaſte Empire avec la même vigueur & les mêmes ſoins qu'il le faiſoit il y a trente ans. Il voit tout & fait tout par lui-même. Sa vigilance s'etend ſur toutes les branches du Gouvernement, & il n'en eſt aucune dont il ne veuille connoître juſqu'aux plus petits rameaux. Ce n'eſt pas ſon panégyrique que je fais ici; c'eſt la vérité que je dis en lui rendant juſtice. Celui qui lui ſuccédera aura bien de la peine à le ſuivre.

Malgré la réfutation qu'il ſe donna la peine de faire lui-même d'un ecrit dans lequel on l'exhortoit à nommer ſon ſucceſſeur, & à rendre publique la nomination qu'il feroit, on eſt revenu à la charge cette année. Ce n'eſt plus, comme ci-devant, un particulier qui ecrit, c'eſt l'un des Chefs du Tribunal des *Han-lin ;* & ce *Han-lin* eſt avoué de ſon corps, & prétend n'être que l'organe dont le public ſe ſert pour faire paſſer ſes vœux les plus ardens juſqu'au trône de Sa Majeſté. Comme dans ce dernier ecrit, & dans la réponſe de l'Empereur il n'y a rien qui n'ait déjà eté dit, & dont je n'aie rendu compte, je me diſpenſe de répéter.

Il me ſouvient de vous avoir annoncé, l'une des années dernieres, le projet qu'avoit conçu l'Empereur, de tranſplanter en Tartarie tous les rejettons des Princes de ſon ſang qui ſont ici inutiles, & qui par leur pauvreté, & ſouvent par leur mauvaiſe conduite, ne ſervent qu'à le déshonorer. Ces Princes ont fait mouvoir tous les reſſorts imaginables pour en empêcher l'exécution; elle a eté ſuſpendue. L'Empereur qui dans ſes vieux

jours cherche à se rendre agréable aux siens, & qui craint surtout de faire quoi que ce soit qui puisse contrister ses ancêtres, en contristant un grand nombre de leurs descendans qui ne se soumettroient qu'avec une répugnance extrême à la loi qu'il s'etoit proposé de leur imposer, en les renvoyant dans leur ancienne patrie, s'est laissé fléchir. Mais ce qui est différé s'exécutera tôt ou tard; & j'ai tout lieu de croire que ce sera sous le successeur immédiat de Sa Majesté.

Cependant l'Empereur ne les pas a perdus de vue; il a cru, en attendant, devoir prendre quelques mesures pour les contenir dans le devoir, & empêcher qu'ils ne se dégradassent aux yeux de la populace, par des actions indignes de leur naissance & de leur rang. Il n'a rien imaginé de plus propre à leur inspirer des sentimens d'honneur, que de leur donner des marques de distinction qui, en les faisant respecter des autres, fussent pour eux un avertissement continuel de ce qu'ils etoient, & comme une espece d'aiguillon qui les excitât à se respecter eux-mêmes. Je ne puis rien dire de mieux que ce que Sa Majesté a dit elle-même dans un ecrit public qu'elle a donné à cette occasion. Voici comment elle s'exprime :

» *Kien-long* 47[e] année, dixieme, le 4. (C'est l'année derniere 1782).

» *CHANG-YU.* (Discours d'en-haut).

» Dans l'audience publique que j'ai donnée aux Mongoux, » je me suis apperçu qu'il n'y en avoit aucun qui ne fût décoré » de quelque marque extérieure de dignité. Je demandai si tous » ceux qui etoient ainsi décorés etoient actuellement en fonc- » tion; l'on me répondit que non, mais que tous, pour être » connus, portoient les distinctifs des dignités que leurs ancê- » tres avoient possédées, & qu'ils ne commençoient à les

» porter, que lorſqu'ils avoient atteint la dix-huitieme année de » leur âge. Je trouvai cet uſage ſagement établi, & je pris la » réſolution de l'adopter en faveur de ceux de ma famille.

» Juſqu'à préſent je m'etois contenté de les laiſſer jouir des » charges héréditaires, & de leur en permettre l'exercice, ce » qui ſe réduiſoit à un petit nombre d'entre eux, parce que » ceux qui etoient revêtus de ces dignités, ne pouvant les » tranſmettre qu'à l'un de leurs fils, lorſqu'ils en avoient » pluſieurs, tous les autres reſtoient confondus dans la foule. » Cette foule s'eſt ſi fort accrue, que le nombre de ceux qui la » compoſent eſt aujourd'hui exorbitant. Nous ſommes tous » cependant d'une même race, nous ſommes les différentes » tiges & les différens rameaux d'un même tronc.

» Quoique la deſcendance de chacun d'eux ſoit parfaitement » connue de ſa famille particuliere, qu'elle ſe conſerve dans les » archives de l'Etat, & que j'en ſois moi-même inſtruit, cela » ne ſuffit pas pour leur concilier au dehors le reſpect qui » leur eſt dû. Il eſt de mon devoir de leur témoigner ma bien- » veillance Je ne puis le faire d'une maniere plus honorable » pour eux, qu'en leur donnant des marques de diſtinction » qui leur concilient le reſpect du public, en les faiſant con- » noître pour ce qu'ils ſont; & qui ſoient en même temps une » preuve authentique que je ne cherche qu'à me rapprocher » d'eux, en les rapprochant de moi.

» J'ordonne au Tribunal qui eſt chargé ſpécialement de tout » ce qui concerne les perſonnes de ceux de ma famille, de » chercher exactement dans ſes archives & dans ſes regiſtres, » quels ont eté ceux qui les premiers ont eté décorés des titres » de *Ouang*, *Peilé*, *Peitſee*, *Koung* & autres; de ſuivre tous » leurs deſcendans, juſqu'à ceux qui vivent aujourd'hui, & » d'inſcrire les noms de ces derniers, ſous les noms de leurs

» ancêtres titrés, jusqu'à ceux inclusivement dont ils tiennent » immédiatement la vie; afin qu'en les faisant jouir d'une partie » des honneurs dont ont joui ceux dont ils descendent, on » leur mette, pour ainsi dire, sous les yeux une espece de » signalement de ce qu'ils doivent être.

» Cet usage pratiqué depuis long-tems par les Mongoux, » m'a paru sagement etabli; je l'adopte en faveur des miens, » avec une entiere satisfaction, parce j'espere qu'il fera revivre » parmi eux les sentimens d'honneur dignes de leur naissance; » qu'il les contiendra, du moins au dehors, dans les bornes de » la bienséance, en les empêchant de se confondre avec des » gens de néant & des vagabonds; & qu'il les engagera même » à faire des efforts pour se corriger, & pour devenir de jour » en jour meilleurs: c'est à quoi je les exhorte de tout mon » cœur.

» Si malgré ma bonne volonté, & l'affection que je leur » porte, il arrive à quelques-uns d'entre eux de s'oublier, ou » de continuer dans leurs désordres, la premiere punition à » laquelle je veux qu'ils soient soumis, sera la privation du » bienfait commun à tous: il leur sera défendu de porter la » marque d'honneur dont je les décore. Je me flatte que lors- » que, dans toute l'etendue de l'Empire, on sera instruit de ce » que j'ai fait en faveur de ceux de mon sang, on leur portera » plus de respect qu'on ne faisoit ci-devant, & l'on en conclura » qu'une tendre union regne parmi nous.

» Que le Tribunal chargé spécialement des personnes & des » affaires de ceux de ma famille, fasse les recherches les plus » exactes pour ne pas confondre l'ordre des successions; & qu'il » me donne avis de tout ».

Le Tribunal fit ses recherches, & en présenta le résultat à Sa Majesté, qui donna en conséquence un second Edit, dont voici

voici le contenu. Avant que de l'expoſer à vos yeux, je vais vous expliquer quelques termes particuliers, dont je ſerai obligé de me ſervir.

Kata ou *Kota* eſt un nœud de ſoie de la groſſeur d'une prune ordinaire. L'Empereur, hors des tems du cérémonial, en porte un de ſoie rouge ſur ſon bonnet, ſes fils en portent un pareil, ainſi que les *Regulo* du premier ordre, quand ils ſont fils ou freres d'Empereur.

J'appelle *bouton*, un petit globe de pierre précieuſe de corail, de verre ou de métal, rouge, bleu, blanc & jaune, que les Princes, Grands, Mandarins & Lettrés portent ſur leur bonnet pour marque diſtinctive de leurs rangs.

Ouang eſt le titre des Princes du premier & du ſecond Ordre, *Peilé* celui des Princes du troiſieme, *Peitſee* celui des Princes du quatrieme, & *Koung* le titre de ceux qui viennent après. Pour ce qui eſt des Grands & des Mandarins on les diſtingue tout ſimplement par les noms de premier Ordre, ſecond Ordre, &c. Tous les Princes, juſqu'aux *Koung* incluſivement, portent le bouton rouge uni; les Grands du premier ordre en portent un ſemblable. Ceux du ſecond Ordre le portent auſſi rouge, mais rabotteux. Les Grands du troiſieme Ordre le portent de verre bleu, uni & clair; je veux dire d'un verre tranſparent. Ceux qui n'ont pas le titre de Grands, & que nous nous ſommes accoutumés à appeller Mandarins, ſont du quatrieme Ordre, & portent un bouton de verre bleu opaque, &c.

CHANG-YU,

» Ceux de ma famille qui deſcendent de *Chun-tché*, de *Kang-*
» *hi*, d'*Yong-tcheng*, & ceux qui viennent & viendront de moi,
» porteront ſur leur bonnet le *Kata* rouge. Je n'etablis rien ſur
» les *Kioro* qui deſcendent d'un même tronc que moi, & les

» autres que je viens de nommer, parce que les différentes » branches des *Kioro* ſont fort eloignées de celles dont nous » ſortons. D'ailleurs, ils ont pardeſſus ceux de mes parens » qui me touchent de plus près, l'avantage de pouvoir exercer » les différentes charges & emplois de l'Empire, comme tous » mes autres ſujets; ils ont la ceinture rouge, & poſſedent entre » eux pluſieurs dignités héréditaires: cette diſtinction leur ſuffit.

» Chez les Mongoux, depuis les *Ouang* juſqu'aux ſimples » *Taidji*, tous portent une marque qui les diſtingue, & cette » marque finit au bouton bleu de verre opaque. Il en ſera » déſormais ainſi chez les miens qui ne ſeront pas décorés de » quelque dignité particuliere qui les obligeroit à ſe décorer » de la marque de diſtinction attachée à cette dignité. L'ordre » qui s'obſervera, ſera tel.

» Les deſcendans de *Kang-hi*, & de *Yong-tcheng*, comme » je l'ai dit, porteront le *Kata* rouge, à moins qu'ils n'euſſent » quelques dignités & emplois qui exigeaſſent la diſtinction du » bouton rouge ou bleu.

» Les fils des *Tſing-ouang* porteront le bouton rouge uni (du » premier Ordre), & les fils des *Kiun-ouang* & des *Peilé*, por- » teront le bouton rouge du ſecond Ordre; les fils des *Peitſee* » & des *Koung*, porteront le bouton de verre bleu tranſparent, » qui eſt la marque des Grands du troiſieme Ordre.

» Avant de leur donner ces marques de diſtinction, & la per- » miſſion de les porter, le Tribunal aura ſoin de s'informer ſi » ceux à qui on doit les donner, ſont véritablement fils *naturels* » *& légitimes* (c'eſt ici la même choſe), ou s'ils ſont ſeulement » les fils *par adoption* de ceux qu'ils reconnoiſſent pour peres; & » de m'en informer. Dans le dernier cas, ces ſortes de fils adop- » tifs ne pourront pas ſuccéder aux dignités de ceux qui les ont » adoptés, quoique dans la même famille & du même ſang:

» car ils ne peuvent pas en adopter d'autres ; & ils recevront » des marques d'honneur inférieures à celles qu'ils auroient » obtenues, s'ils avoient eté les fils naturels.

» Les fils adoptifs des *Ouang*, *Peilé*, *Peitſee* & *Koung*, ne » pourront porter que le bouton de verre bleu tranſparent, » c'eſt-à-dire, du troiſieme Ordre.

» Ceux en général qui ſont employés & exercent des charges » qui ſont au-deſſus du quatrieme Ordre, porteront les diſtinc- » tifs attachés à leurs emplois ou à leurs charges ; & ceux dont » les emplois ou les charges ont un diſtinctif au-deſſous du » quatrieme Ordre, porteront le bouton du quatrieme Ordre, » c'eſt-à-dire, de verre bleu opaque.

» S'il arrive que quelqu'un de ceux qui ſeront nouvellement » décorés, ſe rende coupable de quelque faute qui mérite l'ani- » madverſion de ceux qui ſont prépoſés pour faire obſerver » les loix, il perdra le privilege de porter la marque de » diſtinction dont il etoit décoré. Si la faute eſt légere, du » nombre de celles, par exemple, pour laquelle l'uſage n'in- » flige que la peine du fouet ; au lieu du fouet, on ſe conten- » tera de les priver d'une partie du revenu qu'ils perçoivent » de mes deniers. Si la faute eſt de nature à mériter l'exil, il » ſuffira de les mettre pour toujours aux arrêts dans leurs » propres maiſons ; & ſi la faute, ſans être un crime, eſt » cependant aſſez conſidérable pour mériter un châtiment » plus fort, on le confinera pour toujours dans les priſons » qui ſont ſous l'inſpection particuliere du Tribunal qui eſt » chargé de tout ce qui concerne ceux de ma famille ; on » les enverra à Moukden pour y mener la vie qu'y menoient » leurs premiers ancêtres, ſans qu'ils leur ſoit jamais permis de » ſe décorer de la marque de diſtinction qu'ils portoient ci- » devant.

Pour ce qui est de ceux qui ont eté cassés de leurs dignités » de *Ouang*, *Peilé*, *Peitsee*, *Koung* & autres, ils porteront » désormais le bouton de verre bleu opaque, c'est-à-dire, du » quatrieme Ordre.

» Chez les Mongoux encore, ce n'est qu'à l'âge de dix-huit » ans qu'on permet de porter les différentes marques de distinc- » tion : ceux qui n'ont pas atteint cet âge n'etant regardés » encore que comme des enfans. Le même usage s'observera » pour les miens, avec cette différence que les Mongoux ont » recours au Tribunal des affaires etrangeres pour faire passer » jusques à moi les noms de ceux qui doivent être décorés, » parce qu'ils sont parvenus à l'âge compétent; au lieu que les » miens s'adresseront au Tribunal particulier qui les gouverne, » pour avoir mon consentement, ainsi que le font les Mongoux.

» Tout ce qui vient d'être dit, est commun à tous ceux de » mon sang qui font leur séjour à Moukden, comme il l'est à » ceux qui sont sous mes yeux à Péking : qu'on ait soin de leur » faire savoir mes intentions ».

L'Empereur etoit à *Géhol* quand il donna cet edit. Ceux qui etoient chargés de le mettre à exécution, eurent tout le tems nécessaire pour s'y préparer. Ils firent les recherches les plus exactes; mirent par ecrit la généalogie particuliere de chacun des parens de Sa Majesté, à commencer seulement depuis ceux de leurs ancêtres communs, qui directement ou indirectement avoient eu quelque part à la conquête de l'Empire; fixerent leurs différens degrés de proximité, & leur assignerent en conséquence les marques d'honneurs qu'ils devoient porter respectivement. A son retour à Péking, l'Empereur fut informé de tout ce qui s'etoit fait, & en ordonna la publication. Il voulut de plus donner aux nouvellement décorés, une marque publique de l'affection qu'il leur portoit, en leur faisant

à chacun en particulier un présent en soie, en bijou, en argent; & en les admettant tous ensemble en sa présence dans un festin solemnel : ils etoient au nombre de plus de deux mille.

Cette cérémonie eut lieu le 10 de la premiere Lune de la quarante-huitieme année de *Kien-long*, c'est-à-dire, le 11 Février 1783. *Il me semble*, dit l'Empereur à cette occasion, *que je vois mes ancêtres sortir de leurs tombeaux, & venir prendre leur part de la satisfaction que je goûte.* Il termina la cérémonie par une exhortation courte, mais pathétique, dans laquelle il insista en particulier sur les sentimens d'honneur qu'ils devoient avoir pour se rendre dignes de ceux dont ils tenoient la vie, & pour se faire respecter au dehors.

Je finirai cette Lettre par le récit d'un evénement qui a donné lieu ici à bien des discours, tous propres à faire fermenter le levain de mécontentement qui subsiste habituellement dans le cœur de ceux qui ne voient qu'à regret les Tartares sur le trône, mais que le génie d'*Akoui* fit tomber à plat par quelques lignes d'ecrit.

Le 3 de la sixieme lune, c'est-à-dire, le 2 Juillet 1783, vers les neuf heures un quart du soir, le ciel qui avoit eté couvert pendant toute la journée, se déchargea par un orage qui dura jusques vers les dix heures. Pendant cet espace, d'environ une heure de tems, le tonnerre frappa le magasin dans lequel sont les pieces de soie que l'Empereur réserve dans son Palais, & tout fut consumé. Il est à remarquer que ce magasin est vis-à-vis de l'appartement qu'occupe Sa Majesté, & n'en est séparé que par une cour. De-là le tonnerre passa jusqu'à la porte de la ville, qui est à l'Ouest, & que pour cette raison on appelle *Si-tché-men*, & frappa le *leou*, ou magasin d'armes, qui est sur le rempart à l'un des côtés de ladite porte, par où les Mantchoux entrerent à Péking lors de la conquête.

Presque dans le même instant le même tonnerre alla frapper le *Ting* qui est hors de la ville du côté de la porte dite *Ngan-ting-men*, c'est-à-dire, *la porte qui assure la tranquillité.* Dans ce *Ting* etoit un *Pei* ou marbre sur lequel etoit gravé en gros caracteres Mantchoux & Chinois ce qui s'etoit passé de plus essentiel, lors de l'arrivée des Mantchoux à Péking. Le magasin des soies, le magasin des armes & le *Ting*, tout fut brisé, renversé & réduit en cendres. L'Empereur etoit alors absent. Il etoit parti pour la Tartarie, & alloit rendre les devoirs funebres à ses ancêtres, sur les tombeaux où reposent leurs cendres : il avoit laissé Akoui à Peking, pour être l'un des régens de l'Empire, pendant son absence de cette Capitale.

La nuit où arriva l'orage, Akoui etoit de garde au Palais, & dormoit dans l'une des chambres de l'endroit nommé ici *Kiun ki-tchou*, où s'assemblent les Ministres pour traiter des affaires de l'Etat, vis-à-vis de l'appartement de Sa Majesté, & très-près du magasin sur lequel tomba la foudre, n'y ayant que la salle du trône entre deux. Le bruit que fit le tonnerre en tombant, & l'eclat des flammes qui s'elevoient, avertirent Akoui du malheur qui venoit d'arriver, & du danger qu'il y avoit que le feu ne se communiquât bientôt aux appartemens les plus respectables de la demeure du Fils du Ciel. Malgré le vent, la pluie, le tonnerre & les eclairs redoublés, il vole & arrive des premiers à l'endroit où etoit le feu. Quelques-uns des soldats Mantchoux qui etoient de garde au pied du magasin, & qui s'etoient refugiés sous une galerie voisine, pour se mettre à l'abri de l'orage, n'arriverent qu'après lui. Il leur ordonna sur le champ de se rendre en prison, pour avoir quitté leur poste; en même tems il envoya ordre à tous les Officiers qui etoient de garde aux différens endroits du Palais de ne pas remuer, quoi qu'il arrivât, sans un ordre exprès signé

de sa main, & de redoubler de vigilance. Il fit défense d'ouvrir les portes du Palais, si ce n'est pour laisser entrer les *Regulos*, les Grands, les Mandarins & leurs Gens; il manda tous les Eunuques, & les occupa à charrier de l'eau, qu'il leur fit verser autour du magasin, son unique soin etant d'empêcher que le feu ne s'etendît.

Cependant le magasin brûloit; & ce magasin, outre les soies les plus belles & les plus artistement travaillées, contenoit encore les bijoux les plus précieux de la Dynastie passée. Les donneurs d'avis parmi les Princes & les Mandarins qui etoient présens, surpris de voir Akoui uniquement occupé à former une espece de lac aux environs de ce qui brûloit, sans se mettre en peine d'eteindre le feu, lui représenterent plus d'une fois que c'etoit grand dommage de laisser périr tant de richesses, dont du moins on pouvoit sauver une partie, en s'attachant d'abord à ce qui etoit le plus en danger, & en faisant répandre l'eau sur le feu plutôt que par-tout ailleurs. *Laissez brûler soie & bijoux*, leur répondoit froidement Akoui, au rapport de quelques Eunuques du nombre des porteurs d'eau: *c'est moi qui commande ici; si je fais mal, toute la faute me sera imputée, soyez tranquilles.*

Après quelques heures, les superbes colonnes de bois de cedre ou de *nan-mou*, comme on l'appelle ici, les poutres de même bois, & toute la charpente etant entiérement consumées, le toît s'ecroula. Akoui fit inonder tous ces débris, sans permettre qu'on touchât à quoi que ce fût, sous prétexte de le mettre à couvert pour l'Empereur. Par cette sage manœuvre, aucun des bâtimens voisins ne fut endommagé, & le troupeau féminin de Sa Majesté, qui etoit enfermé tout près, en fut quitte pour la peur, & pour avoir perdu quelques heures de sommeil.

Pour ce qui eſt du magaſin d'armes, & du *Ting*, ils brûlerent ſans danger pour d'autres edifices, parce qu'ils n'en avoient point à leur portée.

Il etoit à peine jour, que la nouvelle du déſaſtre arrivé pendant la nuit ſe répandit dans tous les quartiers de la ville. Auſſi-tôt les Devins, tant ceux qui devinent d'eux-mêmes, que ceux à qui on fait deviner ce qu'on ſouhaite, les Aſtrologues, les mécontens & les oiſifs ſe répandirent tout bas en diſcours ſur les malheurs dont la Dynaſtie régnante etoit menacée; & ces diſcours paſſant de bouche en bouche, & ſe fortifiant à chaque fois de quelque nouvelle circonſtance, furent pendant quelques jours le ſujet de tous les entretiens. Les bons Mantchoux, & ceux qui leur ſont ſincérement attachés, etoient inquiets ſur ce qui ſe diſoit, & euſſent voulu que le Gouvernement impoſât ſilence à tous ces téméraires diſcoureurs, en faiſant un exemple ſur quelques-uns des plus indiſcrets. *Laiſſez-les parler à leur aiſe*, répondoit Akoui, en ſouriant, *je vais leur faire prendre un autre ton, & ce ſera bientôt, parce que j'attends inceſſamment la réponſe de l'Empereur à la lettre que je lui ai ecrite, pour l'informer de ce qui eſt arrivé.*

Cette réponſe ne tarda pas en effet. Pendant qu'il l'attendoit, Akoui s'etoit informé avec ſoin de tous les dommages qu'avoit cauſés le tonnerre, la nuit même qu'il frappa les edifices appartenans en propre à Sa Majeſté; & il avoit appris que, tant dans la ville que dans ſes fauxbourgs, dix-ſept maiſons chinoiſes avoient eté frappées de la foudre. Il ne lui en fallut pas davantage. Dans la premiere gazette il fit paroître un *Chagn-yu* de l'Empereur, dans lequel Sa Majeſté, après l'avoir loué de ſon zele pour tout ce qui eſt du ſervice, rapporte la lettre qu'il en a reçue, & ſe répand enſuite en ſentimens très-dévots envers le ciel : en voici le précis.

« Le

« Le feu du ciel, me dit Akoui dans la Lettre qu'il m'a » ecrite en dernier lieu, a frappé d'un ſeul coup le magaſin où » je mettois en dépôt les pieces de ſoie que j'ai coutume de » donner dans les occaſions, à ceux de mes ſujets que je veux » gratifier, & aux etrangers Mongoux & autres, quand ils » viennent me rendre hommage ; le magaſin d'armes qui etoit » ſur le rempart près de la porte *Si-tché-men*, & le *Ting* qui » etoit au-delà de *Ngan-ting-men. Votre Majeſté*, continue » Akoui, *ne perd dans cet incendie, que des pieces de ſoie que* » *ſes Manufactures auront bientôt remplacées, quelques armes* » *que la paix, dont elle fait jouir ſes ſujets après avoir dompté* » *les rebelles de toute eſpece, rendoit inutiles, & des bijoux qu'elle* » *ne voyoit ſubſiſter qu'à regret, parce qu'ils ne ſervoient qu'à* » *rappeller le triſte ſouvenir du luxe efféminé des derniers Empe-* » *reurs de l'infortunée Dynaſtie qui a eté ſi glorieuſement* » *remplacée par celle de votre Majeſté. Ainſi, ſi j'ai des regrets* » *à vous témoigner, ce n'eſt pas ſur la perte que vous avez faite ;* » *c'eſt uniquement ſur la peine que je ſuis forcé de cauſer à votre* » *bon cœur, en lui apprenant qu'outre les trois edifices dont j'ai* » *parlé, le feu du ciel a conſumé dans le même tems dix-ſept* » *maiſons appartenantes à des Chinois. Je me ſuis exactement* » *informé : le dommage n'eſt pas allé plus loin, quoique l'orage* » *ait eté des plus violens. Je félicite votre Majeſté de ce qu'elle* » *ne s'eſt pas trouvée à Péking. Le ciel lui a donné, à cette* » *occaſion, comme en tant d'autres, une marque viſible de ſa* » *protection, & du ſoin ſpécial qu'il a d'écarter d'elle tout ce qui* » *pourroit contribuer à l'attriſter. Je lui en ai rendu en particu-* » *lier mes ſinceres actions de graces*, &c.

» Par ce que me dit-là Akoui, il n'eſt pas douteux que le ciel » n'ait eu en vue de me donner une preuve de ſa bienveillance, » en attendant, pour ainſi dire, que je fuſſe abſent de Péking,

» pour permettre le déſaſtre qui eſt arrivé la nuit du trois de
» cette ſixieme lune. Si j'avois eté dans mon Palais, j'aurois infail-
» liblement eté troublé de voir le feu ſi près de chez moi, prêt
» à conſumer mon appartement même. Je me ſerois donné du
» mouvement pour le faire eteindre, je me ſerois même ex-
» poſé au vent & à la pluie pour donner mes ordres; à l'âge
» où je ſuis, tout cela eſt dangereux, & pouvoit avoir pour
» ma ſanté les ſuites les plus funeſtes. Le ciel m'en a préſervé,
» il eſt juſte que je lui en témoigne ma reconnoiſſance; c'eſt ce
» que j'ai déjà tâché de faire, & ce que je ferai encore plus
» d'une fois, &c. Qu'on répare promptement ce qui eſt à
» réparer ».

La lecture de la gazette, d'où ce que je viens de rapporter eſt extrait, eut l'effet qu'elle devoit avoir. Les Devins, les Aſtrologues, les mécontens & les oiſifs ſe turent, ou parlerent en conformité de ce qu'ils avoient lu. C'eſt ainſi qu'un homme de tête, quand il a l'autorité en main, peut, ſans employer la force ni les menaces, tourner les eſprits comme il veut, & leur faire vouloir ce qu'il veut. Vous direz ſans doute qu'Akoui eſt mon Héros, je ne m'en défends pas. Je vois dans lui une foule de qualités précieuſes qui me le font eſtimer & aimer; mais je ne m'aveugle pas ſur ſon compte, je lui rends juſtice.

EXTRAIT D'UNE AUTRE LETTRE DE M. AMIOT,

Ecrite de Pé-king *le 2 Octobre 1784.*

J'AI achevé enfin la vie de Confucius (1), & je vous l'envoie. J'y ai joint grand nombre d'eſtampes crayonnées d'après les originaux, & qui repréſentent toutes les actions de ſa vie. Elles ſont accompagnées de l'arbre généalogique de la maiſon de *Koung*, dont je donne une explication ſuffiſamment détaillée pour mettre au fait de ce qu'il y a de plus eſſentiel à ſavoir, & aſſez courte pour ne pas ennuyer long-tems.

Ce qui m'a fait naître l'idée de donner exactement cette généalogie, eſt une réflexion jettée comme par haſard dans les recherches philoſophiques ſur les Egyptiens & les Chinois, par laquelle M. Paw ſemble révoquer en doute la ſucceſſion non interrompue des deſcendans de Confucius, *à moins*, dit-il (2), *que ce ne fût comme une eſpece d'Aſſociation religieuſe. Alors ce fait change entiérement de nature, & ne ſuppoſe aucune ſorte de filiations qui ſe ſoient ſuccédées réguliérement*, &c.

La ſuite des filiations qui ſe ſont ſuccédées réguliérement dans la maiſon de *Koung*, ou de Confucius, ne ſera plus un objet ſur lequel M. Paw puiſſe former raiſonnablement des doutes, après qu'il aura lu ſans prévention les preuves authentiques tirées des Mémoires domeſtiques de la famille, des ouvrages littéraires qui ont paru en différens tems, & con-

(1) Nous l'imprimerons dans le douzieme Volume de ce Recueil, où nous placerons auſſi les principales Eſtampes relatives à ſa vie, & l'arbre généalogique de ſa famille.

(2) Tome II, page 245, de l'édit. de Berlin, 1774.

firmées par autorité publique depuis la Dynaſtie des *Han* juſqu'à celle qui eſt aujourd'hui ſur le trône. Peut-être même me ſaura-t-il quelque gré de la peine que je me ſuis donnée, pour augmenter la maſſe de ſes connoiſſances ſur un objet qu'il regarde comme intéreſſant.

A la vie de Confucius, & de tout ce qui a rapport à ce Sage, j'ajoute le Dictionnaire univerſel de la langue des Mantchoux (1). Il n'eſt pas rangé à l'inſtar de nos Dictionnaires, c'eſt-à-dire, par ordre alphabétique; il eſt diviſé par claſſes, & l'on ne trouve les mots qu'en les cherchant dans la claſſe à laquelle ils appartiennent. Il faut, par exemple, que l'on ſache ſi le terme, dont on veut ſavoir le ſens, appartient à la Religion, à la Politique, aux Sciences, aux Arts, &c. ce qui n'eſt pas un petit embarras pour le commun des Lecteurs. L'Empereur avoit ſenti cet embarras; mais les Savans qu'il conſulta, lui perſuaderent que cet inconvénient etoit compenſé par une foule d'avantages qui ne ſe trouvoient pas dans l'ordre purement alphabétique. Il s'en tint à leur avis, avec d'autant moins de répugnance, qu'il avoit déjà fait imprimer un Dictionnaire Mantchou-Chinois par ordre alphabétique: c'eſt celui que j'ai traduit en françois (2).

Un autre Dictionnaire ou Vocabulaire, eſt celui qui a eté fait par ordre de l'Empereur, en faveur de ceux de ſes ſujets qui, par etat ou par emploi, ſont obligés à des correſpondances dans le Thibet. Je l'appelle Dictionnaire ou Vocabulaire, quoiqu'il ne ſoit, à proprement parler, qu'un recueil

(1) Il eſt ſemblable à celui que M. Amiot a envoyé pour la Bibliotheque du Roi il y a quelques années.

(2) M. Amiot a auſſi envoyé ce Dictionnaire *Mantchou-Chinois-François*, Ouvrage de la plus grande importance, & qu'il ſeroit bien à ſouhaiter qu'on pût imprimer quelque jour.

des mots les plus essentiels à savoir, rangés par classes. Il a été composé dans le Palais même, & pour ainsi dire, sous les yeux de Sa Majesté, par les plus habiles d'entre les Mantchoux & Mongoux, aidés par des *Han-lin* Chinois, & des Docteurs Thibetains. Ces derniers furent envoyés par le grand *Lama*, à la requisition de l'Empereur, qui s'en est servi pour vérifier ce qu'on devoit imprimer sur la religion, la morale, & les mœurs de ceux qui font profession de suivre la doctrine de *Fo*, ouvrage qui fera partie de la grande collection à laquelle on travaille toujours avec les mêmes soins & la même assiduité.

Le Vocabulaire dont je parle, est en deux volumes, & en quatre langues, c'est-à-dire, en Tangout, Mantchou, Mongou & Chinois. Je m'etois proposé de le tirer de la classe des meubles inutiles, en le mettant en françois, comptant qu'à l'aide du Chinois & du Mantchou il me seroit aisé d'en venir à bout; mais tout en mettant la main à l'œuvre, des difficultés sans nombre se sont présentées, & m'ont fait changer d'avis.

Je vous envoie un ouvrage d'un goût particulier, dont l'idée & la premiere exécution sont dues à un Philosophe du tems des *Soung*. Ce Philosophe se nommoit *Tcheng-che*. Il etoit vertueux par principe, & se livroit à tous les genres d'etude par inclination. Ses succès répondirent à son goût; & il devint l'homme le plus savant de son siecle: ce qu'on appelle un Savant universel.

Il avoit fait un recueil de tous les monumens scientifiques, & de ceux encore qui concernent les usages religieux & civils, antiques & modernes de sa Nation & des Nations circonvoisines. Il ne voulut pas que le fruit de son travail fût perdu pour le reste des hommes, ou qu'il restât comme enseveli dans le fond de quelques bibliotheques, ou dans les cabinets d'un petit nombre de savans, s'il se contentoit de le répandre par

la voie de l'impreſſion. Il imagina un moyen de mettre tout le monde à portée d'en profiter, ſans deſſein formé de s'inſtruire, & comme par un pur effet du hazard. La maniere dont l'encre de la Chine eſt compoſée, les matériaux qui entrent dans ſa compoſition, la rendent d'un uſage univerſel; & il n'eſt preſque aucun Chinois, de quelque etat & profeſſion qu'il ſoit, qui au moins une ou deux fois dans l'année ne ſoit obligé de s'en ſervir. Ainſi, au lieu de livrer à un Libraire ſon précieux recueil, *Tcheng-che* le confia à un riche Fabricant d'encre, à condition qu'il n'en ſortiroit déſormais de ſa Manufacture aucun bâton, aucune piece, quelle qu'en fût la forme, qui ne portât l'empreinte de quelqu'un des ſujets du recueil qu'il lui confia.

Le Fabricant reçut avec plaiſir & reconnoiſſance ce nouveau moyen d'accroître ſes richeſſes. Il employa les meilleurs Artiſtes pour faire graver les nouveaux moules qui devoient imprimer ſur ſon encre les différens ſujets dont *Tcheng-che* venoit de lui fournir les originaux; & avec la permiſſion du même *Tcheng-che*, il arbora une nouvelle enſeigne, ſur laquelle etoient ecrits ces mots, *Tcheng-che-mo-yuen*, c'eſt-à-dire, *ſource, fontaine d'encre de Tcheng-ché.* La réputation de celui dont il empruntoit le nom, lui fit voir en perſpective tout l'Empire venir ſe pourvoir d'encre dans ſes magaſins. L'evénement prouva qu'il avoit bien vu. A peine eut-il arboré le nom de *Tcheng-che*, que ceux d'entre les Lettrés de la ville, qui avoient eté formés par ce Sage, accoururent pour faire leur proviſion; à leur exemple tous les Lettrés de la Province en firent bientôt de même; & les uns & les autres en ayant diſtribué à leurs Protecteurs & à leurs amis, lorſqu'ils ſe rendirent à la Capitale afin de ſubir l'examen néceſſaire pour parvenir aux grades, ceux-ci en firent préſent à leur tour à des

perſonnes en place, & à des Courtiſans qui, dans ce tems-là, etoient tous, ou preſque tous des hommes diſtingués dans la littérature.

C'eût été une honte pour des Mandarins de Lettres, & des Savans deſtinés par etat à inſtruire les autres, de n'être pas inſtruits eux-mêmes des différens objets religieux, civils & littéraires, qui venoient d'être mis ſous les yeux du Public de tous les etats. Ils chercherent à ſe mettre au fait, afin de n'être pas pris au dépourvu lorſqu'ils auroient à répondre à ceux qui les interrogeroient ; & ce fut ainſi qu'ils ſeconderent, comme malgré eux, les vues de *Tcheng-che*. Pluſieurs d'entre eux en prirent le goût des antiques & de l'erudition, & cultiverent enſuite ce genre d'etude avec ſuccès. Un plus grand nombre regarda comme un titre d'honneur d'avoir chez ſoi la collection entiere de toutes les pieces de cette eſpece de médailler ; & cette collection d'un nouveau genre devint, pour les Cabinets littéraires, un nouveau genre de curioſité. Comme on pouvoit ſe la procurer à peu de frais, la mode d'en avoir une devint bientôt générale. Les jeunes etudians ſur-tout en raffolerent de jour en jour, tant que dura encore la Dynaſtie des *Soung*. Vinrent enſuite les Barbares du Nord, connus ſous le nom de Mongoux. Ceux-ci firent changer la ſcene. Il leur fallut livrer bien des combats, & gagner bien des batailles avant de pouvoir etablir ſolidement leur Dynaſtie dite des *Yuen*. Ils l'etablirent enfin, mais ce fut à travers des flots de ſang. Dans l'etat d'humiliation où les Chinois ſe trouverent réduits en paſſant ſous une domination etrangere, ils eurent des occupations tout autrement ſérieuſes, que celles dont ils avoient ci-devant amuſé leur loiſir. Je parle des Chinois d'un certain rang, de ceux qui donnent le ton aux autres. Les Politiques tâcherent de s'accommoder aux goûts de leurs

nouveaux Maîtres, les indifférens se laisserent conduire comme on voulut, & les Zélateurs des mœurs nationales ne s'occuperent que des moyens de les faire adopter à leurs vainqueurs. *La source d'encre de* TCHENG-CHE fut comme oubliée, on n'y alla plus puiser. Ce ne fut qu'après l'expulsion des Mongoux, que quelques Amateurs ayant voulu se procurer la collection des monumens rassemblés par *Tcheng-che*, se virent contraints de heurter, pour ainsi dire, à toutes les portes, avant de pouvoir la completter : ce qui leur prouva la nécessité de la faire graver de maniere à former un livre, si l'on vouloit la conserver. Ils en parlerent aux Lettrés de la Cour; & ceux-ci ayant approuvé ce projet, on engagea l'Empereur à se charger de la dépense, & à employer les meilleurs ouvriers; ce qui fut exécuté à la satisfaction de tout le monde, avec le succès dont vous pouvez juger par vous-mêmes, en examinant l'ouvrage à vos momens de loisir.

Il eût eté sans doute plus satisfaisant pour vous, de recevoir avec le Livre, l'explication des Figures qu'il contient. Peut-être aurois-je pris sur moi cette tâche, si j'avois pu, à l'âge où je suis, me flatter raisonnablement de pouvoir la remplir jusqu'au bout; mais outre qu'un travail si pénible & si long n'auroit pas eté compensé par un degré proportionné d'utilité réelle, une mort prématurée m'a enlevé le seul homme, dont les lumieres & l'activité m'eussent eté du plus grand secours pour une entreprise de cette nature.

Yang-ya-ko-pe, qui depuis plus de trente ans etoit le compagnon fidele de tous mes travaux littéraires, est mort l'automne dernier dans la cinquante-deuxieme année de son âge. Je l'avois moi-même formé à notre maniere d'etudier, je lui avois inspiré le goût des antiques, je lui avois appris l'art d'une critique raisonnable; il etoit tel, en un mot, que je pouvois le desirer

desirer, pour tirer le meilleur parti possible des monumens de sa Nation. Plus universellement & plus solidement instruit que ne le sont communément les Lettrés ordinaires, il se faisoit un devoir de les consulter, toutes les fois que je l'exigeois de lui, quand il s'agissoit de quelque point litigieux, sur lequel les sentimens etoient partagés. Il me rapportoit fidélement les raisons pour & contre, il me les discutoit avec impartialité ; & si je me déterminois en faveur de l'opinion contraire à la sienne, il se contentoit de me dire qu'il ne lui etoit pas possible de penser comme moi, que cependant il n'oublieroit rien pour trouver de quoi etayer par de nouvelles preuves ce que je croyois être une vérité. Ce qu'il disoit, il l'exécutoit à la lettre ; & je puis dire à sa gloire qu'il ne lui est pas arrivé une seule fois de vouloir me donner le change, soit par paresse, ou par défaut de bonne volonté.

Un tel homme dans un pays comme celui-ci, où un etranger se trouve nécessairement dans la dépendance de quelqu'un pour quoi que ce soit qu'il veuille faire, est un véritable trésor. J'ai eu le malheur de le perdre après une maladie de dix mois, maladie singuliere qu'on ne connoît pas, je pense, en Europe, mais qui est ici fort commune, & rebelle à tout l'art des Médecins. Elle consiste dans une difficulté d'avaler. On se voit mourir peu à peu faute de nourriture ; car le peu qui passe par intervalles, arrivé dans l'estomac, en est rejetté en partie, & en partie converti en flegmes ou en sérosités. Du reste ceux qui sont attaqués de cette maladie ne ressentent aucune douleur ; & le feu qui les consume leur laisse libres toutes les opérations du corps & de l'ame, jusqu'au dernier instant.

Yang-ya-ko-pe, qui me donne occasion de faire cette remarque, usa de cette liberté avec un courage qui tient de l'héroïsme. Il ne retrancha rien de ses occupations ordinaires,

Chaque jour après avoir donné une partie de ſon tems aux exercices de piété, & aux ſoins qu'il devoit à ſa famille, il ſe rendoit à notre maiſon dans la chambre qui etoit à ſon uſage, s'y renfermoit, prenoit un pinceau ou un livre, liſoit ou ecrivoit, & quand j'etois de loiſir, ou que mes occupations d'etat ne m'appelloient pas ailleurs, nous travaillions enſemble avec cette même exactitude & ces mêmes ſoins auxquels nous nous etions accoutumés de longue main. C'etoit en vain que je lui repréſentois, que dans l'etat où il etoit, il ne lui falloit que du repos : *à la bonne heure*, me diſoit-il : *ce que je fais eſt l'unique repos qui me convienne, & qui puiſſe me plaire ; d'ailleurs, toute ma conſolation eſt d'être avec vous, il y a trente ans que je n'en ai pas d'autre ; permettez-moi d'en jouir encore pendant le peu de jours qu'il me reſte à vivre.*

Je ſuis actuellement aux enquêtes pour trouver quelqu'un qui puiſſe le remplacer, du moins en partie, dans ſes fonctions auprès de moi. Si je rencontrois par hazard quelqu'un de ces Lettrés du premier ordre, qui, pour n'être pas employés dans les Tribunaux littéraires, n'en ſont pas moins habiles, je ne le laiſſerois certainement pas echapper. Il m'aideroit dans mes recherches, pour etablir la comparaiſon des monumens antiques de la Chine, avec ceux des autres Nations. En attendant cette heureuſe rencontre, qui peut-être n'arrivera jamais, je tâcherai d'y ſuppléer du mieux qu'il me ſera poſſible, & je commencerai par les anciennes Danſes. Elles ſont réputées ici, comme faiſant partie de l'ancienne Muſique ; ce que j'en dirai ſera comme une ſuite à ce que j'ai ecrit ci-devant ſur ce bel Art. (*Voy.* Tome VI de ce Recueil.)

Pour compléter ce que vous avez déjà en fait d'inſtrumens, j'envoie le *yo* à ſix trous. Ce n'eſt pas ce fameux *yo* inventé du tems de *Hoang-ty*, quoi qu'en diſent quelques Auteurs

modernes. Celui-ci n'avoit que trois trous, & présentoit les mêmes phénomenes acoustiques que le galoubet provençal, comme l'a découvert M. l'Abbé Roussier. Il ne m'a pas eté possible de m'en procurer un de cette espece, parce que n'*etant d'usage que pour les grandes cérémonies de l'Empire*, il ne se trouve que dans le Palais. Il n'en est pas de même de celui à six trous, *il peut être employé dans la musique qui se fait chez les Regulos*. Je lui donnerois volontiers le nom de flûte horisontale, par allusion à la maniere dont il se joue, bien différente de celle qui a lieu pour la flûte traversiere; sur celle-ci les doigts de la main gauche de celui qui joue, sont tournés en dedans, & ceux de la main droite en dehors. Sur le *yo*, les doigts de l'une & de l'autre main du Joueur sont tournés en dedans. On trouve ici que cette attitude est moins gênante & plus agréable à voir. Vous en jugerez, en faisant emboucher cet instrument par quelque Joueur de flûte traversiere.

J'espere que vous serez content du *lo*. S'il ne fait pas autant de bruit que quelques autres, il fera peut-être un bruit plus harmonieux. Je crois qu'un pareil instrument feroit merveille dans un Opéra, quand on a en vue d'etourdir ou d'effrayer les Spectateurs. Il peut servir encore à etudier la théorie du son, & à se convaincre que chaque son isolé donne ses harmoniques plus on moins sensibles, suivant la nature de l'instrument qui le rend, & la finesse des organes de ceux qui l'entendent. M. l'Abbé Roussier peut faire sur cela les plus judicieuses observations. Je m'en rapporte à son jugement.

Je me suis informé de la maniere dont on construisoit ces sortes de grands *lo*; on m'a répondu que la manufacture en etoit à *Sou-tcheou*, & que hors de là, on n'en faisoit que de faux; que la matiere etoit un mélange de cuivre, d'etain & de bismuth, dans la proportion suivante : dix livres de cuivre, trois livres

d'etain, une livre de bismuth; que ce mélange etoit mis en fonte; & qu'après qu'il avoit acquis le degré de fusion convenable, on le jettoit dans un moule de terre grasse, pour lui donner la forme.

Jusques-là tout est aisé; mais voici le difficile : il s'agit de lui incorporer l'harmonie, si je puis parler ainsi, & de lui donner le ton. On n'en vient à bout qu'en le forgeant & en le travaillant avec le marteau. Avant que cette matiere, qui a déjà la forme de *lo*, soit entiérement refroidie, on la retire du moule pour la mettre sur l'enclume. Plusieurs ouvriers, armés chacun d'un marteau, frappent à grands coups sur toute sa surface, autant de tems qu'il en faut pour lui faire acquérir le degré d'etendue & de consistance qu'on veut lui donner.

Après cette premiere opération, on la porte sur le feu pour la faire rougir; & quand elle est arrivée au degré de chaleur qui précede immédiatement celui de la fusion, on la retire pour la jetter dans un baquet d'eau froide. On la bat de nouveau de la même maniere que ci-devant, quand, après l'avoir retirée du baquet, on l'a remise sur le feu pour la faire rougir encore : ce qu'on renouvelle autant de fois qu'il est nécessaire pour en obtenir *un son harmonieux quelconque*. Alors le maître ouvrier s'en empare; & c'est à lui seul qu'il est réservé de faire le reste; ce qu'il exécute sur l'enclume avec un marteau ordinaire, en forgeant à froid les différens points de la surface, les uns plus, les autres moins, suivant qu'il veut en *hausser* ou en *baisser le ton*. L'essentiel de son art consiste à choisir les points sur lesquels il doit faire tomber les coups de marteau plus fréquemment, & avec plus de vigueur. Il a à côté de lui un diapason, c'est-à-dire un *lo* de comparaison, avec son battant; & de tems à autre il frappe sur ce *lo* pour en comparer le son avec le son du *lo* qu'il prépare. Ce n'est

qu'après qu'il les a trouvés parfaitement à l'unisson, que son ouvrage est censé fini : il n'y touche plus, & personne n'y touche plus après lui. On ne le polit point ; on ne le met pas même sur le tour pour en perfectionner la forme, & faire disparoître l'empreinte du marteau, dont on peut, pour ainsi dire, distinguer chaque coup. Sur le rebord de cet instrument sont deux trous à quelque distance l'un de l'autre pour y adapter le cordon qui sert à le tenir suspendu quand on veut en tirer le son. La maniere la plus ordinaire de faire usage du *lo*, est de passer le bras gauche dans le cordon, de tenir le battant de la main droite, & de frapper vers le centre, ni trop doucement ni trop fort, en laissant entre chaque coup l'intervalle d'environ quatre ou cinq secondes; cela se pratique ainsi dans les marches, & dans les circonstances où il s'agit de donner des signaux pour fixer la vîtesse ou la lenteur des pas, ou pour instruire de ce qu'il faut exécuter. Mais dans les occasions où il faudroit une obéissance prompte, où l'on voudroit inspirer du courage ou etourdir sur le danger, on commence par frapper un grand coup dans le petit enfoncement qui est au centre. Immédiatement après ce premier coup on en frappe un second, mais si mollement, que le battant doit à peine toucher ; puis on frappe de suite, en augmentant à chaque coup, de force & de vîtesse, & en portant le battant du centre à la circonférence, comme si l'on avoit une spirale à tracer. C'est alors que tous les tons contenus dans le *lo*, sortent à la fois de la maniere la plus *harmonieuse*. Que ne puis-je vous envoyer d'ici une paire d'oreilles chinoises ! en vous les faisant parvenir, je vous prierois d'en faire usage, pour pouvoir goûter tout le gracieux *de cette harmonie ;* car je crains fort qu'avec vos oreilles européennes, vous n'entendiez qu'un bruit etourdissant, & un vrai tintamarre, lorsque vous ferez essayer la méthode de frapper

ſur le *lo*, telle que je viens de vous l'indiquer. J'aurai cependant l'honneur de vous dire, toute prévention à part, que l'uſage de cet inſtrument adopté en France, y ſeroit, dans bien des occaſions, d'une grande utilité.

Dans une de mes Lettres, je vous avois annoncé deux *lo ;* la difficulté de les emballer, & plus encore celle du tranſport d'ici à Canton, m'a déterminé à n'en envoyer qu'un. En place du ſecond, je vous envoie un *la-pa*, c'eſt-à-dire, une trompette, du nombre de celles qui ſont de la premiere inſtitution, du tems même des inventeurs du ſyſtême muſical : car les Chinois poſtérieurs n'en ont changé ni la forme, ni la conſtruction. J'en dis de même du *ſo-na*, autre inſtrument de la haute Antiquité, lequel aujourd'hui encore, comme du tems de *Yao* & de *Chun*, eſt employé & a ſon uſage propre dans les convois funebres, & dans pluſieurs autres cérémonies qui ſont pratiquées par le commun. Son antiquité peut lui ſervir de paſſe-port, & c'eſt à ce titre ſeul qu'il mérite d'être accueilli.

Si dans notre inconſtante Europe, la nouveauté dans tous les genres, par cela ſeul qu'elle eſt nouveauté, n'emportoit pas avec elle une eſpece de droit à l'eſtime des hommes ; ſi du moins, lorſqu'on y a adopté ſucceſſivement les inventions nouvelles, on n'avoit pas négligé les anciennes juſqu'à en perdre le ſouvenir, nous trouverions aujourd'hui chez les différens peuples de la terre que nous avons occaſion de viſiter & de connoître, une foule d'objets de comparaiſon, au moyen deſquels nous pourrions remonter d'âge en âge, juſqu'aux premiers ſiecles de la civiliſation, & reconnoître enfin cet ancien peuple, ce peuple primitif, dont les traces ſont entiérement effacées depuis plus de quatre mille ans. Du tems de *Yao* & de *Chun*, on parloit encore de cet ancien peuple,

de quelques-unes de ſes Loix, & de pluſieurs coutumes qui lui etoient propres. Au reſte quand je dis *inventions nouvelles*, ce n'eſt que pour m'accommoder au langage reçu; car je ſuis perſuadé que ce qu'on décore chez vous du beau nom d'*invention*, n'eſt le plus ſouvent qu'une eſpece de réminiſcence ou réhabilitation de ce qui avoit déjà eu cours dans les anciens temps. C'eſt le rejetton d'une vieille racine qu'on croyoit morte, & qui n'etoit que profondément enfouie : on a remué la terre autour d'elle, elle a répullulé.

Des fragmens epars d'une ſcience ou d'un art quelconque, qu'un homme de génie aura le talent de réunir, en y ajoutant du ſien le ciment qui les lie, & le vernis qui les rend brillans, formeront ce qu'on appelle chez vous *une nouvelle invention, un ſyſtême nouveau*. Les Chinois n'appelleroient cela que du nom de *recouvrement*, parce qu'ils ſont perſuadés que tout a eté inventé avant eux par une race d'hommes qui a diſparu de deſſus la ſurface de la terre, & qu'il ne s'agit que de recouvrer peu-à-peu ce qui a eté egaré ou perdu.

Quelle eſt donc cette race d'hommes à laquelle les premiers elémens des connoiſſances dont nous nous enorgueilliſſons doivent ſe rapporter ? M. Bailli répondroit, ſans héſiter, *le Peuple Atlantique*. Je remonte plus haut que lui, à l'aide de mes Chinois; & je dis que c'eſt à cette nation qui n'a précédé que de quelques ſiecles l'etabliſſement de *Fou-hi* & de ſes compagnons en Chine, que nous ſommes redevables des premieres notions que nous avons acquiſes ſur les Sciences & ſur les Arts. J'ajoute que c'eſt en Chine que les débris des anciennes connoiſſances ſont en plus grand nombre, & mieux conſervés. Il ne s'agit que de les reconnoître, de les rapprocher, & de mettre chaque piece à ſa place, pour en conſtruire, ſinon un edifice complet, du moins quelques

appartemens isolés qui pourront donner quelque idée du tout, dans son etat primitif.

Croiriez-vous bien, Monsieur, *que le feu central*, le *refroidissement des planetes* & autres pareils systêmes ont eté connus des anciens Chinois ? Croiriez-vous que ces systêmes ont fait l'occupation des Philosophes & des Savans, dans cette extrémité orientale de notre hémisphere, pendant plusieurs centaines d'années avant l'existence de vos Druides, c'est-à-dire, dans un tems où l'on ne voyoit encore que des forêts & des bois sur le sol de notre Europe aujourd'hui si fécond ? Croiriez-vous que ces systêmes, adoptés d'abord avec enthousiasme, préconisés avec emphase par tous les oisifs qui se mêloient de raisonner sur la nature, tomberent peu-à-peu dans le discrédit, & furent ensuite presque entiérement oubliés, pour ne reparoître dans les ecrits des prétendus Sages, qu'après plus dix siecles d'oubli ? Oui, *Tcheou-lien-ki*, *Chao-young*, *Tchou-hi*, & autres leurs disciples qui vivoient sous la Dynastie des *Soung*, laquelle, comme vous savez, a régné depuis l'an de Jésus-Christ 960, jusqu'à l'an 1279, déterrerent la plupart des anciens systêmes, celui sur-tout auquel on peut rapporter le feu central, & le refroidissement des planetes, les habillerent à leur façon, les proposerent à leurs comtemporains, les firent valoir, & leur donnerent le cours qu'ils ont encore aujourd'hui parmi les Lettrés de la haute classe. Ils ne se servent pas, ces Lettrés dont je parle, des mots de *feu central*, ni de celui de *refroidissement* employés par vos modernes ; ils n'etalent point tout cet attirail d'expériences faites à grands frais, tout cet echafaudage de comparaisons & de calculs qui en imposent ; ils vont au même but par une voie simple.

Au lieu des mots *feu central*, qui ne désignent qu'un feu, pour ainsi dire, d'emprunt, qu'un simple reste de l'etat d'incandescence

descence, par lequel vos modernes supposent que les planetes ont passé dans les premiers tems de leur existence; mes Chinois emploient le monosyllabe *yang*, qui désigne le feu elémentaire, agent qui est dans tout & par-tout, qui est actif par essence, & qui, par son activité, met tout le reste en action.

Au lieu du mot de *refroidissement*, qui n'exprime dans l'idée de ceux qui l'emploient, qu'une cessation graduelle de l'incandescence; mes Chinois se servent du mot *yn*, qui exprime l'etat de repos, de passiveté, d'inertie, de stérilité totale, & de froid absolu.

Au lieu de ces suppositions compliquées, de ces comparaisons pénibles, & de ces longs calculs mis en œuvre par vos profonds Scrutateurs de la Nature, les Philosophes de la Chine n'admettent pour premier prince physique de tout ce qui existe, que le *Tay-ki*; ils le suivent dans son développement, reconnoissent & constatent ses opérations; & par des calculs aussi aisés qu'ils sont simples, ils obtiennent des résultats pareils à ceux de l'incandescence & du refroidissement aussi exactement déduits, aussi clairs, & non moins certains. Vous en conviendrez vous-même, après que vous aurez lu le court exposé que je vais mettre sous vos yeux, du plus ancien de tous les systêmes de Cosmogonie. Je l'appelle le plus ancien, puisqu'il est constant que la tradition l'attribue à *Fou-hi*, lequel le tenoit probablement de cet ancien peuple perdu, dont on cherche aujourd'hui les traces parmi les décombres de l'Antiquité.

Aussi-tôt que l'Auteur de la Nature eut donné l'existence au *Tay-ki*, composé d'*Yang* & d'*Yn*, cet *Yn* & cet *Yang* furent mis en action, se développerent, & produisirent *l'espace*: alors commença ce que nous appellons *le tems*. Le tems est supposé s'ecouler dans l'espace, pour n'arriver à son terme, qu'après un certain nombre d'*instans révolus*. Ce nombre est

fixé *à douze révolutions*. Chaque révolution a *douze périodes*; & chaque période a *10800 ans*. Sur cette base pose tout ce qui suit.

A cette premiere *période* du tems, par laquelle commença la premiere révolution, commencerent aussi ce qu'on appelle ici *les opérations du Ciel*, c'est-à-dire, ce mêlange des Agens *Yang* & *Yn*, qui, prenant entre eux des combinaisons toujours variées, alternant sans cesse du plus au moins & du moins au plus dans leur union mutuelle, produisirent, dans le courant de cette période, les deux especes de corps dans lesquels l'*Yang* surabonde & domine, tels que le soleil & les etoiles; & les corps qui ne contiennent qu'une foible portion d'*Yang* amalgamée dans une grande partie d'*Yn*, tels que la lune & les autres planetes.

Ces grands corps ayant pris les formes que nous leur voyons, commencerent à prendre un cours dans l'*espace*, tendant sans cesse à s'approcher ou à s'eloigner les uns des autres, en proportion de la quantité d'*Yang* & d'*Yn* dont ils etoient respectivement composés, & qui les constituoient *Yang* ou *Yn* dans leur maniere d'être. L'action qu'ils eurent les uns sur les autres dans les différentes combinaisons qu'ils prirent entre eux, commença la seconde *période*, & de nouvelles opérations.

Les corps *Yang*, tels que le soleil & les etoiles, brillerent, echaufferent, donnerent la fécondité; les corps *Yn*, tels que la lune & les autres planetes, eclairés, echauffés, fécondés, produisirent, conserverent, donnerent l'accroissement & la perfection.

La terre, la seule des planetes dont nous puissions parler pertinemment, parce que c'est la seule que nous connoissions, ou du moins que nous soyons à portée de connoître quant à ses parties constitutives, produisit durant le cours de cette se-

conde période, ce que nous appellons les trois regnes de la nature; c'est-à-dire, le regne des fossiles qui croissent seulement, celui des végétaux qui croissent & vivent, celui des animaux qui croissent, vivent & sentent; & c'est dans ces différentes productions, & dans les différens ordres, genres, especes & variétés dans les individus, sous lesquels on les range, que consistent ce qu'on appelle ici *les opérations de la terre.* Ces opérations n'atteignirent le degré de perfection qui les soumit à des Loix constantes, pour pouvoir continuer d'elles-mêmes un cours toujours egal, qu'à la fin de la seconde *période*, &c.

Déjà le ciel & la terre, placés au rang qu'ils doivent occuper dans la nature, roulent avec ordre dans l'espace, & remplissent les fonctions auxquelles ils sont respectivement destinés; déjà vingt & un mille six cens ans se sont ecoulés depuis que les siecles commencerent: & il n'est point encore question de l'homme.

On ne doit pas en être surpris, disent les Philosophes chinois, dont j'analyse le systême. De tous les êtres faits pour occuper l'espace, l'homme est le plus parfait: tout ce que l'*Yang* a de plus subtil; tout ce que l'*Yn* a de plus epuré, ont dû concourir à sa formation. Que de tems n'a-t-il pas fallu! par combien de degrés les combinaisons, plus d'*Yang*, moins d'*Yn*; plus d'*Yn*, moins d'*Yang*, n'ont-elles pas dû passer avant la venue de celle qui devoit avoir son effet? Elle arrive enfin cette heureuse combinaison, & l'homme paroît sur la terre, pour en être le souverain dominateur. Cet être, auquel nul autre être ne peut être comparé, réunit dans son essence toutes les qualités qui constituent les autres êtres. Par sa substance spirituelle, il est le représentatif & comme l'image de la suprême intelligence; par sa substance corporelle, il participe à la nature de tous les autres corps en général, & à celle de chacun d'eux en

particulier. A l'époque de ſon exiſtence commença la troiſiéme période ; alors commencerent auſſi ce que nous appellons *les opérations de l'homme.*

N'ayant aucun livre, continuent les mêmes Philoſophes dont j'emprunte ici le langage, ni aucun monument hiſtorique, qui puiſſe nous apprendre quel a eté l'etat du genre humain au ſortir du ſein de la nature, quelles ont eté ſes occupations dans ſon enfance, quand, comment & par où il a commencé à faire uſage de ſes facultés intellectuelles pour le développement de ſa perfectibilité ; depuis cette troiſieme période juſqu'à la ſeptieme, qui eſt l'epoque de la fondation de l'Empire chinois par *Fou-hi*, nous ne pouvons être inſtruits que confuſément, par une tradition obſcure dans tous ſes points. Cette tradition altérée d'âge en âge, mutilée, intercalée, dénuée de toute eſpece de preuves, n'offre d'autres titres, pour mériter créance, que la ſimplicité, la fidélité & la bonne-foi avec leſquelles ceux qui, les premiers, ont pris la peine de la conſigner dans leurs ecrits, racontent tout ce dont elle etoit dépoſitaire de leur tems, quelque révoltant, quelque abſurde qu'il paroiſſe au premier aſpect. Chacun peut faire uſage de ſes lumieres, pour tâcher de démêler la vérité parmi les fables qui l'abſorbent, pour tâcher de la reconnoître à travers les emblêmes qui la cachent, & pour concilier entre eux les contraires apparens qui la défigurent. Il n'eſt pas aiſé d'arriver à cette découverte ; & nous ne nous flattons pas d'y être parvenus ; nous croyons ſeulement que nous ſommes ſur la voie ; & nous nous contentons de précéder quiconque voudra nous ſuivre dans cette pénible route, en l'avertiſſant que nous n'avons de flambeau pour l'eclairer au milieu des ténebres que nous lui ferons traverſer, que le fruit de nos etudes, & le réſultat de nos recherches, dont voici le précis.

Les hommes ont commencé par vivre en ſociété, d'abord chaque famille avec les ſiens, c'eſt-à-dire, le pere, la mere, les enfans, puis les enfans de ceux-ci, leurs fils & leurs petits-fils, dans un eſpace de terrein proportionné à leur nombre & à leurs beſoins. A meſure que ce nombre augmentoit, les derniers venus s'eloignoient plus ou moins de l'endroit du premier ſéjour, & s'etabliſſoient où ils trouvoient à ſubſiſter plus commodément. Ce choix du lieu particulier de leur etabliſſement, devenoit pour eux, excluſivement à tout autre, un *droit de propriété* ſur ce même lieu. Leurs deſcendans firent enſuite ce qu'ils avoient fait eux-mêmes ; & en s'eloignant ainſi ſucceſſivement les uns des autres, ils en vinrent à ſe méconnoître. Cependant le ſouvenir de leur origine commune, & de ce qui s'etoit paſſé dans les premiers tems, ſe tranſmettoit par une tradition orale, de génération en génération.

Quand la terre fut ſuffiſamment peuplée, les ſujets d'altercations & de querelles que chacun peut imaginer ſans qu'il ſoit beſoin d'en faire ici l'enumération, & qui ne dûrent pas être rares entre des voiſins qui avoient les mêmes paſſions, les mêmes beſoins, & une ardeur pareille pour les aſſouvir, firent naître *les guerres*. On ſe battoit, on s'egorgeoit, juſqu'à ce que les vaincus cédaſſent la place aux vainqueurs.

Les opprimés s'eloignerent le plus qu'ils purent des oppreſſeurs ; ils ſe tranſporterent au-delà des montagnes, paſſerent des rivieres & des bras de mer, & ne ſe fixerent que dans les lieux où ils ſe crurent en sûreté. Leurs deſcendans eprouverent entre eux les mêmes viciſſitudes du ſort ; les plus foibles, toujours victimes des plus forts, comprirent enfin qu'il leur ſeroit avantageux de ſe réunir en grand nombre. Pluſieurs familles réunies camperent par pelotons, aſſez près les unes des autres, pour pouvoir être à portée de ſe prêter mutuellement du

ſecours dans le cas d'un beſoin preſſant : de-là la formation *des peuplades*.

Chaque peuplade composée de pluſieurs familles devoit avoir un chef qui repréſentât le pere commun, & qui gouvernât tous ces enfans d'adoption, comme il gouvernoit ſa propre famille : c'eſt l'etabliſſement des *Chefs de Hordes*.

Ces différentes Hordes avoient chacune deux ſortes d'intérêts ; l'intérêt particulier & l'intérêt commun. Pour veiller à ce dernier, il falloit un Chef commun à toutes les Hordes, ſupérieur à tous les Chefs particuliers, & qui repréſentât l'*aïeul* ou l'*ancêtre :* c'eſt l'etabliſſement des *Rois & des Empereurs*.

La population allant toujours en croiſſant, les intérêts généraux & particuliers s'accrurent en proportion, & devinrent de jour en jour plus importans & plus difficiles à concilier. Il fallut tenir des aſſemblées, décider ſur ſes droits prétendus ou réels ; ſe diviſer, ſe raccommoder, faire des pactes & des accords, ſe donner des gages mutuels pour caution de leur accompliſſement, ſe prémunir contre la fraude, ſe mettre en défenſe contre la ſurpriſe, & en venir enfin à des ruptures & à des guerres, d'autant plus cruelles, que les deux partis etoient plus nombreux & plus irrités. Cependant tout le monde ne pouvoit pas combattre, les vieillards & les infirmes, les femmes & les enfans, obligés de reſter, devoient être à l'abri des irruptions ſubites ; on entoura leurs demeures de paliſſades, pour être un obſtacle contre les premiers efforts ; & on laiſſa parmi eux quelques hommes robuſtes pour les garder & les défendre : c'eſt l'origine *des villages & des bourgs*. Ces villages & ces bourgs s'agrandirent peu-à-peu, afin de pouvoir contenir le nombre des habitans, & formerent *des villes*.

C'eſt de l'epoque de la formation des villes qu'il faut compter le commencement *de la civiliſation*, parce que les hommes

plus près les uns des autres, & réunis en plus grand nombre, dûrent être astreints à des devoirs réciproques, à un genre de vie uniforme, en un mot à tout ce qui pouvoit contribuer à la sûreté commune. On etablit des loix & des usages, & l'on créa des Magistrats pour les faire observer. On détermina des peines & des châtimens contre les infracteurs, seul moyen de contenir la multitude dans les bornes du devoir; on assigna des récompenses pour ceux qui se distinguoient par leurs services; & ces récompenses furent en proportion du degré d'utilité de ces mêmes services: de-là est venue *la différence des conditions.*

De cette différence des conditions naquirent des prérogatives différentes, des besoins plus etendus, des distinctions honorifiques. Pour satisfaire à ces prérogatives, pour subvenir à ces besoins, pour mériter ces distinctions, il fallut plus d'attention, plus d'assiduité, plus de constance dans le travail: & *les arts, tant utiles qu'agréables; les sciences, tant pratiques que de pure spéculation, furent l'un après l'autre inventés.*

Les hommes faisant ainsi peu à peu un usage plus sérieux & plus etendu de leurs facultés intellectuelles, comprirent enfin qu'il y avoit au-dessus d'eux un être intelligent *qui etoit digne de tous leurs hommages; ils connurent la nécessité d'un culte extérieur & public*, & ils l'etablirent. Cet être intelligent & suprême, est le *Tien* ou le *Chang-ty;* le culte extérieur & public qu'on lui rendit, fut *le sacrifice solemnel;* l'honneur de lui rendre solemnellement ce culte au nom de tous, *fut déféré au seul Souverain*, comme etant le Chef & le Représentant de toute la nation; & les premiers autels consacrés à l'usage de ce culte, furent *des montagnes ou des lieux elevés.*

On comprend aisément combien de siecles ont dû s'ecouler, & combien il en a dû coûter aux hommes de méditations, de

ſoins, de peines & de travaux pour arriver au degré de civiliſation où ils ſont aujourd'hui. Nous croyons qu'ils ont paſſé ſucceſſivement par tous les biens & par tous les maux dont ils ſont ſuſceptibles ; qu'ils ont eté alternativement barbares & civiliſés ; que plus d'une fois ils ont inventé les mêmes ſciences & les mêmes arts, etabli des loix ſemblables & des uſages pareils ; mais que ces ſciences & ces arts d'abord négligés, enſuite oubliés pour la plupart, & enfin entiérement perdus par l'effet des révolutions phyſiques & morales, des cataſtrophes & des bouleverſemens qui ont changé de tems à autre la face de la terre, ne furent inventés de nouveau que ſous les regnes des premiers Empereurs dont notre hiſtoire fait mention.

Nous croyons encore qu'avant ces premiers Empereurs, il y a eu dix races d'hommes ou dix peuples différens, qui, exterminés les uns par les autres, ou détruits par d'autres cauſes que nous ignorons, ont ſucceſſivement diſparu; & que *Fou-hi*, Fondateur de notre Monarchie, ramaſſa les débris du dernier des peuples eteints, diſperſés dans les montagnes & dans les bois, où ils vivoient à la maniere des bêtes, les civiliſa peu à peu, leur donna des loix, & leur apprit de bouche tout ce que la tradition lui avoit appris à lui-même ſur les dix races qui les avoient précédés. Mais afin que la mémoire s'en conſervât pour l'inſtruction de leurs deſcendans, il inventa ces ſignes merveilleux que nous appellons les *Koa ;* & en les combinant entre eux de différentes manieres, il trouva le ſecret d'exprimer ſymboliquement tout ce qu'il ſavoit des tems antérieurs.

C'eſt donc dans les *Koa* qu'on peut trouver quelques traces des anciens peuples perdus, & qu'on peut s'inſtruire de l'hiſtoire des premiers tems. Nous avons etudié ces *Koa* avec toute l'application dont nous ſommes capables. Nous avons profité des lumieres de tous les grands hommes qui nous ont précédés,

&

& qui, comme nous, en avoient fait l'objet de leur occupation la plus ſérieuſe; nous avons contemplé nuit & jour ces précieuſes lignes, & à force de méditations, de combinaiſons & de calculs nous avons trouvé le ſyſtême *yueng*, *hen*, *ly*, *tcheng;* c'eſt-à-dire, le ſyſtême qui aſſigne *le commencement*, *le progrès*, *la perfection* & la *conſommation* de toutes choſes, ſyſtême que les différentes révolutions que notre Empire a eprouvées depuis le tems de *Fou-hi* juſqu'à celui où nous vivons, avoient plongé dans les plus epaiſſes ténebres.

Suivant ce ſyſtême, nous croyons pouvoir aſſurer que depuis que le tems a commencé d'exiſter, juſqu'à celui où naquit le ſage Empereur *Yao*, il s'eſt ecoulé un eſpace de ſoixante-ſept mille deux cens ans, & depuis l'exiſtence du genre humain quarante-cinq mille ſix cens. En effet, l'an 2400 de la ſeptieme période fut celui de la naiſſance de *Yao*. Nous ſavons que ce Prince a vécu cent ſeize ans; l'année de ſa mort eſt donc la deux mille cinq cent ſeizieme de la ſeptieme période. Pour finir cette ſeptieme période depuis l'année de la mort de *Yao*, il faut 8284 ans, auxquels, ſi l'on ajoute la ſomme des cinq périodes reſtantes pour achever la révolution (laquelle ſomme eſt de cinquante-quatre mille ans, parce que 10800 multipliés par 5, donnent 54000); on aura, pour arriver au terme où le tems doit finir, ſoixante-deux mille deux cens quatre-vingt-quatre ans. Mais avant ce terme final, c'eſt-à-dire, dès le commencement de la onzieme période, l'*Yn* & l'*Yang*, devenus ſans force & epuiſés, ſe concentreront en eux-mêmes, ceſſeront de produire; la nature organiſée, après avoir paſſé par tous les etats, tombera dans celui d'inertie & de mort; & toutes les choſes rentreront dans le chaos, où elles reſteront enſevelies pendant tout le cours de la douzieme période.

Après cette douzieme période, & un repos de 10800 ans, le *Tay-ki* aura repris ses forces; l'*Yn* & l'*Yang* se developperont de nouveau, se combineront comme ci-devant, de toutes les manieres; & de ce développement & de ces combinaisons, il se formera un nouvel ordre de choses qui subsistera tant qu'il plaira au *Tay-y* (*au grand un*) de le laisser subsister: nous croyons qu'il subsistera toujours.

Telle est la maniere dont les Philosophes de la Chine conçoivent la formation de l'Univers, son commencement, ses progrès, sa perfection, sa consommation & sa durée. Il me paroît que leur systême est appuyé sur des fondemens non moins solides que ceux sur lesquels vos Philosophes européens appuient les leurs. Le développement du *Tay-ki*, les combinaisons de l'*Yn* & de l'*Yang*, & tout ce qui en résulte, valent bien, ce me semble, l'*incandescence* & le *refroidissement.* J'ose vous inviter à comparer entre eux les deux systêmes. Il n'est pas impossible que celui des Chinois ne vous paroisse plus plausible, parce qu'il est plus simple, & qu'il arrive au même terme par un chemin plus court. Peut-être trouverez-vous, en y regardant de près, que ces deux systêmes rentrent l'un dans l'autre, ou plutôt, qu'ils ne sont qu'un seul & même systême sous des noms différens, & exposés d'une maniere différente. Pour vous faciliter ce parallele, je vais réunir dans un même tableau tout ce que j'ai dit jusqu'à présent sur une cosmogonie qui ne mérite pas moins d'être connue que tant d'autres que l'on connoît, & qui ne valent pas mieux.

Le *Tay-y*, c'est-à-dire, *le grand Un* ou l'Être suprême, donne l'existence au *Tay-ki*, composé d'*Yang* & d'*Yn*.

L'*Yn* & l'*Yang* se développent & se combinent; l'espace se forme, & le tems existe. Depuis le premier instant de l'existence du tems, jusqu'à celui où il doit finir, il s'ecoulera

une révolution entiere composée de douze périodes, de dix mille huit cens ans chacune, ce qui fait pour la durée totale du tems, ou de ce qu'on appelle une révolution, l'espace de cent vingt-neuf mille six cens ans.

Premiere période. Commencement du tems, formation des corps qui occupent l'espace. Cette formation se fait par le mêlange des agens *Yang* & *Yn*, qui prenant entre eux des combinaisons toujours variées, & alternant sans cesse du plus au moins & du moins au plus, dans leur union mutuelle, produisent dans le cours de cette période les deux especes de corps qui occupent l'espace; c'est-à-dire, les corps dans lesquels l'*Yang* surabonde & domine, & les corps qui ne contiennent qu'une petite portion d'*Yang* amalgamée dans une grande quantité d'*Yn*. Ce n'est qu'après l'espace de dix mille huit cens ans, que cette formation est parvenue au degré de perfection dont elle est susceptible. Alors les corps *Yang*, c'est-à-dire, le soleil & les etoiles, & les corps *Yn*, c'est-à-dire, la lune & les autres planetes, soumis à des Loix constantes, par l'action qu'ils ont les uns sur les autres, prennent dans l'espace, le cours réglé qu'ils conserveront dans la suite. C'est ce qu'on appelle *les opérations du ciel.*

Seconde période. Les corps *Yang* & *Yn* se mouvant dans l'espace par des Loix constantes, ne doivent pas y être oisifs. La tendance mutuelle qu'ils ont à se mêler & à se rejoindre, anime la nature; leur mêlange en plus & en moins, & leur union toujours variées la rendent féconde, pour lui faire produire tout ce qui peut être produit.

Laissant à part le soleil & les etoiles, la lune & tous les autres corps que nous appellons célestes, qui sont trop eloignés de nous, disent les Chinois, pour pouvoir parler pertinemment de ce qui se passe chez eux; nous nous contenterons d'exposer

notre maniere de penſer ſur ce qui concerne la planete que nous habitons.

La terre qui eſt *Yn*, fécondée par le concours de l'*Yang*, produiſit dans l'eſpace de dix mille huit cens ans, ce que nous appellons les trois regnes de la nature ; & c'eſt la formation de ces trois regnes que l'on appelle en ſtyle du pays, *les opérations de la terre.*

Voilà déjà que depuis le commencement des tems, vingt-un mille ſix cens ans ſe ſont ecoulés. Le ciel & la terre ſont formés, & ont acquis le degré de perfection dont ils ſont ſuſceptibles ; la nature eſt organiſée & vivante ; elle eſt dans un etat de vigueur propre à tout produire. Il faut ſur la terre des êtres vivans qui puiſſent profiter de ſes dons ; il faut que parmi ces êtres vivans, il s'en trouve qui ſoient doués d'intelligence, qui puiſſent dominer ſur tout, & tirer parti de tout. Ces êtres privilégiés forment ce qu'on appelle l'*eſpece humaine.*

Troiſieme période. L'homme exiſte ſur la terre, s'y multiplie, ſe civiliſe, invente les Arts néceſſaires, utiles & agréables, ainſi que les Sciences qui s'etendent ſur tous les objets. Cette troiſieme période eſt appellée la période des *opérations de l'homme.*

De l'etat de civiliſation où l'homme etoit parvenu à force de peines & de travail, il retombe peu-à-peu dans celui de barbarie ; puis ſe civiliſe encore à nouveaux frais, & paſſe alternativement de l'etat de civiliſation à celui de barbarie, & de l'etat de barbarie à celui de civiliſation, juſqu'à la ſeptieme période commencée ; c'eſt-à-dire, durant le cours d'environ quarante-cinq mille ans, à compter de l'année de ſon exiſtence ſur la terre.

Durant le cours de ces quarante-cinq mille années, il y a eu

dix races d'hommes qui ont ſucceſſivement diſparu. *Fou-hi* vint en Chine, ramaſſa quelques débris diſperſés de la dixieme race, & fonda l'Empire. On ne ſauroit aſſigner la date préciſe de cette fondation; mais on aſſigne celle du regne de l'Empereur, dont la naiſſance eſt fixée à l'an *Kouei-ouei*. Cet Empereur eſt le ſage *Yao;* & l'année *Kouei-ouei*, qui eſt celle de ſa naiſſance, eſt l'an deux mille quatre cent de la ſeptieme période; c'eſt-à-dire, l'an quarante-cinq mille ſix cent de l'exiſtence du genre humain, & l'an 67200, depuis l'inſtant où le tems a commencé d'être.

Le ſentiment le plus reçu eſt que *Yao* a vécu cent ſeize ans. Par conſéquent l'année de ſa mort eſt l'an deux mille cinq cent ſeize de la ſeptieme période. Pour compléter cette ſeptieme période, qui eſt de dix mille huit cens ans, comme toutes les autres périodes dont il eſt ici queſtion, il faut encore huit mille deux cens quatre-vingt-quatre ans. A ces 8284 ans, il faut ajouter les nombres réunis des périodes qui reſtent pour arriver au terme final de la nature vivante, c'eſt-à-dire, des périodes 8, 9, 10 & 11[e] incluſivement; & ces nombres réunis font la ſomme de quarante-trois mille deux cens ans. 43200, & 8284, font 51484. Ce ſera donc l'an 51484, depuis la mort de *Yao*, que la nature ceſſera de produire.

L'année de la mort de *Yao* répond exactement à l'an avant Jéſus-Chriſt 2258. Depuis cette année 2258, juſqu'à l'an de Jéſus-Chriſt 1784 où j'ecris, il y a un intervalle de quatre mille quarante-deux ans qu'il faut ôter de cinquante-un mille quatre cens quatre-vingt-quatre; reſte donc 47442. Ainſi l'année courante 1784, juſqu'à la fin du monde, il doit s'ecouler 47442 ans. L'hypothèſe du *refroidiſſement*, ſuivant le calcul de M. de Buffon, à dater de l'année où il ecrivoit, en donne à la ſeule planete que nous habitons, 93291. C'eſt

45849 années de plus que dans l'hypothèse des Chinois. Vous pouvez choisir entre les deux durées, celle qu'il vous plaira. Elles sont aussi bien fondées l'une que l'autre.

Pour accomplir la révolution, il faut encore une période, c'est-à-dire, un espace de dix mille huit cens ans. Ce nombre d'années est destiné au repos du *Tay-ki*. Mais après ces dix mille huit cens ans, il aura pris de nouvelles forces; l'*Yn* & l'*Yang* se développeront de nouveau, & produiront un nouveau monde, qui durera autant de tems qu'il plaira au *Tay-y*, (*au grand Un*) ou à l'Être suprême, de le laisser durer.

L'exposé que je viens de faire du système des Philosophes Chinois, me dispense de vous dire ce que je pense du jargon que l'Auteur des pensées philosophiques a employé pour l'expliquer. J'admire que des hommes instruits, ou qui se donnent pour tels, puisqu'ils font des livres pour instruire les autres; j'admire, dis-je, qu'ils ecrivent avec tant de précipitation, quand il s'agit, sur-tout, d'eclaircir certains objets qui méritent le plus d'être approfondis. N'ayant que des notions superficielles, & souvent fausses, comment pourroient-ils faire entendre à d'autres ce qu'ils n'entendent pas eux-mêmes, ou ce qu'ils n'entendent que dans un sens qui n'est pas le vrai?

Le grand mal de ceux qui parlent des anciens peuples, est de confondre perpétuellement le sens figuré avec le sens naturel, les symboles, avec ce que ces symboles représentent; & de leur prêter ensuite un langage absurde, & des idées ridicules qui ne furent jamais les leurs. Ce n'est pas par des lectures faites à la hâte, qu'on peut s'instruire solidement de ce qu'ont dit & pensé des hommes qui ont vécu quelques milliers d'années avant nous.

Un plus grand mal encore, c'est celui auquel sont sujets les trois quarts de nos Voyageurs, quand ils entreprennent de

nous définir des nations etrangeres & lointaines, dont ils n'ont vu que ce qu'il y a de plus abject & de plus vil, dans quelqu'une des villes maritimes qui en sont comme l'egout. Ce n'est pas en séjournant quelques mois, ou même quelques années dans un pays dont on ignore la langue, où l'on n'a des rapports, ni avec les personnes en place, ni avec celles du second ordre, ni avec les Savans, ni en un mot, avec aucun de ceux qui sont en etat de donner des lumieres, qu'on peut se mettre au fait du Génie, des Mœurs, de la Religion, des Usages, des Loix & du Gouvernement d'une nation. Une nation n'est pas aussi aisée à connoître & à définir que le sont une plante, un quadrupède & un oiseau. Quand un Naturaliste me décrira quelque objet qui tient à sa science, j'en croirai à sa description; & si c'est une nouvelle connoissance qu'il me donne, je lui en ferai mes très-sinceres remercîmens : mais, quand ce même Naturaliste s'elevant au-dessus de sa sphere, me dira d'un ton décisif & tranchant ; *tel est le Génie, telles sont les Mœurs, la Religion, les Loix & la Politique de cette nation,* je serai un peu plus difficile à croire, & j'examinerai sur quoi il appuie ses décisions. Si je m'apperçois qu'il n'a de garant que lui-même, & d'autorité que la sienne, je le laisserai discourir à son aise, & dire toutes les absurdités qui lui passeront par la tête; sans me donner la peine de le détromper, persuadé que ce seroit de ma part une peine absolument perdue, que de vouloir détruire ses préjugés par les seules armes de la raison.

Cependant, comme vous voulez savoir ce que je pense des observations sur la Chine, dont M. Sonnerat vient de gratifier le public, je vous dirai qu'il est fâcheux que ce Voyageur, qui eût pu faire un très-bon livre, ou du moins un livre utile, s'il s'en fût tenu aux objets purement physiques, ait déparé son ouvrage, par tous les hors-d'œuvres dont il l'a grossi. Ce qu'il

dit des Chinois en particulier, n'eſt qu'une diatribe imaginée en dépit de la vraiſemblance. Vous en conviendrez vous-même, en parcourant avec moi le premier chapitre du ſecond volume, intitulé : *De la Chine*.

Un peuple, dit-il, qu'on n'oſe nommer *qu'avec reſpect*, &c. mérite, plus qu'aucun autre, l'*attention de l'Obſervateur* & l'*examen du Philoſophe*.

Voyons avec quelle ſorte de *reſpect* M. Sonnerat nommera ce peuple; quelle attention il apportera en l'*obſervant*, & s'il l'a *examiné en vrai Philoſophe*. Ne nous arrêtons point à ce qu'il dit des Miſſionnaires. Qu'il leur prête à ſon gré toutes les intentions qu'il imagine; qu'il raiſonne bien ou mal ſur le plan chimérique dont il lui plaît de leur faire honneur : tout cela ne nous inſtruit pas de la Chine, dont il promet *de retracer ſimplement & ſans partialité ce qu'il en a vu, ce que lui ont raconté les Chinois eux-mêmes, & ce qu'ils ont pu lui en apprendre par leurs traditions*.

M. Sonnerat a eté en Chine; on ne ſauroit en douter, puiſqu'il y a voyagé par ordre du Roi. La Chine eſt bien vaſte : qu'a-t-il vu de ce vaſte pays? La ville de Canton, ou, pour parler plus juſte, une ſeule rue de Canton, dans laquelle ſeulement il eſt permis aux Européens d'aller ſatisfaire leur curioſité. Si M. Sonnerat tient ſa parole, & qu'il *ne rapporte ſimplement que ce qu'il a vu*, il ne peut nous dire que ce que cent autres ont dit avant lui; & ce qui ſe paſſe dans la rue *de la Porcelaine*, & dans celle encore *des Bonnetiers*, n'eſt pas aſſez intéreſſant pour mériter de nous occuper. Il n'a donc vu de la Chine *qu'une ſeule rue*. Vous m'avouerez que c'eſt avoir vu bien peu de choſe d'un Empire où il y a tant à voir. Peut-être que ce que les Chinois lui en ont dit ſuppléera aux connoiſſances qu'il lui a eté impoſſible d'acquérir *par lui-même* : examinons.

Dans

Dans quelle claſſe de citoyens trouverons-nous ces Chinois qui ont pu lui raconter *eux-mêmes* ce qu'ils ſavoient de leurs traditions. Ce ne ſera pas dans la claſſe des Mandarins ; car ces Meſſieurs ſont trop occupés de leurs affaires perſonnelles & de celles qui ont rapport à leurs emplois reſpectifs, pour employer leur tems à s'entretenir avec des etrangers inconnus, qu'ils ne pourroient entendre, & avec leſquels ils ne pourroient s'expliquer qu'avec le ſecours d'un interprete ; & de quel interprete encore ?

Ce ne ſera pas non plus parmi les Sçavans & les gens de Lettres. M. Sonnerat conviendra lui-même, que depuis l'accident arrivé à un Lettré qui eut la tête tranchée, pour avoir ecrit la ſupplique que MM. les Anglois firent paſſer à l'Empereur, aucun homme de cette claſſe n'oſeroit avoir des rapports avec des etrangers, dont l'inquiétude pourroit à chaque inſtant leur occaſionner des affaires.

Diſons le vrai, M. Sonnerat n'a eu, ni pu avoir, des converſations avec des Chinois inſtruits. Les Chinois avec leſquels il lui a eté poſſible de s'entretenir & de conférer, ſont des Bateliers, des Porte-faix, des *Compradors*, des *Haniſtes*, & quelques Marchands ou Négocians. Vous conviendrez ſans peine, que ce que de tels perſonnages *ont raconté eux-mêmes*, ſur les grands objets des mœurs, du Gouvernement, de la politique, de la Religion, des Sciences & des Arts de la Nation chinoiſe, ne ſauroit contrebalancer le témoignage de tant de Miſſionnaires qui ont vécu en Chine des vingt, trente & même quarante années, qui ont ſu la Langue du pays, lu les Livres, fréquenté les Grands, les Sçavans, les Lettrés, & les hommes de toutes les claſſes.

Je ſuis de votre avis, me dites vous : le Voyageur dont nous nous occupons, n'a pas droit d'exiger que nous nous en

rapportions à lui ſur ce qu'il nous raconte de la Chine, puiſque, de ſon propre aveu, il ne parle que d'après les Chinois les moins inſtruits de ce qui concerne leur nation, & qu'il n'a vu par lui-même que la ville *la moins Chinoiſe* de cette contrée ; ainſi laiſſons-le débiter à ſon aiſe tout ce qu'il a imaginé d'après ſes préjugés, ou d'après la lecture de quelques Auteurs, tels que M. de Paw & autres pareils : ce ſeroit un tems perdu que celui que nous employerions à diſcuter ſes erreurs.

Il eſt vrai que ce ſeroit un tems perdu, s'il n'etoit queſtion que de vous & de moi. Notre jugement ſur les Chinois eſt déjà formé, & nous ſavons à quoi nous en tenir. Je vous ai parlé ci-devant de leur culte, de leurs Loix, de leurs Sciences & de leur Gouvernement, d'après ce que j'en avois lu moi-même dans leurs livres les plus authentiques ; d'après l'explication qui m'en avoit eté donnée par les Sçavans & les Lettrés ; d'après des conférences ſuivies avec des perſonnes de tous les etats, & très-verſées dans les différens genres dont elles s'occupoient par devoir & par goût ; par une etude & des réflexions ſérieuſes, faites uniquement dans le deſſein de m'inſtruire : & il ne vous reſte aucun doute ſur ce que je vous ai dit, parce que je ne vous ai rien dit que je ne l'aie etayé des preuves les plus fortes, ou les plus propres à convaincre un bon eſprit, un eſprit dépouillé, comme le vôtre, de tout préjugé. Mais il n'en eſt pas ainſi de tout le monde ; & il faut, par amour pour la vérité, tâcher de perſuader ceux qui liront M. Sonnerat, qu'ils ne doivent pas mettre ſur une même ligne ce qu'il dit des Chinois, avec les bonnes choſes qui ſont répandues dans ſon livre. Deux mots d'obſervation ſur chacun des articles qui expriment une contre-vérité ſuffiront pour cela.

Le Gouvernement des Chinois, dit-il, *comme celui de tous les*

peuples eſclaves, eſt trop vicieux..... il ne paroît pas même s'en être jamais occupé. Dans ces deux membres de phraſe, il y a deux fauſſetés de la derniere evidence. La premiere d'annoncer le peuple Chinois, comme *un peuple d'eſclaves*, tandis que dans la réalité, c'eſt *un peuple d'enfans ſoumis à un pere;* & leur Gouvernement, comme *un Gouvernement vicieux*, tandis que c'eſt *le plus naturel & le plus parfait de tous les Gouvernemens.* L'Empire de la Chine eſt une grande famille, dont l'Empereur eſt le père; & il en eſt de cette grande famille, comme de toutes les familles particulieres, qui ſont tantôt bien & tantôt mal gouvernées, ſuivant que le Chef a plus ou moins de talens; ſuivant qu'il ſe laiſſe entraîner au torrent des vices, ou qu'il ſuit les regles du devoir & de la vertu. Le peuple Chinois obéit à ce Chef bon ou mauvais, comme un fils bien né obéit à celui dont il a reçu la vie, quelles que ſoient ſes mœurs & ſes qualités, bonnes ou mauvaiſes; quels que ſoient ſon génie, ſon caractere & ſa maniere d'agir. La preuve de ce que je dis ici, ſe trouve conſignée dans tous les livres de morale & de politique de ce peuple ſage tout à la fois & reſpectueux, comme doit l'être quiconque a la piété filiale gravée dans le cœur. Chaque jour encore on la lit dans ces ſortes d'ecrits qui ſont faits pour être mis ſous les yeux de tout le monde. Qu'on s'adreſſe à l'Empereur, par exemple, pour obtenir quelque grace, quelque bienfait, ou pour être délivré de quelque corvée qui ne ſeroit pas due, on n'emploie pas d'autres expreſſions que celles-ci: *l'Empereur eſt notre pere & mere, il ſuffit de lui faire connoître nos beſoins*, &c. Eſt-ce-là le langage d'un peuple eſclave? Je n'en dis pas davantage ſur une vérité qui ne peut être conteſtée que par ceux qui n'ont pas la moindre idée de Gouvernement; qui confondent la ſubordination devenue néceſſaire à l'homme vivant en ſociété, avec l'eſclavage; & l'autorité légitime avec

le deſpotiſme odieux ; ou pour mieux dire, qui ne voudroient aucune ſorte d'autorité, pour pouvoir vivre à leur gré dans cette indépendance abſolue, qui ne peut ſe trouver que dans l'homme ſauvage qui vit iſolé.

La ſeconde fauſſeté qui ſe trouve dans le ſecond membre de la phraſe que je viens de citer, conſiſte dans ces mots ; *il ne paroît pas même s'en être jamais occupé* (du Gouvernement). Quand on veut être cru ſur ſa parole, il faut que ce qu'on avance ait une apparence quelconque de vérité, ou du moins de probabilité. Dire *que les Chinois ne ſe ſont jamais occupés du Gouvernement*, c'eſt dire que les Chinois ne ſont pas Chinois. Car ce qui diſtingue ce peuple de tous les autres peuples de l'Univers, c'eſt une education nationale qui lui eſt propre, & dont l'objet principal roule tout entier ſur le Gouvernement.

Oui, l'Empereur ſur ſon trône, les Princes & les Grands dans leurs palais, les ſimples citoyens dans leurs maiſons, les marchands dans leurs boutiques, l'artiſan dans ſon attelier, les payſans même dans leurs cabanes, tous s'occupent, ſuivant leur loiſir & à leur maniere, de la ſublime ſcience du Gouvernement : c'eſt-à-dire, du ſoin de gouverner leurs familles, ſuivant les loix, les uſages & les mœurs de la nation ; de leur faire remplir les devoirs réciproques auxquels ceux qui la compoſent ſont reſpectivement tenus ; de leur inculquer à tous cette maxime de Confucius, qui dit, que quiconque ſait bien gouverner ſa famille, eſt en etat de gouverner l'Empire, de le bien gouverner, & de le gouverner avec autant de facilité qu'il peut en avoir à regarder dans ſa main.

A la Chine, toutes les charges qui ont rapport au Gouvernement du peuple, ne ſe donnent qu'à ceux qui ont pris leurs grades ; & aucun ne reçoit les grades qu'il n'ait paſſé par les epreuves réitérées d'un rigoureux examen. Le Tribunal qui eſt

chargé de donner le ſujet ſur lequel les Candidats de toutes les Provinces, de toutes les villes, & de tous les diſtricts de ces villes, doivent être examinés, choiſit chaque fois un texte tiré de l'Hiſtoire ou des *King*, & ce texte eſt toujours relatif au Gouvernement. Il dira, par exemple, l'*Empereur* Yang-ti *des* Soui *perdit l'Empire ; quelle en fut la principale cauſe ? En quoi pécha-t-il dans ſa maniere de gouverner ?* Ou bien *un tel, Empereur de telle Dynaſtie, donna tel Edit dans telle circonſtance critique, pour remédier aux maux qui déſoloient l'Empire ; & il ne fit qu'augmenter le déſordre. Qu'auroit-il dû faire ?* &c. &c.

Si ſon choix tombe ſur quelques paroles des *King*, il citera ces paroles du *Chou-King*, par exemple, chapitre dixieme, intitulé *Tſieou-kao*, dans lequel *Ou-ouang* donne des avis à ſon frere *Kang-cho. Prince*, lui dit-il, *la Dynaſtie Yn* (à laquelle nous ſuccédons) *a perdu l'Empire ; voilà le miroir dans lequel nous devons regarder pour voir ce que nous devons faire ..... Ce n'eſt pas l'eau qui doit vous ſervir de miroir, c'eſt le peuple :* & telles autres ſemblables, ſur leſquelles directement ou indirectement, il y a toujours à gloſer ſur les devoirs des ſujets envers leurs Souverains, & des Souverains envers leurs ſujets. Tous ceux qui compoſent pour obtenir les grades, c'eſt-à-dire, tous les Aſpirans aux charges du Gouvernement, s'occupent donc par devoir, & dans le détail, de ce qui concerne le Gouvernement ; & en Chine nulle claſſe de citoyens n'eſt exclue du nombre des Aſpirans, & perſonne n'ignore combien ce nombre, compoſé d'hommes de tous les etats, & pris dans toutes les villes eſt grand. Comment peut-on dire que *les Chinois ne paroiſſent pas s'être jamais occupés du Gouvernement ?* Si par *s'occuper du Gouvernement*, l'on entend, *imaginer des ſyſtémes chimériques pour*

conduire des hommes qui n'existent pas; s'ingérer, sans en être requis, dans les affaires de l'Administration ; vouloir dicter des regles pour changer la forme d'un Gouvernement, etablie par les Sages après les réflexions les plus profondes, les délibérations les plus sérieuses & souvent réitérées, & une très-longue expérience des avantages & des inconvéniens qui en résultent; si l'on entend, *faire des livres pareils à ceux que l'on voit eclorre en Europe, dans lesquels on donne pour des objets réels les rêves creux d'un fébricitant & les délires d'une imagination exaltée, dont les Auteurs, initiés à peine dans les premiers elémens de la politique, ne connoissant de l'homme que la superficie, & du Gouvernement que la premiére ecorce, n'ayant ni les lumieres, ni les talens nécessaires pour pouvoir conduire une seule famille composée d'un petit nombre d'individus, croient pourtant en savoir assez pour être en droit de s'eriger en Législateurs des nations, & donner des regles de conduite aux peuples & aux Souverains,* &c. J'avoue que *les Chinois ne paroissent pas s'être jamais ainsi occupés.*

Quant à ce que dit M. Sonnerat, touchant les Sciences, les Arts, la Population & autres objets dont il n'a pas pu s'instruire par lui-même, il n'en parle pas plus pertinemment que l'Auteur des *Recherches philosophiques :* il paroît même qu'il n'en parle que d'après lui, & qu'il n'est que son echo. Je vous prie de vouloir bien vous rappeller ce que je vous ai dit, en vous communiquant mes remarques sur le livre de M. Paw (1). Il ne me reste qu'un petit nombre d'observations à faire sur quelques objets isolés, qui, par la maniere dont ils sont envisagés, & traités dans le chapitre intitulé *de la Chine*, prouvent que l'Auteur a ecrit bien légérement, puisqu'il n'a pas même gardé la vraisemblance dans les invectives qu'il se permet contre une nation, à laquelle il peut bien ne pas accorder son estime,

(1) *Voy.* Tome II de ce Recueil, pag. 365 *& suiv.*

mais qu'il ne sauroit avilir par des imputations calomnieuses, sans se dégrader lui-même aux yeux de tout le monde instruit.

A qui croit-il pouvoir persuader, par exemple, que lorsqu'un Mandarin est appellé par l'Empereur, *il doit porter des chaînes & s'en couvrir, pour lui prouver son obéissance?* Je conçois à-peu-près ce qui peut avoir donné lieu à M. Sonnerat d'imaginer cette absurdité. Apparemment, lorsqu'il etoit à Canton, quelque Mandarin de cette ville accusé, & déjà convaincu d'avoir commis quelque crime capital, aura eté appellé par l'Empereur pour être interrogé, (car le grand Prince qui est aujourd'hui sur le trône, veut être instruit de tout par lui-même). Appellé comme criminel, ce Mandarin aura eté conduit à la Cour, chargé de chaînes, pour y entendre l'arrêt de sa condamnation, & y être supplicié, s'il est jugé coupable, ou pour y être absous, s'il est innocent.

A qui persuadera-t-il qu'*un Mandarin passant dans une ville, fait arrêter qui il lui plaît, pour le faire mourir sous les coups?* &c. La Chine est le pays du monde où les emplois sont le mieux circonscrits. Chaque Mandarin a des limites fixes, au-delà desquelles il ne sauroit aller sans se rendre coupable. Quand il voyage (& il ne voyage que pour se rendre à la Cour dans les tems où il doit rendre compte de sa conduite, ou pour remplir les devoirs de sa charge) : dans l'un & l'autre cas, fût-il un des Grands de l'Empire du premier ordre, fût-il Prince du sang, il seroit puni très sévérement, s'il s'avisoit de faire dans quelqu'une des villes par où il passe, quelque acte d'autorité qui ne seroit pas relatif à son emploi. Toute son attention au contraire est d'empêcher ceux de sa suite, de rien faire qui puisse fournir aux gens du lieu un sujet légitime de plainte ; parce que dans ce cas là même, il est responsable de l'inconduite de ses gens.

Vous pouvez vous rappeller ce que je vous ai ecrit autrefois à l'occasion de *Fou-té* (1). Ce Général, sous prétexte qu'il avoit besoin de chevaux pour l'Armée qu'il commandoit, en exigea une centaine (plus ou moins) au-delà de ce qu'illui en falloit; & dans l'un des villages qui etoient chargés de lui en fournir, il usa de quelque violence pour se les procurer. Il n'en fallut pas davantage pour le perdre. Le petit Mandarin qui avoit inspection sur ce village, fit sa requête pour être présentée à l'Empereur dans les formes etablies : elle etoit conçue à-peu-près en ces termes. « Votre Majesté m'a confié le soin de cette portion de son peuple, qui vit dans un tel & tel endroit de mon » district. Je lui tiens lieu de pere, parce que je représente ici » votre Majesté, & je dois veiller à ce qu'il ne reçoive aucun » dommage. Maintenant le Général *Fou-té*, sous prétexte de » besoin de chevaux, en a exigé avec violence; on m'a dit » même qu'il en a exigé qui n'etoient pas pour le service de » l'Etat. Je ne me donne pas pour garant de ce dernier article; » mais pour la violence, je l'ai vérifiée, & c'est d'elle seule » que je me plains, &c.

Tous les lauriers dont le Général s'etoit couvert en combattant contre les Eleuthes, ne le garantirent pas de la foudre. Le petit Mandarin fut ecouté; l'Empereur fit vérifier les faits enoncés dans sa plainte; & après les avoir juridiquement constatés, le coupable fut condamné à perdre la vie. Ce ne fut qu'en considération de ses services que la peine de mort fut commuée en une prison perpétuelle. A ce fait, je pourrois en ajouter cent autres, dont j'ai eté moi-même témoin; & vous en concluriez *qu'un Mandarin qui passe par une ville, non-seulement ne peut pas faire arrêter qui il lui plaît pour le faire*

(1) *Voy.* Tome I[er] de ce Recueil, pag. 363 *& suiv.*, & Tome III, pag. 402 *& suiv.*

mourir

mourir ſous les coups, mais qu'il ne peut exercer aucune ſorte de juriſdiction, s'il n'en a une commiſſion expreſſe : vous concluriez encore que *quiconque, etranger ou ſujet naturel, eſt ſoumis aux Loix du pays, a droit de les réclamer; qu'il les réclame en effet, & que juſtice lui eſt rendue :* vous concluriez enfin que M. Sonnerat *a confondu ce qui eſt de pure police avec le code des Loix; la ſévérité néceſſaire à Canton, pour contenir des etrangers turbulens (pour ne rien dire plus), avec le deſpotiſme rigoureux; qu'il a changé en ſupplice, la correction paternelle, qui eſt ici le* PAN-TSEE*, ou comme on l'appelle chez vous, la baſtonnade; & les Exécuteurs de cette correction, en Bourreaux: car c'eſt de ce nom qu'il appelle les Licteurs, qui dans les Provinces précedent les Mandarins qui les gouvernent; qu'il a métamorphoſé le peuple le plus doux, le plus honnête & le mieux policé, en un peuple de Barbares, de Scélérats & de Brigands, qui n'a ni mœurs, ni loix, chez lequel on peut impunément commettre des crimes, en achetant le droit de les commettre.*

Tant d'imputations calomnieuſes réunies & faites ſi maladroitement, vont être détruites par l'expoſition d'un fait arrivé l'année derniere à Péking; fait qui s'eſt paſſé ſous les yeux de tous ceux qui habitent cette ville immenſe, c'eſt-à-dire, d'environ deux millions d'hommes : le voici.

Le Gendre de l'Empereur nommé *Fouloungan*, celui-là même qui etoit chargé des affaires des Miſſionnaires qui ſont à la Cour, & dont j'ai eu occaſion de vous parler plus d'une fois (1); ce *Fouloungan* faiſoit rebâtir ſon Palais, qu'un incendie avoit réduit en cendres. Celui de ſes Mandarins ou de ſes Officiers, qui etoit chargé de veiller ſur l'ouvrage, impatient de ce que l'ouvrage n'avançoit pas auſſi vîte qu'il auroit voulu, dit d'abord quelques paroles dures au Maître Maçon. Celui-ci qui

(1) *Voy.* Tome IX, page 45.

ne se croyoit pas en faute, choqué de s'entendre injurier ainsi mal-à-propos, repliqua peut-être à l'Officier sur le même ton. L'Officier ordonna qu'on lui donnât le *Pan-tsée*, c'est-à-dire, un certain nombre de coups de Bambou. Jusques-là il n'avoit usé que de son droit envers un homme qui etoit à la solde de son Maître; mais il ne s'en tint pas là, & fit doubler la dose. L'Ouvrier, soit de colere de se voir maltraiter, sans qu'il crût l'avoir mérité, soit par quelque coup donné mal-adroitement sur les reins, expira. L'Officier fort embarrassé ne perdit cependant pas la tête. Il proposa de donner cent taëls, à quiconque des Manœuvres, qui etoient présens, s'avoueroit coupable de ce meurtre, en disant aux Officiers de Justice qu'*ayant pris querelle avec le Maçon, il lui avoit donné un coup de quelque instrument qui s'etoit trouvé sous sa main, sans avoir la moindre idée que ce coup lui donneroit la mort;* & promit une dixaine de taëls à chacun de ceux *qui donneroient leur témoignage en conformité.*

L'appât d'un gain de cent taëls, sans travail, joint à la promesse que fit l'Officier d'empêcher par le crédit du Gendre de l'Empereur, que l'Arrêt de mort qu'on porteroit contre le soi-disant meurtrier du Maçon, supposé qu'on le portât, ne fût exécuté, tenterent un des Ouvriers de la derniere classe, & l'engagerent à prendre sur lui le crime, & à courir le risque de la punition; d'autres, pour gagner dix taëls, assurerent que la chose etoit ainsi: & le Tribunal des crimes condamna le prétendu coupable à être etranglé, lors de la grande exécution qui se fait en automne. Dans ce jugement toutes les formalités de la justice furent exactement gardées.

Le condamné, tranquille dans sa prison, où rien ne lui manquoit, par l'attention qu'avoit celui auquel il s'etoit substitué, de lui fournir abondamment de tout, attendoit le jour de l'exé-

cution, non comme celui où il devoit cesser de vivre, mais comme celui où il devoit recouvrer sa liberté. Ce jour etoit encore eloigné, & il ne devoit arriver que dans deux ou trois mois. Dans cet intervalle il devoit passer encore par l'epreuve de deux cérémonies, dont l'etablissement, qui date des premiers tems de la Monarchie, suffit seul pour prouver que la sagesse, l'humanité & la législation du peuple Chinois, sont portées à un point de perfection, auquel aucun autre peuple de l'Univers n'est encore arrivé, quoiqu'en puissent dire ses Détracteurs injustes. Un homme condamné à mort pour avoir commis un crime qui la méritoit, n'est pas toujours sûr qu'il mourra. Il conserve au fond de son cœur, jusqu'au dernier moment, l'espérance flatteuse que le Souverain, lorsqu'on lui présentera la liste des condamnés, ne marquera pas son nom du point fatal qui doit décider de son sort; & cette espérance l'empêche de se livrer au désespoir. L'etat de gêne où il se trouve, la privation de sa liberté, ce que souffrent à cette occasion ses parens, ses alliés, ses amis & tous ceux qui lui tiennent par quelque chose; & plus que tout cela les remords qui le déchirent, suffisent, en attendant, pour lui faire expier son crime.

Le délai qu'on met entre le jugement & l'exécution laisse encore aux Juges le tems & les moyens de réformer leur arrêt, si par de nouvelles connoissances & de nouveaux renseignemens, ils viennent à découvrir qu'il doit l'être. La Loi le leur permet, le leur ordonne, & les met deux fois dans l'occasion de revenir sur leurs pas, supposé qu'ils se soient egarés, sans s'exposer pour cela à aucune sorte de blâme : voici comment.

Environ un mois avant qu'on présente à l'Empereur la liste de ceux qui sont condamnés à mort, tous les Mandarins qui composent le Tribunal des crimes, s'assemblent pour délibérer entre eux sur les arrêts qui ont eté portés dans le courant de

l'année. Chacun dit ſon avis, le motive, & le tout ſe met par ecrit. On rédige cet ecrit, & on le porte au Tribunal des Miniſtres d'Etat. Ceux-ci l'examinent, font quelques demandes relatives aux différens objets qui y ſont enoncés, & le gardent. Le lendemain & les jours ſuivans, ſuppoſé que le nombre des criminels le demande ainſi, les Priſonniers, chargés de leurs chaînes, ſont mis dans un tombereau & conduits au Palais de l'Empereur, où les Miniſtres d'Etat les attendent. Arrivés à la cour qui eſt devant l'appartement, où les Miniſtres ſont aſſemblés, les Gardes les placent où ils doivent être placés; les Commiſſaires du Tribunal des crimes qui les ont accompagnés, les annoncent aux Miniſtres; & ceux-ci ayant ſous les yeux le Précis des procédures & des Arrêts, appellent l'un après l'autre chaque coupable qu'ils interrogent, & auquel ils font deux mots d'exhortation. S'il ſe croit injuſtement condamné, permis à lui de dire ſes raiſons, & de les faire valoir, ſauf aux Miniſtres d'en faire le cas qu'elles méritent. Cette cérémonie eſt proprement *pour tirer de la bouche du coupable le dernier aveu de ſon crime, l'en faire rougir, lui inſpirer le repentir, & lui faire promettre de mieux vivre, ſuppoſé que la clémence du Souverain le rende à la Société.* Elle eſt encore *pour tenir en reſpect les Juges, & les empêcher de porter légérement des Arrêts de mort, qui peuvent être réformés, & pour leſquels ils peuvent être punis eux-mêmes, s'ils ont commis quelque injuſtice ou quelque négligence en les portant.*

Le meurtrier prétendu du Maçon perſiſta dans ſon premier aveu, & dit en préſence des Miniſtres tout ce qu'il avoit dit devant les Juges qui l'avoient condamné.

Trois jours avant celui qui eſt fixé pour l'exécution, l'Empereur entre dans l'appartement du jeûne, pour s'y diſpoſer à mettre le ſceau au dernier acte de la tragédie, dont on doit

lui donner le plan à examiner, en même tems qu'on lui expliquera le rôle de chacun des Acteurs. Ce dernier acte est précédé d'un prologue, dans lequel tous les Acteurs paroissent comme ils ont paru dans la cérémonie que je viens de décrire, c'est-à-dire, que les criminels sont conduits au Palais, pour y comparoître devant les Ministres d'Etat, y être interrogés par eux, se justifier, s'ils ne se croient pas coupables, ou faire le sincere aveu des crimes dont ils sont accusés, s'il est vrai qu'ils les aient commis. Cette cérémonie *est pour consoler les malheureux qui sont destinés au dernier supplice; les disposer à souffrir la mort sans murmure, puisqu'elle n'est qu'une punition qu'ils avouent eux-mêmes avoir méritée; & les confirmer dans l'espérance que peut-être ils ne mourront pas.*

A cette derniere scene, l'Acteur qui s'etoit substitué au Mandarin, véritable Auteur du meurtre du Maçon, perdit courage. Peu instruit des formalités de la justice, & de l'exactitude avec laquelle elles s'observent, il s'etoit figuré d'abord qu'après quelques mois de prison, le crédit du Gendre de l'Empereur le tireroit d'affaire, ou en le faisant evader secrétement, ou en le faisant condamner tout au plus, à quelques coups de *Pan-tsée*, comme n'etant coupable que d'avoir donné, sans le vouloir, *un malheureux coup* qui avoit privé de la vie celui qui l'avoit reçu. Mais quand il vit que les choses alloient d'un tout autre train qu'il ne l'avoit cru, il fit de sérieuses réflexions, & la mort s'etant présentée à lui avec toutes les horreurs qui l'accompagnent lorsqu'elle est ordonnée par la Justice, il recula à son aspect; & pour l'eviter & s'y soustraire, il fit hommage à la vérité, en racontant le fait du meurtre tel qu'il s'etoit passé, revêtu de toutes ses circonstances.

A ce récit Akoui, en sa qualité de premier Ministre, mit à part le nom de cet homme, & la déposition qu'il venoit de faire;

& après la ſéance, il alla rendre compte de tout à l'Empereur, & lui repréſenta *que dans cette occaſion, plus le véritable coupable etoit en conſidération, plus il falloit, pour le bon exemple, uſer de rigueur envers lui, ſans avoir egard au Comte Foulouñgan, dont il etoit l'homme de confiance, & qui l'honoroit ouvertement de ſa protection*, &c.

Ici, aucun Mandarin n'eſt juſticiable, tant qu'il eſt au rang des Mandarins, parce qu'il eſt réputé repréſenter la perſonne même du Souverain, pour la partie qui lui eſt confiée. Il faut commencer par le faire caſſer de ſon Mandarinat, pour que la juſtice criminelle ordinaire ait action ſur lui. Akoui obtint de l'Empereur, que le Mandarin dénoncé comme coupable, fût dégradé ſur le champ par Sa Majeſté, & livré au Tribunal des crimes pour y être jugé ſuivant la Loi.

Ce fut en vain que le Comte *Fouloungan* employa tout ſon crédit auprès de Sa Majeſté, dont il avoit l'honneur d'être le Gendre, dont il etoit l'homme de confiance & le Courtiſan le plus en faveur, pour empêcher que ſon Mandarin ne fût livré à la Juſtice ordinaire. Tout fut inutile; & au lieu de la grace qu'il ſollicitoit, il ne reçut de l'Empereur que des réponſes mortifiantes. Le procès fut inſtruit de nouveau, & le véritable coupable fut condamné à être coupé en pieces, pour avoir abuſé de ſon autorité, en faiſant brutalement punir un homme du peuple, qui ne méritoit, tout au plus, qu'une légere correction; pour avoir eté en conſéquence la cauſe de ſa mort; & pour avoir trompé la Juſtice, en ſéduiſant par l'appât des récompenſes, le malheureux qui s'etoit chargé de ſon propre crime, pour lui en epargner la honte & l'expiation.

Cet Arrêt, dont les Juges mêmes qui l'avoient porté eſpéroient que l'Empereur adouciroit un peu la rigueur, en conſidération de ſon Gendre, fut exécuté dans toute ſon etendue,

dans le lieu ordinaire des exécutions, à la face, pour ainsi dire, de tout l'Empire ; car l'Empereur ordonna qu'il fût inséré dans toutes les gazettes que tout le monde lit, pour l'instruction de tous les Mandarins répandus dans la vaste etendue de ses Etats. Ce n'est pas tout, les Mandarins du Tribunal des crimes furent déclarés par Sa Majesté coupables de négligence dans la premiere instruction du procès ; & pour les punir de cette négligence, il abaissa chacun d'eux d'un degré dans l'ordre du Mandarinat, & les priva tous de trois années de leurs revenus, ou pour parler plus franchement, des revenus, appointemens ou gages, comme on voudra les appeller, attachés à leurs dignités, charges & emplois.

De ce fait, (& je pourrois vous en rapporter vingt autres, pris dans les seules gazettes de cette année), que doit-on conclure ? Précisément tout l'opposé de ce qu'avance M. Sonnerat, dont il me paroît inutile de relever d'ailleurs tout ce qu'il dit de *contraire à la vérité sur le compte des Chinois.* Tout Lecteur impartial & eclairé ne s'en laissera pas imposer par les récits d'un Voyageur qui décrit un pays qu'il n'a ni vu ni pu voir, qui définit une nation qu'il ne connoît pas & qu'il n'a pu connoître, & qui caractérise un Gouvernement dont il n'a pas même la plus légere idée.

Je voulois ici fermer son livre, dont le premier chapitre du tome second n'est qu'un tissu d'erreurs, de fausses imputations, &c. Mais en le fermant, j'ai jetté un coup-d'œil sur la page qui termine l'article des Chinois. M Sonnerat prend occasion de deux faits qui ont rapport aux Européens, pour conclure à sa maniere que les Chinois forment une nation aussi *méprisable par son caractere que par son ignorance.* Voici les faits tels qu'il les raconte. *N'est-il pas honteux pour les Anglois, d'avoir eté forcés de payer un Matelot, afin qu'il reçût le Chabouk à la place d'un*

Capitaine de leurs vaiſſeaux ; & cela, parce qu'il n'avoit pas eté poſſible à ce dernier d'empêcher l'incendie d'un bateau chinois.

Je ſuis etonné que M. Sonnerat ait oſé déguiſer, juſqu'à lui faire changer de nature, un fait, dont les principaux Agens des nations commerçantes, qui etoient alors à Canton, ont eté témoins. Voici ce fait dans l'exactitude de la vérité, tel qu'il m'a eté conté par un François témoin oculaire.

Les Anglois faiſoient voiturer du thé dans un de leurs vaiſſeaux. Un Batelier Chinois trouva moyen de s'approprier quelques livres de ce thé, contre l'intention de ceux qui lui en avoient confié le tranſport, & qui le gardoient à vue. Chez vous, on appelle cela *voler*, *dérober ; à* Canton parmi la vile populace, cela ne paſſe que pour une eſpece d'*eſcamotage*, paſſez-moi le terme, qu'on ne punit que par quelques coups de bâton, quand on prend le coupable ſur le fait. Si les Anglois, *en ſe faiſant juſtice eux-mêmes*, ſe fuſſent contentés d'une pareille punition, il y a toute apparence que le Gouvernement Chinois auroit fermé les yeux, comme il l'a fait plus d'une fois dans de ſemblables circonſtances. Mais ils s'arrogerent une juriſdiction dans un pays qui n'etoit pas le leur, où ils ne ſont admis que précairement, où ils ne ſont ſoufferts qu'à des conditions qui ſont celles de toutes les nations policées ; & *ils oſerent faire un acte public & authentique de cette juriſdiction uſurpée, avec délibération & par ordre du Conſeil, qui eſt cenſé repréſenter leur nation.* Cet acte de juriſdiction fut une violence outrée, exercée envers le ſujet d'un Prince qui entretient ſur les lieux des Magiſtrats, pour veiller au bon ordre & le faire obſerver. Ils ſe ſaiſirent du Batelier, le garotterent, le conduiſirent lui & ſon bateau juſqu'en pleine rade, & là ils firent mettre, en grande pompe, & avec tout l'appareil d'un acte de juſtice, le feu au bateau. Ce fait, tel que je viens de l'expoſer, d'après le

le récit d'un homme de probité qui etoit alors ſur les lieux, & que plusieurs François, qui y etoient auſſi, & qui ſont aujourd'hui à Paris, peuvent vous confirmer : n'eſt-il pas entiérement déguiſé dans l'expoſition qu'en fait M. Sonnerat ? Si Meſſieurs les Anglois, pour empêcher que cette affaire n'eût des ſuites fâcheuſes pour eux, *furent obligés de fournir un Matelot, pour recevoir le Chabouk à la place d'un Capitaine de leurs vaiſſeaux*, & de donner encore des ſommes d'argent, à qui doivent-ils s'en prendre ? Je vous le demande : en euſſent-ils eté quittes à ſi bon marché chez nos nations d'Europe ?

L'autre fait, eſt celui qui regarde un particulier françois : *n'eſt-il pas honteux pour la nation françoiſe*, dit M. Sonnerat, *qu'un Domeſtique de M. Rot, Supercargue de la Compagnie, ait ſubi trois ans de priſon à la place de ſon Maître, qui fut encore obligé de donner quatre mille piaſtres, pour avoir eu le malheur de tuer, involontairement, un Chinois à la chaſſe ?*

Je ne ſuis pas au fait de l'accident arrivé à M. Rot; mais fût-il tel que l'enonce M. Sonnerat, je n'y vois rien ni de déshonorant pour la France, ni dont on puiſſe inculper les Chinois. Un homme eſt tué, le meurtrier eſt connu, & avoue lui-même le meurtre; *mais*, dit-il pour ſa juſtification, *ce n'eſt pas volontairement que j'ai fait ce meurtre, c'eſt un pur hazard ; & c'eſt un malheur pour cet homme de s'être trouvé ſous le coup qui lui a ôté la vie.* Il me ſemble que la Juſtice ne doit & ne peut s'en rapporter à cette ſeule dépoſition : peut-être M. Rot fut-il heureux de ce qu'on ſe contenta d'empriſonner ſon valet au lieu de ſa propre perſonne, & d'en être quitte pour de l'argent. Je n'en dis pas davantage, quoique j'euſſe une foule d'autres obſervations à faire. Tous ceux qui connoiſſent un tant ſoit peu la Chine, y ſuppléeront, & les feront pour moi. Je ſuis perſuadé qu'aucun d'eux n'aura reconnu les Chinois au por-

portrait qu'en a fait votre nouveau Voyageur. C'est un bonheur pour lui de n'avoir ecrit sur la Chine qu'après la mort de M. Cibot. Il n'auroit pas eté plus epargné que l'a eté l'Auteur des *recherches philosophiques sur les Egyptiens & les Chinois* (1).

Après cette longue digression, je reprends le fil de ma Lettre. J'en etois au *la-pa* & au *so-na*. Tout cela vous représentera la simplicité des mœurs antiques, & vous en conclurez que si les Chinois, depuis plus de quatre mille ans qu'ils existent en corps de nation, n'ont pas fait un pas dans la route des inventions qui leur avoit eté tracée, c'est parce qu'ils ont cru que ces inventions antiques suffisoient à leurs besoins & à leurs plaisirs, & qu'en travaillant à inventer encore, on ne travailleroit peut-être qu'à altérer ce qui etoit déjà trouvé.

Il s'en faut bien qu'on pense de même en Europe ; on n'y veut que *du neuf*. Autant les Chinois respectent *ce qui leur vient des Anciens, autant méprise-t-on chez nous* ce qui nous a eté transmis par eux. *Nos respectables Anciens, nos vénérables Aïeux, nos saints Ancêtres*, disent les Chinois avec modestie & reconnoissance, en parlant de ceux qui les ont précédés ; & chez nous, avec un orgueil insupportable & une présomption révoltante, on ne parle qu'outrageusement de ceux à qui l'on doit l'existence, & tout ce que l'on est dans l'ordre moral & civil. *Nos barbares Aïeux, nos Peres agrestes, ignorans & grossiers*, y dit-on sans cesse, dans la persuasion, sans doute, que l'on vaut mieux qu'eux ; & dans cette persuasion intime, l'on n'a que du mépris pour leurs inventions, qu'on cherche à dénaturer, pour pouvoir leur donner le nom d'*inventions nouvelles*.

...... Je vous envoie des morceaux de *tchoan-tchu*, c'est-à-dire, d'un *thé en brique*, excellent, dit-on, pour l'estomac ;

(1) *Voyez* Tome VI, pag. 275 *& suiv.*

ils m'ont eté donnés par l'un de ceux qui en offrent du pareil à l'Empereur. On en prend gros comme un pois, qu'on met dans l'eau, lorſqu'elle commence à bouillir ; on lui laiſſe prendre un bouillon ou deux, puis on le retire de deſſus le feu, & on attend, pour le boire, que la chaleur en ſoit ſupportable au palais. C'eſt la véritable maniere de le prendre pour qu'il ait ſon effet.

Je vais maintenant ſatisfaire aux diverſes queſtions que vous m'avez faites.

1°. J'ai perdu l'idée de la Lettre du P. Hallerſtein ſur la déclinaiſon de l'aiguille aimantée ; mais je me rappelle très-bien les converſations que nous avons eues enſemble ſur ce ſujet. Comme il etoit plus ancien habitant de Péking que moi, & qu'etant à la tête du Tribunal d'Aſtronomie, il lui etoit aiſé d'en compulſer les regiſtres, je le priai de faire chercher, par quelqu'un de ſon Tribunal, tout ce qui avoit quelque rapport à l'aimant ; on ne trouva rien : mais le réſultat des différentes queſtions que je fis à cette occaſion, fut qu'à Péking la déclinaiſon de l'aiguille aimantée etoit conſtamment ſuppoſée de deux degrés & demi Sud vers l'Oueſt, ce qui eſt conforme aux obſervations faites par les Européens, depuis environ deux ſiecles qu'ils dirigent ce Tribunal. Au reſte, il n'eſt queſtion que de Péking & de ſes environs. Je crois qu'il ſeroit bon de s'informer auprès des Capitaines des vaiſſeaux qui viennent en Chine, ſi cette déclinaiſon eſt la même à Canton, &c.

2°. L'Empereur *Kang-hi* s'etoit fort occupé de Muſique, parce qu'ici la Muſique eſt une affaire d'Etat ; & qu'il eſt eſſentiel qu'une Famille ou Dynaſtie qui occupe nouvellement le trône, ait ſa Muſique propre, pour être employée dans les grandes cérémonies de l'Empire. Cet uſage eſt de tems immémorial. *Chun* avoit ſa Muſique propre ; *Ouen-ouang*, *Ou-*

ouang, & tous les Fondateurs de Dynaſties, ont eu la leur. Il ne faut pas croire qu'ils changeoient pour cela les principes invariables de la Muſique. Tout ſe réduiſoit de leur part à faire compoſer des airs ſur des modes différens de ceux qui avoient eté employés ſous leurs Prédéceſſeurs d'une autre Dynaſtie. *Kang-hi* fit quelque choſe de plus : il voulut ſavoir par lui-même, ſi les Chinois, tant anciens que modernes, avoient eu les vrais principes de la Muſique. Le P. Pereira, Jéſuite Portugais, & M. Pedrini, Miſſionnaire de la Propagande, etoient un peu Muſiciens. *Kang-hi* les aſſocia à des Muſiciens Chinois & à des *Han-lin*, Théoriciens, pour compoſer un ouvrage ſur cette matiere. Cet Ouvrage eſt à la Bibliotheque du Roi; je l'ai envoyé il y a dix ou douze ans : il eſt en pluſieurs *tao*; mais il ne vaut pas ce qui fut fait ſous la Dynaſtie précédente par le Prince *Tſai-yu*. Ce qu'on traduit en françois par le mot *accord*, ne doit pas être entendu dans le ſens que nous l'entendons. L'accord dont il eſt parlé dans les Livres Chinois, n'eſt autre que celui que nous appellons *uniſſon*, lequel après tout, eſt le plus parfait de tous les accords.

3°. La Carte dont *Kang-hi* fait mention, eſt celle qui fut faite par nos Miſſionnaires Géographes. Elle eſt dans le Livre du Pere du Halde. L'Empereur régnant en a fait lever une plus etendue, dont chaque degré a deux pouces. Elle a eté envoyée au Pere le Febvre, lorſqu'il etoit à Canton. C'eſt moi qui en avois fait l'acquiſition. Je ne ſaurois vous dire à qui elle a eté envoyée par le P. le Febvre.

4°. Les propriétés que l'on attribue aux nerfs du *Kan-ta-han*, pour appaiſer les douleurs du rhumatiſme, ſont rangées dans la même claſſe que tant d'autres ſpécifiques, dont les vrais Médecins ne font aucun cas. On appaiſe ici les douleurs rhumatiſmales, au dehors par des frictions, & au dedans, en

buvant du *pou-eulh-tcha* bien chaud, dans lequel on a fait infuser du *kiang*, c'est-à-dire, du gingembre. C'est le remede le plus usité & le plus efficace.

5°. J'ai lu, avec attention, l'extrait des Remarques sur la Pyramidographie, *&c.* Je pense que ces pyramides n'ayant ni inscriptions, ni autre signe quelconque dont on puisse se servir pour en conjecturer la date, peuvent être attribuées à *un peuple antediluvien*, puisqu'il est constant d'ailleurs qu'elles sont antérieures à l'invention des hiéroglyphes, ou de l'ecriture hiéroglyphique. Dans cette supposition, il n'y a rien d'embarrassant, ni même de difficile à expliquer. Il est certain, comme le dit très-bien l'*Auteur de la note sur l'extrait des remarques*, il est certain, di-je, que les hommes etoient alors bien plus avancés que nous dans les Sciences & dans les Arts, *&c.* Je pense aussi que la grande Pyramide pouvoit être le tombeau des Rois, ou des Patriarches du peuple qui habitoit ce coin du monde, & que les ouvertures, pratiquées à quelques distances les unes des autres, etoient, non des *soupiraux pour donner de l'air*, mais des portes pour se rendre dans le centre même de la pyramide, afin d'y pratiquer en l'honneur des morts, certaines cérémonies qui pouvoient être alors en usage, comme cela s'est pratiqué à la Chine dans des tems moins reculés. On se rendoit dans la salle souterraine qui servoit d'entrée au tombeau, on y visitoit les coëffures, vêtemens, meubles, *&c.* qui y etoient déposés, & on leur en substituoit de nouveaux, s'ils n'etoient pas dans l'etat de décence, *&c.* Au reste, quoiqu'on n'ait découvert aucune inscription sur la pyramide même, je crois qu'il pourroit arriver qu'on en trouvât sur quelques pierres enfouies profondément en terre, lorsque les eaux du déluge couvrirent la pyramide; parce que l'usage des anciens Chinois etoit de graver sur des tables de pierre le nom, les qualités, l'âge, *&c.* du mort, & de placer ces

pierres en devant du tombeau. L'uſage encore etoit que les monceaux de terre ou de pierre qu'on elevoit ſur les tombeaux, formaſſent un cône poſant ſur une baſe en rond, & non une pyramide ayant une baſe quarrée. Si *Fou-hi*, qui a pu être inſtruit des uſages antediluviens, a fait pratiquer à ſon peuple les uſages dont je viens de parler, il n'eſt pas hors de vraiſemblance, & l'on peut croire ſans inconvénient, que c'eſt ainſi qu'on en agiſſoit avant le déluge. Je me perſuade qu'en creuſant juſqu'à la profondeur de cent ou deux cens pieds, depuis la baſe de la grande pyramide juſqu'à la diſtance d'environ un quart de lieue, l'on pourroit trouver quelques tables de pierre chargées d'inſcriptions quelconques, &c. Les ecrits de *Mencius*, c'eſt-à-dire, de *Mong-tſée* ont eté traduits en latin par le Pere Noël, Jéſuite Flamand. Si on eſt curieux de les avoir ou en Chinois, ou en Tartare, je me ferai un plaiſir de les envoyer.

6°. Je ſuis au fait de ce que Leibnitz a ecrit ſur les *koa* ou trigrammes de *Fou-hi*. Il a extrait de ces *koa* un ſyſtême d'arithmétique binaire. Il n'a fait en cela, que comme feroit quelqu'un, qui, paſſant près d'un grand arbre, ou même dans une vaſte forêt, s'approprieroit un très-petit rameau. Les *koa* de *Fou-hi* ſont la clef de toutes les Sciences trouvées & à trouver. Il n'eſt rien qu'on n'explique avec eux. Deux lignes, dont l'une entiere & l'autre briſée, erigées en trigrammes, & ces trigrammes, portés au nombre de huit, puis ces huit portés à ſoixante-quatre; quelle etendue immenſe à parcourir! Avec beaucoup de patience, une ſuite non interrompue de profondes méditations, & par-deſſus tout cela une imagination un peu exaltée, ont fait trouver aux plus Savans d'entre les Chinois, le germe de tout ce qu'il eſt permis à l'eſprit humain d'appercevoir & de connoître. Le ſeul regret que Confucius

témoigna en mourant, fut de n'avoir pu, dans tout le cours de sa vie, qu'entrevoir une très-petite partie des merveilles qu'il y a à découvrir dans les *koa*.

7°. Je n'ai rien à ajouter à ce qui concerne Confucius, vous lirez sa vie en détail. Pour ce qui est du culte qu'on lui rend ici, on a tort de s'imaginer que c'est un culte religieux ; il ne passe pas les bornes du respect & de la reconnoissance qui sont légitimement dus à un homme qui, de son vivant, par ses exhortations, & après sa mort par ses ecrits, a fait à ses semblables tout le bien qu'il a eté en son pouvoir de leur faire. Les cérémonies qui accompagnent ce culte, sont conformes aux mœurs du pays. En France, on ne se met à genoux que devant Dieu & l'image des Saints, on ne leur offre que de l'encens; ici l'on se met à genoux pour honorer certains vivans, quand ils sont d'un ordre supérieur ; on leur offre des mets & l'on fait brûler des odeurs devant eux. La même chose se pratique envers Confucius & les morts auxquels on doit du respect & de la reconnoissance. Dans l'idée chinoise, tout cela ne passe pas les bornes du culte civil, & c'est même un devoir indispensable pour un être raisonnable & un homme bien né. Y manquer, c'est faire preuve d'ignorance, d'ingratitude, de grossiéreté & même de barbarie. Quel blasphême horrible, diront certains Européens!

8°. M. Bourgeois, qui etoit instruit des différens genres de travaux auxquels M. Cibot se livroit, a pris sur lui de répondre à l'article de la gomme elastique. Cela ne m'a pas empêché de faire quelques perquisitions, desquelles j'ai conclu que les Chinois n'en savoient pas plus que nous. Je crois même qu'ils confondent la gomme elastique avec l'ambre jaune. S'il me vient quelques renseignemens ultérieurs, j'en profiterai & vous en rendrai compte.

9°. Je suis charmé que la relation des travaux d'*Akoui* vous ait fait plaisir (1). J'ai encore à vous entretenir de lui comme Général; tout ce que je puis vous assurer sur ses opérations militaires, c'est qu'il peut dire avec autant de vérité que César: *veni, vidi, vici.*

(1) *Voy.* Tome X de ce Recueil, pag. 132 & *suiv.*, & son article dans la Table des Matieres.

EXTRAIT D'UNE AUTRE LETTRE DE M. AMIOT,

Ecrite de Pé-king *le 15 Novembre 1784.*

..... CE que vous me dites de mes remarques ſur la *correſpondance exacte & ſinguliere des variations du barometre dans les ſaiſons correſpondantes*, m'enhardit à vous faire le précis d'un ſyſtême que j'avois imaginé à l'occaſion de cette correſpondance, & dont j'ai fait part il y a vingt ans, plus ou moins, à l'Académie de Pétersbourg. Mais ſoit que le Correſpondant que m'avoit aſſigné M. de Raſomouski, qui etoit alors Préſident de cette Académie, fût mort ou dépayſé, lors de l'arrivée de ma Lettre, perſonne juſqu'à préſent n'y a répondu. Ce qui m'a fait croire que ce ſyſtême etoit illuſoire, ou n'etoit pas aſſez fondé, pour mériter l'attention des Phyſiciens : voici en ſubſtance ce que j'avois imaginé.

Convaincu que la peſanteur de l'air atmoſphérique, & les changemens qu'il eprouve par les vents, la pluie, la chaleur, le froid, &c., n'etoient pas les ſeules, ni même les principales cauſes des variations du barometre, je me déterminai à obſerver avec aſſiduité ces variations. Je les comparai exactement entre elles avec les changemens du tems; & le réſultat de ces comparaiſons fut que les changemens du tems & les variations du barometre etoient quelquefois d'accord, & plus ſouvent encore ne s'accordoient pas. J'en tirai la conſéquence qui s'enſuit naturellement. Je fis un pas de plus : m'etant apperçu que ces variations avoient quelque analogie avec celles des ſaiſons & de la lune, je les mis en correſpondance, & je crus pouvoir me perſuader, avec quelque fondement, qu'à peu de choſe près, pour des cauſes particulieres & acci-

dentelles, il en etoit des unes comme des autres. J'en conclus que l'air atmoſphérique qui nous environne & que nous reſpirons, n'en etoit pas la vraie cauſe, qu'il n'en etoit qu'une cauſe ſecondaire, ſoumiſe elle-même à la cauſe univerſelle, c'eſt-à-dire, à cet agent univerſel qui remplit l'eſpace; que cet agent univerſel agiſſoit ſur le mercure du barometre, de la même maniere, proportion gardée, que ſur les eaux de la mer; & que ſi cette action de l'agent univerſel n'etoit pas exactement réglée & périodique ſur le mercure du barometre, comme elle eſt ſur les eaux de l'Océan, elle y etoit inſenſible & réelle comme ſur les eaux des mers Méditerranées. J'expliquai plus au long mon idée, & je la fortifiai par un détail de remarques & d'expériences, dont j'ai perdu aujourd'hui la trace, parce que ma Lettre ayant eté ſans réponſe, j'en conclus que les Phyſiciens Ruſſes n'y avoient trouvé que des abſurdités, & je ne m'occupai plus de cet objet.

Une autre idée, dont je ne crois pas hors de propos de vous faire part, eſt celle de l'eſpece d'affinité que vous me paroiſſez avoir reconnue entre l'electricité & le magnétiſme, dérivés d'un même principe, & formés comme les deux branches principales d'un même tronc. Cette idée me vint à la ſuite de quelques expériences que je fis ſur l'electricité. N'ayant point de machine electrique à ma diſpoſition, & l'Académie de Petersbourg ayant demandé, par l'organe de l'un de ſes Membres, que l'on fît ici quelques expériences, je m'aviſai de me ſervir d'une glace de miroir, non encore etamée. Elle etoit de forme quarrée, terminée en ceintre par l'un de ſes bouts; ſa longueur, ou pour mieux dire, ſa hauteur etoit d'environ un pied-de-roi, ſa largeur de dix pouces, & ſon epaiſſeur d'une ligne. Toutes ces dimenſions ne ſont que des à-peu-près, car je les donne de mémoire.

Au niveau de ma chambre, du côté du Midi, & immédiatement contre la muraille, etoit une longue & forte planche qui me servoit de table, quand j'avois à employer la regle & le compas pour tracer des figures d'une certaine grandeur, ou que le grand jour m'etoit nécessaire. Sur cette table j'avois collé plusieurs feuilles de papier les unes sur les autres, afin qu'elle fût unie du mieux qu'il se pouvoit. Je posai là ma glace; & ma main droite armée d'un gant blanc, qui avoit eté dans la poussiere de chaux comme dans un asyle contre la pourriture & les vers, je commençai mes expériences.

Avec ma main gantée j'electrisai la glace, pendant l'espace de trois ou quatre minutes, plus ou moins, c'est-à-dire, que je passai la main sur la glace, en la poussant de bas en haut, sans revenir de haut en bas, de la même maniere qu'on aimante une aiguille de boussole, observant sur-tout, de ne pas appuyer trop fort, de crainte de casser la glace.

Le premier effet que j'obtins, fut un pétillement semblable à celui qui se fait entendre, lorsque l'on broie du sable ou du charbon. Je crus que ma glace etoit cassée, il n'en etoit rien; elle n'etoit que suffisamment imbibée du fluide electrique. Je fis quelques expériences des plus ordinaires, & elles réussirent aussi bien que si je m'etois servi du globe. Ce n'est pas de quoi il s'agit. L'Académie de Pétersbourg a inséré dans ses Mémoires le précis de ces expériences, & le Pere Beccaria, Physicien de Turin, en a tiré parti.

La plus essentielle, celle du moins que je regarde comme telle, parce qu'il me paroît qu'on pourroit s'en servir pour expliquer les phénomenes du magnétisme, est la seule dont on n'ait pas parlé. Je vais la remettre sous vos yeux, pour la donner à examiner à quelqu'un de ces Physiciens modestes, qui ne regardent pas comme au-dessous d'eux de s'occuper sérieuse-

ment de ce que les moins habiles ofent propofer quelquefois.

A l'un des bouts de cette même table fur laquelle j'electrifois la glace, j'avois une bouffole dont je me fervois pour mes obfervations. La boîte longue d'environ fept pouces, large de quatre, & haute de deux ou trois, etoit de bois de chêne, ayant à chacun des deux bouts un fegment de cercle marqué de fes degrés. L'aiguille aimantée etoit de fix pouces, large à fon centre (c'eft-à-dire, à l'endroit où elle appuie pour tourner fur fon pivot) d'environ trois ou quatre lignes, & allant en diminuant infenfiblement jufqu'à la pointe de l'un ou l'autre pôle. Elle etoit d'un acier très-mince, très-battu & très-uni. J'oubliois de dire que les fegmens de cercle etoient d'ivoire, & collés aux deux bouts de la boîte en dedans : ils avoient une epaiffeur & une hauteur d'environ fix à fept lignes. C'eft fur eux qu'appuyoit un verre de vître, pour mettre l'aiguille à l'abri du vent, de la pouffiere, *&c.* La diftance de ce verre à l'aiguille etoit d'environ trois lignes. Je mets tout ce détail, parce qu'il peut fe faire que le défaut de réuffite dans les expériences, vienne du défaut de quelqu'une de ces conditions. Le Phyficien Ruffe à qui je fis part dans le tems, de ce que j'avois obfervé à Péking, paroît ne pas avoir réuffi de même à Pétersbourg, du moins ne m'en parle-t-il pas dans la lettre qu'il m'ecrivit à cette occafion, & que je mettrai fous le pli de celle-ci, afin que vous preniez l'idée de l'*efpece de chapelle* qu'il avoit imaginée, & que, fi elle fe trouve à Paris, vous puiffiez me l'envoyer ici, & me mettre en etat par-là de faire à l'avenir fur l'aiguille aimantée, des expériences plus utiles que celles que j'ai faites par le paffé.

Sur ma bouffole, telle que je vous l'ai décrite, & que j'avois pour ainfi dire fans ceffe fous mes yeux, j'obfervai d'abord *une efpece de flux & reflux* comme fur le barometre; mais comme ce flux & reflux etoient prefque imperceptibles, je ne m'y

arrêtai pas. Je dirigeai toute mon attention vers un phénomene auquel je ne m'etois pas attendu, & dont le hasard seul me procura la connoissance : le voici.

Un jour que je me disposois à faire des expériences, & que j'electrisois ma glace, on m'annonce tout-à-coup une visite. Je n'eus que le tems de poser la glace sur la boîte de l'aiguille aimantée, & de la couvrir d'un mouchoir. Je reçus mon Hôte, avec lequel je m'entretins pendant environ une heure de tems. Après l'avoir reconduit, je revins à ma glace, pour continuer ce que j'avois commencé. Je la découvris, & je vis avec surprise que la pointe de l'aiguille qui indiquoit le Nord, s'etoit elevée jusqu'à toucher le verre de vître qui la mettoit à l'abri, & s'y etoit comme collée. J'eus recours à la pierre d'aimant, pour tâcher de la mettre en action, ce fut en vain; elle resta immobile. J'ôtai tout doucement la glace, l'aiguille se détacha d'elle-même, & reprit après quelques momens sa direction ordinaire. Après l'avoir laissée environ un demi-quart d'heure dans cet etat, je remis la glace sur la boîte, & l'aiguille remonta aussi-tôt pour se coller contre la vître. Je lui présentai encore la pierre d'aimant, elle y fut insensible comme auparavant. Ce ne fut que quatre ou cinq heures après qu'elle tomba d'elle-même pour reprendre sa direction. Cette expérience, répétée cent & cent fois, a toujours eu le même effet, moindre cependant, lorsque le ciel etoit orageux ou couvert, que lorsqu'il etoit calme & serein, & qu'un beau soleil eclairoit l'horizon. Peut-être ai-je déjà parlé de tout cela dans quelqu'une de mes Lettres; dans ce cas, je vous prie de me pardonner la répétition, en faveur des conséquences utiles qu'il me paroît qu'on peut en tirer, pour se frayer une route vers la connoissance du magnétisme. Si j'ai le tems & l'occasion de faire de nouvelles expériences, je ne manquerai pas de vous en faire part.

.... Plusieurs Chinois sont persuadés qu'il s'est trouvé parmi leurs Anciens des hommes qui avoient l'art de s'elever dans les airs, & d'y faire route : voici ce qu'ils m'ont dit. *Nous trouvons dans plusieurs fragmens d'anciens Livres des exemples d'aérambules. On a traité tout cela de fable, parce qu'on ne croyoit pas la chose possible ; mais ce qui vient de se passer dans votre France nous prouve le contraire, & nous apprend en même tems qu'il ne faut pas accuser les Anciens de nous débiter des mensonges, quand ils nous racontent des evénemens qui n'ont plus lieu de nos jours. Si les hommes continuent à se perfectionner, comme ils le font depuis quelque tems, & que d'ici à quelques siecles, il ne survienne aucune de ces terribles catastrophes qui font révolution sur le globe, comme il arriva sous le regne de notre sage Empereur Yao, il y a tout lieu de croire qu'ils parviendront à en savoir autant que les Anciens, & à les surpasser même, après qu'ils auront recouvré celles de leurs inventions qui sont oubliées ou perdues.*

Ces paroles : *nous trouvons dans plusieurs fragmens d'anciens Livres des exemples d'aérambules*, m'ont donné une forte envie de feuilleter les Livres qui contiennent certaines anecdotes des premiers tems, qui passent pour apocryphes dans l'esprit du grand nombre, parce qu'elles racontent de l'extraordinaire & du merveilleux. Dans ceux que j'ai parcourus, j'ai lu, 1°. que *Chen-noung* voulant mesurer la terre, & ne sachant comment s'y prendre, fut aidé dans son opération par un *homme-esprit*, dont le nom etoit *Ché-nien* (année de pierre) & le surnom *Chen-jen* (homme-esprit). *Sa couleur etoit d'un verd tirant sur le bleu, ses sourcils etoient epais, il portoit sur sa tête une pierre de yu, & etoit porté lui-même par six dragons volans. Cet homme-esprit mesura la terre, détermina sa figure entre les quatre mers, & trouva que son etendue d'Orient en Occident etoit de quatre-*

vingt-dix OUAN *de lys*, *& de quatre-vingt-un* OUAN *du Nord au Sud.* Vous ſavez qu'un *ouan* eſt le nombre qui déſigne dix mille, & que le *ly* chinois, tel qu'il a eté fixé par *Kang-hi* eſt la meſure d'un dixieme de lieue de vingt-un degrés; mais, en etoit-il de même anciennement? Les *ſix dragons volans* ſur leſquels voyageoit l'*homme-eſprit* ne me frappent pas tant que le réſultat de ſa meſure de la terre. Le paſſage que je viens de citer ſe trouve dans un ancien commentaire du *Chou-King*, & prouve que l'on ſavoit anciennement en Chine, que le diametre de la terre etoit plus grand d'Orient en Occident, que du Nord au Sud: il n'y a pas un demi-ſiecle qu'on le ſait en Europe.

J'ai lu, 2°. que l'Empereur *Hoang-ty* ſentant approcher ſa fin, ſe tranſporta au pied de la montagne *King-chan*, dans la Province du *Ho-nan* d'aujourd'hui; qu'ayant pris ſon logement au Midi, c'eſt-à-dire, à l'endroit de la montagne qui regarde le Midi, il y fit fondre trois de ces grands vaſes auxquels on donne le nom de *Ting*, & que ſon ouvrage achevé, il quitta la terre, & s'*envola au ciel*, *monté ſur un dragon.*

J'ai lu, 3°. que plus anciennement encore, ſous l'Empire des cinq *Loung* (des cinq dragons) qui régnoient ſur le ſecond des *dix peuples perdus*, avant la fondation de l'Empire chinois par Fou-hi, *les hommes logeoient dans des antres & des cavernes comme les quadrupedes, ou ſe perchoient ſur des arbres comme les oiſeaux; tandis que leurs Souverains, montés ſur des dragons, planoient dans les airs, comme les nuages, & gouvernoient ainſi leurs ſujets de haut en bas*, &c.

Je ne vous fatiguerai pas par un plus grand nombre de citations. Je finis cet article par une réflexion dont on pourra tirer bien des conſéquences pour l'appui de plus d'un ſyſtême. Il eſt certain par l'hiſtoire, que *Chen-noung* & *Hoang-ty* entendoient

très-bien, le premier l'hiſtoire naturelle en général, & le ſecond la minéralogie en particulier. Ne pourroit-il pas être qu'en décompoſant les plantes & les métaux, *Chen-noung* & *Hoang-ty* euſſent trouvé quelque ſubſtance analogue, quant aux effets, à celle que les François ont imaginé les premiers d'employer; & qu'au lieu de remplir un ſac ou un ballon de cette ſubſtance, ils aient fait avec une forte toile de ſoie ou de telle autre matiere d'un tiſſu fin & ſerré, une figure de dragon creuſe en dedans, dans laquelle ils auront fait entrer un fluide beaucoup plus léger que l'air atmoſphérique?

Il eſt certain encore que les cinq *Loung*, c'eſt-à-dire, *les cinq Princes dragons* furent ainſi appellés, *parce qu'ils montoient des dragons*, & qu'ils paroiſſoient avoir la face d'homme, & le reſte du corps comme celui d'un ſerpent. Ces cinq *Loung* furent inſtruits par les *Tien-hoang*, c'eſt-à-dire, par quelqu'un des Chefs du premier de tous les peuples; & ces *Tien-hoang*, qui en ſavoient beaucoup plus en tout genre, qu'on n'en peut ſavoir aujourd'hui (parce que leur vie etant de plus longue durée que celle des hommes de nos jours, ils avoient pour s'inſtruire des ſecrets de la Nature, plus de tems que nous n'en avons) leur auront enſeigné l'art de voyager ſur des dragons conſtruits comme je viens de le dire, afin d'en impoſer plus aiſément à leurs ſujets, & de paſſer dans leur eſprit, pour des hommes d'une nature au-deſſus de la leur, & deſtinés à régner ſur eux. Je vous donne ces réflexions pour ce qu'elles valent, &c.

EXTRAIT

EXTRAIT
D'UNE LETTRE DE M. BOURGEOIS,
MISSIONNAIRE,

Ecrite de Pé-king *le 19 Novembre 1784.*

...... J'AI fait des recherches & des expériences ſur la gomme elaſtique, qui ont abouti à peu de choſes : en voici le réſultat.

Il y a en Chine deux eſpeces de gomme eſtimées & fort en uſage. La premiere s'appelle *mi-la : mi* ſignifie cire ; *la* ſignifie miel ; apparemment qu'elle a tiré ce nom de la couleur de la cire & du miel. Elle n'eſt point elaſtique. Les Chinois diſent qu'elle diſtille d'un arbre, qu'en tombant elle s'inſinue dans des fentes de rocher ou dans des trous, où elle reſte liquide tout le tems qu'elle ne prend point l'air ; mais qu'elle ſe durcit pour toujours dès qu'elle eſt expoſée au grand jour, ſans qu'on puiſſe jamais la rappeller à ſa premiere fluidité. On la tire des Indes, & on la vend ici au poids de l'or. Celle qui eſt ſans défaut eſt d'un prix exceſſif. J'en ai mis quelques echantillons dans la caiſſe, je crois que c'eſt de l'ambre : vous en jugerez mieux que je ne puis faire ici.

L'autre gomme s'appelle *long-yeou-po*. C'eſt une compoſition ; elle ne coûte preſque rien. Cette gomme eſt elaſtique, il y entre d'une huile qui tombe d'un arbre fort commun dans les Provinces méridionales de la Chine ; il s'appelle *tong* dans le langage ordinaire : les gens qui ſe piquent de parler mieux diſent *long*, comme qui diroit ſerpent, parce que les branches de cet arbre imitent aſſez la figure de ce reptile. *Yeou* ſignifie huile. Dans la compoſition du *long-yeou-po* il entre encore de la cire, & d'autres ingrédiens qu'il ne m'a pas eté poſſible de découvrir. Les Ouvriers d'ici ne diſent pas leurs ſecrets ; j'en ai

fait interroger plusieurs, ils répondent la premiere chose qui leur vient dans la tête.

J'en témoignai ma surprise à un jeune Prince, tout-à-fait aimable, qui m'a fait souvent l'honneur de me venir voir. Il est bien instruit & curieux. Il me promit de m'envoyer la recette de cette gomme elastique, & effectivement il me l'envoya. Je fis moi-même des expériences de toutes les façons, aucune ne réussit. Je le fis savoir au jeune Prince, qui m'envoya sur le champ un Livre de secrets, d'où il avoit tiré la recette. En l'ouvrant je lus le secret de faire de l'argent, il ne m'en fallut pas davantage; je sus ce que je devois penser du Livre & de ses secrets.

Depuis, ce Prince m'a dit qu'il avoit ecrit à un Connoisseur qui est à trois cens lieues d'ici, & qu'il m'enverroit sa réponse, dès qu'il l'auroit reçue.

Ainsi, pour satisfaire précisément à la premiere demande du Mémoire, *quel est l'arbre qui donne en Chine la gomme elastique?*

Je réponds : la gomme elastique de Chine est une composition dans laquelle il entre de l'huile de l'arbre appellé *tong* par les uns, *long* par les autres.

A la seconde demande, *comment & à quels usages les Chinois la préparent-ils?*

Je réponds : je n'ai pu savoir jusqu'ici le comment, peut-être serai-je plus heureux dans la suite. Les Chinois s'en servent à toutes sortes d'usages, boutons, ornemens de tête, crochets, *&c.*; j'en ai mis quelques echantillons dans la boîte.

A la troisieme demande, *ont-ils le moyen de la conserver liquide?*

Je réponds : non. Ils en font quand ils veulent. Il paroît qu'elle ne ressemble en rien à la gomme de la Cayenne.

Je vous ai déjà parlé de l'Encyclopédie faite par l'Empereur. C'eſt un recueil immenſe de bons Livres chinois. On dit que c'eſt l'affaire de ſix cens mille volumes. On y travaille avec chaleur. Les deux Princes, fils aînés de l'Empereur, le ſixieme & huitieme Ago, ſont à la tête de cette etonnante entrepriſe. L'ouvrage avance, & devoit être fini dans trois ans; mais il y a apparence qu'il ne ſera pas ſi-tôt achevé. On a déjà demandé du tems à l'Empereur. Il ne l'a accordé qu'à regret.

Pour l'Hiſtoire *des relations que les Chinois ont eues avec les nations etrangeres*, je n'en ai point oui parler, comme d'une Hiſtoire ſéparée de leur grande Hiſtoire. Je ferai là-deſſus des recherches; ſi elles ſont heureuſes, je tâcherai de remplir vos vues à ce ſujet.

L'impreſſion à caracteres mobiles, n'eſt point ignorée en Chine. On s'en ſert tous les jours pour les gazettes. Mais pour le reſte elle eſt impraticable. Les caracteres ſont pour l'ordinaire plus gros qu'un dez à jouer, il y en a plus de cinquante mille, comment caſſer tout cela? Et le Compoſiteur, quelle beſogne n'auroit-il pas de courir d'une caſſe à une autre caſſe, & de ſe ſouvenir de l'endroit où chacune eſt ſituée? Les Chinois s'en tiendront eternellement à leur ancien uſage, & jamais ils ne pourront profiter de l'avantage qu'on ſe promettoit de leur procurer.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. AMIOT,

Ecrite de Pé-king *le 29 Novembre 1784.*

......VERS le milieu de l'année derniere, l'Empereur fit ſavoir à tous ſes Sujets, qu'en reconnoiſſance de ce que le ciel lui accordoit de jouir encore d'une ſanté forte & robuſte, quoiqu'il fût ſur le déclin de l'âge, ſon intention etoit d'aller offrir un ſacrifice ſur le *Yo* de *Tay-chan*, de ſe tranſporter enſuite à la ſépulture de *Koung-tſée*, pour faire les cérémonies ſur le tombeau de ce Sage, & de profiter de l'occaſion, pour viſiter les Provinces méridionales de ſon Empire, juſques ſur les bords du grand *Kiang*, où il ſe reposeroit dans la ville de *Sou-tcheou*, & d'où il reviendroit à la capitale dans le courant de la quatrieme lune de la quarante-neuvieme année de ſon regne. Il ajouta dans ſon avertiſſement qu'il défendoit à tous ſes Mandarins de rien exiger des peuples, à l'exception des travaux qui etoient indiſpenſables pour les préparatifs des chemins, le long de la route qu'il devoit tenir; & à tous ceux qui ſeroient de ſa ſuite, de recevoir aucun préſent de la part des Mandarins des lieux par où ils paſſeroient. Il fixa le jour de ſon départ au commencement de la premiere lune, après qu'il auroit accompli, *comme Fils du Ciel*, tout ce qui concerne le cérémonial du nouvel an, à l'exception du ſpectacle des feux d'artifice, dont il ſe réſerva de jouir en chemin faiſant.

Tout etoit déjà prêt pour le voyage, & arrangé ſuivant les intentions de Sa Majeſté, quand, à la pâleur de ſon viſage & à ſa contenance mal aſſurée lorſqu'elle etoit ſur ſon trône, donnant audience aux Grands & aux Mandarins pour le cours ordinaire des affaires d'Etat, on s'apperçut que ſa ſanté etoit altérée de maniere à faire craindre pour la ſuite. On prit la

liberté de lui repréſenter qu'il devoit ſe ménager un peu plus qu'il ne le faiſoit, ſur-tout pendant le grand froid ; car c'etoit alors le tems où le thermometre à liqueur de Reaumur deſcendoit tous les jours au lever du ſoleil, de ſept à dix degrés au-deſſous de la congélation. *Pourquoi*, répondit l'Empereur, *dois-je me ménager plus qu'à l'ordinaire ? Je ſais ce que je dois faire ; ſoyez tranquilles ſur ma ſanté, elle eſt aſſez bonne pour que je puiſſe faire ce qui eſt de mon devoir, comme de coutume : qu'on ne m'en parle plus.*

Ces paroles ne raſſurerent pas les Grands. Ils s'informerent auprès des Eunuques du ſervice de la préſence, & ils apprirent qu'outre une hernie inteſtinale, accompagnée de violentes coliques qui le faiſoient beaucoup ſouffrir, quelques efforts qu'il fît pour cacher ſon mal à leurs yeux, l'Empereur avoit chaque jour des reſſentimens de fievre, qui lui ôtoient l'appétit & le ſommeil. Cette nouvelle alarma les Grands, & leur inſpira le deſſein de rompre le voyage projetté, ou du moins d'en différer l'exécution juſqu'à un tems plus favorable.

Le nouvel an arrivé, ſur le point de commencer les cérémonies, *Akoui*, premier Miniſtre, fut averti ſecrétement par les Eunuques de la préſence, que l'Empereur n'etoit rien moins que guéri, mais qu'il cachoit ſon mal, même aux Médecins, dont il s'obſtinoit à refuſer les ſecours dans la crainte qu'on ne divulguât qu'il etoit malade, & qu'on n'en prît occaſion de lui repréſenter que dans l'etat où il etoit, il ſe trouvoit dangereux de s'expoſer aux fatigues d'un voyage. *Akoui* les remercia de l'avis, & en profita.

Les cérémonies d'uſage etant finies, l'Empereur ſe leva de ſon trône pour ſe retirer. *Je ſupplie votre Majeſté*, lui dit *Akoui*, *de vouloir bien attendre encore un moment ; les Grands ont une ſupplique à lui préſenter, dont l'objet eſt de la derniere impor-*

tance. De quoi s'agit-il donc, répondit l'Empereur, *en se rasseyant? Seigneur*, poursuivit ce Ministre, *vous voyez dans la personne de vos Grands réunis en corps, tout l'Empire à vos pieds, vous suppliant à deux genoux par mon organe, de ménager, un peu plus que vous ne faites, votre précieuse santé. Nous nous appercevons depuis quelque tems que votre corps n'est pas dans son assiette ordinaire; & ceux qui vous voient de près, & dont l'affection pour votre personne nous est parfaitement connue, nous ont assuré que vous souffriez des douleurs qui forceroient tout autre moins courageux que vous, à garder le lit & à se faire soigner. Notre sollicitude en est alarmée, & ne nous permet plus de dissimuler. Ce n'a pas eté sans nous faire une extrême violence que nous nous sommes tus, lorsque nous avons appris que votre Majesté vouloit vaquer en personne au pénible cérémonial, que la coutume a consacré pour le renouvellement de l'année. Aujourd'hui que tout est fini, & que nous apprenons qu'elle veut absolument se mettre en route pour la visite des Provinces méridionales, le cinq de la lune qu'elle avoit fixé ci-devant pour le jour du départ, nous parlons pour lui exposer la peine que nous avons ressentie, & celle que nous ressentons à présent, d'une détermination qui ne peut s'effectuer de sa part, qu'au risque d'aggraver un mal dont les suites peuvent être des plus funestes. Tranquillisez-nous, Seigneur; vous le pouvez d'un seul mot, en nous disant que vous ne partirez qu'après que votre santé se sera raffermie, & le tems un peu radouci: nous ne vous demandons que dix jours de délai.* En finissant ces mots, il s'avance vers les Grands, se met à genoux à la premiere ligne hors de rang, & tous ensemble, dans cette posture respectueuse, attendent en silence la réponse du Fils du Ciel.

L'Empereur qui ne s'attendoit à rien moins qu'à recevoir une pareille Requête, parut d'abord un peu emu, & fut quelques

momens sans répondre. Après s'être remis de sa surprise, il dit : *je suis sensible à l'intérêt que prennent mes Grands à ce qui concerne ma santé ; c'est une preuve de leur affection : mais ils ne doivent pas porter leur sollicitude trop loin, & l'etablir sur des rapports indiscrets qui ne disent jamais les choses comme elles sont. Personne ne peut mieux savoir que moi, si je me porte bien ou mal. Persuadé que ma personne appartient autant à mes sujets qu'à moi-même, je n'irois pas l'exposer mal-à-propos, si je ne me sentois pas en etat de faire ce que je fais & de vaquer à mes fonctions ordinaires. Je souffre, il est vrai, je ne saurois le dissimuler ; mais ce ne sont que des douleurs passageres, causées par une descente de boyau, à laquelle je suis sujet depuis bien des années, & qui ne m'a jamais empêché d'aller à la chasse, ni de monter à cheval quand il le falloit. Pourquoi m'empêcheroit-elle cette fois-ci de partir pour les Provinces méridionales au tems fixé depuis long-tems pour le départ ? Si pour une légere indisposition je changeois ainsi les résolutions une fois prises, on ne sauroit plus à quoi s'en tenir de ma part. D'ailleurs en différant de dix jours, comme vous me le proposez, combien de gens ne mettrois-je pas dans l'embarras ? Que de dépenses inutiles n'occasionnerois-je pas aux Mandarins & au pauvre peuple, qui s'attendant tous depuis Péking, jusqu'à* SOU-TCHEOU, *qu'à tels & tels jours je passerois dans tels & tels endroits, ont déjà fait leurs préparatifs pour m'y recevoir ? Qu'on ne m'en parle plus ; je partirai le propre jour qui a eté fixé ci-devant. On ne doit pas être en peine de ma santé, j'espere qu'elle se fortifiera en chemin faisant. Je dois aller par eau & suivre le canal. Je serai aussi à l'aise dans ma barque, que je pourrois l'être dans mon Palais ; & je sens que le changement d'air, & un peu de mouvement me feront du bien, & contribueront à mon entiere guérison.*

Puisque votre Majesté le veut ainsi, repliqua Akoui, *& que son*

parti est pris, je n'ai d'autre parti à prendre moi-même, que de me mettre à sa suite, & de faire le voyage avec elle. Et qui gouvernera pendant mon absence, reprit l'Empereur? *Je vous ai nommé Régent, conjointement avec mon Fils sixieme* (c'est aujourd'hui l'aîné de ses Fils) ; *vous ne pouvez pas me suivre. — Votre Majesté aura la bonté de nommer quelqu'un qui tienne ma place, car pour moi je ne puis me séparer d'elle dans l'etat où elle est, sans m'exposer à encourir l'indignation de tout l'Empire, qui ne manqueroit pas de me reprocher de n'avoir pas employé tout le crédit que je puis avoir sur votre esprit, pour vous détourner de ce funeste voyage; si par malheur.... Non, Seigneur, je ne vous quitterai pas; ou si vous voulez que je reste, différez votre départ au moins de cinq jours. Je donnerai de si bons ordres, que ni les Mandarins, ni le peuple ne souffriront pas de ce retard. C'est vous demander bien peu de chose, pour assurer notre tranquillité, que de ne vous demander que cinq jours. Vous êtes des opiniâtres*, dit l'Empereur en se levant; *je me rends à vos instances, mais c'est malgré moi. Faites publier que je ne partirai que le dix, & que c'est vous qui avez cru que ce changement etoit nécessaire.*

Avouez que je vous entretiens de bien petites choses; mais c'est par ces petites choses que je crois pouvoir vous faire connoître l'esprit du Gouvernement, beaucoup mieux que par des raisonnemens suivis, & par de longs discours sur les Loix, les mœurs & les usages. Du reste, ce qui s'est passé à cette occasion, a egalement lieu dans toutes les autres, suivant la nature des affaires, & eu egard aux circonstances. L'Empereur se montre toujours en Pere de famille, qui ecoute avec bonté les représentations de ses enfans, pour les affaires de la famille qui sont de leur compétence; & les Sujets, représentés par les Grands, les Mandarins & tous les hommes en place, se montrent toujours devant l'Empereur, comme des enfans obéissans & respectueux,

respectueux, sans se désister pour cela de leurs prérogatives, qu'ils ne manquent pas de faire valoir quand ils ont raison de croire qu'il y va de l'intérêt commun. C'est ce qui leur donna le courage de s'opposer avec tant de fermeté à ce que *leur pere* exposât sa santé, en se mettant en chemin dans des circonstances, où ils avoient lieu de croire qu'elle pouvoit être en danger.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur ne se mit en route que dans le tems que ses Grands avoient d'abord résolu de le laisser partir, c'est-à-dire, dix jours après celui qui avoit eté fixé dans les commencemens. Ce fut vers le milieu de notre mois de Février. Le tems s'etoit un peu radouci, & la santé de l'Empereur, quoique chancelante encore, etoit un peu meilleure qu'auparavant. Nos Voyageurs alloient vers le soleil, & le soleil s'avançoit vers eux, double avantage qui les mit à l'aise. Ils joignirent les barques dans l'endroit du canal où on les tenoit prêtes, & firent le reste de la route par eau.

Après quelques journées d'une navigation heureuse, l'Empereur ecrivit, de sa propre main, une Lettre aux deux Régens, c'est-à-dire, à son fils & à Akoui, dans laquelle il s'exprime ainsi : « ma santé, ainsi que je l'avois prévu, va chaque jour en » se raffermissant. Aujourd'hui j'ai voulu essayer mes forces; » je suis descendu de ma barque, & j'ai fait à cheval l'espace » de huit lys (environ les trois quarts d'une lieue): je me trouve » à merveille de ce petit exercice, & je compte le renouveller » souvent. Faites part à mes Grands de ce que je vous ecris, » afin de les tranquilliser sur mon compte ».

Akoui fit insérer cette Lettre dans les Gazettes, & tout le monde en fut dans la joie. Cependant Sa Majesté n'etoit point oisive dans sa marche; par-tout où elle passoit, elle admettoit en sa présence tous les Mandarins grands & petits qui se présentoient sur le rivage pour le voir; & comme ces

Messieurs ne s'attendoient pas à cet honneur, ils ne s'etoient point concertés sur ce qu'ils devoient répondre aux questions qui pouvoient leur être faites. Ils parlerent en contradiction. Les uns dirent que le peuple du canton etoit à l'aise, & les autres dirent qu'il etoit dans la misere. Les uns dirent qu'ils n'avoient rien exigé pour les préparatifs, & ceux dont ils avoient exigé des sommes s'excuserent de n'avoir pas eté en etat de donner davantage, *&c.* L'Empereur ayant trouvé en défaut les premiers qu'il avoit interrogés sur les choses les plus ordinaires, redoubla d'attention pour s'instruire plus en détail, jusqu'à quel point on le trompoit. Ses interrogations s'etendirent sur tout ce qui est du devoir des Mandarins. Il trouva ce à quoi il ne s'etoit pas attendu, c'est-à-dire, des hommes avides, des fripons, des sangsues du peuple; & autant qu'il en trouva, autant il en cassa; & après les avoir cassés, il les livra au Tribunal des crimes, pour être jugés, & punis proportionnément à la griéveté de leurs délits. Plusieurs ont eté condamnés à être dépouillés de tous leurs biens & réduits au rang du peuple, d'autres à un exil perpétuel au-delà de la grande muraille, & plusieurs à perdre la vie. Parmi ces derniers, le Vice-Roi du *Kiang-nan* a servi d'un exemple terrible, pour contenir les Grands Mandarins dans les bornes de leurs devoirs.

Ce Vice-Roi etoit Mantchou, & d'une maison distinguée. A l'arrivée de l'Empereur, sur les confins de la Province dont il avoit le gouvernement général, il vint lui rendre ses devoirs, & se mettre à côté de lui pour lui servir d'escorte, suivant la coutume. Sa Majesté lui demanda, comme par hasard, si le peuple qu'il avoit confié à ses soins etoit content de ce choix: c'etoit le mettre dans l'occasion de faire valoir ses services. Le Vice-Roi ne le comprit pas ainsi. Il crut que quelqu'un l'avoit desservi; & comme il se sentoit coupable de bien des vexations,

il perdit la tête, & ne répondit rien. L'Empereur crut qu'il ne l'avoit pas entendu, & lui répéta la même demande. Le Vice-Roi resta encore quelques momens sans mot dire, puis il balbutia un *je ne le sais pas.* Il ne répondit pas mieux aux autres interrogations qui lui furent faites. L'Empereur le chassa de sa présence, & lui ordonna de se rendre à Péking, où il l'examineroit à son retour. Il lui tint parole : & l'ayant trouvé coupable de vexations envers ses inférieurs, & d'avoir exigé des sommes considérables des Mandarins subalternes, sous les plus frivoles prétextes, il le cassa, & le livra au Tribunal des crimes, qui le condamna à perdre la vie dans le lieu ordinaire des exécutions, sans attendre la fin de l'automne. Sa Majesté confirma l'Arrêt, & en ordonna l'exécution sans y mettre, contre son ordinaire, aucun adoucissement.

Si l'Empereur s'est montré sévere jusqu'à la rigueur envers l'Ordre Mandarinal, les deux autres Ordres de l'Etat, je veux dire, l'Ordre des Lettrés & celui du Peuple, n'ont reçu de sa part que des bienfaits. Par-tout où il a passé, il y a eu exemption de taille pour l'année, & cette exemption s'est etendue sur les Provinces dont etoient les lieux de son passage. Il s'est arrêté trois jours entiers dans l'endroit où est la sépulture de *Koung-tsée*, & trois fois il a fait les cérémonies d'usage sur le tombeau & dans le *miao* de ce Sage. Il a accordé des graces à tous ceux de sa famille ; a ordonné que l'on réparât, à ses propres frais, le tombeau, le *miao*, & tous les bâtimens contigus & qui sont dans l'enceinte. A cette occasion, il a etendu ses bienfaits sur tous les Gens de Lettres de l'Empire ; il eleva d'un grade les plus distingués d'entre eux ; il permit aux autres d'anticiper sur le tems fixé pour l'examen des promotions, en les dispensant des interstices prescrits, & il augmenta dans chaque district le nombre des jeunes Etudians qui pouvoient être admis

au premier des grades ; je veux dire, à celui qui ouvre l'entrée aux autres.

Sur ce dernier article, un Cenſeur crut devoir lui faire des repréſentations. *Votre Majeſté*, lui dit-il dans ſa Supplique, *ne fait peut-être pas attention, qu'en multipliant ainſi le nombre des Gradués, elle multiplie le nombre des hommes oiſifs, dont il n'y a déjà que trop dans l'Empire. Le nombre des emplois deſtinés aux Gens de Lettres n'eſt pas le tiers de celui des Lettrés. Si les deux tiers de ces hommes qui ont reçu des grades, ſont néceſſairement hors de la voie des charges ; il me paroît que pour l'avantage de ceux qui ſont entrés dans la carriere de la littérature, il n'eſt pas à propos de leur donner de nouveaux aſſociés, qui ne ſerviroient qu'à rendre leur promotion plus lente & plus difficile*, &c.

L'Empereur daigna répondre à cette Supplique, & le fit en ces termes : *Avant de me déterminer à ouvrir la porte de la littérature à un plus grand nombre de Candidats, ſeulement pour cette année, j'avois peſé les avantages & les inconvéniens qui pourroient en réſulter. Les avantages m'ont paru l'emporter de beaucoup ſur les inconvéniens, & en particulier ſur ceux que vous alléguez. Il n'y a pas aſſez d'emplois, dites-vous, pour placer les Gens de Lettres, dont les deux tiers ſont oiſifs ou à-peu-près. S'ils ſont oiſifs, c'eſt leur faute. Ils peuvent s'occuper de l'etude, & tâcher de ſe diſtinguer par leur ſavoir ; & au défaut de l'etude, ils peuvent ouvrir des Ecoles dans les lieux où ils ſont leur ſéjour, s'occuper des travaux de la campagne, faire le commerce, ou ſe louer à des peres de famille pour l'inſtruction de leurs enfans. D'ailleurs, le grand nombre des Mandarins que j'ai trouvés en faute, m'a fait connoître que cet Ordre avoit beſoin de réforme. Je m'occuperai inceſſamment de cet important objet ; & les places que laiſſeront vuides ceux que je jugerai incapables*

de les occuper, seront remplies par les plus distingués d'entre ces Lettrés, que vous dites être sans emploi, pourvu que la sagesse de leur conduite réponde à leur savoir & à leurs talens. Ainsi le bienfait dont j'ai cru gratifier les Gens de Lettres, en ouvrant la porte à un plus grand nombre de Candidats, aura lieu dans son entier, pour cette année seulement, sans que cela tire à conséquence pour l'avenir. C'est une espece d'hommage que je rends à Koung-tsée.

La réforme proposée a eu lieu, & quantité de Mandarins ont eté cassés, sans compter ceux qui ont mérité des châtimens plus rigoureux, tels que la confiscation des biens, l'exil & la mort. C'est par des actes de justice que le *Fils du Ciel* a terminé son voyage des Provinces méridionales, après l'avoir commencé par une espece de profusion de graces & de bienfaits. Il revint à Péking en parfaite santé, d'où après avoir traité les affaires qui ne peuvent être traitées que par lui personnellement, telles, par exemple, que l'audience publique qu'il doit donner aux Mandarins nouvellement pourvus, avant qu'ils puissent entrer en fonction de leurs charges, & autres semblables, il repartit pour se rendre à Gêhol en Tartarie, où il a coutume d'aller chaque année pour eviter les grandes chaleurs, & pour prendre l'exercice de la chasse du tigre. Je crois devoir vous rappeller ici ce que je vous ai dit peut-être plus d'une fois, que lorsque l'Empereur est à Gêhol, les affaires s'y traitent tout comme lorsqu'il est à Péking, parce que tous les Tribunaux l'y suivent par députés.

Cependant, quoique le ciel fût sans nuages dans tout l'Empire, & que le soleil y parût plus brillant que jamais, il se formoit du côté de l'Occident une tempête affreuse qui devoit faire périr un nombre prodigieux d'hommes, & engloutir un peuple tout entier.

Une Nation, qui n'eſt proprement ni Tartare, ni Chinoiſe, etablie depuis nombre de ſiecles dans ce vaſte pays qui commence aux extrêmités de la Province de *Kan-ſou*, & s'etend juſqu'au-delà d'Ily, vers la petite Boucharie, vivoit en paix depuis bien des années ſous la puiſſante protection de l'Empereur *Kien-long*. Elle eſt diviſée en pluſieurs hordes, qui ſont comme autant de peuples, dont les uns ont leurs Souverains particuliers, nommés ou confirmés par l'Empereur de la Chine; & les autres ne faiſant que comme une ſeule & même nation avec les Chinois, chez leſquels ils s'établiſſoient; ils alloient & venoient comme dans leur propre pays, tous profeſſant ouvertement & publiquement leur religion, ſans que perſonne osât les inquiéter ſur cette article, ſur lequel ils avoient la même liberté que ſur tout le reſte. C'eſt même à cauſe de leur religion, qui eſt celle de l'Alcoran, qu'ils ſont connus ici ſous le nom général de *Hoei-tſée*, nom que les Européens rendent par celui de *Mahométans*. Ces Mahométans ou ces *Hoei-tſée*, ſont partagés en trois ſectes, que les Chinois ne diſtinguent que par la coëffure, dont chacune d'elles affecte de ſe parer au-dehors, afin d'être connue pour ce qu'elle eſt. Ceux de la premiere ſecte portent un bonnet rouge, fait en pain de ſucre, & ſont appellés ici *Houng-mao-hoei-tſée*, c'eſt-à-dire, *Hoei-tſée* à bonnets rouges : ceux de la ſeconde portent un bonnet blanc de la même forme que celui des autres, & ſont appellés *Pe-mao-hoei-tſée*, c'eſt-à-dire, *Hoei-tſée* à bonnets blancs ; & l'on appelle les derniers, je veux dire ceux de la troiſieme ſecte, *Tchan-teou-hoei-tſée*, c'eſt-à-dire, *Hoei-tſée* à tête enveloppée, parce qu'ils portent un turban ou une longue toile dont ils entourent leurs têtes. Ces derniers etant ſimples tributaires de la Chine, ne s'y montrent que pour apporter leur tribut de trois en trois ans, ou pour

obtenir de l'Empereur la confirmation d'un nouveau Sultan, après la mort de celui qui les gouvernoit.

Les bonnets blancs & les bonnets rouges ont commencé par se disputer entre eux sur la Religion ; & comme ils etoient en très-grand nombre dans la Province de *Kan-sou*, leurs disputes ne pouvoient pas être si secretes qu'il n'en transpirât quelque chose au dehors. Tant qu'ils s'en tinrent aux paroles, les Mandarins chinois les laisserent se quereller tant qu'ils voulurent ; mais quand, dans l'enceinte des Villes chinoises, ils eurent formé des partis, tramé des cabales, & excité des troubles, alors on les châtia indifféremment sans distinction de secte ; on ne vit dans les uns & dans les autres que des perturbateurs du repos public.

Les choses en etoient là dans cette Province limitrophe du pays des *Hoei-tsée*, lorsque *Ly-che-yao* en fut nommé *Tsong-tou*. Il dut cette promotion aux bons offices d'Akoui, qui le représenta à l'Empereur comme un homme qui entendoit très-bien les affaires du Gouvernement, & qui avoit en particulier le talent de contenir le peuple, & de lui faire garder les Loix. Sa Majesté qui sait qu'Akoui se connoît en hommes, n'hésita pas, sur son témoignage, de faire passer *Ly-che-yao* du pied de l'echafaud sur lequel il avoit mérité de perdre la vie, au Gouvernement général d'une des plus importantes Provinces de l'Empire.

Arrivé à *Kan-sou*, *Ly-che-yao* qui etoit accoutumé à ne trouver que de la docilité & un respect sans bornes dans ceux qu'il avoit gouvernés jusqu'alors, crut qu'il en seroit de même dans son nouveau Gouvernement, & se conduisit comme il avoit toujours fait, c'est-à-dire, en homme qui veut être obéi dans quoi que ce soit qu'il commande. Il commença par ordonner aux *Hoei-tsée* de vivre en paix entre eux, & de s'abstenir sur-

tout de ces ſortes de diſputes qui tendent à altérer la tranquillité publique, ſous peine d'une punition exemplaire pour tous ceux, ſans exception, qui ſeroient trouvés en faute. Il lui etoit plus aiſé de donner des ordres que d'en obtenir l'exécution. Les *Hoei-tſée* ſe querellerent comme à l'ordinaire, & *Ly-che-yao* leur tint parole. Les eſprits s'aigrirent, & les bonnets blancs en particulier, qui etoient proprement les agreſſeurs (parce que regardant les autres comme des Muſulmans dégénérés, ils vouloient les contraindre de force à ſuivre l'Alcoran dans toute ſa pureté) n'en devinrent que plus furieux.

Ly-che-yao, indigné de leur opiniâtreté & de la réſiſtance qu'il eprouvoit de la part de ces hommes qu'il regardoit comme etrangers, & qu'il croyoit en bien plus petit nombre qu'ils ne l'etoient en effet, en vint au dernier des remedes qu'il pouvoit employer, ſans recourir à l'Empereur. Il prit le parti d'expulſer de *Kan-ſou* les plus mutins d'entre les *Hoei-tſée* bonnets blancs, qu'il regardoit comme les principaux auteurs des troubles. Le nombre des proſcrits ſe monta environ à dix mille familles. C'eſt ce que l'Empereur a appris depuis dans les recherches qui ont eté faites ſur la conduite de *Ly-che-yao ;* car dans le tems, ce même *Ly-che-yao* ne lui avoit annoncé qu'en général l'expulſion de *quelques familles de* Hoei-tſée *ſéditieux.*

Quand on annonça à ces malheureux qu'ils etoient chaſſés des terres de l'Empire, ils préſenterent à *Ly-che-yao* ſupplique ſur ſupplique, pour obtenir la révocation de l'ordre cruel qui devoit les priver de la jouiſſance du ciel de la Chine, ſous lequel ils avoient des maiſons, des boutiques, des terres & des poſſeſſions en tous genres. Toutes leurs prieres & leurs ſupplications furent inutiles. *Vendez*, leur répondit *Ly-che-yao*, *vendez vos maiſons & vos terres, faites argent de tout le reſte, emportez avec vous tout ce qui vous appartient ; je ne m'y oppoſe*

pas,

pas. Vous êtes des ſéditieux, comme tels vous mériteriez la mort; je vous accorde la vie, & vous renvoie dans votre propre pays; c'eſt bien aſſez, ne m'en demandez pas davantage. Au ſurplus, je ne vous ôte aucun des privileges dont jouiſſent les Hoei-tſée *etrangers. Vous pourrez, comme eux, venir faire votre commerce toutes les fois qu'il vous plaira, ſans craindre d'être inquiétés, tant qu'il n'y aura rien de répréhenſible dans votre conduite; mais pour ce qui eſt de faire ici votre ſéjour ordinaire, cela ne ſauroit être. Partez, & le plutôt qu'il ſera poſſible, pour vous mettre à couvert de tous les maux que vous eſſuieriez néceſſairement, ſi j'etois contraint d'employer la force pour vous faire obéir.*

Les malheureux *Hoei-tſée* partirent enfin; mais ils partirent ayant la rage dans le cœur, & les projets les plus terribles dans l'eſprit. Juſques-là ils n'avoient eté que turbulens & mutins, ou, pour me ſervir de l'expreſſion de *Ly-che-yao*, ils n'avoient eté que *ſéditieux*. Après leur exil, ils devinrent rebelles, féroces & inhumains. Ils diſſimulerent d'abord, & cacherent ſi bien leurs deſſeins perfides, qu'ils firent tous les préparatifs de la guerre cruelle qu'ils méditoient, ſans trouver le moindre obſtacle de la part des Chinois. Ils gagnerent aiſément les *Hoei-tſée*, chez leſquels ils ſe retirerent, en leur peignant avec les couleurs qu'il leur plut d'employer, *la prétendue injuſtice* qu'ils venoient d'eprouver, & *les prétendus mauvais traitemens* qu'ils avoient reçus. Ils ſoufflerent le feu de la révolte juſqu'aux environs de la Boucharie. Ils ſavoient qu'il y avoit-là un des rejettons de leur dernier Souverain, qui menoit une vie obſcure dans les déſerts du patrimoine de ſes peres. Ce rejetton devoit ſon exiſtence à la clémence de l'Empereur, qui ne voulut pas qu'on le mît à mort lorſqu'après la conquête du Royaume des Eleuths, on fit un maſſacre général

de tous les *Hoei-tſée* rebelles. *Il n'a que trois ans*, répondit l'Empereur à celui de ſes Généraux qui lui demandoit ſes ordres pour l'aller arracher d'entre les mains du Prince voiſin qui le receloit; *il n'a que trois ans, il ne ſauroit être complice du crime de ſon pere. Sa mere a eu l'adreſſe de l'enlever & de ſe ſauver avec lui; laiſſez-les en paix où ils ſont. Il n'y a rien à craindre de leur part. Preſque tous leurs ſujets ont péri; que pourroient-ils entreprendre dans la ſuite?*

C'eſt l'Empereur lui-même qui nous apprend cette anecdote dans une des gazettes de la Cour, en expoſant à ſes Mantchoux le ſujet pour lequel il leur met les armes à la main. *On revint à la charge*, continue-t-il, *on me repréſenta que le ſang d'un ſujet rebelle, tel qu'avoit eté le pere de ce jeune Hoei-tſée, devoit être verſé juſqu'à la dernier goutte, parce que c'etoit un ſang impur, capable de porter la corruption dans tous les membres du corps de l'Etat. Je ne me rendis point; la compaſſion l'emporta dans mon cœur ſur la politique*, &c.

L'enfant qui n'avoit que trois ans, quand on lui ſauva la vie, en a aujourd'hui plus de trente. Tranquille dans ſon déſert, où il n'avoit ſous ſes ordres qu'une petite horde formée des malheureux reſtes des anciens Sujets de ſon pere, qui s'etoient peu-à-peu réunis, & qui n'alloient pas à huit cens hommes, il ne penſoit à rien moins qu'à prendre les armes. Les Députés des *Hoei-tſée* chaſſés de *Kan-ſou*, vont le trouver, & lui expoſent un plan, ſuivant lequel il devoit être rétabli ſur le trône de ſes peres. *Nous avons déjà plus de cent mille hommes armés*, lui dirent-ils, *il ne nous manque qu'un Chef; venez vous mettre à notre tête avec tout ce que vous avez de monde, & laiſſez-nous faire.*

L'ambition & la vengeance entrerent en même tems dans le cœur d'un homme qui regardoit l'une & l'autre comme des

devoirs : il consentit à tout ; & dès ce moment il mit toute son occupation à se faire des amis, & des compagnons de sa fortune.

Pendant qu'il s'occupoit ainsi, les rebelles ne s'endormoient pas. Ils pratiquoient des intelligences secrettes dans les différentes villes de la Province de *Kan-sou*, où il y avoit des *Hoei-tsée* de leur secte. Sous prétexte de faire leur commerce, ils alloient & venoient avec toute sorte de liberté. Ils faisoient fabriquer des armes ; ils achetoient de la poudre, des arcs & des fleches ; ils bâtissoient une place forte à vingt ou trente lieues seulement au-delà des confins de *Kan-sou ;* & *Ly-che-yao*, Gouverneur-Général de la Province, ignoroit ou faisoit semblant d'ignorer tout cela. On prétend qu'il fut averti plusieurs fois de veiller sur les *Hoei-tsée* etrangers, un peu plus qu'il ne faisoit ; & qu'il répondit toujours qu'il n'y avoit rien à craindre, & que tout ce qu'on voyoit faire à ces malheureux, n'étoit que pour se procurer de quoi vivre, & se mettre à l'abri des insultes des *Hoei-tsée* d'une autre secte, leurs ennemis naturels. Cette stupide sécurité endormit la vigilance de tous les Mandarins ses inférieurs ; & les rebelles en profiterent pour achever leurs préparatifs, & grossir leur parti d'un grand nombre de *Hoei-tsée* qui venoient se joindre à eux de tous les lieux où ils vivoient dispersés, depuis les frontieres de *Kan-sou*, jusqu'à Casghar. Il ne leur manquoit plus que le Chef qu'ils s'etoient choisi, lequel etoit déjà en chemin pour venir se mettre à leur tête. Malheureusement pour lui, le *Hoei-tsée* auquel l'Empereur avoit confié le Gouvernement de Casghar, demeura fidele. A la tête de dix mille hommes, il va au-devant de lui, le combat, le défait, disperse & met en fuite tous ses gens, & le fait lui-même prisonnier, avant que les troupes Impériales qui gardent ces cantons, eussent eu le tems de venir le joindre.

Cette célérité, jointe au service important qu'il venoit de rendre, lui valut des éloges & des dons de la part de l'Empereur, & plus que tout cela le titre de *Régulo*, que Sa Majesté Impériale joignit à tous les autres titres dont il jouissoit déjà. Mais voulant exiger de lui qu'il remît son prisonnier entre les mains du Lieutenant-Général *Mant-chou* des frontieres, pour qu'il le fît conduire à Péking, elle en reçut cette réponse noble & ferme, à laquelle elle jugea à propos de ne pas répliquer. *Reprenez vos bienfaits, Seigneur, si c'est à cette condition que je dois en jouir*, lui ecrivit ce généreux *Hoei-tsée. J'ai promis à mon prisonnier qu'il ne vous seroit pas livré, & que s'il etoit destiné à être conduit à Péking, cela n'arriveroit qu'après qu'on m'auroit arraché la vie : je lui tiendrai parole. En le combattant, j'ai fait ce que doit faire un vassal fidele ; en refusant de vous le livrer, je fais ce que doit faire un homme d'honneur. Du reste, ne soyez nullement inquiet sur son compte ; je réponds de lui sur ma tête.*

Cependant les rebelles qui ne voyoient point arriver celui qu'ils attendoient, crurent qu'ils pouvoient commencer leurs opérations sans lui. Ils avoient parmi eux quatorze Chefs de Hordes, & il se trouva qu'ils etoient en tout plus de cent mille hommes armés. La place forte qu'ils avoient bâtie etoit située de maniere qu'elle leur parut inattaquable. Par derriere elle etoit à couvert par une montagne haute escarpée ; & par devant elle etoit défendue par une riviere & un petit lac. Ce fut là qu'ils placerent le grand etendart de réunion, & où ils renfermerent ce qu'ils avoient de plus précieux, leurs femmes & leurs enfans : leurs bestiaux & leurs bagages etoient sous des tentes aux environs.

Vers le milieu de la cinquieme lune, c'est-à-dire, vers le mois de juillet, ils commencerent à s'ebranler. Les quatorze Chefs de Hordes, chacun à la tête des siens, conduits par les exilés de

Kan-ſou, qui connoiſſoient parfaitement le pays, s'avancent à grands pas vers la Chine, pour s'y approviſionner de vivres, d'argent & de toutes ſortes de munitions. Ce fut alors ſeulement que *Ly-che-yao* revint de ſa profonde léthargie. Il avoit à *Kan-ſou* quatre-vingts mille hommes de troupes réglées qu'il eût pu envoyer ſur le champ contre les rebelles; mais ne ſachant où en etoient les choſes, & ne croyant pas qu'il fût de la prudence de dégarnir la clef de l'Empire de ce côté-là, il ſe contenta de faire partir quelques détachemens, & d'envoyer des Courriers à l'Empereur, pour lui demander du ſecours.

Quelques-uns des détachemens qu'il avoit envoyés, furent accablés par le grand nombre & mis en pieces; & les autres crurent qu'ils ne devoient pas s'expoſer témérairement à une mort certaine, & revinrent ſur leurs pas pour inſtruire *Ly-che-yao* de ce qui en etoit. Ses Courriers avoient eté devancés par d'autres que les Mandarins des frontieres avoient dépêchés à l'Empereur, pour lui donner avis de ce qui ſe paſſoit. L'Empereur inſtruit de tout, envoya en toute diligence un ſucceſſeur à *Ly-che-yao*, avec ordre de faire partir celui qu'il remplaçoit, & de le faire conduire chargé de chaînes juſqu'à Gêhol, où il etoit alors. *Ly-che-yao* fut jugé en premiere inſtance par le Conſeil des Miniſtres & des Grands, qui etoient alors avec Sa Majeſté, & condamné tout d'une voix à la mort, comme coupable de dureté d'une part, & de negligence de l'autre dans l'exercice de ſon important emploi; & pardeſſus tout, d'avoir manqué d'inſtruire à propo ſon Souverain du danger qui menaçoit la province qu'il avoit confiée à ſes ſoins. Après ce premier jugement, l'Empereur le livra au Tribunal des crimes, pour être jugé de nouveau & le fit conduire à Péking chargé de chaînes. Le Tribunal des crimes confirma la Sentence, & le condamna à perdre la vie lors de la grande exécution,

qui ſe fait publiquement ſur la fin de l'automne. On dit cependant tout bas qu'il ne mourra pas, parce que *Akoui* le protege. Si cette exécution a lieu, avant que je ferme cette Lettre, je le marquerai dans un *Poſt ſcriptum.*

A la premiere nouvelle qui ſe répandit de l'irruption des *Hoei-tſée* dans les terres de l'Empire, tout fut ici en rumeur. On fit partir de tous côtés des troupes, des munitions de guerre & de bouche ; & Sa Majeſté, en chargeant *Akoui* de cette nouvelle expédition, lui donna plein pouvoir de la commencer, de la ſuivre, & de la terminer comme il jugeroit à propos. *Akoui* ne précipita pas pour cela ſon départ; il donna ſes ordres pour raſſembler les troupes en corps d'armée, & leur aſſigna pour rendez-vous général les environs de *Kan-ſou*, avec défenſe de rien entreprendre qu'il ne fût arrivé pour ſe mettre à leur tête. Il ordonna aux garniſons des places fortes de reſter où elles etoient, à moins d'un nouvel ordre exprès de ſa part ; & il envoya par différens chemins des corps choiſis de troupes Tartares, pour couper aux rebelles leur retour, ou leur fuite en Tartarie. L'Empereur, de ſon côté, pour tranquilliſer les autres *Hoei-tſée*, répandus en très-grand nombre dans les Provinces de l'Empire, fit mettre dans les Gazettes, que tout cet appareil de guerre n'etoit que contre les *Hoei-tſée* révoltés ; que les autres *Hoei-tſée* n'avoient rien à craindre, & pouvoient, ſur ſa parole, reſter tranquilles dans les lieux de leur ſéjour reſpectif, & qu'il n'en vouloit ni à leur religion, ni à leurs perſonnes en général, mais à la rebellion de ceux des leurs qu'il etoit forcé de châtier. Après avoir diſpoſé toutes choſes, ſuivant le plan qu'il s'etoit formé, *Akoui* partit, précédé, accompagné & ſuivi de pluſieurs Officiers Généraux, qu'il s'etoit lui-même choiſis à la Cour.

Cependant les révoltés, au nombre de cent mille hommes

armés, comme je l'ai dit plus haut, etoient entrés en Chine. Ils ne s'amuſerent point à faire des ſieges, mais ils entrerent en furieux dans toutes les villes qui etoient ſans défenſe, pillant tout ce qu'ils croyoient pouvoir leur ſervir, & maſſacrant impitoyablement tous ceux qui faiſoient mine de s'oppoſer à leur fureur. Les tréſors & les magaſins publics etoient les premiers objets qu'ils s'attachoient à enlever, & ils immoloient pour premieres victimes les Mandarins qui refuſoient de les en mettre en poſſeſſion. Ils pouſſerent ainſi leurs déprédations & leurs maſſacres, ſans preſque trouver de réſiſtance juſques dans les environs de la Capitale du *Chan-ſi*, c'eſt-à-dire, dans un eſpace de plus de cent lieues en longueur. Ils euſſent eté plus avant encore, ſi la nouvelle qu'ils apprirent de la marche précipitée des gens de guerre qui ſe rendoient de toutes parts à *Kan-ſou*, ne les eût avertis qu'il etoit tems de ſe retirer, & d'aller mettre en ſûreté leurs perſonnes, leurs familles & leur butin dans l'endroit de leur propre pays, où ils avoient bâti une place forte qu'ils regardoient comme imprenable par ſa ſituation. Ils retournerent ſur leurs pas, emportant avec eux l'exécration de tous ces hommes pacifiques, chez leſquels ils avoient porté la déſolation.

Vous ſerez ſans doute ſurpris, Monſieur, que les rebelles aient pu pénétrer ſi avant dans les terres de l'Empire, ſans être arrêtés nulle part, ſans même trouver de réſiſtance. Ils entrerent, lorſqu'on s'y attendoit le moins, en forçant les paſſages, qui ne purent réſiſter aux efforts de cent mille furieux; ils n'attaquerent que les villes qui etoient ſans défenſe, & qui n'avoient pour Gouverneurs que des Mandarins chinois, c'eſt-à-dire, des hommes de Lettres, qui ne connoiſſoient de la guerre que le nom. Que pouvoient faire ces hommes pacifiques, contre la fureur armée? Je vous dirai cependant à leur louange

que quelques-uns d'entre eux ſe ſont conduits comme ces anciens Sénateurs Romains, qui, lors de la priſe de leur ville par les Gaulois nos ancêtres, s'aſſirent majeſtueuſement ſur leurs chaiſes curules, pour en impoſer aux Barbares, en ne paroiſſant point effrayés du ſort qui les attendoit. Ces Chinois dont je parle, refugiés dans les lieux de leurs *Ya-men*, & revêtus de leurs habits de cérémonie, qui n'en impoſerent pas aux rebelles, ſe laiſſerent egorger ſans trahir leurs devoirs. L'Empereur a fait l'éloge de leur conſtante fidélité, & l'a récompenſée dans la perſonne de leurs enfans. Il auroit bien ſouhaité que ſes eloges & ſes bienfaits euſſent pu s'etendre ſur un plus grand nombre; mais malheureuſement il s'eſt vu contraint de punir la lâcheté de pluſieurs, qui, au premier bruit qui ſe fit entendre de la prochaine arrivée des rebelles, abandonnerent le peuple qui leur etoit confié, ſe cacherent ou prirent la fuite.

A l'exception de quelques petits chocs qu'ils furent obligés d'eſſuyer de la part des corps de troupes diſperſés ſur leurs paſſages, les rebelles arriverent ſans obſtacle dans le lieu de leur aſyle, en même tems à-peu-près qu'*Akoui* arrivoit au lieu du rendez-vous général qu'il avoit donné aux troupes qu'il devoit commander, non loin de la riviere au-delà de laquelle les rebelles etoient campés. Cet habile Général, ſous le prétexte aſſurément très-plauſible du repos dont il avoit beſoin après une ſi longue route, fut dans une inaction apparente pendant pluſieurs jours. Il recevoit des Courriers de différens côtés qui lui apportoient des lettres, & une heure ou deux après il les renvoyoit porter les réponſes; c'eſt tout ce que le gros de l'armée ſavoit de lui. Pendant cet eſpace de tems, qui fut d'environ un demi-mois, le *Tſong-tou* & les autres Officiers de la Province, à la tête d'un nombre prodigieux d'ouvriers (car ici les

les hommes fourmillent) s'occupoient, par ses ordres, à détourner le cours de la riviere, de façon à la mettre à sec dans l'endroit qui couvroit le camp des *Hoei-tsée*, & où ces rebelles faisoient leur provision d'eau, afin de ne leur laisser d'autre ressource pour etancher leur soif & pour les autres usages, que le petit lac qui les avoisinoit, & dont j'ai parlé plus haut.

D'une autre part, plusieurs corps de troupes qu'il avoit envoyés par divers chemins, s'avançoient vers le lac pour en garder les avenues, tandis que nombre d'autres se dispersoient aux environs de la montagne, pour en garder toutes les issues par où les rebelles auroient pu s'echapper pour aller tenir la campagne au loin.

Quand *Akoui* fut exactement informé que tout etoit dans l'ordre qu'il avoit prescrit, il ecrivit une courte lettre à l'Empereur, dans laquelle il s'exprime ainsi : « je priai votre Majesté, » avant mon départ pour l'armée, de ne pas s'impatienter, si, » après mon arrivée, j'etois bien des jours sans lui annoncer des » actions & des succès. Je prévoyois que j'aurois bien des difficultés à vaincre, pour l'exécution du projet que j'avois » d'eteindre cette révolte dans son principe & dans ses suites. » Toutes ces difficultés sont heureusement vaincues, & vous » pouvez être tranquille sur l'evénement. Tous les révoltés & » leurs adhérens vont être pris dans un même filet, aucun ne » m'echappera. Les mesures que j'ai prises sont telles, que sans » faire couler le sang de vos sujets, j'epuiserai, s'il le faut, » celui de tous les *Hoei-tsée*. Je n'oserois m'exprimer ainsi, si » je n'etois pas sûr de mon fait : reposez-vous-en sur moi ».

L'Empereur n'eut rien de plus pressé que de faire publier cette lettre d'Akoui ; mais il y ajouta du sien, *que son intention etoit de continuer ses bienfaits comme auparavant aux* Hoei-

tſée, *qui n'avoient point trempé dans la révolte*, & prit occaſion de-là d'exhorter tous ceux qui ſont répandus dans les Provinces de l'Empire, & ceux du dehors, à ne pas s'ecarter du ſentier que doivent ſuivre des ſujets fideles.

On ſe figure aiſément quelle dut être la ſurpriſe des rebelles, quand tout-à-coup ils virent devant eux la riviere à ſec, & qu'ils ſe trouverent forcés à ſe pourvoir d'eau dans le petit lac voiſin, que le grand nombre de troupes impériales qui le gardoit leur rendoit preſque inacceſſible ; quand ils s'apperçurent que la montagne qui les mettoit à couvert par derriere n'avoit aucune iſſue, quelque petite qu'elle fût, qui ne leur fût bouchée ; quand ne recevant du renfort en hommes, & des ſecours en vivres d'aucun côté, ils en conclurent qu'il falloit que les troupes impériales y euſſent mis un obſtacle invincible. Ils ne perdirent cependant pas courage les trois premiers jours ; ils réſolurent entre eux d'attendre qu'on vînt les attaquer, & de vendre chérement leur vie. Mais pendant ces trois jours il leur falloit de l'eau, & ils ne pouvoient s'en procurer qu'au péril de leur vie. Aucun de ceux qu'ils envoyoient à la proviſion ne revenoit ; les ſoldats impériaux les attendoient-là, comme les Chaſſeurs attendent les bêtes fauves aux environs de leurs repaires, & les maſſacroient à coup sûr, en employant indifféremment les canons, les fuſils, les fleches & les dards. Les vieillards, les femmes & les enfans ſortoient de leurs tentes, & venoient en ſoule ſe précipiter au-devant des coups, dans l'eſpérance de pouvoir etancher la ſoif cruelle qui les dévoroit.

Réduits au déſeſpoir, les malheureux *Hoei-tſée* prennent l'affreux parti de maſſacrer eux-mêmes tout ce qu'on appelle *bouches inutiles*, & de venir en furieux contre les troupes diſciplinées des Mantchoux, commandées par un Général intrépide & expérimenté, & en beaucoup plus grand nombre qu'eux,

pour tâcher de se faire jour, & de se sauver où ils pourroient quand ils seroient en pleine campagne. *Akoui* les laisse avancer; & quand ils les vit à portée, il fait faire un demi-tour aux deux ailes de son armée, & les *Hoei-tsée* se trouvent enveloppés. Ce ne fut plus le reste du jour qu'une boucherie. Peu d'entre les rebelles purent s'echapper.

Le lendemain *Akoui* va se présenter devant la place, seul & dernier refuge de ces malheureux, la somme de se rendre à discrétion, sans attendre qu'il en fît le siege, & menace de mettre tout à feu & à sang, si dès le soir même il n'est pas obéi. Les *Hoei-tsée*, sous divers prétextes, refusent d'obéir, & *Akoui* leur tint parole. Il attaque la place, l'emporte d'assaut, & fait tout passer au fil de l'epée, à la réserve des principaux d'entre eux qu'il envoie à l'Empereur qui etoit alors à Gêhol, pour qu'il les interrogeât lui-même sur les motifs de leur révolte, & sur les intelligences qu'ils pouvoient avoir avec les autres *Hoei-tsée* de l'Empire. L'Empereur les vit, les interrogea lui-même, se rassura sur l'article des complices qu'il soupçonnoit, & les fit exécuter à mort à Gêhol même. Dans la lettre que *Akoui* ecrivit à Sa Majesté pour lui rendre compte de son expédition, il lui demandoit ses ordres sur le sort *de la nation entiere* des *Hoei-tsée* dont il venoit d'exterminer l'armée, & de détruire le boulevard. Voici ce que lui répondit l'Empereur.

« Cette nation turbulente n'avoit reçu de moi que des bien-
» faits; je la laissois vivre suivant sa Religion, ses Loix, ses
» Coutumes & ses mœurs; elle jouissoit des privileges de tous
» mes autres sujets. Oubliant tant de faveurs, elle a poussé l'in-
» gratitude jusqu'à la révolte, jusqu'au massacre de mes Offi-
» ciers, jusqu'à piller mes greniers & mes trésors; elle m'eût
» enlevé l'Empire, s'il avoit eté en son pouvoir de le faire,
» puisqu'elle a essayé d'ebranler la fidélité de mes sujets les plus

» affectionnés. Une telle nation ne mérite pas de subsister. Je » dois à la tranquillité de mes Etats, au bonheur de mes peu- » ples & à moi-même, *de la détruire.* Epargnez tous ceux qui » sont au-dessous de l'âge de quinze ans, & donnez-les pour » esclaves aux *Hoei-tsée* qui se sont distingués par leur fidélité, » à ceux de vos Officiers que vous croirez devoir récompen- » ser, *&c.* ».

Cet ordre cruel, mais nécessaire, dit l'Empereur, pour la tranquillité de ses Etats & le bonheur de ses peuples, a eté exécuté sans obstacle & sans restriction. Les troupes impériales ont fait couler le sang à grands flots; & une nation qui occupoit un espace de terrein de plus de cent lieues en quarré, vient d'être anéantie pour faire place à une nouvelle nation, qu'il faudra peut-être aussi anéantir un jour, quand, après plusieurs siecles, elle sera assez nombreuse pour paroître formidable, & qu'elle présumera assez d'elle-même, pour oser entreprendre de secouer le joug qui lui aura été imposé par ses Maîtres.

Après cette terrible exécution, dont une politique barbare fait un devoir d'etat à ceux qui en tiennent les rênes, Akoui ecrivit à l'Empereur en ces termes:

« Tous les rebelles sont détruits, à l'exception de quelques » fuyards qui se sont enfoncés dans la montagne, & que je fais » poursuivre. Déjà nos Mantchoux, pleins d'une noble ardeur, » ont grimpé sur les rochers, traversé les précipices, & en » ont atteint une partie qu'ils viennent d'exterminer. Le reste » subira bientôt le même sort, ou mourra de faim. Toutes les » issues de la montagne sont si bien gardées, qu'aucun ne » peut en sortir, sans tomber sous les coups de ceux qui les » gardent : n'ayez nulle inquiétude de ce côté-là.

» Le lieu qu'occupoit la nation rebelle est de plus de dix

» mille lys, (c'est-à-dire, de plus de cent lieues en quarré); » dans cette etendue de terrein, il y avoit environ mille tant » bourgs que villages. Tout cela n'est plus aujourd'hui qu'un » désert. Je propose à votre Majesté un moyen facile de le » repeupler. Les terres en sont bonnes, & peuvent devenir » fertiles, quand on leur donnera la culture qui leur convient. » On peut en donner une partie, à titre de récompense, » à ceux qui ont bien mérité de l'Empire, & vendre le reste » à très-bon marché aux Chinois qui voudront s'y établir. Il » sera facile d'y construire une ville, y ayant là plus de maté- » riaux qu'il n'en faut ; & il suffira de mettre dans cette ville » un Chef qui ait le titre de *Tou-sée*, & quelques Officiers » pour l'aider à rendre la justice & à maintenir le bon ordre. » Pour ce qui est des gens de guerre, il n'en faut pas d'autres » que ceux de la milice du pays. Les quatre-vingt mille hommes » de troupes réglées qui sont à *Kan-sou*, sont plus que suffisans » pour tenir en respect, quant à présent, toute cette région. » *Fou-kan-gan* que votre Majesté a substitué à *Ly-che-yao*, » entend très-bien les affaires, vous pouvez vous reposer sur lui » du soin de tout le reste. N'ayant plus rien à faire ici pour le » service de l'etat, j'attends avec respect les ordres de votre » Majesté ».

C'est ainsi que s'est terminée une guerre qui auroit eu peut-être des suites funestes pour l'Empire, sous un autre regne que celui de *Kien-long*, & sous un Général moins habile qu'*Akoui*. L'Empereur a récompensé tous ses guerriers, proportionnément à leurs services. Il n'est pas jusqu'aux Mandarins qui ont inspection sur les postes, & aux postillons mêmes, qui n'aient eu part à ses bienfaits. Il a saisi cette occasion pour donner le titre de Ministre d'etat au jeune *Ho-ta-jin*, dont le nom Mantchou est *Ho-chen*. *Son intelligence dans les affaires, son*

activité & ses autres talens dans la maniere de les traiter, m'etoient déjà connus, dit l'Empereur en faisant part au public de cette promotion : *sa conduite auprès de moi dans les circonstances de cette derniere guerre, m'a pleinement convaincu qu'il etoit digne, quoique jeune encore, d'avoir une place dans le ministere. D'ailleurs, quoiqu'il n'ait pas fait la guerre en personne, il m'a aidé de ses conseils dans le plan des opérations que je traçois à mes guerriers, dans l'expédition des ordres que je leur donnois*, &c. *Pour ce qui est* d'Akoui, ajoute l'Empereur, *il est au-dessus de toutes les récompenses. Toutes celles que je pouvois lui donner, il les a déjà reçues, lorsqu'il a terminé avec les succès qu'on sait, les guerres précédentes. Il est premier Ministre, il a la ceinture jaune, il est Comte de l'Empire, & jouit de tous les autres titres qui peuvent être accumulés sur la tête d'un sujet. Il ne me reste que l'illustration que je puis donner à ses descendans. Tous ceux qui descendront de lui, jusqu'à la quatrieme génération inclusivement, auront un titre d'honneur qu'ils pourront transmettre, & qui sera héréditaire dans leur postérité.*

Je voulois différer jusqu'à l'année prochaine de vous faire part de tous ces evénemens ; mais faisant réflexion qu'il pourroit se faire que des gens peu instruits fissent passer en Europe, sur ces mêmes objets, des notices fausses, ou d'après des bruits populaires qui diminuent, exagerent ou défigurent tout, je me suis déterminé à vous donner la primeur avec toute l'exactitude possible, & d'après les pièces authentiques que j'ai eues en main. Vous n'y perdez que quelques détails, & un peu plus d'arrangement dans leur enoncé.

L'Empereur, qui commencera l'an prochain la cinquantieme année de son regne, & la soixante-quinzieme de son âge, se prépare à honorer d'une façon à faire epoque, tous les vieillards de l'ordre Mandarinal de son Empire qui ont passé

ſoixante ans. Je crois que ces honneurs n'aboutiront qu'à un feſtin de cérémonie, & à quelques petits préſens en ſoierie, bourſes & autres bagatelles ſemblables. Si cette cérémonie mérite, par ſa ſingularité, de vous être rapportée, je me ferai un devoir de vous la décrire telle qu'elle aura eu lieu.

Sa Majeſté commence à s'intéreſſer ſpécialement aux perſonnes âgées. Nous avons eu ici quelques jours de grand froid entre le quinze & le vingt de novembre : elle en a pris occaſion de faire publier le *chang-yu* ſuivant.

« Le poids des années commence à peſer ſur ma tête ; je » commence à m'appercevoir de ces légeres indiſpoſitions dont » je ne faiſois nul cas ci-devant, & que je mépriſois. Je ſuis » ſenſible au froid, & je dors peu la nuit. Derniérement, en » traverſant une des cours de mon Palais, pour aller d'un appar- » tement à l'autre avant le lever du ſoleil, j'entrevis au loin une » foule de Mandarins expoſés au grand air & au vent froid qui » ſouffloit alors avec violence. Je réfléchis à part moi, que » parmi tous ces hommes, il y en avoit pluſieurs qui etoient » auſſi, ou même plus âgés que moi, qui etoient plus ſenſibles » au froid que moi, & dont les indiſpoſitions etoient plus » graves que celles que je puis avoir ; & que cependant ils » s'etoient rendus au Palais avant le jour, pour ſe trouver au » moment précis où je devois les admettre pour traiter avec eux » les affaires dont ils ſont reſpectivement chargés. Cette ré- » flexion me conduiſit à une autre toute naturelle, qui fut de » leur procurer tout l'adouciſſement qui dépendroit de moi, » ſans que les affaires puſſent en ſouffrir. En conſéquence, je » diſpenſe les Miniſtres, les Grands, les Chefs des Tribunaux » & autres, qui ont paſſé ſoixante ans, de ſe rendre au Palais » les jours de grand vent, d'un froid piquant, ou qu'il tombera » de la neige ; & pour les jours ordinaires, quand il fera beau

» tems, il ſuffit qu'ils s'y rendent après le lever du ſoleil, c'eſt-
» à-dire, en ne partant de chez eux pour s'y rendre qu'après
» que le ſoleil ſera levé, *&c.* ».

La grace que l'Empereur vient d'accorder aux vieillards, a eté précédée de quelques mois par une grace d'une autre eſpece, accordée à l'un des arriere-petits-fils de Sa Majeſté. Comme le motif pour lequel cette grace a eté accordée, & dont l'Empereur a fait part au public, eſt aſſez ſingulier, j'ajoute ici cette petite anecdote, pour vous amuſer un moment. Le jeune Prince dont il s'agit etoit déjà marié depuis environ un an. Il etoit décoré du titre de Régulo, & employé dans les affaires. Son biſaïeul le trouva en faute, & le punit en le privant de tous ſes emplois, & même de ſon titre. Il l'envoya à l'une des ſépultures de ſes peres, pour y exercer les fonctions de la piété filiale, & y faire ſon ſéjour. (C'eſt un honnête exil pour les Princes de la famille). Le jeune exilé ne fut pas-là long-tems ſans devenir pere à ſon tour. Il fit part de cette nouvelle à Sa Majeſté, & Sa Majeſté fit publier en conſéquence le *chang-yu* ſuivant.

« J'avois eu quelque ſujet d'être mécontent de mon arriere-
» petit-fils, & je l'avois puni en lui ôtant tous ſes titres, &
» en l'envoyant à la ſépulture de ſon pere pour s'y occu-
» per des devoirs de la piété filiale, & ſe diſpoſer, par de
» ſérieuſes réflexions, à tenir déſormais une conduite qui
» fût à l'abri de tout reproche. J'ai tout lieu de croire qu'il
» s'eſt rendu tel que je le ſouhaite ». Je le rappelle auprès
» de moi. Ce n'eſt pas aſſez. *Il m'ecrit du lieu de ſa retraite*
» *qu'il vient d'avoir un fils. Je lui dois de la reconnoiſſance pour*
» *la grace que j'obtiens par ſon moyen de me voir reproduit juſ-*
» *qu'à la cinquieme génération. Je ne ſaurois m'acquitter envers*
» *lui, qu'en lui rendant tous ſes titres & tous ſes emplois*, &c. »

Nou

Nous avons eu ici l'apparition d'une comete. Elle fut vue le 20 Janvier par ceux de l'Obſervatoire impérial. Le 22 du même mois je la vis moi-même, à l'œil nud, à ſept heures du ſoir, au quinzieme ou ſeizieme degré des poiſſons, ayant ſa direction du Sud-Oueſt au Nord-Eſt. Elle etoit ſelon l'ordre des Signes. Elle diſparut après quinze jours.

P. S. On ignore encore quel ſera le ſort de *Ly-che-yao ;* mais tout le monde s'accorde à dire que l'Empereur lui fait grace de la vie, en faveur d'*Akoui*, & parce que c'eſt une année de grace pour les vieillards.

Sa Majeſté s'occupe, depuis une quinzaine de jours, de la liſte des criminels qui ſont détenus dans les différentes priſons de l'Empire pour crime de mort. On ignore quels ſeront ceux qui mourront, juſqu'au moment de l'exécution ; & ce moment eſt encore eloigné de plus de quinze jours.

La liſte des criminels, inſérée dans les Gazettes, eſt enflée cette année plus qu'elle ne l'eſt ordinairement, tant à cauſe du voyage de l'Empereur, que des circonſtances de la guerre qui vient d'être terminée. Le nombre total eſt de mille trois cens quarante-huit, parmi leſquels ſont quinze Mandarins, trente-deux qui ne ſont ni de l'ordre des Mandarins, ni de celui du Peuple, tels que les Etrangers ſimples vaſſaux, les Lamas, Bonzes, *&c.* Tous les autres ſont Chinois : cent dix de la Province du *See-tchouen ;* cent cinq de celle de *Yun-nan ;* cent vingt des Provinces de *Koang-toung* & *Koang-ſi ;* cent quarante des Provinces du *Chen-ſi* & *Chan-ſi*, *&c.*

Fin du onzieme Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, le onzième Volume d'un Ouvrage intitulé : *Mémoires concernant les Chinois* ; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 30 Mars 1786.

BÉJOT.

Le Privilege ſe trouve à la fin du Tome premier.

41-499 t. 11